Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 191
NIJMEGEN

a: 1942

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique35pari

REVUE CELTIQUE

P
LaCelt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR

J. LOTH
Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

G. DOTTIN
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

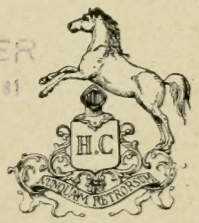
E. ERNAULT
Professeur à l'Université de Poitiers

J. VENDRYES
Chargé de cours à l'Université de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ANNÉE 1914. — VOL. XXXV

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 181
NIJMEGEN
a: 1942



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1914
Téléphone : Gobelins 28-20.

581489
6.4.54

La rédaction de la *Revue Celtique* dédie ce volume de la collection à

M. ERNST WINDISCH

qui accomplit en 1914 la soixante-dixième année de son âge.

NOTES

SUR LE

PARLER BRETON DE CLÉGUÉREC

(MORBIHAN)

S'il est banal de répéter que, derrière la façade régulière du vannetais *écrit*, il y a la bigarrure pittoresque de tous les langages *parlés*, il l'est peut-être moins de dire que l'observateur est bien placé à Pontivy pour le constater une fois de plus. Les citadins n'y parlent guère le breton, il est vrai : ils l'ignorent totalement ou ne l'emploient que d'une façon incorrecte, quand ils y sont forcés par le souci de leurs intérêts commerciaux ; mais l'apport bretonnant est sans cesse renouvelé dans cette ville, point de jonction de divers *pays* qui lui envoient les journaliers et les servantes dont elle a besoin. Et si vous allez, par exemple, aux sermons du Carême, vous aurez le spectacle assez curieux d'une foule de femmes aux coiffes diverses — à quoi l'on reconnaît leurs paroisses respectives — serrées au pied d'une chaire du haut de laquelle un orateur prêche en un idiome conventionnel que toutes comprennent, mais que nulle d'entre elles, qu'elle vienne de Noyal, de Guern, de Cléguérec, du pays de Baud un peu plus éloigné ou de la région bas-vannetaise de Séglien-Guémené, ne parle, à vrai dire.

Nous pensions que cette proximité ou, pour ainsi s'exprimer, cette présence constante du territoire linguistique à explorer devait être mise à profit, quand la lecture de certains cahiers de vers[1], en fixant notre attention sur le parler de

1. Le 2 mars 1912 mourait à Pontivy un ancien instituteur, M. Julien Jouanno, né à *Kerfulus* en *Cléguérec* le 24 septembre 1840. Pendant toute une période de son existence — de 1862 à 1873 — il avait pris soin de consigner en vers bretons les faits qui lui semblaient importants de sa vie

Cléguérec, chef-lieu de canton situé à 11 km. 1/2 au nord-ouest de Pontivy, nous a donné l'idée d'aller l'étudier sur place, de compléter et de classer des notes déjà prises.

Nous n'ignorons pas que l'aire des phénomènes linguistiques signalés plus loin ne se laisse pas strictement circonscrire, qu'ils se retrouvent presque tous dans le *pays* entier de Cléguérec (canton moins *Malguénac* un peu écarté et surtout les paroisses bas-vannetaises de *Séglien* et de *Silfiac*), que certains d'entre eux aussi sont communs à cette région et aux régions limitrophes dont les parlers forment ainsi quelques-uns des anneaux de la longue chaîne ininterrompue des dialectes bretons ; mais nous avons tenu à signaler, chaque fois que nous pouvions la discerner, toute différence entre le breton de *Cléguérec-paroisse* [1] d'une part et le *vannetais littéraire* tel qu'il est établi nommément dans les ouvrages classiques généraux (Grammaire de MM. Guillevic et Le Goff, 1re édition, dictionnaires des mêmes et de M. Ernault) d'autre part — sans nous embarrasser d'autre règle, car notre prétention ne pouvait dépasser celle d'établir un parallèle entre les deux langages.

PHONÉTIQUE

A part quelques modifications très légères, la notation est celle que M. Loth a exposée dans les *Annales de Bretagne*, n° de janvier 1896.

Les voyelles sont *i e a o u u* (*ou* français) *œ* (*eu* franç.).

privée ou même de la vie publique. Ces cahiers de l'excellent homme, qui n'ont aucune valeur poétique, qu'assez peu d'importance documentaire, donnent en revanche des renseignements précieux sur le breton de Cléguérec, qui lui revenait sans cesse sous la plume, car il connaissait mal le vannetais littéraire.

1. Il convient de dire qu'à l'intérieur même de la commune de Cléguérec, il existe des variétés linguistiques. De plus le parler se transforme : sous l'influence grandissante du français, il perd des mots ; les jeunes gens, qui ont beaucoup plus de relations qu'autrefois avec les autres paroisses, en admettent les usages linguistiques et réagissent contre les particularités anciennes. Ils disent, par exemple, plutôt *myach* que *myach*, fille. (Voir plus loin.)

Le signe ¯ au-dessus de la voyelle indique la longue, ˘ la brève.

˛ souscrit marque l'ouverture, . souscrit marque la fermeture. L'absence de signe diacritique marque que la voyelle est moyenne, pas assez caractérisée pour être notée des signes ouvert ou fermé. L'*e* sans aucun signe souscrit correspond à *e* franç. dans l*e*, p*e*tit.

Le ˜ marque la nasalisation de la voyelle qu'il surmonte (*ẽ* = franç. *in*, *œ̃* = franç. *un*, etc.).

y est l'*i* consonne (franç. *y*eux).

ẅ est l'*u* consonne (franç. b*u*is).

w est l'*u* consonne (franç. *ou*i).

Pour les consonnes, tous les signes employés ont la valeur du français. A remarquer que *s* représente toujours l'*s* du franç. *s*oleil et que *š* = franç. *ch* dans *ch*eval.

Quant à la spirante dentale sonore, elle est marquée par *d*. C'est à peu près le *th* communément appelé doux de l'anglais.

h représente une aspiration assez faible ; *ḫ* est donc, par application de la convention suivante, à peu près semblable à *ch* palatal allemand dans i*ch*, E*ch*o ; *ch* est l'aspiration forte (un peu moins cependant que *ch* guttural allemand dans Na*ch*t, *ch* du gallois).

Le ˽ souscrit marque la palatalisation : *ḳ* (prononciation locale à Pontivy du franç. *c*œur), *g̣* (pron. loc. de *gu*eule), *ḍ* (franç. *D*ieu), *ṭ* (franç. *t*iens). De même on a représenté par *ṇ* le *gn* franç. de gro*gn*er, par *ḷ*, l'*l* mouillée qu'on entend dans certaines parties de la France dans le mot bou*ill*on. Le plus fort degré de la mouillure et de la palatalisation peut se marquer par la consonne affectée de ˽ et suivie de *y*.

La petite lettre mise à droite d'une autre en haut veut indiquer un son à peine entendu. L'on a mis entre parenthèses les lettres qui tombent accidentellement ou facultativement, et, d'ordinaire, entre crochets les quelques mots ajoutés à un mot-exemple pour l'encadrer et l'expliquer mieux.

L'accent tonique est indiqué par un accent aigu sur la voyelle qui le porte ; quand il y a lieu, un accent tonique secondaire est marqué par un accent grave.

Des différences de notation pour le même mot correspondent à des divergences réelles de prononciation : c'est que le mot fut prononcé diversement par diverses personnes ou influencé par des contextes différents, ou, si la différence porte spécialement sur un son, c'est que, *d'habitude, il est intermédiaire entre les deux sons marqués par les lettres prises isolément*. Parfois les signes diacritiques ont pu n'être pas *répétés* quand il ne s'agissait plus, en citant un mot, d'illustrer directement telle ou telle modification phonétique.

Les vocables du vannetais littéraire sont écrits, hormis des cas très rares, suivant l'orthographe ordinaire des derniers livres classiques de ce dialecte.

Cl. = [parler de] Cléguérec.

V. = Vannetais littéraire.

En général on ne relèvera que les cas où Cl. et V. diffèrent.

A. — Voyelles et diphtongues.

I. — *a*.

ạ bref (V. *ẹ*) : Cl. a tendance à ouvrir l'*ẹ* de V. au commencement et dans le corps des mots; il le pousse même à peu près constamment jusqu'à *ạ* devant *r*. Les jeunes, surtout dans le sud-est de la commune, réagissent contre cette tendance qui frappe les autres Bretons de Pontivy et les porte à railler.

gïvarhẹ̃y, vendre; *ḳach*, avoine ; *ar me lach*, après moi ; *myach*, fille ; *nach*, force.

ḳarn, trémie; *leḡarnal*, étinceler; *lwarn*, renard ; *ṣparn*, des épines; *ṣtarn*, métier [de tisserand], harnais ; *tarn* : V. *terù*, taureau reproducteur ; *en tarnus*, le lendemain ; *ne varn*, n'importe.

gïva'sọ, il y a longtemps; *parsô*, curé.

arïv, sillon ; *en arïvẹn*, le chêne ; *barïvẹ̃y*, bouillir ; *hïvarïv*, âpre ; *kandarïv*, cousin ; *kanitarïv*, cousine.

aškẹrn, des os, etc., etc.

Le mot *ḳẹr* ou *ḳir* devient lui-même *ḳar* parfois dans le sens

de *village* et toujours en composition dans les noms propres de lieux.

desaïved e pet bẹr gar-ma,

il a été élevé dans ce village;

Kargrišt, Kergrist; *Karfeles*, Kerfulus. [par *K palatal*; noms de lieux.]

Remarque. — De même Cl. présente *ä* dans *al*, *štal* : conjonction V. *èl*, comme;

dans les formes du présent d'habitude de *bet*, être, devant *m* et *n*,

bän ou *ban*, 1re pers. sing.; *bam*, 1re pers. plur.; *ban(t)*, 3e pers. plur.;

et dans la particule démonstrative *ma(n)*, ci :

duman, par ici; *hinan*, celui-ci; *breman*, maintenant.

aw : A Cl. ce que V. écrit *au* est généralement une diphtongue *áw* ou *áo*.

iráwk, avant; *páwt*, garçon; *fáwt*, faute, etc.;

štal mi fáwt, comme il faut.

Remarque. — Quand l'accent ne porte pas sur la diphtongue — devant une désinence ou en construction syntactique — la deuxième partie semble prendre de l'importance au détriment de la première et l'on entend à peu près *o*,

potrẹt, des garçons; *fotẹïv*, des fautes;

petrẹ fo tọch? que voulez-vous ?

Une remarque analogue peut être faite dès à présent pour d'autres diphtongues qui, devant une désinence, se réduisent presque à un son simple. Cf. plus loin :

[*en in e*] *nẹyj*, l'oiseau vole,

et [*i ma i*] *nẹʸjá(l)*, il est en train de voler.

Cl. a gardé *aw* dans :

awtrú, monsieur.

ā : Cl. nasalise *a* dans :

āđe, là; (l'on entend aussi *aʸne*);

ãne, enclume;

mais dit *anïẹr* ou *anïir*, génisse.

Remarques. — 1) L'on dit à Cl.

awal et non *hãval*, semblable ;
hani^{y} *bet* et non *hãni bet*, ne... personne;
kãnẹ̃ŋ, chanter, mais *ur ganẹn*, un chant.
(Cette dénasalisation semble générale quand l'accent quitte la voyelle nasale et se porte sur une syllabe assez sonore. Cf.
rã, grenouille, plur. *rãnẹt*,
mais *i ma i sõ*^{n}, il est en train de sonner [du biniou], et *sonẹ́r*, sonneur [de biniou];
dihœ̃n, éveillé, et *dihuned e*, il est éveillé;
ur mĩs, un mois, et *miját*, [durée d'un] mois;
ḳèstẹ̃n, des châtaignes, et *ur gèstẹnẹ́n*, une châtaigne.)
2) Il relève plutôt de l'étude du vocabulaire de signaler :
Cl. *tãwẹ́l* pour V. *tioél*, sombre.

II. — *e*, *œ*.

ẹ̆ (V. *ạ bref*) : Souvent là où V. présente *a* bref, Cl. (comme le bas-vannetais et une partie du haut-vannetais) a *ẹ̆*, surtout en terminaison *ah*, *ak*, *al*, *at*, mais aussi au commencement et dans le corps des mots.
bìskwẹch, jamais; *gwẹch*, pire; *nẅẹch*, nu; *pwẹch*, cuit.
benẹk, quelconque; *dirẹk*, devant; *perẹk*, pourquoi; *Nœ̈wlyẹk*, Neulliac [localité].
ẹl et *ẹrẹl*, autre; *kemetrẹl*, autant, pareille chose; *gwẹl*, mauvais, funeste.
dẹḫẹt, vêtements; *tiẹt*, langue.
in ẹrbẹn, à la rencontre; *ẹriẅ*, arrivé; (*g*)*ẹ̀sẹl*, aile; *ẹ̀stẹn*, étendre.
bugẹle, des enfants; *gẹlẅẹ̃ŋ*, appeler; *grẹtat*, promettre; *pẹliḳẹl*, palette à retourner les crêpes; *rẹ̀stẹlat*, râteler.
ṡẹgrẹ̃n, chagrin; *ṡẹkẹ̃ŋ*, mâcher; *ṡẹ̀sẹ̃ŋ*, appuyer, etc., etc.
Cl. dit *yẹ*, oui, *petrẹ*? quoi? mais *nitra*, rien.
A la fin des mots Cl. a souvent *ẹ* très ouvert, alors que V. note *é*. Il convient de remarquer qu'il ne diphtongue pas cet *ẹ* final comme le font certains parlers vannetais.
kẹ, regret; *klogẹ*, cuiller à pot; *lwẹ*, cuiller; *lẹ*, veau; *pẹ*, paiement, salaire; *rẹ*, trop; *sẹ*, robe d'enfant, etc.

yę-yą bref (V. *ę*) : A V. *ę* (disons dès maintenant que la règle s'applique à *ę* et *e* brefs) correspond bien d'une façon générale Cl. *yę* (par ouverture *yă*. Voir I.)

1° à l'initiale,

yách, neige; [*gwin*]*yęk*, [vin]aigre ;

2° après la plupart des consonnes, notamment *b*, *p*, *v*, *d*, *t*, *m*, *w*, parfois *f*, *l* et *r*, qui deviennent palatales,

byęk, bouche ; *hu pyęk*, votre bouche ; *i vyęk*, sa bouche [à lui]; *dyębęu* ou *gyębęu*, manger; *dyęk*, dix (mais *tridęk*, treize ; *pyardęk*, quatorze, etc.) ; *intyęrmāt*, enterrement ; *myach*, fille ; *er wyach*, la fille ; *lyęn*, étang.

Mais cette diphtongaison est restreinte, car elle ne se fait guère qu'au commencement des mots. Elle n'a généralement pas lieu devant *n*, non plus devant *r* et *s* suivis d'une autre consonne ni en terminaison :

pęn, tête ; l'on ne diphtongue pas non plus dans *ar me lach*, après moi ; *nach*, force ; *parsō*, curé ; *arw*, sillon ; *barwet*, bouilli ; *ęšt*, moisson ; *fenęšt*, fenêtre ; *ręšt*, corbeille ; *tęšt*, témoin ; *rędęk*, courir ; *Nedelęk*, Noël ; *lōnęt*, des animaux ; *mabęk*, gendre, etc..

Nota. — C'est l'*i* voyelle qui semble être intercalé entre la consonne et l'*ę* dans *fięšt*, fête, sorte de danse ; *pięt*, combien; *pięd ęr e?* quelle heure est-il ?

De cette diphtongaison l'on peut rapprocher sans doute la palatalisation beaucoup plus générale de *g*, *k*, puisqu'elle a lieu constamment devant *ę* (par ouverture *ă*), même en terminaison :

[*i hā de*] *garhet* [je vais] marcher ; *ḳach*, avoine ; *ḳarn*, trémie ; et de même *begęk*, bêta, benêt ; *gukęn*, col, etc. ;
mais nous aurons à reparler de ce phénomène au consonantisme.

Relevons dès maintenant pour *ę* et *e* brefs soumis aux mêmes règles :

yęs, facile ; *ir myęs*, dehors ; *er gęr*, la maison, le chez soi.

On dit : *un yęr klā*, un air malade,
mais *un ęr*, une heure (l'*ę* étant long).

ḳęšt, quête ; *myem*, même ; *ryedin*, des raisins ; *tyem*, chaud ; mots où Cl. *ę* correspond généralement à V. *ę*.

Remarques. — 1) Quelques verbes à radical en *a* ont à Cl., sous l'influence de désinences, modifié cet *a* en *ẹ* à certaines formes de leur conjugaison, quand l'*a* n'est pas en syllabe tonique :

me lar, je dis; mais *lẹrét*, 2e pers. plur. de l'ind. prés. et de l'impér., part. passé ;

m'in kar, je l'aime ; mais *pem bẹhẹ kẹrét*, si j'avais voulu.

Dans le verbe *lẹ̄rét*, dire, l'on ne trouve plus l'*a* radical qu'à la 3e personne singulier de l'indicatif présent. Les formes de ce verbe — qui prêtent à confusion avec celles de *lẹ̄rát*, dérober — sont communes à Cl. et à Neulliac, mais le peuple distingue les deux parlers en constatant dans celui de Cl. la fréquence de l'*a* : V. *ẹ* (voir I.)

2) De même Cl. a en *ẹ* la 3e pers. sing. du conditionnel et le pronom suffixe de la 3e pers. plur. : V. *é* = *ẹ*,

me garehẹ, j'aimerais, je voudrais;

dehẹ, à eux.

3) La diphtongue est très ouverte dans le participe passé Cl. de *monet*, aller,

ẹyt ou *ayt* : V. *oeit*, allé.

4) Cl. affecte un son simple *ẹ très ouvert* à V. *ei* dans :

sẹ̄ch, sept ; *ẹ̄ch*, huit ;

(D'ailleurs la terminaison ouverte *a(l)* réduit V. *ei* presque à un son simple dans :

bleʸjạ(l), crier [peu employé à Cl.]; *neʸjạ(l)*, voler; *sklẹʸjạ(l)*, traîner, etc. Voir I *aw*, Remarque.)

à ce que V. écrit parfois *ae* dans :

lẹr, voleur ;

à V. *ea* dans :

ẹhús, affreux ; *pẹch*, paix;

et le suffixe *e(a)h*,

madelẹch, bonté ; *rātelẹch*, royaume, etc. ;

(mais voir III *i* pour le correspondant Cl. de V. *leah*.)

ẹ (V. *i*) : Cl. a encore, comme le bas-vannetais, *ẹ* qui, en V., est passé à *i* dans la terminaison *iù* = *iẅ*,

bẹẅ, vivant; *bẹẅẹn*, lisière, bordure ; *drẹẅ*, coqueluche; *gẅẹẅ*, sauvage ; *krẹẅ*, fort; *tẹẅ*, gros, épais, etc. ;

ce qui donne tout naturellement

bẹẅãs, nourriture; *krẹẅat*, devenir fort, etc.

L'*ẹ* a persisté aussi dans :

mẹrẹn, goûter de quatre heures; *rẹđẹk*, courir; *ṡtẹrẹn*, étoile; et s'emploie de préférence à *i* dans quelques monosyllabes en V. *ir* et *is*, *iz*,

gẅẹs, truie; *pẹr*, des poires; *pẹs*, des pois; *ṡpẹs*, clair, etc.; de même dans :

gulẹ, vide.

Remarques. — 1) Pour V. *és* initial : Cl. *yẹs* voir plus haut à *yĕ*.

2) Cl. *ẹ* est resté fermé, alors que V. présente *e* = *e* muet dans :

bẹ̄t, monde.

3) Cl. affecte un son simple *ẹ* à V. *aé* dans

školẹr ou *škulẹr*, maître d'école;

et les mots analogues. L'*r* tombant souvent dans ces mots est remplacé par une vague semi-voyelle; l'*ẹ* paraît alors diphtongué :

škulẹʸ, maître d'école.

e final (V. *ẹ*) : Dans certaines finales Cl. a fréquemment un son intermédiaire entre *ẹ* et *e* : V. *é* pour marquer la 3ᵉ pers. sing. de l'imparfait de tous les verbes :

m'em bwe, j'avais; *me lẹre*, je disais;

la finale de la particule démonstrative *se*, là, des monosyllabes *me* pron. me, moi; *pe* conjonct. ou et adj. interrog. quel; *re*, pron. plur. ceux; (*e*)*ẅe*, aussi;

anese, comme ça; *dẹ̄*(*n*)*me*, à moi; *neđe*, alors; *pe pawd ọ hẅi?* quel garçon, qui êtes-vous? *er re-ma*, ceux-ci;

quelques terminaisons,

ạré, de nouveau; *bugẹle*, des enfants; *eme*, dit[-il]; *g̣ele*, lit; *en ẹyl er g̣ile*, l'un l'autre.

Remarques. — 1) Comme toute la région de Pontivy, Cl. a un *e* analogue à la 3ᵉ pers. sing. de l'indicatif présent de *bet*, être,

klãn e, il est malade.

2) De même Cl. forme en *e* ou *œ très ouvert* les pronoms suffixes de la 1ʳᵉ personne du pluriel que V. écrit *e* = *ẹ*,

genem, avec nous;

dohem, envers nous.

D'ailleurs V. *ę* en terminaison *em* semble être constamment à Cl. *e* ou *ǫ très ouvert* tendant plus ou moins à *ǫ* (cf. Cl. *arǫm* ou *arom* : V. *arem*, airain; Cl. *gorem* : V. *goarem*, garenne; Cl. *myem* : V. *memb*, même; Cl. *pem ral* : V. *pemb real*, cinq réaux, vingt-cinq sous; Cl. *ṭyem* ou *ṭyom* : V. *tuem*, chaud). C'est là, sans doute, le son qu'on trouve à la 1re personne pluriel de l'imparfait et du conditionnel. Quant à la 2e pers. plur. de ces mêmes temps, elle est en *ǫ*.

ǫ̈ très ouvert bref (V. *u ouvert*) : Ce son très ouvert bref *ǫ̈*, nous l'avons à Cl. non seulement en terminaison *em*, mais généralement dans les monosyllabes ou en syllabe accentuée là où V. note d'ordinaire *u* bref,

brǫk, bruyère; *brǫm*, brouillard; *brǫsk*, brusque; *klǫt*, barrière; *krǫšt*, croûte; *fǫšt*, fût; *glǫp*, mouillé; *lǫsk*, envie; *mǫt*, muet, privé de raison; *rǫšt*, rude; *tǫt* ou *tut*, des gens; *ǫr(c)h*, ordre religieux;

daštǫm, amasser; *dišpǫt*, dispute; *menǫt*, minute;

et aussi dans des mots où il correspond à autre chose qu'à V. *u*,

gres, vite, abondant; *helǫr*, suie; *ḳešt*, quête; *in pǫṇ*, suspendu; *pǫsk*, poisson, etc.

Remarques. — 1) Cl. a le même son en fin de syllabe dans :

šetǫ ou *šete*, voilà.

2) En syllabe non tonique ou dans un monosyllabe non accentué dans la phrase Cl. affaiblit presque en *ǫ* ou *e* divers sons du V. écrit :

begúl, petit pâtre; *betẽn*, tabac; *deskẹṇ*, apprendre; *deẅẹṇ*, pondre; *vlẹt*, foyer; *gelé*, lit; *helǫ́r*, suie; *keṇẹn*, ail; *ḳeštẹn*, des châtaignes; *leđú*, cendre; *melẹn*, jaune; *mešẹ́r*, métier; *merẅíg*, mie; *pelíg*, bassin; *sebẹ́n*, soupe; *šeđẹ́l*, écuelle; *seẅí*, des fraises; *terẹ́l*, jeter; *tevárn*, auberge; *vejẹ́l*, vigile.

pe pẹhẹ pour *a p'hu pẹhẹ*, si vous aviez;

er pawt, ha gye đo ou *de klã*? est-ce que le garçon est malade?

avalǫẅ e đo ou *đe*, il y a des pommes, etc., etc.

œ̄ accentué (V. *œ*) : Quant à Cl. *œ*, il est long et plutôt fermé :

bœ̄ch, vache; *dœ̄r*, eau; *œ̄n*, peur; *gœ̄r*, des chèvres; *krœ̄s*, creux ; *lœ̄r*, (un) livre, etc.

L'on remarquera que, dans *gœr* et *lœr*, Cl. *œ* correspond à V. *é* ou *i* + *v*.

œ bref : Devant *d* et *t* il est ouvert et bref, suivi d'un court *ẅ*. Alors V. *eu* représente à Cl. *œẅ* dans :

fœẅt, fente; *mœẅt*, bélier ; *sœẅt*, des vaches, etc. ;
et dans la désinence du pluriel :

tạt, père ; *tadœẅ*, des pères.

L'on a aussi le même son dans :

Cl. *inœẅ* : V. *inean*, âme.

ẹ̃ (V. *ẹ*) : A Cl. l'on entend souvent la nasale de *ẹ* alors que V. a une voyelle pure ou du moins présente diverses graphies pour la nasale. Ainsi Cl. présente constamment *ẹ̃* : V. *é* fermé long dans *én* final:

ahẹ̃n(t), des bœufs; *dẹ̃n*, homme; *dusẹ̃n*, douzaine ; *gurẹ̃n*, lutter ; *halẹ̃n*, sel; *kapitẹ̃n*, capitaine ; *lẹ̃n*, lire ; *mẹ̃n*, pierre ; *plẹ̃n*, plat ; *pwẹ̃n*, peine; *vẹ̃n*, flasque, etc., etc. ;
mais la nasalisation disparaîtra généralement devant une désinence (Voir I *ã*) :

pwẹ̃n, peine; *pwẹnyẹ̃ṇ*, peiner.

A côté de cela, l'on a *mẹ̃nœẅ*, [2, 3, 4] pierres, pluriel occasionnel de *mẹ̃n*, pierre.

L'on dit :

mẹn-gor, chevreau;
et nous verrons (III *i*) qu'à V. *ẹn*, oiseau, correspond Cl. *in*.

Remarques. — 1) Cl. *ẹ̃* : V. *e*,

raḍẹ̃n, fougère.

2) Cl. *ẹ̃* : V. *i*,

àkẹ̃n, chagrin ; *borẹ̃ṇ*, borgne ; *glẹ̃n* ou *klẹ̃n*, genou (mais *dœẅlin*) ; *kabusẹ̃n*, capucin (plur. *kabusẹ̃nẹt*) ; *kẹ̃n*, adv. [ne] plus ; *korẹ̃ṇ*, de travers ; *mahẹ̃ṇẹt*, estropié, etc. ;
mais Cl. dit *melin* et non *melẹ̃n*, moulin ;

mitiṇ et non *mitẹ̃ṇ*, matin, comme à Baud.

3) Cl. *ẹ̃* : V. écrit *in*, graphie française, dans :

jardrẹ̃n, jardin; *prẹ̃s*, prince ; *šardrẹ̃n*, sardine, etc.

4) Cl. *ẽ* : V. *ei* dans les terminaisons que V. écrit *ein*, par exemple à l'infinitif, et que Noyal, entre autres communes, prononce *ẹn* :

kanẽn, laver;

même correspondance dans le substantif

kẽn, dos.

5) Cl. *ẹ̃* : V. écrit *em* dans :

pẹ̃p, *pẹ̃b ẹr*, cinq, cinq heures;

mais on dit :

pem ral, *pem skwit*, cinq réaux, cinq écus;

pemdẹk, quinze.

6) Cl. *ẽ* : V. *en* en syllabe radicale, dans :

(*h*)*ẽt*, chemin ; *prẹ̃ẅ*, ver ; *pwẹ̃t*, point ; *trẹ̃k*, aigre ; *wẹ̃s*, phalange (du doigt).

7) Cl. *ẽ* : V. écrit *an* ou *ean* dans :

nẽn, ciel ; *r*(*h*)*ẽn*, crin.

Pour le correspondant Cl. de V. *inean*, voir plus haut *ẹ̃ bref*.

ẹ̃ nasalisé. A Cl. l'on a la nasale de *ẹ̃* (cf. français *un*) dans :

brẽš, poitrine; *dihẽn*, éveillé (mais *dihunet*) ; *dilẽn*, lundi ; *drẽjet*, en chaleur, dévergondé; *klẽjar*, perdrix; *prẽn*, des prunes; *pẽs*, puits; *sẽk*, sucre; *yẽn*, jeûne, etc.

III. — *i*.

iᵉẅ (V. *ẹẅ*) : Cl. semble présenter constamment *iᵉẅ*, alors que V. offre *èù* en terminaison :

[*kwẹt*] *biᵉẅ*, bouleau; *bliᵉẅ*, des cheveux; *kaniᵉẅ*, toison ; *liᵉẅ*, lieue ; *miᵉẅ*, ivre ; *riᵉẅ*[*ẹn*], gelée ; *sẅiᵉẅ*, suif, etc.

Remarque. — A V. *ẹ*, écrit *ea*, correspond de même Cl. *iᵉ* ou *iᵃ* dans :

liᵉch ou *liᵃch*, lait.

i (V. *ẹ*) : Cl. a *i* à la fin de quelques mots généralement monosyllabiques, alors que V. présente d'habitude *é* ou *ér* :

i, particule verbale et conjonction : que, possessif : son, prépos. dans, et ses composés *in*, *ir* ; *mi*, conjonct. que ; *anẅir*, génisse ; *bir*, broche, et même adj. court ; *bliʸ*, année ; *i hā d'er gir*, je vais à la maison, chez moi ; *il*, ange ; *in*, oiseau ; *kaḍẅir*, chaise ; *ḳir*, cher, coûteux ; *lir*, cuir ; (*h*)*wir*, sœur ; et surtout dans certains pluriels,

biḥir, des bâtons ; *kegi*(*r*), des coqs ; *ḳiḥir*, des chats ; *tiyi*(*r*), des maisons ; *yir*, des poules, etc.

Remarques. — 1) Dans le mot *bliʸ*, par exemple, l'*i* est bien l'aboutissant de *eʸ* très fermé, puisque l'on dit encore *blę* dans les expressions toutes faites,

ur blę so, il y a un an ;

er blę(*a*)-*ma*, cette année-(ci).

L'on entend aussi *bin* dans l'expression pléonastique

bęn bin arwach, pour demain ;

et de même

kin, aussi (comparatif).

2) L'*i* terminant le mot est généralement prolongé par une sorte d'*y* (*e*?) : (*h*)*aniʸ*, celui ; *tiʸ*, maison ; *er bliʸ*, l'année ;

et peut-être même parfois par une très légère aspiration qui expliquerait le féminin de *niʸ*, neveu : *niḥyęs*, le comparatif de *kri*, crû, cruel : *kriḥyęch* ; mais le féminin de *ḳi*, chien, est *ḳyęs*.

3) Cl. réduit à *i* le V. *ui* dans :

er miḥā, le plus ; *miḥęch*, plus.

Il est vrai qu'il dit en revanche *hẅišal* pour V. *huchal*, crier.

4) Cl. a *i* dans :

inō, un ;

et dans le pronom infixe de la 3ᵉ pers. sing. masc. : V. *en*, *er*,

m'in kar, je l'aime.

ī : L'on entend à Cl. *ī* (peut-être suivi de *n* ou d'une sorte de *g*) dans :

mī(*n*)*s*, mois ; *er mīs ęrę̨l*, le mois prochain (mais *ur miⁿ-jat*, la durée d'un mois) ; *mīng*, tiède ;

mais l'*i* semble pur dans :

hivis, chemise de femme ;

vi(*n*)*s*, vis.

IV. — *o*, *u* (*w*, *ü*).

ǫ, *u* (V. *ǫ*) : Cl. a tendance à fermer encore davantage l'*o* fermé long de V. Devant la plupart des consonnes cet *o* se diphtongue curieusement (*u°* ou *ũ* ?) et parfois arrive presque à *u* en fin de syllabe et devant *r* :

bǫch, verrat ; *klǫch*, cloche ; *pǫch*, cour ;

blu°t, mou ; *gru°s*, gros, massif ; *ku°ch*, vieux ; *lu°j*, cabane [de sabotier] ; *morhu°l*, marteau ; *mu(r)hat*, probablement ; *pu°t*, pot ; *ru°t*, roue ; *su°t*, sot ; *sku°l*, école.

hāvu, purin ; *bów*, particule affirmative : si ; *brǫ* ou *bru*, pays ; *gu*, taupe ; *gïva'sǫ* ou *gïva'su*, il y a longtemps.

digur en ur, la porte est ouverte ; *mūr*, mer ; *tur*, panse.

Remarque. — Là encore, en syllabe non tonique, la diphtongue revient vers la voyelle simple : *er podœï*, les pots ; *en doryœï*, les portes, etc.

ǫ bref : L'*o* ouvert et bref à V. l'est aussi à Cl.

dǫrn, main (mais plur. *deúrn*) ; *lyǫch*, courtil ; *tǫch*, tourte de pain.

Parfois le son de cet *o* se rapproche un peu de *œ* plus ou moins ouvert devant *h*, *ch* ; *m* :

dlǫh ou *dlœh*, truite ; *yœch*, tas ; *klǫm* ou *klœm*, pigeon ; *šklǫm*, nœud.

Remarques. — 1) A Cl. les formes de la conjugaison de *bet*, être, ne sont pas allées jusqu'à *u* comme en V. ; elles sont en *o* souvent très ouvert, quand l'accent tonique ne l'affecte pas. (Voir le dernier exemple de II *œ* très ouvert bref, Remarque 2.)

me đǫ, je suis ; *me wǫ*, je serai.

De même Cl. dit :

bǫn inǫ, pour lors ;

et garde l'*o* bref des mots comme

Pātekǫšt, Pentecôte.

Cependant l'adjectif possessif est à la 2e pers. plur. *hu*, votre, et à la 3e pers. plur. *u*, leur.

2) Cl. dit :

pǫdǫr, quatre, féminin.

3) Cl. *ǫ* : V. *an* dans :
kǫmǫs, commencer.
4) Cl. *ǫ* : V. *a* dans :
mǫtęch, servante ; *špinǫt*, des groseilles.

u (V. *u*) : Cl. *u* : V. *u* dans :
ur, *un*, le (article); *ŭm* ou *um* et *ŭn*, particule réfléchie;
awtru, monsieur; *bugat*, lessive; *bugęle*, des enfants; *suđart*, soldat ;
et même :
tüšentil (malgré *tǫt*, gens), des messieurs, etc.
Remarques. — 1) Cl. dit :
duman, par ici; mais *deđe*, par là ; *dehõn* ou *duhõn*, par là-bas.
2) Cl. dit :
skrwiw : V. *skriù*, écrire.

ô : Cl. *õ* : V. *an* dans :
bęlęyô, des prêtres ; *byõ*^{n}, vite; *kõsort*, garçon d'honneur ;
inõ, un.
Remarques. — 1) Cl., ainsi qu'une grande partie du territoire vannetais, termine en *õ* le pronom suffixe de la 3e pers. du sing. masc. Alors Cl. *õ* : V. *o*(*u*),
dehõ : V. *dehou*, à lui.
2) Pour le reste, sauf réserve faite à I *ã*, Remarque sur la dénasalisation, l'usage de Cl. coïncide avec celui de V.

w, *ü* : Nous retrouverons *w*, *ü* au consonantisme. Disons, dès à présent, que V. écrit les diphtongues *oa*, *oé*, *oué*, *oui*. Cl. dit généralement *wa*, *wę*, *wi* comme dans:
klwar, frais ; *fwęr*, foire; *spwi*, liège, etc;
parfois *üę* dans :
trüęt, pied ;
[*ęriü e in*] *üęt*, [il est arrivé en] âge ;
ađüę, aiguille ; *anüęr*, génisse, etc.
(Cf. pour cette dernière prononciation comme assourdie la correspondance de V. *u* à Cl. *œ*. Voir II et aussi plus haut l'*ǫ* de *yœch*, tas; *klǫm*, pigeon, etc.).

B. — Consonnes.

Il est quelques faits, — que l'on trouve d'ailleurs isolément dans beaucoup d'autres parties du territoire vannetais, — dont l'ensemble domine le consonantisme de Cl. et lui assigne une forme générale.

I. Ainsi la plupart des consonnes précédant certaines voyelles de la série palatale se joignent intimement, pour ainsi dire, avec elles, la langue s'appuyant au palais pendant l'articulation. Il en résulte les phénomènes que nous avons déjà rencontrés (Voir A II, *yę̆-yạ bref.*) :

a) de ce qu'on pourrait appeler l'iotacisation intervenant après certaines consonnes pour diphtonguer parfois les voyelles brèves *e, ę, ę* et *a développement de V. ę̆* en *ye, yę, yę* et *ya*. Assez peu étendu, ce phénomène est pourtant caractéristique de Cl. parmi les autres parlers de la région de Pontivy. Il a déjà été relevé au vocalisme. S'y reporter pour les exemples (Voir A II, *yę̆-yạ bref.*);

b) de la mouillure affectant *l* surtout dans les combinaisons *gl, hl, kl* devant *e, ę, ę, œ, u*, même *a*,

lyẹ́n ou *l(y)ẹ́n*, étang; mais on dit *lętat*, insulter;

awglęn, lavoir; *glœp*, mouillé; *rę hlœp*, trop mouillé;

klach ou *klạch*, chercher; *i hã de glạch*, je vais chercher; *glas* ou *glạs*, vert; *glaw* ou *glạw*, pluie;

c) de la palatalisation proprement dite affectant *h, ch* et surtout *g; k* à peu près constamment devant *e, ę, ę* et *à développement de V. ę̆, œ, i, u*, quand les voyelles palatales ne sont pas suivies de *m* ou de *n*. Le *k, g* est aussi très palatalisé dans la terminaison *ik, ig*,

mihyęt, des filles; *pęhyœw̆*, des pièces.

er chyi, le chien; *i ta chyawl*, le soleil vient.

gedõ, des lièvres; *er gęr*, la maison, le chez soi; *rę gir*, trop cher; *gẅiryonę*, vérité; *i hã de garhęt*, je vais marcher.

ḳeśtẹ̀n, des châtaignes; *ḳiris*, des cerises; *ḳure*, vicaire; *ḳach*, avoine.

pewiḳ, riche; *piḳ*, pie; *un tamiḳ*, un petit morceau, un peu (pl. *tamiḳœw̆*); etc., etc.

Remarques. — 1) Cependant Cl. ne palatalise le *g* ni dans *get*, ni dans les combinaisons de cette préposition avec le pronom, ni dans les pluriels en ..... *gœw* autres que ceux en .....*igœw*, ni dans le mot *digor*, ouvert.

k n'est pas palatalisé devant la terminaison *œw* du pluriel ; il ne l'est pas non plus dans *kę*, regret ; *kemenęr*, tailleur ; *kement*, autant ; *kemeret*, prenez ; *kęn* ou *kin*, aussi ; *kenœw*, des noix, etc.

(Dans les cinq derniers mots l'*e* est suivi, en effet, de *m* ou de *n*.)

Il l'est dans :

pikọ(l), grand.

h n'est pas palatalisé dans :

luhęt, des éclairs.

2) Dans le mot *Klęgęręk*, Cléguérec, le *g* s'est confondu avec *y* et l'on entend *Klęyęręk*. De même *mogęt*, fumée, se rapproche parfois de *moyęt* ; *pu(l) glas*, mare verte, a donné *Pulyas*, *Puyas* [nom de lieu].

On relèverait peut-être le même phénomène dans le suffixe *ig* suivi d'une désinence et c'est sans doute par suite d'une confusion analogue, mais agissant en sens inverse, que le correspondant Cl. de V. *ean*, il, est devenu *ye*, *dye*, *gye*.

II. Il y a à Cl., comme ailleurs, assimilation — comme fusion — entre eux des sons juxtaposés :

la consonne forte devenant douce devant une voyelle, la consonne faible devenant forte après une autre consonne forte,

*pę̃*P, mais *pę̃*B *ęr* ; B*lāk*, mais *pę̃(p)* P*lāk* : cinq, cinq heures, cinq sous ;

*saẅe*T, levé, mais *saẅe*D *ọch*, vous êtes levé ; D*ę̃y*, à moi, mais *lęre(t)* T*ę̃y*, dites-moi ; D*œr*, eau, mais *glœp*-T*œr*, ruisselant ;

B*ihā*, petit, mais *kwi(f)* P*ihā*, bonnet sous la coiffe ; B*ras*, grand, mais *hę̃ (t)* ou *he* P*ras*, grand route ;

yęs, facile, mais *yęD e*, c'est facile ;

B*enęk*, quelconque, mais *drai(k)* P*enęk*, quelque petite chose ; G*uk*, gorge, mais *dru(k)* K*uk*, mal à la gorge ; etc., etc. ;

mais on dit à Cl. :

ęch D*ę*, huit jours (et non pas *eih* T*é*).

D'ailleurs la règle n'est pas absolue. L'on dit, par exemple :

dę ṡe(t) Dẹ̃*n ebet*, il n'y a personne ;

pręšT e, c'est prêt ; etc.

Remarque. — Il arrive qu'une forme occasionnelle détrône la forme primitive originelle. C'est ainsi qu'on va jusqu'à dire — par fausse analogie, sans doute, avec [*męn i*] *ǫch* Pet ? où avez-vous été ? et en généralisant, —

klã we Pet, il fut malade ;

beđ e Pet *suđart*, il a été soldat.

Ces remarques générales faites, l'on peut relever dans le parler de Cl. les particularités suivantes sur les consonnes :

d — đ intervocalique — z.

Cl. a, d'une façon constante, *đ* intervocalique à l'intérieur des mots ou, en construction syntactique, à l'intérieur d'une phrase, là où V. présente *d* ou, d'autres fois, *z*. Pour prononcer ce *đ* la langue reste en arrière des dents ; cela est vrai surtout du *đ* qui correspond à V. *z* et qui sonne parfois, surtout chez les enfants, presque comme *r* ou *n*. (Cf. Cl. *hiđiẅ*, aujourd'hui : V. *hiriù*, *hiniù* ; *prađǫẅ* ou *prarǫẅ*, des prés ; *er suhœ̃ ma đa* ou *ra*, la semaine qui vient, prochaine ; *a*ʸ*đe* ou *a*ʸ*ne*, là.) Il semble bien aussi aller de temps en temps jusqu'à *z*.

ađẅęr, aiguille ; *bođǫẅ*, des touffes ; *geđõ*, des lièvres ; *hađẹ̃ŋ*, semer ; *logođęn*, souris ; *peđẹ̃ŋ*, prier ; *prađǫẅ*, des prés ; *ręđęk*, courir ; *sađorn*, samedi ; *šeđęl*, écuelle.

beđ ęs, il y a ; *ęvđon me*, pour moi ; *fašeđ on*, je suis fâché ; *mal bras e đoch*, il est grand temps pour vous ; *pe fotehę đǫch*, si vous vouliez ; et même *me đo*, je suis.

ađęyt, asseyez-vous ; *biđǫẅ*, anneau ; *fođęl*, fossé ; *krađẹ̃ŋ*, griller ; *leđǫẅ*, remède ; *rođęl*, instrument à étendre la pâte des crêpes.

Remarques. — 1) L'on dit :

dǫẅđęk, douze ; *triđęk*, treize ; *hẅęđęk*, seize ; mais *pyardęk*, quatorze ; *pemdęk*, quinze ; *nãⁿdęk*, dix-neuf ;

car, en effet, le *d* n'est pas ici intervocalique.

2) Les formes Cl. *bredęk* : V. *bréreg*, beau-frère et *pešęręn* ou *pešęđęn* : V. *pechézen*, pêche [fruit], témoignent sans doute du flottement entre *r*, *d* et occasionnellement *z*.

3) Nous retrouverons très fréquemment ce *đ* (parfois *z*) provenant du *t* (*d*) au chapitre des mutations.

4) Surtout en syllabe non accentuée, il arrive que le *đ* intervocalique tombe complètement :

šœlat : V. *chudellad*, écuellée ;

ya am : V. *ia dam*, oui dame, oui certes.

Comparer aussi Cl. *prēg* ou *prēk* à V. *predeg*, sermon.

En revanche *đ* et *d* persistent à Cl. dans des mots où ils ont disparu en V.

buđal, sourd ; *brandęlœẅ*, béquilles ; *brēđi*, corbeaux ; et, peut-être, *dimęđęy*, marier (dans certaines chansons).

5) *z final* peut tomber :

[*dę šę*] *kal* : V. [*n'en des chet*] *kalz*, [il n'y en a pas] beaucoup ;

surtout en construction syntactique :

vla fal, *vla wat* : V. *blaz fal* ..., mauvaise odeur, bonne odeur.

ḑ (*g*) — *ṭ* (*ḳ*) — [*gh-h-ch*].

Le *d* palatalisé se confond parfois avec *g*,

brēđi ou *brēgi*, des corbeaux ;

d'en ḑyąs ou *d'en gyąs*, en bas.

La forme *gębęy* s'est même substituée à *ḑyębęy*, manger, et le verbe se conjugue régulièrement sur cette nouvelle forme.

V. *goarigeh*, loisir, est à Cl. *gorgyęch* ou *gorḑyęch*.

(Remarques. — 1) Nous avons vu plus haut que *g*, entre deux voyelles, pouvait par occasion se changer en *y*. En revanche et de même, ainsi que nous le disions, que Cl. emploie *ḑye*, *gye* pour V. *ean*,

il dit aussi *bađęgen* ou *bađęyen* pour V. *badéent*, baptême ;

bugyoch ou *buḑyoch* (V. *boutiorh*), chevreuil.

2) Nous verrons au chapitre des mutations que, dans certaines positions, le *g* non palatalisé devient spécialement guttural,

er ghąt, le lièvre.)

De même *ḳ* arrive à ne plus guère se distinguer de *ṭ*, surtout devant *e*,

ṭyem ou *ḳyem*, chaud ; *inṭyęrmāt* ou *inḳyęrmāt*, enterrement ;

akyẹn ou *atyẹn*, cependant, tout de même.

Remarques. — 1) Cl. ne connaît que la forme :

toriganẹt : V. *korriganed*, korrigans, lutins.

2) Au chapitre des mutations nous verrons que le *k* initial se change parfois en *ch* qui, palatalisé, tend un peu vers *š*. Ce *ch*, nous le rencontrerons lors même que *h* est étymologique dans certaines constructions syntactiques :

i ta chyawl, le soleil vient.

De plus signalons dès à présent l'aspirée *h* se plaçant devant la voyelle dans certains cas. Cf. l'expression

meẹ me Henõ : V. *mé me unan*, moi tout seul, moi-même.

v — *f* — *w* — *ẅ*.

Cl. a parfois à l'intérieur des mots entre voyelles la bilabiale *w* ou *ẅ*, là où V. écrit *v*,

awal, semblable; *eẅit*, pour; *seẅi*, des fraises; etc.

Remarques. — 1) Cl. a l'*w* (*u* consonne) entre voyelle et *l* dans :

gawlot, fourche;

l'*ẅ* entre *r* et voyelle dans :

Karẅẹs, Carmès [nom propre de lieu].

L'influence de *w* (*ẅ*) explique aisément les contractions actuelles :

Cl. *gwẹl* : V. *govél*, forge; Cl. *gọr*, plur. *gœr* : V *gavr*, pl. *gévr*, chèvre; Cl. *lœr* : V *lévr* ou *livr*, [un] livre.

En revanche, dans Cl. *geneẅẹr* : V. *genvér*, janvier, un *e* est venu appuyer le *ẅ*.

De plus, Cl. dit :

hãvu : V. *anho*, purin.

2) Pour ces mêmes consonnes en construction syntactique, voir le chapitre des mutations. Disons dès maintenant que Cl. a souvent *f*, *w*, *ẅ* là où V. a uniformément *v*.

3) Le *ẅ* final, tombé à V. après une nasale, l'est aussi en général à Cl. et ne reparaît pas toujours devant une désinence. Ex. :

intã, veuf, pl. *intãyõ*.

Cependant l'on dit :

inọẅ, âme ; *prẹẅ*, ver.

j

Le groupe V. *zi* est à Cl. *j* (généralement après *ç* et *i*) :

ilijœw̃, des églises ; *krejœw̃*, des chemises ; *krwejœw̃*, des croix ; *laburijõ*, des ouvriers ; *lejiw̃*, lessive ; *marhađijõ*, des marchands ; *parejœw̃*, des paroisses ; *trejat* et *trejađur*, contrat de louage pour la durée du travail agricole et l'ouvrier engagé par ce contrat ; etc., etc.

Remarques. — 1) L'on dit aussi (en dehors du groupe *zi*) :

a bajœw̃ bras, à grands pas ; *kawjœw̃* ou *kawzœw̃*, des paroles ;

pwej, poids, plur. *pwejœw* ;

mais l'on dit :

aziar ou *ađiar*, de dessus, mutation de *diar*.

2) Il arrive que, d'une façon générale, le *j* prenne la place du *đ* intervocalique. L'on entend :

ajeyt ou *ađeyt*, asseyez-vous ;

bijabonen ou *biđabonen*, taon ;

lejœw̃ ou *leđœw̃*, remède.

3) Le groupe *zi* se présente le plus souvent dans les pluriels et précédant les désinences *eu* et *on* ; donc les formes V. *izieu* et *izion* sont à Cl. *ijœw̃* et *ijõ*. (Voir formation du pluriel.)

s, *š*.

Cl. suit l'usage général et prononce *š* (alors que V. écrit *s*) devant *p*, *t*. Il fait de même souvent devant *k* :

šparn, des épines ; *špes*, clair ; *špiyen*, épingle ; *gušpin*, gamin.

štarn, métier [de tisserand] ; *šteren*, étoile ; *ešten*, étendre.

memeš tra, de même.

(L'on peut même entendre — en construction syntactique — *lere meš toch*, je vous ai dit, remplaçant l'ordinaire *lere me toch*.)

biskwech ou *biškwech*, jamais ; *škole* : V. *skolaér*, maître d'école ;

et — mais rarement —

išméet pour *isméet*, effrayé.

D'ailleurs *sk* a fait presque toujours place devant *e*, *i* et *uí* à *š*,

šëęch, fatigué ; *šiyā*, grenouille ; *šëiy*, répandre ;
(l'on dit pourtant *skęl*, échelle) ;
en construction syntactique aussi. Par conséquent les tournures

n'en des ket, *ne hues ket*, il n'a pas, vous n'avez pas,

et d'autres analogues sont devenues :

nen dę šet, *ne ëę šet*, etc.

Remarques. — 1) Pour les cas où *j*, en construction syntactique, devient *š*, voir mutations :

hu šaw, votre cheval ;

hu šardrẽn, votre jardin.

2) Par généralisation, sans doute, Cl. dit en toutes positions :

šibwęšat, chasser ; *šibwęšur*, chasseur.

Disons, par occasion, que Cl. a :

sirẽn (V. *cherrein*), ramasser,
et prononce *šąš* le pluriel de *ki*, chien, que V écrit *chąs*.

l, *r*.

Cl. confond assez souvent ces deux consonnes, emploie l'une pour l'autre ou les deux concurremment,

(*a*)*ęl* : V. *aer*, couleuvre ; *budal*, sourd ; *rąl*, rare.

kęryō, des mouches ; *krwę* : V. *klouér*, crible ; *Margenęk*, Malguenac [localité] ; *męršō*, trèfle ; *męryō*, des fourmis.

aną(*l*) et *aną*(*r*), souffle ; *deryaw* et *delyaw* ou *delyar*, feuillage ; *męlit* et *męrit*, mérite.

[*kęltri*, *kęrtri* et même *kęntri*, famine (Voir plus loin *m-n*)] etc.

Dans les groupes *lh*, *rh*, après une voyelle, ou bien *l* et *r* passent souvent après l'aspiration au milieu des mots :

ęchlwę, clé ; *gochlẽn*, laver ; *gochlęt*, matelas ;

ou bien *l* et *r* tombent complètement ; c'est le cas le plus fréquent — et général après *a* — à la fin des mots :

dębęt, vêtements ; *yach*, bourse.

bęch (V. *borh*), bourg ; *gach*, talus ; *kach*, avoine ; *ar me lach*, après moi ; *lyoch*, courtil ; *mach* : V. *marh* et *mouialh*,

étalon et merle ; *myęch* ou *myach*, *mihyęt*, fille, filles ; *nach*, force, etc.

Il est vrai que, devant une terminaison, *l* et *r* réapparaissent d'ordinaire :

yalchat ou *yarchat*, [contenu de la] bourse ; *ḳarhęk*, champ d'avoine ; etc.

Même hors de ce groupe, au milieu des mots, l'*r* n'existe pas dans :

adrã, derrière ; *ebet*, aucun ;

ou s'effrite dans *gẅa*^{r}*sọ*. il y a longtemps ; *so*^{rt} *-se*, cela.

Mais c'est surtout à la fin des mots, dans le langage courant, après une voyelle et spécialement après *ę*, *i*, *a* que *l* et *r* tombent presque régulièrement.

Après *ę*, *i* et *u*, ces deux consonnes sont alors remplacées par un son vague, difficile à noter, prolongeant la voyelle qui précède ou formant comme une diphtongue avec elle (Voir A III *i*, Remarque 2.),

harha(*l*), aboyer ; *nę*^{y}*ja*(*l*), voler [oiseau] ; *skrwimpa*(*l*), hennir.

. *aẅę*(*l*) *e ra*, il fait du vent ; *dę*(*l*), des feuilles ; *ebę*(*l*), poulain ; *Meḳę*(*l*), Michel.

lan bi(*l*), ajonc ; *lõ vi*(*l*), vilaine bête.

maw(*l*), mauve ; *piḳọ*(*l*), grand ; *pu*(*l*), mare.

— *ana*(*r*), souffle.

amđę(*r*), temps ; *i hã d'er gę*(*r*), je vais chez moi ; *hãtę*(*r*), moitié ; *hãtelę*(*r*), chandelier ; *korvę*(*r*), hibou ; *mèsę*(*r*), métier.

ḳiḫi(*r*), des chats ; *kleḫi*(*r*), des cloches ; *yi*(*r*), des poules.

i hã de Ẅu(*r*), je vais à Mur-de-Bretagne [localité] ; *magađu*(*r*), nourriture ; *plijađu*(*r*), plaisir ; etc.

Remarque. — Il arrive même que Cl. n'ait plus guère conscience de l'*l* ou de l'*r* primitif, puisqu'il ne le rétablit pas toujours devant une désinence :

collectif *dę*(*l*) ou plur. ordinaire *dę*^{l}*yạẅ*, des feuilles.

(Il est vrai qu'on dit aussi *dęlyạẅ*, d'où sing. *dęlyạẅęn*, [une] feuille. Il s'agit là, sans doute, d'une confusion avec *delyaẅ*.)

hãtelę(*r*), chandelier ; *mèsę*(*r*), métier, plur. *hãtelę*^{r}*yạẅ*, *mèsę*^{r}*yạẅ*.

D'autres fois — considérant que la terminaison vague *ẹʸ* est d'ordinaire une réduction de *ẹr* — il lui arrive, par scrupule et fausse analogie, d'ajouter indûment un *r* à des mots terminés en *ẹ* ou *i*, disant par occasion :

ađẅẹr, aiguille ; *ẹchlwẹr*, clé ; *kalẅẹr* et *kẹlẅeryō*, charpentier, charpentiers ;

même :

kẹ(r) (V. *ké*), regret ; *klogẹr*, cuiller à pot ; et *neẅẹr*, nouveau.

r initial.

Uvulaire, fortement roulé, semble accompagné d'une légère aspiration à Cl. dans :

r(h)ā, grenouille ; *r(h)ẹ̃n*, crin ; *r(h)ula(l)*, rouler ; *R(h)wā*, Rennes, etc. ; et aussi dans *ar(h)e*, de nouveau.

m — n.

Signalons pour *m* Cl. *komz* : V. *konz*, causer.

Cl. *n* remplace V. *l* dans :

anema, *anese*, *anehōn*, comme ceci, comme cela ;

parfois aussi dans *kẹntri* : V. *kertri*, *keltri*, famine.

A Cl. l'*n* semble se substituer à V. *ù* dans :

kolẹ tarn : V. *kohlé terù* ou *tarù*, taureau reproducteur ;

peut-être parfois à *đ* : V. *z* dans :

ãne ou *ãde*, là.

Remarques. — 1) Palatalisé d'ordinaire, il termine le pronom personnel de la 1re pers. sing. dans les expressions :

dẹ̃(n)-meṇ e : V. *dein mé é*, c'est à moi ;

meṇ eẅe : V. *mé eùé*, moi aussi ;

meṇ me henō, moi tout seul, moi-même.

Il sonne dans la syllabe initiale de :

indã : V. *édan*, sous ; *intã*, veuf ;

mais ne s'entend pas dans :

biẅẹk, outil ; *lisẹryẹẅ*, draps de lit ; *Neđelẹk*, Noël ; *peẅiḳ*, riche.

Cl. est parfois indécis sur l'emploi de *n* dans quelques mots tels que :

nẹch ou *ẹch*, nid :

kave m'ẹs (n)ẹhyạẅ, j'ai trouvé des nids ;
ađẅẹ ou *nađẅẹ*, aiguille.
(Cf. Cl. *lādonẹn* : V. *andonen*, andain.)

2) *n* final partage le sort de certaines autres finales à Cl. : il tombe assez souvent ou est à peine entendu dans :
gurẽ(n), lutter ; *halẽ(n)*, sel ; *lyẽ(n)*, toile ;
surtout en construction syntactique,
dẽ(n)-me, à moi ; *er miti(n)-ma*, ce matin ; etc.
Après *ã* final, *n* sonne parfois légèrement :
nã^{n}, faim ; *rã*^{n}, grenouille.

Si, après *õ*, il est muet à la fin des mots, il reparaît devant une désinence ou, en construction syntactique, devant une voyelle :
inõ, un, mais *mar a inõnik*, plus d'un sans doute ;
prene m'ẹs inõn eẅe, j'en ai acheté un, moi aussi ; etc.

REMARQUES COMPLÉMENTAIRES SUR LES VOYELLES, DIPHTONGUES ET CONSONNES.

En passant en revue le vocalisme de Cl. nous avons remarqué (voir A II.) que, de même qu'une voyelle peut se dégrader en syllabe non tonique, elle peut aussi le faire en construction syntactique, lorsque le mot, dont elle fait partie, ne porte point l'accent de la phrase, puisque le parler populaire ne s'occupe guère que de la phrase à l'exclusion du mot :
er pawt, ha gye đọ ou *đE klã?* est-ce que le garçon est malade ?
štal pE pẹhẹ : V. *ěl p'hou pehé*, comme si vous aviez.

Bien plus les voyelles peuvent encore disparaître complètement avec les consonnes qui les accompagnent (surtout avec *d* et *v* intervocaliques), donc avec des fragments de mots ou même, nous le verrons plus loin, des mots entiers :
šelat : V. *chudellad*, écuellée ;
đadoch : V. *devadoh*, vers vous, chez vous ; *đehat* ou *đahat* : V. *devéhat*, tard ; *guẹl* : V. *govél*, forge ; *kãnẹđẹn* : V. *kaniveden*, araignée ; etc., etc.

Il arrive aussi que les sons de deux voyelles juxtaposées se rapprochent l'un de l'autre par l'interposition d'une tierce voyelle ou la modification de l'une d'elles :
trawaset (*tra* ou *treu aset*), assez ;

diwọlet (*dihoallet*), prenez garde ; *diośẹl* (*diẅẹśẹl*, *diùachel*), les deux ailes ;

i wen ou *i wœn* ou *i wẹn* : V. *é oen*, j'étais.

Cl. supprime aussi parfois la voyelle initiale,

bach (*abarh*), dedans ; *'n hu ḳele* : V. *én hou kulé*, dans votre lit ; *'n ur zemãt* : V. *én ur zemant*, en se lamentant ; *ẅiđọch* pour *eẅiđọch*, pour vous ; etc.

Ces élisions et contractions sont extrêmement fréquentes à Cl. où l'on rencontre, pour les voyelles, surtout l'élision de *e* à peu près atone disparaissant, pour ainsi dire, entre deux syllabes.

(A cette élision de *e* l'on peut ramener, sans doute, la suppression du verbe substantif dans les phrases du type :

ṭyem er plat, le plat est chaud ;

rõd er gôt, le compte est rond ;

et celle de *e* final dans les formes du verbe *bet*, être, ce qui tend presque à établir deux conjugaisons parallèles,

i hwu pet ou *i hwe pet*, il ou elle avait été, il ou elle fut ;

mem bu gulẹnet ou *mem bwe gulẹnet*, j'avais demandé.)

Mais l'on relève aussi d'autres chutes de voyelles :

ẹ ẹ : *bolœẅ* : V. *boelleu*, des boyaux ; *gođigẹnœẅ* : V. *goedigenneu*, des boudins ; *gol bẹl* : V. *goal* ou *goel bel*, très loin ; *krãpuhẹn* : V. *kranpoéhen*, crêpe ; *kruet* : V. *krouéet*, créé ; *kuhet* : V. *koéhet*, tombé ; *śạrạt* : V. *charréat*, charroyer ; etc., etc.

a : *golẹn* : V. *goalen*, verge ; *gorem* : V. *goarem*, garenne ; *koris* : V. *koareiz*, carême.

i : *ãpuzõ* : V. *anpouizon*, poison ; *kẹrⁱḳẹl* : V. *karrikel*, brouette ; *marⁱnađœẅ* : V. *marinadeu*, culottes.

(La particule verbale *i* se supprime parfois :

ma tẹ̃ṇ monẹt, il faut que j'aille ;

ọch i hwọn eẅe ? vous y allez, vous aussi ?)

u : *drãt* : V. *durant*, pendant.

ẅ : *en andẹr-ma(n)* : V. *en anderù-men*, cet après-midi.

Quant aux consonnes doubles des terminaisons V., elles se simplifient constamment en une consonne simple dure :

burap, agréable ; *fasip*, tout à fait semblable ; *fenęšt*, fenêtre ; *flaštet*, écrasé ; *fonap*, vite ; *kāp*, chambre ; *šiš(t)*, cidre ; [*gye*] *yęp* : V. [*ean e*] *zèbr*, il mange ; *yōt*, oncle ;
et ne reparaissent généralement pas devant une désinence. L'on dit bien au pluriel *potręt*, des garçons ; mais, à côté de cela, l'on ne connaît que les formes *burapęch*, plus agréable ; *fenęštœw*, des fenêtres ; *fonapęch*, plus vite ; *gyebęn* : V. *dèbrein*, manger ; *kāpœw*, des chambres ; *yōtęt*, des oncles.

Cl. — comme tout parler populaire — fait encore bien d'autres élisions et contractions difficiles à codifier : les proclitiques se fondent avec le mot suivant ou disparaissent (la négation *ne* étant presque toujours supprimée, la préposition se contractant souvent avec l'article) ; les terminaisons, verbales ou autres, sont réduites :

anewi dęs : V. *aneouid en des*, il a froid ; *gleëwe ket?* : V. *ne gleuet ket?* n'entendez-vous pas ?

ar vri : *ar er vri*, sur la lisière du champ ; *ger wam* : V. *get er vam*, avec la mère ;

bed ęs aëwę(l) : V. *bed es aùél*, il y a du vent ; *iv e" dęs* : V. *ivet en des*, il a bu ; *ur šopina šiš* : V. *ur chopinad chistr*, un verre de cidre ; *sir en ur* : V. *cherret en or*, fermez la porte ; *keme-se* : V. *kement-sé*, cela ;

marsehąt : V. *marsé erhat*, très probablement ; *n'węrā ḳehąt* : V. *n'houian ket erhat*, je ne le sais certes pas ;

pa še tręma : V. *ne pas chet trémen*, pas par ici ; *preš kęr* : V. *prest kaer*, tout prêt, préparé ; etc., etc.

Comme nous le disions déjà plus haut, avec la voyelle disparaît souvent un mot entier, peu important, il est vrai :

(*i*) *ma tęn monęt* : V. *é ma ret d'ein monet*, il faut que j'aille.

po ḳe bara? V. *n'hou pou ket bara?* vous n'aurez pas, vous ne voulez pas de pain ? etc.

La métathèse intervient aussi pour modifier le langage. Elle présente un important phénomène, celui qui met l'aspiration avant l'articulation au lieu de la laisser après celle-ci (voir plus haut *l*, *r* pour les exemples) ; elle forme à Cl. très normalement :

bęrdęr, des frères ; *Bertonęt*, des Bretons ; *freyur*, filleul ; *kerdęn*, croire ; *kōpęrn*, comprendre ; *pęrnęn*, acheter ; etc. ;
et arrive même, avec la fantaisie individuelle, à faire

prẹmọch de *pẹ'mọch* : V. *penmoh*, cochon;

perdebẹn de *pẹnderbẹn*, d'un bout à l'autre, complètement; etc.

Il convient de signaler encore :

les confusions souvent bizarres qui se produisent entre les mots :

gẅir(h)olõ : V. *guenholon*, septembre (confusion avec *gẅir*, vrai?); *itavẹs* : V. *intanvéz* et déformation du français *entonnoir*, veuve et entonnoir; *kalõ-gwã* : V. *kalan-gouian*, novembre (confusion avec *kalõ*, cœur); *kupạp* (confusion avec le franç. *capable*), capable, habile ;

la pénétration de l'un par l'autre :

golọt (de *golo* influencé sans doute par la terminaison du mot franco-breton *volẹt*, couvercle), couvercle ;

l'incertitude qui règne sur des formes voisines les unes des autres,

ađẅẹ, *nađẅẹ*, aiguille; *ẹch*, *nẹch*, nid; *piponẹl* : V. *pouponel*, poupée ; *skopẽn* et *šklopẽn*, cracher;

la fréquence du pléonasme :

a goš te berẹk? pourquoi ? (littéralement *à cause de pourquoi ?*)

bẹn bin arwach, pour demain (répétition de *bẹn*);

la gaucherie d'expression (le mot qui ne vient pas est remplacé par *hani*^{v}, *hanial*. Cf. français *machin*, *machiner*);

l'emploi déconcertant du mot français de préférence au vocable breton et cela, d'habitude, sous sa forme la plus vulgaire et triviale :

me(m) bulom dans le sens de *mon mari*;

barabà (du nom propre *Brabant*), charrue moderne (genre Brabant);

er vapœr, la machine à battre (à vapeur);

kuyõ, timide ; *lagut*, eau-de-vie ; *sã*^{n}*dut*, sans doute, probablement, évidemment ; *sãset*, censément, pour ainsi dire ; etc., etc.

Quand on aura considéré tout cela, on se persuadera sans peine que, déjà dans sa forme extérieure, celle des mots — abstraction faite d'ailleurs et du vocabulaire spécial inconnu de V. (il est peu étendu) et des quelques variantes grammaticales —, le parler de Cl. est assez loin du V. littéraire. Ceux qui l'emploient reconnaissent eux-mêmes qu'il est un peu inculte et « brutal » : *kri-pašt*, tout cru.

(*A suivre.*) E. Thibault.

THE BREAKING OF *Ḗ* IN SCOTCH GAELIC

The treatment of Irish *ḗ* before a broad consonant has been recently discussed by Quiggin, *Revue Celtique* XXXIV, 61 ff. The object of this paper is mainly to supplement his by furnishing a considerable number of examples of the change from one dialect; and, so far as possible, to establish what the conditions are under which the change takes place. In the Irish dialects, with the one or two exceptions mentioned by Quiggin p. 61, the change from *e* to *a*, with preceding palatalisation, was completed long ago. In Scotland, however, the original sound of *ḗ* is quite general. For that reason an examination of the treatment of *ḗ* in one of the Scotch dialects is more likely to throw some light on the history of the same vowel in Ireland. As to the date of the 'breaking' in the later country, it seems difficult to secure any data. The spelling of borrowed Irish names is not less conclusive than the use of the digraph *ea*. The latter proves nothing as to the pronounciation of *e*. At the present day *fear* is written in Scotland, but the pronounciation of the word is *fęr*; there is, so far as I can see, nothing to show that the early use of the digraph in Ireland is any more significant for the actual sound of the vowel. The *a* merely indicated the timbre of the following consonant. It is scarcely conceivable that an examination of rhyme in mid. Irish verse can help to decide whether the change in the pronounciation of *e* had already taken place. But a point for consideration is this. Till the sixteenth century intercourse between the Gaelic-speaking population of Ire-

land and Scotland was very close. They had certainly only one literature, their poets were trained in the same schools, and the differences in the spoken language must have been even fewer and slighter than they are now. If the 'breaking' of *e* had at that time been anything like general in Ireland, it seems difficult to suppose that it should not have spread to the dialects in Scotland. As it is, it seems most likely that the change of *ĕ* to *ă* in the Scotch dialects took place quite independently of that in Ireland. If any weight can be attached to this argument, we should have to put at least the completion of the change in the latter country at a comparatively late date.

In the following I shall give a fairly complete list of words containing *ĕ* (representing of course both original *ĕ* and 'umlauted' *ĭ*) from my own dialect. Where there is no statement to the contrary it will be understood that the pronounciation referred to is that current in that dialect (N. Inverness-Shire).

It is commonly stated that in Scotland *ĕ* before a dark consonant is pronounced as an open *e*, cf. Pedersen *Vergl. Gramm.* I, 40. This is very far from being the case. The actual state of affairs is much more complicated. We can distinguish the pronounciation ot *ĕ* as 1) *i̯* (closed), 2) *ǫ* (open), 3) *ö*, 4) *ɔu*, 5) *ẹ* (closed), *i̯a* (with very strong palatalisation of the preceding consonant), and 6) *ę* (open).

1. — *E* is *i̯*[1] in:

meas 'judgmeant, esteem', < *mess*. Here, of course, there can be no question of the influence of the old *-u* of the stem ending. It is equally impossible that the change of *e* to *i* can have been due to the geminated *s* following, for the influence of *ss* on a preceding vowel is quite different, cf. 5 below. It is tempting to suppose that the pronounciation of the word is due to the analogy of *fios* 'knowledge'. The two words belong to the same category of ideas. and analogical interference would be all the easier on account of the similarity of the genitve case of the two words, *measa*, *feasa*, at an earlier

1. In the Island of Lewis the following words have an open *i*.

period. This explanation, however, though satisfactory for *meas*, will not serve in the case of other words in which *ĕ* has been treated similarly.

meas 'fruit' < *mess* can scarcely owe its *i* to the analogy of *meas* 'opinion'; nor does any other form suggest itself which could have served as a model.

measa 'worse' (often written phonetically *miosa*) < *messa*, might, as Bergin suggests to me, owe its pronounciation to the compound *misde*.

measg, *measgach* 'mix', *ameasg* 'among' < *mesg-*, is a decisive case. Here there is no apparent possibility of analogical interference. We must therefore say that *ĕ* in a syllable beginning with *m* and closed by *ss*, or by a consonant group beginning with *s*, becomes *i*.

In meadhon 'middle' < *medōn* the same change takes place. This is not the regular development of *ĕ* before *dh*, but the character of the following syllable makes the example unique, so that it is difficult to say whether the representation of *e* is normal or not. It is true that there is no apparent source of analogical influence.

2. — *Ē* becomes *ǫ* (open), perhaps through the stages *au*, *ɔu*, before a medial labial spirant[1] : *deamhan d'ǫ̃ɔn* 'devil', *seabhag šǫək* 'hawk', *sleamhuin šl'ǫ̃ɔñ* 'slippery', *treabhadh trǫək* 'ploughing', *leabhar l'ǫər* 'book'.

In *sleamhuin* the apparently earlier stage *šl'āu-* is still heard. In *leabhar l'ɔu-* is the commonest pronounciation. Probably in both cases the *l* is responsible. In *reamhar rāuər* 'thick, fat', too, to the initial consonant is due the retention of the *-a-*. In *treabhadh*, it is true, *-r-* had no such effect, but we can explain the divergence by supposing that only voiced *r* had the effect of preventing the change to *ǫ*. There is one ex. of *ĕ* > *ǫ* before *r* : *searg* 'wither' *šǫrǫk*.

3. — *Ē* becomes *ö* (the sound in Eng. *Hull*) before a

1. In the cases under 2, 3 and 4 where *e* is followed by a spirant, the change in the quality of the vowel is, of course, due partly to the spirantisation of the following consonant.

medial voiced spirant guttural or such a spirant followed by *l* (the vowel being lengthened in the latter case) : *leaghadh l'öək* 'melting', *teaghlach t'ōlaχ* 'househould'.

In *seangan šö̤γan* 'ant', *teanga t'ö̤γi̯, sreng, strö̤γ* '*string*', the development is the same [1].

The pronounciation of *meadhg* 'whey' wavers between this and the following class.

4. — *É* becomes *i̯ əu* before *dh* :

feadh fi̯əu 'among', *feadhainn fi̯əuiñ* 'some'. The same development of *ĕ* is found in *bl'eoghan bləun* 'milking' < *blegon*, *meadhg mi̯əuk* 'whey', and, as has been said, in *leabhar* 'book'. In *meadhg* it may be regular; in the other cases it is difficult to account for.

The same treatment of *ĕ* is found in certain words before geminated *l*, *geall g'əul* 'promise', *seall šəul* 'look', *steall št'əul* 'splash'. In *meall* 'deceive', *meall* 'lump', on the other hand, we have *au*, cf. p. 36. The diphthongisation of broken *e* is regular before *ll* as before *nn* when final or when another consonant follows, that is in a closed syllable. So, *meall mi̯aul* 'deceive', *meallta mi̯aultə* 'deceived', *ceann k'aun* 'head', but *mealladh mi̯ələk* 'deceiving', *ceannach k'anaχ* 'buying'. In open syllables we have no diphthong. The same rule holds in *geall, seall, steall* too, but the vowel in open syllable is not *a* but *ọ* (closed), *ghealladh i̯ọlək* 'would promise', *sealladh 'šọlək* 'sight', *stealladh št'ọlək* 'splashing'. The analogy of the treatment of *ĕ* before *nn* as in *teann t'aun* 'tight', *teannadh t'anək* 'tightening' seems to indicate that the character of the initial consonant is not responsible for the difference of treatment. I have no explanation to offer.

5. — In a number of words *ĕ* has become *ẹ* (closed) :

a) before *s* (< old *ss*), or a consonant group beginning

1. In *ceangal* the pronounciation is *kō̤əl* (with open nasalised *o*).

with *s* : *cleas* 'feat', *deas* 'right', *eas* 'waterfall', *easbuig* 'bishop', *feasda* 'for ever', *feasgar* 'evening', *fleasgach* 'young man', *freasdal* 'providence', *seas* 'stand', *seasg* 'dry', *teas* 'heat', *treas* 'third'.

The change does not take place in *leas* 'need' in *ruig a leas* 'require', where *e* is open.

b) before a voiced stop [1] except final *d*, *beag* 'small', *beadradh* 'fondling', *breab* 'kick', *eadar* 'between', *eag* 'notch', *eagal*, *feagal* 'fear', *eaglais* 'church', *feadan* 'whistle' [2], *freagar* 'answer', *geadas* 'pike', *leag* 'throw down', *teagamh* 'doubt', *teagaisg* 'teaching' [3].

Ĕ before final *d* seems to remain open normally, so in *cead* 'permission', *cnead* 'groan', *nead* 'nest'.

6. — We now come to what is by far the commonest treatment of *ĕ* i. e. as *ę* (open) or *i̯a*. In the cases mentioned in **5** there is scarcely any variation. Here, on the other hand, in a certain number of words, the current pronounciation wavers between *ę* and *i̯a*. It is only here that 'breaking', properly speaking, has taken place, or is taking place. To a certain extent, in this class of words the progress of the process can be easily followed.

There are three groups of words to be dealt with, a) those in which only *ę* (open) occurs, b) those in which only *i̯a* occurs, and c) those in which the pronounciation varies between *ę* and a broken sound.

a) Only *ę* is found in : *bean* 'woman', *bean* 'touch', *beatha* 'life', *bleath* 'grind', *breac* 'speckled', *breamas* 'mischief', *breath* 'judgment', *cead* 'permission', *ceap* 'last', *ceathramh* 'fourth', *cheana* 'already', *cleath* 'pole', *cnead* 'groan', *creathal* 'cradle', *eanchainn* 'brain', *fear* 'man', *fearann* 'land', *gearan* 'complaint',

1. That is a historical voiced stop. In the modern language all these sounds have been unvoiced.

2. And *fead* on the analogy of *feadan*.

3. In *Breatain* we have a solitary example of *ę* before a breathed stop (now *ɣt*). In *leaba* with *l'a* instead of *ę*, the vowel is due to the plural *leapaichean*.

lean 'follow', *leas* 'need', *leath* 'half', *leathan* 'broad', *leat* 'with you', *meanbh*-'small', *mear* 'active', *mearachd* 'mistake', *nead* 'nest', *neamh* 'heaven', *peathraichean* 'sisters', *sean*[1] 'old', *sreath* 'row', *streap* 'climb'.

b) *ĕ* is *ia* only in : *bealach* 'pass', *bealaidh* 'broom', *bealtuin* 'Beltane', *beann* 'peak', *beannachd* 'blessing', *bearn* 'gap', *ceard* 'craftsman', *cealg* 'treachery', *ceanas*, *ceanalta* 'kind', *ceann* 'head', *ceannach* 'buy', *cearc* 'hen', *cearcal* 'hoop', *cearr* 'left', *ceart* 'right *ceatharnach* 'troop', *dealachadh* 'parting', *dealan* 'lightning', *dealbh* 'picture', *dealt* 'dew', *dearc* 'berry', *dearc* 'see', *dearbh* 'certain', *dearg* 'red', *deantag* 'nettles', *dearsag* 'glare', *eabhra* 'Hebrew', *eala* 'swan', *ealadh* 'skill', *eallach* 'burden', (*d*)*ealtag* 'bat', *earb* 'roe', *earball* 'tail', *earrach* 'spring', *earraid* 'tip-staf', *earrann* 'part', *feannag* 'hooded crow', *fearg* 'anger', *fearn* 'alder', *fearr* 'better', *geal* 'white', *geamhradh* 'winter', *gearr* 'short', *gleann* 'glen', *greann* 'scowl', *leanabh* 'child', *leannan* 'lover', *meall* 'deceive', *meann* 'kid', *sealbh* 'possessions', *sealg* 'hunting', *searbh* 'bitter', *speal* 'scythe', *teann* 'tight', *tearc* 'rare'.

The above lists furnish material for some very clear inferences. But before a detailed examination of the examples is made, attention must be called to certain forms which throw some light on the cause of 'breaking'. The forms which I now proceed to examine belong to a class of words in which the change from *e* to *a* is actually taking place. For the word (*i*)*steach*, now for the most part monosyllabic, there are two pronounciations, *stç*, and *ʃt'aχ* with very strong palatalisation of *t*. Such a pronounciation as *stçχ* is not known. The reason is quite clear. The word for house in this dialect is declined : n. a. sg. *tç*, g. sg. *tɔi*, d. sg. *tɔi*. Equally commonly the d. sg. *tɔi* is used for the n. a. sg., just as in the W. Cork dialect the dat. sg. *tigh*, pronounced *tig*, is used for the nominative and accusative. In the Scotch dialect which we are examining the old nom. sg. *teach* has lost its final spirant on the analogy of the gen. and dat. sg. where slender *gh* is regularly silent. That this is so is proved by another peculiarity of the form *tç*. The *t* should properly be slender, but in this word it has not got the excessively palatalised pronounciation which cha-

1. For *sean*- in compounds cf. p. 37.

racterises slender *t* in this dialect [1]. Here again the nominative has been influenced by the genitive and dative *taighe, taigh* which preserve the old vocalisation found in the Würzburg Glosses. The adverbial *ṡt'ach* shows the normal development. The word was isolated from the noun paradigm and escaped its influence both in respect of palatalisation and of the loss of the final spirant. The form *stę* must be considered to be a new formation based on the n. a. sg., and, so far as the loss of the final spirant is concerned, supported by the other adverb (*i*)*staigh stəi*, 'within'.

This example, as well as some others, show that normally *e* before *ch* becomes *a* with strong palatalisation of the preceding consonant. This effect of the breathed guttural spirant on a preceding vowel must be taken closely in conjunction with another. It is well known that in unaccented syllables the vowel written *a* is *ə*. To this rule there is an exception. When *a* represents an old long vowel as in the terminations *-ag* and *-an* representing earlier *-ōc* and *-ān*, *a* retains its quality though, of course, shortened. Thus *árăn* 'bread', (Munster (*a*)*rā́n*), *cránăk* 'churn', (Munster, *cranŏ́g*). But there is yet another exception. *ă* retains is quality before final *ch*. Here the parallel treatment in Munster Irish is very striking. In the latter group of dialects the general rule of accentuation for disyllabic words is that the accent falls on the final syllable when it is long, otherwise on the first syllable, thus *cápəl* 'horse' but *g*(*ə*)*rā́n* 'complaint'. But when the final syllable is *-ach* it takes the accent, even when the first syllable is long, thus *tuirseach*, *tuṙšáχ* 'weary' [2]. The reason doubtless is that the spirant *ch* allows the voice to rest on it and thus produces the effect of a group of consonants. The same fact accounts for the 'breaking' of *e* before this spirant in Sc. Gaelic. In *steach*, *t* is slender, *ch* is broad. But for the greater part of

1. Similarly strong palatalisation is of course found in other Scotch dialects, in Ireland, e. g. in Connaught and, as Quiggin tells me, in Manx.

2. In regard to this point I have had the advantage of examining the collections of Professor Loth who will shortly publish, *Rev. de Phonétique*, 1913, a detailed study of the accent in a W. Cork dialect. For the similar treatment of final vowels in Donegal cf. Quiggin, *A Dialect of Donegal*, p. 9.

the time the syllable takes to pronounce the tongue is in the position for *ch*, *χ*. Thus all that is left of the original vowel of the syllable is the palatalisation of *t*. Where, as in *tę*, the spirant has disappeared, the *e* remains.

We may therefore expect to find that *ė* has become *a* before a consonant or consonants which permit the voice to rest on them (excluding the groups mentioned on p. 37). This is actually the case as an examination of the examples given above will show. Quiggin mentions *l. c.* some groups of consonants and double consonants before which the change takes places. A fuller list is given here.

E is broken to *ia* before :

a) *nn* [1] : *beann*, *ceann*, *feann*, *gleann*, *greann*.
b) *rr* : *cearr*, *earran*, *gearr*, *dearrsadh* [2].
c) *rn* : *bearn*, *fearn*.
d) *rc* : *cearc*, *tearc*, *dearc*.
e) *rt* : *ceart*.
f) *rd* : *ceard*.
g) *rg* : *dearg*, *fearg* [3],
h) *rb* : *cearb*, *earb* (roe), *earb* (trust).
i) *rbh* : *dearbh*, *searbh*.
h) *l* : *bealach*, *eala* etc.
l) *ll* : *mealladh*, *eallach* etc. cf. p. 32.
m) *lt* : *bealtuin*, *dealt*.
n) *lbh* : *dealbh*, *sealbh*.
o) *lg* : *sealg*, *cealg*.
p) *mbr* : *geambradh*.
q) *bhr* : *Eabhra*.

It will not be necessary to classify the cases in which 'breaking' does not take place. We can lay down the rule that breaking does not take place before single consonants.

1. There is also diphthongisation as before *ll*, see p. 32.
2. In *bearradh barok* 'shearing' there is no trace of palatalisation or of *i* after *b*. It is probable that this is due to the analogy of *barr* 'top'.
3. In *searg* 'wither' we have the pronounciation *šorok*.

The only exception is in the case of *l*, cf. Quiggin, *l. c.* On the other hand 'breaking' is regular before consonant groups which contain *l* or *r*. It fails to take place before only one such group, i. e. *thr*, *ceathramh* 'fourth', *peathraichean* 'sisters', and here, since *th* is always silent, there is properly no group at all'. Real exceptions to the rule that 'breaking' takes place under the conditions indicated are rare, and capable of explanation.

a) For the group *ng*, as in *sreang* 'string' *seangan* 'ant', cf. p. 32.

b) *Leann* 'ale' *l'ūn*. The spelling here conceals the stem *lind-*.

c) Before *n* breaking takes place in *ceanas* 'affection', *ceanalta* 'kind', *leanabh* 'child'. *Leanabh*, with *l'a-* could be explained as due to the analogy of *leannan* 'lover'. Analogy, however, hardly accounts for *ceanas*, *ceanalta*. We can, perhaps, explain both words by starting with *ceanalta*. Here the second syllable consists, to all intents and purposes, of *l*, *k'anlə*. Thus *e* of the first syllable is really followed by a consonant group *nl*. From *ceanalta* the broken vowel would naturally be adopted in *ceanas*. The influence of *ceannsa*, also, may be suggested. 'Vowel -breaking' before *n* is also found in some compounds of *sean-* 'old'. In the compound words *seanathair* 'grand-father', *seanmhathair*, *šenevar*, 'grandmother' *sean-* has *ę*. In *seanbhean šanavan*, in spite of the svarabhakti vowel, 'breaking' takes place. As is indicated below, p. 38, it is not quite clear whether svarabhakti prevents breaking. If it does not, *ę* in *seanmhathair* will be due to the analogy of *seanathair*. If it does, the 'breaking' in *seanbhean* will come from that in *seanduine* where no svarabhakti vowel would be inserted. Other compounds like *seanbhaile šeneval* could be explained in a similar way. In compounds of *bean-*, like *beanaltruim banaltrəm*, where 'breaking' is regular, the absence of the *i* after *b-*, cf. *beannachd bjanaγk*, suggests the influence of old *ban-*.

d) In one word *ceatharnach* 'one of a *cethern*, warrior' breaking seems to take place before *th*, v. sup. But here as in *ceanaltas*, I suspect that 'breaking' has been regularly produ-

ced by a consonant group. In rapid speech all trace of the hiatus representing *th* disappears, and the word is practically a disyllable *ḱarnaχ*; in a form like this the change of *ç* to *i̯a* is regular, cf. *fearn*, *fi̯arn*.

e) In *meanbh-* 'small' which is used only in compounds, there is no breaking. Svarabhakti is regular, as in *meanbhchuileag*, *mçnçχul'ak* 'midge'. This example stands exactly on the same footing as *eanchainn çnçχiñ* where also there is no breaking, as a rule. How are we to reconcile the treatment of *ĕ* here before a consonant followed by svarabhakti with that in *dearg d'arak*, 'red', *searbh šara* 'bitter'? Examples like *dealbh d'ala* 'likeness', *sealbh šala* must of course be kept apart, for here we have *e* followed by *l* which produces 'breaking' when standing alone, cf. *eala* 'swan' *i̯alə*. The nature of the following consonant alone is not sufficient to account for the difference of treatment, for *r* and *n*, alike, produce no effect on the preceding vowel. We must here take into account the general character of the svarabhakti vowel. It will be noticed that in *dearg d'arak* 'red' *searbh šara* 'bitter', the svarabhakti vowel is *a*, in *meanbhchuileag mçnç-*, *eanchainn*[1] *çnç-* it is *ç*. As in Welsh it assumes the quality of the preceding vowel [2]. This makes it clear that in *dearg*, *searbh* 'breaking' antedated the insertion of the svarabhakti vowel. In *eanchainn*, *meanbhchuileag* no breaking takes place because the svarabhakti vowel was inserted at an earlier period than in *dearg* etc. This may have been due to the character of the groups, *nχ*, *nvχ*, or, which is more likely, to the position of the groups in the words.

7. — In the following words the pronounciation still wavers:

beachd 'opinion', *cleachd* 'accustom', *gleachd* 'wrestle', *seachd* 'seven', *sneachd* 'snow', *teachdaire* 'messenger'; *creach* 'raid',

1. In *enchainn* 'brain' we have *ç*, rarely *i̯a*. In the groups *rb*, *rbh*, *lbh* the svarabhakti vowel has not prevented 'breaking' which may therefore be presumed to antedate it. For 'breaking' before svarabhakti, see p. 37.

2. It should be observed that the svarabhakti vowel takes a stress equal at least to that of the preceding vowel. Hence in *eala* 'swan' the last vowel is *ə*, in *searbh* it is *a*. In *ainm çnçm* 'name' the second vowel seems to be the more strongly stressed of the two.

deach 'went', *dreach* 'appearance', *each* 'horse', *seach* 'beyond; *beartach* 'wealthy', *neart* 'strength'; *leac* 'stone', *leapaichean* 'beds'.

There are four groups here which must be noticed separately, though in the case of all of them the product of 'breaking' is *i̯ö* rather than *i̯a*.

a) Before *-chd* the broken vowel is the commoner,

b) Before *-ch* : *creach*, *dreach*, both of them being comparatively rare words, the older pronounciation with *ę* is by far the commoner; in *dreach* for which *coltas* is commonly used, 'breaking' is almost quite unknown. In both words when 'breaking' does take place the result is (*i*)*a*. This is due to the preceding *r*.

c) *Beartach*, *neart* have generally *ę*, in case of ' breaking ' (*i*)*ö*. It is not quite clear how the invariable *i̯a* of *ceart* is to be explained[1].

d) In *leac*, *leapäichean*, both pronounciations are about equally common. This probably represents the most recent advance made by the process of 'breaking', and it is significant that it should take place in words beginning with *l*. In *leat* 'with you' there is no 'breaking'. This is perhaps due to the same cause as kept the *ĕ* in *leas* in the phrase *ruig a leas* 'need' from becoming closed. In both *leat* and *leas* *l* is lenated, and both words are, farther, alike in that they are weakly stressed.

J. Fraser.

1. *Ĕ* of *cert* remains only of *gęstr* < *an ceart uair*, where *r* has disappeared.

SOME POINTS OF SIMILARITY

IN THE

PHONOLOGY OF WELSH AND BRETON

INTRODUCTION

In this paper an attempt has been made to classify, as far as was possible, the points of similarity in the phonological development of Welsh and Breton, as they appear in these languages since the time of the separation of the Bretons in the 5th. -7 th. centuries[1]. The majority of the various changes naturally comprises those of the Middle and Modern periods of both languages. The written documentary remains of the earlier period (8 th.-9 th. centuries) of Welsh, Cornish and Breton possess so close a resemblance to each other as to lead at first to the supposition that they belonged to one branch only, until Bradshaw pointed out the criteria by which they could be distinguished[2].

Some of the phenomena here noted date from an earlier period (as, e. g., § 1), others appearing for the first time later in continuous texts and in isolated words from the Breton Charters. Most of the peculiarities of phonology to which reference is made, date, however, from the middle and later periods. In some cases both languages in the middle period offer certain particular points of resemblance which disappeared later in the course of further development from one or both languages (as, e. g., § 9).

1. For a full discussion of the emigration of the Bretons to Brittany see Loth, *L'émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère*, Paris, 1883. See also Zimmer, *Auf welchem Weg kamen die Goidelen vom Kontinent nach Irland?* (Berlin, 1912), pp. 13-17.

2. For these see Loth, *op.cit.*, p. 89.

A noteworthy feature of both languages is the treatment of borrowed Romance words, and in this respect a comparatively wide field of investigation is afforded by the fact that both borrowed without restraint from their neighbours.

Numerous dialect peculiarities have been noted. For the Breton dialects, the various articles which haved appeared from time to time in the volumes of the *Revue Celtique*, as well as the grammars of the Breton dialects, have been taken as authorities for the remarks made thereon in the paragraphs in which they occur. Various Welsh and Breton texts and dictionaries to which access could be found, have been perused, as will be noted from the list of abbreviations.

It has been deemed simpler to arrange the examples according to the nature of the peculiarity they illustrate, and not according to the date of their appearance or their place in the historical development of the languages.

CONTENTS

I. — *Vowels*, §§ 1-10.

Initial vowel before *sp*, *st*, *sk*. — Change and interchange of vowels. — Swarabhakti-vowels. — Syncope of vowels.

II. — *Diphthongs*, §§ 11-14.

Diphthongization of simple vowels. — Diphthongization of vowels before *g(c*, *ch(c*. — *ai* of loanwords. — *oi* of loanwords.

§ 15. Simplification of Diphthongs.

§ 16. Contraction of Vowels and Diphthongs.

§ 17. Haplology.

III. — *Consonants*, §§ 18-83.

§§ 18-24. Changes in initial Consonants.

§ 25. Changes in medial Consonants.

§§ 26-29. Changes in final Consonants.

§§ 30-48. Other Consonantal changes.

§§ 30-33. Initially, §§ 34-48. Medially and finally.

§§ 49-61. Addition of Consonants.

§§ 49-51. Prothesis; §§ 52-55. Epenthesis; §§ 56-61. Epithesis.

§§ 62-80. Loss of Consonants.

§§ 62-64. Initially; §§ 65-72. Medially; §§ 73-80. Finally.

§ 81. Metathesis.

§ 82. Some exceptional Cases of Mutation (aspirate and nasal) in Breton corresponding to Welsh.

§ 83. Palatalisation of Consonants in Welsh and Breton.

ABBREVIATIONS

A. f. C. L. = *Archiv. für celtische Lexicographie.*

B. Cwsc. = *Gweledigaethau y Bardd Cwsc* (ed. J. Morris Jones).

Br. = Breton; M. Br. = Middle Breton; O. Br. = Old Breton.

Br. Gl. = *Old Breton Glosses* (Stokes), Calcutta 1879.

Br. Gl. O. = *The Breton Glosses at Orleans* (Stokes), 1886.

C. Coch. Mss. = *The Cefn Coch Mss.* (Fisher).

Cym. Llên Cymr. = The publications of *Cymdeithas Llên Cymru.*

D. G. = *Barddoniaeth Dafydd ab Gwilym* (Jones and Owen).

E. = English; M. E. = Middle English; O. E. = Old English; N. E. = New English.

E. E. P. = *Early English Pronunciation* (Alexander J. Ellis).

Fr. = French; O. Fr. = Old French.

I. Goch = *Gwaith Iolo Goch* (Charles Ashton).

Indg. Forsch. = *Indogermanische Forschungen.*

L. Ch. = Loth's *Chrestomathie bretonne*; *L. Ch.* (M. Br. Chart.) = The Middle Breton Charters given in *L. Ch.*

L. Ch. (V.). = Vocabulary to *L. Ch.*

L. E (*H.*). = *Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne*, par V. Henry.

Le Gon. = Le Gonidec's, *Dictionnaire français-breton.*

L. G. C. = *Gwaith Lewis Glyn Cothi.*

Le Clerc = *Grammaire bretonne du Dialecte de Tréguier*, par l'abbé Le Clerc.

Lib. Land. = *Liber Landavensis* (*The Book of Llandâv*).

M. Br. H. = *Middle Briton Hours* (Stokes).

Mab. = *The Mabinogion* (Rhys and Evans, Oxford).

M. A. = *The Myfyrian Archaiology of Wales.*

M. Br. (E.) = Ernault's *Dictionnaire étymologique du breton moyen*, at the end of his edition of *Le Mystère de Sainte Barbe.*

Medd. Mydd. = *Meddygon Myddfai* (Welsh Mss. Society).

O. Ir. = Old Irish.

Ped. = Pedersen's *Vergleichende Grammatik* (vol. I); Ped. II = *id.* Vol. II.

R. C. = *Revue Celtique.*

R. B. H. = *The Red Book of Hergest* (Rhys and Evans).

Tr. = Troude's = *Nouveau dictionnaire français et breton.*

V. and Vann. = Vannes. V. (Ch.) and Vann. (Ch.) = Châlons. *Dictionnaire breton-français du diocèse de Vannes.*

Trég. = Tréguier.

W. = Welsh; M. W. = Mediæval W.; O. W. = Old Welsh; N. W. = North Wales; S. W. = South Wales;

W. S. = Wiliam Salesbury's *Welsh-English Dictionary.*

W. Llŷn. = *Barddoniaeth Wiliam Llŷn* (J. C. Morrice).

VOWELS

1. — In W., both in native and in borrowed words, the initial consonantal groups *sp*, *st*, *sk*, developed, presumably in the M.W. period, a prothetic vowel, as was the case in late Latin and further in French and Italian. The rule in Welsh is the exception in Breton ; in the former branch the vowel is invariably *y* (= *ə*), but the few examples in point in Breton show a variation. The supposed cases of this in Breton are O. Br. *esceilenn* [1] (gl. cortina), regarded as being cognate with Mod. Ir. *sgáil*. *sgáile*, 'shadow', where the prothetic vowel is *e*, and O. Br. *istomid* [2] (gl. trifocalium), cognate with W. *ystefaig*, where the vowel appears as *i*. It is remarkable that the language which first shows traces of it should drop it altogether, whereas the other, with no vestiges of it in its earliest forms, made such cases of prothesis its general rule.

In M. Br. there appears a word *ascolenn* 'thistle' (W. *ysgallen*, Cornish *askellen*, Vann. *oskalen*) which is regarded as being identical with O. Br. *scal* (gl. carduumque). This *a*, however, with the *a* in the Cornish word, seems to be a doubtful case.

Traces of the same tendency possibly appear in the variant forms of the M. Br. words *start* and *squent* (Mod. Br. *stard*, *skeud*). In M. Br. (E.) there is an early form *estart*, but it is counted in the verse as one syllable ; and the Vann. (Ch.) form of M. Br. *squent* seems to be *esquet* or *hesquet*.

In Mod. W., when the accent falls on the third syllable

1. Berne Glosses.

2. In the O. Br. Charters, see *L. Ch.*, p. 142. It is suggested (*ibid.*, p. 525) that it is to be read *iscomid*, and a W. *esgemydd* is compared.

from the beginning of a word, the tendency is to drop the regular prothetic *y*, e. g. *sgrifennu* or *scrifennu* for *ysgrifennu* 'to write', *sgolhaig* for *ysgolhaig* 'a scholar'. In the Mod. W. dials. the tendency is to drop the *y* in all cases, except when it is accented, e. g. *ysgub* 'a broom, besom' but *sgubo* 'to brush with a besom', *ystum* 'form, pose' but *stumiau* 'grimaces', etc.

2. — Original *i* appears in Mod. W. as *y*, i. e. when unaffected by a following pre-historic *ā*, in which case it becomes *e*. In Cornish and Br. it appears generally as *e* (Cornish having *y* in some cases). The O. Br. had however forms in *i* where O. W. would also have *i*. There are also in O. Br. traces of *e* from *i* due to the feminine *ā*- ending, the forms *uuin* (masc.) and *uuen* (fem.) being found side by side in the 9th. c. See *R. C.* 8 pp. 168 sqq.

The indecision with regard to the fate of early *i* is apparent in W. and Br., especially in the various dials. and in the loanwords of both languages. The O. W. *i* has many forms in M. W., *i*, *e*, *y* and *ŷ* (*i* and *e* being found as a rule in the earlier M. W. texts though later such forms as *brodyr*, *broder*; *llythyr*, *llyther*; *Merchyr*, *Mercher*[1], are fairly common). In the Mod. W. dials. again we meet with suchs forms as *ene* for *yna*, *dene* for *dyna*, *Dinbech* for *Dinbych*, *ydrach* for *edrych*. The Mod. W. forms have generally *y*, though in the literary language words like *ennill* for *ynnill*, *gwerydd* for *gwyryf* also occur. Cf. also Mod. W. *gresyn*, M. W. *gryssyn* (*glyssyn*).

M. Br. has forms with *i* (rare) and *e* corresponding to the *i*- forms of O. Br., e. g. *L. Ch.* (M. Br. Chart.) *Enes*- and *Inisian*, W. *ynys*; cf. *Hytherguent*, with *hyther* = *hedr*, *hezr* of M. Br.

Later in the Mod. Br. dials. we find fluctuations. The dial. of Vann. has very often a predilection for *i*, where the dial. of Léon has *e*, e. g. Vann. *bihue*, *ivein*, *iniz* (*iniss*), *pisk*, *gwinir*, *stirenn* for Léon *beo*, *eva*(*ff*), *enez*, *pesk*, *gwener*, *sterenn*. This, however, may be a late change. For the change of *e* to *i* in the Vann. dial. of Sarzeau See *R. C.* 3, p. 47; and in the dial. of Quiberon, *R. C.* 16, p. 325.

1. *Mercher* may owe its final *-er* to *Gwener*.

A parallel but reverse change is apparent in the case of many loanwords in W. and Br. In W. we get the *e* of Romance words appearing as *y*, (a) Pretonic : *dyfosiwn* 'devotion' *B. Cwsc* (W. S. has *defosiwn*, as commonly in Mod. W.), *dyciae* 'decay'; (b) Post-tonic : *kweifyr* sayethe 'a quevar' W. S., M.E. *quiver*; *cweryl* M. E. *querel(e)*; *dagyr* (W. S.) 'dagger'; — *myn* as plur. of E. *man* in *porthmyn*, *iemyn*, etc.; *tocyn* 'token'; *Ystyvyn* (*R. B. H.*) 'Stephen'; (c) accented *e* > *y* before *n*, *r*, *s* : *bryst* M. E. *breste*, *trysor* M. E. *tresor*, *syrkyn* M.E. *jerkyn*, *syndal* 'sendal'.

In Br. also the *e* of French words appears occasionally as *y* before *s* or *n* : na *ystiman* netra 'je n'estime rien' *R. C.* 25, p. 340; d'am *yscusim* 'de m'excuser', *R. C.* 25, p. 106; *ynteret* 'enterré'. *R. C.* 27, p. 22. Cf. also *marichal* 'maréchal', *R. C.* 3, p. 196; ar re *yminantan* 'les plus éminents', *R. C.* 26 p. 110.

3. — In the various Brythonic languages original *u* appears as an *u*- sound in some cases, and as *o* in others. As a rule W. has *w* except when a long *a* originally followed (in which case in appears as *o*). The same rule applies to Br., the *u*-forms being predominant; but in some of the early forms as well as in some of the Mod. dials. *o* is found side by side with the *u*- form. On the other hand, the rule in Cornish demands the *o*- form.

The same variation appears in loanwords from Lat. In certain cases the Lat. *ŏ* has the *o*- and *u*- forms in W. as well as in Br. :

Lat. *sŏnus*, W. *swn*, *son*; Br. *soun*. *son*;

Lat. *pondus*, W. *pwn*; Lat. *columba*, W. *colomen*, Br. *koulm*.

Again, original *ŏ* in some words develops into a *u*- sound in W. and Br. :

W. *twrch*, Br. *tourc'h*, O. Ir. *torc*; W. *iwrch*, Br. *iourch*, Cornish *yorch*.

The Br. *ounnen* (W. *onnen* 'ash-tree') is regarded as being merely a dialectal pronunciation (Vendryes, *R. C.* 30, p. 209).

The following are exs. of the intermingling of *o*- and *u*-

forms in W. and Br. in native and borrowed (Lat.) words:

M. Br. *brout* (Mod. Br. *broud*, O. Br. *brot*, W. *brwd*) 'ardent'; *con*, *coun* (W. *cwn* 'dogs'); *cof(f)*, *couff* (W. *cof* 'memory'); *cogant*, *cougant* (W. *ceugant*) 'certain'; *calon*, *calaoun* (W. *calon* 'heart'); *crouc* (W. *crog* 'cross'); *crom* (adj.) 'bent', *croumaf* 'to bend' (W. *crwm*, *crymu*); *gozaff*, *gouzaff* (W. *goddef* 'to suffer'); *dorn* 'hand' (Mod. Br. Léon *dourn*, W. *dwrn* 'fist'); *yot* (Vann. *iout*, W. *uwd*); *loncaff*, *louncaff* (W. *llyncu*); *rodoed*, *roudoez* (W. *rhodwydd*); *Sadorn*, *Sadourn* (W. *Sadwrn*); *ton*, *toun* (W. *ton* 'tone, tune'); *archdiagon*, *archdiagoun* (Mod. Br. *arriagon*, W. *archddiagon*, *archiagon*); *moch* (Mod. Br. *mouc'h*, W. *moch*).

The M. Br. Charters (*L. Ch.*) have *calloch*, *callouch*; *gonidoc* (M. Br. also *gounidec*, W. *gweinidog*); *hoch*, *houch* (W. *hwch*); *moalc(h)*, *moualch* (W. *mwyalch*); *soult* (O. Br. *solt*, W. *swllt*); cf. O. Br. *rot* (gl. (a)eruginem, W. *rhwd* 'rust'). Mod. Br. has *hont* (W. *hwnt*); *blonec*, *blounhec* (W. *bloneg*).

In the Mod. Br. dials. the *o*- and *u*- forms fluctuate considerably. For a list of words having *o* in Léon and *ou* in Vann.; words having *o* in Vann. and in the Catholicon, but *ou* in Léon, see *R. C.* 1, p. 215. See also *ibid.* list of words having *o* in Léon but *u* (i. e. *ü*) in Vann. These exs. have *w* in W. See also note in *R. C.* 16, p. 186.

In the Romance loanwords in W. and Br. the cases in this category to be dealt with are those containing a short close *o*. This seems to appear in W. invariably as *u* (written *w*), in Br. mostly as *u* (written *ou*) aud occasionally as *o* side by side with the *ou* (cf. Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, I, p. 133 'Im Westen wird *o* vor Nasalen zu *ou*, *u*; so schreiben die mittelalterlichen Urkunden und Handschriften'). Exs. in point from Br. are:

M. Br. (E.) *courtes*, *cortes* 'courtois', *fourm*, *furm* 'forme', *tourmant* 'torment', *moundenn*, *monden*, *mundain* 'mondain'. *L. Ch.* (*V.*) has *counge* 'congé' (17th. c.), *countradou* 'contrats' (17th. c.), *milioun* 'million' (17th. c). Le Gon. *rond*, *rouñd* 'rond', Tr. *loud*, *lod* (Vann. *lot*) 'lot'. Cf. *R. C.* 2, p. 196 ar *masouner* 'le maçon', p. 214 Kleier Fouesnant a *respount* 'les cloches de F. répondent', *R. C.* 5, p. 192 Lost ar c'hog er *poud* 'la queue du coq dans le pot'.

The cases among the Romance borrowings in W. are very numerous. As already mentioned W. has *w*. The M. E. and Fr. forms have sometimes *o*, sometimes *u* and sometimes both, in words where W. has only *w*. The sound in E. and Fr. was probably between the high-back-round and the mid-back-round, or really an extra-labialised *o*- sound. As a rule in Norman-Fr. the fluctuation was between *o* and *u*, showing the doubtful nature of the sound; but generally Norman-Fr. has *u* to correspond to the *o* of O. Fr. Exs. in W. : *barwn* 'baron' M. E. *baron*, *barun*, *baroun*, O. Fr. *barun*, *-on*; *backwn twrch* 'bacon' (W. S.) M. E. and early N. E. *bacoun*, *bakon*, O. Fr. *bacon*; *crwper* 'crupper' M. E. *croper(e)*, later *croupere*, O. Fr. *cropiere*; *trwmp* 'a trump, *trumpet*' M. E. *trompe*, *trumpe* Fr. *trompe*; and many others.

Further, in M. E. there are words having *o*- and *u*- forms, whereas the Fr. forms are confined to *u*. This arose from a general confusion in M. E. and early N. E. between *o* and *u*, *o* being sometimes used for *u* merely as an orthographical device to avoid confusion when the *u* of O. E. came in contact with certain letters in MSS. It was originally a device of Fr. (see Horn, *Historische Neuenglische Grammatik*, Vol. I, p. 9).

Again, we have proofs of the *o*-timbre of the *u*-sounds of M. E. and early N. E. French writers of the 16th. and 17th. cs. compare E. *u* with their native Fr. *o*- sound (see Horn, *Untersuchungen zur Neuenglischen Lautgeschichte*, chap. 4). Hence we may gather that the early E. short *o* had a 'close' quality in some cases, and that the E. short *u* had likewise an 'open' quality under certain circumstances.

Moreover, some words having only *o*- forms in E. appear in W. with *w*, e. g. *crwc* 'pail' (W. S. *crwch*), E. *crock*, M. E. *krocke*; *cwt* 'a cot', M. E. *cot*, O. Fr. *cot*; *iwmon* (W. S.) (pl. *iwmyn*, as in Hywell Swrdwal, who has *iwmynn*) 'a yeoman'; M. E. *yoman*; *swnd*, *swnt* 'sand', M. E. *sond(e)*; *walwrt* 'wall-wort', M. E. *-wort*.

So, whereas in W. loanwords the forms generally accepted are the *w*- forms, in Br. we find traces of both forms, as seen from the above exs.

W. however, is not without its exs. of fluctuation :

botwn, botwn, bwtwn, botwm 'a button', *D. G.*, p. 37.

Nid ananwyl dwyn anerch | O *fotymau* siamplau serch.

C. Charlymaen, p. 50, has *bwttwn*, and this is also the mod. Gwentian form by the side of Venedotian *bwtwm* (*botwm*), M. E. *botoun, botone*, O. Fr. *boton*, Mod. Fr. *bouton* ; *clwpa, clopa* 'a club', M. E. *clobbe, clubbe* ; *comffordd* 'comfort', *comffyrddus* (*cyffyrddus*), 'comfortable' (*W. S.* has *kwnffwrth* 'conforte', *kwnffwrddio* 'to counforte'); *concwest* 'conquest' and *kwnkwest* (*W. S.*), O. Fr. *conquest(e)* ; also *concwerio* and *cwncwerio* 'to conquer'.

Note. — There are, of course, in W. many loanwords from E. with the pure *o*- sound, without variations in *w*.

We have seen above how some Br. words have *o* in the dial. of Léon (*ou* in other Br. dials.) but *hue* (i. e. *ü*) in the dial. of Vann. (*R. C.* 1, p. 215). This phenomenon may be compared with the appareance in W. loanwords from E. of *u* (i. e. W. *u*) where we would regularly expect an *w*. In these words we have, as a rule, a liquid or a nasal (*l, m, n* or *r*) following the *u*, e. g. *bulas* by the side of *bwlas*, E. *bullace* (early E. had *o*- and -*u* forms) : *bulizons* in *D. G.*, p. 432 by the side of the commoner form *bwlizons* E. *bullions* ; *burgyn* 'a carcase' from E. *morkin* ; *cut* in *D. G.*, p. 149 and in some Mod. W. dials. by the side of *cwt* (the Common N. W. form), E. *cot* ; *sunt-ur* [1] 'a kind of sundy gravel', M. E. *sonde* 'sand' cf. W. *swnd* ; *sum* (and *swm*) 'a somme' (*W. S.*), also in *D. G.*, p. 148, Mod. E. *sum*.

4. — The interchange of *a* and *o* is of common occurrence in W. and Br. as in other languages.

a) The change of *o* to *a* appears in native words in the forms developed from earlier *gwo* (or still earlier *wo*-), and is supposed to be a case of delabialization after the labial *w* (see Ped. § 26, 4), e. g. W. *gwallofi* 'to pour', Ir. *folam* 'empty', W. *gwasgod* (earlier *gwasgawd*. as in Goronwy Owain) 'shelter, shade', Br. *gwasked*, Ir. *foscad* ; W. *gwala* (and *i wala*

1 Or possibly from E. *cinder*.

'enough, galore') 'enough', Br. *gwalc'h* (and *a walc'h*); Br. *gwalc'hi*, W. *golchi*, O. Ir. *folcaim*. Cf. W. *diguadef* in *Lib. Land.*, later *dioddef*; *gwared*, O. Ir. *fo-rethim*; *gwadn*, Ir. *fotha*. In Pembrokeshire *gwagar* is heard for the commoner *gogr*, *gogor* 'sieve'.

Corresponding to O. Ir. *for* there appears in M. W. a form *guar*, e. g. in *Lib. Land. guar ir hen rit* 'above the old ford'.

Occasionally the change appears in words borrowed from Lat. : W. *carrai* (O. W. *corrui*), Br. *korre-enn*. Lat. *corrigia*; W. *manach* (*monach*, *mynach*), Br. *manac'h*, *monac'h*, Ir. *manach*, Lat. *monachus*.

In some of the Mod. W. dials. (in parts of N. W. e. g.) *o* tends to become *a* (often in connection with *w*) in such words as *cywad* or *cŵad* = *cyfod* 'arise', *dŵad* = *dyfod* 'to come', *picwarch* = *pig-fforch*; *tywad* = *tywod* 'sand', *gwman* = *guymon* 'sea-weed', *paratoi* = *parotoi* 'to prepare', *Methadus* 'Methodist'.

In addition to the exs. cited above, the following Br. forms may be mentioned : M. Br. *priadelez* 'marriage', cf. W. *priod* 'husband, wife', *priodi* 'to marry' Br. *pried*, *priet* 'spouse'; M. Br. (E.) *rigal*, *rigol* 'rigole'; Vann. (Ch.) *sam* 'somme, voiture', *spatulamancc* 'spatulomancie' in *R. C.* 12, p. 383; *vacabant* 'vagabond' in *R. C.* 11, p. 310, but *vacabont* on p. 308. The last two exs. may be due to vowel assimilation.

b) The opposite change of *a* to *o* is, however, much commoner in W. and Br.

It is found in some Lat. loanwords, e. g. W. *morthwyl* (and dial. *marthwl*), Br. *morzol*, Lat. *martellus*; Br. *koraiz* (W. *Y Garawys*), Lat. *Quadragesima*.

It appears also in some native words, in W. mostly in the dials. e. g. N. W. *afol* = *afal* 'apple'; *gofol* = *gofal*, 'care'; *diofol* = *diofal* 'careless'; S. W. *grondo* = *gwrando* 'listen'. Cf. Mod. W. *eto* for M. W. *etwa*; Mod. W. *o* (prep.) and *o* (vocative particle) for M. W. *a* [1], Br. *a*.

1. In M. W. the forms *a* and *o* occur, and are probably two originally separate prepositions.

In Br. the following may be instances of the change, M. Br. (E.) *onnoer* (*annoer*), dim. *onneric* (W. *anner*); *bogos* (W. *agos* 'near'); *hoguen* (*houguen*), 'but' (W. *hagen*); *holen* 'salt' (W. *halen*, V. (Ch.) *haléne*, *halein*); *torr* 'belly', O. Br. *tar*, Ir. *tarr*. Cf. *huoniq* 'sun', *R. C.* 16, p. 212 (W. *huan*); Trég. *momm*, pl. *mommo* 'mother', Tr. (W. *mam*). Vann. has *amonen*, M. Br. *amanen* (W. *ymenyn*); *gorik*, *garik* = *gavrik* (*L. Ch.*). For other words in which the dial. of Vann. tends to favour an *o* where the Léon dial. has *a*, see *R. C.* 1, p. 89 sqq.

The same change is apparent in some loanwords from Romance in W. and Br., the former having a goodly number of exs.

In Br.: M. Br. (E.) *dongerus* 'dégoutant', < Fr. *dangereux*; *orsaill* 'batterie', = *arsaill*, *assaill*, < Fr. *assaillir*; *strop* 'estrep (étrape)'.

In W.: In the W. loanwords from E. cases of this change are very frequent, and some of very early date. The alternation between *a* and *o* occurs also in E. itself at an early period. The 'back' *ă* of primitive Germanic was changed early to *æ*; but an exception was that *a* before nasals was preserved, e. g. *lang*, *nama*. There was a tendency to write this sound with *o*, as *long*, *noma*. It is uncertain whether this *o* means really a very broad *a*-sound. O. E. had probably the 'low' sound of *a* (as in Fr. *patte*) before nasals, and possibly the *o* in *noma* etc. is an attempt to indicate this broad, deep *a*- sound. It has also been regarded as a labialized sound, a 'low' *a* with a slight narrowing of the lips. But in O. E. the practice of 'rounding' *ă* before nasals disappeared, only to reappear later in M. E. (see Sweet's *History of English Sounds*, p. 54).

Most of the W. exs. with *o* are probably from the M. and N. E. periods. In the majority of cases E. had two forms, in *o* and *a*, but we have, however, some instances where there do not seem to be *o*- forms in E., e. g. *pesont*, *lytenont*.

It is not before the nasals *m*, *n*, *ng* only that this *o* appears in W., for we have traces of it before *l* and *r*.

A few W. exs. are:

bloxemon (*bleæmon*, *blaæmon*), E. *bloman*, now obsolete;

Englont (*Inglont*), ' England '; *Ysgotlont* ' Scotland ' ; *ffustion* ' fustian ', also early E. *fustion* ; *garlond* (*garlont*) ' garland '; Early E. *garland*(*e*) and *garlond*(*e*); *-mon* '-man' in many words *hangmon*, *porthmon*, *hengsmon*, *plismon*, etc. ; *lytenont* (*lifftenant*, *lutenant*) ' lieutenant '; *pesont* ' peasant ' ; *tenont* ' tenant '; *rampont* (*rampawnt*) ' rampant ', Early E. *rampaunt* (Fr. *rampant*); *Rolond* ' Roland ' ; *reiol* ' real ' ; *deiol* ' dial '. In W. dial. *hospitol* , ' hospital ', *spectol* ' spectacles ' (occurs also in *B. Cwsc*).

hongian ' hang ' Early E. *hong-*, *hang-* ; *honsel* ' a handsel ', hansel ', M. E. *handsel*, *hanselle* ; *morc* ' a mark (coin) ', M. E. *mark*(*e*) ; *ongl* ' angle ' ; *ponc* ' a mound, hillock', E. *bank*, M. E. *banke*, *bonkke* ; *stond* ' stand ', M. E. partic. *stonden*, *standen* ; *rhonc* ' rank (adj) ', M. E. *ranc*, *ronke*.

Whether the sound denoted by *o* and *a* in Early E. was a pure *o*- sound may be a moot point, but there is no doubt about the purity of the sound as an *o* in the W. representatives of the E. words.

5. — The change of *e* to *a* in certain positions is of frequent occurrence in W. and Br. This is evident in native as well as borrowed words. Some very early examples are :

W. *adar* ' birds ', *adain* ' wing ', O. Br. *attanoc* (adj.), root **pet-* ; M. W. *adaued* (later *edau*, *edafedd*) ' thread ' ; W. *alarch* O. Cornish *elerhc* (cf. Ir. *ela*) ; W. Br. *tan* (O. Ir. *tene*); W. *dala* (*Mab.*, *Kulhwch ac Olwen*) ' sting ' (O. Ir. *delg*).

The same change appears in Lat. loanwords in W. and Br. (as well as in Cornish) ; W. *sarph* ' serpent ', O. Br. *Bot-Sarphin ;* W. *Calan*[1] ' New Years Day ', M. Br. *qualan* ; W. *carchar*, *tafarn*, *Padarn*, *ystarnu*, etc. (see Ped., § 124, 6).

As a rule the change takes place when the *e* is followed immediately by *n*, *r* (or *l*).

Cases in Br. :

In some cases in Br. this change seems to be a dial. peculiarity, for we find in certain words that the dial. of Léon favours the *e*- form whereas Vann. leans towards the *a*-form.

These words have *n*, *r* or *v* following the vowel.

1. Late Latin, however, has also a form *kalandae*.

Léon : *kefniden, bemdez, kenderv, keniterv, menez, ere, serch, evit* ; Vann. *kanivedenn, bamdez, kanderv* (*candérhuë*), *kaniterv* (*caniterhuë*), *mane* (*manné*), *ari, charj. aveit* (see *R. C.* 1, p. 87).

For the change of *er* to *ar* in Br. in native and borrowed words, see *R. C.* 25, p. 266; 26, pp. 65, 71, 73; 27, pp. 252.

Other exs. in Br. loanwords are (*e* before *l, m, n, s*) :

M. Br. (E.) *ambuig* ' embûches '; *asquipet* (O. Fr. *esquiper*); *assaign* ' enseigne '; *astandart* (O. Fr. *estendard*); *garredon* (O. Fr. *guerredon*); *kalander* ' calendrier '; *missal* ' missel '; *sarmant* ' serment '; *sarmon* ' sermon '; *talant*[1] (Lat. *talentum*); *vanaeson* ' venaison '; *vandangaff* (*vendangaff*) ' vendanger '; *amaill* ' email '.

Cf. further *astennet* ' étendu ' (Lat. *extend-ere*), *R. C.* 1, p. 120; *ampire* ' empire ', *R. C.* 25, p. 320; *kanastel* (O. Fr. *canestel*), *L. E.* (*H.*); *ritual* ' rituel ', Ir.; *dale* ' délai ' (16 th.c.) *L. Ch.* (*V.*).

Cases in W. (generally before *r, n, l*) :

Note. — A somewhat similar change before *r* took place in E. also, when *ĕ* (open) followed by a final *r* or *r* + cons. became *a* before the end of the M.E. period, e. g. *sterre* > *star*, *kerven* > *carve*. This change, however, was not universal in E.

W. *adargop* (*adargop-we*), O. and M. E. *attercoppe*. (The W. form may be due to the influence of W. *adar* ' birds '); *Adfant* ' Advent ' (in its special ' Christian ' meaning); *pwyntmant* ' appointment ', E. (15 c.) *pointment*, cf. O. Fr. *poyntement*; *Siarom* (in *W. Llŷn*) ' Jerome '; *Siaspar* ' Jasper '; *ffardial* ' fardel '; *ffristial*, Early E. *fristelle*; *tranket* trenket, *W. S.*; *Syvarn* ' Severn ' (in *L. G. C.*, p. 463, E savodd deutu *Syvarn*). *Chwalcys* in M. A., p. 324,? < M. E. *welkes* ' whelks '; *barnais* W. S. ' varnish ', M. E. *vernysche* (also W. *berneis, bernais*).

Cf. S. W. *ariôd* (*erioed*), *hala* (*hela, hel*).

6. — The mute or half-mute *e* in loanwords in W. and Br. :

1. In O. Fr. also *talant*.

The *e* in question is generally a final *e*, but exs. of medial *e* are found.

The treament of the final *e* in Br. is manifold (see *R. C.* 8, p. 526).

1) It falls off altogether, Br. *chas*, Fr. *chasse*;

2) It becomes *e*, Br. *finesse*, Fr. *finesse*; Br. *chase*, Fr. *chasse*.

3) It becomes *a*, Br. *finesa*, Fr. *finese*; Br. *promesa*, Fr. *promesse*; Br. *blaveola*, Fr. *blavéole*.

In a few personal names it seems

4) To become *añ* in Trég., *Annañ*, *Barbañ* (see *R. C.* 9, p. 379).

For the form *-es* of Fr. we find in Br. the ending *es* preserved, e. g.:

M. Br. (E.) *baetes* ' bettes' (Trég. *boetes*, for which see *R. C.* 16, p. 220); *botines* ' bottines' ; *perles* ' perles' ; in *R. C.* 9, p. 200 *carotes* ' carottes'. Cf. also M. Br. (E.) *botes* ' souliers ' (W. *botas-au* < M. E. *botes*); Mod. Br. *almañdes*, *almañtes* for M. Br. *almandes*.

Note. — There seems to be an ex. of *s* as plur. suffix in a native word in *R. C.* 4, p. 66, mesk ann *drens* ' au milieu des épines ' (W. *drain* ' thorns ').

Cases of medial half-mute *e* are frequent in Br. ; it assumes the form *a* as a rule.

L. Ch. (*V.*) *Allamaign* 'Allemagne ' ; M. Br. (E.) *autramant* (and *autremant*) ' autrement ' ; *paeamant*, *oignamant*; M Br. *mandamant*, *familiaramant*; M. Br. (E.) has *vanegloar* ' vaine gloire ', but later (*R. C.* 9, p. 379) the from *vænagloar* is found. Further, we have *gant ma halabarden* ' avec ma hallebarde ', *R. C.* 25, p. 422 ; *fasilamant* ' facilement ', *R. C.* 6, p. 84 ; *kog a lur a lur* ' le coq chante à la lurelure, *R. C.* 5, p. 191 ; *suramant* ' sûrement', *R. C.* 11, p. 61 ; *fausamant* ' à tort ', Fr. *faussement* ; *sakramañt* ' sacrement ' Le Gon. ; *commandamant* ' commandement ', *A. f. C. L.*, I, p. 218.

The treatment of the half-mute *e* in W. in the loanwords from E. or Anglo-Fr. :

The final unaccented *e* of M. E. appears in W. in a num-

ber of cases as *a*. As in the case of *e* in final unaccented syllables, this final *e* was an obscure sound in E. Indeed in final syllables this sound was not always denoted by *e*, but often (and especially in Wyclif's Bible) by *y*, *i*, *u* (? for *ü*), e. g. *mannis*, *locustus*, *opyn*. (For more about this M. E. sound see Sweet's *History of E. Sounds*, p. 52). W. *bicra* (and *bicre*), M. E. *bickre* 'skirmish' (the W. word found in *L. G. C.* and *R. B. H.*, II, p. 300); *bwla* 'bull', M. E. *bule* (*bole*, *bulle*); *cwpa* (*Medd. Mydd.*, p. 347) 'cup' O. and M. E. *cuppe*; *ystola* offeiriat 'stoole', *W. S.* Mod. E. *stole*.

The M. E. plur. ending *-es* assumes in W. generally two forms, *-as* and *-ys*, indicating the obscure nature of the vowel.

botas (some kind of footwear; also *botys*, both forms being regarded as sing. in W. Cf. the Br. forms in *-es* above, where in M. Br. (E.) the sing. forms of the Fr. words are given as equivalents of the Br. forms) ? M. E. *botes*; *cocas* 'cogs' (of a wheel) ? M. E. *cogges*; *syartrysseu* in *R. B. H.* II, p. 335 'charters' (W. having really a double plur. form); *baedys* (? < *baedsys*) *L. G. C.* 'badges'; *cecys* (*W. S.* has *kekysseu* 'keckes'); *betys*, M. E. *betes*; *ffigys* 'figs', M. E. *fygges*. Cf. W. *Charlas* (*R. B. H.* II, p. 379) 'Charles'; *Fflandras* ? < *Flandres* 'Flanders'. M. W. *taplas* (? < M. E. *tables*).

7. — The change of *a* to *e* seems to occur occasionally in W. and Br. :

Possible Br. exs. are :

L. Ch. (*V.*) *ebarz* (*abarz*); *eman* (a Vann. form) for *aman*; *etaw* (*atao*) 'always'; *de* (*da*, poss. pron.); M. Br. (E.) has *merc* 'marque', *renq*[1] 'rang' (Vann. (*Ch.*) *ranc*, *renc*, pl. *rangeu*); *scarleq* (and *squarlac*) 'écarlate'; *L. E.* (*A.*) gives Vann. *tes*, M. Br. *tas* < Fr. *tas*; M. Br. (E.) *squerb*, Fr. *éeharpe*; *L. Ch.* (*V.*) *senclou*, Fr. *sangle-s*.

Some doubtful exs. in W. are :

Arres 'Arras' *L. G. C.* p. 105; *brecwest* 'breakfast'; *pinegl* 'pinnacle' (in *W. Llŷn*); *pitfel* 'a pytfall', *W. S.*; *berfa*

1. O. Fr. however, has *renc*.

' a barrow ', M. E. *barewe*, *barwe* ; *clec* ' clack ' ; *rheng* and *rhenc* ' row, rank ', and others.

Forms like W. *passes*, *potes* (' passage, pottage ') seem to show the simplification of a diphthong. The E. *-age* generally > *aes* (or *ais*) in W., this in the above cases being monophthongized to *es*.

Cf. M. Br. (E.) *trecc* or *traescc*, Mod. Br. *trez*, ? < Fr. *trace* If so, the series of changes would be *ace* > *aes* > *es* > *ez*. The M. Br. *chenchaff* ' changer ' is another example. Cf. *feççon* in *R. C*, 12, p. 167, by the side of *faeçon* in *R. C.* 12, p. 33 *señche* ' changer ' of Mod. Br., and *L. Ch. gress*, *gracz*, *græce* ' grace '.

8. —The ' dulling ' of *ĭ* in some words in W. and Br. :

M. Ernault in his review (*R. C.* 4, p. 465 sqq.) of ' L'origine des voyelles et des consonnes du Breton moderne de France (dialecte de Léon), par d'Arbois de Jubainville (*Mémoires de la Soc. de linguistique de Paris*, t. IV, 3e fasc., pp. 239, 272)' criticises the remark that *ĭ* in some Br. words became *u* (i. e. *ü*) before *n* and *r*. The words *burzud* ' miracle ' (M. Br. *berzut*, Vann. *berhut*) and *munud* ' menu ' (Vann. *menut*) are, the says, no adequate proof of this change. He regards them as exs. of ' regressive ' assimilation, and compares « léon. *butun*, pétun, *fubu*, *fibu*, *c'houibu*, moucherons, *lugustr*, ligustrum, *muzur*, *muzul*, mesure... » L'inverse a lieu en léon. dans *fuzuill*, fusil, en trécorrois dans *lutun*, lutin, *utul*, utile ; en vann. dans *bugul* = *bugel*, berger... Le pet. Tréguier nous fournit, dans *kichen*, *kuchen* et *kuchun*, les trois degrés par où ont dû passer des mots tels que *kurust*, chorister, Tréc. *duvun*, devine ; cornouaillais *hurunat* = *c'houirinat*, hennir. L'*i* se sera d'abord changé spontanément en *u*, comme dans *possubl*, *horrubl*, *terrubl*... »

But granting, however, that assimilation accounts for some of the forms in *u*, there are others for which this explanation does not hold good, e.g. the last cases mentioned above, *possubl*, etc. And when we take *kuchun*, *kurust*, and *duvun* as exs. of assimilation, there is then to be explained the appearance of the first *u*, which came from *i*. Assimilation would not

explain *kuchen*, **korust* and **devun* [1] (the two last being hypothetical forms antecedent to *kurust* and *duvun*).

A similar change is to be found in W., where in many cases we find *u* (or *y*) where we would regularly expect *i*. The pronunciation of the *u* and *y* in W. would necessarily depend on the period. This change of *i* to *y* (*u*) is seen more especially in the W. loanwords from E. or Anglo-Fr. The 'dulling' of the *i*-sound occurs mainly before *l*, *n*, *r*, *s*, which generally have this effect on neighbouring vowels, e. g. *coblyn* E. 'goblin'; *awgrym*, M. E. *augrim*; *papur*, *papyr*, M. E. *papii*; *pentus* 'a pentice or penthouse', M. E. *pentis*, *pentys*; *Snottul*, 'Snodhill', in *L. G. C.*, p. 56; *Suful*, ? 'civil', in *Iolo MSS.* p. 327; *vuttlio* 'to victual', in *C. Coch MSS.*, p. 41, M. E. *vitaille*; *ffrynd* 'friend', early E. *frind(e)*; *huloc* 'hyllocke' (W. *S.*) i. e. 'hillock'; *munud* (*mynud*, *munyd*) 'a minute', M. E. *minute*, *mynut*; *mursen* (earliest ex. in *D. G.*) ? < E. *virgin*; *pustol*, *C. Coch. MSS.*, p. 71 and elsewhere, found even in 16th. c., 'a pistol'; *punt* 'a pint', in *Medd. Mydd.*

9. — Svarabhakti-Vowels in W. and Br. :

The development of a Svarabhakti-vowel is more peculiar to W. than to Br. Indeed, it is generally regarded as quite foreign to the latter, but Br. is not without traces of it even from the earliest period, like W. itself. The prothetic vowel before *s* + cons. (*p. t. k*), which is regular in W. from early times and of occasional occurrence in O. Br. also, may be regarded as a Svarabhakti-vowel (see § 1).

But the commoner form of thus, viz. the insertion of a vowel between certain consonants (the second being generally one of the liquids *l*, *m*, *n*, *r*) is operative to a considerable extent in W., and is not entirely unknown to Br., although in the latter it is more of an exception than a rule. Exs. from O. W. and O. Br. are possibly O. W. *cenitolaidou* gl. natalis, (M. W. *kenedyl*, Mod. W. *cenedl*), O. Br. *datolaham* (M. Br. *dazl*, M. W. *dadyl*, Mod. W. *dadl*), O. W. *tarater* (Mod. W. *taradr*).

In M. W. *y* was an extremely common epenthetic vowel,

1. To *duvun* another antecedent form **duvin* might be postulated.

and exs. of it are legion. By some this is not regarded as a full vowel, but as a sort of glide between the consonants. Against this view may be adduced the form *hoedel* found in the Mabinogion (Breuddwyd Maxen) '*hoedel* nac einyoes nid oes ida6 am danat'. Here we may have an ex. of the frequent intercharge of *e* and *y*, as in *Merchyr*, *Mercher*, *brodyr*, *broder*, *llythyr*, *llyther*. (See above § 2.) The forms *Cydywal*, *Dyfnawal*, *Tudawal*, by the side of the commoner *Cydwal*, *Dyfnwal*, *Tudwal* appear at first sight to contain an epenthetic vowel, but they may possibly be due to a variation in the seat of the accent, which in these cases may have fallen on the composition-vowel. See *Y Cymmrodor*, Vol. XVIII, p. 7. Forms like *dala*, *hela*, *bola*, *boly* by the side of *dal*, *hel*, *bol* may supply exs. of epenthetic vowel between the *l* and the disappeard *g*. Cf. *dala* 'a sting' in Kulhwch ac Olwen, the O. Ir. *delg*, and *gwyryf*, *gwerydd*, by the side of *gwyrf* (*virgo*); also M. W. *kwryf*, Mod. W. *cwrw* from *cwrwf* (O. Ir. *coirm*); M. Br. *delech* for *delch* from *delchell*.

In words with final consonant-groups, of which the last was *l*, *m*, *n*, or *r*, there were two possibilities of easing the pronunciation. Either a vowel was developed between the two last consonants, or the last consonant was dropped altogether, this being fairly easy in the case of liquids. In W. (i. e. in the spoken language and in the dialects generally, where these changes more often take place) the rule seems to be, if a change be made at all, —

1) In monosyllables to insert a svarabhakti-vowel, generally of the same colour as that in the preceding syllable.

2) In dissyllabic and polysyllabic words to drop the final liquid, because the addition of a vowel would necessitate the shifting of the accent.

e.g. 1) dial. *cefen* (*cefn*), *ofon* and *ofan* (*ofn*), *ochor* (*ochr*), *cylyn* (E. *kiln*), *llyfyr* (*llyfr*), *sicir* (*sicr*), *ystalwm* (*erstalm*, M. W. *talym*); *cwlwm*, for **cwlm*, is a literary form; in M. W. *clwm*.

2) *arad* (*aradr*), *palad* (*paladr*), *vineg* or *vinag* (*vinegr* 'vinegar'), *Cydwalad* or *Dwalad* (*Cadwaladr*), *perig* (*perygl*), *huddig* (*huddygl*).

In Br., on the other hand, when a change does take place, it is generally the dropping of the final liquid that occurs, even in monosyllables as well as polysyllables, e. g. :

lest (W. *llestr*), *mest* (*mestr*, Fr. *maître*), *eont* (*eontr*, W. *ewythr*), *frenest* (M. Br. *fenestr*), *pot* (*potr*).

One or two doubtful exs. in M. Br. are *cagal* (? W. *cagl*, *cagal*), *cuffur* (*cuffr*) 'œuvre'; (here, however, the group *ffu* may be only another way of writing *ff*); *charoigun* 'charogne'; *delech* for *delch*; *gener* Fr. *genre*.

Cf. *M. Br. H. dilivaraff* (Fr. *délivrer*); M. Br. (F.) *chaudouron* (Fr. *chaudron*); *L. E.* (*H.*) *burutel* 'blutoir' (O. Fr. *blutel*), *palastr* (O. Fr. (*em*)*plastre*); *kalafati* (Fr. *calfater*) Ir., *perisil* (Fr. *persil*) Tr. cf. W. *posibilrwydd* (from *posibl*).

In Mod. Br. in such words as *ialc'h*, *aoualc'h*, an epenthetic or glide-vowel is said to be perceptible between the liquid and the final consonant.

Note : The common practice of dropping the final liquid in such cases as the above mentioned has led to the addition of an unetymological *l* or *r* in some words, see §§ 56, 58 and *R. C.*, 31, p. 515.

In the use of the svarabhakti vowel W. approaches nearer to Br. in the practice of inserting this vowel in initial consonantal groups ; in the Vann. dial. more especially in Br., in W. in some standing literary forms and also in some words found in early texts.

Br. exs. : M. Br. (E.) *quenechen*, *kenech* (*knech*) 'mountain', M. Br. (E.) *barat* (O. Br. *brat*, W. *brad*) ; Vann. has *dele*, *deli* 'debt', *deleour* (pl. *delerion*) 'debtor'. *quenéüen* (pl. *queneu*) 'nut', *darask* (and *drask*) 'a thrush', *kaneo* 'fleece' (W. *cnu* or *cnuf*). The Léon form *dluz*, 'a trout', is in Cornouaille *duluf*. In the M. Br. Chart. (*L. Ch.*) there seems to be an isolated instance, viz. *Tenou* (*-Evel*) by the side of the commoner form *tnou*, *trou* . In Mod. Br. *Tenou-Evel* is *Tenuel*. M. Br. has *knoen* and *kanouenn* plur. *kanou* (W. *cneuen*, plur. *cnau*).

W. exs. :

M. W. *dylyed* 'claim, night', *dylyedawg* 'noble', *dylyu* and *deleu* 'to deserve, to owe', Mod. W. *dyled* (and *dlêd*, *dylêd*), cf. Vann. *dele* ; *tyno* 'dale' (Br. *trou*, *tnou*). In some fairly

early texts the following forms are found, — *tolodi* (*tlodi*, also Mod. W. *tylawd* and *tlawd*, *clawd* (dial.)), *Goreec* (*Groeg*), *taramwy* (*tramwy*), *cynawd* (*cnawd*), *oi bylegid* (*o'i blegid*); cf. colloquial *pyriodi* (*priodi*).

10. — Syncope of Vowels in W. and Br. :

The suppression of unaccented vowels (both pre-tonic and post-tonic) is a common process in W. and Br. Some exs. of early date are W. *crydd*, *drws* (Br. *kere*, *kereour*, Ir. *cairem*, Ir. *dorus*). Instances of this disappearance of unaccented vowels are common in all the Brythonic languages, in medial as well as in initial syllables, being due to the influence of the old Brythonic accent.

The effect of the accent on pre-tonic syllables, however, is particularly evident in Mod. W. and in the Br. dial. of. Vann., where the modern rule demands the accent on the last syllable, as was probably the general rule in Brythonic generally at an earlier period.

Vann. has *clom* (Léon *koulm*) as well as *colom*, W. *c(o)lomen*; Vann. *clom* 'knot' (W. *cwlwm*, M. W. *clwm*) and *sclom*; see V. (*Ch.*) s. v.

In the Mod. W. spoken language this loss of a vowel is exceedingly common, e. g.

Clanmai (*Calanmai* = *Calan Mai*), *Clangaeaf* (*Calan gaeaf*), *clonna* (*calonnau*), *cnebrwng* or *cnebrwn* (*cynhebrwng*), *spydu* (*dihyspyddu*), *mrynion* (*morynion*), *cnegwarth* (*ceiniogwerth*), *sleinsio* (< *sialeinsio* E. *challenge*), cf. *p'le* (*pa le*), *p'rai* (*pa rai*), *clymu* (from *cwlwm*), *gwlâu* for *gwelaau* plur. of *gwely*, **gwela*.

Note : Another instance of the loss of a vowel in W. and Br. is mentioned in Ped. § 42, Anm. 1, — « Nach dem *w* geht im Br. häufig ein Vokal (auf dem Wege der Assimilation) verloren :

Br. *eontr* 'Oheim'; *eon* 'Schaum', abr. *euonoc*; *naoun*. Seltener tritt dies im C. ein : c. *haul* br. *heol*, c. *cawr* 'Riese' gall. Καύαρος.... »

Other W. exs. of a loss of this kind would be the dial. forms.

wllys (*ewyllys*), *wddu* (*awyddu*), *twchu* (*tewychu*), *newddion* (*newyddion*), *twnnu* (*tywynnu*), *twsu* (*tywysu*), *Sulgwn* (*Sulgwyn*), *Llanwnda* (from *Llan* + *Gwyndaf*), *Llanrwst* (< *Llan wrwst* = *Llan Gwrwst*, cf. O. Br. *Uuorgost*, *Uurgost*). Cf. Mod. W. *diwrnod* for M. W. *diwarnawd*; S. W. has still *diwarnod*.

The loss of a post-tonic vowel occurs in such forms as W. *gweld*, *mynd* for *gweled*, *myned*, and in Br. *moñt*. *monet*; *doñt*, *donet*.

DIPHTHONGS

11. — Diphthongization of simple vowels, unaffected by *i* or *j* in the next syllable :

A. Original *ā* and *ō* were both treated in Brythonic as *ō*, which underwent the same treatment as L. *ō* in special cases in loan-words. In W. this developed into a diphthong *aw* in accented syllables. This change is mostly peculiar to W., but there are a few traces of similar diphthongization in Br., e.g. O. Br. *lau* (gl. armum), Br. *penaoz*[1] 'how' Trég. *penòs* (W. *naws*), *laosk* (Lat. *laxus*, Ped. § 32. 2.)

Probable examples of this diphthongization in W. and Br. loanwords from Lat. are : W. *awr*, O. Br. *ann-aor* (gl. quandoquidem), Lat. *hōra*; W. *nawn*, Lat. *nōna*.

B. Later exs. of diphthongization in the history of W. and Br. .

1) In a few words W. and Br. have developed a diphthong from *u* (i. e. Br. and early W. *ü* -sound) before *ch*, e. g. W. *buwch* (but pl. *buchod* ; also *buches*, a collective form), Br. *bioc'h*, *buoc'h*. Cf. W. *uwch*, by side of M. W. *uch*, and *uchel* ; *lluwch* 'snow-drift', but *lluchio* 'to hurl' ; *cuwch* 'frown', *cuchio* 'to frown'. In *Dywlais* the *dyw-* stands for *du* 'black' = **dub-*.

A similar diphthongization of an *ü*-sound is evident also in some loan-words in W. from E. or Anglo-Fr. The earlier form of the diphthong is *uw* in W. O. E. had the sound *ü* (O. E. *y*), and this survived in M. E. especially in the South-West. But it was from Fr. that most of the cases of *ü* came over to E. In E. itself the sound underwent the following develop-

1. M. Br. *penaus*, *penaux* (L. Ch.)

ment, *ū -ōi -iu -iū* (the Mod. E. pronunciation). But though the diphthongization began in E. before the end of the 15th. c., the *ū* itself was also preserved side by side with the diphthong. Hence the W. *uw* may be a development of the *ū* pure or a reflection in W. of the process of diphthongization taking place in E. itself.

Exs. :

buwl 'a mule', in W. Llyns *Geiriadur*; *fluwet* ' a flute' W. S.; *luwt* 'a lute', W. S.; *miwsig*, *musig*, *muwsig* 'music', found in W. as early as D. G. (p. 370, Ymysg llu'n gwau *miwsig* llon); *rhuw* 'rue', in *Medd. Mydd.*, *siwgr* 'sugar' (found in D. G. p. 83, *siwgr* ar win i ddyn segr wen); *ysprùws* 'spruce', W. S.

2). Other cases of diphthongization are more or less common in Br. and W.

Before *z* (for *đ* or *þ*) in Br. we find in some words *ei*, where *e* would be expected to appear, e. g. Br. *deiz* (W. *dydd*), *feiz* (W. *ffydd*), *neiz* (W. *nyth*), *Breiz* (W. *Bryth-on*).

Where *ai* (earlier *ei*) appears in W. as the result of Umlaut, Br. has generally *e*, but before *z* again the diphthong *ei* appears in the words *preiz* (W. *praidd*), *heiz* (W. *haidd*), *bleiz* (W. *blaidd*). Cf. also Br. *eil* (W. *ail*), *teil* (W. *tail*). By the side of *Trindet* we get Br. *an Dreindet* (W. *y Drindod*); and in *L. Ch.* (M. Br. Chart.) the form *Roez* in *Roez-quoedou* is found for the usual *Ros*. In M. Br. *saffroen* stands for Fr. *safran*.

Similar cases of diphthongization are noticeable also in Mod. W. (chiefly dial., and mostly in monosyllables as in Br.), e. g.

maen (*mán*), *does* (*dòs* 'go thou'), *tu-hwynt* (*tu-hwnt*), *ffoes* (*ffôs*), *baes* (*bàs*), *braen* (*brán*), *gwlaen* (*gwlán*). Cf. *heiddiw* (*hedàyw*), *gloewyn byw* (*gloyn byw* ' butterfly'), *gweudyn* (*gwydn*).

In some E. loanwords in W. the E. *ā* is occasionally diphthongized, e. g :

Sgaer (E. *share*), *spaer* (E. *spare*). In *sglaits* (E. *slates*) the diphthong may be a reflection of the E. diphtongization of *ā* in such words. The old W. form is *ysglatus*.

Other cases of diphthongization in E. loanwords seem to be W. *dantaith* 'a delicacy', M. E. *danteth, dantith*; *cofaint, cwfaint*[1] 'a convent', M. E. *covent* (from Anglo-Fr. *covent, cuvent*), as in *D. G.* p. 316 'Pwl *gwfaint*, pobl o gyfoed', *R. B. H.* II, p. 335, 'ac y dechreuwyt *coueint* y manachlawc gaer llion'; *twrnamaint, twrneimaint* (Mab.) 'a tournament', M. E. *tournement*; (*turneimant* occurs in M. A. p. 134).

3). The W. and Br. dials. exhibit other peculiarities of pronunciation.

In the Vann. dial. of Sarzeau *e* becomes *ei* before a vowel, at the end of words and before *n, m*; e. g. *leies* (W. *lliaws*), *leien* or *lujain* (W. *lliain*), *hei* (W. *hi*). — *R. C.* 3, p. 47.

In the Br. dial. of Quiberon also, *ou* and *o* are occasionally diphthongized. 'Open' *o* becomes *oa*, 'close' *o* becomes *oua*. e. g. :

din couoc'h 'old man' (Léon *den coz*); *ascouorn* (Léon *ascourn*); *coarn* 'corner' (Léon *corn*); *loast* 'tail' (Léon *lost*). — *R. C.* 16, p. 323.

Diphthongization in hiatus (as in Vann. dial.) is not unknown to the W. dials., e. g. in parts of N. Wales.

lleian (*lliain*), *dreuan* ohono (*druan* ohono), *treiog* (*triog, triag*, 'treacle'), *pleuan* (*pluen*), *ffeuan* (*ffäen*); in Cardiganshire *euos* (*eos*), *euog* (*eog* 'salmon'). The *u*-glide after the *o*, before *l* in such E. words as *poll, bold, hold* has developed into a full diphthong in W. *powlio, powld* (dial.); *howld* (dial).

12. — A common source of diphthongization in W. and Br. is that of vowels followed by a palatal-dental-spirant, voiced or voiceless (or followed by *n* or *r* + a dental-spirant), in loanwords from E. and Romance. *W. S.*, in his W. Dictionary (16th. c.), has a note about the pronunciation of the W. *a*, to this effect, —

« ... Neyther yet as it is pronounced in English, when it commeth before *ge, ll, sh, tch*. For in these wordes and such other in Englyshe, domage, heritage, language, ashe, lashe, watch, calme, call, *a* is throught to decline toward the sound

1. In the M. W. texts *cwfent* and *cwfeint* occur, plur. *cwfennoed*: the form with the diphthong may be a direct borrowing from Lat. *conventio*.

of these diphthonges *ai*, *au*, and the wordes be read in thys wys, domaige, heritaige, languaige, waitche, caulme, caul.... ».

In another place, when dealing with the sound *sh* of E., W. S. says :

« *sh* in dyfod ar ol bocal yn (iss) y galwant vegys hyn *asshe* aiss, 'onnen'; *wasshe* waiss 'golchi'. Ac yn pa ryw van bynac ar air i del, ssio val neidyr gyffrous a wna, nid yn anghyssylltpell o y wrth swn y llythyr hebrew a elwir *schin*... ».

Then we have Palsgrave's note (*E. E. P.* p. 120, note):

« Also all words in the french tong which in writtyng end in-*age* shall in redyng and spekyng sound an *i* between *a* and *g*, as though that *a* were this diphthong *ai*, as for *langage*, etc... ».

The great number of Romance words in W. and Br. prove this tendency towards diphthongization, and they have designated this in the written forms of the words as full diphthongs. But in the case of W. and Br. the same thing happens with *o*, *u*, *e* (and *i*) in such positions.

Though we have external proofs of this only from the 16th. c., yet there are indications of the diphthongization even earlier in W. borrowings from Romance, e. g. in *D. G.* and *Iolo Goch* (14-15 cs.), and later in *L. G. C.*

In some of the Fr. dials. at an early date, the *a* before *g* in the ending *-age* was also 'palatalized'. The ending is often written *aige* (and *ege*). In the 15th. c. it was found occasionally in the dial. of Paris, but was later discarded. (See Meyer-Lübke, *Historische Grammatik der Französischen Sprache*, § 102.)

Exs. of this diphthongization in W. :

a) *a* : *braens* 'branch' (in W. Llyn III. 62 'Arglwydd ystaens o *vraens* am fric'; *C. Coch MSS.* p. 335 '*Braens* o Edwin brins ydoedd'); *baeds* 'badge' *W. S.*; *caets* 'cage' (*D. G.* '*Caets* euraid fal coed sirian'; W. S. has *kaits* ederyn 'cage'); ferneiswin 'vernage (wine)'; *maits* 'matche' *W. S.*; *mantais* 'vantage' W. S.; *mortgaeds* 'mortgage' W. S.; *oraits* (*oraens*) 'orange'; *potaes* 'potage' *W. S.*; *orlayds* 'clock' *W. S.*, (*W. Llyn's Geiriadur* has *orlais* 'cloc', and *D. G.* has also. '*Orlais*

goch ar irlas gainc'. In M. E. *orloge, orlage*); *saeds* 'sage' *W. S.*; *taeds* (bach gwn) 'a tache' *W. S.*; *taitsment* 'attachement' *W. S.*

b) *e* : *kleinsio* pen hoyl 'clenche' W. S. (M. E. *clenchen*. *cleinsio* is a common W. dial. form); *veinsians* 'vengeance' W. S. (M. E. *vengeance, vengeaunce*); *fleitsier* 'fletcher' *W. S.* (M. E. *flecher, fletcher*); *treinsiwr*'. 'a trencher' (*D. G.* p. 204 'Trwn sor ffals, *treinsiwr* ffug'. M. E. *trencher*. In *Iolo Goch* p. 315 we get *traensiwr*, — 'Beth a fynnai erfai wr | eithr arianswch a *traenswir ?*'); *Freiss* 'fresshe' *W. S.*; in *Medd. Mydd.* p. 204 'Cais bysgod *ffrais*'. In Mod. W. dial. *sleinsio* (for *sialeinsio*) E. *challenge*.

c) *i* : ? *bernais* 'varnish' in *D. G.* p. 103 'Delw o bren gwern dan fernais'. *W. S.* has *barnais* and *verneis* 'vernyssche'. M. E. *vernisch, vernysche ; ysgarmes* (? for *ysgarmais* or *ysgarmeis* by monophthongization), *sgarmes* in *L. G. C.* p. 155, M. E. *skirmischen* (verb).

d) *o* : *broitsio* 'broche' *W. S.*, (*L. G. C.*, however, has *brosio* and *brosiwr*); *loydsio* 'lodge' *W. S.* (also in Mod. W. dials); *orloes*, M. E. *orloge* 'a horologe' (*D. G.* has 'Gwrddlef telyn ac *orloes*'); *Roesser, Roessier* 'Roger'; *Antioys* (? from *Antioch*, pronounced with a spirant *ch*) in *Lives of the Cambro-British Saints* (*Buchedd Margret*) p. 222 'y dinas *Antioys*'.

e) *u* : *bwysmant* 'bushment, ambushment', *Iolo Goch* p. 133, 'Gwna *vwysmant*, bid trychant trwch'; *bwysel* (and *mwysel*) 'a bushel'; *bwytsiet* 'a bougette' *W. S.*; *brwiss* 'a brusshe' *W. S.* (*brwyssio* 'to brush') M. E. *brusshe ; dwynsiwn* 'a dungeon' in *C. Coch Mss.* p. 424 'yn dalgrwn i'r *dwynsiwn* du'; *twyts* 'touche' *W. S.*, (*twytsio* 'to touch' in *C. Coch MSS.* p. 177 'ac nid oedd. gwna dy weddi | air yno i'th *dwytsio* di').

Exs. of this diphthongization in Br.[1] :

a) *a* : In L. Ch. the following occur, — *couraig* 'courage',

1. As there are forms without the diphthong by the side of the diph-

davantaig (and *davantag*) 'davantage', *imaich* 'image', *outraig* 'outrageusement', *personnaig* 'personnage'. In M. Br. (E.) the following, — *arraig bras* 'une grande rage', *bevraig* 'breuvage', *bisaig* (*visag*, *visaig*) 'visage', *chaing* 'échange', *domaig* (and *doumag*) 'dommage', *faig* (and *faich*), Fr. *fâcher*, *heritaig* 'héritage', *imaig* (and *imag*) 'image', *langaig* 'langage', *paig* (and *pag*) 'page', *potaig* 'potage', *messaiger* (and *messager*) 'message', *raig* 'rage'. Tr. has *kraiñchat* 'cracher avec effort'. Exs. of this diphthong are very numerous.

b) *e* : This, when diphthongized, sometimes takes the forme *ai*. L. Ch. *privilaig* and *privilaich* 'privilège'; M. Br. (E.) has *ampeig* 'obstacle' (but *ampechaf* 'empêcher'), *breig* 'trouble' (? from Fr. *brèche*), *rebeig* 'reproche' (O. Fr. *rebecher* 'se rebecquer'). In *R. C.* 8, p. 468 *collaichou* 'collèges'.

c) *i* : In *R. C.* 10, p. 33 we find a form *seyg* (*ho seyg hu* 'votre siège, à vous'), which seems to show some kind of diphthongization of the vowel. The common form of the word in Br. is *sich*.

d) *o* : M. Br. (E.) has *horoloig* (and *horollog*) 'horloge'; *loigeaff* 'loger' (but *log* 'loge'); *poence* (and *ponce*, with epenthetic *n*) 'pouce'. In *R. C.* 8, p. 242 *soingis* (from Fr. verb *songer*) and p. 244 pan *soingaff* 'quand je réfléchis'.

e) *u* : M. Br. (E.) *ambuig* 'embûches'; cf. *R. C.* 10, p. 23 'me gray rez, emezaff | *Ambuig* do distragaf' (je leur tendrai des embûches pour les perdre).

f) *ou* : V. (Ch.) has *louiss* 'louche'. The M. Br. form seems to be *loes* (M. Br. (E.) s. v. *loes* 'louche', van. *lues* du l. *luscus*). Cf. *R. C.* 3, p. 72, '*Ruijenn* deuz ann noz | Glao antionoz' (*Rougeur* au ciel le soir, de la pluie le lendemain).

Br. shows diphthongization also of vowels followed by *gn*

thongized forms, these apparent cases of diphthongization may be merely orthographical. Besides, the modern Br. forms have no diphthongs in this case, as a rule. Such a form, however, as M. Br. *chenchaff* (Fr. *changer*) seems to point to some influence of the consonant on the preceding vowel. Cf. § 7.

in the Fr. originals, e. g. M. Br. (E.) *cigoing* 'cigogne', *compaignun* 'compagnon', *groign* 'grogner', *Bourgoing* (and *Bourgoign*, *Bourgouinn*) 'Bourgogne', *roingnenn* 'rogne'; *Spaing* 'Espagne'. In L. Ch. *Allamaign* 'Allemagne', *yvraignour* 'ivrogne'. Cf. *R. C.* 7, p. 338 'Rac n'*ispairgnein* hanni' (car je n'épargnerai personne) in the Vann. dial. Cf. M. W. *Bwlwyn* Boulogne.

13. — The Diphthong *ai* of loanwords in W. and Br. :

A. In Br. :

In O. Fr. the diphthongs *ai*, *ei* were kept distinct, but in Norman Fr. they fell together, becoming 'open' *ei*.

The monophthongization of *ai* through 'open' *ei* to 'open' *e* took place very early in Fr., but the process worked earlier in certain cases than in others. It appears to have taken place earlier before double than before single consonants. In the 12th. c. final *ai* seems to have been pronounced as 'close' *e* or 'close' *ei*; but final *aie* kept the diphthong even up to the 16th. c. (see Meyer-Lübke's *Historische Grammatik der Französischen Sprache*, § 90).

The same takes place in the history of nasalised *ai* and *ei*. By the middle of the 12th. c. these had fallen together (see Meyer-Lübke, *op. cit.*, § 91).

In the Br. loanwords from Fr. the sound appears in the forms *ae* and *e* from the M. Br. period. How far *ae* was a pure diphthong it is not easy to say. Even in early M. Br. in native Br. words the diphthong *ae* appears as *e*, e. g. *L. Ch.* (M. Br. Chart.) *mael*, *mel* (W. *mael-* 'prince'), *maen*, *men* W. *maen* 'stone'), *maes*, *mes* (W. *maes* 'field'), *kaer*, *ker* (W. *caer*). In the Mod. Br. dials. the change is very common; for the *ae* of Léon the dial. of Trég. has *e* (*é*), e. g. L. *flaer*, Tr. *vler*; L. *sae*, Tr. *zé*. In the Vann. dial. also the change to *e* is universal.

Troude in his dictionary says : « *AE*. Cette finale se prononce comme *ahé* en français. C'est une diphtongue bretonne », and he cites such words as *pae* (Fr. *paye*), *rae* (Fr. *raie*) as exs.

In some Br. texts *æ* and even *ai* occasionally appear, *R*.

C. 1, p. 110 *aigl* 'aigle'; M. Br. (E.) *ivrai* 'ivraie'; a form like M. Br. (E.) *baettes* 'bettes' seems to show that *ae* was used to denote a vowel sound.

1) The following are exs. of. Br. *ae* (*e*) corresponding to Fr. *ai*.
M. Br. (E.) has *aegr* 'aigre', *aegraff* 'aigrir', *aer* 'air', *aes* (*aez*) 'aisément', *appaesaff* 'apaiser', *apotiquaer* 'apothicaire', *bilen* (*vilain*, *villain*) 'vilain', *cabiden* (*capiten*, *cabiten*) 'capitaine', *cheueten* 'cheuetaine', *certen* 'certain', *daes* 'dais', *deboner* 'débonnaire', *defaet* 'de fait', *dem* 'daim', *essae* 'essayer', *faet* 'fait', *fres* 'frais' (also M. Br. *fresq*), *gai* 'gai', *germen* 'germain', *humen* (*humaen*) 'humain', *imparfet* 'imparfait', *letu* 'laitue', *maestr* (*mæstr*, *mestr*, *mest*) 'maître', *monden* (*moundenn*, *mundain*) 'mondain', *necesser* 'nécessaire', *noter* 'notaire', *ordiner* 'ordinaire', *panesen* 'panais', *pae* 'paie', *paeamant* 'paiement', *palaes* 'palais', *oraeson* (*oreson*) 'oraison', *raeson* 'raison', *saeson* 'saison', *soliter* 'solitaire', *souden* 'soudain', *vicaer* 'vicaire', *vaen* 'vain', *vanaeson* 'venaison', *dalae* (*dale*) 'délai'. In L. Ch. *œr* 'air de musique', *reson*, *raeson*, *raison*, *rayson* 'raison' and others. In *M. Br. H. afer* 'affaire', *saler* 'salaire'. In *A. L. C.* p. 606 *cambre* « toile fine, de *Cambray* ».

In M. Br. *veruen* Fr. *verveine*, *e* represents Fr. *ei*; in M. Br. *assaign* (*L. Ch.*) Fr. *enseigne*, *ai* represents Fr. *ei*.

2) Before *l* mouillée the Fr. *ei*, *ai* appear in the Br. forms of the words as *ai* almost invariably.

Exs. : In M. Br. (E.) *amaill* 'émail', *apparaill* 'appareil', *bitaill* (*bytayll*), O. Fr. *vitaille*, *boutaille* 'bouteille', *moraill* 'moraille', *parail* 'pareil', *taill* 'taille', *marvaill* 'merveille'. In *R. C.* 8, p. 90 *tenaillen* 'tenailles', *R. C.* 8, p. 230 *vaillant* 'vaillant'.

In M. Br. the forms *appareil* and *appareill* occur by the side of the commoner *apparaill*. Cf. M. Br. (E.) *treill houarn* 'treillis de fer'.

Before *gn* of Fr. the *ai* appears in Br. as *ai*, as in M. Br. (E.) *brahaing* 'bréhaigne'; cf. M. Br. *assaign* 'enseigne'.

B. In W. :

The early M. E. diphthongs *ai* (O. E. *æg*) and *ei* (O. E.

eg) fell together under *ai* in the 14th. c. in pronunciation. (See *E. E. P.* pp. 378, 119, and Horn's *Historische Neuenglische Grammatik*, vol. I, p. 96). The same holds good for the *ei* and *ai* of Romance words in E. The development of the pronunciation of M. E. *ai*, *ei* may be seen from this table given in *E. E. P.* (where the double vowel means a long vowel). —

Mod. spelling	14th. c.	16th. c.	17th. c.	18th. c.
ai, *ay* (*rain*, *way*)	*ai*	*ai*, *aai*	*ææi*, *ee*	*eei*, *ee*
ei, *ey* (*vein*, *obey*)	*ai*	*ei*, *eei*, *ai*	*eei*, *ei*	*eei*, *ee*, *ii*

The chief difficulty in ascertaining the exact pronunciation of the W. representatives of these E. diphthongs lies in the fact that in such texts as the *Mabinogion* and the *Bruts* (*R. B. H.*) the *ai* of Mod. W. is generally represented by *ei*. How far this represents the real sound of the diphthong it is difficult to tell, as the tendency among scribes was to be conservative in the matter of spelling, even when the sounds had undergone a change. In *W. S.* (early 16th. c.) the diphthong was, with a few exceptions (e. g. *medlei*, *palffrei*), expressed by *ai*. As the texts of the works of the W. poets of the mediæval period are comparatively late, and have undoubtedly undergone considerable change, an examination of them would afford little clue to the exact pronunciation. Such lines as the following in the works of *D. G.*

p. 88 Un arghwrt*ais* yn ll*ei*sio

and p. 211 Ac with ei chwrt*ais* *gei*siaw

having 'Cynghanedd lusg' would seem to point to some resemblance between the *ei* of a W. word like *lleisio* (from *llais*) and the diphthong in the M. E. (Romance) word *corteis* (*corteys*, *curtais*, *curtays*). In E., at any rate, the diphthong, as we have seen, was at this time pronounced *ai*, and it may have been so in W., though frequently written *ei*, and though the 'Cynghanedd' seems to demand the sound of *ei* to answer to the *ei* of the W. word. In such cases of 'cynghanedd lusg', however, the actual identity of sound may not have been

absolutely essential. Such is the case according to the modern rules of 'cynghanedd'.

Taking a line like the one found in *M. A.* p. 307:

Cadair ffair ffydd cedawl ufydd ced alafedd,

we seem to have an internal rhyme between *cadair* and *ffair*. If so, we may expect the pronunciation of the *ai* to be the same in both words. The diphthong in *ffair*, if from M. E., must have been pronounced *ai*. *Cadair* is from Lat. *cătĕdra*, and thus the *ai* must have been pronounced *ei* at one stage of its development. In M. W. MSS. it would have been *ei*; but as this poem in the *M. A.* dates from the same period, and as *cadair* rhymes with *ffair* (with *ai* pronounced *ai*), we may gather that the *ei* in M. W. MSS. in some cases, at least, represented the pronunciation *ai*, or, at any rate, some sound approaching to it.

According to its position (though not always regularly) this *ai*- sound of E. is represented differently in the W. loanwords. In the following cases, (1) when final in monosyllables, (2) when followed immediately by a vowel in the next syllable, (3) when coming before *l*, *n*, *r*, *s*, it appears in W. as *ae* (*ay*), a sound which has today, and probably even at a fairly early period, the sound of W. *au*. In monosyllables this W. diphthong had a long element, *āu*. When the monosyllables are lengthened by the addition of an ending containing a 'front' sound, the *ae* becomes *ei*, e. g. *paent*, *peintio* (to paint); *traen* (dial., 'a drain'), *treinio* (to drain). Cf. W. *gwaedd* (a shout) but *gweiddi* (to shout).

In all other cases the diphthong appears as *ai* (*ei*), and occasionally as *e*. The *ei* appears in accordance with the rule of Mod. W. in such words as *main*, *meinion*. *W. S.* is not always consistent, for he has *medlei*, but *rwmnai*; *cwrteis*, but *malais*. Where the Mod. W. has *ei*, however, he too has *ei*, e. g. *cwrteisi*, *maleisus*, *twrneiod*.

Exs.:

1) W. words with *ae*:

haels (dial., 'shot') M. E. *hail*, *hayle*; *mael* 'gain', early E.

maile, Mod. E. *mail*; *ystaer* 'stair'; *aer* 'air', M. E. *eir, ayre*; *aer* 'heir', M. E. *eire, eyr, ayr*; *aesel* 'verjuice', M. E. *aisel, eisil*; *awmael* (*owmael*) 'enamel', M. E. *aumayl*; *bae* 'bay-tree' (in *Medd. Mydd.*, p. 249), M. E. *bayle, baie*; *baeart* 'bayard', M. E. *bayard*; *balaen* (*balain, balen, malaen*) 'Milan-steel', early E. *Melayne, Mylleyn*; *berfaen* (*ferfaen*) 'vervain', M. E. *verveyne*; *ditaen* 'dittany', early E. *dyteyne, dytayne*; *ffrae* 'a quarrel', E. *fray*; *maentumio* 'maintain', M. E. *mainten(e), mayntyn(e)*; *paemant* 'payment', M. E. *payment, paiement*; *paent* 'paint'; *plaen* 'plain'; *siamberlayn* 'chamberlayne' *W. S.*; *taeliwr* (also *teiliwr, teiler*) in *D. G.* p. 10, 'a tailor'; *trafael* 'travail, travel'.

2) Words with *ai* (*ei*), in W. :

atwrnai' attorney', M. E. *att(o)urney, attornai*; *baili, beili* 'bailiff'; *batail* 'battle', M. E. *batayle, bataille*; *bitain* 'betony', early E. *betayne* (W. has also *betain*); *bitail* 'victuals', M. E. *vitaille*; *bilain* 'villain'; *cawsai* 'a causey, causeway', M. E. *causei*; *clai* 'clay', M. E. *clai, clei*; *claim* (L. G. C. p. 46, 'Harri ei *glaim* rhoi i gler'; *W. Llyn* in his *Geiriadur* has *claimio*, but *B. Cwsc* has *cleimio*, like Mod. W.) 'claim', M. E. *cleyme, clayme*; *cwmpeini* 'company', M. E. *compainie*; *cwrtais* 'courteous', M. E. *corteis, curtais*; *ffair* 'fair', M. E. *feire, feyre*; *ffwrnais* 'furnace', M. E. *furneise, fo(u)rnays(e)*; *hacnai* 'hackney' (*W. S. hacknei*), M. E. *hakenai, hak(e)nei*; *harnais* 'harness', M. E. *harnais, harneis*; *lefain* 'leaven', M. E. *levain(e)*; *lifrai* 'livery', M. E. *liverei, liveray*; *medlai* 'medley' (*W. S. medlei*); *motlai, mwtlai* 'motley'; *mwnai* 'money', M. E. *moneye, monaye*; *palffrai* 'palfrey' (*W. S. palffrei*) M. E. *palefrai, palefrey*; *simnai* 'chimney', M. E. *chymneye*; *siwrnai* 'journey', M. E. *Iornee, jurneie*.

3) Words with *e* in W. :

balen (by the side of *balaen, balain, malaen*, see above (2)) 'Milan-steel', Early E. *melayne*; *bargen* (by *D. G.* 'Beth a dal anwadalu | Wedi'r hen *fargen* a fu ?'), by side of *bargain*, M. E. *bargayne, bargeyne*; *prife sel* 'privy seal' *W. S.*, (but *L. G. C.* p. 262, *pryfai sel*), M. E. *privei, privay*; *siambrlen* 'chamberlain' in *D. G.* p. 117, '*Siambrlen* y feinwen yw fo',

(but *W. S.* at a later period has *siamberlayn*, see above (1)), M. E. *chamberlein*, *chamberlayne*, O. Fr. *chamberlain*, *chamberlen* ; *travel* 'travail, travel' in *M. A.* p. 287 b, but with *travael* in the very same poem, M. E. *travail* ; *wassel* 'wassail' in *L. G. C.* p. 13 'val rhoi *wassel*, but in *L. G. C.* p. 81 'govyn *wassael*', M. E. *wasseyl*, *washayl*.

Note : — In the W. dials. the diphthong is regularly monophthongised, e.g. *simne*, or *simna* for *simnai* ; *siwrne*, *siwrna* for *siwrnai* (see § 15).

14. — The Diphthong *oi* of loanwords in W. and Br. :

In native words O. Br. *oi* became M. Br. *oe* and Mod Br. *oe*, *oa*, *oue*. These diphthongs generally represent the W. *oe* and *wy* (and occasionally *ae*). In W. *oe* and *wy* sometimes interchange e.g. *hoenyn* and *hwynyn* 'a snare'. In dials. *cwylio* may be heard for *coelio* 'to believe'. In the Romance loanwords W. and Br. show marked similarity in their treatment of the diphthong.

A. In Br. :

The O. Fr. *ei*-diphtong developed first into *oi*. This *oi* fell together with 'open' *oi*, even as early as the 12th. c. The exact pronunciation of this *oi*, however, is not known. But the next development seems to have been to *oé* (? proving that the *o* was 'close'). In the 13th. c. this alternates with a form *oai*. The pronunciation *oé* (or rather *ué*) is the common one in the subsequent centuries, till the pronunciation *ua* appears. Traces of this are found even in the 16th. c. (See Meyer-Lübke's *Historische Grammatik*, § 83).

The forms met with in the Br. words are primarily *oe*, later *oa* (where *o* stands probably for an *u*- sound. See Ernault's *Petite Grammaire Bretonne*, p. 3).

It may be remarked here that the forms *oe*, *ue*, *oue* alternate frequently in the Br. texts and dictionaries, e.g. in the native words — M. Br. (E.) *argoez*, *argouez*, *aroez*, *aruez* (W. *arwydd*) ; *clouet*, pl. *cloedou* (W. *clwyd*) ; cf. *does*, *dues* (W. *dwys*).

In the Vann. dial. *oüe*, *oui* generally appear where the Léon dial. has *oe*, *oue*.

1) Fr. *oi* = Br. *oe* (*oa*). — For the interchange of *oe* and *oa* in M. Br. see *R. C.* 11, p. 364.

Exs. : In M. Br. (E.) *ampoeson* 'poison', from Fr. *empoisonner*; *angoes* 'angoisse'; *appoeaff* 'appuyer'; *appoentaff* 'appointer'; *boest* 'boîte'; *chamoes* 'chamois'; *choas* 'choix'; *coant*, O. Fr. *coint*; *coeff*, 'coiffe'; *foar* 'foire', (*R. C.*, I, p. 122, un *foar* gaer); *meritoer* 'méritoire'; *parroes* 'paroisse; *poenczon* 'poinçon'; *pressoer* 'pressoir'; *poeson* 'poison'; *refectoer* 'réfectoire'; *voetur* 'voiture'; *poent* 'point'. In *L. Ch.* occur *choaset* 'choisi'; *gloar* 'gloire'; *vanegloer* 'vaine gloire'; *victoar* 'victoire ; *joa* 'joie'; and many others.

2) Fr. *oi* = Br. *oue* :

In M. Br. (E.) *fouen* 'foin' occurs. In *R. C.*, 8, p. 90 we get 'vn *mouez*' (une voix); M. Br. has *scruytouer* by the side of *scruitoer, scritol* 'écritoire'.

3) *oi* stands for Fr. *oi* in one word, M. Br. (E.) *coing* or *coinn* 'coin'.

4) *oae* stands for Fr. *oi* in one or two cases, — M. Br. (E.) *coaent* (*coent*, *coant*) for O. Fr. *coint*, and *Troae* (*Troe*) 'Troie'. Here, however, the *ae* may be for *e*.

5) The Fr. *oi* appears in a number of Br. words as *e* (and *ae*).

By the side of the development of Fr. *oi* mentioned above, this diphthong had also another development through *ué* (with 'open' *e*) to 'open' *e*. This change cannot be satisfactorily explained. (See Meyer-Lübke's *Historiche Grammatik der Französischen Sprache* § 84.) Reflections of this are found in Br. loanwords, where the Fr. *oi* is represented by *e*[1]. But by the side of this *e* there occur also forms with *ae*. Whether this *ae* represents an 'open' *e*, or is really a diphthong alternating with *ae* (as is not uncommon) is uncertain. It may be mentioned however, that in Fr. in the dial. of Ile de France nasalised *ai* is rhymed with nasalised *oi* from the 13th. c. (See Meyer-

1. The West Fr. forms were *ei*, *e*. The Br. forms may then be due to these or to the other development of *oi*.

Lübke *op. cit.* § 91 and § 84). The *e* of Br. can hardly be a monophthongized form of *oe*, because *oe* when monophthongized becomes (generally in final syllables) *o* in Br., e.g. M. Br. *nadoez*, Mod. Br. *nadoz*; M. Br. *baradoez*, Mod. Br. *baradoz*. In M. Br. it rhymes with *-aes* and *-os*.

Exs. with *e* and *ae* in Br. :

M. Br. (E.) *parres* (by side of *parroes*) 'paroisse'; *presser* (by the side of *pressoer*) 'pressoir'; *cerues* 'cervois'; *courtes*, *cortes* 'courtois'; *damesel*, *demesel* (Mod. Br. *dimezel*) 'damoiselle'; *hachedenes* 'hachedenoise'; *deuer* 'devoir'; *lesen* 'loi', from Fr. *lois*; *lesir* 'loisir'; *maner* 'manoir'; *noter* 'notoire'; *esplet* 'exploit'; *esper* 'espoir'; *veturier* 'voiturier'.

achaeson O. Fr. *achoison*; *aer* (fém. *aeres*) 'héritier', O. Fr. *hoir*; *Benaet* 'Benoît'; *brae* 'broye'; *esmae* 'émoi'; *laesen* 'loi' (cf. *lesen* above).

Note : — For interchange of *ae* and *oe*, (*ai* and *oi*) cf. M. Br. *charaig* and *charoigun* 'charogne'; *fae* and *foi* 'fi'; *Geruoes* 'Gervais'.

B. In W. :

Ellis in his *E. E. P.* says that the *oi* (*oy*) of Mod. E. words was pronounced *ui* in the 14th. c. Horn in his *Historische Neuenglische Grammatik*, Vol. 1, p. 100, says, — « *Oi*, *ui*. Die me. Wörter mit *oi-ui* sind fast alle französischen Ursprungs. Die Doppelheit *oi-ui* finden wir bei den früh-neuenglischen Orthoepisten wieder : sie entscheiden, allerdings, mit beträchtlichen Schwanken, zwei Gruppen von Wörtern, eine mit *oi*, eine andere mit *ui*. Es scheint möglich, dass afrz. *ǫi* die Quelle von me. *oi* ist, während afrz. *ǫi* me. *ui* ergab. »

On p. 209 he gives a table containing —

M. E.	15th. c.	16th. c.	17th. c.	18th. c.	19th. c.
oi (*joy*)	*oi*	*ǫi*	*ǫi*	*ǫi*	*ǫi*
ui (*boil*)	*ui*	*ui*, *ɔi*	*ɔi*	*ɔi-oi*	*oi*.

See further *E. E. P.* p. 399.

With a few exceptions, appearing mostly in *W. S.*, the

W. words have *wy* corresponding to this diphthong of. E. In M. W. the *y* in *wy* is = W. *u* ; in *S. W.* it is = *i*.

1) Exs. with *wy* :

Anwyntio 'anoint' (*L. G. C.* p. 288 Yntau Tomas '*nwyntiwyd* a gras) ; *apwyntio* 'appoint', M. E. *apoint(e), apoynt(e)* ; *asswyn*? from M. E. *asoyne*; *brwylio* 'broyle' *W. S.* ; *bwi* a vydd with ancor 'boy' *W. S.*, Mod. E. *buoy* ; *ffwyl*? from E. *foil* ; *fwyn* brath ac aryf 'foyne' *W. S.*, M. E. *foyn(e)* ; *llwyn, lwyn* 'loin' (*W. S.* has *llwyn* ar gic 'A loyne'), M. E. *loyne* ; *pwynt* 'point' (*D. G.* p. 141 *Pwyntiau* afrwydd drwy'r flwyddyn) ; *pwyntio*, an aphetic form of *appwyntio* 'appoint' ; *pwyntel, pwyntil* 'pencil, pointel', M. E. *poyntil, poyntell*; *pwyntmant* 'pointment, appointment' (*D. G.* p. 49 I' r nant lle' r oedd *pwyntmant* per) ; *pwysi* 'a posy', Early E. *poysie* ; *sbwylio* (*spwylio*) 'to spoil' (*Cym. Ll. Cym.* II. p. 22. A *sbwyliodd* lawer sten a stwnt ; p. 26, a *spwyliodd* lawer ffenestr wen); *wynwyn* (*gwynwyn*) 'onions' (*Medd. Mydd*, p. 173. *gwynwyn*) M. E. *oynon*.

2) Exs. with *oe* (*oy*) :

Kloystr 'cloister' (*I. Goch* p. 175 *Kloystr* Westmustr) ; *coeten, coetan* 'a quoit', M. E. *coyte* ; *voydio* 'voyde' *W. S.*, M. E. *voiden* ; *oystreds* ffedder 'oystreche ffedder' *W. S.*, i.e. ostrich feather, M. E. *oystryche* ; *oestyr* 'oyster' *W. S.*, (*Medd. Mydd.* p. 165 Cymer gregyn *oestrys*) M. E. *oistre, oystre*. There is also a form *wstrys* (? for *wystrys*), which may be for M. E. *oistres*, or the variant M. E. form *ostres*. The form *poynt* occurs by the side of *pwynt* 'point' in *Proffwydoliaeth Sibli Ddoeth* p. 276, '*pwynt* blaenllym vegis *poynt* scorpion'.

15. — Simplification of Diphthongs in W. and Br. :

The process of monophthongizing diphthongs is very prevalent in W. and Br. in their later history. In the written language it may be commoner in Br. than in W., but in the mod. dials. of the latter it is extremely marked.

A. In Br. :

1) In accented syllables.

a) *ae*. Even in M. Br. there are traces of the monophthongi-

zation of this diphthong. In *L. Ch.* (M. Br. chart.) *mel* and *mail* 'prince' (W. *mael-*), *men* and *maen* 'store' (W. *maen*), *mes* and *maes*, 'field' (W. *maes*), *hel* and *hael* 'generous' (W. *hael*). Cf. M. Br. (E.) *elguez* 'chin' (W. *aelge(r)th*).

In dial. of Léon it occurs in such words as *kezour* (M. Br. *quaezour*, O. W. *caitoir*, Mod. W. *cedor*), *belek* (M. Br. *baelec*).

It is the general rule in the dials. of Vann. and Trég. (For the latter see Le Clerc's *Grammaire bretonne du dial. de Trég.* § 12). V. *er*, Léon. *aer*, M. Br. *azr*; V. *ker*, Léon *kaer*, M. Br. *cazr*; V. *men*, Léon *mean*, M. Br. *maen* (*men*) (W. *maen*). Trég. *vler*, *zé*, *les* = Léon *flaer* (*flear*), *sae*, *laez* (*leaz*); Léon *mae* is in Trég. *mê*.

Before *r* in the dial. of Vann. *a* (not *e*) appears in *dareu* (M. Br. *dazrou*, Léon *daerou*).

b) *ao*. Here again Trég. shows a simple vowel for the diphthong of Léon.

Léon. *taol*, *kaol*, *penaoz*, *paotr* are in the dial. of Trég. *tôl*, *kôl*, *penôz*, *pôtr*.

In R. C. 4, p. 66 we find *glo* 'rain', which is M. Br. *glau*, Léon *glao*, Vann. *glaü*, W. *glaw*.

The *au* of Fr. appears sometimes as *au*, sometimes as *o*. In Fr. itself there are traces of the *o-* pronunciation from the 14 th. c., but there is evidence that it was a diphthong even in the 16th. c. (See Meyer-Lübke's *Historische Gram. der Franz. Sprache*, § 92).

au occurs in M. Br. (E.) *autramant* 'autrement'; *L. Ch.* *a causs* 'à cause' (cf. *R. C.*, 9, p. 348, ha ma oun *caus* 'c'est moi qui suis cause'); *faut* 'faute' (M. Br. *fault*).

o occurs in *R. C.*, 24, p. 266 evit an *deboch* (par la débauche); *R. C.*, 9, p. 162 *ocmantin* 'augmenter'; *R. C.*, 9, p. 198 ar *somon* 'le saumon'.

Note : — For the dial. interchange of *au*, *o*, *a* see *R. C.*, 16, p. 220.

c) *oe* (*oa*, *oua*).

Traces of simplification appear in M. Br. (E.) *toem* 'hot, warm' and *tom*; *toemaff* and *tomaff* 'to warm' (W. *twym*,

twymo); in *L. Ch.* (M. Br. chart.) *roiuant* and *roant* for O. Br. *roiant*; cf. also *off* (*ouaff*) 'I am', Mod. Br. *oun*, by the side of W. *wyf*, and M. Br. *ros* 'he gave' (from *reiff* 'to give') by the side of *roas*, *reas*, W. *rhoes* (from *rhoddi*, *rhoi* 'to give').

In one case *oe* = *e*, M. Br. *louzr* Mod. Br. *loer*, pl. *lerou* (W. *llawdr llodrau*).

In the dial. of Trég. *â* appears for the *oa* of Léon; Léon *bloa* = Trég. *blâ* (W. *blwydd* from *blwyddyn*).

d) *ou*.

In M. Br. Chart. (*L. Ch.*) *pou* (with a diphthong) has a bye-form *po* (O. Br. *pou* from Lat. *pagus*, W. *pau*). Other M. Br. forms in proclisis are *peu*, *pe*.

e) *ei*.

In Br. *léal* 'loyal', if it is, according to *L. E.* (*H.*), borrowed from O. Fr. *leial*, *ei* has become *e*. But the form *léal* appears in Fr. up to the 17th. c.

2) In unaccented syllables.

a) *ae*.

In the dial. of Vann. *e* generally appears for *ae*. In Br. *-ez* corresponds to the W. *-aeth* in substantives. In Br. *balan*, *banal* (M. Br. *balazn*), *balan* (M. Br. *alazn*) *a* appears in the unaccented syllable, whereas in other cases it would be *ae*. Cf. *esa* by the side of *esae* from Fr. *essai*; *ema* 'is' W. *y mae*.

b) *oe*.

The M. Br. *oe* generally becomes in later Br. *o*. M. Br. *nadoez*, Mod. Br. *nadoz*; M. Br. *baradoes*, *baradoez*, and *barados*, Mod. Br. *baradoz*; M. Br. *cadoer*, Mod. Br. *kador* (W. *cadair*); M. Br. *parroes* (*parres*), Mod. Br. *paroz* (*R. C.*, 12, p. 204 en he *barrouz* 'dans sa paroisse'); M. Br. *patrimon* by the side of *patrimoen*, Fr. *patrimoine*; M. Br. *scritol* by the side of *scruitoer*, *scruytouer*, Fr. *écritoire*; M. Br. *cantoell*, Mod. Br. *kantol* (cf. M. Br. *cantoller* by the side of *cantoeller* 'chandelier'); M. Br. *ystoar*, *histor*, *hystor*, Fr. *histoire*; M. Br. *henoez*, *henoaz*, *henoz* (W. *-noeth*). Cf. M. Br. *morzol* (*R. C.*, 3, p. 64 gand he *vorzolion* 'avec ses marteaux') with W. *morthwyl*. For *o* in such cases in the dial. of Batz, see *R. C.*, 11, p. 357.

c) The O. Br. pl. ending *ou*, which was a diphthong, like the W. *ou* (Mod. W. *au*) is a monophthong in Mod. Br. (Léon *ou*, Trég. *o*); Vann. *eu* is still a diphthong.

B. In W. :

Diphthongs are commonly monophthongized in the W. dialects.

1) In accented syllables.

In this case the exs. are mainly monosyllables with a long element in the diphthong.

a) *ae*.

gwâd (*gwaed*. Williams Pantycelyn has *-âd* rhyming with it); *Sir Gâr* (for *Sir Gaer-fyrddin* 'Carmathenshire'); *trâd* and *whâr* in S. W. (for *traed* and *chwaer*). In N. W. *mâ* is used for *mae* before consonants. In S. W. *blân* (*blaen*), *drân* (*draen*), etc.

In words of more than one syllable the following forms occur in N. W. :

cluar (*claear*), *duar* (*daear*), *goriwarad* (*goriwaered*), *hyrllig* (*haerllug*), *huar* (*haerarn*).

b) *oe*.

In S. W. *oe* > *ô* in such words, as *crôs* (*croes*, which is rhymed with *-ôs* by Williams Pantycelyn), *ddô* (*ddoe*), *llôr* (*lloer*), *ôn* (*oen*), etc.

In words other than monosyllables *cogio* (? from *coegio*) and *oddwn* (for *oeddwn*).

c) *wy*.

In N. W. *gwr* (*gwyr*), *nhw* (*-hwy*), *pw* (*wy*). In words of more than one syllable there are forms like *twmo* (*twymo*), *mwar duon* (*mwyar duon*), *twmpath* (M. W. *twynpath*).

d) *ei*.

cerch, *cyrch* (*ceirch*); *Rhyl* is supposed to stand for *yr Hyl* = *yr Heil* i. e. 'the salt-places'; *gwerglodd* (*gweirglodd*), *isio* (*eisieu*), *ista*, *iste* (*eistedd*), *ni(n)dio* (*neidio*), *pidio* (*peidio*). Cf. O. W. *caitoir* gl. pube, Mod. W. *cedor*. In S. W. *girie* is heard for *geirian*.

e) *yw*.

clìwad or *clìwed* (*clywed*), *cwad* (from *cywad* from *cywod* from *cyfod*), *dwad* (*dywed*), *rwsut* (*rywsut*), *rhwbath*, *rhwbeth* (*rhyw beth*), *slìwan* (for *slywen* for *llysywen*).

f) *ow*.

rwlio (for *rowlio* from E. *roll*), *Wan* (*Owain*). The M. W. *gorffowys* is in Mod. W. *gorffwys* or *gorffwyso*.

2) In unaccented syllables.

a) *ae*, (*au*).

In Gwynedd generally *a* ; in other districts (except Glamorgan, which has *a*) it is *e* :

caffal, *caffel* (*caffael*) ; *gadal*, *gadel* (*gadael*) ; *gafal*, *gafel* (*gafael*) ; *marchogath*, *-eth* (*marchogaeth*). In N. W. *Caernarfon* is pronounced *Cyrnarfon* or *Cynarfon*.

au (especially in pl. endings) undergoes the same change as *ae*, as both have the same pronunciation.

b) *ai*, (*ei*).

In Gwynedd it becomes usually *a*, elsewhere mostly *e* : *cadar*, *cader* (*cadair*) ; *bigal*, *bigel* (*bugail*) ; *cyflath*, *cyfleth* *cyflaith* ; *dima*, *dime* (*dimai*) ; *fealla* (*feallai*), as in all verbal forms in *-ai* ; *simdda*, *simdde* (*simddai* or *simnai* 'chimney') ; *siwrna*, *siwrne* (*siwrnai* 'journey'). Cf. Mod. W. *erioed* for M. W. *eiryoet*.

The diphthongization seems to be not of *ai* but of the earlier *ei* in such N. W. forms as :

bychin (*bychain*, pl. of *bychan*) ; *erill* (*eraill*) ; *ifinc* (*ieuainc*, pl. of *ieuanc*) ; *llygid* (*llygaid*, pl. of *llygad*). Cf. the literary forms *bustych*, pl. of *bustach* ; *tywyrch*, pl. of *tywarchen*. The endings *-ais*, *aist* of the Aorist have the forms *-as*, *-ast* ; *-es*, *-est* ; *-is*, *-ist* in different localities.

c) *wy*.

cannwll (*cannwyll*) ; *morwn* and *morwm* (*morwyn*) ; *neithiwr* (also literary, for *neithiwyr*) ; *ydw* (*ydwyf* 'I am').

d) *oe*.

In the pl. ending *-oedd* it is pronounced *o* in the spoken language ; *ydoedd* is pronounced *ydodd*, and *eisoes*, *eisos*.

e) *yw.*

gwrw (*gwryw*); *banw* pl. *bnwod* (for *benyw benywod* ?) 'female'.

f) Forms like *llaweroedd* (from *llawer*) and *newyddion* (from *newydd*) are sometimes pronounced *llwerodd*, *nwddion*, with the *w* as vowel in both cases.

16. — Contraction of Vowels in W. and Br. :

Examples of contraction, often arising from the loss of an intervocalic consonant or *h*, are fairly common in W. and Br.

A. In Br. :

In *R. C.*, 7, p. 308, the following exs. of contraction are given : — M. Br. *goanac* 'hope' (W. *gofynag*); Léon *gouer*, Vann. *goære* 'a streamlet' (W. *gofer*); Léon *dioueret* 'to be deprived of', Trég. *divoeret* (W. *dioferaf*); Vann. *plêc* (in the compound *tréss-plec* 'pillow'), Léon *pluek*, M. Br. *pluffec* (W. *plu-og*, with *plu* for *pluf*); M. Br. *coabrennou* (counted as 3 syllables) 'clouds', *couffablen* in the *Catholicon*, for **couff-oabren*.

To these may be added :

M. Br. (E.) *douar*, *doar* (counted as one syllable) 'earth' ; Mod. Br. *keit*, for M. Br. *quehit* (cf. M. Br. chart. *L. Ch. kehedeull*) =W. *cyhyd*, *cyd* ; *L. Ch.* (M. Br. Chart.) *harn* by the side of *houarn*, O. Br. *hoiarn*, W. *haearn* (S. W. *harn*); and *hernin*, O. Br. *hoiernin*, W. *haïernin* ; cf. M. Br. *lic*, *licq*, Fr. *laïque*, W. *lleyg* (the Br. word, like the W., may be from Lat. *laicus*) ; Trég. *pini* for Léon *pehini*.

B. In W.

Lib. Land. bet (O. W. *behet* hirmain 'as far as the stone') ; Mod. W. *cyd* for *cyhyd* (*Lib. Land. cihit*); *cael* by the side of *caffael* (M. W. *cahel*, *cael*, *caffael*, *caffel*) ; M. W. *cahat* and *cat* ; Mod. W. *cadd* = *cafodd* ; *cawd* = *cafwydd* ; *ceis* = *cefais* ;

côd = *cyfod*; *dôd* = *dyfod*; *dwyno* = *difwyno*; *daer* = *daear* (M. W. *dayar*, *dayr*); *dôf* = *deuaf*; *dallt* (dial.) = *deall* (M. W. *dyall*); *gwâdd* = *gwahodd*; *gaeaf*, cf. O. W. *gaem*; *hew* (S. W.) = *heol*; *harn* (S. W.) = *haearn*; *Llŷn* = *Lleyn*; *niwl* = *nifwl*; *paun* from lat. *pavôn-is*; *twyll* (N. W.) = *tywyll*; *twllwch*; *tywyllwch*; *teyrn* for *tëyrn*; *Cymraeg* = *Cymräeg* (cf. *D. G.* Hyd yr a'r iaith Gymräeg | A hyd y tyf hadau teg.).

The denominative suffix-*hau* stands for *ha-u* (cf. O. W. *yscamnhegint*). The M. W. *sarhaad* or *sarhaat* is in Mod. W. *sarhâd*. From the W. loanword from E., *berfa*, there is a derivative *berfâd*, from the loanword *copa* a pl. form *copâu*.

Mod. W. *croen* seems to stand for **crohen* or *crochen*; cf. Br. *krochenn*. In N. W. *gwlâu* stands for *gwelaau* plur. of *gwela*, which must have existed by the side of *gwely*. In the modern E. dial. of Cheshire *goela* still exists.

17. — Haplology in W. and Br. :

A. In Br. :

M. Br. *bez* 'thou art', for **bezez*; *marvoad* for *moarvad* = *me a oar er vad* 'I know well' (Ped. § 224). In *R. C.*, 31, p. 136, two other Br. exs. are given : Br. (Trég.) *helibini* (in such an expression as *moñd helibini* 'aller à qui mieux mieux') for *helipebini* (= ? *e ry peb-ini*); Br. (Trég.) *kâb dë* 'capable of', with *kâb* for *kapabl* ou *kapapl*, from Fr. *capable*. The place-name *Rostrenen* (M. Br. Chart. *Ros-draenen*, *Ros-trenen*, W. *rhos*, *draenen*) is pronounced *Rostren*.

B. In W. :

caf 'I get, shall have', may be for *cafaf* by haplology, or from *ca-af* through the loss of *f* between vowels; cf. Br. (*L. Ch.*) *cafaf* 'je trouve'. But M. W. has also *caffaf* by the side of *caf*, which seems to point to two separate forms of the Verb. The different forms of *cael* and *gafael* have been dealt with at length by Prof. Thurneysen in *Ein Freiburger Festgruss zum fünfundzwanzigjährigen Doctorjubiläum* (*Hermann Osthoff*), *zum 14. August 1894*. *Constinobl* 'Constantinople'

occurs in M. A. p. 328; in *Campau Charlymaen* the form *Corstinobyl* is found. In the Mod. M. W. dial. the following forms are used, — *pura* for *papurau* 'papers'; *pasa* or *pasu* for *pwrpasa*, *pwrpasu* 'to intend', from E. *purpose*; *tysan* for *tatysen*, singulative form of *tatws* from E. *'tatoes* = *potatoes*; *seiat* or *seiad* for **soseiat*, **soseiad* from E. *society*. Cf. N. W. *dyfnu* for *diddyfnu* 'to wean'.

(*To be continued*).

T. Parry-Williams.

ÉTYMOLOGIES.

I. IRLANDAIS *SEG* (*SED*) « CERF », *SEGAS* « FORÊT ».

L'animal sauvage tire souvent son nom de la « forêt », qui est son habitat naturel. C'est un fait bien connu par le latin *siluāticus* « sauvage », dérivé de *silua*, et aussi par le lituanien *medìnis* « sauvage » dérivé de *médis* « arbre », cf. lette *mesch* « forêt » (v. Bezzenberger, ap. Stokes, *Urk. Spr.*, 280). Le celtique offre un exemple analogue dans le mot irl. *fiad* f. « gibier », gall. *gwydd*, bret. *gouez* « sauvage », évidemment apparenté au mot gaulois *uidu-*, irl. *fid* (gén. *fedo*) « bois », gall. *gwydd*, bret. *gwez* « arbre ». Il s'agit d'une alternance **weid-o-*, **wid-u-*, ou plutôt **weidh-o-*, **widh-u-*, d'après le témoignage du germanique (v. isl. *vidr*, v. h. a. *witu*, v. angl. *wudu*) ; et la racine est sans doute celle du lituanien *vidùs* « intérieur, milieu » et du latin *dīuidō* (voir Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 41 et 111), la forêt constituant un hinterland, une région intermédiaire à deux territoires habités (cf. O. Schrader, *Reallexikon*, p. 307).

Le sens ancien de l'irlandais *fiad*, confirmé par le brittonique, est « sauvage ». Il s'est maintenu en composition : *fiadmíla* « animaux sauvages » (S. Corm. p. 53, n° 646, éd. K. Meyer). Mais le mot a été de bonne heure appliqué à désigner le gibier (d'où *gearr-fiadh* « *petit gibier, lièvre »), et plus particulièrement le cerf ou le daim. C'est le sens que lui donnent les dictionnaires de l'irlandais moderne, tel celui de Dinneen : *fiadh*, g. *fiaidh*, a deer, a stag[1].

1. Mon auditeur M. Morgan Watkin me signale que dans la version galloise de Bown o Hamtwn, le mot *cerf corauunt* du texte français (Boeve de Haumtone, v. 1645, éd. Stimming) est rendu par *gwyd lwdyn* (v. 1812)

Cela invite à imaginer une évolution de sens analogue pour le mot *seg* « cerf », comparé au mot *segas* « forêt ». Le mot *seg* est attesté dans le Sanas Cormaic : *ségh* .i. *oss allaid* (p. 102, n° 1168, éd. K. Meyer), et dans le glossaire d'O'Clery : *segh* .i. *agh allaidh* (Rev. Celt., V, 45). La quantité longue n'est rien moins que sûre, et la comparaison du gallois indique même la quantité brève. Le gallois répond en effet à l'irlandais *seg* par le mot *hydd* « cerf », qui suppose un *i* bref ancien, devenu *e* bref en irlandais par métaphonie. La différence des consonnes ne saurait faire difficulté. C'est du côté de l'irlandais qu'est la divergence, et une divergence de type bien connu, dont j'ai donné plusieurs exemples dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IX, p. 292. La forme correcte *sed* est d'ailleurs attestée en irlandais : on la trouve par deux fois, pourvue indument d'un signe de longue, dans un des manuscrits du Sanas Cormaic (*séd*, *sédguine*) ; et M. Kuno Meyer m'en signale en outre les exemples suivants : *sed* .i. *oss* (Lecan Gloss., *A. C. L.*, I, 56, § 266) ; *sed* .i. *oss* .i. *adh allaid* (Cóir Anmann, § 142 ; *Irische Texte*, III, 348) ; *sed-graig* « troupe de cerfs » L. U. 83 b 6 (Tog. Br. Dá Derga, § 28, *R. Celt.*, XXII, 34 et 431) ; et le composé *sedguine* (*Z. f. Celt. Phil.*, VI, 258, 20 ; *Ir. Texte*, III, 22, 2 ; Rawl. B 502, 141 a ; *Silva Gadelica*, II, 462, 28), d'où *sedguinech* (*Ir. Texte*, III, 49, 5). Enfin, il faut rappeler le dérivé *segainn*, dans *bansegainn* « doe » (*Ir. Texte*, III, 438), lui-même attesté peut-être isolément dans un poème du Dindsenchas (Ath Cliath, v. 32 ; Ed. Gwynn, *Poems from the Dinds.*, p. 22).

Nous sommes amenés ainsi à poser pour le celtique un mot **sido-* désignant le cerf. Or, l'irlandais a pour la forêt un mot *segas* (*seghais* dans la *Buile Suibhne*, p. 120 ; *seaghas* dans les dictionnaires modernes) qui contient vraisemblablement le même radical **sid-* suivi d'un suffixe entraînant la métaphonie

« bête sauvage ». Ce n'est qu'une spécialisation de sens toute naturelle. Parmi les *aniueileit gwyllt* du R. B. I, 166, 16 et 24 figure le cerf, *karw*, ib. 167, 4. Je rappelle enfin qu'en français la « biche » tire son nom de *bestia* ; c'est la bête sauvage par excellence, comme le « sanglier » est l'animal solitaire (*singularis*).

de l'*i* en *e*[1]. Ce radical devait par lui-même désigner à l'origine l'endroit sauvage, la forêt ; il aura pris le sens de gibier, puis de cerf, par une évolution sémantique analogue à celle qu'attestent les mots *fid* et *fiad*.

Toutefois, la question se complique si l'on fait avec Macbain (*Etym. Dict.*, 2e éd., p. 325) entrer en ligne de compte les mots irlandais *sídh* et *sídheann* « venison », écoss. *sithionn* « id. ». L'*i* de ces mots est long par opposition à la voyelle brève des mots précédents[2]. Pour maintenir le rapprochement, il faut admettre, à côté du radical **sid-*, un radical **sīd-* qui aurait eu le même sens.

Or, cette conclusion se trouve de façon inattendue confirmée par d'autres langues. Solmsen a montré que le latin *silua* pouvait sortir d'un ancien **siloua*, fém. d'un adjectif **silouos* « pourvu de bois », dont le simple serait **sidā* « bois, forêt ». Mais à ce **sidā* supposé, le grec répond par ἴδα (pour **ἴδα*) « forêt », avec un *ī* long, et l'on a en Italie même le *Sīla saltus* du Bruttium, qui présente aussi la quantité longue (v. *Indogerm. Fschg.*, XXVI, 109 et suiv.). Il y aurait donc lieu de poser pour le latin, le grec et le celtique un élément radical **sīd-* ou **sīd-* « endroit sauvage, forêt », auquel se rattacherait le nom celtique de la bête sauvage, du cerf.

II. IRLANDAIS *FIACH* « CORBEAU ».

Puisque M. Marstrander a prouvé que le mot irlandais *fiach* « corbeau » était anciennement disyllabe (*Festskrift Alf Torp*,

1. M. Kuno Meyer m'informe que l'existence de ce mot comme nom commun lui est suspecte : il est en tout cas sûrement attesté comme nom propre, *Segais*, g. *na Segsa*, désignant une colline, au pied de laquelle la Boyne prend sa source (O'Mulconry's Gloss., dans *A. C. L.*, I, 273 et 319) ; ce nom propre apparaît plusieurs fois dans le Dindshenchas (*Rev. Celt.* XV, 334 et XVI, 149 : E. Gwynn, *Metr. Dinds.*, III, p. 130, l. 31, p. 288, l. 25). Est-ce lui qui figure aussi dans le nom d'un mètre irlandais, *súainem Segsa* « corde de Segais », mentionné par M. Kuno Meyer, *Ueber die älteste irische Dichtung*, I, p. 58 ?

2. Dans le glossaire d'O'Mulconry (nº 851, *A. C. L.*, I, 273), on lit : *sídhin .i. dam allaid, sidin immorro osfeoil*, mais sans signe de longueur. Je ne sais comment il faut interpréter le *sieng* (*ois-fheoil*) de l'*Oided mac nUisnig*, l. 160 (*Ir. Texte*, II, 2, p. 128 et 180).

p. 248). il faut renoncer au prototype **weiko-* imaginé par Wh. Stokes (*Urk. Spr.*, 263) et à l'étymologie, d'ailleurs très douteuse, qui s'y rapportait [1]. En revanche, il y a des chances pour que le mot contienne le suffixe *-ach*, si développé en irlandais comme suffixe d'adjectif : on sait que ce suffixe, qui remonte à **-āko-* a des correspondants dans la plupart des langues indo-européennes, où il est fort répandu (Brugmann, *Grdr.*, 2e éd., II, 2, p. 499).

Le mot *fiach* serait donc à l'origine une épithète, dont on aurait fait le nom de l'oiseau : phénomène très fréquent, et qui n'est pas pour étonner en celtique, puisque les noms du corbeau y sont en général à la fois récents et nombreux.

Un des traits les plus nets qui caractérisent le corbeau dans les légendes celtiques, c'est sa voracité. Le corbeau dépeceur de cadavres joue un rôle si considérable dans les récits de combat en Irlande et en Galles, qu'il est même devenu le symbole d'une divinité guerrière (v. A. Reinach, *R. Celt.*, XXXIV, p. 258). « Pâture de corbeau, proie de corbeau », cette formule revient à plusieurs reprises dans le lyrisme épique d'Aneirin : *bwyt brein, bud e vran* (p. 7, 12 éd. Evans), *kynt e vud e vran nogyt e allawr* « proie du corbeau avant l'autel » (p. 2, 9), *kynt e vwyt y vrein noc y argyurein* « pâture des corbeaux avant l'exposition funèbre » (p. 1, 7); cf. p. 20, 5, p. 23, 9, etc.

En Irlande, sous le nom de *bodb* (*badb*) ou de *crú fechta* « corneille de guerre » (cf. v. h. a. *walahraban* et scandin. *val-ravn* ap. K. Meyer, *Contr.*, p. 532), l'oiseau est sans cesse associé à l'idée du combat. L'auteur de la *Táin* mentionne la joie des corbeaux à se repaître de cadavres (éd. Windisch, l. 2389), leur cruauté (l. 1518) : « tu ne trouveras pas devant toi un guerrier plus rude... ni un corbeau plus avide de chair », dit quelque part Fergus à Medb en parlant de Cuchullin (L. U. 58 b 30 : *ni fairgébasu ardochind laech bas ansum*, ... *ná fiack bus féoilchairiu;* éd. Strachan-O'Keeffe, l. 349). La version du Book of Leinster (61 b 47) substitue dans le

1. Déjà M. Kuno Meyer avait indiqué l'emploi de *fiach* comme disyllabe dans la vieille poésie irlandaise (*a Primer of Irish Metrics*, p. 11).

même passage un loup au corbeau (*ní airgem and fá[e]l bad fuil-chuiriu* « nous ne rencontrons pas là un loup plus avide de sang », éd. Windisch. l. 849). Or le loup est par excellence l'animal vorace (v. H. Hubert, *R. Celt.*, XXXIV, 3, n. 3). Dans la Togail Bruidne Dá Derga, § 35 (*R. Celt.*, XXII, 39) on lit dans une description de combat : *sasad fiach, fothad m-bran* « rassasiement, pâture de corbeaux », à quoi Wh. Stokes compare justement la phrase islandaise : *fyrr vildak . . . hrafna sedhja á hrœum thinum* « j'aimerais mieux repaître les corbeaux de ta chair » *Helga Kviþa Hundingsbana* I, str. 44 (éd. Bugge).

Or, on rencontre dans plusieurs langues indo-européennes, y compris le celtique, une racine **wes-* qui signifie « se repaître ». Elle avait été jadis, sous la forme *vas-*, signalée en sanskrit védique : *ánu vāvase* (*R. V.*, VIII, 4, 8) et *vástoḥ* (*ibid.*, I, 174, 3), mais dans les deux cas M. Oldenberg rejette cette identification (*Ṛgveda*, I, 171 et II, 79). En revanche, malgré l'autorité de M. Bartholomae, c'est bien à la racine **wes-* « se repaître » qu'il faut, semble-t-il, rattacher zd *vāstrəm* « fourrage », *vastra* « gueule » et quelques autres mots iraniens (cf. Uhlenbeck, *Etym. Wtb. der altind. Sprache*, p. 278). En germanique la même racine est abondamment représentée : got. *wisan* « se donner du bon temps » *wizōn* « faire bombance » (*so wizondei ἡ σπαταλῶσα*), *anda-wizns* ὀψώνιον, *waila-wizns* « bonne nourriture » (cf. Streitberg, *I. F.*, XXII, 308), v. isl. *vist* « nourriture », v. h. a. *wist* « Lebensunterhalt », v. angl. *wist* « sustenance, food, luxury ». En latin, il faut probablement rattacher à la même racine le verbe *uescor* « je me repais », quitte à expliquer par **uē-esco-*, comme fait M. Niedermann (*I. F.*, X, 251), l'adjectif *uēscus*, dans le sens tout différent de « maigre, difficile sur la nourriture ».

Il n'y a pas en celtique de verbe correspondant; car les formes *dofeotar* « ils mangèrent » L. L. 291 b 20, *dootar*, *-dotar* « id. », *duaid* « il mangea », que Wh. Stokes rattachait à la racine **wes-* (*Urk. Spr.*, 278), ont reçu à la fois de M. Thurneysen (*Hdb.*, I, 395) et de M. Pedersen (*Vgl. Gr.*, II 524) une explication différente. Mais il n'est guère possible de croire avec ce dernier (*ibid.*, II, 559) que le mot *fes*, *feis* « festin, beuverie » soit un emploi particulier du mot *feis* « fait de

dormir, de passer la nuit ». Dans le Saltair na Rann, *fri feis* signifie « pour manger » tout simplement (v. 1563, 1571). Des locutions comme *do chathim fessi Temrach* (L. U., 52 a 17), *do thomailt fesse Temrach* (*Z. C. P.*, III, 4, § 7), impliquent pour le mot *fes* le sens de « repas, festin »[1].

Et d'ailleurs il est important de noter que ce mot *fes* est appliqué au corbeau dans un passage en vers de la Táin :

biait colla fo chosaib
biait brain for branfesaib
« il y aura des corps foulés aux pieds,
les corbeaux seront à leurs festins ».

C'est là du moins le texte du Book of Lecan, 34 a 5 (éd. Strachan-O'Keeffe, l. 2077), confirmé par le Book of Leinster, 79 a 24, *betit brain ri brainessu* (= *brain-fessu*). La leçon du Lebor na hUidre, *branfossaib*, ne donne aucun sens satisfaisant.

On peut donc imaginer pour le nom du corbeau un ancien adjectif **wes-āko-* « vorace », d'où *fiach* sortirait régulièrement. Le passage de *e* à *i* en hiatus a été admis par M. Thurneysen (*Hdb.*, I, 46-47) et par M. Hessen (*Z. f. Celt. Phil.*, IX, 72) pour expliquer *siur* « sœur » et *niae* « descendant » ; *fiach* de **wesāko-* fournirait de ce fait un meilleur exemple, car les deux autres mots, comme on sait, admettent une explication différente (cf. *Indog. Anz.*, XXVII, 19). Toutefois, pour *fiach*, l'hypothèse d'un *ī* long issu d'ancien *ē* long n'est pas exclue ; un prototype **wēs-āko-* présenterait l'état allongé de la racine.

Le suffixe *-ach*, issu de **-āko-*, n'est plus employé en irlandais que joint à des substantifs : *cathach* « batailleur » de *cath* ou *gortach* « affamé » de *gorte*. De même en gallois le suffixe *-awg* (John Morris Jones, *op. cit.*, p. 256) ; en grec, le suffixe -ᾱκ(ο)- s'ajoute aussi de préférence à des noms (sub-

1. Il faut peut-être séparer de l'irlandais *fes* le gallois *dirwest* « jeûne » que Wh. Stokes y rattachait. Le mot, attesté en vieux-gallois sous la forme *diruestiat* gl. ieiunam, mais qui n'est pas brittonique commun, paraît à M. J. Morris Jones, composé de *dir-* préfixe augmentatif et d'un mot emprunté au vieil-anglais *fæsten* « jeûne » (*a Comp. Gramm.*, I, p. 266) ; on notera que le nom germanique du jeûne a de bonne heure passé en slave, v. sl. *postŭ*.

stantifs ou adjectifs) ; ainsi dans ἱέρᾱκος ou ἱέρᾱξ « épervier » de ἱερός, πίθηκος « singe » de *πιθος « laid » (cf. lat. *foedus*). Mais en latin, le suffixe *-āc-* s'est particulièrement développé après des racines verbales, c'est-à-dire comme suffixe primaire : *abstinax*, *audax*, *bibax*, *capax*, *dicax*, *fallax*, *ferax*, *fugax*, *furax*, *loquax*, *mendax*, *morax*, *mordax*, *petax*, *procax*, *rapax*, *sagax*, *salax*, *sequax*, *sonax*, *tagax*, *tenax*, (*per*)*uicax*, *uomax*, *uorax*, etc. Et il y a en irlandais un ou deux exemples du même type : ainsi *tarrach* « tremblant » de **trs-āko-*, peut-être *sinnach* « *puant » d'où « renard » (*Rev. Celt.*, XXXII, 239) et *scethach* « dégoûtant, qui fait vomir » (O'Dav., 1489 dans *A. f. Celt. Lex.*, II, 462) de *scethim* « je vomis », dont le rapport sémantique est toutefois différent. Le mot *fiach*, de **wĕs-āko-*, pourrait appartenir à la même catégorie.

Un autre nom irlandais du corbeau, *fang* (ap. Windisch, *Táin bó Cúalnge*, p. 354) est évidemment à rapprocher du gallois *gwanc* et *gwang* « voracité », *gwancus* « vorace ». Ce rapprochement confirme dans une certaine mesure l'étymologie proposée ici pour *fiach*.

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. G. DOTTIN. Manuel d'Irlandais moyen. — II. Kuno MEYER, Ueber die älteste irische Dichtung. — III. E. GWYNN, The metrical Dindshenchas, part III. — IV. H. GRÖHLER, Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen, I. — V. H. STEINBERGER, Hirlanda von Bretagne. — VI. J. LOTH, Les Mabinogion, 2e édition. — VII. Marquis de BELLEVUE, Le camp de Coetquidan. — VIII. Le même, Paimpont, 2e édition. — IX. F. SAGOT, La Bretagne romaine.

I

Georges DOTTIN. *Manuel d'Irlandais moyen*. I. Grammaire xxvij-301 p.; II. Textes et glossaire, xxviij-264 p. pet. 8°. Paris, Champion, 1913.

Nous annoncions dernièrement la publication prochaine de cet ouvrage, dont le premier volume était imprimé depuis quelques mois. L'impression du second volume vient seulement d'être terminée, et le tout est mis en vente en cette fin d'année 1913. Ce sont les étrennes de M. Dottin aux celtistes, des étrennes d'une rare valeur, dont on peut résumer l'importance en disant que cet ouvrage est unique en son genre. Ce n'est pas employer une formule banale que le louer de combler une lacune : il est exactement le premier manuel qu'on possède pour étudier le moyen-irlandais. Depuis quelques années, les moyens d'étude ne font pas défaut à ceux qu'attire le vieil-irlandais. D'autre part, l'irlandais moderne, grâce à plusieurs grammaires pratiques et à quelques descriptions scientifiques de parlers locaux, est aisément abordable. Mais pour les textes qui vont du XIIe au XVIe siècle, c'est-à-dire pour les textes en moyen-irlandais, on n'avait jusqu'ici rigoureusement aucun instrument de travail.

Ce moyen-irlandais est d'ailleurs un chaos, à beaucoup d'égards.

Au point de vue littéraire, on commence seulement à faire le triage des textes, à en établir les rapports et la filiation, à classer les différentes versions des légendes. C'est un travail délicat, que M. Thurneysen réussit, comme on sait, dans la perfection et dont il a fourni déjà plusieurs modèles. Au point de vue grammatical, on ne possède pour le moyen-irlandais que quelques monographies sur des questions de détail, mais pas de travaux d'ensemble, encore moins de répertoires. C'est la lexicographie, grâce à MM. Windisch et K. Meyer et grâce à Atkinson, qui a été poussée le plus loin ; et pourtant on n'a pas encore ce dictionnaire complet, toujours attendu et dont l'achèvement se fera sans doute longtemps attendre.

Pour donner à son œuvre plus d'utilité pratique, M. Dottin l'a fort sagement limitée. Il s'est borné à dépouiller un certain genre de textes, les textes religieux du Leabhar Breacc, ceux-là mêmes dont M. Atkinson a donné une édition célèbre avec un si précieux glossaire. Ces textes ont en effet l'avantage de présenter en général une langue homogène, moins artificielle, moins embarrassée d'archaïsmes, moins pénétrée de souvenirs littéraires que la langue des récits épiques, plus rapprochée par conséquent de la langue parlée. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le fameux *Lebor na hUidre*, écrit avant 1106, renferme à côté de morceaux épiques, de tour fort archaïque, un texte religieux, la Vision d'Adamnán, dont la langue est déjà très voisine des homélies du Leabhar Breacc. Comme les textes religieux s'adressaient au peuple, que c'étaient des œuvres de propagande et d'édification, toute recherche en est bannie ; la langue en est simple, claire et facile, pour de l'irlandais. C'est la grammaire de cette langue que M. Dottin a composée. Il dit lui-même avec juste raison que son manuel peut servir commodément d'introduction à l'étude de l'irlandais en général ; en effet, par une progression toute naturelle, l'étudiant passera de la langue des textes religieux à la langue des textes épiques, et par celle-là il gagnera peu à peu le vieil-irlandais, dont il pourra plus aisément aborder alors les difficultés. L'ouvrage a donc une valeur pratique de premier ordre : c'est un guide où l'auteur conduit le novice comme par la main à travers les premières broussailles qui marquent la lisière de la forêt : plus tard viendront les longues courses sous bois et les ascensions périlleuses.

Les qualités pédagogiques de M. Dottin sont si éclatantes et d'ailleurs si unanimement reconnues qu'il nous en coûte peu de signaler ici un défaut dont elles s'accompagnent et qui en font pour ainsi dire le revers. On connait la façon de procéder du savant

auteur. Il en a donné dans son *Manuel de l'antiquité celtique* un exemple illustre, qui n'a pas laissé de choquer certains esprits systématiques. M. Dottin est avant tout l'ennemi des systèmes; son érudition très souple refuse de s'enfermer en des constructions rigides, bâties sur un plan méthodiquement arrêté. Quand il expose des faits, il s'interdit d'ajouter rien de lui-même à ce que fournit la réalité, si diverse et variée qu'elle soit. Les lois générales, qui permettent de relier les phénomènes et aussi d'établir entre eux des différences de valeur et de proportion, ne l'intéressent pas. Il y trouve je ne sais quoi de subjectif, qui l'inquiète. Il a un parti pris d'être aussi impersonnel que possible, de se borner au rôle de miroir fidèle, qui reflète et n'interprète pas. Cette disposition d'esprit, qui est en un certain sens un défaut, se retrouve naturellement dans sa grammaire du moyen-irlandais. Bien que le moyen-irlandais des textes religieux ait une régularité beaucoup plus grande que celui des textes épiques, on y rencontre cependant bien des contradictions, des disparates et des exceptions. Mais les exceptions ont pour M. Dottin la même valeur que la règle, une valeur concrète. Son principe est de donner au lecteur tout ce qu'il a relevé sur ses fiches, et de répartir sa matière en de petites classifications purement extérieures, sans chercher toujours à établir un lien entre elles. Par exemple, il signale à la fois et sur le même plan, p. 28, la combinaison de *tc* en *cc* qui est normale après l'accent, et celle de *th* en *d* avant l'accent qui n'est attestée que dans le verbe *aderim* « je dis » et par ailleurs ne s'explique pas. Il ne faut donc pas chercher dans son exposé les grandes lois phonétiques et morphologiques, en lesquelles se résume l'évolution de l'irlandais: il ne nous présente que des faits, des séries de faits juxtaposés, et parfois rien que de la poussière de faits.

L'exposé se recommande d'ailleurs d'un bout à l'autre par l'exactitude et la précision. C'est à peine si l'on trouve à relever quelques erreurs ou omissions. Ainsi p. 73, dans le § 102, M. Dottin a oublié de mentionner l'usage si fréquent de la préposition à forme pronominale devant l'article : *trit in dorus* « à travers la porte », *roimh in imper* « devant l'empereur » (cf. *R. Celt.*, XXXII, p. 147, n. 3 et p. 336). — P. 93, l. 1, *air* « sur lui » ne vient pas de *ar* (on aurait *aire*), mais de *for* (*air* = *fair*). — P. 75, la règle du § d n'est loin d'être absolue : on lit *in grian* P. H. 2696, *do chriaid in talman*, P. H. 5994, et il semble qu'après préposition l'article soit généralement exprimé (*isin talmain*, *frisin ngréin*). — Parfois aussi, la rédaction des règles laisse à désirer ; en cette même page 75, l'auteur aurait dû marquer l'étroit rapport qui unit la règle du § b

à celle du § a 2°; elles dépendent l'une de l'autre. A la page 123, § 204, la règle que le subjonctif « s'emploie comme optatif » sera bien peu claire à ceux qui n'ont jamais étudié la grammaire grecque. P. 217, la règle du § 321 est franchement incompréhensible; on n'en pourrait rien tirer si les exemples ne venaient indiquer la pensée de l'auteur.

Le choix de textes qui forme le second volume de l'ouvrage est appelé, pour les raisons indiquées plus haut, à rendre les plus grands services. L'auteur a mis en tête une bibliographie sommaire des textes du moyen-irlandais publiés jusqu'ici; ce qui sera fort instructif pour les apprentis celtistes. Les textes qu'il reproduit lui-même sont tous tirés du Leabhar Breacc; ils sont cependant suffisamment variés pour donner une juste idée des divers aspects de la littérature religieuse. De cette littérature, M. Dottin dans sa Préface exagère peut-être un peu l'intérêt; sans doute il ne pouvait moins faire, sous peine de décourager ses lecteurs. Mais quiconque a pratiqué si peu que ce soit les textes épiques, si vivants, si colorés, si originaux, ne peut s'empêcher de sentir la médiocrité des productions hagiographiques, dont le fond est en général aussi plat que la forme est misérable. Il faut toutefois reconnaître que M. Dottin, pour faire valoir sa matière, en a choisi les morceaux les plus intéressants; il les a de plus réduits à de justes dimensions et coupés assez court pour qu'on ne sente pas le défaut principal de cette littérature, qui est la longueur et la monotonie.

Les textes sont accompagnés de notes réparties en deux séries. Il y a d'abord des notes critiques offrant les variantes tirées d'autres manuscrits pour les textes qui sont contenus dans plusieurs. Il y a de plus des notes explicatives, surtout grammaticales. Celles-ci donnent lieu à quelques critiques. Tout d'abord, certains enseignements qu'elle fournissent auraient dû trouver place dans la grammaire; par exemple ce qui est dit à la note 3 de la page 75 sur l'idiotisme *conid for gói ata* « que c'est menteur qu'il est », ou à la note 25 de la page 6 sur la forme *cat* « eux » (reproduite moins clairement p. 41, n. 12). Au lieu de faire intervenir l'analogie de *labra*, p. 90, n. 12, pour expliquer *rada* et *dula*, il suffisait de renvoyer à la grammaire, p. 101, § 162, 2. Souvent aussi, les notes donnent simplement une traduction libre du texte sans fournir à l'étudiant le moyen d'interpréter la valeur des mots : ainsi p. 23, n. 9, il ne suffisait pas d'expliquer *cid dai da-m* par « que me veux-tu ? » ou p. 119, n. 2, *atbertha fris* par « était son nom » (cf. p. 18, n. 5), ou encore p. 78, n. 4, *doberad do* par « à lui donner » ; cette dernière traduction risque même d'induire en

erreur. P. 46, n. 9, *di-a fhis* « pour savoir » demandait un mot d'explication ; et de même p. 51, n. 1, *co ruca lais* « qu'il t'emporte avec lui », puisqu'il n'y a pas de pronom infixe. Ce ne sont là que des vétilles, mais qui ont leur importance dans un manuel destiné à des débutants. Il y a même dans les notes quelques erreurs de fait. Ainsi, p. 4, n. 28, il est faux de dire que *tomlid* est « plus correct » que *dosmelid* ; l'impératif est toujours deutérotonique quand il y a un pronom infixe. P. 69, n. 1, expliquer *sinne* par « nous sommes » est d'une concision exagérée, mais expliquer *dún* par « nous avons » est une erreur, en contradiction avec l'enseignement même de la grammaire, p. 242. Enfin, p. 94, n. 2, *in* est donné, par un singulier lapsus, comme un ancien article neutre. A la page 106, l. 14, il faut lire *dergmartra* et à la page 128, supprimer l'appel de note 4. En revanche, à la page 262, au sujet de *olc lith*, on pouvait ajouter comme référence p. 133, l. 17.

Dans le glossaire, manque le mot *airem* « laboureur » (*airemun*, p. 129, l. 2) et p. 171, la forme *cenglaid* devait être donnée comme une 2e pers. du pluriel (v. p. 92, l. 3). Le principal reproche qu'on pourrait adresser à ce glossaire se rapporte à la façon dont les mots sont coupés ou transcrits : on lit par exemple p. 203 *for-ai-langatar*, alors que le texte porte *fo-r-ailangatar* (p. 128) et la note 2 au texte *fo-roe-langatar* : il fallait choisir. Mais la transcription surtout prête le flanc à la critique. C'est une décision peu heureuse qu'a prise l'auteur de conserver dans le glossaire l'aspiration initiale des mots du texte. Cela ne peut que troubler les débutants et leur donner sur le phénomène de l'aspiration des idées fausses. Il arrive même à l'auteur d'enregistrer sous forme « aspirée » un mot qui a dans le texte sa forme normale : *chrabuid*, p. 178, alors qu'on lit *cend crabuid*, p. 119, l. 4. Ces menues taches disparaîtront à la seconde édition.

J. Vendryes.

II

Kuno Meyer. *Ueber die älteste irische Dichtung*, I. Rhythmische alliterierende Reimstrophen. Berlin, 1913, 61 p. 4° (extrait des Abhandlungen der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften, Phil.- hist. Classe, N. 6).

Cette plus ancienne versification irlandaise, dont M. Kuno Meyer entreprend l'étude, est restée jusqu'ici à peu près méconnue.

Sans doute on en soupçonnait l'existence, et des celtistes comme MM. Windisch, Thurneysen, Rhŷs, sans parler de M. Kuno Meyer lui-même, avaient eu l'occasion d'en rencontrer çà et là des spécimens attardés. Mais on ignorait tout de ses principes et de ses règles. C'est qu'elle était en vigueur antérieurement au VIIe siècle de notre ère, époque où remontent les plus anciens documents de la versification syllabique à rime finale, inspirée de modèles romans, qui devait dominer tout le développement de la poésie irlandaise au moyen-âge. La versification dont M. Kuno Meyer s'occupe ici est d'un type tout différent. Elle ne repose pas sur le nombre des syllabes, mais entièrement sur l'accent des mots qui ne joue qu'un rôle secondaire dans la versification ultérieure. Elle comprend des séries de « Langzeilen », séparées en deux par une coupe. En outre, elle comporte, comme élément essentiel, l'allitération, mais une allitération d'un genre spécial, qui consiste en ce fait que le phonème initial d'un mot doit se répéter à l'initiale du mot ou d'un certain nombre de mots suivants, jusqu'à ce qu'une nouvelle allitération introduise une nouvelle série qui comprend également deux ou plusieurs mots [1]. Toutefois le mot initial de chaque poème est en dehors des séries d'allitération. On peut citer comme type de ce genre de poésie la strophe suivante :

fiada nóib, núall trén,
triar athar úasal óingeine,
abb nóibnime nél.
« seigneur saint — cri puissant —
noble trinité du père de l'enfant unique,
abbé du saint ciel de nuages ».

Mais dans la pratique, le principe de l'allitération admet un certain nombre de tempéraments qui facilitent l'exécution des poèmes ; ainsi on fait allitérer « pour l'œil » l'initiale d'une syllabe tonique et celle d'une syllabe atone. M. Kuno Meyer désigne ce genre d'allitération du nom de « liaison » (Bindung). La liaison admet en outre l'équivalence des sourdes et des sonores, de sorte que *c* et *t* peuvent allitérer respectivement avec *g* et *d*.

1. En lisant dans le travail de M. Kuno Meyer l'exposé si précis des règles de cette versification irlandaise, on ne peut s'empêcher de songer à la versification du saturnien latin. Il y a en gros entre les deux certaines analogies frappantes ; mais il serait sans doute vain de chercher à les poursuivre dans le détail.

Elle se complique souvent aussi de l'emploi de la rime intérieure; enfin, certaines conventions spéciales peuvent en atténuer la rigueur. C'est en somme un jeu très subtil et très compliqué, dont M. Kuno Meyer nous donne pour commencer quatre échantillons.

Il s'agit de quatre poèmes, dont les trois premiers portent le titre de *fursundund* « illumination, éclaircissement » ; ce mot se rapporte au caractère des poèmes, consacrés à développer des généalogies princières, à célébrer des princes et des dynasties ἐς γένος, comme dit Appien (*de reb. Gallicis*, cap. 12). Le quatrième a le même objet, s'il ne porte pas le même titre; il est vrai que les héros qu'il célèbre appartiennent au Munster, et non plus au Leinster, comme ceux des trois premiers. Tous quatre sont formés de strophes, contenant chacune deux Langzeilen, dont l'étendue varie suivant les poèmes. La langue en est fort archaïque et fourmille de particularités curieuses. M. Kuno Meyer en donne une traduction, sauf pour le second poème, qui ne comprend guère que des noms propres et des chevilles; il en donne surtout un abondant commentaire, historique et philologique, rempli, comme toujours, de détails fort instructifs.

J. Vendryes.

III

Edward Gwynn. *The Metrical Dindshenchas*, Part III. Dublin, 1913, x-562 p. 8° (Todd Lecture Series, vol. X), 7 s. 6 d.

M. Edward Gwynn se consacre depuis de longues années à une entreprise fort méritoire, qui est l'étude et la publication du dindshenchas. On sait qu'il faut entendre sous ce nom une collection de légendes se rapportant aux noms de lieux : *dind-śenchas* « topographical lore », comme traduit M. Kuno Meyer (*Contrib.*, p. 654), de *dind* « ville » et *senchas* « histoire », ou « antiquité ». C'est un genre littéraire, qui a eu beaucoup de succès dans l'Irlande du Moyen âge. Il se présente sous deux formes, en vers et en prose. Le dindshenchas en prose a été publié par Whitley Stokes aux tomes XV et XVI de la *Revue Celtique* ; l'illustre celtiste avait pris pour base la version que contient le manuscrit de Rennes, mais il y avait joint des suppléments tirés du Book of Lecan et du Book of Leinster; des notes abondantes éclaircissaient le texte et ajoutaient à la traduction ; enfin un triple index, des noms de lieu,

des choses et des mots complétait ce savant travail (t. XVI, p. 284). Le même Whitley Stokes a édité dans *Folk-lore*, t. III, p. 467-516 la version du dindshenchas d'Oxford et dans *Folk-lore*, t. IV, p. 471-497 la version du manuscrit d'Edimbourg.

Le dindshenchas en vers est conservé plus ou moins intégralement dans quatorze manuscrits, parmi lesquels le Book of Leinster fournit le texte le plus important et aussi le plus complet. M. Ed. Gwynn qui a fait sa spécialité du dindshenchas en vers, a pris comme base le texte du Book of Leinster, mais, voulant faire une édition critique de ce texte, il a pris soin de donner en note les principales variantes des autres manuscrits. Sous le titre *Poems from the Dindshenchas* il publiait en 1900 un recueil de morceaux choisis, édités d'après ce principe, avec traduction anglaise et vocabulaire. C'était un prélude à une publication plus vaste, qui devait comprendre le dindshenchas en son entier. Cette publication a commencé en 1903, par un volume de 82 pages, qui contenait six poèmes ; elle se continua en 1906 par un volume de 108 pages, où dix-huit poèmes étaient insérés. Le troisième volume, que nous annonçons aujourd'hui, s'est fait attendre sept ans, mais il est beaucoup plus considérable que les précédents, puisqu'il compte 562 pages et comprend 85 poèmes. Néanmoins, nous ne sommes pas encore au terme de l'entreprise. M. Gwynn suit dans son édition l'ordre des morceaux en prose publiés par Whitley Stokes : le poème sur Loch Erne, par lequel se termine ce troisième volume, correspond au numéro 80 de Whitley Stokes, lequel numéro 80 est le dernier que contienne le tome XV de la Revue Celtique. Il reste donc à publier tous les poèmes correspondant aux morceaux en prose insérés au tome XVI de notre Revue. Or, les morceaux de ce tome sont numérotés de 81 à 130, sans compter les deux suppléments, qui portent à 161 le chiffre total des divisions du dindshenchas en prose. Il faut espérer que M. Gwynn ne nous fera pas trop attendre la fin du dindshenchas en vers. Comme ce texte a pour l'histoire de la langue un réel intérêt, chacun sera impatient d'en voir paraître le dernier volume, qui doit contenir en outre un index général et un glossaire ; si bien que le beau travail de M. Gwynn ne sera pratiquement utilisable que lorsqu'il sera achevé.

Pour le moment, il faut chercher les renseignements nécessaires à l'intelligence des poèmes dans les notes placées en queue du volume. Elles sont abondantes et touchent à la fois à la grammaire, au vocabulaire, à l'histoire et à la géographie. Elles éclairen très suffisamment les obscurités du texte, qui, en dehors

quelques difficultés de langue, résultent surtout de perpétuelles allusions. L'auteur du dindshenchas en vers, que la tradition prétend être le filé Amairgen fils d'Amalgaid, s'adressait évidemment à des auditeurs au courant des faits : plus d'une fois, en entamant une de ses histoires, il pouvait dire que chacun en général la connaissait déjà, *rochúala cách co coitchenn*. Mais la majorité des celtistes modernes n'est probablement pas dans ce cas : à ceux-là les notes de M. Gwynn, *senchas saidbir*, comme aurait dit le poète irlandais lui-même, fournissent les connaissances dont ils ont le plus besoin.

J. Vendryes.

IV

Hermann Gröhler. *Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*. Ier Teil. Heidelberg, Winter, 1913, xxiij-377 p. 8°. M. 10. (Sammlung romanischer Elementar-und Handbücher, Vte Reihe, 2ter Band).

On pouvait s'attendre à l'apparition prochaine d'un livre comme celui-ci. Après l'achèvement du monumental *Sprachschatz* de M. Alfred Holder, il était fatal que quelqu'un s'efforçât de dégager de cet amas colossal de matériaux les éléments d'une étude sur la toponomastique française. C'est là l'objet que s'est proposé M. Gröhler, déjà auteur d'un programme sur les noms de lieu français tirés de noms de peuples gaulois (Breslau, 1906). Il s'attaque cette fois à l'ensemble des noms de lieu de notre pays. Après une introduction, où il indique les sources et expose l'aspect ethnographique du problème, il passe en revue les noms ligures, ibères, phéniciens, grecs, enfin gaulois. Ces derniers, qui occupent de beaucoup la plus grande place dans l'ouvrage, sont suivis des noms préromains d'origine inconnue et des noms de lieu qui contiennent des noms d'homme latins. Tout cela ne forme qu'une première partie. La seconde doit comprendre les noms de lieu d'origine germanique et enfin ceux qui sont proprement romans ou français.

La matière est immense. Pour la traiter convenablement, il fallait des aptitudes assez variées. M. Gröhler qui est probablement un bon romaniste, puisqu'il se recommande du patronage d'un maître comme M. Meyer-Lübke, manque évidemment de préparation linguistique générale et n'a en particulier des choses cel-

tiques qu'une connaissance très imparfaite. Ce que fournit sur les les langues celtiques le *Sprachschatz* de M. Holder, n'est pas, il s'en faut de beaucoup, la meilleure partie de ce magistral ouvrage ; c'est pourtant là que M. Gröhler semble avoir puisé toute sa science celtique. Aussi rencontre-t-on dans son livre plus d'une hypothèse insoutenable ou qui ne répond plus à l'état de la science. Un celtiste n'aurait guère aujourd'hui l'idée de rattacher au nom des *Vivisci* le mot irlandais *feb* (sur ce dernier v. Thurneysen, *Handbuch*, p. 182 et Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, 75) ou au nom d'*Avenches* le cornique *ewn*, all. *eben*. En rapprochant, p. 326, le thème *bodio-* de l'irlandais *buaid* « victoire », M. Gröhler méconnaît les lois élémentaires du vocalisme celtique : car *bodio-*, si l'on en croit la forme latinisée *badio-*, devait avoir un *o* bref ; c'est sans doute le répondant de l'irlandais *buide* « jaune ». Il est question, p. 130, d'un mot irlandais *buta* « Hütte » ; c'est *both* f. qu'il faut lire. M. Gröhler aura pris pour une forme irlandaise le prototype imaginé par Wh. Stokes (*Urk. Sp.*, p. 178). Les adjectifs *cunos* « haut », *connos* « rusé » *roudos* « rouge », etc. que M. Gröhler enregistre bravement sans astérisque n'ont malheureusement qu'une existence théorique. Parler, p. 179, d'un mot breton *tigern* qui serait l'équivalent du **Tigernos* gaulois, mais ne signifierait plus que « tête, bout », n'est sans doute que le résultat d'une lecture trop prompte et mal comprise d'un article de Zimmer. Voici qui est plus grave. P. 336, se trouve une énumération des localités qui portent le nom de *Vienne* ; l'auteur ne sait que faire de Vienne-la-Ville (Marne), qui dans l'itinéraire d'Antonin est indiquée *Axuena* ; il n'a pas vu que ce *Vienne*, écrit *Viaisne*, en vieux français, sort de *Vicus Axuennae* ; ce qui pourtant saute aux yeux.

De pareilles bévues dénotent une fâcheuse inexpérience des questions traitées. Mais il y en a qui sont aussi l'indice d'une méthode peu sûre d'elle-même. On trouve cité, p. 11, gall. **vernos* « Erle » et p. 146 gall. *verna* « Erle » ; il fallait dire gallo-lat. *uerna*, puisque le mot figure dans le Corpus des glossateurs latins. Ayant trouvé dans le Sprachschatz de M. Holder l'interprétation de l'élément *Blano-* (de **Blano-ialum* « Bléneau ») par la racine *bhlan-* (sic) du grec φλαν (sic) « sprudeln, schwellen », M. Gröhler reproduit telle quelle, p. 194, cette hypothèse de haute fantaisie. En revanche, bien qu'il mentionne, p. 85, l'explication que donne M. Holder du nom de ville *Lutetia*, issu par haplologie de *Lucotecia*, il réédite, p. 159, la vieille explication de Zeuss (*Lutetia* rattaché à *lutum* « boue »), que l'existence de Λουκοτεκια rend nécessairement caduque. Évidemment M. Gröhler n'a pas voulu

faire grâce à ses lecteurs d'une seule de ses fiches. Et ce désir l'a entraîné parfois à des bavardages inutiles : à quoi bon les remarques de la p. 159 sur la famille de Luynes, de la p. 144 sur Nogent-le-Rotrou [1], ou de la p. 193 sur Beaune-la-Rolande ? Cela n'a rien à faire avec les noms gaulois.

En revanche, il y a des lacunes.

Dans un aussi vaste sujet, on ne peut, sans excès de sévérité, reprocher à l'auteur celles qui tiennent à une insuffisance de sa documentation. Et cependant, il est regrettable que M. Gröhler n'ait jamais songé à consulter par exemple les *Mémoires de la Société de Linguistique*, qui figurent pourtant sur les rayons de la bibliothèque de Breslau. Il y aurait trouvé çà et là des indications dont il pouvait tirer parti, et qui étaient même de nature à lui éviter des erreurs, ainsi p. 102 sur le nom de la ville de *Melun* et p. 326 sur le prétendu *Mellosedum* (v. *M. S. L.*, XIII, 225), p. 341 sur *Cularo* er les noms de ce type (v. *M. S. L.*, XIII, 387), p. 161 sur *Nemours*, *Limours* et ce qu'il appelle l'*r* « inorganique » (v. *M. S. L.*, XIII, 390), etc. Il parle p. 332 d'une certaine interprétation de *Segustero* que d'Arbois de Jubainville aurait proposée dans la *Revue Celtique*, XXVII, 118 ; ce n'est pas exact. Du reste bien qu'il cite à l'occasion la *Revue Celtique*, M. Gröhler ne l'a dépouillée que superficiellement ; ce qu'il dit de *Virotutis*, p. 182, devait être complété par la mention d'un article publié ici même il y a quelques mois (t. XXXIII, p. 257). Enfin, il aurait trouvé dans la *Revue Celtique*, t. XII, p. 391, la référence à la note de M. Thurneysen sur le mot *-ialo-* (*Zeitsch. f. rom. Phil.*, XV, p. 268) ; il se borne à l'enregistrer p. 120, sans indiquer sa source, qui est sans doute uniquement le Sprachschatz de M. Holder [2].

Les lacunes les plus graves sont celles qui proviennent de la méthode même que l'auteur s'est imposée. Comme il ne s'intéresse qu'aux noms de lieu conservés aujourd'hui en France, il en a négligé un bon nombre qui ont encore, quoique disparus, une importance aux yeux du linguiste. Ainsi, en parlant du mot **riton*

1. A propos de ce nom, M. Gröhler formule la règle suivante, qui manque singulièrement de netteté et de précision, pour un romaniste : « Altfranzösisch hat der Artikel oft die Bedeutung des Determinativums, während der Genitiv unbezeichnet bleiben konnte ».

2. P. 147, le nom de *Vernou* se rencontre plus au Nord que dans les départements d'Indre-et-Loire (et non Maine-et-Loire) et de Loir-et-Cher ; il y a une commune de *Vernou* en Seine-et-Marne. P. 171, l. 10, lire Seine-et-Oise au lieu de Seine-et-Marne.

(mieux **ritu-*) « gué », p. 140, il a oublié *Ritumagus*, auj. Radepont, dans l'Eure. De même, il ne parle pas du nom des *Vocontii* et par suite ne signale pas le rapprochement si ingénieux proposé par M. Dottin entre ce mot et le nom de nombre *tricontis* (C. I. L., XIII, 2494) ; le paragraphe de la page 94 sur le nom des *Tricorii* et des *Petrucorii* aurait gagné à être allongé du nom propre *Vocorio* et appelait naturellement une étude d'ensemble des mots dont le premier terme est un nom de nombre. Mais M. Gröhler répugne aux généralisations : il se borne à des remarques de détail spéciales à chaque nom, alors que le groupement des faits peut seul conduire à des conclusions solides. Même au point de vue phonétique, il dédaigne les comparaisons qui éclairent et fortifient à la fois ; il est étrange qu'à propos du nom du Rouergue, *Rutenicus*, p. 73, il n'ait pas songé à citer Chanturgue, de *Cantobennicus* : il s'agit pourtant là d'un nom de lieu qui n'a point péri.

Le principal défaut du livre n'est pourtant pas dans ces détails qu'une seconde édition corrigerait aisément. Il est dans la préoccupation constante de l'auteur de donner la signification des noms étudiés. C'est là un des objets du livre que le titre même avoue un peu naïvement. Or, aux yeux d'un linguiste, les recherches de toponomastique n'ont aucun intérêt si elles sont seulement dirigées vers la détermination du sens des noms. Voulant coûte que coûte fournir pour chaque mot un certain sens, il n'hésite pas à enregistrer ou à admettre des rapprochements parfaitement vains et sans portée. On a déjà vu plus haut des échantillons de sa méthode. Il y en a bien d'autres. A quoi bon rappeler par exemple que tel ou tel érudit a expliqué le premier élément de *Melbodium* par le grec μέλας, qui serait en gaulois représenté par **melanos*, puisque ce *melanos* n'est en tout cas nulle part attesté ! P. 116, trouvant dans l'Itinéraire d'Antonin un nom de lieu *Petromantalum*, du pays des Veliocasses, M. Gröhler ajoute ingénument : Sollte *Mantalos* die Bedeutung « Kreuzweg » gehabt haben, so dass *Petromantalum* lat. *Quadruvium* entspräche ? L'hypothèse est absolument en l'air et n'a d'ailleurs aucun intérêt : mais elle est caractéristique de la méthode de l'auteur et de ses préoccupations.

En résumé, l'ouvrage paraît manquer à la fois de personnalité et de maturité. C'est un travail d'élève, entièrement de seconde main. L'auteur était insuffisamment armé pour faire la critique des matériaux qu'il réunissait. Il ne domine pas son sujet ; il n'a pas ce sentiment de la mesure et des proportions qui ne

s'acquiert que par une longue pratique des choses. Son excuse est dans la difficulté même de la tâche : il n'est rien de plus délicat, de plus dangereux même que la toponomastique. Toutefois, comme un répertoire, même imparfait, est toujours utile, on doit savoir gré à M. Gröhler de celui qu'il a composé ; il pourra rendre des services, en attendant mieux.

J. Vendryes.

V

Hermann Steinberger, *Untersuchungen zur Entstehung der Sage von* Hirlanda von Bretagne *sowie zu den ihr am nächsten verwandten Sagen.* Münchener Dissertation, 1913, 72 p. 8°.

La légende d'Hirlanda de Bretagne ne nous est connue que par l'ouvrage du Père Jésuite René de Cerisiers, *Les trois estats de l'innocence* (Paris, 1640, chez Camusat), dont elle forme la troisième et dernière partie. On en trouvera un résumé dans un article de R. Köhler publié dans la *Revue Celtique,* t. I, p. 222. L'ouvrage du P. de Cerisiers a été souvent réimprimé en français et traduit en diverses langues. Comme Köhler l'a reconnu, l'histoire d'Hirlanda de Bretagne est exactement celle de Sainte Tryphine, dans le mystère breton *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, rédigé au XVIIe siècle et publié par Luzel en 1863. La marche du récit et les épisodes sont semblables ; seuls les noms des personnages diffèrent totalement. M. Hermann Steinberger s'est proposé d'étudier la formation et l'origine de cette légende, en comparant le récit du P. de Cerisiers et le mystère breton entre eux et avec d'autres légendes similaires. Il s'agit d'un thème bien connu, répandu dans la plupart des littératures, celui de la femme innocente accusée par traîtrise d'un crime abominable, condamnée sur de fausses apparences et finalement sortant victorieuse des épreuves et des embûches préparées contre elle. C'est l'histoire de Geneviève de Brabant et de Berthe aux grands pieds, c'est celle aussi du comte de Toulouse (ou de Barcelone) et de l'Impératrice d'Allemagne, du chevalier au cygne, d'Hélène et d'Octavien (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 237). Par divers côtés elle se rattache à d'autres légendes encore. M. Steinberger montre fort justement qu'il n'y a rien d'absolument original dans la légende d'Hirlanda ; ce n'est pas une légende bretonne, c'est une légende à la fois germanique et romane combinée de plusieurs éléments rapportés d'ailleurs. C'est

à étudier la valeur et l'origine de ces éléments qu'il consacre sa dissertation.

On peut en louer la disposition générale et l'économie. Elle est bien composée, bien conduite, nourrie d'une érudition précise et variée. Les conclusions en paraissent solides, même s'il y avait à reprendre au tableau généalogique un peu compliqué par lequel l'ouvrage se termine. On notera que M. Steinberger approuve l'opinion de R. Köhler, suivant laquelle le nom de Hirlanda viendrait de ce que la princesse était d'Irlande ; en fait, dans le mystère breton, Tryphine est donnée comme originaire d'Hibernie. Souhaitons à quelque savant d'Irlande de nous découvrir, si possible, l'ascendance de cette princesse.

J. Vendryes.

VI

J. Loth, *Les Mabinogion* du Livre rouge de Hergest avec les variantes du Livre Blanc de Rhydderch, traduit du gallois avec une introduction, un commentaire explicatif et des notes critiques. Deuxième édition, entièrement revue, corrigée et augmentée. Paris, Fontemoing, 1913, 2 vol. de 437 et 479 pages, 8°.

Lorsque parut en 1889 la traduction des *Mabinogion* de M. J. Loth, la *Revue Celtique* l'annonça au public avec empressement et lui rendit aussitôt, par la plume autorisée de MM. G. Dottin et Em. Ernault, un juste hommage (v. tome X, pp. 151, 256, et 370). Depuis, l'importance de cet ouvrage s'est affirmée de jour en jour. Ce n'était pas seulement la mise en francais d'une des œuvres les plus célèbres de la littérature galloise, le moyen fourni aux romanistes d'établir entre les littératures du moyen âge une comparaison précise basée sur une interprétation sûre du texte gallois. Dans l'histoire des études celtiques, qui seules nous intéressent ici, la traduction de M. J. Loth marquait une date importante, car c'était la première fois que le texte gallois lui-même était soumis à une critique rigoureusement philologique. La traduction anglaise de Lady Guest, si attrayante qu'elle soit à beaucoup d'égards, avait un peu trop les mérites qui firent le succès des « belles infidèles » de Perrot d'Ablancourt ; tout y était sacrifié au désir d'enjoliver le récit, d'y répandre des grâces honnêtes et de le rendre digne à la fois de la jeunesse et des gens de goût. C'était une œuvre d'éducation et de récréation. M. J. Loth

a fait œuvre de science. Au moment même où il préparait sa traduction française, l'établissement du texte gallois était singulièrement facilité par la publication du Red Book of Hergest, que venaient d'achever MM. Rhys et J. G. Evans. Il profita amplement de cette publication, corrigeant sur bien des points le texte dont s'était servie Lady Guest, proposant des interprétations nouvelles suggérées par l'étude d'un texte meilleur. En outre, grâce à une connaissance approfondie de la langue et de la littérature galloises du moyen âge, il donnait dans ses notes un commentaire abondant qui éclaircissait un grand nombre des difficultés linguistiques et historiques du texte. Enfin il exposait dans l'Introduction ce que l'on pouvait savoir alors sur la formation des Mabinogion, sur leur place dans la littérature du Moyen âge. Tout ce beau travail, qui faisait grand honneur à la science française, fut apprécié partout comme il le méritait.

Mais avec le temps, il était devenu arriéré. A mesure que, par la publication de nouveaux textes, on connaissait mieux le moyen-gallois, plusieurs détails de la langue des Mabinogion se précisaient et s'éclairaient. En outre, l'activité des romanistes et des médiévistes qui se portait de plus en plus vers l'étude des sources, en partie grâce à l'impulsion donnée par M. Loth lui-même, rendait nécessaire une mise au point nouvelle des questions traitées dans l'Introduction. Enfin, ce fut un événement capital que la publication par M. J. G. Evans en 1909 de la version contenue dans le Livre Blanc de Rhydderch : la *Revue Celtique* (v. t. XXXI, 106) a signalé en son temps l'importance de cette publication, qui permettait de rectifier sur bien des points la version du Livre Rouge et fournissait des données nouvelles et précieuses à l'étude de la composition des Mabinogion (v. notamment la thèse de miss Mary Williams sur la composition du roman de Peredur).

La deuxième édition de la traduction de M. Loth a donc exigé une révision complète et minutieuse du texte, une refonte générale de l'Introduction et des notes. Elle a sur bien des points tout l'intérêt de la nouveauté. Les dimensions en ont été sensiblemen accrues. L'introduction, par exemple, a passé de 26 à 80 pages ; on y trouvera le résumé critique des derniers travaux parus sur la date et la formation des Mabinogion, sur le développement du cycle arthurien, sur le rapport des récits gallois avec la littérature du continent. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le détail de ces questions. Les idées de M. Loth sont bien connues de nos lecteurs : ils en ont eu la primeur au cours des années précédentes, et notamment dans ces *Contributions à l'étude des romans de la Table*

ronde, qui ont paru ici-même avant d'être réunies en volume. La traduction, revue d'un bout à l'autre, a été en maint endroit corrigée et améliorée. Des notes critiques, pour lesquelles la version du Livre Blanc devait être naturellement utilisée, nous ne dirons qu'un mot : elles réservaient à M. Loth une tâche fort agréable. En comparant les deux versions, il lui arrivait en effet souvent de rencontrer dans le Livre Blanc des variantes qu'il avait lui-même proposées jadis sous forme de conjectures : c'est pour un philologue l'épreuve la plus sûre et la satisfaction la plus flatteuse.

J. Vendryes.

VII

Marquis de Bellevue. *Le camp de Coetquidan*, anciens monuments et seigneuries qui existaient sur son territoire et vues lithographiées. Paris, Champion, 1913.

Cette belle publication arrive à son heure : le champ de tir de Coetquidan va être agrandi, ce qui occasionne l'expropriation de 3000 hectares de terrain. Or, sur sur ce terrain, il y a des monuments préhistoriques et gallo-romains, des chapelles, des croix, des châteaux et manoirs exposés à disparaître. Aussi M. de Bellevue a-t-il obéi à une pensée pieuse et fait œuvre du bon Breton en nous donnant l'historique et la description de ces souvenirs d'un passé parfois bien lointain.

L'*Association bretonne*, la *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, le *Conseil général du Morbihan*, ont émis le vœu que l'Administration de la Guerre et les pouvoirs compétents défendent et protègent ces monuments par des épaulements et des clôtures contre tout risque de destruction ou de déprédation : espérons qu'il sera entendu.

Les landes de Coetquidan s'étendent sur une région des plus pittoresques, entre Beignon et Porearo, Guer et Augan (Morbihan), au sud de l'antique forêt de Paimpont ou de Brocéliande. L'auteur (p. 8) croit qu'à l'époque romaine, ce territoire a aussi servi de camp. Les raisons qu'il en donne sont simplement étymologiques et bien hasardées : *Alcam*, *Campénéac*, *Campel*, et le village de *Valescamp* en Guer, renfermeraient tous le mot *camp*. Pour *Alcam*, c'est impossible : si on suppose une origine romane à ce mot, on en eût sûrement, au IXe siècle, le nom *Al-camp*. Le rapport entre Alcam et Augan n'est pas facile à établir : dès 1131 on trouve *Algan* (Rosenzweig, *Repert. arch.*). Il me semble probable que *Alcam*

doit être lu *Alcan*. Campéréac est un nom de *fundus* tiré d'un nom d'homme et est identique à *Champigné*, *Champigny* ; la forme la plus ancienne est *Kemperiac*. *Campel* peut venir de *Campellus*, fr. *Champeau* : je ne connais pas les formes anciennes de ce nom. Quant à *Valescamp*, il est écrit *Valescan*. Un camp romain véritable de cette importance eût laissé des traces inffaçables et des restes importants.

M. de Bellevue est un guide bien informé, des plus agréables à suivre. Il nous a non seulement donné la physionomie de bon nombre de chapelles et manoirs curieux, mais encore beaucoup de légendes et traditions qu'il eût été fâcheux de laisser se perdre. Il n'a qu'un tort, c'est de céder trop facilement au prurit étymologique :

p. 8 : *Coëtquidan* serait *Coet-Idan*, au-desous du bois : impossible, et de plus la construction est anti-bretonne. Le second terme *-quidan* a dû être *Guidan* : *qui* est assourdi par le t de Coët.

p. 13 : *Brambellé* serait *Bro-Bellech*, le pays du prêtre, ou *Bran-Bellen*, *le terrain de Bellen*. *Bran* dans toute cette zône et dans le vannetais, en général, représente *bren*, *brin*, colline : les exemples abondent. Quant à *Bellé* (on écrit auj. Brambelay), je n'en sais pas le sens, mais en tout cas, ce ne peut-être *Bellec'h* : il faudrait au moins *Bellec* ; *Bellen* ne vaut pas mieux.

p. 34 : L'auteur croit que le château de Bois-du-Loup est l'*aula Coët-louh* résidence de Nomenoe. *Coit-louh* (et non *Coet-louh*) paraît être représenté aujourd'hui par *Coetleu*, en St-Congard, mais la terminaison ne concorde pas. Il n'est pas impossible que *Bois-du-Loup* soit une traduction de *Coet-louh*. Plusieurs *louh* ou *louch* ont été remplacés par *-loup*. Le *Pas-du-Loup* dans la forêt de Paimpont désigne un étang. Ce qui est embarrassant pour *Coitlouh*, c'est la graphie *ou* au IXe siècle : on attendrait *-luh* ou *luch* qui se trouve en effet dans le cart. de Redon ; aussi *Coëtleu* ne doit-il pas être rejeté. *Coyboh* de 886 n'existe pas sous cette forme : c'est *Coetbot*.

p. 55 *Roherman* ne peut signifier *le pays des Rochers*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la première syllabe représente *roc'h*, rocher.

p. 58 *Bernéan* : au lieu de *Lis-Bron-Even* il faut lire *Lis-Bron-Ewin* : le *lis* (cour aux retranchements circulaires) du *Mamelon d'Ewin*. *Bron*, *bren*, sont devenus fréquemment *Ber-* en construction : *Bernilis* en Moustoir-Remungol pour *Bren-ilis*. *Ewin*, *Ewen* a perdu *w* comme *Mewen* est *St. Méen* [1].

1. Bernéan se prononce semble-t-il *Bernin* (C. Bellamy, *La Forêt de Bréchiliant*, p. 35).

p. 58 Je ne sais si *Trécesson* est sur l'emplacement de *Lisuisonn* (et non *Lis-Wisson*), mais sûrement les deux noms sont différents. Je ne connais pas *Treb-Wisson*. Il faut lire aussi *Riwalt* au lieu de *Risvalt*.

Ces légères taches n'enlèveront rien à l'intérêt de l'ouvrage. D'ailleurs l'auteur n'a aucune prétention au titre de celtiste ni même de bretonnant.

J. Loth.

VIII

Marquis de Bellevue. *Paimpont*, seconde édition, revue et augmentée avec vues lithographiques. Paris, Champion 1913.

Cet ouvrage, en ce qui concerne les seigneurs, châtellenies, fondations religieuses de la région de Paimpont, sera, pour l'époque du moyen âge, consulté avec fruit. Ce qui en rendra toujours l'usage délicat, c'est que l'auteur n'indique pas ses sources. Un *index* des noms d'hommes et de lieux eût été fort utile.

Pour les périodes anciennes, antérieures au XIIe siècle, surtout ce qui concerne *la Forêt druidique*, *la Forêt enchantée*, à peu près tout serait à critiquer. Je n'insisterai pas, ayant pour le talent d'écrivain et l'érudition de l'auteur, et sa personne, la plus grande estime. Il est clair que M. de Bellevue n'est pas au courant de la littérature scientifique concernant les anciens Celtes et les Romans de la Table Ronde. Les étymologies fâcheuses, également, n'y manquent pas.

J. Loth.

IX

F. Sagot. *La Bretagne romaine*. Paris, Fontemoing. 1911. xviij-417 p. 8°. 12 fr.

Malgré un très grand nombre de travaux de détail, l'histoire de l'île de Bretagne pendant l'occupation romaine était encore à écrire[1]. M. Sagot a donc fait une œuvre des plus utiles, en réunis-

1. *Roman Britain* de Scarth (collection *Early Britain* : la 2e éd. est de 1887) est un livre élémentaire et plein de lacunes. *La Roman Britain* de Conybeare est plus récente (collection *Early Britain* 1903). Mais d'après un bon juge (Haverfield, *Athenaeum*, 1903 (II), p. 197), c'est un travail d'amateur.

sant tout ce que les auteurs de l'antiquité, l'épigraphie et l'archéologie peuvent nous apprendre sur cette histoire. Il a poussé le scrupule jusqu'à aller examiner lui-même les vestiges si nombreux de l'occupation romaine. Dans une œuvre aussi vaste, malgré la conscience de l'auteur, quelques lacunes, des erreurs mêmes étaient inévitables. Elles ne sont pas d'ailleurs de nature à diminuer la valeur de son travail : il constitue un répertoire commode et des plus utiles pour tous ceux que ce vaste sujet intéresse.

p. 14. D'après l'auteur, *au Ier siècle de notre ère, les Romains croient encore au continent britannique*. J'avoue ne pas comprendre ce que l'auteur a voulu dire. Assurément les auteurs de l'antiquité connaissaient assez mal la situation de l'île. Ils se trompent tous sur sa situation, c'est ainsi que Ponponius Mela, Vibius Sequester, l'Itinéraire d'Antonin, désignent sous le nom d'*océan britannique*, la mer comprise entre l'île de Bretagne et la Loire, voire même jusqu'aux Pyrénées. Dans la bibliographie de l'auteur, justement au point de vue de la cartographie, et aussi de l'histoire, j'ai été surpris de ne pas voir figurer l'ouvrage de Pearson, *Historical maps of England*.

Le premier chapitre de la première partie est consacré à l'ethnographie de la Bretagne. L'auteur, avec quelques restrictions, suit M. d'Arbois de Jubainville et John Rhŷs. Il ne dit qu'un mot des pré-Celtes, et il a raison. Les premiers habitants Celtes de l'île seraient des Goidels : c'est l'opinion courante. Elle a été combattue par Zimmer dans une œuvre inachevée, qui n'a paru qu'après sa mort : *Auf welchen Wege kamen die Goidelen vom Kontinent nach Irland* (Berlin 1912 : tiré des *Abh.* du K. P. A.) Ils seraient venus en Bretagne, d'après l'auteur, au VIe ou VIIe siècle avant notre ère. Ce sont là des assertions en l'air. Dans ces questions, le dernier mot est à la linguistique et, à son défaut, à la préhistoire, en y comprenant avec prudence l'anthropologie.

Avant *l'arrivée des Gallo-Bretons*, d'après l'auteur, la plus grande partie de l'île de Bretagne aurait été occupée par des Gaëls. Sur quoi repose une assertion d'une telle conséquence ? Sur un document trouble dont la partie la plus ancienne peut remonter au Xe siècle de notre ère, le Glossaire de Cormac. Quant au fait que *Glastonbury des Gaëls* serait une preuve de cette occupation, c'est à peu près aussi sérieux que si on soutenait que le Nord de la France a été occupé par des Irlandais, parce que Péronne a été qualifié de *Peronna Scottorum* : c'est l'affluence des moines irlandais qui a valu à Glastonbury et à Péronne ce qualificatif. Quant à la légende dont on trouve l'écho dans Cormac, elle a peut-être quelque fondement

historique: c'est un écho des incursions des Scots et Pictes pendant l'occupation romaime.

Les Gallo-Bretons vers 400 auraient apporté le fer dans l'île. Ils n'ont pas plus apporté le fer que les Goïdels n'ont apporté le bronze. Le fer a fait son apparition dans l'île au IX-VIIIe siècle avant J.-C., quoiqu'il n'y soit devenu d'un usage courant que 3 ou 4 siècles après (Montélius, *The Chronology of the British Bronze age* (*Proceedings of the brit. Ac.* 1909, p. 97 et suiv.). Quant aux Goidels, s'ils sont venus dans l'île vers le VII-VIe siècle avant notre ère, ils n'ont pu y apporter le bronze qui était connu dans l'île de 2000 à 1800 ans avant J.-C.

M. Sagot paraît admettre comme un dogme l'opinion de John Rhys qu'il y aurait eu de forts groupements de peuples gaéliques, au moment de la conquête romaine, dans une grande partie de l'ouest, sud-ouest, et même dans le nord de l'île; la plupart des celtistes ne partagent pas cette théorie. L'étude des noms de lieux lui est nettement défavorable. Il n'est pas niable qu'il n'y ait eu des établissements plus ou moins durables de Gaëls en Galles, et sûrement en Écosse, pendant l'occupation romaine. Une émigration des Dési d'Irlande, qui occupaient une partie du sud-est de l'Irlande, dans le sud du pays de Galles, paraît sûre. A la fin du IVe siècle et au début du Ve, le sud du pays de Galles était occupé par des Gaëls, d'après Nennius; ils en ont sûrement été chassés par les Bretons, vers cette époque, d'après le témoignage du même historien, dont les sources sur ce point sont dignes de foi (sur ces faits, cf. Kuno Meyer, *Early Relations between Gael and Brythons* dans *Transactions of the Society of Cymmrodorion*, 1897, p. 59 et suiv.). En revanche, il y avait des populations bretonnes en Irlande, notamment les *Menapii* et les *Brigantes*.

P. 11. L'auteur cite, sans s'y arrêter, l'opinion de Tacite sur l'ethnographie des habitants de l'île : les Silures viendraient d'Espagne, les Calédoniens de Germanie, les Bretons de l'est de la Gaule. Il aurait dû, au lieu d'opposer à Tacite le dogme goidelique à propos des Silures, montrer pourquoi l'opinion de Tacite ne peut faire autorité. Comme je l'ai fait remarquer, et d'autres avec moi, la théorie ethnographique repose sur une erreur de cartographie.

L'auteur a adopté pour les noms de peuples et d'hommes celtiques un usage qui paraissait à peu près abandonné : c'est de les donner avec une terminaison française : il dit *Caratac*, *Galgac*, *Prasutag*, *Cogidumn*, *Segontiaques*, etc., au lieu de *Caratacus*, *Galgacus*, *Prasutagus*, *Cogidumnus*, *Segontiaci*, ne paraissant pas se dou-

ter que ces dernières formes représentent exactement les formes celtiques, exception faite de *u* pour *o*.

P. 14-15. Ce que nous dit l'auteur du caractère des Bretons insulaires est tout à fait insuffisant. Leur caractère est assez facile en somme, jusqu'à un certain point, à déterminer d'après la résistance qu'ils opposèrent aux Romains, et la faillite de la romanisation de l'île. La résistance des Bretons fut autrement longue que celle des Gaulois, et ne fut jamais entièrement brisée. Je renvoie d'ailleurs à ce sujet M. Sagot à Tacite qui paraît avoir été bien renseigné. Ce qui montre d'ailleurs que les Romains ne se faisaient pas d'illusions sur les difficultés d'une conquête à laquelle César et Auguste avaient renoncé, c'est que la campagne sous Claude commença avec des forces très imposantes : environ 70.000 hommes, et non 50.000 comme le dit M. Sagot (p. 33)[1].

Dans son historique détaillé de la conquête, l'auteur accorde vraiment trop de place aux amplifications, à la rhétorique de Dion Cassius.

P. 124. Nous retrouvons l'occupation de presque toute la Bretagne dans la deuxième moitié du IIIe siècle, d'après le Glossaire de Cormac.

L'auteur, avec raison, attache une grande importance aux fouilles archéologiques. Aussi ai-je été surpris de ne trouver aucune mention de deux importantes trouvailles faites à Calleva (Silchester), et Viroconium (Wroxeter). Elles en disent long sur les luttes que les Romains et les villes romaines ont eu à subir au IVe siècle. A Calleva, une aigle romaine arrachée de sa hampe a été trouvée sous un amas de bois carbonisé : elle a sans doute été abandonnée à la suite d'une catastrophe que l'histoire ne mentionne pas[2]. A Viroconium, trois cadavres ont été trouvés dans un hypocauste : celui d'un homme âgé ayant à sa portée 133 pièces de monnaie enfermées dans un coffret de bois, et ceux de deux femmes : il s'agit sans doute d'habitants réfugiés là lors de la prise de la ville, on ne saurait dire à quel moment : les monnaies sont de l'époque de Constantin[3].

P. 171-173. L'auteur a raison de se ranger à l'avis Haverfield en ce qui concerne le mur d'Antonin : à savoir que le *vallum* et les forts au nord des Cheviots ont été abandonnés au plus tard vers

1. Cf. Hübner, *Eine römische Annexion*, Deutsche Rundschau, 1879.
2. Gomme, *Romano-brit. Remains*, p. 121 : Les monnaies romaines trouvées en cet endroit sont de Vespasien.
3. Gomme, *loc. cit.*, p. 274.

180. J'avais déjà fait remarquer (*Mots latins*, p. 11-12), que le seul empereur nommé dans les cinquante inscriptions trouvées sur son emplacement est Antonin le Pieux. La *Notitia Dignitatum Imperii*, qui nous donne la liste officielle des postes occupés par les Romains au commencement du ve siècle, ne mentionne aucune des stations du mur d'Antonin.

P. 244. Le fait le plus significatif de l'histoire romaine en Bretagne, est assurément la grande révolte de 364 à 368. Théodose, pour arriver à Londinium, est obligé de livrer bataille. L'auteur croit que les déserteurs dont il est question dans les édits de Théodose sont des Romains. Le contraire me paraît probable. Théodose promet l'impunité à *tous ceux qui avaient abandonné la cause romaine*. Il ne s'agit ni des Pictes ni des Scots qui n'en avaient cure. Peut-être certains auxiliaires sont-ils en cause. Mais ces édits visent probablement aussi les Bretons insurgés. Nous savons d'ailleurs que les *Areani* qui avaient trahi la cause romaine, à ce point que Théodose se débarrassa d'eux, étaient des indigènes : *Areani* représente en celtique *arjano-s*, garde : cf. irl. *aire*, vigilia (Whitley Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, p. 171). Il y avait aussi des Cornovii parmi les troupes auxiliaires des Romains en Bretagne.

P. 246. L'auteur, sur le seul témoignage d'Ammien Marcellin, avance que l'armée insulaire se vit adjoindre, en 371, un corps d'Alamans Bucinobantes commandés par leur roi Fraomarius, élevé à la dignité de tribun. J'ai déjà fait remarquer (*Mots latins*, p. 57) que ni les inscriptions ni la *Notitia Dignit.* ne font mention d'eux en Bretagne. S'ils y ont été envoyés, ils n'y ont pas fait un long séjour.

En revanche, ils apparaissent en Orient dans la *Notitia* (VI, 17, 5-8, éd. Otto Seeck).

P. 276. La citation que fait M. Sagot de mes *Mots latins* est inexacte. Il me fait dire que les termes empruntés par les Anglo-Saxons au latin des écoles et des monastères sont loin d'égaler en portée les mots latins d'origine ou purement celtiques qu'ils doivent aux Gaulois. Or (*Mots latins*, p. 30 et non 17-18), je dis : *aux Celtes*, et non *aux Gaulois*. Cette citation aurait d'ailleurs dû être complétée par ce que je dis à la page précédente : les mots latins empruntés par les Anglo-Saxons sur le continent et qui leur sont communs avec les autres Germains, sont infiniment plus importants que ceux que nous venons d'énumérer (les mots latins empruntés dans l'île).

P. 289. A propos du bronze, l'auteur est mal renseigné. Pour toutes ces questions de mines et de métaux, il eût dû se référer

aux ouvrages traitant de la Bretagne préhistorique, notamment à ceux d'Evans.

P. 365. *Llandrinolt* en Galles : il n'y a pas de localité de ce nom. Il s'agit probablement de Llandrindod.

Au chapitre 11 de la IVe partie (activité économique), l'auteur s'occupe des relations commerciales de l'île. Il me semble ignorer l'Irlande. Or on y a trouvé de nombreuses monnaies romaines et d'autres objets indiquant des relations importantes avec la Bretagne.

M. Sagot paraît avoir ignoré l'inscription grecque de *Brough-under-Stanmore*, qui a cependant provoqué de nombreuses dissertations et même fait supposer à des savants connus et justement renommés qu'il y avait, en Bretagne, un peuple de Cimmerii[1].

La lacune la plus grave dans ce volumineux ouvrages, c'est qu'après l'avoir parcouru d'un bout à l'autre, on ignore, en réalité, la conditions des personnes et des terres sous la domination romaine. L'auteur ne connaît que la Bretagne officielle. Il eût fallu pour atteindre la vraie Bretagne une étude que l'auteur n'a pas voulu faire : étudier les lois galloises, les lois anglo-saxonnes, se rendre compte de la valeur des emprunts même linguistiques faits aux Romains par les Bretons et les Anglo-Saxons, ou au moins résumer en faisant preuve de critique, les travaux qui ont paru sur ces sujets.

Une autre critique qui se lie à la précédente, c'est que l'auteur ne s'est guère préoccupé que de l'archéologie *classique* en quelque sorte. Or, il y a eu des fouilles intéressantes dans des *tumuli* et des retranchements indigènes à l'époque romaine. L'auteur semble ignorer ce côté si important de son sujet.

J. Loth.

1. J. Loth, *Rev. Celt.*, XXX, 384.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. Deux notices sur d'Arbois de Jubainville. — II. M. Holger Pedersen nommé professeur ordinaire. — III. M. T. Gwynn Jones lecteur à Aberystwyth. — IV. M. T. Parry-Williams docteur en philosophie. — V. Suite du Grundriss de M. Brugmann. — VI. Article de M. C. Marstrander dans les Mélanges Alf Torp. — VII. Notice sommaire des bronzes antiques du Louvre, par M. A. de Ridder. — VIII. A. Foucher, Le couple tutélaire dans la Gaule et dans l'Inde. — XI. L. Herrieu et M. Duhamel, Chansons populaires du pays de Vannes, 2me série. — X. Livres nouveaux.

I

A la liste que nous avons précédemment publiée (t. XXXI, p. 527) des notices nécrologiques consacrées à d'Arbois de Jubainville, il faut joindre deux nouvelles notices, les plus longues sans doute dont la mémoire du regretté savant ait été l'objet.

L'une a paru en 1912 dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* (56 pages 8°), et est due à M. Émile Chénon; l'autre a été lue à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* dans la séance du 13 juin 1913 par M. A. Morel-Fatio et a été depuis publiée à part en une brochure de 54 pages in-4°. M. Chénon et M. Morel-Fatio ont succédé à d'Arbois de Jubainville, l'un à la Société des Antiquaires, l'autre à l'Académie des Inscriptions.

M. Émile Chénon a joint à sa notice un index bibliographique. Cet index est précieux en ce qu'il corrige et complète sur plusieurs points celui qu'a publié ici-même M. Paul d'Arbois de Jubainville, archiviste du département de la Meuse (t. XXXII, p. 456 et suiv.). Ce dernier avait arrêté la bibliographie de son père au chiffre de 238 numéros, qu'il faut même réduire à 235, puisque le n° 177 fait double emploi avec le n° 130, le n° 212 avec le n° 214, et que, d'autre part, sous les n°s 56 et 63 il

s'agit d'un seul et même travail publié dans deux périodiques différents ; en outre, au n° 29, on corrigera sainte Geneviève en sainte Germaine. La bibliographie de M. Chénon compte 422 numéros : l'augmentation s'explique par plusieurs raisons. D'abord, M. Chénon a enregistré les comptes rendus publiés dans le *Journal des Savants* (cinq en tout) ; ensuite il a tenu compte de plusieurs périodiques qu'avait négligés M. Paul d'Arbois, comme l'*Annuaire de l'Aube*, les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube*, la *Revue des Sociétés savantes de la France et de l'Étranger* ; le *Moyen-Age*, la *Revue d'anthropologie* ; enfin, il a fait des dépouillements plus complets, reprenant par exemple la *Revue archéologique* depuis l'origine, alors que M. Paul d'Arbois n'y a relevé aucun des articles antérieurs à l'année 1868 ; et tandis que M. Paul d'Arbois n'a retenu que six des communications de son père à l'Académie des Inscriptions, M. Chénon en donne une liste complète, qui dépasse la cinquantaine.

En revanche, M. Chénon a laissé de côté les articles publiés dans la *Romania*, lacune regrettable qu'il faudra combler à l'aide de la bibliographie de M. Paul d'Arbois.

II

« Comme tout le monde s'y attendait, c'est M. Holger Pedersen, professeur extraordinaire, qui succède à Vilhelm Thomsen dans la chaire de grammaire comparée. Holger Pedersen est un de ces êtres étranges qui collectionnent les langues. Combien en sait-il ? Je l'ignore, mais je sais qu'il était déjà étourdissant en 1885, lorsqu'au début de ses études, il apparut à l'université. Comme il venait de Ribe, le vieux Siesbye[1] l'appelait toujours « Ripensis », et Ripensis écrivait des dissertations latines phénoménales : il avait toujours les tournures les plus recherchées, les constructions les plus élégantes. Il faisait, en grec, des jeux de mots dont Gertz riait cordialement, de son rire célèbre, gloussant et silencieux. Nous autres, jeunes philologues, nous étions bien aises quand nous nous tirions, sans nous rompre les reins, des pièges les plus grossiers, mais Holger Pedersen, avec son air pesant et réfléchi, Holger Pedersen, le fils d'un instituteur de l'autre bout du pays, était la souplesse même, quand il fallait se faufiler parmi les écueils

1. Oscar Siesbye est mort le 21 décembre 1913, à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'était un philologue classique de grand mérite et une des figures les plus originales de son temps.

de la grammaire. Le bruit se répandit bientôt qu'il s'adonnait décidément au celtique et que les langues slaves étaient néanmoins sa spécialité. L'arménien, l'albanais, le basque, il ramassait tout. Légèrement voûté, il avait l'aspect lourd; mais s'il apercevait à travers ses lunettes quelque dialecte perdu dans un coin de l'Europe, vlan! il se jetait dessus et ajoutait triomphalement une langue de plus à sa collection. On ne peut s'empêcher de demander : qu'y a-t-il gagné ? Une réputation énorme dans toute l'Europe, et un maigre traitement. A l'âge de trente-trois ans, Holger Pedersen obtint une maîtrise de conférences de deux mille couronnes. Il en serait resté là jusqu'à maintenant, si de l'étranger on n'était venu le chercher, lui et toutes ses langues. On ne pouvait tout de même pas laisser échapper cette collection unique de dialectes d'Europe et d'Asie, et on lui donna une chaire de professeur extraordinaire. Aujourd'hui enfin, à quarante-six ans, le voilà professeur ordinaire! Vive donc la science! ».

C'est de cette façon humoristique et pittoresque, dont nous devons l'adaptation française à l'obligeance d'un ami, que le journal *Politiken* de Copenhague annonçait, le 21 novembre dernier, la promotion à l'ordinariat de M. Holger Pedersen. La *Revue Celtique* joint ses félicitations à celles que le savant professeur n'a pas manqué de recevoir à cette occasion.

III

Nous apprenons qu'un « lectorship » de littérature galloise vient d'être créé à l'University College d'Aberystwyth et confié à M. T. Gwynn Jones. Ce nom a déjà été signalé dans la *Revue Celtique* comme celui de l'auteur d'un recueil de morceaux choisis de Daniel Owen (t. XXXII, p. 211). Mais il a d'autres titres à la gloire. M. T. Gwynn Jones (né en 1871 dans le Denbighshire) est un écrivain gallois fort apprécié, comme prosateur et comme poète. On lit dans un recueil récent de poètes gallois : As scholar, poet, critic, and prose writer Gwynn Jones takes a high rank, and he is certainly one of the most brilliant, not only of the poets of the new school, but of all living Welsh writers. » Son œuvre la plus célèbre en vers s'intitule *Ymadawiad Arthur* (« The Passing of Arthur »), et M. W. J. Gruffydd a pu dire dans l'*Encyclopaedia Britannica*, V, p. 649 : « In the Old metres, two poets stand out prominent above all others, J. Morris Jones and T. Gwynn Jones. The *Awdl i Famon* of the former and the *Ymadawiad Arthur* of

the latter, gave reason to believe that Welsh poetry was only entering on its golden period ». Mais tous ces jugements s'effacent devant celui de sir Edward Anwyl qui appelle M. T. Gwynn Jones « one of the ablest of modern European poets, a writer of rare genius » (*The Celtic Review*, IX, 169).

IV

Le travail de M. T. Parry-Williams dont nous avons commencé ci-dessus (p. 40-84) la publication a été préparé à Fribourg-en-Brisgau sous la direction de M. Thurneysen. Il a valu à son auteur le grade de docteur en philosophie, après une soutenance publique qui a eu lieu le 28 février 1913.

V

Au plus grand profit de la science linguistique, M. Karl Brugmann poursuit la seconde édition de son *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen* : l'ouvrage n'est pas seulement corrigé et mis au courant, il est entièrement refondu et prend un aspect tout nouveau, considérablement élargi, où les questions de valeur et d'emploi des formes sont mêlées à la morphologie proprement dite. Du second volume ont déjà paru deux parties, en 1906 et en 1911, et qui contiennent respectivement 688 et 997 pages. Voici qu'une troisième partie commence, dont nous avons déjà la première livraison (Strassburg, Trübner, 1913, VIII-496 p.). Cette troisième partie est consacrée au verbe : l'auteur y étudie la formation des thèmes de présent, d'aoriste et de parfait. C'est toujours la même information scrupuleuse, la même perfection dans l'exactitude et la précision. On sait de quel respect d'Arbois de Jubainville entourait M. Brugmann : ce magistral *Grundriss* était un de ses livres de chevet. Il eût certainement aimé à donner au nouveau volume un témoignage public d'admiration.

Peut-être aussi eût-il chicané l'auteur sur l'interprétation proposée p. 25 du gallois *cigleu* « j'ai entendu ». M. Brugmann pose comme prototype de cette forme **cu-clou̯-* (= skr. *çuçrâva*) et renvoie au tome I de son ouvrage, § 938, 1. Il faut d'abord corriger ce renvoi en § 783, 3, où m. gall. *ciglef* comme irl. *cúala* est en effet expliqué par **cuclou̯a*. Mais on doit critiquer aussi le fond même de la doctrine : l'*i* gallois ne peut ici représenter qu'une

ancienne longue ; c'est donc de **cūcloua* qu'il faut partir. M. Morris Jones remarque dans sa *Comparative Grammar*, p. 372, qu'on ne peut donner à l'*i* de *ciglef* (*cigleu*) la valeur de *y* en moyen gallois ; déjà M. J. Loth avait indiqué que **cūcloua* s'imposait comme prototype du gallois *cigleu* (*R. Celt.*, XVIII, 92). On peut toujours, avec Strachan, comparer les parfaits sanskrits *tūtāva* de *tavīti* « il est fort » et *jūjuvuḥ* de *jávate* « il excite ».

VI

M. Carl Marstrander a donné à la *Festskrift Alf Torp* des *Kleine irische Beiträge* (p. 240-252), où se trouve mainte suggestion utile à retenir. — Il rapproche le mot *Tiveden*, nom d'une forêt en Suède, de l'irlandais *dé-fid* « bois sacré » et admet un prototype commun **deiuo-uidu-s*, qui suppose une pratique religieuse commune aux deux peuples. — Il signale deux faits de calque du scandinave en irlandais (*piast* = *ormr*, *fuaigthe* = *sýja*). — Il rattache au gaulois *tarinca*, *taringa* « clou en fer » (Holder et Du Cange) l'irlandais *tairnge*, employé aujourd'hui encore et attesté au moyen âge avec le même sens (L. U. 80 a 25, *cona thair*[*n*]*gib* ; B. B. 451 b 25, *a tairrneda*). — La préposition *dochum n-* « vers » serait la forme proclitique du substantif *tochaim* « marche, chemin » à l'accusatif. — Le mot *indas* « façon, manière » sortirait de **ind-áss* « croissance intime » ; cf. *áss* n. « croissance » Mon. Tall. 156, 8. — Le vieil-irlandais *aicc*, *naicc* serait représenté aujourd'hui par *faic* « quelque chose, rien ». — Le mot *aire* « haie, barrière » et « fardeau » serait, comme *imbe*, à rattacher à la racine verbale **fen-* (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 517). — Dans *derdan* « mauvais temps, tempête », on aurait *derd* « tempête » (*Ir. Text.* III, 86) + *sin* « temps ». — Dans *menmarc* « passion », le second terme de composition serait non pas *serc* (v. *R. Celt.* XXXIII, 501) mais *arc*, infinitif de *arcu* « je prie ». — Dans *aufad* « tempête », il faut voir la particule privative et le mot *féth* « mer calme » (Ml. 125 d 11 ; L. L. 230 b 12 ; L. U. 129 a 5). — Le mot *fiach* « corbeau » étant anciennement disyllabique, l'étymon **ueiko-*, généralement adopté, est sans valeur (v. ci-dessus, p. 87). — Les mots *fern* et *luibne* au sens de « bouclier » s'expliqueraient par le fait qu'il y avait des boucliers en bois d'aune, *fern* (l'un est conservé au National Museum de Dublin, n° 273) et en écorce (*luibne* de **lubh-* « écorce », cf. v. sl. *lubinu*). — On aurait le même suffixe *-ang*, *-eng* non seulement dans *crobang* « poignée » (*Z. C. P.*, IX, 293), mais aussi dans

deleng « jeune porc » de *deil* et dans *asclang* « fardeau, charge » de *ascall*, *axal*, *ochsal* « aisselle » ; *crobang* et *asclang* sont en tout cas étroitement unis, l'un désigne ce que l'on tient dans la main (*crob*), l'autre ce que l'on porte sous l'aisselle. — Signalons enfin quelques observations, sur le vocalisme de *cumaing* « il peut », *cumachtae*, sur l'origine des prétérits pluriels en *-datar* et sur les pronoms infixes et suffixes.

VII

La maison Gaston Braun, concessionnaire depuis 1912 de l'édition officielle des Musées nationaux, vient de mettre en vente une *Notice sommaire des bronzes antiques* du Louvre, rédigée par M. André de Ridder (Paris, 1913, 143 p. 8°, avec 64 planches, 1 fr. 50).

La Gaule romaine est représentée dans cette collection par quelques grandes œuvres (les n°s 26, 28-29, 36-37, 39, 47, 49, 64, 74), parmi lesquelles l'Apollon provenant de Lillebonne (n° 37), et aussi par une cinquantaine de petites pièces (n°s 1042-1093). Mais il n'y a rien là dedans qui se place hors de pair. Les bronziers gallo-romains, comme le dit très bien M. de Ridder, p. 86, n'ont pas un art original ni indépendant; ils ont puisé aux sources de l'art grec et de l'art romain. Quel que soit leur talent, ils n'ont pas su faire œuvre plus personnelle que les littérateurs gallo-romains : et l'on sait que Sidoine Apollinaire n'est pas plus gaulois que Sénèque n'est espagnol ou Apulée africain. Les bronzes gallo-romains pâtissent nécessairement du voisinage des œuvres venues directement de la Grèce ou de Rome.

Toutefois il serait injuste de juger sur le Louvre seul le travail de nos vieux bronziers gallo-romains. Ils sont mieux représentés ailleurs. Les œuvres qu'en possède le Louvre le cèdent en nombre et en importance à celles qu'on voit réunies par exemple au Musée de Lyon. Celui-ci s'enorgueillit à juste titre d'œuvres comme l'Orateur, trouvé à Coligny, la Fortune, la Victoire ailée, le Satyre criophore, même le Jupiter. Et on peut admirer isolément dans d'autres musées de province des pièces de premier ordre, dont le Louvre n'a pas l'équivalent : ainsi le Jupiter du Vieil-Évreux (au musée d'Evreux), ou l'Apollon de Vaupoisson (au musée de Troyes), ou l'Hermaphrodite de Sion (au musée d'Épinal), auxquels il faut joindre la superbe tête trouvée dans le Vistre, à Nîmes, et la Minerve de Besançon, aujourd'hui au Musée Condé. Rappelons enfin que le musée de Saint-Germain possède quelques

bronzes intéressants et qu'à Paris même le musée Dutuit, avec la trouvaille des Fins d'Annecy, et surtout le Cabinet des Médailles avec l'Esclave Ethiopien de Chalon-sur-Saône, le Guerrier combattant de Vienne ou le Satyre dansant, complètent d'une manière fort heureuse la collection du Louvre.

Sur cette dernière, la notice de M. de Ridder oriente parfaitement : elle est claire, précise, élégante ; elle contient assez de détails techniques pour satisfaire la curiosité des savants, elle a tous les agréments qu'il faut pour plaire aux artistes et aux lettrés.

VIII

Puisque nous parlons sculpture et art classique. il faut signaler à nos lecteurs l'article qu'a donné à la *Revue archéologique* (1912, t. II, p. 241-249) M. A. Foucher sur le *Couple tutélaire dans la Gaule et dans l'Inde*. Ce titre a de quoi étonner ; mais il exprime justement très bien l'étonnement qu'un indianiste comme M. Foucher a éprouvé lui-même en rencontrant dans l'art gallo-romain des figures de connaissance. Le motif du couple tutélaire, qui revient si fréquemment dans le *Recueil général* de M. Espérandieu, avec des attributs caractéristiques, encore qu'assez variés, est également répandu dans l'art gréco-bouddhique du Gandhâra : Sucellos et Nantosvelta y portent le nom de Pântchika et de Hâritî, mais la disposition générale des deux couples dans les monuments où ils figurent, leur attitude, leur place respective, même leurs attributs sont trop semblables pour qu'on ne songe pas à une communauté d'origine. M. Foucher a illustré son article de deux reproductions dont la juxtaposition est frappante. Naturellement il n'y a pas à imaginer d'influences directes entre la Gaule et l'Inde. Les ressemblances observées ici s'interprètent beaucoup plus simplement par le fait que les sculpteurs se sont inspirés de modèles semblables, à Alesia comme à Peshawer. M. Foucher lui-même a établi que l'art du Gandhâra a emprunté sa technique à l'art hellénistique. L'art gallo-romain de son côté dérive de l'art gréco-romain. Il y avait donc, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, une sorte de κοινή artistique, apprise à l'école des Grecs, et qu'on parlait d'un bout du monde antique à l'autre bout.

IX

MM. Loeiz Herrieu et Maurice Duhamel viennent de publier une deuxième série de leurs *Chansons populaires du Pays de Vannes*

(Paris, Rouart, Lerolle et Cie, 1913, p. 61-120; 2 fr. 50). Comme dans la série précédente (v. *Rev. Celtique*, t. XXXIV, p. 105), chaque chanson est accompagnée de sa mélodie. Les mélodies sont peut-être moins originales et moins expressives que dans la première série. Quant au texte breton des chansons, il montre de façon frappante à quel degré le dialecte vannetais est rempli de mots français : on n'y trouve pas seulement des adjectifs, des substantifs, des verbes empruntés à date plus ou moins récente, mais aussi des particules, comme la négation, qui passent d'ordinaire pour faire partie du matériel grammatical personnel à chaque langue : un vers comme le suivant est à cet égard bien instructif :

ha ean des laret d'ein ne pas en digorein
et il a dit à moi de ne pas l'ouvrir.

De fait, la négation *pas* figure dans le *Dictionnaire breton-français du dialecte de Vannes* de M. Émile Ernault. Mais employer *ne pas* paraît vraiment parler français en breton.

X

Parmi les publications nouvelles, nous relevons l'édition suivante d'un texte bien connu des celtistes :

Sir Perceval of Gales, herausgegeben von J. Campion und F. Holthausen. Heidelberg, C. Winter, 1913, xv-144 p. 8° (Alt- und Mittelenglische Texte, Bd 5).

Le texte, qui compte 2.288 vers, est précédé d'une introduction et suivi de notes explicatives et d'un court glossaire.

Annonçons aussi la fin du magistral ouvrage de M. Holger Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*. La deuxième et dernière partie du tome II, pages 353-842, a paru en novembre 1913. Nous en reparlerons sous la rubrique Bibliographie.

Il sera également rendu compte ultérieurement des deux ouvrages qui suivent :

Bibliography of Irish Philology and of printed Irish Literature Dublin, 1913.

O. H. Fynes-Clinton, Welsh Vocabulary of the Bangor district. Oxford, 1913.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

Sommaire. — I. Zeitschrift für Celtische Philologie. — II. The Celtic Review. — III. Annales de Bretagne. — IV. Revue de Bretagne. — V. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. — VI. Indogermanische Forschungen. — VII. Mémoires de la Société de Linguistique

I

M. Thurneysen a donné à la Zeitschrift für celtische Philologie (t. IX, fascicule 3) une importante étude sur *die Ueberlieferung der Táin bó Cúailnge* (p. 418-443). Trois heureuses circonstances l'ont déterminé, dit-il, à l'entreprendre : l'achèvement de la publication dans Ériu de la version du Book of Lecan, la publication par M. Windisch de la version fragmentaire contenue dans le Ms Egerton 1782 (v. *Rev. Celt.*, XXXIV, 233), et surtout la découverte qu'a faite M. R. I. Best de trois mains différentes dans le Lebor na hUidre (v. *ibid.*, 235). Le fait est qu'on a maintenant les moyens de débrouiller la formation de cet ensemble un peu chaotique qu'est le texte de la *Táin* ; mais pour y réussir, il faut une maîtrise dont peu de celtistes sont pourvus. M. Thurneysen excelle dans les entreprises de ce genre. Il étudie ici l'une après l'autre la version LU et la version LL. La première est conservée à la fois dans le Lebor na h-Uidre, l'Egerton 1782 et le Yellow Book of Lecan, qui ne sont pas copiés l'un sur l'autre, mais représentent trois copies indépendantes d'un archétype commun, avec çà et là certaines additions particulières. La seconde version est surtout connue par le Book of Leinster ; mais on la trouve aussi en d'autres manuscrits qui supposent également l'existence d'un archétype, dont le texte du Book of Leinster ne serait lui-même qu'une copie. Les deux versions LU et LL une fois

établies et distinguées, M. Thurneysen les ramène à une seule. Pour lui, la seconde est directement et exclusivement sortie de la première. « Die LL-Version ist durch Vereinheitlichung aus der LU-Version, wie sie auch uns handschriftlich vorliegt, hervorgegangen. Sie stellt also nicht die Bearbeitung einer Sonderquelle oder einer älteren Gestalt der LU-Version dar; auch lässt sich nicht nachweisen, dass sie neben der LU-Version abweichende Fassungen gekannt und beigezogen hat » (p. 426). Et p. 436 : « Die LU-Version ist für uns zunächst die absolut älteste Gestalt der Sage, die einzige Grundlage für alle andern Fassungen, die wir kennen. » Le tableau généalogique dessiné p. 441 résume d'une façon frappante les résultats de l'étude si importante de M. Thurneysen.

Dans le même ordre d'idées, on lira aussi avec intérêt un court article de M. Lucius Gwynn sur *the two Versions of Tochmarc Étáine* (p. 353-356); cet article est daté de Fribourg en Brisgau. Les deux versions en cause sont celles du Lebor na h-Uidre et du Ms. Egerton. M. Gwynn considère la version Egerton comme une compilation datant du XIIe ou XIIIe s. L'auteur de cette compilation s'est borné à délayer l'ancien récit représenté par la version de L. U. ; mais il y a en outre interpolé un morceau emprunté à la *Togail Bruidne Dá Derga* et ajouté un autre morceau, directement inspiré du Dindshenchas de Ráth Crúachan.

M. Kuno Meyer continue, au cours du même fascicule, ses précieuses publications de textes inédits. Sans parler de deux petits poèmes tirés des MSS. Addit. 30. 512 et Laud 615 (p. 470 et 486), il nous donne cette fois les « synchronismes » du MS. Laud 610 (p. 471-485) et surtout le curieux texte intitulé *Baile Bricin* « Vision de Bricin » d'après les MSS Harleian 5280 et Egerton 1782 (p. 449-457). Bricin ou Bricine, abbé de Tuaim Drecain (auj. Tomregan, près Bannyconnell, à cheval sur les comtés de Cavan et de Fermanagh), florissait dans la première moitié du VIIe siècle. Un soir de Pâques, qu'il était dans sa cellule, il oublia de se rendre à l'église. Un grand bruit frappa ses oreilles : c'était celui de la troupe céleste célébrant la Pâque. Alors il invoqua le Seigneur, le priant de lui envoyer un ange qui lui apporterait des nouvelles célestes : un ange arriva en effet, rendit visible aux yeux de Bricin le ciel et la céleste troupe autour du trône divin, et accepta de lui dénombrer les chrétiens qui seraient admis dans l'église de Dieu jusqu'à la fin du monde. En particulier, Bricin lui demanda d'indiquer les « fils de vie » (*maic bethad*) qui gagneraient le ciel. Cela introduit une longue énumération, qui constitue tout le morceau,

On y trouve naturellement un grand nombre de noms propres, qui exigeraient un commentaire historique fort développé.

M. T. O'Maille a donné au même fascicule une intéressante étude sur *Some Cases of de-Lenition in Irish* (p. 341-352). Il s'agit de faits sporadiques et en partie dialectaux qui appartiennent à la période du moyen-irlandais : par exemple *rg(h)* et *rch* deviennent *rc* en syllabe inaccentuée, quand ces groupes sont de position antérieure (ou de valeur mince, *slender*) ; de même *ng(h)* et *nch* deviennent *nc*, etc. C'est un sujet tout neuf, dont M. O'Maille donne un aperçu très exact, avec sa finesse et sa précision habituelles.

M. J. Pokorny revient, p. 444, sur l'étymologie qu'a donnée M. Marstrander du mot *iress* « croyance ». Comme ce dernier, il ne croit pas que le mot irlandais contienne une forme redoublée de la racine **sthā*. Il pose comme prototype **pare-stha-*, ce qui s'accorde tout à fait avec l'iranien *parast* « adorateur ». Mais **pare-stha-* devait donner *aras*, ou tout au plus *aires* par influence analogique des autres cas de la flexion, où l'*r* était palatale sauf au génitif pluriel. Si l'on a *iress*, c'est par contamination de cet *aires* et d'une forme *irus* de **perō-sthā-*.

M. J. Baudiš, qui fait sa spécialité des enquêtes grammaticales, publie, p. 380-417, les résultats de celle qu'il a entreprise sur l'emploi des substantifs verbaux en irlandais (*zum Gebrauch der Verbalnomina im irischen*). Ce sont des listes d'exemples méthodiquement classés, dont l'auteur dégage une théorie générale sur le développement de l'infinitif celtique.

Signalons enfin : un texte publié par M. F. Liddell, un poème sur les rois de Connaught, tiré du MS. Rawlinson B 502 (p. 461-469), avec traduction anglaise ; et de M. Oluf Kolsrud, une étude sur the *Celtic Bishops in the Isle of Man, the Hebrides and Orkneys* (p. 357-379).

II

Dans The Celtic Review (vol. IX, nos 33 et 34), M. Mackinnon continue son édition de *the Gaelic version of the Thebaid of Statius*, pp. 16-33 et p. 112-127. Le morceau précédent s'arrêtait un peu après le discours d'Atalante (chant IV, v. 344) ; nous sommes conduits cette fois jusqu'au vers 498 du chant V, où se termine le grand récit d'Hypsipyle.

A signaler dans ces deux mêmes numéros, un travail de M. A. Macdonald sur *Some knotty points in British Ethnology* (p. 1-15 et 97-111) ; dans le no 33, un article de M. A. W. Wade Evans sur

The Romani in the « Excidium Brittaniae » (p. 35-40), et dans le n° 34, le texte d'un discours prononcé à l'Irish Literary Society de Londres par M. Alfred Percival Graves sur *Ireland's Share in the Folk-song Revival* (p. 128-148).

Enfin, on lira avec intérêt dans le n° 34, p. 151-156, le bel éloge consacré par M. Mackinnon à un poète écossais, Neil Macleod, mort le 6 septembre 1913 à l'âge de 70 ans. « It may, I think, be safely affirmed, dit-il p. 153, that since Duncan Mac Intyre died (1724-1812), no Gaelic poet took such firm hold of the imagination of Highlanders as Neil Macleod was able to do ». Le fait est qu'il fut très populaire et que le recueil de ses œuvres, intitulé *Clarsach an Doire* « la Harpe du bocage » publié en 1883, atteignit en 1909 sa quatrième édition. Neil Macleod était originaire de l'île de Skye.

Comme appendice aux n°s 33 et 34 de *The Celtic Review*, se trouve la suite de la *Concise Old Irish Grammar* de M. J. Pokorny. C'est d'abord la dernière partie de la phonétique, comprenant le traitement des semi-voyelles, voyelles et diphtongues indo-européennes en irlandais (§§ 111-126) et l'exposé des alternances vocaliques (§§ 127-131). Ensuite commence la morphologie, avec la flexion de l'article et du nom (§§ 132-148). Dans le chapitre des alternances, § 129, M. Pokorny rapproche de l'irlandais *sil* « semence » le parfait grec ἀφέωκα, qu'il interprète par **sesōka*, accordant ainsi la préférence à une vieille étymologie qui devrait être définitivement abandonnée (v. Boisacq, *Dict. Étym.*, p. 369).

III

Dans les Annales de Bretagne, t. XXIX, n° 1 (novembre 1913), M. G. Esnault continue, p. 79-116, son édition des œuvres de Le Laé. Il indique à la fin quelques citations latines, dont il n'a pu découvrir la provenance, parmi lesquelles « ante ciues ergo miseri » qu'il donne pour un commencement d'hexamètre. Si c'est là un commencement d'hexamètre, l'auteur n'en doit pas être cherché parmi les contemporains d'Auguste, car cet auteur connaissait bien mal la prosodie latine : le mot *ciues* a un *i* long et par suite la première moitié du vers est fausse ; félicitons-nous peut-être de ne pas connaître la seconde.

IV

Notre collaborateur, M. Ernault, est revenu dans la Revue de Bretagne (1913, p. 147-152) sur cette *Poésie officielle en moyen-breton*,

à laquelle il avait déjà consacré un article (v. *Rev. Celt.*, XXXIV, p. 482 et suiv.). Ayant eu le loisir d'examiner à la Bibliothèque Nationale le manuscrit qui avait appartenu au notaire François Doublart (c'est le numéro 11533 du fonds français), il y trouva la poésie en question sous une forme plus rapprochée de l'original, encore que fort altérée par un scribe qui ne savait guère le breton. Et cela l'a conduit à préciser ou à corriger quelques-unes de ses conjectures.

V

M. J. Loth a entretenu l'*Académie des Inscriptions* de la question des archétypes des romans de la Table Ronde à propos de l'Ystoria Tristan, sur laquelle nos lecteurs ont été renseignés dans le tome précédent, p. 365 et suiv. La communication de M. Loth figure dans les Comptes rendus des séances de l'année 1913, p. 92 et suiv. On y trouvera les mêmes idées que dans l'article précité de la *Revue Celtique*, mais sous une forme plus brève, et sans les textes sur lesquels s'appuie la discussion.

VI

Le tome XXXII des Indogermanische Forschungen ne renferme aucun article spécialement consacré à nos études, et en parcourant la liste des mots étudiés à la fin du volume on constate que les langues celtiques y occupent une place très restreinte. Elles ne sont guère utilisées que pour mémoire, et figurent dans des comparaisons depuis longtemps établies. Dans un article sur le vieux-prussien, M. E. Lewy a commis deux ou trois rapprochements qui ne semblent pas nouveaux, mais qui n'en sont pas meilleurs : v. pruss. *alkīns* « nüchtern » et irl. *olc* « mauvais » (p. 160), v. pruss. *manga* « Hure » et irl. *meng* « tromperie » (p. 163), skr. *gaṇḍáḥ*, m. « joue, bosse » et irl. *glenn* « vallée » (p. 166). Cela n'a guère d'intérêt pour l'étymologie celtique.

Au cours d'un long article sur des questions de vocalisme indo-européen, p. 228, M. Hirt reproduit le rapprochement du grec κόμβος « Band, Schleife » et de l'irlandais *comm* « protection » (qu'il écrit, je ne sais pourquoi, *komm*). L'irlandais *comm* est attesté dans une phrase que cite M. Kuno Meyer (*Contr.*, p. 446), où il est glosé par *coimhéd* « protection » : *tabar com dún* « donne-nous protection ». C'est une autre forme du mot *coimm*, abondamment attesté au sens de « couverture, protection, vêtement » et qui est vraisemblablement un thème en *-i-*. Ces mots ont-ils rien à faire avec le grec κόμβος, je ne le garantirais pas.

Ce qu'on peut garantir, en revanche, c'est que M. Holthausen a eu tort, p. 334, de ranger dans la même famille irl. *loth* « boue », gall. *lludedic* « boueux » et le nom gaulois de Lutèce, qu'il écrit *Lutetia*. Bien que cette étymologie puisse se justifier aujourd'hui encore par l'état trop fréquent des rues de Paris, il faut y renoncer ; elle a contre elle la forme ancienne Λουκοτοκια (Strabon) ou Λευκοτεκια (Ptolémée), et M. Holder a eu raison de supposer (t. II, col. 301) que la forme ordinaire *Lutecia* (mieux que *Lutetia*) sortait par haplologie de *Lucotecia*. Il est vrai que l'étymologie admise par M. Holthausen n'est pas neuve, puisqu'elle remonte à Zeuss ; mais depuis la publication de l'*Altceltischer Sprachschatz* elle devrait être définitivement bannie de tout travail sérieusement fait.

VII

MM. Sylvain Lévi et Meillet ont terminé dans le fascicule 6 du tome XVIII des Mémoires de la Société de Linguistique leurs *Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien B* (p. 381-423). Les précédentes étaient relatives aux formes verbales (cf. *Rev. Celtique*, t. XXXIV, p. 129) ; celles-ci se rapportent aux formes nominales. Nous avons ainsi l'exposé complet des résultats d'un travail de déchiffrement et d'interprétation, qui fait le plus grand honneur aux deux savants linguistes. Grâce à eux le tokharien a définitivement pris place dans la linguistique indo-européenne ; on peut désormais l'utiliser pour la comparaison. A vrai dire, le nom y est beaucoup plus maltraité que le verbe : de l'ancienne flexion nominale de l'indo-européen, il ne subsiste presque rien : « l'état auquel est parvenu à cet égard le tokharien à l'époque où a été fixée la langue est à peu près le même que celui des langues romanes, de l'anglais ou du persan ». MM. Lévi et Meillet, qui terminent par cette phrase leur savante étude, eussent pu ajouter : « ou des langues celtiques, et notamment du gallois ». Ils ont justement fait appel, p. 396, à la comparaison du gallois pour montrer comment les thèmes nominaux se sont conservés en tokharien comme de simples parties constituantes de la formation du pluriel. On sait que ce phénomène est abondamment attesté en gallois ; c'est la seule trace qu'on y trouve aujourd'hui des anciens thèmes nominaux du celtique (v. J. Morris Jones, *a Welsh Grammar*, p. 198 et suiv.).

J. Vendryes.

Le Propriétaire-Gérant, Édouard CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES

SUR

LES TEXTES D'IVONET OMNES

1. A la 3e variante du 2e texte (*Rev. Celt.* XXXIV, 242-246), *vu* peut se lire *v*[*e*]*n* ou *vu*[*en*]. *An vu he guen* « la vue de sa joue » ne serait pas impossible comme construction, cf. *Rev. Celt.* XXXII, 260, 261.

2. Le 4e texte (p. 246) finit par « *ha quar* ». *Map* paraît y avoir le sens général de « garçon » (cf. P 262, etc.).

3. Au 5e *hambezou* rappelle *a vezou* en 1532, *Une poésie officielle en moy. bret.* § 3, 19 ; *roz bezou*, *Maistre Pathelin*, *R. C.* XVI, 193, 194. Voir § 7. — *Suruguen* et *suluguenn* sont seuls constatés, ce qui dément même une étymologie populaire d'après *sulya*, *suilha* (cf. § 27). Je chercherai plus loin (§ 23 et suiv.) si *suru-* peut venir de **saru-* sans influence analogique (cf. *sur* acide). — Le panais est un mets caractéristique du Léon, cf. *Gloss.* 459.

4. Au 6e, *karantit*, *costit* riment, je crois, à *garet*, *pret* du vers suivant (qui pouvait finir par *me dest* je l'atteste). Cf. *spirit*, r. *et*, xve s., *R. C.* XX, 394, 397 (et *Renis* Rennes XXXII, 284). Des archaïsmes en *-it*(*h*) sont contredits par *bezou* ; des dim. en *-ic*, par la paléographie (cf. *amoric ioliuic*) et la phonétique. Il y a plutôt échange des suffixes qui alternent dans *tristez* et *tristet*, *lauarez* et *lauaret*, etc. *Gloss.* 544, 545 ; peut-être sous la suggestion de la rime, cf. *ar garanted* l'amour, r. *et*, *Barzaz Breiz* 421. — *Ohe-* à son, est pour *och he*, cf. *och pep pirill* de tout péril P 193 (forme non relevée au Glossaire-index) ; *ouch* dans C *b* (*Dict. étym.*), *ouch*, *oc'h* D, *Gloss.* 454. — *Uam-* pour *mam* au vocatif serait un archaïsme unique ; mieux vaut sup-

pléer *na m(am)* ma mère, cf. *va*, v. 1. Ceci nous ramène encore au Léon ; le moy. bret. a toujours *ma*, sauf dans les *Amourettes du vieillard*, où Pel. n'a pu introduire *va*, employant lui-même *ma*.

5. Dans *hiat altro Hilarius* « santé, guérison, seigneur Hilaire ! » XIIe s., Loth, *Ann. de Bret.* VII, 243, je soupçonne une transcription abrégée (avec réminiscence latine ?) de **iahat*, moy. br. *yachat* guérir.

6. Dans le premier texte (*Rev. Celt.* XXXIV, 249, pl. III), l'*e* de *ameus* se confond avec *o*, comme si le scribe avait déjà pensé à *mous*. Mais il n'y a là, je crois, qu'un accident graphique, dont l'*e* de *he*, à la 3e phrase (p. 244, pl. I), montre l'origine. C'est une petite bavure de la plume, produite en appuyant trop sur la boucle qui, par une inadvertance contraire, est absente dans le *louenas* de la 4e phrase (pl. II) ; ce qui donne, cette fois, une forme d'*e* voisine de *c*. L'hypothèse d'une variante *amous* n'aurait aucune probabilité : il a fallu une influence exotique intense, chez Dumoulin, pour lui faire confondre graphiquement les deux sons (avec un troisième, *u* ; cf. *Rev. Celt.* XXX, 281).

7. *Amoric* est le seul exemple, en moy. breton, d'un *o* dans cette famille de mots, cf. *Gloss.* 27 ; 325, l. 4. On trouve *langourus* et *langoreux* langoureux ; *gluebour* et *gluebor* humidité ; *vigour* et *vigor* vigueur (*lisoureguez* paresse, van. *lijor* espace, *Notes d'étym.* n° 16 ; mod. *sec'hour* et *sec'hor* sécheresse). *Enor* honneur, *eor* ancre (cf. M 1505) ne présentent *ou* qu'en van.[1] ; *mor* mer, *dor* porte, l'ont en cornouaillais. Sur *dour* eau, b. van. *dor*, écrit au XVe s. *doir* par un Allemand, voir *Rev. Celt.* XXXII, 2, 282.

8. L'archaïque *indan* était appuyé par le synonyme *dindan*, aussi le trouve-t-on au XVIIIe siècle (*Gloss.* 211) et plus tard. D. Le Pelletier cite deux exemples de *endan pöan* (lire *poan*) sous peine, en moyen bret. Il donne : « *Indan*, Dessous. Je n'ai appris cet adverbe que de M. Roussel, qui disoit que c'est mettre dessous pour hausser, élever et appuyer ». R^el ms. porte

1. *Eor* est à Ouessant *èeur* (D. Malg.) ; cf. moy. br. *orror* et *orreur* horreur ; *rigor* et *rigueur*, van. *rigour* rigueur, etc. ?

« *indan* v : *dindan* dessous ». Le P. Maunoir a *didan* sous, *didan neuor* par cœur, *didanna* mettre dessous ; le P. Grégoire de Rostrenen *dindan*, *didan*, *eñdan*, *diñdan*, *èñdan* sous, dessous. van. *didan*, *dedan*, *edan* dessous ; *a zindan*, *a eñdan* de dessous, *amá a indan* ci-dessous ; *an dindan* le dessous ; *un didan-doüar* p. *didanou-douar* souterrain ; Le Gonidec *dindân*, *didân*, *indân*, *iñdân*, *endân* adv. et prép. (H. de la Villemarqué a ajouté *dân*, *tan*, *adan* ; *adan-he* sous eux, *Barzaz Breiz* 50 est noté comme archaïque, p. LXVII). On dit à Beuzec-Cap-Sizun *dindañn*, à Ouessant *digneñn*, *dignèn* oxyton (*Annales de Bret.* XVII, 135 ; XXV, 226) ; en haut Tréguier *dindañn*, *dinañn*, oxyton, cf. *Gloss.* 32, 40. Il est possible que *dian evor* (dire) par cœur Gr. soit une variante de *didan evor* ib. (cf. *Gloss.* 164). Cette forme serait dissimilée de *didan* ou de *dinan*, ou bien proviendrait de **dizan*, cf. van. *a zan* de dessous (corniq. *a than*), *kas de zan er hoèdeu* envoyer sous bois, dans un bois, *drê zan dorn* en sous-main, en cachette. Un *z* tombait ainsi dans le moy. bret. *diouguet*, part. de *dizoen* apporter ; mod. *dizouguen* et *diouguen* rapporter Maun. ; Gr. id. apporter, p. *dizouguet* et *diouguet*. Pel. a *diougben* « apport, et aussi apporter », et (v. *dougben*) « *Dizougben*, et par contraction *Diougben*, apporter » ; R[el] ms. « *Dizouben* porter, apporter, ferre devehere *Dizoubet evioch en distro* vous serez porté au retour, ou en Retournant, ou pour Retourner, Revenir » (ces *b* sont erronés, pour *gh*, qu'on lit en tête de l'art. (*dougben*) ; sur le prétendu part. *doët*, donné comme ancien par Grég., voir *Gloss. XXII*. Grég. a aussi *douguen*, *ha disouguen* porter et rapporter, p. *douguet*, *ha disouguet*, avec *s* doux = *z* français, cf. M 2624. Une semblable chute de *z* est attestée plus tard dans *daouarn* mains Maun., « *daöuzorn*, et par corruption *Daöuarn* » Pel., « *Daouarn*, mains. *Dornou*, *Daouzourn* [,] *ho daouarn ho daou* vos deux mains » R[el] ms., van. *deourn*, etc., cf. *Gloss.*, 192, 193. Sur *dedan* dans le *Credo* du XVe s., voir *Rev. Celt.* XX, 189, 395.

En van. P. de Châlons donne « *didan* ou *dédan*, et mieux *édan* dessous » (auj. *diñdañn* Loth) ; au dict. ms. *edan*. *didan* sous, *didan* dessous, *a zedan*, *a zan* de dessous (*azedan*, v. « souffler ») ; *un didan doüar* un souterrain ; l'A. *édan*, *didan* sous ; *édan*, *énndan*, *didan* dessous, *enn-édan* le dessous.

Dindan est expliqué avec doute par **di endan*, Z² 680; Henry le regarde comme provenu de *didân* par assimilation. Il y a eu plutôt deux composés, **di-tan*, *didan* (gall. moy. *y dan*), et **in-tan*, **entan* (corniq. *yn dan*) qui se sont combinés diversement en *indan*, *endan*, *dindan*.

9. Il y a une rime intérieure admissible, bien qu'elle tombe une syll. trop tôt, dans le vers Me *am*eus vn *am*oric.

10. Il en est de même à la fin du 5ᵉ texte, si on le décompose en vers de 7 et de 6 syll. : Panesen ha *su*-r*u*-guen | h*am*-bezou d*am*-(m)eren.

11. Le 6ᵉ texte, contenant plus de 2 vers, nous renseigne sur la transformation des rimes finales en rimes internes (§5), ce que ne peut faire le distique de 1472 (*Rev. Celt.* XXXI, 72). Dans le *Credo* de 1456, il n'y a qu'un indice du fait, ce qui n'est pas étonnant, d'après les conditions où la pièce a été composée (XX, 394, 397, 399).

12. Il est possible que l'auteur ait pensé à la variante *guarant*, qui donnerait un système plus riche de rimes intérieures : M*ar* hamgu*ar-ant* va k*ar-ant*-it. Pour la rime portant sur 2 syll., cf. *Fortun* imp*ortun-us* so doet*us* he *us*-aig, *Une poésie officielle en moy. bret.*, § 4, 5 ; *Mirouer* 1688, 2603.

13. Il est curieux d'observer la répartition des *h*, dans les 3 variantes du 2ᵉ texte. La première avait d'abord omis celui de *he* ; on peut y voir l'indice d'une prononciation faible, qui nous ramène encore au dialecte de Léon. La seconde met seule cette lettre dans *hamlouenas* et dans *hanegarat*. Pour *hamlouenas*, c'est, je crois, une affaire d'analogie (peut-être purement graphique), d'après les cas comme *mar hamguorant* ; il est également abusif dans... *suruguen hambezou*, ne semblant justifiable que quand *am* n'était précédé ni du sujet ni du complément direct. Cf. *ham bezet hy* que je l'aie J 132 b ; *ham couffhet* souvenez-vous de moi B 494 (et *haz vezet* aie J 141 b, voir *Gloss.* 6, 47).

Quant à *hanegarat*, c'est une métathèse graphique sans doute, due à un scrupule étymologique, les 2 variantes *annegarat* (3ᵉ) et *anegarat* (1ᵉ) étant phonétiques, pour *ann hegarat*, dont l'*h* ne s'entendait qu'en d'autres constructions. Cf. *Rev. Celt.* XXXII, 283, 284.

14. Une autre indication relative à l'*h* léonais se trouve

dans la transcription francisée *enes* celui-là, près de Landerneau en 1543, cf. *Rev. Celt.* XV, 150-152 ; mot écrit alors par ailleurs *hennez*, *henez*, f. *honnez* (auj. à Beuzec-Cap-Sizun *énéz*, Francès), La variante moderne *henhe* citée *Gloss.* 316 ne prouve pas *z* doux (*dh*), n'étant qu'une déformation accidentelle suggérée par la rime. Le van. *henneh*, f. *honneh* Chal., *henneh*, *honneh* Ch. ms., *heneh* « celui-là (près) », f. *honéh* l'A., *henneh* f. *honeh*, n. *heneh*, *heneah* cela Gr., auj. *henneh*, *hanneh* f. *honneh Gram.* Guillevic-Le Goff 2e éd. 35, à Houat *hénéc'h*, à Hédic *haniec'h* Loth *Chrestom.* 377, b. van. *hinec'h* Loth, éd. de Chal., indiquent un *z* dur (*th*). L'explication de *hennez* par **henne-se* Z² 396 est donc inadmissible.

Il y a pourtant aussi des formes en *s*. Chal. donne encore *hennés*, f. *honés* que M. Loth regarde comme étrangers au van., mais qui sont confirmés par Ch. ms. : *hennés*, *honnes*, par Grég., qui a en van. *honés*, et par le sous-dialecte du Croisic, qui dit seulement *enneis*, *houneis : kamered enneis ud hoc'h* prenez celui-là pour vous ; *houneis eo a fou me roueik* c'est celle-là qui sera ma femme, Bureau ms. Le plur. en ce parler est seulement *er ré-zé* ; le moy. bret. avait *an re se* et *renes* (M 206), comme le tréc. (*ar*) *re-ze*, (*ar*) *ré-nes* de *nes* (plus) près. La distinction de *hennez* et d'un *hen-nes* qui répondrait à *enneis* est moins facile à faire en tréc. et en léon. Pour ce dernier, Grég. n'écrit que *hennès* f. *hounès*, n. *hennes*, comme *nès* proche, *va re nès*, van. *me re nès* mes proches.

L'explication de *hennez*, *henneh* par *henn-guenez* « celui avec toi », Pedersen *Vgl. Gr.* II, 194, suppose que c'est une innovation armoricaine. Le mot rappelle pourtant le v. gall. *hunnoid*, *hunnuid* m., *hinnoid* n. ; *hinnuith* m., *hunnuith* f., *hinnith* n. et pl. Mais M. Pedersen est d'accord avec M. J. Morris Jones *A Welsh grammar*, Oxford 1913, p. 295, 299, pour voir là une finale *dh*, que tous deux expliquent, d'ailleurs, très différemment, par le sanscrit *iha* ainsi et par un suffixe *-iyo-*.

Quoi qu'il en soit, un *th* se montre dans l'ancien gall. *ynoeth*, *ynaeth* là, formes tirées de **eno-k-t-*, **enā-k-t-*, ib. 432, et devenues *yno*, *yna*. De là *hun yna*, *hwna*, celui-ci, f. *hon yna*, *hona*, n. *hyn yna*, *hyna*, p. 295 ; corniq. *henna*, f. *honna* ; van. *henna*, *hennan*, f. *honnan* Ch. ms., *hennan* f. *honan*, *honâ* Gr.

henna, hennen, hannen, f. *honna, honnen Gramm.* Guillevic-Le Goff 35, etc., *Gloss.* 316. Le bret. *hennez, henneh, heneah* répondait régulièrement à un ancien **hen-(e)naeth*, quasi gall. **hwn ynaeth.*

15. Le mot *lac* est certainement incomplet pour *lacat* ; je crois qu'il en est de même de *vu* pour *v(e)n* ou *vu(en)*, *uam* pour *ua mam* (ce qui donne une autre rime intérieure : u*am-am*), *dameren* pour *dam meren* ; on a omis des signes d'abréviation (cf. M 460). Sur des omissions semblables, cf. *Rev. Celt.* XX, 395, 398; *Une poésie officielle en moy. bret.* § 3 (v. 3, 6), 25, 29.

16. *Lac(at) las* est peut-être un composé de forme ancienne, comme en gall. *llygadlas* = « qui a l'œil bleu », cf. *pengamm* « qui a la tête penchée », *Penven* « qui a la tête blanche », etc. *Rev. Celt.* XV, 388; *Gloss.* 474, 475. Pour la suppression du *g* adouci, cf. *dou glin, douglin, doulin*, mod. *daoulin* genoux. On pourrait aussi se demander si *lac(at)* n'est pas ici employé comme féminin : il a ce genre dans quelques sous-dialectes (cf. *Gloss.* 350; *Mém. Soc. ling.* VII, 387, 432, etc.), où l'on dit *lagad c'hlas.*

17. Dans *louenas, ou* est diphtongue (*ow*), contrairement à *mous, hambezou, da vout*. Cette contradiction est conforme à l'orthographe des xve-xvie s., qui sur le second point avait déjà subi l'influence française.

18. D'après l'explication probable, l'*u* se prononçait dans le premier *guen* (blanc) et était muet dans le second (joue), qu'on aurait noté *gen* en vieux breton. Ce nouvel exemple de l'influence de l'écriture française se montre sûrement dans *hoguen* et *suruguen.*

On peut se demander si le premier *u* était prononcé par le scribe *ou*, comme en Tréguier et en Galles, ou *u* comme en Léon et en Vannes. Il est difficile de savoir si les deux variantes existaient déjà.

Une question semblable se pose pour l'initiale de *v(e)n* ou *vu(en)*, qui est *w* en Trég., *ù* en Vannes, *v* en Léon.

19. Dans *ha quar* (4e texte), il est probable que l'*u* représente *ou*. On trouve au xvie s. *goar* doux, *gouar* heureux. Le renforcement de *g* après le mot *ha(c)* se montre encore dans *ha quarredon* et récompense M 292.

20. Le 3e texte enrichit le breton moyen de deux mots, jusqu'ici insuffisamment attestés, cf. *Gloss.* 432, 437.

D. Le Pelletier donne : « *Mous*, dans un vieux Dictionnaire, est *Fient*, en Latin *Fimus*. Et selon M. Roussel *Stercus*. Davies met *Mws*, Fætidus, putidus, vapidus, rancidus, spurcus, hircosus. C'est peut-être le même mot que *Moüez*, puanteur » ; « *Moüez*, Puanteur... *Moüezus*, puant... Ce mot est de Léon, ainsi que je l'ai appris de M. Roussel... Ceci est une dépendance du précédent *Moüès* » ; « *Moüés* ou *Moüess*, Humide, moite, qui est un peu mouillé. *Moüesder*, humidité. Davies écrit *Mwyd*, Humectatio... *Mwyth*, Mollis... *Mwythus*, et *Moëthus*, mollicellus, delicatulus... » ; « *Mouzein*, au pays de Vannes, veut dire Vessir... de *Moüez*, puanteur... »

Roussel ms. porte seulement : « *moues* humide, moite, qui est un peu mouillé » ; « *mouez*, puanteur, mauvaise odeur. *mouezus*, puant qui rend une mauvaise odeur ».

Le *Nomenclator* traduit, p. 28, grouin d'un porc *groüin vn ouch, pe gant hiny ez discar an bernou mous* (= . . . avec lequel il défait les tas d'ordures).

En van. Châl. a « *mouzein* vêner, vessir » ; au dict. ms. *mous* vesse, *mousour* (vesseur), *mousein* vessir ; l'A. *mouz* (flatus), *mouze* m. pl. *-zeu* ; *mouzérr* f. *-zeréss* ; *mouzein* ; Grég. *mousér* pl. *yon, yan*, f. *mouserès* pl. *ed* ; *mouseiñ*.

Henry regarde le van. *mours* excrément humain (Grég.) comme altéré de *mous*. M. G. Esnault, *Danvez geriadur*, Quimper 1913, p. 25-27, distingue deux mots différents : l'un d'origine brittonique, van. *mouz*, répondant au gallois *mws* puanteur, puant (cf. Loth, *Rev. Celt.* XX, 348 ; Walde *Latein. etym. Wœrterb.*[2] v. *mulier, mustus*), l'autre emprunté au franç. *mousse* au sens populaire ou argotique d'« excrément », d'où *mours*, et aussi en argot rochois *war ar béous* (1867) ou *beoz* dans la campagne, sur la rue, dehors, proprement « sur la crotte », la diphtongue provenant d'une prononciation *mëeûs* mousse, usitée en gallo. Ma comparaison du mot rochois avec *beauselenn* bouse peut être trop lointaine ; resterait à examiner le rapprochement plus topique de *baus* f., en bas Léon litière qu'on met dans la cour et dans les chemins à pourrir pour faire du fumier Gr., en haut breton *un vau*, *Gloss.* 55, 56. J. de la

Passardière cite « *baos* et *maos*, vaux », *Rev. de Bretagne*, août 1910, p. 92 ; D. Malgorn donne à Ouessant *an or vaoz* la porte de derrière la maison, *Ann. de Bret.* XXV, 294 (et *bèzèll*, à l'île de Sein *beadel* bouse, 206).

Les notes manuscrites de l'ab. Estienne, qui contiennent des observations sur le breton de Trélevern, plus ou moins faussées quelquefois par la préoccupation étymologique, portent : « *Bewouz* de *bevan* nourrir... Campagne. *Tol*, *lezel war ar bewouz* jeter, abandonner à la campagne c. à d. dehors ». Selon l'ab. Bourdellès, « ce mot vient des matelots et des bateaux ».

Une déformation bizarre de *mouest* humide est en haut Trég. *mouésp* qui a pris la finale du syn. *gloep*. Il a pu se produire bien d'autres croisements, entre les mots qui, à des degrés divers, rappellent *mous* pour le sens et pour la forme.

21. Grég. donne *hoguenn* pl. *ou* ramas, assemblage de plusieurs choses ; entortillement de cheveux (syn. de *treçzadur bléau*); Le Gonidec *hôgen* f. pl. *-nnou* ramas, assemblage, amas de diverses choses ; *hôgenna* ramasser, faire un assemblage, un ramas de plusieurs choses ; Troude *hogenn* f., *hogenna*. Henry identifie *hôgen* = « fait de rapprocher, addition » à *hôgen* mais, = « au surplus »; ce qui est au moins exagéré. *Haguen*, Cathell 22, doit être une faute. La rime de *hoguen* en *on* P 31 est douteuse. On lit *hoguen* mais Maun., *hoguen*, *hegon* Gr., *hoghen*, *hegon*. mais, cependant, néanmoins, pourtant Pel., « *hoghen*, *hoghon*, *hegon*. mais, cependant, neanmoins, pourtant. v : *hoghoun* pourtant» R[el] ms., *hôgen*, *hegon* Gon. Troude regarde à tort *hegon* comme van., le mot manque à ce dialecte (et à Beuzec-Cap-Sizun, Ouessant, etc.). Il répond au moy. gall. *hagen*, v. gall. *hacen* mais cependant. Son vocalisme semble avoir été influencé par celui de *hogos* près, presque. M. Morris Jones indique, p. 443, cf. 441, la possibilité d'une explication de *hacen* par **aggiseni*, locatif d'un comparatif de **aggos* pour **at-ghos-*, composé de **at*, mais, lat. *at*. Le gall. *agos* près viendrait d'un autre **aggos-*, formé de même de **ad* à, lat. *ad*. M. Pedersen, qui garde la comparaison du l. *angustus*, I, 161, pencherait vers un emprunt du brittonique à l'irlandais (*ocus*, *acus*, *accus* près, *ocuis*, *ocus*, *acus* et). La citation de *hogoz*, au *Dict. étym.*, se rapporte à J (et

non M) 185 ; cette variante unique doit être une faute. Maun. a *hogos*, *hogosic* presque; Gr. *hogos*, *hogosicq*, *gosicq* (cf. *Gloss.* 325); Pel. « *Hogos* et *Hegos* : et selon M. Roussel, *Ogos* et *Egos*, Presque, approchant de, près de. *Hogos wen*, presque blanc... *Hogosic*, presque tout-à-fait, il s'en faut si peu que rien » ; « *Egos*, Presque. *Egos ven*, presque blanc. M. Roussel vouloit que ce fût pour *Eghis* ». Pel. reconnaît n'avoir « jamais lû dans ses anciennes piéces ni *Egos*, ni *Hegos* » ; il regarde *ogos* comme le meilleur, « quoique *Egos*, ou *Hegos* soit bon ». Ceci s'appuie sur des analyses étymologiques insoutenables. R[el] ms. porte, après l'art. *hoghen* : « *hagos*, *Agos*, *hogos*. presque, approchant de, près de. *Agos collet*, presque perdu » (article influencé par le gall. *agos*, cité par Pel. ?) ; et à son ordre alphabétique : « *Egoz* presque vieux » (méprise pour *egos coz* ?). Le Gon. ne fait pas la mutation dans *hôgoz marô* presque mort; il a aussi *hégos*, peut-être d'après Pel. Troude attribue au cornouaillais *hogos*, *hogoz*, *hegos*, au cornou. et au tréc. *gozik* : *gozik maro*. Du Rusquec ajoute *goz* ou *koz* presque, *koz échu* presque fini, presque terminé, et à ce propos cite, entre autres, *a goz* anciennement. C'est le sens des composés de *coz* avec un participe, cf. *Dict. étym.* et *Gloss.*

22. Sur le panais (5e texte), cf. encore ce proverbe d'Ouessant (D. Malgorn, v. « péz » : *Pez ha panez* — *Boued Molenez* ; — *Pez ha fa* — *Boued Eusa* (Des pois et des panais, nourriture de Molenes; pois et fèves, nourriture d'Ouessant).

23. *Suruguen* n'était connu que sous la forme *suluguenn* pain cuit sous la cendre Cath., mod. id. pl. *ou* Grég. Si quelque autre mot a aidé au changement d'*r* en *l*, d'ailleurs fréquent (cf. *Gloss.* 636, 637) ce serait *sul* dimanche.

La comparaison que M. Loth a faite de l'adj. gall. *sarug* est convaincante, cf. *krazen* f. pl. *-nnou* rôtie, tranche de pain rôti, Gon., etc., de *kraz* sec. Mais on peut se demander si une association populaire avec le mot *sur* sur, acide (*Gloss.* 669) n'est pas nécessaire pour expliquer le premier *u*.

Bien que cette voyelle soit fort envahissante de sa nature, elle fait d'ordinaire changer un *a* précédent, non en *u*, mais en *e*, cf. M 1689. Il y a très peu d'exceptions, comme : le petit trécorois *rukun* répugnance, dégoût, moy. br. *rancun*, *rencun*,

recun rancune, indignation, cf. *Gloss.* 560. Pel. donne « *Rencun*, Selon M. Roussel, et l'usage de Léon et Cornwaille, est Horreur, frayeur, répugnance, aversion », qu'il tire avec raison du fr. *rancune*; R[el] ms. « *Rencun*, Rancune »; Grég. *recun*, *rèñcun*, van. *rancu*, *rancun* rancune.

24. Un rapport semblable peut se trouver entre *dastum*, *destum* ramasser *Gloss.* 146 et la forme qu'on lit R[el] ms. : « *trubuill* comme adverbe signifie avec excès, excessivement, supérieurement, a faire peur, a faire trembler, *tud a yoa trubuill ẽn em zustumet* il sétoit Ramassé du monde à faire peur. pour dire une quantité prodigieuse ». Mais à l'ordre alphabétique il n'y a que « *Dastum* v : *destum* », et chez Pel. « *Dastumi*, Amasser, ramasser... J'ai lû dans un vieux Dictionnaire *Dastum*, emballer, recueillir... » Maun. donne *dastum* amasser, assembler; Grég. *dastum*, *dastumi*, *déstum*, *destumi*, *déstumi*, van. *dastum*, *dastumeiñ* amasser, accumuler, assembler, rallier, ramasser, recueillir, cueillir, moissonner, compiler ; *dastum* pl. *ou*, van. *eü*, *ëu* amas, ramas, recueil, compilation, collection, collecte, cueillette, ralliement; *dastumer* p. *-éryen*, *dastumèr* p. *yen* celui qui amasse, qui accumule, *dastumer* p. *-éryen* cueilleur et *déstumer* p. *yen* compilateur ; Troude *dastum*, *destum* m. amas, assemblage. A Ouessant *dèstum* amasser (D. Malg.) ; Trég. *en em dastum* se réunir; *mad e war an destum* il est bon pour amasser, pour sa poche (Even). Il est possible que dans le ms. l'*u* de *zustumet* soit un écho purement machinal des trois *u* qui précèdent. Il faut pourtant noter que Bullet donne, à son ordre alphabétique, « *Dustum-Etre-E-Diurech*, accoller. B. » qui doit venir d'une source assez ancienne (mod. *dastum etre e zivrec'h* accueillir entre ses bras).

25. L'accumulation des *u* peut expliquer aussi *tubut* dans *Une poésie officielle en moy. bret.* v. 1 : Ma hano frescq mescq t*ut* hep t*ub*ut eu Br*ut-us* « mon vrai nom parmi les hommes, sans conteste, est Brutus », bien que les 4 ms. concordent. Le bret. moderne n'a que *tabut* dispute; un vers de rédaction certainement ancienne, cité *Rev. Celt.* XX, 244, a la même locution (*h*)*ep tabut* (rimant à B*ud*-oc). Le mot se trouve aussi dans deux cantiques du Doctrinal, cf. *Arch. f. celt. Lexikogr.* I, 378, 578, 626.

26. *Paluhenn* pesseau, *paluhat* pesseler *Gloss.* 456, 457, 377, 378, ont dans la langue mod. *a* ou *e* : « *peluc'hen* s. f. paisseau, *peluc'hat* pesseler, *ar goazed a vez o vraheat hag ar merc'hed o peluc[']hat* » (les garçons sont à broyer et les filles à pesseler) Mil. ms.

Un mot de forme voisine n'a que *a* et *u* : *paluc'het* pulvérisé, foudroyé, *palumet* (lin) desséché, brûlé, *puluc'het*, *pulluc'het*, *pulufret* brûlé, *puc'huillet* consumé, détruit peu à peu, *Gloss.* 456, 457; « *Pulluc'h* subst. f. brûlure, ce qui est entièrement consumé, *er bulluc'h a zo en amzer* » (litt. une brûlure est dans le temps); « *pulluc'hi* v. a. et n. brûler, consumer, ce mot est très fort et a le sens de réduit entièrement en cendre lorsqu'on parle d'un objet. *tan gwall a zo bet eno, ha pulluc[']het eo kement ho doa an dud keiz* » (l'incendie a été là, et tout ce qu'avaient les pauvres gens a été réduit en cendres), « après *devi*, brûler, il reste parfois autre chose que de la cendre, *loski* c'est brûler, être ardent, sentir l'effet pénible du feu ; *poaza*, brûler, cuire de manière à détacher la peau ou les chairs, *suilla* brûler, rôtir, flamber, passer au feu ». Pour compléter la synonymie, ajoutons : *tana* brûler, être ardent Pel., « *tana* donner la question, par le feu bruler, allumer. *tana ar biben*, allumer la pipe », « *tana, tani*, échauffer. *tanet e va zreit*, mes pieds sont échauffés » R[el] ms., *tana ur re* donner une touche de feu à quelqu'un, *tana e dreid, rei an touich-tan* ou *rei touichou-tan, da un torfetour* « donner la gêne, ou la question du feu à un criminel » Gr. [1], etc. ; *eñtana ty ur re-bennac, eñtana ur re* mettre le feu sur quelqu'un, faire un incendie Gr., etc. (*tangwalla* incendier, dans le *Geriadur Bihan*... de M. Jaffrennou, doit être un néologisme).

1. Cf. son article *rôtir*. L'auteur traduit « Gêne, la question du feu » : *an touich-tan, qistion an tan, ar guistion-dan*, « äls, *tanar*. id ë, *tan-ardant* ». Pel. donne : « *Tana*, Dans le Nouv. Diction. est *Donner la question*, par le feu, selon la coutume du Parlement de Bretagne, où l'on brûle les pieds en les approchant peu à peu du brasier, à mesure que l'on veut contraindre le criminel ou accusé d'avouer ce dont on l'accuse et ses complices. Furetiere, qui en fait venir le Fr. *Tanner*, molester, etc. l'a mal écrit *Tanar*, inconnu à tous nos Bretons, même à M. Roussel ». Le Dict. de Trévoux porte : « *Taner* vient de *tanar*, mot Celtique ou Bas-Breton, qui signifie *gehenne* ». Furetière a dû prendre ce mot au « Nouv. Diction. » cité par

Il n'est pas sûr que ce groupe soit d'origine identique au premier ; il est possible que l'*a* s'y soit introduit par l'influence de celui-ci. Malgré l'absence d'*r*, on est tenté de partir de *peur-* ou *pur-* + *luc'h*, cf. *luc'hedenn*, *luvedenn* éclair *Gloss.* 377.

Un 3e groupe est formé par *pullucha*, *pulluchat* p. *et* briser, réduire en petits morceaux Trd. *pullucha* « c'est bruller, consumer reduire en poudre et en poussiere. *Pulluchet e voe kement tra a chellas an tan kregi enn-han* » (tout ce que le feu put atteindre fut réduit en poudre) Mil. ms. Cet exemple montre une association d'idées avec *pulluc'hi*, mais *pullucha* est confirmé par la variante « *puzuilla*, St Pol et environs, casser, ou briser en mille morceaux, se dit d'un objet en terre, verre ou autre matiere ». On peut comparer *brein puzul* « tout à fait pourri », que Grég. donne avec *brein-pezel* ; moy. bret. *pezel* blonce ; *peren pezell* poire molle Maun., « *pezell*, mou, comme ce qui est pourri, et meme pourri *Lôr pezell*, Ladre pourri, pourri de Lepre. *peren pezell*, poire molle, presque pourrie » Rel ms., *lovr-pezel* p. *lovréyen-pezel* « ladre verd, ou ladre confirmé » Gr., h. tréc. *pouézel* (poire) blette, à Beuzec-Cap-Sizun *pèzél*, d'où *pèzélat* devenir blette (Francès) ; cf. *Gloss.* 485. L'*u* doit provenir de la première syllabe, cf. *uzuilh* suie, à Ouessant, etc., M 2332 ; *sugullou* traits des chevaux (Ouessant), etc. De **pizell-*, **pēzell-*? Cf. v. fr. « char sorcemée communement ou *pezellouse* en langue » (1297) viande d'un animal qui a des pustules sur la langue (sorcemé, soursamé = ladre, ulcéreux, particulièrement en parlant de la viande de porc, God.)

27. Le mot d'Ouessant *pésuilhadénn* grillade de pois D. Malg. est différent. Il a l'air d'un composé ancien de *péz* pois, avec **sulyadenn* grillade. Mais il peut aussi être dérivé d'une expression *péz suilh* pois grillés, comme en franç. *charcuterie* de *char cuite*. Gr. donne *suilh* brûlé ; Rel ms. « *Suill*, est L'action de la

Pel. ; il lui a machinalement donné une terminaison romane d'infinitif, tout en le traduisant par un nom ; cette série d'erreurs a produit le prétendu mot ancien relevé par Grég., qui l'a doté encore d'une étymologie fantastique. Ce « Nouveau Dictionnaire » est assez souvent cité, mais vaguement, par Pel., qui nous dit, v. *cos*, qu'il « met... *Cosni*, caducité ; quoiqu'il soit fait vers le pays de Vannes ».

flamme qui grille et la chose qui est grillée » ; Gon. *sûl* m. « ce qui est un peu rôti, ... brûlé à l'extérieur » ; *c'houéz ar sul* (odeur de brûlé) ; Trd *suill* m. odeur de brûlé, de roussi. Il est curieux que, dans le Midi, la chaleur du foyer soit assimilée à celle du soleil, comme en breton, mais sans que la comparaison ait cessé d'être sentie : *faire souleia lou fricot* mettre la broche, *li causo souleiado* (il aime) le rôt, *dóu souleia* (donnez-moi) du rissolé (Mistral[1]). Cf. *avel zuill* vent brûlant, etc., *Rev. Celt.* XII, 414, 415 ; « *morsill* et *morsuill*, vent brûlant, lequel est nuisible aux fruits de La terre et particulierement aux fleurs des arbres » ; « *Suilla*, Rotir un peu, bruller, flamber, griller. Il se dit de tout ce qui est un peu grillé de la flamme, approchée de trop près. du pain roussi par dessus par la grande chaleur du four, des menues herbes etc. qu'un vent brulant fletrit. d'un poulet passé au feu » R[el] ms. Pel. donne : « *Suilla*, Rôtir la chair, la faire cuir (*sic!*) au feu sans eau. Le Nouv. Diction. porte *Suilla*, rôtir un peu ». Ceci encore n'est pas vannetais de forme. *Suein*, donné en ce dialecte par Henry, *Lex.* 257, est une faute pour *suilhein*. L'A. donne *souillein* flamber de la volaille ; brûler à la flamme pour ôter le duvet ; rôtir (un bâton) ; griller, chauffer trop ; hâler ; cet *ou* a dû être favorisé par la réminiscence du mot *souiller*. Ch. ms. a *moursoüillein* brûler quand c'est un mauvais vent qui brûle ou grille ; *un aüel moursouillus* un vent brûlant ; « Haler *moursoüillein* pour des arbres ». Cf. *sillek* (grain maigre et) raboteux *Est* 18, *sillekoh* (grain) plus raboteux *L. el lab.* 42, variante de *suilhek* brûlé par le soleil. Hors de Van., Gr. a le dérivé *suilhadur* action de rôtir.

28. *Nep pret* jamais, est ailleurs en moy. bret. *nepret*, cf. M 2588. Gr. donne *nepred* « jamais, par raport au tems présent ». Cette restriction est ici contredite par le contexte, indiquant quelque promesse faite sous condition. D'après son étymologie, « en aucun temps », l'expression était indifférente à cet égard ; en fait, elle se rapporte au futur, B 37 ; au conditionnel, N 1112, J 88 b ; au passé 28, B 51.

1. Les variantes *soulia*, *souliado*, sont expliquées comme venant de *souleia-*. La forme du Bas-Maine *soulaj* ardeur du soleil (Dottin, *Gloss.*), paraît se rattacher directement au lat. *sol*.

29. La syllabe finale *va* (*Rev. Celt.* XXXIV, 243, 247) sur laquelle on serait tenté de greffer du breton, est en réalité *ra*, écho de *et cetera*; la reproduction photographique donnée au *Bull. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1913, p. 26, en montre un autre exemple à la suite d'une ligne exclusivement latine.

E. Ernault.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE
ET DE LINGUISTIQUE BRITTONIQUE
(*Suite*)

II
LE CORNIQUE MODERNE

TRAITS PRINCIPAUX DE SA PHONÉTIQUE ET DE SA SYNTAXE.

Introduction :

Ce qu'il faut entendre par CORNIQUE MODERNE.

A ne prendre que les textes, seul *Gwreans an bys*, The Creation of the world, écrit vers 1611, représenterait le cornique moderne par certains traits qui se retrouvent, en effet, dans ce qui nous reste de la langue à une époque postérieure. On les trouve ainsi énumérés par *Whitley Stokes*, dans son édition de *Gwreans*, p. ex. :

1° La voyelle *e* devient souvent *a* : *carenga* pour *kerenge*.

2° *th* et *gh* (*ch*) à l'intérieur du mot et à la finale, sont muets et sont en conséquence échangés l'un pour l'autre : *marth*, cheval, *segh* (pour *seth*, flèche).

3° *m* (*mm*) est devenu *bm* : *màbm*, mère.

4° *n* (*nn*) est devenu *dn* : *radn*, part.

5° *g* doux pour *s* est plus fréquent : *canhagowe*, messagers.

6° : quelques faits d'orthographe plutôt que de prononciations : *a*) *e* inorganique à la fin des mots : *hawe mabe*, et mon fils ; *gwreage*, femme — *b*) *i* pour *u* : *idn*, un, et *un* — *c*) *ea* pour *é*[1] : *eall*, ange ; *wheage*, doux — *d*) *oo* et *oe* pour *ó* : *oole*, pleurer ; *boes* être, etc.

7° L'infixation pronominale est moins fréquente ; *me ew*

1. *ea* marque aussi le timbre plutôt que la longueur.

henwis, je suis appelé, au lieu de *ym gylwyr* (passage correspondant dans l'*Origo mundi*).

8° Les emprunts anglais sont en beaucoup plus grand nombre.

Ces traits, dont quelques-uns se montrent déjà dans *Beunans Meriasek*, appartiennent bien aussi au cornique postérieur. Mais ce sont là des caractères que j'appellerai *superficiels* ; et à ce point ce vue, mon ami Henri Jenner a raison, dans son *Handbook* (p. x-xi) de dire que la différence entre le cornique moyen et le cornique moderne était plus apparente que réelle. Et de fait, dans la *langue littéraire*, elle ne devait pas être grande. Il est très probable que si nous possédions un drame cornique de la fin du XVIIe siècle, la langue de ce drame ne différerait guère de celle de *Gwreans*. Mais il y avait à côté de la *langue littéraire*, la langue purement *populaire*. C'est de cette langue qu'il connaît si bien que nous parle Henri Jenner quand, après avoir très justement apprécié les rapports du cornique moyen et moderne *littéraire*, il ajoute qu'il faut cependant mettre à part la dernière période de la langue, lorsque la langue *survivait seulement dans la bouche des personnes les moins instruites* : ce qu'on appelle des *corruptions* était dû en grande partie à des différences d'orthographe, *à un manque d'appréciation des consonnes finales presque inaudibles, et à l'intensification de tendances phonétiques existant à une époque beaucoup plus ancienne*. C'est la langue de la dernière période obéissant sans contrainte à ses tendances et lois phonétiques que j'appellerai *cornique moderne*. Il est clair toutefois que, du moment qu'une langue est écrite, s'il existe quelques textes antérieurs connus des écrivains, ils subiront consciemment ou inconsciemment l'influence de la tradition. Nous n'avons donc jamais, ou à peu près jamais, la langue populaire cornique entièrement pure. Mais elle se présente avec des traits suffisamment caractérisés dans toute la littérature qui va depuis 1667 (*The Story of John of Chy-an-Hwr*) jusqu'à la fin, et dont tous les documents sont énumérés par H. Jenner (*Handbook*, p. 33 et suiv.). Ce qui doit d'ailleurs nous rassurer, c'est l'incapacité de l'homme qui, pour tous ses contemporains, connaissait le mieux le cornique au XVIIIe siècle, John

Keigwin, à comprendre le cornique moyen de *Pascon* et de *Gwreans*. En revanche, il ne faut se servir qu'avec précaution des œuvres d'Edward Lhwyd. D'abord, il a utilisé le texte et les traductions de Keigwin. Ses sources sont de diverses valeurs : il nous les indique dans la Préface de son *Archaeologia* p. 222 ; il a entendu des mots corniques prononcés par les habitants de Saint-Just-in-Penwith ; des notables (Keigwin, Estwik, Jenkins, Boson) lui en ont fourni un bon nombre ; *enfin, il a tiré la plus grande partie de sa connaissance du cornique, de trois livres corniques traduits en anglais par Keigwin, le plus savant homme, sans conteste, en cornique.* Le cornique moyen est donc mêlé chez Lhwyd au cornique moderne. Si on peut se fier à sa transcription pour les mots qu'il a entendus lui-même, il n'en est pas tout à fait de même pour ceux qui lui ont été fournis. Les textes qu'il avait sous les yeux étaient remarquablement incorrects. Aussi, les contradictions, les erreurs et les notations fausses ne sont que trop fréquentes dans son œuvre. Trop souvent, il a recours à l'analogie d'après le gallois (et même le breton). Ce fait n'avait pas échappé aux *Cornishmen*. Dans une lettre conservée dans les *Gwavas mss.* (Brit. Mus. *Add. ms.* 28. 554, p. 45) Boson (si je ne me trompe) dit à son interlocuteur en parlant de Lhwyd : *na algia ea clappia na screffa Curuooack pocarra why* ; *Thera moy gembrack peath rig ea gweele*, « il ne pouvait parler ni écrire le cornique aussi bien que vous ; ce qu'il a fait était plus gallois. » Il y a notamment de graves erreurs de syntaxe qui lui sont venues du gallois et qui prouvent qu'il n'a pas beaucoup conversé, en cornique, avec les gens du peuple. Quoi qu'il en soit, en nombre de cas, pour la prononciation sincère du cornique, son témoignage est précieux. Il est corroboré par d'autres et même par la prononciation actuelle des noms de lieux. Dans l'étude qui suivra le présent travail, je relèverai les erreurs dans lesquelles est tombé cet homme d'une science si remarquable pour son temps et qui a rendu au celtique de si inoubliables services.

Le cornique moderne, tel que je l'ai délimité plus haut, offre un phénomène unique dans les langues celtiques, car le breton lui-même, si près des sources populaires, a subi forte-

ment l'influence de la tradition écrite : au moment où il était en voie de disparition, pas un *seul texte cornique suivi n'avait été imprimé*. Aussi trouve-t-on, dans ce qui nous reste du cornique populaire, les tendances phonétiques de la langue développées avec une liberté complète ; l'agent d'évolution principal, l'accent, y exerce son action sans contrainte : aussi avons-nous l'impression, quand on compare cette langue à celle des Mystères, cependant si rapprochée dans le temps, d'une évolution presque subite et d'une incroyable rapidité. En réalité, la langue semi-littéraire plus conservatrice des Mystères, a dissimulé pour une part importante l'évolution qui se poursuivait dans le langage populaire.

Outre les textes qui servent de base à cette étude et dont on trouvera l'énumération plus bas, dans la liste des abréviations, je m'appuie, en dehors des questions de syntaxe naturellement, sur la prononciation *actuelle* des noms de lieux et de terres en Cornwall. Comme l'a montré Henri Jenner dans son *Handbook* et diverses publications [1], l'accent dans les noms de lieux est resté à la même place qu'à l'époque où la langue existait. L'accent est, en général, sur la pénultième dans les mots de deux syllabes ; dans les composés, c'est sur l'épithète : *Tre véan*, mais *Hén-drea* ; *Chy-tán*, *Tre-jágu*. L'article, les prépositions, restent atones ou disparaissent. Ce fait s'explique assez facilement. L'anglais est beaucoup moins destructeur des noms corniques que ne l'est le français des noms bretons. Dans les dissyllabes, l'accent est à la même place. Dans les composés où l'accent est sur le second terme, comme *Tre-véan*, le sens n'étant pas senti, *tre* a la valeur d'une particule atone. Enfin, dans nombre de noms de lieux anglais composés, l'accent est sur le second élément : *Torquay*, (pron. *Tö-ki*), *New Yórk*, *Newháven*, *Boscástle*, *Southámpton*, etc. [1]. Quoi qu'il en soit, la conséquence de ce fait important, est que nous pouvons actuellement étudier l'accent cornique avec ses effets sur le vivant : nul besoin ici de reconstitution :

1. *Cornish Place-names* (*reprint from* n° LVI *Journal of the Royal Institution* of Cornwall) — *Cornish Place-names, a lecture given at the Truro church Iustitute*, Décembre 6, 1910 (*Truro Diocesan magazine*).

2. Cf. Jespersen, *A modern English Grammar*, p. 152-154.

la langue survit vraiment dans ce domaine, il est vrai, bien restreint. Il était néanmoins à prévoir que l'anglais exercerait son influence d'une façon nuisible à la pureté de la tradition, *en particulier dans le vocalisme.* Les voyelles, dans le voisinage de *l* ou *r* qui sont articulés comme en anglais, ont modifié leur timbre et leur quantité. *Rosmergî* se prononce *Ros-mögę*; *Bos-worlas* se prononce *Bəzöləs* etc. La prononciation a aussi, dans certains cas, une tendance à se modeler sur la forme écrite et suivant les lois de l'anglais : *prāz* (pré), écrit *praze*, se prononce *prę̄z* ; *brāz*, grand, *brę̄z* ; or, de nombreuses graphies au XVIIe et XVIIIe siècles prouvent que *ā* dans ce cas, se prononcerait à peu près comme *o*. *Kelinack* (endroit à fougère), en St-Just, se prononce *Kəláinəc*. Et quand il s'agit de noms de champs et terres, il n'est pas rare que le fermier ou propriétaire actuel ne les connaisse que par la forme écrite. J'ai pu, par l'intermédiaire d'amis comme le Rév. Taylor de Saint-Just en Penwith, et Henri Jenner, entrer en relation avec des personnes offrant toutes les garanties possibles au point de vue de la sincérité de la proonciation dans la région de Land's End et du cap Lizard[1].

Outre les noms de villages, j'ai eu à ma disposition les noms de terres et champs portés au cadastre des paroisses grâce à l'obligeance de Rév. Taylor et de ses aimables confrères du clergé anglican. Ce cadastre a été rédigé vers 1843 et porte le titre qui en indique le but de : *Apportionment of the Rent-charge in lieu of tithes in the parish of...* J'ai pu constater que plusieurs reposent sur des documents de la fin du XVIIIe siècle, en tout ou partie. A Penzance, dans l'étude de Mr Cornish, avoué, qui avait mis ses documents à ma disposition, j'ai pu copier les noms de champs et terres non seulement de paroisses mais aussi de *manors* ; certains documents, par exemple, ceux qui concernent les *manors* de Tregaminion en Morvah, Bossigern en Zennor, remontent à 1782. Je donne les transcriptions phonétiques des noms de villages et de terres dont j'ai pu vérifier la prononciation. Pour abréger, je fais suivre ces noms ou termes simplement du nom

1. J'ai aussi des remerciements à adresser à ce sujet à MM. Thomas et Shepherd, de Mullyon.

de la paroisse. Un nombre respectable des terres ou champs ont conservé des termes corniques, au moins dans le sud. Dès qu'on s'avance vers le nord, si les noms de villages sont corniques en grande partie, les champs sont anglais. J'ai constaté le fait pour Redruth même qui n'est cependant qu'à quelques lieues de Penzance. A Helston, en Trigg, tous les noms de champs sont anglais, quoique les noms de villages soient, en majorité, corniques. Voici les noms de paroisses dont j'ai relevé le cadastre : *Saint-Just en Penwith*, *Sennen*, *Buryan*, *St-Levan*, *Sancreed* [1], *Mullyon* (et les environs), *Madron*, *Gwinear*, *Forrabury*, *Liskeard*, *Blisland*, *Phillack*, *Endellion*, *St-Columb minor*, *Bodmin*, *Gulval*, *St-Erth* (anciennement *St-Ergh*), *St-Hilary*, *Ludgvan*, *Redruth*, *Marazion*, *St-Ives*, *Paul*, *Uny Lelant*. J'ai relevé aussi la prononciation de noms de lieux en *Morvah*, *Zennor* etc. J'ai pu également avoir la prononciation de mots corniques en usage encore, particulièrement chez les mineurs, grâce à l'amabilité de M. Williams, town-counsellor, de St-Just ; ces termes ont, en général, été publiés, principalement par Jago, et dans l'*English Dialectal Dictionary* de Wright [2].

Voici la liste des autres documents dont je me suis servi :

John-Tshei-an-Hwr : *The story of John of Chy-ăn-Hur*, écrit vers 1667 [3].

Lhwyd ; *Grammar* (dans l'*Archaeologia*), *Préface* (en cornique), *ibid.*, *Vocab.* (ibid. : *Comparative vocabulary of the original languages of Great Britain and Ireland*).

Genèse 3 (3e chapitre de la Genèse : publié par moi avec trad. et commentaire dans *Revue celt.*, XXIII, p. 172).

Mathieu 2, 4 (2e et 4e chap. de St Mathieu : *ibid.* p, 193, 185).

Comm. Dieu (*Commandements de Dieu* : 2 versions : *Revue Celt.* XXIV, p. 1).

1. Prononcez *Sancras*.

2. Au point de vue cornique, il y a de bonnes transcriptions dans ce dictionnaire, avec quelques erreurs.

2. Voir Jenner, *Handbook*, p. 33. Je me sers de la version de Lhwyd. Il y en a deux autres. Celle des *Gwavas Mss.* a une orthographe différente. Lhwyd se sert de son orthographe phonétique propre.

Nebbaz Gerriau (*Nebbaz Gerriau dro tho Curnoack*; c'est l'œuvre de John Boson de Newlyn, né en 1655, mort entre 1720 et 1745 ; l'ouvrage a été écrit 1700. Comme le dit Henry Jenner, ce court traité a un grand intérêt, parce que l'auteur, homme instruit, n'avait, comme il le dit lui-même, appris que l'anglais dans son enfance, et avait fini par acquérir une connaissance sérieuse de la langue parlée de son temps, *sans avoir jamais eu sous les yeux aucun document littéraire cornique*. Ce traité a été imprimé avec une traduction anglaise dans le *Journal of the Royal Institution of Cornwall*. Le texte est assez défectueux [1].

Addit. mss. (*Additional mss.* 28.554, *British museum*) : c'est la collection connue sous le nom de *Gwavas mss.*, faite par William Gwavas de 1709 à 1736. Les morceaux dont je me sers ont paru en grande partie dans l'*Archaeologia de Pryce*.

Quelques-uns sont inédits (Jenner, *Handbook*, p. 36.4, p. 38.15 ; 39.18 ; p. 41.1, 2, 3, 4, 5).

Je n'ai pas négligé la lettre malheureusement si courte de William Bodener, laquelle par sa date, 1776, a une grande importance (J. Loth, *Archiv für Celt. Lexic.* 1898).

J'ai remplacé les transcriptions phonétiques de Lhwyd (*Arch.* p. 225) par des signes plus usités, d'une impression facile et aussi plus exacte ; par exemple, un de ses *a*, celui de *all*, *mall*, je l'exprime par *ǫ* (très ouvert); j'exprime son *ý* (m*o*ney, b*i*rd) par *ö* dans certains cas, généralement par *ə*. Le *schwa* a des valeurs diverses : c'est un son à peine perceptible dans des cas comme *Bzölas* qui est devenu *Bzölas* et *Zölas*. Dans d'autres cas, c'est une voyelle moyenne, très difficile à déterminer, dont le timbre varie suivant les consonnes qui la suivent ou qui la flanquent [2]. A la finale, et aussi dans certaines particules prétoniques à la fin de la syllabe, cet *e* confine à *a* assourdi : (*đa* pour *đə*; *mā* pour *mə*).

1. On lit dans le *Journal* : Copy of a ms. in Cornish and English from the mss. of Dr Borlase, who observes on the cover : « N. B. — I *had this Ms. from Mr. Ustick vicar of Breage* », in whose writing it therefore probably is. Ustick mourut en 1760. Cf. Jenner, *Handbook* p. 32.

2. Cf. *e* dit *muet* français (Rousselot et Laclotte, *Précis de prononciation française*, pp. 35-36 ; 101-104); cf. Jespersen, *Engl. Gr.* p. 423, 15,4.

PREMIÈRE PARTIE

LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DU CORNIQUE MODERNE

CHAPITRE I

Ceux qui sont dus à l'accent.

L'accent cornique est un accent énergique, intense, accompagné d'élévation de la voix. En dehors de l'hiatus et de la contraction, il n'y a pas à proprement parler de voyelle longue dans les polysyllabes, excepté dans les composés dont l'accent est sur le second terme monosyllabique. Dans ce dernier cas, la loi est la même que dans les monosyllabes. Dans les monosyllabes la voyelle est longue, comme en gallois et en breton[1], lorsque la voyelle est suivie d'une seule consonne ou de deux consonnes réduites à une spirante, *f* excepté. Les prétoniques et posttoniques sont toutes altérées ; leur voyelle disparaît ou est réduite autant que les lois de la prononciation et les nécessités de l'articulation cornique le permettent ; la syllabe ou même le mot prétonique peuvent disparaître lorsque le sens n'exige pas impérieusement leur maintien.

Dans les monosyllabes, les lois sont les mêmes qu'en cornique moyen ; aussi n'insisterai-je sur ce point que pour constater leur accord.

Quantité des voyelles dans les monosyllabes

§§ 1 : A. *La voyelle, lorsqu'elle n'est pas suivie de deux nasales (primitives ou provenant de nasale + consonne assimilée) ou liquides*[2] *est longue.* Les spirantes *ch*, *th* représentant des occlu-

1. En breton, les monosyllabes terminés par une gutturale ont, en général, la voyelle plutôt brève : *kic* et non *kīg*.

2. Pour *rr*, il semble qu'il y ait eu la même réduction de la consonne qu'en breton : voir plus bas.

sives doublés ; *s* représentant deux *s*, sont précédées d'une voyelle longue ; la spirante *v*, de même. Il en est de même en gallois, et en breton, en exceptant toutefois dans cette dernière langue *r*[1].

La longueur chez Lhwyd est exprimée par le circonflexe. Elle l'est plus rarement dans les autres textes, mais on peut facilement la reconnaître à d'autres traits : 1° au redoublement de la voyelle (*taan*, feu) ; 2° à la présence d'une voyelle non étymologique à la suite de la voyelle accentuée (*moar*, mer ; *tues*, gens), quand ce genre de graphie (*ea*, *oa*) n'indique pas le timbre ; 3° à la présence à la finale d'un *e* non étymologique[2] ; 4° au fait que la consonne finale est une occlusive sonore (*māb*, *wheg* etc...) ; 5° pour *i* final, à la diphtongaison (*nei* nous, *hwei*, vous, mais *tši* (chee), toi).

1° *voyelles finales* : elles donnent l'impression d'une longue : *trę̄* dans *Bottrea* —*prī* : *weal pry* (St-Just) : *weal* (prononcé *wīl*, *hwīl*) a le sens de *travail* et aussi de *mine* (*travail de mine*).

— *brę̄* : *carn-brea* ;

— *kę̄* : *Pedn kee*, le bout du champ (Mullyon) ; *Carnkee* (St-Levan) ;

— *grę̄* : *Dor an grey*, la terre des chevaux (Gulval) ;

— *rŷ*, donner, *Nebb. Gerr.* (forme régulière de l'infinitif, en moyen cornique).

La finale en *ī* long, en dehors de cas comme *ry*, a une tendance à se diphtonguer devant les voyelles ou à la finale réelle.

tši = *chee*, toi (= *tī*), mais *tšey*, *tšöÿ*, maison : *Lhwyd* : *tšÿí* : *ÿ* = *ə* ou *ö* bref : *Tšęy ən dur*, en Penzance (*Chy an dower*) ; *cheî*, *Comm. Dieu*, 6. 2 : *choy*, 3. 2 ; *choye* 7. 2 ; *agoye* (à la maison) 7-2 ; *nei*, nous (*Lhwyd* 252, 14) ; *Add. mss.* 95, *whei*, vous, *Comm. Dieu* 6-2, ailleurs *whye*, *Add mss.* 236 : *hye* (elle) ; *Math.*, 2, 200, 18, *en gye* (eux), *ibid.*, 195, 5.

1. Partout on prononce *cār*, voiture, pour *carr*. Le timbre pour *e* + *rr* indique que la réduction de la consonne et l'allongement de la voyelle ne sont pas anciens : on prononce *bę̄r* court, et non *bę̄r*, excepté en certains points de Haute-Cornouaille (Faouet) ; mais *bę̄r*, broche.

2. C'est un fait d'orthographe anglaise ; sur son origine, v. Sweet, *History of Engl. Sounds*, p. 208, 766, 767, cf. Jespersen, *A Mod. Engl. Gr.*, p. 193. 6. 26 (6).

Devant les consonnes, on prononce *i* : *Tsigwidn* (*Chygwidden*); à la finale, en composition, en polysyllabes, de même : *bodji*[1], étable à bœufs (*bowdgy*).

2° *voyelles suivies d'occlusives* : *crīb*, crête de rochers, crête, faîte (*Lhwyd*, p. 53, culmen : *krîb ty*) : *The Greeb* en Morvah, *The Greab*, rochers en Sennen.

— *crīg*, tertre, butte : *Park Creeg* (Buryan);

The *creeg* (Sennen); *Creeg Mullyon* (Mullyon); *Trecreeg* (Endellion); *Trencreek* (St-Col. min.);

— *Grigg*, bruyère (Sancreed);

— *hwêg* (*Lhwyd*) 47; *wheage*, *Add. mss.* 3, 138;

têg (ib, 50. 2); *teage*, *Comm. Dieu* 3. 2.; *teege*, *Mathieu* 4, 187. 8;

an gôg le coucou (*Lhwyd* 52. 3);

glêb, madidus (*Lhwyd* 53. 1);

môg, fumus (*Lhwyd* 62-1);

gwreg, *gwreage*, *Add. mss.* 136; *Comm. Dieu* 8-1; *greage*, *Add. mss.* 136;

— *drogg*, *Add. mss.* 136; *droeg*, *ibid.* 4; *drooge*, *ibid.* 115; *droage*, *ibid.* 130; *drôg*, *Genèse* 182. 19;

— *gwage*, vide, *Mathieu* 4, 186. 2;

— *mâbe*, *ibid.* 187. 6; *maab* 187. 6; *mab-leean* clerc, *Nebb. Gerr.*

— *reeg* (*gwreeg*), il fit, *Math.* 2. 195. 7; *rigg*, *Nebb. Gerr.*

— *fôg*, blowing house (*Pryce*);

3° *voyelle suivie d'une spirante.*

a) *spirante dentale* : *cṓth* : *Dor coth*, terre vieille (Buryan); *Dor coath* (St-Levan); *cooth*, *Nebb. Gerr.* — *an teez goth*, les vieux, *Nebb. Gerr.*

— *pīth*, puits[2] — *ən scẹ̄th*, le bateau (Mullyon) (*scath*, bateau);

— *kâth* (Lhwyd, 47. 1);

gwẹl ən gūd (*Wele gooth*, Mullyon; le champ à l'oie);

— *rīd*, rouge, *Park Reeth* (St-Just);

1. Il est vrai que la composition n'étant plus sentie, on a l'accent sur la pénultième.

2. Ce mot est en usage dans des comtés anglais du sud. Il est d'origine anglaise (Wright, *Engl. Dial. Dict.*).

— *peath an beaze*, biens du monde, *Add. mss.* 136 ;

— *bêđ*, tombe (*Lhwyd*, 149. 1); *beath*, *Nebb. Gerr.* ;

— *dêth*, pour (*dēđ*), *Comm. Dieu.* 7, 1 ; 8, 1; *deeth* (*ibid.* 8. 2);

— *blooth* (*blọđ*), *Add. ms.* 137, 147 ; *bloath*, *Nebb. Gerr.* Après *r*, la spirante dentale avait disparu.

4° *voyelle suivie d'une spirante gutturale*. La gutturale sourde (*ch*), qui avait disparu de bonne heure après *r*, en moyen-cornique, a totalement disparu en cornique moderne. A la finale, la voyelle qui la précède est longue :

flôh (*Lhwyd*, 53. 1); *an flô*, l'enfant, *Math.* 2, 196. 8 ;

mo pour *mōch*, porcs ; *mọ* (*moe*) *house*, (après le *boudgy*, étable à bœufs en St-Just, d'après Williams); *Park ən mọ* (*Park an Moe*, en Gulval);

— *gwrẹ*, pour *gwrach* : *crowz ən wrẹ* (*Crows an wraugh*, la croix de la sorcière, Buryan);

— *sẹ*, sec (*sẹch*, *zẹch*) : *Park vẹntən sẹ* le champ de la fontaine sèche (*Park venton sea*) en Mullyon ;

— *whea*, six (*Nebb. Gerr.*) et un peu plus loin *wheath* ; *whee*, *Comm. Dieu* 6. 2. Il n'est pas rare, dans les noms de lieux, de rencontrer *th* à la finale pour un ancien *ch*, et, ce qui est plus regrettable, d'entendre prononcer ce *th* : *Rospeth*, en Ludgvan, aujourd'hui prononcé *Rọspẹth*, se prononcerait, en réalité, *Rospẹ* : c'est anciennement *Rospegh* pour *Ros-bech* (le petit *Ros*). Le nom propre *Trembath*, tiré d'un village de Morvah, se prononce correctement *Təmbẹ*, la demeure d'un *Bech* (le Petit). Dans le village même, on emploie l'équivalent *Trẹ-viən* (*Trevean*) ;

— *an tacklow maa*, ces choses-ci, *Add. mss.* 45 ; — *gwreage dah*, *Add. mss.*, 136.

5° *voyelle suivie d'une spirante labiale* v :

gọv : *Hal an gove moar* (Gulval) ; *Tal ən gọv* (*Tal an gove*, près du forgeron, Mullyon; *gôv* (*Lhwyd* 58. 1).

— *nêv*, ciel (*Lhwyd* 45. 2); *neave*, *Comm. Dieu* 3. 4; *neve* (*ibid.* 3, 1); *neave*, *Add. mss.* 138; *Nebb. Gerr.*, *neeve* ; *Math.* 2, 198. 13, id. ; *Genèse* 184. 24, id. ;

1. *Gwr.* 1426: *leaf* (*lêv*).

— *leauf*, voix (*Genèse* 3, 177. 8); *leauve* (*ibid.* 178. 10).
— *creve*, fort, *Add. mss.* 137; *kreave*, *ibid.* 138;
— *eave*, lui, *Add. mss.* 138;
— *have*, *wave*, été, hiver (*Genèse*, 3. 130); *gwave*, *have*, *Add. mss.* 4
— *prẹv* ou *priv*[1], ver, serpent : an *hager-breeve*, *Genèse* 3. 175, 1, 1.

Au lieu de *trev*, habitation, village, on trouve fréquemment *trẹ*, dans les noms de lieux, en composition devant des consonnes, ou même à la finale, comme en moyen-cornique : *tre*, *dre*, à la maison (cf. *Lhwyd* : *trê*, *drê*, at home ; *adrê*, homeward, p. 248). Dans les noms de lieu, je citerai *Hendrea* (*Hen-drẹ*), *Bottrea* (Sancreed). Cf. *Genèse*, 184-3 : *devanaz ea*, il l'envoya. — Cf. *la*, main, dans *doo-la*, deux mains (*Mathieu* 4. 187, b).

6° *voyelle suivie de* s, z : sous l'accent, la spirante provenant de *t*, *d* final, se prononçait *tš*, *dj*, lorsque la voyelle était palatale ou qu'il y avait eu avant la consonne un élément palatal (en cas de diphtongue) : *Lhwyd* 231. 1 : *lūdzh* (*lūdj*), gris ; *gûdzh*, sang, *ibid.* et 144. 1 ; même après une voyelle non-palatale, le *z* final se rapprochait de *j* (*ž*) ou *dj*, lorsque le cornique vivait encore, comme l'indiquent certaines graphies : *treath an haaze chee ha ee haage hie*, entre ta semence (race) et sa race à elle (*Genèse* 3. 177. 6)[2]. Des graphies significatives dans les textes et les noms de lieux en moyen-cornique, prouvent qu'il ne s'agit pas ici d'une fantaisie de scribe.

Aujourd'hui, on entend plutôt *z* à la fin des monosyllabes, et la voyelle est longue : *prēz*, pré (*praze*); *crēz*, milieu : *nōn* (*ən ōn* : *gon*) *grẹ̄z*, la lande ou pâture vaine du milieu (St-Just); *crīz* (Mullyon), *Park creis* (St-Levan[3]). Il y a eu, outre une évolution fort possible, influence de la forme écrite sur la prononciation.

1. C'est un *i* ouvert très voisin de *ẹ* : *Gwreans*, *preaf* 502 ; *preve* 335 ; *breyf* 1919 ; *preif* 909 ; *pryf* 1817.

2. Sur l'origine ou les origines de la fricative *ts*, *tš*, *dz*, *dj*, voir *Deuxième partie*.

3. Henri Jenner a entendu prononcer *crẹdj* ; *vẹntən grẹ̄dj*, la fontaine du milieu.

— *Carn Glūz* [1], St-Just.

— *braôz* [2], enormis, *pedn brâoz* (*Lhwyd* 46. 2). Dans les noms de terres, *brǫz* et *browz* a souvent le sens *d'ajoncs, brindilles à brûler* (*Park bros*, St-Just); cf. *browsian*, crumbs (*Lhwyd*, 90)

— *glāz* : *Carn glaze* (St-Just); *Pen-glaze* (Maddron).

— *boaz*, être(*Math*. 2, 198, 15) ; *boaze*, *Add. mss*. ; *boaze*, *Genèse*, 176. 5 ; *tha voaze*, *ibid*. 176. 6 ;

— *tīz* : *an teez goth*, les vieilles gens, *Nebb*. *Gerr*. 7.

— *diz* : *Pǫlən dīz*, trou ouvert dans une mine à la suite d'une explosion : il est allé dans le *dīz* équivaut à : il est allé à une grande profondeur ; *Park an dice* (Phyllack) ; *Poldice* en St-Yves (d'après Hobson Mathews, a *History of St-Ives*, 1890). Sur ce mot, J. Loth, *Revue Celtique*, 1914.

— *vose* fossé : *kelli vose* (*Camborne*); *vǫz* [3] *widn* (*Foes widden*, Buryan) ; *voas down* (Liskeard) : pron. *vǫz*.

— *glaze neave*, le pays du ciel (*Add. mss*. 134).

— *brêz*, jugement, *ibid*. 195 ;

— *an beaze*, le monde, *ibid*. 136 ; *beze* 130.

— *leaz*, profit, *Add. mss*. 135 ;

— *booze*, nourriture, *Genèse* 176. 6.

— *rose*, donna, *ibid*. 179. 12, et *a rowze* 177. 6.

— *rooze*, filet ; *Math*. 4. 191. 18 ; *tha drooze*, ton pied, *ibid*. 187, 66.

— *doaz*, venir : *a toaze meas* 189. 14 en venant dehors; *moaze*, aller, 191. 4 ; *doaze*, *Math*. 2, 196. 9 (*Nebb*. *Gerr*. : *mose*, *dose*).

— *breze*, esprit (*ita breze*, dans mon esprit), *Nebb*. *Gerr*. (gall. *bryd*) ;

7° *voyelle suivie de n, m* : la quantité dépend de la valeur de *n, m*. Pour *m* simple, comme il devient *v*, il n'est pas en question. Après *n* simple, la voyelle est longue, qu'elle soit ou non le résultat d'une contraction, en exceptant les mots proclitiques.

1. Il est peu probable que *gluz* représente le gallois *glwys*. Il s'agit probablement de *glos* (dung for fuel).

2. Il est possible qu'il y ait eu, dialectalement, une diphtongaison ; cf. le bas-vannetais : *brawz* et *braz* ; id. à Groix

3. *o* dans *vos* est ouvert et bref ; la quantité est modifiée par la composition.

kôn, caena (*Lhwyd*, 48, 3).

drēn, sentes (*ibid*. 148, 3); *drayn* (*Tre'n drinę*, *Zennor*).

drên : *Park drean* (St-Just);

iên, froid (*Llwyd* 3, 2).

tane, feu (*Add. ms.*, 130); *an taan* ibid., 95).

dean (*Genèse* 3. 179, 12); *Lhwyd* 231. 1 : *dên*, now *dean* : il s'agit de l'orthographe [1] —; *deane* (*Add. ms.* 138).

— *doen*, porter *Genèse* 3. 181. 16 : (*Lhwyd* 217. 2) *a ton* (*ow ton*, en portant); *doone* (*Mathieu* 4, 187, 6).

gun, moor, parfois *gôn* avec un *o* légèrement nasal, écrit le plus souvent *goon* (gall. *gwain*, v. gall. *-guoin*, bret. *gön* et *yön*).

— *īn* : *croft nean* (Mullyon) = *croft ən īn*) cf. *Park nean* (St-Levan); *Park an nean* (St-Hilary); *Park nean* (Buryan). C'est probablement le pluriel de *on*, agneau [2].

— *mę̄n*, pierre : *mean*, *Comm. Dieu* 3. 2 : *id. Add. ms.* 142; *Math*. 4. 187, 6; *Lhwyd* 243, 1 : *sg. mên*, plur. *mein*.

— *crīn* (desséché ?) : *Carn Green* (St-Just).

— *glêne*, laine (*Add. ms.* 136) : il semble donc que devant *n*, *a* allongé ait eu une tendance à se prononcer *ę*.

8° voyelle suivie de *l*, *r* : a) *voyelle* + *l* :

hwīl stēn, mine (travail) d'étain (St-Just) : cf. *Lhwyd* : *hwêl stean*, fodina.

— *gwę̄l* et *gwīl* (confusion avec *hwīl*), champ : *vez angweale* hors du champ (*Add. ms.* 170) : fréquent dans les noms de terres : *Gwęladrę*, (Mullyon) = *gwęl adre* (Smithforge back field); *Guel Bennett* (Buryan); *Gweal style* (St-Just); *guel todn* (*todn* = *tonn*, terre en jachère), *gweele* (*Genèse* 3. 181. 18) : moyen-corn. *guel*; dans les chartes du XIVe s. *guael*.

gwīl, taire : *the weele* (*Genèse* 180-14); *gweel*, *Nebb. Gerr*; *tho weel*, *ibid*. [3].

1. On doit considérer *ē* de *den* comme ouvert; jamais on ne trouve de graphie indiquant une voyelle tendant vers *i*. En bas-vannetais, où *e* est long et fermé, dans quelques endroits, la prononciation nasale indique *ę* ouvert : *dēn* : *ē* = *ę* ouvert nasal (*in* français).

2. Llwyd (2, 1) a été induit en erreur par les graphies du moyen-cornique, quand il donne *oan*, *agnus*, comme cornique et armoricain : *oan* est armoricain en exceptant le vannetais qul conserve *oen* ; le cornique est *ōn*.

3. *Gwreans* : *gwyle* 2424 (v. *errata*) 103, 1452; *gwyell* 1594, 2149; *gweyll* 1239; *Gwreans* a encore *gul* : *gule* 260, 581.

geel, gīl, faire (*gul* en moyen-cornique) : *Mathieu* 4. 191. 19 ; *Lhwyd* 246. 2 : *đǫ îl* ou *wîl*.

— *gwēl,* 3e pers. sg. de *voir* : *me a wele, Nebb. Gerr* ; *Lhwyd ev a wŷl, wêl* [1] (246, 3).

b) *voyelle suivie de* r : *r* final, actuellement, a exactement la valeur de *r* final anglais :

hīr long se prononce *hiə* (*ə* a à peu près la valeur de *ö* bref : *kin here* (*kīn hiə*) en Mullyon. — *Bowgy heere* (Ludgvan), l'étable aux bœufs longue.

— *mer,* grand : *miə* (*Park meer,* Mullyon) ; *Breviə* (*Brea vear.*

— *Tregiffian veer* (en St-Just).

— *zoer,* colère (angl. *sor*), *Genèse* 3, 180, 15.

— *iar* dans *mab-iar,* poulet (fils de poule) est encore en usage à St-Just : on prononce *mabi̯ə* (le souvenir de la composition est perdu).

— *mōr,* mer : *môre, Comm. Dieu* 7, 1 et 2 ; *maure, Add. ms.* 4. 136 ; *more, Nebb. Gerr.*

— *kêr,* cher (*Addit. mss.* 3).

— *bêr,* veru (*Lhwyd* 172, 2).

— *gēr,* mot : *gear* (*Add. mss.* 10. 115) : *geer, Math.* 4. 186. 4 ; *geere* (*Math.* 2. 198. 13) ; *geer, Nebb. Gerr.*

— *ǭr,* sait : *hye oare,* elle sait (*Add. mss.* 136).

— *fīr,* sage : *feere* (*Genèse* 176. 6).

— *tōr,* ventre : *tha doer* (*Genèse* 180-14).

— *dōr,* terre ; *dǭr cóth* [2] (Buryan) ; *dōr diw* (*dor dew* : St-Just) ; *than doer* (*Genèse* 188. 9) ; *en hor* (*Comm. Dieu* 3. 1) ; *doar* (*Math.* 2. 197. 11) ; *an nore* (*Genèse* 3, 182. 17 ; *tha noare* (*ibid.* et 184, 23) ; *han oure* et la terre (*Comm. Dieu.* 7. 2).

— *stēr,* étoile : *an steare* (*Math.* 2. 196-7)

— *sīr* : *seere,* exactement (*Math.* 2. 196-8).

— *tīr* dans *moldeer* (*mildīr*), mille de terre, *Nebb. Gerr.*

Quelques graphies semblent indiquer, au commencement du XVIIIe siècle, un son de transition due à la prononciation de *r*.

1. Lhwyd, à la 2e pers. du sg., donne *ti a wyl* ou *ti a weli* : cette forme prouve que Lhwyd se règle, non sur l'usage cornique, mais l'usage gallois.

2. Mais *dc̊r meynəc* (Buryan).

Pour *voyelle* + *r* devenue finale par la chute d'une spirante, voir *B* :

9° Voyelle suivie de *r* + *consonne* :

a) Le seul cas à examiner est celui de *r* + *n* : en effet, les occlusives après *r* sont spirantes, ainsi que *m* devenant *v* ; or spirante et *v* dans cette situation ont disparu, ne laissant de trace que dans le timbre et la quantité vocaliques. Pour le groupe *r* + *f*, je ne connais que les exemples du moyen-cornique.

La voyelle suivie de *r* + *n* est allongée aux dépens de *r*. Le fait est net pour *o* : *sōrn*, coin, dans *Bəsōrn*, *Bosōrn* (= *Bot-sorn* en St-Just) [1].

— *vǫʷn*, four : *Park an vowrn* en Buryan: prononcé à peu près *vǫʷn* : *Lhwyd* 62, 2 *vorn*, furnus. — *Park an vorn* (St-Erth).

Il n'est pas sûr que, dans ce cas, on soit en présence d'une influence anglaise. Cette prononciation existe en Bretagne ; je l'ai constatée à Lignol, près Guémené-sur-Scorff (Morbihan) : *cǫrn* se prononce à peu près *cǫ̃n*, avec un son de transition entre *o* et *n*, donnant l'impression d'un *ö* très bref.

Après une voyelle palatale, *r* est moins atteint, et la voyelle n'est guère allongée : *spẹrn*, les ronces (*The spearn* en St-Just).

— *Park ən vern* (*an varne*, St-Just) ; *Park an* [2] *vern* (Paul) : différent de *gwern*, aulnes (fréquent comme noms de lieu et terre). *Carn*, dans les noms de lieux en composition, a *a* à peu près bref, et on entend *r* : *Carn Bras*, *Carnglaze*, *Carngreen*, *Carn a wethan* (St-Just).

Dans *sorn*, *vorn*, il reste une trace de l'ancienne quantité : c'est que *o* est ouvert.

10° : *voyelle a*, *o* suivie de *l* + *s* (*z*) : elle est allongée et son timbre est modifié.

als, falaise, se prononce *ǫlz* : *l* est vélaire ; le mot est généralement écrit *aulz* et même *oulz* [3] : *wheal aulz* en St-Just ; *an aulz*, *Nebb. Gerr.* — *Hǫwz ən ǫlz* en Sennen, écrit : *Housen olls*.

1. Cf., *Le Sourn*, commune des environs de Pontivy (Morbihan) ; cf. gall. *swrn*.

2. Cf. breton *mern*, pâture.

3. Il faut d'ailleurs admettre une sorte de diphtongaison entre *o* et *l* vélaire : *Lower Park owels*, *Gweal guarra owels* (St-Levan).

Cette prononciation se constate dans des graphies de *Lhwyd*: *awltra* (159. 2), susceptor, Godfather ; *aultrũan* Godmother.

-mowlze, bélier (*Lhwyd* 27, 2).

Dans les polysyllabes, il en est de même : *möge* dans Rosmergy en Zennor.

La voyelle palatale reste brève, et *l* est intact : *wẹlz*, herbe : *Park wels* (Mullyon); *Gwels en drea* (*Gulval*); *Gweelze mer* (Redruth.)

11° *voyelle suivie de rr* primitif est allongée et *rr* réduit :

bêr, court : *re vêr*, trop court (*Lhwyd* 223).

Dans la composition syntactique, *ber* avait *e* bref et un autre timbre : v. plus loin *Deuxième partie* pour la prononciation de *r* au paragraphe des consonnes. Il est probable que *e* devait être ouvert. C'est le cas pour *ber* en breton (*bẹ̄r*), en exceptant certains points de la Haute-Cornouaille où *e* a fini par devenir fermé (*bẹ̄r*), conformément à la loi des voyelles longues.

Au contraire, *ll* n'est pas réduit, au moins au point de provoquer un allongement dans la voyelle précédente. On n'a pas l'impression d'être en présence d'un *l* prolongé, mais la voyelle est brève. La différence est dans la quantité de la voyelle comme le prouvent d'ailleurs de nombreuses graphies en moyen cornique : *tọl*, *pọl* (cf. *Lhwyd* 212, 26).

B. — *La voyelle est brève dans les monosyllabes* :

1° Quand elle est suivie de deux consonnes, en exceptant *r*, *l* + consonnes, dans les cas précisés plus haut, les spirantes provenant de deux consonnes *th*, *ch*, *s*(*z*) final.

gwidn, blanc (*Erra widden* [1] sillon blanc; *Chygwidden*, maison blanche, Saint-Just, etc.) ;

lidn, étang (*Lidden* en Saint-Just) ;

— *cabm*, courbe (*Lhwyd* 223);

Looe gabm (*Lu Gabm*) en Mullyon (*étang courbe*);

—*bidn*, contre (*er bydn*, *warbydn*): *bidn moare*, contre la mer. (*Add. mass.* 236).

— *crọbn* [2] : *Trencrom* et *Trecrobben* en Ludgvan : *-Nangrobn* (Sennen) ;

— *tubn*, chaud (*Lhwyd* 231. 1, *tubm*);

1. *Erra* pour *ẹro*, sillon.
2. *Crobn* a été précédé par *crobm*.

— *lobn* = *lomm*, nu : *woon lobben* (Ludgvan);

— *todn* : *todden field* (Saint-Just); v. plus haut.

Cf. *Pen crond meadow* (Liskeard).

— *medn*, 3e pers. sg. présent : *me a vedden*, je veux, *Nebb-Gerr.*; *me vedn geel*, je ferai (*Math.* 191. 19);

— *tidn* = *tynn* : *pyw'n tidn*, expression en usage à Saint-Just (Williams) dans le sens de *très délicat*, *difficile à faire* : pour *pur yn tinn*.

— *wĭnz* (*gwins*, vent), trou de ventilation dans les mines (*Williams* : *Saint-Just*);

— *nans*, vallon.

2° *La voyelle est brève, dans les mots empruntés, suivie d'occlusive sourde* : *bat* (dormouse : Pryce), — *coc*, canot (*Lhwyd* 53), — *cot*, *cutt*, court (Williams, *Lexicon*), etc.

3° *En composition syntactique*, la voyelle longue suivie de *n* est brève ; *n* simple est traité comme *nn* et devient *dn* :

idn gear da, un seul mot bon (*Add. mss.*, p. 10) [1].

— *ĭn*, dans, est arrivé à *ĭt*, *et* après avoir passé par **ĭdn* : *et a phokkat*, dans ma poche (*Lhvyd* 253. 35 — *et eye ollas*, dans son foyer (*Add. ms.* 136); *etachee* (*ynat ty*), en toi (*Add. mss.* 115); — *ettagon colonow* en nos cœurs (*Comm. Dieu*);

— *et ago doola*, dans leurs mains (*Mathieu* 4. 187, 6); cf. *hodda*, *hedda* = *hodna*, *hedna*, de *honna*, *henna*.

4° La voyelle suivie d'un *r* ou *l* simple par suite de la disparition de *ch*, *th*, *đ* ou *v* final, conserve son timbre ancien;

hor, bélier : *Park an hoar* [2] (Paul); — *hor* (*Lhwyd* 18. 17 ; *Treg* (*demeure*) *an hor* (St-Creed);

cor, bière (*Add. ms.* 136); *Lhwyd* 11. 3, *id.*;

err, neige (*Lhwyd* 250. 3);

— *pŏr* (*porth*) port (cf. *Lhwyd* 29. 1); *Por Lidden*, (Saint-Just) : pron. *Pǫ-lẹ́dn*.

— *mer*, fille (*Comm. Dieu* 7. 1);

— *pẹr* (*perth*), buisson : *Little Per down* (Buryan). *Per-cullas*

1. Cf. *Gwreans*, 6.6 : *yn idn dewges*, en une seule divinité ; *udn spyes* 1769 ; *udn venyn* 2213 ; *udn call* 1753 ; *in udn Dew* 6. 11. Pour ce phénomène, cf. *Henn-rit*, *Henn-lann*, *Henn-pont* (*Book of Llandav*, éd. Rhýs-Evans, pp. 73, 80, 275, 208).

2. La graphie *hur* dans *Chey an Hur* ne paraît pas exacte.

(S.-Çol. minor) = *Perth golas*, buisson du bas ; cf. *Per noath* buisson nu, (Buryan).

— *vǫr* (*ford*), chemin : *vǫr*, tranchée du sillon (Buryan); *vǫr Eglis* (Saint-Just); *an vŏr noweth*, *an vŏr goth* (*Lhwyd* 252. 167); *vor arall*, par un autre chemin (*Math.* 2. 197, 12);

— *carr* (*kerd*) : *angye eath carr... vor arall*, ils s'en allèrent par un autre chemin (*Math.* 2. 197, 13); *eath carr* (*ibid.* 197. 12). La graphie *caar* (*ibid.* 2. 196, 9) est donc vraisemblablement fautive.

Carr se prononçait sans doute *cạr* ou *kẹr* avec *k* non palatal; cf. *Gwreans* 120. 8 : *ke in ker*, va-t-en ; *the doen in ker*, le porter dehors, 2427; *deen ny in kerth* partons, 1383.

§§ 2. L'ACCENT DANS LES POLYSYLLABES.

La voyelle accentuée est brève, qu'elle soit suivie d'une ou de plusieurs consonnes ; les prétoniques ou posttoniques sont toutes réduites ou disparaissent, quelle que soit leur quantité.

A. — *Voyelle accentuée.* Le redoublement, *dans l'orthographe*, de la consonne qui suit immédiatement la voyelle accentuée, est un indice sûr de la brièveté de cette voyelle : il n'a pas d'autre signification. C'est encore un trait emprunté à l'orthographe anglaise. Le changement de *n*, *m* en *dn*, *bm* indique aussi une voyelle brève précédente, ou abrégée. L'orthographe du cornique moderne est ici celle du cornique moyen, en général.

Bətáləc (*Botallack*, Saint-Just); *ẹ̆rọ*[1] *widn* (*Erra widden*, Saint-Just); *ən dẹ́rəs*, la porte (*Park an daras*, Saint-Just). — *Nətsẹ́ra* (*Nantcherrow*[2], Saint-Just). — *Hẹləvẹ́ntən* (Saint-Just : Hale venton) : *venton*, fontaine, pour *hale* v., plus bas. — *Parc ən ẹbəl* (*Park an able*, le champ du poulain Buryan). — *Pẹdn ə vẹntən*, le bout de la fontaine (*Pedn venton*, Sennen). — *Park mẹlən* (*Carn mellon*, Mullyon); *Porth mẹlən*, ibid.). : *mẹlən*, moy. corn. *melyn*, jaune.

1. Ou *ẹ̆ra* ; les *o* final venant de *w* consonne forment syllabe. Le cornique ne distingue pas entre *wĭnn* et *wĕnn*.

2. *Nantcherrow* est pour *Nans-carow* : en 1674, *Nant carrow* ; cf. *Penkerrow* en Helston in Trigg (*Trigg* pour *Triger*, le Tricurius pagus de la vie de saint Samson). *Park an iarrow* (Saint-Just) est peut-être pour *Park an derow* : *dẹro*).

— *vẹlən*, moulin : fréquent, écrit généralement *vellan* ; *vẹlən nowəth* : Vellan noweth (Buryan); *mellen noweth* (Phillack) ; *vellán noeth* (Saint-Yves) ;

— *Pen mẹnə* le bout du mont, (*Pen menor*, Buryan);

— *Ludjən* = *Ludgvan* ;

— *Wil Kẹrəns* le champ des parents, (*Weal Kerens*, Mullyon) ;

— *Carnẹ́lọ* (*Carnellow*, en Zennor : colline pierreuse) ;

— *isən* (*uʒion*, husks of corn. : *Williams*, Saint-Just).

— *Tọl davəs* (*Trelodavas* [1], Buryan) ;

— *Bọskọ́nun* (*Boscawen woon*, Buryan) ;

— *Pẹnonəc* (Mullyon) : *onəc*, endroit aux frênes.

Nun onəc (*Noon onack* common, Saint-Just) : *nun* = *an woon* ;

Bənáləc (*Bennallack*, Buryan), genêtaie ; cf. *Park Bannel* (Saint-Levan) ;

— *Bọlánсən* (*Bolankan*, village de Buryan) ;

— *Bəsánkəth* [2] (*Bosanketh*, Buryan) ;

— *Boscrígən* ou *Bəscrígən* (*Boscriggan*, Saint-Just) ;

— *Park ən gárəc*, le champ du rocher, (*Park an garrack*, Buryan) ; *Càrəclúʒ* (*Carrick* Gloose, Mullyon) ;

— *Kənidjəc* (*Kenidjack*, village en Saint-Just) ;

— *Cọdnə wíli* (*Codna wielgi*, Buryan) : *codna*, cou ;

— *'ənun gömpəs* (*La lande unie* : *Noon gumpas*, Ludgvan) ; *woon gampus* (Saint-Just) ;

— *degə* (*High*, *Lower degga*, Ludgvan), dîme ;

— *Dinəs Iẹ* (*Dinas Ia*, Saint-Ives ; Hobson Matthews, Saint-Ives) ;

— *Hạl durəc* (*Hal towrack*, Buryan) ;

— *Hạl ə vẹ́nton* (*Ella venton*, Sennen) ;

— *vẹtən gẹ́* [3] (*Fenton gay*, Buryan) ;

1. *Tol davas* signifie *le trou aux brebis* ; il y a eu probablement changement étymologique ; *Trelodavas*, si la forme est sincère, représente vraisemblablement : *Tre-lo-davas*, l'habitation de l'étang (*lo*, *loch*) à la brebis. Cf. *Park an Devas*, *Park an deves* (Saint-Hilary) le champ aux brebis.

2. L'accentuation et la prononciation prouvent que *an* ne peut être l'article ; de plus la prononciation sourde de *s* indique un second terme commençant par une consonne (*sanketh*?).

3. *gẹ́* pour *kẹ*, champ en clos, je pense.

— *wǎvəs* (*Gwavas field*, Sennen) [1];

— *Lafróda* = *Lan-frodo* [2] (*Lafrowda*, Saint-Just);

— *Mọrəps* (*morraps*, Mullyon) [3];

— *mərijən* et *mājən*, fourmi [4] (*Engl. Dict. dict.*);

— *Nandjízəl* (*Nanjizel*, pour *nans izel*, le vallon bas.

— *Rọz ọdjən*, le tertre au bœuf (*Rose udgeon*, Mullyon); cf. *Rose udgeon*, Saint-Hilary;

— *ógọ* [5] *dur*, la caverne à l'eau (Mullyon);

— *pádjə paw*, quatre pattes, lézard (*Williams*, Saint-Just) : *pedwar* et *pedeir* sont confondus.

— *pedrək-mow* (*Engl. Dial. Dict.* : *pedrack-mow*, round mow of the same diameter throughout the rick of corn build on the stabble field) [6];

— *spẹ́rnən*, endroit aux ronces (*Gweal Spernon*, Saint-Just); *Sparnon* (Buryan);

— *stẹ́nəc*, endroit à étain (*stannack*, *stannick*; Saint-Just, Sancreed);

— *wọ́ləs* : *Park wollas*, le champ d'en bas (Mullyon) : continuellement opposé à *warra*, en haut (*Park warra*, Sancreed. *Ros cúdden* (Gulval) : *cudden*, pigeon sauvage, bret. *cudon*.

Les graphies des textes modernes ainsi d'ailleurs que celles du moyen cornique sont d'accord avec la prononciation actuelle.

Comm. Dieu 2. 1; 5. 1 *gerrio*; *hannaw*, nom, 5. 2. *Genèse* 3 : *lavarraze*, il dit 174. 1; 175. 4; *gwellaz*, voir, 176.

1. Pour *gwavod* habitation d'hiver; cf. gal. *hafod*, habitation d'été.

2. Pour *nant-frodow*, le vallon aux sources. Il y en a beaucoup, en effet, dans ce quartier de Saint-Just. Il y a eu changement du sing. en pluriel. Le Rév. Taylor me communique, en effet, ces formes :

Lafrowden (*frụden* ou *frọden*, source) 1597; *Laffrowden* 1601; *Laffrodor* 1657. Le nom est complètement altéré en 1694 : *Lafradwen*, puis *Larradwen* en 1726. Cf. *Laflowder* en Mullyon.

3. *Engl. Dial. Dict.* : *morreps*, *morrebs*, low lying pasture over the sea. En effet, la mer y influe.

4. Lhwyd 61. 1 : *murryan*. C'est un terme de tendresse qu'emploie un père pour sa fille en bas âge, en certains endroits du Cornwall.

5. *ogo* = gall. *gogov* : il y a une autre forme *vọgọ* pour *mọgọ* : *Gul vaugoe* en Sennen.

6. *pedrəc* est dérivé de *petr-* : cf. gallois *pedry-*, *quadrangulaire* et *parfait* (v. J. Loth, *Les vases à quatre anses*).

6; *gerres* (*ǝgerres*), ouvert 177. 7; *lebben*, maintenant 174. 1; *e a wellaz*, il vit, 194. 23 — *an vennen*, la femme, 174. 1; 175. 2;

Mathieu 4 : *lavarraz* 186. 3, 6; — *e honnen*, lui-même, 186. 4; 187. 6; — *tha honnen* 187. 6; — *an gerryow* 192. 20; — *a wellaz* 191. 21; — *gollow*, lumière, 190. 16; cf. *Lhwyd*, *gŏlow*, 253. 42

Mathieu 2 : *gennez*, né, 194. 1; — *devannaz*, envoya, 196. 8; — *wellaz* (gall. *chwīlio*), rechercher, 196. 8; *whellaz* 200. 20,

— *gwellaz*, voir. La graphie *rôza*, filets (*ibid.* 191. 19), si elle est exacte, indiquerait une influence de *rooze* (singulier).

Nebb. Gerr. : *wollaz*, en bas — *lavarraz* — *ginnez ubba*, né ici — *nebbas*, peu — *mean orrol*, autre pierre — *an collan*, le cœur — *parrez*, prêt.

war e gilla, sur l'autre — *gwellaz*, voir.

Add. mss. : *tha honnen* toi-même 115 — *tha varrow*, a mort 115 — *bennen*, femme, 136 — *dirra*, durer, 136 — *guz hollan why*, votre sel à vous.

— *stynnorian*, mineurs d'étain, 10 — *gerryow* 139 — *kolonnow*, cœur, *ibid.* — *lavirrians*, travail, 136 — *ollaz*, foyer, 136 — *en gullaz en beze*, au fond du monde, 130.

Cf. *John Tshei an Hwr* (Lhwyd) : *leddarn*, voleurs, 251. 17 — *gwilli*, lit, 23 — *metten*, matin, 28 — *neb onnen*, quelqu'un, 26 — *meppig*, petit enfant, 44 — *gwellaz*, voir.

Dans *Gwreans*, les occlusives sont souvent redoublées : *debbry*, manger, 836. 1813, 845 — *debbrys*, mangé, 147. 3 — *ybborn*, ciel, 83. De même, dans les autres textes : *Beun. Mer.* : *dadder*, bonté, 205, 210; *laddron* 2059 — *Pascon* : *dadder* 3, *laddron* 192. 4; 90. 4; 229. 1; 184. 4.

Pour les autres consonnes, le système est le même.

(*A suivre.*)

J. Loth.

SUR LES
PRÉSENTS IRLANDAIS
DU TYPE *GUIDIM*

Le type le plus ordinaire de présent dans les racines qui fournissent des présents radicaux est le type de présent thématique attesté par skr. *bhárāmi*, gr. φέρω, got. *baira*, v. irl. *do-biur*, etc. C'est ce type qui a dû être le plus courant à la fin de la période indo-européenne, et c'est celui qui a dû dominer dans les verbes radicaux durant toute la partie la plus ancienne de la période de développement propre des divers dialectes indo-européens antérieurement à l'époque historique. Mais toute racine indo-européenne ne fournissait pas un présent thématique; telle racine, **ed-* « manger », par exemple, ne fournissait qu'un présent athématique; telle autre, **dhē-* « poser », par exemple, ne fournissait qu'un aoriste par suite de son sens et ne se prêtait à fournir un présent qu'à l'aide d'un redoublement. Les cas de ce genre se traduisent dans les diverses langues indo-européennes par la disparition de ces racines dans beaucoup de langues, ou par l'emploi de formations dérivées destinées à suppléer au présent thématique manquant. L'une des formations qui suppléent ainsi à l'absence d'un présent thématique est l'itératif ancien du type skr. *patáyati*, gr. ποτέομαι; ce type de présents a tantôt la valeur itérative et tantôt la valeur causative; on ne pourra faire état ici que des cas où il n'a pas valeur causative. Ainsi lat. *mulgeō* remplace un présent athématique (v. M. S. L., XVII, p. 60 et suiv.). En grec ῥοφέω est le présent d'une racine qui fournit l'aoriste supplétif *arbi* au présent arménien *əmpem* « je bois » ; le lituanien a des présents d'autre

formation, avec des vocalismes différents : *surbiù* et *srèbiu*, coexistence qui suffirait à elle seule à suggérer l'idée que **srebh-* était de type athématique en indo-européen ; la forme latine est *sorbeō*. De la racine **prek-*, on a v. sl. *prositŭ* et lit. *prãszo* « il demande » ; l'absence ancienne d'un présent thématique est indiquée par l'extension du présent en **-ske-* : skr. *pr̥cchati*, v. pers. *prsa-* (persan *pursam* avec *-s-* répondant à skr. *-cch-*), lat. *poscō*, arm. *harçi* « j'ai interrogé » (d'où le présent *harçanem*), v. h. a. *forskōn* ; le vocalisme *-er-* du lit. *perszù* « je demande (une femme en mariage) » suffit à en indiquer le caractère secondaire en face de l'infinitif *pĩrszti* ; le vieil irlandais a, de son côté, une forme aussi récente, avec un autre vocalisme, *arco* (v. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, § 658, p. 457). A côté de got. *þugkjan*, on a *þagkjan* et lat. *tongeō* ; mais aucun présent thématique n'est attesté.

Ce procédé a tenu certainement une place notable dans le développement des verbes irlandais ; car il en subsiste à l'époque historique plusieurs restes (qui seront cités ici en renvoyant aux paragraphes de la *Vergleichende Grammatik* de M. Pedersen).

gonim « je blesse, je tue » (Pedersen, § 746), cf. v. sl. *goniti*, lit. *ganýti* en face de skr. *hánti*, et zd *jainti* ; le présent athématique n'est conservé qu'en indo-iranien ; le grec l'a remplacé par θείνω et le latin par *-fendō* (*of-fendō*, *dē-fendō*) ; le présent thématique lit. *genù*, v. sl. *ženǫ* (infin. *gŭnati*) résulte d'un développement secondaire.

guidim « je demande, je prie » (Pedersen, § 749), cf. gr. ποθέω ; la plupart des langues n'ont pas le présent de cette racine ; l'iranien a recouru à une forme à suffixe *-ye-* : v. pers. *ǰadiyāmiy* « je demande », zd *ǰaiδyehi* « tu demandes » ; seul, le lituanien paraît avoir développé un présent thématique *gedù* « j'ai deuil de ».

guirim « je chauffe » (Pedersen, § 740) ; l'existence d'un subjonctif *fo-gera* ne suffit pas à établir celle d'un présent *fo-geir*, étant donnée l'indépendance du subjonctif vis-à-vis de l'indicatif irlandais ; il n'y a de présent thématique de cette racine que dans le présent rare gr. θέρω ; l'arménien a *ǰer-*

num « je m'échauffe », et le slave *goritŭ* « il brûle » (infinitif *gorèti*).

tuilim « je dors » (Pedersen, § 853), dont M. Bezzenberger a rapproché, sans doute avec raison, v. sl. *toliti* « apaiser » ; cf. sans doute aussi arm. *thołum* « je laisse » (de **tol-nu-*). Le gr. ἔτλην est bien éloigné pour le sens ; en tout cas, il ne saurait être question d'un présent thématique ; car *tulo* est une création de grammairiens, sur le subjonctif archaïque *tulam*.

tuigim « je couvre » (Pedersen, § 852), cf. v. isl. *þekia*, v. h. a. *decchen* ; le grec a, il est vrai, στέγω, et le latin *tegō*; mais la forme sanskrite *sthagati* que donnent les grammairiens ne saurait être ancienne, et l'absence de correspondant germanique à lat. *tegō* et gr. στέγω suffit à rendre suspecte l'antiquité de ce présent thématique; il est frappant que le lituanien ait *stė́giu* dont l'*ė* indique nettement l'existence d'un présent athématique, analogue à *èsti*. Le *g* du skr. *sthagayati* ne saurait être ancien si le verbe est radical ; ce doit être un dénominatif, et l'on se demandera si v. irl. *tuigim* et v. isl. *þekia* ne seraient pas aussi des dénominatifs tirés du substantif attesté par brittonique *to*, v. h. a. *dach*, v. isl. *þak* ; c'est ainsi que Whitley-Stokes paraît avoir envisagé les choses (*Sprachschatz*, p. 127), et le futur v. irl. *intuigfet*, cité par M. Pedersen, l. c., n'a pas le caractère d'un futur radical. S'il en est ainsi, il demeure remarquable que la flexion, sans doute athématique, de **stheg-* dans le présent ait entraîné en sanskrit, en germanique et en celtique l'emploi d'un dénominatif au lieu de l'ancien présent radical. La racine **stheg-* n'avait sans doute pas de parfait en indo-européen ; il n'est attesté un parfait ni en sanskrit, ni en grec (où même l'aoriste ἔστεξα semble peu ancien); si un parfait avait existé en germanique, il aurait sans doute suffi à provoquer la formation d'un présent thématique, comme il est arrivé pour got. *itan* par exemple ; quant au latin, la formation de *tēxī* paraît bien indiquer qu'il n'y avait pas d'ancien parfait ; le prétérit v. irl. *ro-d-toig*, qu'on lit *Thes.*, II, 294, 14, est sans doute une création de l'irlandais ; M. Pedersen ne cite pas d'autre exemple de cette forme.

Il y a nombre d'autres exemples dont on ne peut faire état

ici, soit parce que la racine ayant un *ā* radical, le vocalisme *o* ne saurait apparaître, ainsi pour *báidim*, *ráidim*, soit parce que l'étymologie est inconnue, ainsi pour *cuiriur*, ou contestée, ainsi pour *-osailci* « il ouvre », soit enfin parce qu'il s'agit de véritables causatifs, ainsi pour *luaidim*, *luigim*, *suidim*, *sáidim*.

Le fait que, à côté des itératifs cités ci-dessus, certaines langues offrent des présents radicaux thématiques ne doit pas tromper sur l'état de choses indo-européen : le type de présent radical thématique a continué de se développer durant la période ancienne des divers dialectes indo-européens; certaines langues, comme le germanique, ont assurément créé beaucoup de formes nouvelles de ce genre. Mais on conçoit que l'existence d'une forme itérative ayant un sens voisin de celui du présent radical ait empêché le développement d'un présent thématique en quelques cas ; c'est ce qui est arrivé sans doute dans les exemples irlandais cités ci-dessus.

A. Meillet.

NOTES

SUR LE

PARLER BRETON DE CLÉGUÉREC [1]

(MORBIHAN)

GRAMMAIRE

(Là encore on a suivi pas à pas la grammaire de MM. Guillevic et Le Goff.)

ACCENT TONIQUE

L'accent tonique, à Cl., est sur la dernière syllabe :

forsét, obligé ; *kalẹ́t*, dur ;

šeleïvét, *sirét* (impératif), écoutez, ramassez.

Toutefois — en construction syntactique — il arrive que la syllabe finale d'un mot (adjectif, participe, verbe à divers temps) soit élidée complètement ou presque. C'est alors la pénultième qui porte l'accent, un accent secondaire, il est vrai, l'accent principal du groupe étant sur un mot qui vient après :

fòrse(t) mát, bien obligé ;

kàled e bẹïv̄ẹ̄n (accent principal du groupe sur la 2e syllabe de *bẹïv̄ẹ̄n*), il est difficile de vivre ;

(*ne*) *glèïve(t) ḳét ?* n'entendez-vous pas ?

Il semble aussi que, dans certains mots, les deux dernières syllabes soient à peu près également accentuées :

dišparti, séparation, limite ; *lạbur*, travail.

MUTATIONS

I. *Par spiration.* — Elles se font à Cl. suivant l'habitude de V., *t* devenant *d* :

k	*p*	*t*
me chalõ,	*me fawt*,	*me dạt*,

mon cœur, mon garçon, mon père ;

1. Voir ci-dessus, p. 1 et suiv.

gye me char, me fil, me dago,

il m'aime, me bat, m'étranglera ;

er chok, er pawt, en tạt,

le coq, le garçon, le père.

Mais *hôn* (employé en toutes positions), adj. possessif : notre, et pron. personnel : nous; *in* (employé en toutes positions), pron. personnel : le, ne provoquent aucune mutation :

k	*p*	*t*
hôn kalô,	*hõn pawt,*	*hõn tạt,*

notre cœur, notre garçon, notre père ;

gye hõn kar, hõn pil, hõn tago,

il nous aime, nous bat, nous étranglera;

m'in kar, in pil, in tago,

je l'aime, le bats, l'étranglerai.

La mutation du *k* en *ch* ou *h* se fait aussi à Cl. devant les noms féminins pluriels de personnes après l'article défini :

er chanerẹđẹt, er chẅizinerẹđẹt, er chanitarẅẹt,

les laveuses, les cuisinières, les cousines.

Remarques. — 1) C'est probablement la présence de l'*i* ou de l'*u*, amenant la palatalisation, qui rapproche un peu de *s* la spirante initiale dans :

er chyi, le chien ; *er chyiḳ*, la viande ; *er chyurẹ*, le vicaire.

2) Remarquer que, parfois après une voyelle, ou bien la petite aspiration initiale devient plus énergique :

i ta chyawl, le soleil vient, voilà du soleil

(On dit aussi *i ta en hyawl* avec l'article) ;

ou bien une aspiration nouvelle légère s'établit au commencement d'un mot :

me henõ ou *hinõ*, moi seul, moi-même.

(Cependant Cl. s'arrête là, dit *hu*(*s*) *inô*, vous-même, et ne déduit point *hu kenô* par mutation, vous-même, comme le bas-vannetais.)

Peut-être ce phénomène s'est-il produit par imitation de celui qui fait réapparaître de temps en temps la spirante finale

de l'adj. possessif *i*, son (se rapportant à un possesseur féminin) devant une voyelle. En effet, il semble bien que l'on entende :

i ęchlwę, sa clé ; *i anẅęr*, sa génisse [*à lui*] ;

mais :

i hęchlwę, sa clé ; *i hanẅęr*, sa génisse [*à elle*].

3) Signalons, dès maintenant, la mutation (dont nous parlerons plus loin) de *g* initial en *gh* ; elle pourrait, en effet, être classée dans les mutations par spiration.

Voir plus loin aussi les mutations après les noms de nombre.

II. *Par affaiblissement.* — Avant d'entrer dans le détail de ces mutations, disons qu'à Cl. l'affaiblissement de

M est la bilabiale *W* ou *Ẅ*,

tandis que celui de *B* est généralement *V* comme à V.

m : *mam* : *er wam*, la mère ; *mešęr* : *i ẅešęr*, son métier [à lui] ;

monęt : *i hã de wonęt*, je vais aller.

b : *bach* : *er vach*, le bâton ; *bis* : *i vis*, son doigt [à lui] ;

bwęch : *i vwęch*, sa voix [à lui].

L'on dit pourtant :

bo : *pe wo bras*, quand il sera grand ;

(mais c'est peut-être, *pe o* pour *pe vo bras*, la chute pure et simple du *v*).

L'affaiblissement du *d* est *đ* ou *z* (voir plus bas) :

ne đalhã ou *zalhã ket*, je ne tiens pas ; *i zelę* ou *đelę*, sa dette [à lui].

Ceci observé, l'on peut constater que l'usage à Cl. est, dans ses grandes lignes, conforme à celui de V. Cependant il s'en distingue en deux points importants :

a) le *d* initial — dans les noms féminins singuliers — devient *z* après l'article (qui garde alors la terminaison *r*) ; après *en* ou *in ur*, signe du participe présent, le *d* initial de l'infinitif subit la même transformation :

ur zãtęlęn, une dentelle ; *ur zevalęn*, une descente, une pente.

L'on dit aussi :

'n ur zemāt, zeval, zišputal, en se lamentant, descendant, se disputant.

Ce phénomène n'empêche pas le *d* de tomber parfois au singulier comme en V. (mais on retrouve cette lettre au pluriel) :

en ur, la porte, plur. *en dọryœ̈w* ;

en arüẹn, le chêne, plur. *en derüẹšat*.

On dit :

itrẹ en dœ̈w (et non *itrẹ en nœ̈w*), entre les deux.

b) Après l'article le *g* initial d'un substantif féminin singulier, au lieu de devenir *h* ou de tomber complètement comme en V., devient très guttural. Cette aspiration particulière peut se noter *gh*, surtout devant *a* et *o*, *u* :

er ghach, le talus; *er ghar*, la jambe; *er ghạt*, le lièvre; *er ghawlot*, la fourche; *ur ghọr*, une chèvre; *er ghu* ou *er wu*, la taupe.

Cf. *er Ghalœ̈ẹt* ou *er Galœ̈ẹt*, les Gallos, etc.

L'on entend :

kement a hyeđō ou *ghyeđō*, autant de lièvres.

Mais l'on dit, à peu près comme à V. :

er hüẹch, la fois; *er hüẹs* ou *hüis*, la truie;

et, par ailleurs, suivant l'usage général :

en diwar, les deux jambes; *i (h)ar*, sa jambe [*à lui*]; etc.

Remarques. — 1) L'affaiblissement a lieu au pluriel à l'initiale des noms féminins de personnes (sauf cependant pour le *k* qui devient plutôt *(c)h* : voir plus haut, mais on entend aussi :

er ganerẹđẹt, les laveuses);

begulẹs, jeune bergère, plur. *er vegulẹđẹt*;

magerẹs, nourrice, plur. *er wagerẹđẹt*, etc.

2) Les adjectif *bihā*, petit ; *bras*, grand : *braẅ*, beau, et *mat*, bon, sont bien ceux dont l'initiale mute le plus souvent, mais d'autres encore comportent cette mutation qu'il est difficile de codifier aussi strictement que le fait la grammaire de V., car l'usage est variable. On dit :

dru, gras : *er rẹ đru*, les gras; *güẹn*, blanc : *er rẹ üẹn*, les blancs; *krẹẅ bras* ou *vras*, très fort ;

pẹl bras ou *vras*, très loin ;

ilijœẅ bras ou *vras*, de grandes églises.

D'ailleurs la mutation par affaiblissement n'est pas toujours faite. Elle n'affecte jamais le verbe *talẹ̃n*, valoir :

petrẹ tal dọch? combien cela vaut-il pour vous ? Combien l'estimez-vous ?

ta ḳe bwẽn : V. *ne dal* ou *tal ket er boén*, cela ne vaut pas la peine ; et l'on entend :

i hã de Be(*t*) *suđart*, je vais être soldat.

(C'est probablement que l'on fait la mutation par affaiblissement sur la forme défectueuse Pet de l'infinitif.)

D'autre part, l'on fait parfois la mutation par affaiblissement après la conjonction *mar*, si :

mar hẅẹl, *mar ganiet*, *mar gomz*, s'il voit, si vous offrez, s'il cause ; etc.

et l'on dit, sans raison apparente :

Pẹp, mais Bẹp *mis*, Bẹp *sehẽn*, chaque mois, chaque semaine ;

Mẹ̃n, mais *er* ẅẹ̃n, les pierres, *ur yœch* ẅẹ̃n, un tas de pierres ;

Mẹrch, mais *fwẹr* ẅẹrch, foire de mars ; Maria, mais *Itrô* waria, madame Marie [la sainte Vierge]; etc.

3) Voir plus loin pour les mutations après les noms de nombre.

III. *Par renforcement.* — Là encore Cl. présente un phénomène important : après *i*, signe du participe présent ou particule verbale, et *mi*, conjonction, que :

B devient *F*,

M devient *W*, *Ẅ* précédé d'une aspiration : *HW*, *HẄ*.

i ma i { *b* : *farbotat*, *feteneẹ̃n*, *fwitat i lõnẹt*, il est en train de bavarder, fumer, donner à manger à ses bestiaux ;
m : *hwalẹ̃n*, *hẅerẅẹl*, *hwonẹt* (*honẹt*), il est en train de moudre, mourir, aller.

me garehẹ / *mi* { *b* : *farbotehẹ*, *feteneheẹ*, *fwitehẹ i lõnẹt*, je voudrais qu'il bavardât, fumât, donnât à manger à ses bestiaux ;
m : *hwalehẹ*, *hẅarẅehẹ*, je voudrais qu'il moulût, mourût.

L'usage, parfois, est assez flottant et l'on entend :

b : *genǫch i hẅẽŋ* (*fẽŋ*) *œrus* = avec vous je serai heureux.

Après *hu*, pron. personnel : vous, ou adjectif possessif : votre, *j* initial devient *š* :

so-se n'hu šẽyna ḵet, cela ne vous gêne pas ;

hu šilẹt, votre habit ; etc.

L'on entend aussi :

v : *hu* Fakãs, vos vacances ; *hu* Felus, votre velours ; *hu* Fyolõ, votre violon.

Mutations après les noms de nombre ou les concernant.

L'on dit :

masc. :		*kok*	*pawt*	*ti*^{y}	*gwil*	*blãk*	*dẹ̃n*	*međul*
		coq	garçon	maison	fête	sou	homme	mesure
2	*dœẅ*	*gok*	*bawt*	*đi*^{y}	(*h*)*wil*(v.rem.2)	*vlãk*	*đẹ̃n* ou *zẹ̃n*	*ẅeđul*
	f.	*kanerẹs*	*piḵ*	*tevarn*	*gạt-gwalẹn*	*bach*	*dọr*	*mam*
		laveuse	pie	auberge	lièvre-verge	bâton	porte	mère
	diẅ	*ganerẹs*	*biḵ*	*devarn*	(*h*)*ạt*-(*h*)*walẹn*	*vach*	*zọr*	*wam*
3	*tri* m.	*ch*...	*p*...	*đ*...	*g*...	*b*...	*d*...	*m*...
	tẹr f.	*ch*...	*p*...	*đ*...	*g*...	*b*...	*d*...	*m*...
4	*pyar* m.	*ch*...	*p*...	*đ*...	*g*...	*b*...	*d*...	*m*...
	pođẹr f.	*k*...	*p*...	*t*...	*g*...	*b*...	*d*...	*m*...
5	*pẽp*	*k*...	*p*...	*t*...	*g*(v.rem.3)	*p*...	*d*...	*m*...
6	*hẅẹcb*							
7	*sẹch*	*k*...	*p*...	*t*...	*g*(v.rem.3)	*b*...	*d*...	*m*...
8	*ẹch*							
10	*dyẹk*, etc.							
9	*naw*	*ch*...	*p*...	*t*...	*g*...	*b*...	*d*...	*m*...

Cl. mute les premiers nombres ordinaux et dit :

en drivẹt dẹ̃n, le troisième homme ; *en dẹrvẹt mwẹs*, la troisième femme ;

er byarvẹt dẹ̃n, le quatrième homme ; *er beđẹrvẹt* ou *bođẹrvẹt mwẹs*, la quatrième femme ;

er bempẹt dẹ̃n, le cinquième homme.

De même que l'on a *er byarvẹt*, l'on a aussi :

er biẹtvẹt, le quantième?

Remarques. — 1) Le *p* est intact dans :

er poḍẹr myach, les quatre filles.

2) La mutation par affaiblissement du *g* ne se fait pas toujours après *dœẅ* :

dœẅ Gal, deux Gallots; *dœẅ Galãt*, deux maris.

3) Le *g* se durcit parfois en *k* après *pẽp*, cinq :

pẽp ḳẅẹch, cinq fois;

de même après *dyẹk*, dix :

dyẹk ḳẅẹch, dix fois.

ARTICLE

Nous venons de voir, au chapitre des mutations, que l'article *er*, *ur*, le, un, est employé à Cl. même devant les substantifs féminins singuliers commençant par *z*, mutation du *d* :

er, *ur zãtelẹn*, la, une dentelle;

er, *ur zevalẹn*, la, une descente; etc.

Répétons aussi que l'article se contracte parfois avec certaines prépositions :

ar vrí = *ar er vri*, sur la lisière (du champ);

bẹr vwišt : V. *barh er vouistr*, dans la boite;

surtout avec *get*, avec :

ger wam : *get er vam*, avec la mère; etc., etc.

Remarque. — Cl. emploie *in un* devant les infinitifs commençant par une voyelle, *in u*(*r*) devant ceux qui ont une consonne à l'initiale, pour rendre le participe présent :

'n un ẹriẅ, en arrivant;

'n ur lẹret, en disant.

SUBSTANTIF

Genre. — Le genre du substantif ne donne lieu qu'à peu de remarques.

Sont *féminins* les mots suivants de la langue religieuse :

er batẹr, le pater; *er gredo*, le credo; *er grusefi*, le crucifix.

Si

druoni, graisse; *kohoni*, vieillesse;

sont *féminins*, en revanche :

er mẹlkoni, la mélancolie,

est *masculin*.

Le mot *pęch*, pièce, morceau, employé dans le sens des expressions :

ur pęch [*a bawt, a ẅyęch*], un fort gars, un beau brin de fille,

devient occasionnellement *féminin* :

diẅ bęch, deux brins de filles.

L'on entend aussi :

er Gōsęy : français *conseil*.

Nombres. — Le parler de Cl. marque bien une tendance à régulariser les pluriels en les ramenant à (*y*)*œẅ* ou *ęt* :

biẅęk, outil, plur. *biẅinyœẅ*;

gᵃǫr, chèvre, plur. *gœr*, mais aussi *goręt* et *gorœẅ*;

lwarn, renard, plur. *lwarnœẅ*; les vieux disent *lẅęrn* au pluriel;

motęch, servante, plur. *motęhyęt*;

mais, en général, il offre les mêmes pluriels que le V. Rappelons seulement (Voir plus haut, Phonétique B *j*) qu'il change le *s*, *z final* en *j* avant d'ajouter *œẅ*, là où V. se contente d'ajouter *eu* ou, plutôt, presque toujours *ieu* :

Cl. *jœẅ* : V. *zieu*.

a bajœẅ bras, à grands pas; *kaws*, mot, parole, pl. *kawjœẅ*; *ilis*, église, plur. *ilijœẅ*; *krwęs*, croix, plur. *krwęjœẅ*; etc.; et que, là où le V. classique présente au pluriel *izion*, Cl. a la forme *ijõ* :

gunijõ ou *guniyõ*, des journaliers; *laburijõ*, des travailleurs; *marhaḍijõ*, des marchands; *tavarnijõ* ou *tevarnijõ*, des aubergistes; etc.

Citons cependant :

ęjõ, bœuf, plur. *ahẽt*; *gąt*, lièvre, pl. *geḍõ*; *kalẅę*, charpentier, pl. *kelẅeriõ* et *kalvijõ*; *lęr*, voleur, pl. *lęryõ*; *lwęr*, bas [vêtement], pl. *lęrœẅ*; *mach*, merle, pl. *mori*; *trẅęt*, pied, pl. *trẅęyt*;

et les pluriels collectifs en *at* et (*e*)*šat* :

kęrdat, des cordes, pl. de *korden*; *krębat* pl. de *krobęn*, peau;

en avalęšat, les pommiers; *en derẅęšat*, les chênes.

Rappelons aussi que *ḳidęk*, pluriel de *kaḍęk*, est le terme collectif employé de préférence à *rõsęt*, chevaux (le plur. de *kaḍęk*, jument, est *kaḍękęnęt*), et que la terminaison du pluriel (*i*)*ęr* se réduit à peu près à *iʸ* :

bach, bâton, pl. *biḫiʸ*; *falh*, faux, pl. *fiḫiʸ*; *kach*, chat, pl. *ḵiḫiʸ*; *kok*, coq, pl. *kegiʸ*; etc.

ADJECTIF

a) *qualificatif.*

Nous parlerons, au chapitre du verbe, des comparatifs et superlatifs si intéressants des participes passés.

Disons, dès maintenant, que *kẹn* ou *kin*, adverbe, aussi, servant à former le comparatif d'égalité, s'emploie en toutes positions aussi bien devant une consonne que devant une voyelle.

Il convient peut-être de signaler les expressions comparatives :

gwẹch eẅit gwẹch, de pire en pire;

et l'emploi du substantif *boch* : littéralement *bouc*, dont Cl. (imitant Malguénac, prétendent les habitants), commence à faire un adjectif :

rẹy(t) tẹ̃ṇ un tam, inõ boch, donnez-m'en un morceau, un gros.

On pourrait rapprocher de cet emploi de *boch* celui, analogue, de *pẹch* en parlant d'animaux et de choses :

pẹhyœẅ in(t)! c'en est, des beaux! des belles!

Remarque. — Les anciens de Cl. ne traitaient pas l'adjectif *miᵉẅ* : V. *mèù*, ivre, autrement que le reste des adjectifs et disaient d'une femme :

miᵉẅ e, elle est ivre (cf. V. *mèùÈz é*).

b) *numéral.*

Pour les formes de l'adjectif numéral cardinal se reporter à la Phonétique. Voir aussi plus haut les mutations après les noms de nombres.

Remarquer l'expression :

[*un tẹ̃br, ur võbonẹn*] *a vlãk*, [un timbre, un gâteau (bonbon)] d'*un* sou,

dans laquelle l'adjectif numéral cardinal n'est pas exprimé.

PRONOM

a) *Pronoms personnels.*

Ceux de la première série sont les mêmes qu'en haut-van-

netais littéraire. Pourtant, à la 3e personne du singulier masculin, l'on dit :

gyé, il, et non *ean* ;

à la 3e personne du pluriel :

gi, ils, et non *ind*.

Sauf dans l'expression :

me Dwẹ, me sekuret, mon Dieu, venez à mon secours,

me, moi, suit toujours l'impératif :

hẹlie(t) me, suivez-moi.

Remarque. — Pour l'*y* peut-être euphonique (?) qui suit parfois ce pronom *me* et le joint(?) à un autre mot, voir Phonétique B *m-n*, Remarque 1.

Ceux de la deuxième série sont aussi les mêmes. Toutefois, à la 2e personne du sing. qui n'est que très rarement employée, on ne connaît que la forme *te* ;

in, le, remplace constamment *er* et ne provoque aucune mutation ;

hõn, nous, s'emploie en toutes positions.

Pour ceux de la troisième série, le parler de Cl. emploie assez indifféremment les formes en *o* ou celles en *e* et en *i* (de préférence à celles en *a*, à peu près inconnues).

Cependant :

dohẹ̀y, envers moi, plutôt que *dohọn* ou aussi souvent;

eẅidẹ̀y, pour moi, plutôt que *eẅidọn* ou aussi souvent.

A la 3e pers. sing. masc. il se sert de *hõ* : *anehõ, dehõ*, de lui, à lui ;

à la 3e pers. pluriel, il se sert de *hẹ* : V. *hé*.

Entre la conjonction *štal*, comme, et le pronom de la 1re et de la 2e pers. l'on intercale d'ordinaire *d* :

štaldọch, comme vous.

Ne pas confondre :

eẅidõn ou *eẅidon* et *eẅitõ*, pour moi et pour lui ;

štaldõn ou *štaldon* et *štaltõ*, comme moi et comme lui.

Rappelons le son de *e* dans :

dohem(p), genem, envers nous, avec nous (voir Phonétique A II *e* : *e final*, Rem. 2).

b) *Adjectifs et pronoms possessifs.*

me, mon, s'emploie presque uniquement de préférence à *em, mem, men* :

de me fẹn, à ma tête; *me brẹr*, mon frère ; *mẹ dwãtẹr*, mon tablier.

ha, ton, est, semble-t-il, inconnu ; *hõn*, notre, s'emploie en toutes positions — (*h*)*ani*, dans le pronom possessif, s'emploie régulièrement, la forme défectueuse *kani* étant ignorée. L'on dit :

hus ȧni, le ou la vôtre,

et, par analogie :

ḥus rẹ (ou *hu rẹ*), les vôtres.

c) *Adjectifs et pronoms démonstratifs.*

Les particules

V.	*men*, ci ;	*sé*, là ;	*hont*, là-bas ;
sont à Cl.	*ma*(*n*) ;	*se*(*n*) ;	*hõn* ;

et donnent les formes :

hinan, celui-ci ; *hinẹch* et *hinõn*, celui-là ;

hunan, celle-ci ; *hunẹch* et *hunõn*, celle-là ; etc.

A signaler l'emploi envahissant du démonstratif *so*(*rt*)-*se*, (littéralement cette sorte, cette espèce), ceci, cela, s'appliquant même aux personnes :

so-se đo mat! c'est bon, voilà qui est bon !

so-se we tut! c'étaient là des gens !

inõ a so-se, un comme ça.

Remarque. — *n* de *ma*(*n*) sonne un peu dans la locution :

en dra man dra, telle ou telle chose;

(l'*n* précédant un *d*, mais l'on n'entend que *ma* dans :

ir lẹch ma lẹch, en tel ou tel endroit.)

L'*s* de *se* ne devient pas toujours *đ* après une voyelle :

en dra-de ou *se*, cette chose-là ; mais *er re-se*, ceux-là ; *en dẹ-se*, ce jour-là.

d) *Adjectifs et pronoms interrogatifs et exclamatifs.*

L'on dit :

peGehẹt, *peGemẹn*, mais *peKen*, combien.

er piẹtved ọch? le combien êtes-vous ; quel rang avez-vous ?

piẹt vlẹ och hwi? quel âge avez-vous ? littéralement *combien d'années êtes-vous ?*

et même :

pe hanẅ och hẅi ? littéralement : *quel nom êtes-vous?* comment vous appelez-vous ?
mais, plus ordinairement :
biẹt vlẹ e ẅẹs ? pe anẅ e ẅẹs ?
combien d'années, quel nom avez-vous ?

e) *Pronoms relatifs.*

Comme en V. *mi*, conjonction, que, peut remplacer parfois le pronom relatif. Si l'on entend d'ordinaire :
en ani e gomzã dohtõ, celui à qui je parle,
il n'est pas impossible d'entendre aussi :
en ani mi komzã dohtõ
(ou même : *en ani me gomza dohtõ*).
er rẹ mi šõjet bihãnã, ceux à qui vous pensez le moins;
er pẹch mi wẹn, ce que j'étais; etc. ;
cf. *lẹch mi*, là où :
Klẹyẹrẹk, lẹch mi hon gãnet, Cléguérec où je suis né.
Grâce à une sorte d'inversion, l'on arrive aussi, avec les verbes *bet*, être; *monẹt*, aller et *donẹt*, venir, aux locutions suivantes :
er pẹch i hon i lẹret, ce que je suis en train de dire ;
er pẹch i hã de lẹret, ce que je vais dire ;
er pẹch i tã a lẹret, ce que je viens de dire.

f) *Adjectifs et pronoms indéfinis.*

(*h*)*ani*, personne, s'emploie aussi pour les animaux et les choses et signifie alors *aucun* :
gẅẹle ẅẹs er lõnẹt ? Pa, mẹ še gẅẹlet ani anehẹ.
avez-vous vu les animaux ? Non, je n'en ai vu aucun.
gẅẹle wẹs i braḍẹẅ ? Pa, mẹ še gẅẹlet ani anehẹ.
avez-vous vu ses prés ? Non, je n'en ai vu aucun.
chaque, tout se dit fréquemment *sẹl* :
sẹl tawl, chaque coup, chaque fois ;
sẹl diẅ ẹr, toutes les deux heures.
pẹb, chaque, donne, comme à V. :
bamdẹ, chaque jour, tous les jours;
mais :
bẹmnus, chaque nuit.

(Cf. V. *bamnoz.*)

Rappelons le pléonasme :

tu rach, tous.

Le mot *ol*, tout, d'ailleurs peu connu, se place difficilement avant l'article :

tut en dut, *rach en dut*, mais *en ol dut*, tous les gens.

Beaucoup de se dit souvent *lọ(d) kẹr* : littéralement *un bon lot* ;

un certain nombre de, *darn* :

lọ(d) kẹr a dut, beaucoup de gens ;

lọ kẹr anehẹ, beaucoup d'entre eux ;

darn anehẹ, un certain nombre d'entre eux.

kalz, beaucoup, ne s'emploie guère qu'avec la négation :

(*nen*) *dẹ šẹ kal*(*z anehẹ*), il n'y en a pas beaucoup ;

pa še kal, pas beaucoup.

On se rend souvent par *gi*, ils :

gi lar (*nen*) *dẹ ḳe wach ẹriẅ*, l'on dit qu'il n'est pas encore arrivé.

l'un l'autre : *en ẹyl er gile.*

VERBE

Verbe substantif bet, être (V. *bout*).

CONJUGAISON PERSONNELLE

Temps simples.

	SINGULIER			PLURIEL		
	1re pers.	2e pers. (à peu près inconnue)	3e pers.	1re pers.	2e pers.	3e pers.
Indicatif présent	*on*	[*us*]	*e*	*om*	*ọch*	*in*(*t*) ou *ẹn*(*t*)
Présent d'habitude	*bān*		*be*	*bam*	*bẹt*	*ban*(*t*)
Imparfait	*wẹn*		*we* ou *wom*	*wem*	*wọch*	*wẹn*(*t*)
Imparfait d'habitude (très peu employé)	*beđẹn*		*beđe*	*beđem*	*beđọch*	*beđẹn*(*t*)
Passé défini	remplacé par le plus-que-parfait ou l'imparfait :					

kẹntẹch i we (*pe*) *inbanet*, aussitôt il fut publié.

Futur	*bẽu*	*bo*	*beem*	*beẹt*	*bẽn*(*t*)
Conditionnel	*behẹn*	*behẹ*	*behem* ou *behom*	*behọch*	*behẹn*(*t*)

(ce dernier temps ne subit jamais la contraction.)

Impératif (peu connu) *bet*, soyez.

Temps composés.

Passé indéfini	*on bet* ou *pet*, etc.
Plus-que-parfarfait	*wẹn bet* — etc.
Futur passé	*bẽn bet* — etc.
Conditionnel passé	*behẹn bet* — etc.

CONJUGAISON IMPERSONNELLE

Présent *me đo*, etc.

etc., etc.

Remarques. — 1) Nous avons déjà remarqué (voir Phonétique, Remarques complémentaires) que, notamment devant *bet*, *pet*, l'*e* final de *we* tombe assez souvent.

La même observation s'applique à *bet*, avoir :

dẹch i u pe inbanet, hier il fut publié ;

dẹch (*e*)*n d*(*e*)*wu* [ou *du*] (*pe*) *lẹret*, hier il dit.

Par extension d'un cas particulier (voir Phonétique B. Consonnes. Observations générales) la forme *pet* du participe passé est employée en toutes positions, sauf à l'initiale :

beđ on pet, *me do pet*, j'ai été.

2) Puisque l'infinitif est non *bout*, mais *bet*, l'on dit emphatiquement *beđ on pet*, j'ai été, etc., et de même *beđ ẹs* (à l'exclusion de *be zo*) dans l'expression impersonnelle *il y a*.

3) Rappelons la suppression fréquente de la 3e pers. sing. *e* de l'indicatif présent :

klãn hu tạt, votre père est malade.

(Voir Phonétique, Remarques complémentaires.)

4) Il semble que la forme *ma* précédée de *i* puisse parfois être employée dans le sens général de *il*, *elle est*, hors des locutions signifiant *se trouver dans un lieu*, *dans un état* :

i ma kôsort, il est garçon d'honneur [noce] ;

i ma stal lẹr ou *lir*, c'est, il ou elle est comme du cuir.

Cf. *i wu suđart*, il était soldat ; *i fẹ̃ŋ klã*, je serai malade ; etc.

De plus, elle est employée exclusivement dans les propositions conjonctives :

a gošte mi ma klã (non *a gaust men dé*), parce qu'il est malade.

5) Les formes du présent d'habitude sont employées, mais elles sont assez souvent remplacées par le présent ordinaire :

donẹd e rẹ̃n, mar be kẹr en amđẹr,

je viendrai, si le temps est beau ;

pe don ou pe vãn klã, i fã diẹs,

quand je suis malade, je suis d'humeur difficile.

(Ceci s'applique à *bet*, avoir.)

6) A signaler l'emploi de la conjugaison impersonnelle dans :

er pẹch e đo g̣ẅẹlã genẹ̃ŋ E ĐO *en ẅiyœ̣ẅ,*

(à la rigueur :

er pẹch e đo g̣ẅẹlã genẹ̃ŋ i ma en ẅiyœ̣ẅ e),

ce que j'aime le mieux, ce sont les œufs.

La conjugaison du verbe qui correspond à *avoir* se déduit naturellement de celle de *bet* comme en V. A l'infinitif on emploie de préférence à toutes les autres la forme *bet*, remplacée parfois par *kavet* (littéralement *trouver*).

Petrẹ fo tọch hẅi kavet ? Que voulez-vous ? Que cherchez-vous ?

Cl. affectionne pour ce verbe la forme emphatique et préfère à

me mẹ(s) avalœ̣ẅ, g̣ye dẹs avalœ̣ẅ, j'ai, il a des pommes,

BE *mẹ(s) avalœ̣ẅ*, BE'*n dẹs avalœ̣ẅ*, j'ai, il a des pommes.

Verbe régulier karẹ̃ŋ, aimer.

CONJUGAISON PERSONNELLE

Temps simples.

	SINGULIER			PLURIEL		
	1re pers.	2e p.	3e p.	1re pers.	2e pers.	3e pers.
		manque				
Indicatif présent	*karã*		*kar*	*karàm*	*karet*	*karan(t)*

Imparfait	*karẹn*	*kare*	*karem* ou *karom*	*karọch*	*karẹn* (*t*)
Passé défini	(3e pers. sg. seulement)	*karas*			
Futur	*karẽn̥*	*kàro*	*kareʰem*	*kareʰẹt*	*karẽn*(*t*)
Conditionnel	*karehẹn*	*karehẹ*	*karehem* ou *karehom*	*karehọch*	*karehẹn*(*t*)
Impératif			*karam*	*karẹt*	

Temps composés.

Passé indéfini *kare*(*t*) ou *kẹre*(*t*) *mẹs*, etc.

CONJUGAISON IMPERSONNELLE

Présent *me gar*, etc.

etc.. etc.

Remarques. — 1) Cl. termine parfois — assez rarement — la 3e pers. sing. de l'indicatif présent par *a* (comme le bas-vannetais) :

*g̥ye rik*A *gobẹr*, il faut qu'il fasse ;

*ne say ou ne say*A *k̥et*, il ne saute pas; *ne varn*(*a*) *k̥et*, n'importe ;

confond donc alors les verbes à terminaison ordinaire avec les verbes du type *lakat*, mettre. En revanche, ceux-ci semblent avoir souvent, notamment à l'impératif, la simple terminaison *ẹt* au lieu de *ẹyt* :

lakẹd en dra-se ar en dawl, impératif, mettez cela sur la table ;

dẹ k̥e wach lakẹyt, participe, ce n'est pas encore mis.

Pour le changement de *a* en *ẹ* qui peut se présenter au participe passé de *karein*, aimer, et qui a envahi la conjugaison de *lẹret*, dire, voir Phonétique A II.

2) Le subjonctif formé du futur précédé de *re* n'est guère usité et c'est le simple futur qui en tient place :

Dwẹ hu pardono, rekõpãso ! Que Dieu vous pardonne, vous le rende ! (littéralement : vous récompense).

3) Phénomène curieux, à Cl. le participe passé faisant partie d'un temps composé admet le comparatif et le superlatif :

me mam en dwe me filetọch, filetã, c'est ma mère qui me battit davantage, qui me battit le plus;

so-se en dwe me sehetã, c'est ce qui m'étonna le plus ; etc.

Ces formes sont, il est vrai, moins courantes que les expressions ordinaires :

me mam en dwe me filet er gwẹhã, littéralement : c'est ma mère qui me battit *le pis* ; etc.

4) Les infinitifs à Cl., ont des terminaisons assez variées. Certes, la terminaison *ẽn* (et non *ẹn* comme à Noyal, par exemple) est envahissante :

anewẽn, nommer ; *gyẹbẽn*, manger ; *gẹlẽwẽn*, appeler, etc. ; mais on trouve à côté :

al : *legarnal*, étinceler ; *šõjal*, penser.

at : *ãkoat* ou *ãkuat*, oublier ; *lẹʸrat*, voler, dérober.

ẹl : *kwẹhẹl*, tomber ; *lemẹl* (part. *lamet*), ôter ; *leškẹl*, laisser.

ẹt : *ánawẽt*, connaître ; *delẹyẹt*, devoir ; *gẹlẹt*, pouvoir ; *kavẹt*, trouver ; *ḳehẹt* ou *ḳuhẹt*, cacher ; *mirẹt*, empêcher ; *plijẹt*, plaire ; *talẹt*, valoir ;

et d'autres terminaisons encore :

gortoz (part. *gortẹyt*), attendre ; *gurẽn*, lutter ; *hẽwẹrhin*, rire ; *keni*, offrir ; *koms*, causer ; *prẽk*, prêcher ; etc., etc.

L'infinitif s'emploie assez souvent pour remplacer un impératif vague dans le langage familier :

pa še fašẽn ! ne vous fâchez pas, ne nous fâchons pas !

et, avec le sens du participe passé, dans les expressions :

diw ẹr e pasẽn, il est deux heures passées ;

pasẽn tregôt, plus de trente.

5) La forme en *ẹr* de la 3ᵉ pers. sing. de l'indicatif présent est la seule forme passive subsistante. Elle est, elle-même, souvent remplacée par la forme active avec *gi*, ils, ou un autre pron. personnel.

A côté de :

aman i kavẹr tut, ici l'on trouve tout ;

drẹ man i hẹ(r) un tulat biõnọch, par ici l'on va beaucoup plus vite ;

l'on trouve :

gi lar i ma klã, ils disent, l'on dit qu'il est malade ;

aman hẽwi gav tut, ici vous trouvez, l'on trouve tout ; etc.

La tournure impersonnelle de sens passif, formée de l'auxi-

liaire *bet*, être, et du participe passé, rend souvent à Cl. le franç. *on* :

šervije(t) wo? l'on servira ? faut-il servir?

Cette tournure, jointe à un pronom personnel, remplace l'actif fréquemment :

dẹ ḳe wach šervije tẹ̄n, je n'ai pas encore servi;

alumed (e) hu kolœẅ dọch, vous avez allumé votre chandelle ;

dorned e genọch, vous avez, avez-vous battu [votre grain] ?

6) Les formes du conditionnel passé V. en *zan*, *zen* sont inconnues à Cl. et l'on dit :

ne gredā ḳet i tẹy ou *tẹhẹ*, je ne crois pas qu'il vienne ;

ne gredā ḳet i lẹro ou *lẹrehẹ*, je ne crois pas qu'il dise [littéralement : dira, dirait] ;

suivant que l'on veut indiquer une probabilité plus ou moins grande.

7) La particule *e* : V. *e* s'entend toujours à Cl. à l'imparfait, au plus-que-parfait et au futur du verbe substantif :

klān e wo (pet), *klā e wo*, il était, il fut, il sera malade.

La particule *i* : V. *é* se supprime parfois, mais elle subsiste toujours sous la forme *in* devant *um*, *ūn*, particule réfléchie :

mar a ẅẹch (i)n um drōpā, parfois je me trompe.

Cet emploi ne s'est pas étendu abusivement à la conjugaison impersonnelle comme dans certaines parties du territoire vannetais et l'on dit :

m'um drōp (ailleurs *me n'hum dronp*), je me trompe.

Il est vrai qu'on peut entendre :

(*me*) *mẹs nūn drōpet*, je me suis trompé.

8) Les formes de *monẹt*, aller, et de *donẹt*, venir, se confondent souvent :

a pe dā, quand je *vais* et quand je *viens*.

Quant aux formes avec *i* à l'initiale :

V. *a pe ian*, quand je vais,

elles semblent inconnues à Cl. bourg.

Le participe passé de *monẹt*, aller, est *ẹyt*.

9) Remarquer dans la conjugaison de *drehẹl*, tenir, la forme *dẹy*, tenez, à l'impératif :

dẹy er plạt, tenez le plat.

Ne pas confondre avec *dẹyd er plạt*, le plat est arrivé, on a apporté le plat.

Cette forme n'exclut pas *dalhet* : *dalhet hu ḳi*, retenez votre chien.

10) La conjugaison de *gut*, savoir, est devenue complètement régulière en partant de *gwir* à la 3e pers. sing. de l'indicatif présent :

gwiret, participe passé : su, etc.

Ne pas confondre :

ne wirā ḳet de *gut*, je ne *sais* pas,

avec :

ne wẹrā ḳet de *gwẹrẽṇ*, traire, je ne *trais* pas.

11) Le verbe défectif qui n'a laissé que l'expression *eme*, dit, disent, ne s'emploie guère qu'à la 3e pers. du singulier et du pluriel de l'indicatif présent. Il peut être remplacé par des locutions :

aldọch hwi / *mẹšt-o-hwi* } suivant vous, d'après vous, dites-vous.

12) Rappelons la contraction :

i ma tọch, il faut que vous...,

dans l'expression impersonnelle *red e*, il est nécessaire, il faut, employée d'ailleurs concurremment au verbe *rikẽṇ* (régulier et non défectif), devoir :

ne rika ḳet gobẹr en dra-se, il ne doit pas faire cela.

ADVERBE

Outre les différences phonétiques déjà indiquées, il convient de signaler pour les adverbes la fréquence plus ou moins grande de leur emploi, de dire par exemple qu'à Cl. l'on se sert plutôt de *d'er lẽṇ*, en haut, que de *d'er lué*, de *pihir* de préférence à *pegours*, quand, etc.

elkent est à Cl. *aḳyẹn*, cependant.

V. *elma*, *elsé* : Cl. *anema*, *anese*, comme ceci, comme cela, ainsi.

kenklus, aussi bien, autant, devient une sorte d'adjectif attribut avec le sens général d'*aussi bon* :

er blẹat wo ḳe(t) kenklus, la récolte ne sera pas aussi bonne, aussi abondante :

ur sort signifie *le même*, *pareil* :

er bretō de ḳe ur sort, le breton n'est pas le même ;

et, tout comme *mẹmeš tra*, correspond à *tout aussi bien*,
kõpernẽn e rã ur sort ou *mẹmeš tra*,
je comprends tout aussi bien;
à *quand même, malgré tout*,
peẅiḳ e wo ur sort ou *mẹmeš tra*,
il sera riche malgré tout.
ha nitra : non plus :
en dẹn-ma ha nitra, cet homme-ci non plus, pas davantage.
ha rach : aussi, en plus (français local : *et tout*) :
glaw ha rach, de la pluie aussi.
haliketã : à qui mieux mieux, à l'envi.
pasemãt (français *pas seulement*) = non seulement, ne paraît guère que dans les locutions *pasemã(t) te* et *pasemãt mi* (voir Prép. et Conjonction.)

Pour la quantité *beaucoup* se rend la plupart du temps par *ur yœch*; *gude*, (*i*)*štrọch* remplacent souvent *muioh aveit*, plus de :
gude tri si e ẅẹs, vous avez plus de trois défauts;
(*i*)*štrọch eẅidẽn* = d'autres que moi;
(*i*)*štrọch eẅid inõ* = plus d'un.

Citons le composé *trawaset*, assez, et la forme :
dẹ še bihã = il n'y en a pas peu, il n'en manque pas, il y en a assez.

kẹn ou *kin*, aussi, s'emploie en toutes positions. Constatons, à propos de ce mot, que l'on dit bien d'une façon absolue :
nen don ḳet kẹn su°t-se, je ne suis pas si sot;
mais que l'on n'emploie pas *kẹn*, lorsque le second terme de la comparaison est exprimé :
nen don ḳet su°t aset eẅit gobẹr, je ne suis pas si sot que de faire, je ne suis pas assez sot pour faire.

ḳẽn mẹyt, seulement, pas plus de, est contracté en *ḳemẹyt*, souvent employé.

na dãjẹr (franç.) signifie *il s'en faut de beaucoup*.
dẹ ḳe kẹn bras štaldọch hẅi, *na dãjẹr*, il n'est pas aussi grand que vous, il s'en faut.

[*in*] *kurs* : à temps, de bonne heure, tôt, admet le comparatif et le superlatif :
ẹriẅ e kursoch, il est arrivé plus tôt, de meilleure heure;

kursā gẅẹlā, le plus tôt sera le mieux.

Les particules d'affirmation et de négation sont :

yẹ, oui;

nẽ^{y}, non.

bo^{w}, si, exclut *geou*.

Dans l'interrogation, Cl. se sert parfois de *ha*, est-ce que, qui suit alors le substantif :

Pięr e đẹy ? ou *Pięr ha gye đẹy ?* Pierre viendra-t-il ?

L'on peut aussi signaler les locutions adverbiales :

de lieu { *ahanema*, d'ici; *anon*, là-bas.
a koštę, à côté.
ar d'er lẽu, vers le haut.

de temps { *ar dro tęr ęr*, vers trois heures.
bęn inọ, pour lors (dans le futur).
ahanema inọ, d'ici là.
de bęn er bli, l'année prochaine, etc., etc.

PRÉPOSITION

a, de, ne devient que rarement *ag* devant l'adjectif possessif. On dit plutôt :

a i wam que *ag i wam*, de sa mère.

A Cl. c'est *a* qu'on emploie après *miret*, *dihẅęnet*, empêcher ; après *kutāt*, content, *ingorto*, dans l'attente de, l'on se sert de *a* ou de *de*.

La forme *bedik*, jusqu'à, est préférée à *betag*.

La préposition composée *bę*, avec l'article : *bęn*, *bęr*, dans, qui est envahissante :

bę Kleyęręk, à Cléguérec;

bęr vwišt : V. *barh er vouistr*, dans la boîte,

n'a cependant pas détrôné complètement *in*, dans, qui s'emploie en toutes positions :

me gred in Dwę, je crois en Dieu ;

in kęr, en ville ; *in koẅęsyō*, en confession; etc.

La vieille forme *hervit*, *revit* : V. *revé*, selon, subsiste.

V. *ardran*, derrière, est à Cl. *adrā* ; *i ta(l) kẽu* remplace souvent cette préposition :

i tal kẽn en ti^{y}, derrière la maison.

Après avoir rappelé les contractions des prépositions avec l'article, signalé les formes *eẅit* : V. *aveit*, pour ; *keneẅit* : V. *kenevé*, si ce n'est, sans :

keneẅidon, disent les vieux, } sans moi ;
keneẅidẹ̃n, disent les jeunes, }

l'emploi de *de gavẹt* : V. *trema*, vers, chez :

i hã de gavẹt me handarẅ, je vais chez mon cousin ;
i hã daḍọch, je vais chez vous ;

de *gotã*, à cause de :

gotã de ou *te me ḍạt*, à cause de mon père ;

de la locution *pasemãt te*, sans compter, en plus de :

pasemãt te me fwẹ̃n, en plus de ma peine, de mon mal, nonobstant mon mal ;

il ne restera plus guère à noter, sans doute, que l'emploi de la préposition *ar*, sur, dans certaines locutions :

ar me nach, de toute ma force ;
gye labur ar en dẹ, il travaille de jour
(Ne pas confondre *ar en dẹ* avec *tro en dẹ*, tout le jour) ;
ar gorv er sehọ̃n, sur la semaine [opposé à : le dimanche] ;

et celui de la locution *a koštẹ* dans le sens de *à côté de, en comparaison de* :

a koštẹ dẹch, à côté d'hier, en comparant avec la journée d'hier.

CONJONCTION

A signaler l'emploi exagéré, abusif de *nag* qui, d'autre part, est tout à fait justifié dans :

nag i fehọch klã, quand même vous seriez malade ;

et dans :

na braz e gye! comme il est grand !

celui de *kẹ*, car, remplaçant *rak* inusité. Sont à peu près synonymes *a gọš mi*, *gotã mi* et *palmor mi*, parce que :

kẹ gye we klã ou *a gọšte mi we klã*, car, parce qu'il était malade, etc.

Cl. *pendegẅi*, *pendegu* : V. *pendéguir*, puisque.

penaws ou *penos*, comment, remplace très fréquemment la conjonction *ę* :

gye lar penos..., il dit que...

Quant à *al* : V. *èl*, comme, il fait souvent place à *ṡtal* ; V. *èl men dé*, comme, tel qu'il est, est à Cl. (*ṡt*)*al me de*.

dœšt(*oh*) a parfois à Cl. le sens de *savoir si* :

dœṡtoh mę(*s*) *gye lakęyt bęm fišęt ?* savoir si je l'ai mis, peut-être l'ai-je mis dans ma poche ?

Il est très couramment employé dans le sens de *malgré* :

dœṡtoh mi ma klã, malgré, bien qu'il soit malade.

A propos de *mi* : V. *ma*, disons que cette conjonction a un emploi assez imprécis. L'on dit de même :

ha bed i ma klã ou *ha be*(*t*) *mi ma klã*,

bien qu'il soit malade.

pasemãt mi arrive au même sens de *bien que* en passant par l'intermédiaire *non seulement, mais encore* :

pasemãt mi ma mi^{e}*ẅ, i ma fal eẅe*, non seulement il est ivre, mais de plus il est méchant ;

pasemãt mi hon klã, i ma tęn laburat, non seulement je suis malade, bien que je sois malade, il me faut encore travailler.

Il paraît bien que l'on dise :

kęn šplan ken n'ęlã ket sęlet dohtõ,

et non :

kęn šplan mi, etc., si brillant je que ne puis le regarder.

L'on dit :

ingorto mi tęy ou *ke nen dęy*, en attendant qu'il vienne.

L'on dit à Cl. :

sęl abilọch mi ma ou *sęl mihọch mi ma abil*, plus il est habile ;

a bwęn mi węn dęyd in ti^{y}, *pe...* à peine étais-je entré que ;

kement a nach al (*m*)*en dwe*, tant de force il avait.

Cl. emploie l'expression *gẅęch ha monęt* : en même temps que d'aller, *tant que d'aller, puisque vous y allez*.

L'on dit aussi :

gẅęch ha pen det te Bõdi, puisque vous allez à Pontivy.

Rappelons qu'après *mar*, si, la mutation par affaiblissement se fait parfois (Voir plus haut aux Mutations).

mar be ou *mar ẅe*, s'il est ;

par suite, peut-être, d'une confusion possible de *mar* avec *ma*,

mi (cf. : *mar* ou *ma kạrẹt*, si vous voulez). L'on emploie cette conjonction *mar* après l'expression *ǫn em ẹs*, j'ai peur :

ǫn em ẹs mar da, mar dẹhẹ, j'ai peur qu'il ne vienne ;

mais on dit aussi :

ǫn em ẹs mi tẹhẹ.

INTERJECTION

A Cl. :

šiḳ ! chut !

(*A suivre.*) E. Thibault.

THE MONASTERY BISHOPRICS

OF CORNWALL

The chief interest of Celtic Christianity gathers around the monastery-bishopric and the abbot bishop who ruled it. In the sixth century the religious life had become much more than a counsel of perfection. In Ireland the church was almost exclusively monastic. In Wales St. German is said to have founded a monastery during his second visit. Iltut whom he ordained priest was the founder of Llantwit the great school of monks whence came Samson, Paul Aurelian and possibly Gildas and David.

At the outset it is necessary to guard against the under current of thought which connects Celtic monasticism with one or other of the great religious orders. The earliest of these orders — that of St. Benedict — was not established until about A. D. 529 and was not introduced into Britain until St. Augustine's arrival in A. D. 597. At the interview between Augustine and the Welsh bishops in 603 Dinoot abbot of Bangor-Iscoed was among the strongest opponents of compromise. Celtic monasticism owed nothing to St. Benedict or to St. Augustine. When therefore we read the statement of a shrewd and learned writer like Sir John Maclean that « St. Petrock founded his monastery at Bodmin adopting the rule of St. Benedict " and when we recall an admission by the same writer that Petrock was educated at the great monastery of Clonard towards the end of the fifth or at the beginning of the sixth century i. e. presumably between 490 and A. D. 510 and therefore before the Benedictine order

was founded, we realise how mischievous this under current of thought may prove.

There is no evidence that any early monastic foundation in the Celtic world was established in accordance with the Benedictine discipline. Celtic monasticism was quite definitely *sui generis*. The mission of St. German in 429 and 447 probably laid the foundations of it in Britain.

It had achieved some of its greatest victories before St. Augustine of Canterbury was born. Paul Aurelian, the Welsh monk, established the monastery bishopric of Leon in A. D. 530 : Samson a compatriot the similar foundation at Dol in A. D. 565 : Tutwal of British Dumnonia was abbot before he became abbot-bishop of Treguier in the same century. In Ireland the monastery of Clonard was founded before the Benedictine order came into existence. St. Patrick was a contemporary of St. German. Celtic Christianity while it was practically independent of Rome [1] became intensely monastic. There is nothing therefore to lead us to regard the canons of St. Petrock, St. Piran, St. Stephen, St. Keverne and St. Probus, mentioned in Domesday Book, as subject to the discipline of St. Benedict. Such evidence as we possess tends to confirm the contrary opinion. What has been said of the order of St. Benedict applies with greater force to that of St. Augustine, the Black Canons, whose earliest foundation in England dates from A. D. 1108, that is, 22 years after Domesday Book was compiled. Abbot Gasquet truly says the clergy of every large church, as being subject to rule, were called canons. The rule of St. Augustine was not introduced at Bodmin until the time of Bishop William Warelwast (1107-1136) [2].

1. Cornwall's independence of Rome implied neither repudiation of nor secession from the Roman church. It was merely the temporary suspension of outward communion with Latin Christianity as the result of political events which had placed Cornwall in a state of isolation.

2. The statement is based upon the assumption that the decrees of Pope Leo III were as inoperative in Cornwall as they were in Wales and Ireland. It should be needless to warn the reader against confounding Augustine of Canterbury with the bishop of Hippo. The latter is said to have sanctioned certain regulations for the religious life which subsequently became known as the rule of St Augustine. In the middle of the ninth

Under the strong pressure exerted by monastic expansion the governmental character of episcopacy became attenuated. This was especially the case in Ireland and in those churches which owed their foundation to Irish missions. The multiplication of bishops tended to degrade the office. It is impossible to read the accounts of monastic rule as developed by St Bridget at Kildare and by the Irish mission at Iona and of the mechanical and subsidiary part which the bishops were called upon to play in the drama without being aware of the subversion of one of the fundamental marks of episcopacy. The present writer has found but slight evidence of this disastrous policy in Wales and Brittany. There the abbot bishop is seen as the ruler of a monastery or of a tribe. Innumerable monasteries had no bishop at all. The presence of a bishop gave to the monastery the elements of permanence and priority. The Breton and Welsh monastery bishoprics have in many instances survived as bishoprics up to the present time solely, as it would seem, owing to their early episcopal character.

The distinction between the Irish and British conception of episcopacy must be borne in mind when we attempt, to reconstruct the ecclesiastical institutions of Cornwall. It has been shown that the relation between Cornwall and Brittany was that of mother and daughter. Between Wales and Cornwall the relation, though probably less close, was far closer than that between Ireland and Cornwall. It is therefore more than probable that while the abbot-bishop was everywhere a distinguishing feature of Celtic Christianity there was here, in thiscounty, no such perversion of the episcopal office as

century Pope Leo III made this rule obligatory upon all the clergy who had not embraced some other rule. Had the monks of St Petrock been in outward communion with western Christendom they would probably have become canons, regular or secular, of St Augustine and, in that case and in that sense only, Sir John Maclean's statement might have been permissible. But in that sense the words had no meaning in the sixth century when St Petrock founded the Cornish community. Augustine of Canterbury was a Benedictine monk and the canons regular introduced by bishop Warelwast, known as Black canons, belonged to one of the three great orders which sdrang from the rule attributed to his great namesake the Bishop of Hippo.

to give rise to a body of *episcopi vagantes* or whom we read in connection with Ireland and Irish missions [1].

That Cornwall possessed bishops is certain and that they ruled monasteries is equally certain, diocesan bishops being, during the period under consideration, practically unknown to the Celtic world. History helps us little as regards Cornwall. We know that in A. D. 664 two British bishops (duobus de Brittonum gente episcopis), whom Mr. Haddan considers to have been Cornish, assisted Wini, the Saxon bishop of Wessex, in the consecration of St. Chad [2].

Gildas, the Jeremiah of Britain, whose *de Excidio* is stated to have been written in the sixth century introduces us to an ecclesiastial system which, in respect of its main features differs hardly if at all from that with which we are familiar but which both surprises us by the evidence of its progress and alarms us by the extent of its perverseness. Gildas speaks of the clergy « intruding themselves into the preferments of the church yea rather buying the same at a high rate » and « after the example of Simon Magus buying the office of a bishop or of a priest ». There was therefore already in the sixth century, if the traditional date of the *de Excidio* be accepted, a gradation not only of dignity but also of office and emolument, for which, without Gildas' evidence, we should hardly have been prepared. The denunciations of Gildas have been held to apply to the civil rulers and the secular clergy only [3] but there seems to be no good reason for accepting this hypothesis unless we read into the sixth century conditions which are found at a later period. It is important and sufficient for us to know that the British church was highly organised and comparatively wealthy at this time.

To suppose, however, that Celtic monasteries were large solid structures of stone with cloisters, refectories, dortors and the like is to mistake the economic conditions of the period and of the countries under review. To associate the

1. Dom Gougaud speaks of them as *Évêques déclassés et errants* (*Chrétientés*, p. 219).

2. Haddan and Stubbs, *Councils*, I, 124.

3. Gougaud, *Chrétientés*, p. 67.

Celtic bishop with a durable and spacious cathedral church is almost as grotesque an anachronism as to represent St Lucy (who died in the year 303) as they do in the sailors' church at Naples, apparelled in a modern court dress with a tiara of gems and a necklace of beautiful pearls.

The Celtic monastery has been compared to a pioneer settlement. It consisted of a congeries of detached cells each suitable for the habitation of one or more monks. The cells, like the churches of the period, were commonly of wood sometimes of stone. It is therefore, after the lapse of so many centuries, usually futile to seek for traces of them. Of existing Christian remains of the Celtic period in Cornwall the most noteworthy and interesting are the granite crosses and those monuments especially which bear the Chi-rho monogram. The chapels at Perranzabuloe, at Gwithian and at Madron are also of this date, the two former probably owing their preservation to the sand which buried them and the latter to the healing virtues of the waters of the holy well which flow through it [1].

Having shown that the Celtic conception of episcopal jurisdiction was definitely monastic as opposed to the Roman which, at an early period, had become diocesan, it is necessary to fix approximately the date at which, in Cornwall, the former gave place to the latter. Upon the solution of the problem depends the character to be assigned to the four Celtic bishops, Kenstec, Conan, Daniel and Comoere whose names are disclosed in certain authentic documents and are given in the Truro Diocesan Kalendar.

In Brittany, a more progressive country and less isolated than Cornwall, the change was violently effected by the patriot Nominoë in the year 849. In Ireland the diocesan system was not adopted until 1152 [2]. Wales submitted to the jurisdiction and discipline of Canterbury in 1207. It is certain therefore that Cornwall, more opposed to Saxon

1. To this period Mr Jenner would also assign the dwellings at Chysauster which may indeed, as he suggests, have been St Gulval's nunnery.
2. Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 347.

influence than any of the others, did not accept the diocesan system until the days of Egbert (836). There is good reason to believe that the change took place much later. Kenstec's letter to Archbishop Ceolnoth (833-870) states explicitly that his bishopric was monastic (*Ego Kenstec*... [ad] *episcopalem sedem in gente Cornubia in monasterio quod lingua Brettonum appellatur Dinuurin electus, etc.* [1]).

The next bit of historical evidence is that of Asser the adviser of King Alfred to whom Alfred in 884 committed Exeter *cum omni parochia quae ad se pertinebat in Saxonia et in Cornubia* [2]. The precise nature of the commission is uncertain. If the gift was made after Asser became bishop of Sherborne it probably involved the oversight of Devon and of that portion of Trigg in Cornwall where Alfred's possessions were situated. There is nothing to lead us to conclude that the Celtic Christianity of Cornwall was to be affected by it.

A very distinct advance, in intention if not in achievement, was made when in 909 Archbishop Plegmund constituted the see of Crediton. To Eadulf the bishop were given three vills in Cornwall — « Pollton, Coelling and Landuuithan from which year by year he might visit the Cornish people in order to extirpate their errors. For in times past, as far as possible, they resisted the truth and were not obedient to the apostolical decrees ». Pollton and Landuuithan are unquestionably Pawton in St Breock and Lawhitton. Coelling presents some difficulty because Domesday Book and all subsequent records represent Callington (with which it has been identified) as ancient demesne of the Crown. It is possible however that before the Norman Conquest Coelling may have been surrendered to the King or have been exchanged for another holding [3].

How far Eadulf was successful it is again impossible to say. A conquered race does not readily surrender its traditional religious customs. One of the most instructive records of the

1. Haddan and Stubbs, *Councils*, I, 675.
2. *Ibid.*, I, 676.
3. It is even possible that Coelling may be Callestock in Perranzabuloe. The canons of Exeter had lands in that parish in the twelfth century.

Jewish captivity is that which preserves the pedigrees of the priests who were themselves to preserve and perpetuate the priestly succession [1].

Athelstan's policy (925-940) of excluding the Cornish from Exeter and confining them within the limits of their own province does not at first sight point to improved relations between the two races. His conquest of the whole of Cornwall may be accepted as fact and also his grant of lands to the church of St Buryan. Perhaps the most important act of his life, so far as Cornwall was concerned was, in the words of Leland, « to set up one Conan to be bishop in the church of St German ». The statement even if copied from what he regarded as a trustworthy document would have carried little weight as coming from a writer who lived 600 years after the event had not Bishop Conan been found signing charters, undoubtedly authentic, between the years 931 and 934. Moreover the name Conan is Celtic and occurs frequently in Cornish place names. I am inclined to think that the Bishop Donan whose name is appended to the St Buryan charter is a transcriber's mistake for Bishop Conan [2]. The question naturally suggests itself, how was it possible for a people smarting under recent defeat to accept the religious ministrations provided by their conqueror? Close upon a century had elapsed since the decisive battle of Hengestisdun and during the interval doubtless a considerable portion of the Cornish had come to accept the Saxon supremacy. Athelstan's mission may have been, generally speaking, pacific though involving punishment to the disaffected and rebellious.

In choosing a Cornishman and one probably already a bishop for the see of St Germans he would be acting in a conciliatory spirit, especially if he, at the same time, recognised the traditional type of Cornish Christianity. There is no reason to interpret his action as involving a departure from it.

1. Ezra VII ; Nehemiah XII.

2. Donan however is a Celtic name (See Loth, *Rev. Celt.*, XXIX, 277). For the purpose of the argument which is here put forward it would have been more convenient to have distinguished between them.

An interesting note is given by Haddan and Stubbs [1] which calls attention to the signature of one Mancant, a bishop, to a charter of 932 to which also Bishop Conan's name is appended. The learned editors rightly conjecture that Mancant was a Cornish bishop (Mancant, or more correctly Maucant). Coeval Cornish bishops are just what we should expect to find in the tenth century no less than in the sixth.

Quite the most valuable extant document of Cornish Christianity however is the List of *Manumissions on the Bodmin Gospels* which dates from the year 942 and carries us almost to the middle of the eleventh century. From this precious manuscript we gather that there were during that period the following bishops in, or connected with, Cornwall, — (1) Athelgea[rd] possibly bishop of Crediton, (2) Comoere contemporary with Edgar (958-975) (3) Wulfsige of a slightly subsequent date (4) Burthwold mentioned in Cnut's charter and described by William of Malmesbury as uncle of Living or Lyfing the penultimate bishop of Crediton. Charters also disclose two additional bishops, — Ealdred (993-997) and Aethelred (1001). Of these Comoere Wulfsige and Ealdred are identified by Mr Haddan with Bodmin and Burthwold with St Germans. Comoere's name is Celtic; the rest of the names are Saxon. But the important point is that they are all, except possibly the first contemporary with, though not identical with bishops of Crediton, in other words, some measure of independence continued to exist between the Saxon see and the see or sees of Cornwall. There is nothing to show that, before the days of Wulfsige (967) i. e. until within 80 years of Leofric the first bishop of Exeter, the greater part of Cornwall was not Celtic both in religion and language. The change of ecclesiastical organisation was made at a period much later than is commonly supposed [2].

1. *Councils* I, 979.

2. In the west of Cornwall there are indications in Domesday Book (1086) of the recent introduction of Saxon place-names, e. g. in Edward the Confessor's time it can hardly be a coincidence that Aluuarton (*hodie* Alverton) was the holding of Aluuar.

The charter of King Aethelred to Bishop Ealdred (994) seems to point to a period of transition. He gives to Bishop Ealdred episcopal jurisdiction in the province of Cornwall that it (the province?) may be free and subject to him and his successors, « that he may govern and rule his diocese (*parochiam*) in the same way as other bishops who are in his realm, both the monastery (*locus*) and the domain (*regimen*) of St. Petrock being under the control of him and his successors ». If the English conception of diocesan jurisdiction had been generally known and allowed in Cornwall there would have been no need to require the stipulations contained in the concluding paragraph. Ealdred was to administer the see of St. Petrock on English lines. History does not tell us what was, in the meanwhile, happening at St. Germans; but twenty four years later (in 1018) we meet with a grant of lands, in Landrake and Tiniel, by King Cnut to Burhwold bishop of St. Germans; the Landrake lands were to be held by the bishop during his life and after his death they were to be held for the good of the souls of him and the King. The Tiniel lands were to be used as the bishop thought fit. It is interesting to note that these lands were not annexed to the bishopric but continued to be held by the prior of St. Germans until the dissolution of the priory in the sixteenth century.

At the time of Cnut's grant Cornwall had practically lost its independence both civil and ecclesiastical. All the witnesses to his charter, twenty seven in number, bear Saxon names.

Burhwold died in or about A. D. 1043. Lyfing his nephew who had become bishop of Crediton in 1027 was in pursuance of an arrangement made long before between him and King Cnut, allowed to hold both sees. On Lyfing's death, in the third year of the Confessor's reign (1046) Leofric the King's chaplain was appointed to the united bishopric (*episcopatum Cridionensis ecclesiae atque Cornubiensis provinciae*) and the see transferred to Exeter. Papal sanction was obtained for the transaction three years afterwards.

By his charter of ratification, dated 1050, Edward the Confessor transfers the Cornish diocese which had formerly been

assigned to a bishop's see (*episcopali solio*) in memory of Blessed German and in veneration of Petrock, this, with all parishes lands etc., he transfers to St Peter in the city ot Exeter. The absence of clear definition in the last paragraph is sufficiently obvious : no clearer definition was possible. There had been hitherto no Cornish diocese in the English and Roman acceptation of the word. There had been bishops both at Bodmin and at St Germans within living memory holding lands and exercising jurisdiction but the monastic tie was still probably stronger than the diocesan.

Yet it was obviously important, now that Exeter was to be the seat of ecclesiastical government for the two counties, that ample provision should be made for the great bishop who was to occupy it. Exeter lacked lands, books and almost every church ornament; so stated Pope Leo in his letter to King Edward. Accordingly the King not only gave to it lands of his own but he provided for the transfer of all that could under any reasonable pretext be claimed for its support. In effect, he made it possible for the Exeter bishopric to derive nearly one half of its entire revenue from Cornish monastic lands. But the endowment of the see of Exeter requires a chapter to itself.

Tho. Taylor.

L'AVENTURE DE MAELSUTHAIN

C'est une curieuse aventure, qui renferme plus d'un détail piquant. O' Curry s'en est servi dans ses *Lectures on the Manuscript Materials of ancient Irish History* (Dublin, 1861), où il en a donné p. 76 une traduction anglaise, et p. 529 le texte irlandais emprunté au Liber Flavus Fergusiorum, manuscrit copié en 1435[1]. Le texte qui suit est tiré du Manuscrit de Paris (fonds celtique, n° 1), f° 44 v° a. Bien qu'il diffère à peine du texte donné par O'Curry, il a paru utile de le publier à nouveau, à cause de l'intérêt qu'il présente au point de vue de l'histoire hagiographique. Les variantes essentielles (notées O'C.) ont été enregistrées au bas des pages. On y a joint une traduction française.

Le récit porte dans le Manuscrit de Paris un titre qui lui convient assez peu. Sans parler de l'erreur de chiffre relevée ci-dessous, il contient cette inexactitude d'attribuer le principal rôle aux trois Domnall, alors que c'est Maelsuthain qui est le personnage important du récit.

TEXTE IRLANDAIS

BETHA NA *tri*[2] DOMN*all* INNSO.

[T]riar m*ac* fogluma[3] tangat*ar* o Choindire do denum aleigind dinnsaig*id* an[m]charat Briain m*eic* C*end*eitid .i. Maól-

1. Ed. Gwynn, *Proceed. of the R. Irish Acad.*, XXVI, C, n° 2 (March 1906), p. 19.

2. Le manuscrit a .IIII. au lieu de .III. Le chiffre quatre a été probablement amené ici par la dernière phrase du récit.

3. *foglainntig* O'C. au lieu de *mc fogluma*.

suthain O Cerbuill d'Eogan*acht* Lacha Léin, arbahe ecnaidi baferr inaimsir. Isa[m]*laid* roboi intriar sin 7 isiat comaéssa [1], comdealba 7 oen ainm forra .i. Domnall intainm; 7 robát*ar* im*morro* t*r*ibli*adna* icfoglaim occa.

Icinn trimbl*iadan autem* adubr*a*tar f*r*ianaiti : isáil línn, arsiat, dul cor*i*ce inniarusál*em* 7 cotir [2] iuda coro imthidsit arcosa ce*ch* co*n*air roimtig inslanícid italm*ain*. Itubairt íntaite : Niregthai *no* cofagbaithi luag mo saethair oc[u]msa, arsé. Adubr*a*ta[r] nadalt[a]da : Nifuil againd ní dobermais d*ui*t, a*cht* bemaít t*r*ibli*adna* eli acdén[u]m umaloiti [3] d*ui*t, mad áil leat. Niháil, arsé; a*cht* tabr[ai]d mo bretha fein dam, *no* dogen b*ar* nescaine. Dob*é*ram, arsíat, dia roib acaind. Ronaissc f*o*rro fośoisc*é*la ancoimdid. Ragthai, arsé, isin co*n*air [4] 'sáil lib, 7 bid m̓arb sib an aenf*echt* arinturus; 7 isib*r*eath cuingimsi oruib si : cindul arnem iarnécaib daib, *no* cotistai chugumsa artús dia innis [5] dam cafad mośa[e]gal 7 coroindisiu [6] infagaim mochuid doch*end*sa [7] incoimded. Geallmaitne d*ui*tsi sin [8] ahu*cht* ancoimded, arsiat.

Roimthigsit 7 r*u*cs*a*t b*entacht*ain léo onaide [9] 7 rosfacs*a*t benna*cht*ain aice di*diu*. Rośirsit d*a*no indom[u]n [10], ca*ch* co*n*air dochualat*ar* cr*ist* doimthea*cht* 7 roncatar *autem* fadeóid coiarusál*em* 7 fuarad*ar* bás ann inoen fe*cht* 7 rohadnaicid conanoir moir in[i]arusal*em*.

Tanic d[a]no Michél arcaiṅgil oDia ar ac*end*. Itdu(f°44 v° b)-brudar : Niragham *no* cuslanaighem in mbreithir [11] t[u]cs*em* friarnoidi fośoisc*é*la Cr*ist*. Imthig*i*d, ar íntaingil, 7 indisid do t*r*ibli*adna* coleth aice dośaeg*ul* 7 adul anifr*inn* iarsin cob*r*ath ; b*er*thar d[a]no b*r*eath fair illó bratha [12]. Inndis duinn, arsiat,

1. *comcruth* O'C.
2. *isintir* O'C.
3. *ag ombuloid* O'C.
4. *Rachaidh, arsé, in conair* O'C.
5. *innisin* O'C.
6. *co ro innisdi* O'C.
7. *an faghaim cennsa* O'C.
8. *an ni sin* O'C.
9. *o na noidi* O'C.
10. *dano indomun* mq. dans O'C.
11. *breath* O'C.
12. *Iarsin berus an breath alló bratha fair* O'C.

cid mac*ur*th*ar* inifr*inn* hé. Art*r*i fathaib, arintaingil .i. aramét tóirces [1] incanóin 7 amét donmnaib fer f*r*isi coimraic*end* [2] 7 artregud indaltusa.

Ise im*mor*ro fáth imartreigsim intaltus : .i. [mac] [3] maith robuí aicce, .i. Maelpat*ra*ic a ainm side. Rosgab galar bais in-m*a*c. Rogab intaltus foše*cht* inathimmcill ardáig *con*abud marb inm*a*c. Nírtharbaig doibsim sin, uair ba marb inm*a*c ac*ét*óir. Idub*air*t Máelsuthain nach geb*ad* indaltus t*r*i bithu inadeagaid sin onach facaid [4] anoir ac Cr*ist* [5] fair; 7 nidasonair t*u*c Dia don altus cenam*acs*om doślánug*ud*, *acht* robferr lais inm*a*c dibeith et*ir* muinntir nime na it*ir* muinntir tal*man*.

Robuí Máelsuthain se*cht* mbli*adna* cenaltas dogab*ail*. Iarsin tancat*ar* at*r*iu*r* dalta doacall*am* Máiltsuthain ire*cht*aib tricol*um* ngel, rof*er*so[m] fáilti friú, 7 adub*air*t : Dia b*ar* mbethu, adaltada inmaine [6], inn[i]sidh dam f*o*t ma saeg*uil* 7 infagbaim fochraicc. Atat, arsiatsom, t*r*ibli*adna* dośáegal ac*a*t 7 dobet[h] anifr*inn* cobrath iarsin. Cid mambeinn [7] anifr*inn*, arséisim. Art*r*ifáthaib, arsiat, 7 roindisetar na t*r*i fatha adubr*a*mar romaind.

Nibafir modulsa anifrinn, arsé, uair nat*r*ihuilcsin itá acamsa gusaniu níbiait oc*u*msa [8] oso[m]amach ; 7 t*r*eicf*e*tsa nahuilc sin, 7 logfaid Dia damsa iat, am*ail* rogeall fein intan atrubairt : Impietas impii inquácumq*ue* hora conuersus fue[r]it n*on* nocebit. Nidingen dan[o] cialla uaim fein isin canoin, a*cht* am*ail* dogeb [9] isnaleabraib diadaib. Nicoimrec f*r*i mnái fir [10] cenber beó ; gebat d[a]no salt*ir* cechlai 7 dogén *cét* sle*cht*ain cech lái [11]. Se*cht* mbli*adna* itú genaltus dogab*ail* ; gebatsa altus foše*cht*

1. *tóircer* Ms ; *torrces* O'C.
2. *do mhnaimh frisid coimricenn* O'C. La traduction mot à mot de notre texte est « quantité de femmes d'hommes ».
3. *mac* ajouté d'après O'C.
4. *tre bithumh o nach facaid* O'C.
5. *ac Dia* O'C.
6. Les six mots qui précèdent manquent dans O'C.
7. ou *inambeinn* ? pour *imambeinn*.
8. Le texte d'O'Curry répète deux fois *aniu, ni biad ocumsa*.
9. *amail nogeibh*.
10. Mot à mot « avec femme d'homme ».
11. *..diadhuibh. Gebad dna céd slechtain cech lai* O'C.

cech lái, cenbam [1] beo ; 7 dogén *t*redenus cecha se*cht*maine. Denaidsi d[a]n o to*cht* doc*hu*m nime, arsé ; 7 ticid illó inetse*cht*a doínn[i]sin sc*él* dam. Ticfamaít, arsit.

Dochuad*ar* at*r*iur fointuarusgb*ail* *cét*na 7 rob*ennacht*sa[t] do 7 rob*endacht*s*o*m doibs*e*m. Illó d[a]no aeitse*cht*a tangad*ar* a t*r*íu*r* fondeilb [2] *cét*na ; rob*end*ach cáchdib diachéili 7 rofiar*f*ad in ínunn [3] mobrethsa [4] indíu óDia [5] 7 anlá aile tangabair domagall*aim*. Nihinann im*morro*, arsiat ; uair rotaisben*a*d dúinne tín*a*dsa arnim, 7 islór linne 7 b*a*d lór latsa iar na ria*cht*ain afeabus [6]. Tangamairne aníu am*ail* rogeallsamarne ardoc*end*sa ; 7 tar lind aníu aramus inait sin, corabair afreacnarcus [7] Dé, indaontaid nanoem t*r*inoidi 7 muinnt*ir*i nime combrath [8].

Issann sin rothinoilit sacairt 7 clérig ímda cuice ; 7 rohongadh hé 7 nirscars*a*t adaltada f*r*is *no* condeachat*ar* ac*eth*rar [9] doc*hu*m n*im*e.

Issé asc*r*ebt*ra* inf*ir*maithsin atá [in] inis Faithlinn isinecl*ais* fos, 7 r[e]l.

TRADUCTION

VIE DES TROIS DOMNALL.

Trois étudiants partirent de Coindire [10] pour s'instruire auprès du directeur de conscience de Brian Mac Cennétig [11], qui était

1. *cen bed* O'C.
2. *tuaruscbail* O'C.
3. *imunn* Ms.
4. *mo beathasa* O'C.
5. *ac Dia* O'C.
6. *is leor linnidh a fheabus* O'C.
7. *fracracus* O'C.
8. *co brat na mbreath* O'C.
9. *a cethrar* mq dans O'C.
10. auj. Connor, dans le comté d'Antrim.
11. C'est *Brian Mac Cennétig*, roi de Munster à la fin du xe siècle (v. *R. celt.*, XVII, 339 et s., 347, 349, 351 et ss.), plus souvent appelé *Brian Boruma*, du nom de la ville de *Bórime* (*Bóraime*, *Bóruma*, *Bóroma*), auj. *Béal Bórumha*, sur la rive dr. du Shannon, à env. 1 mille au N. de Killaloe ; cf. K. Meyer, *Eriu*, IV, 71 et ss. Il porte le nom de *Brian na Banba a Borumi* dans un poème de Cúan húa Lothcháin (m. 1024), publié dans la

Maelsuthain O'Cerbuill, d'Eoganacht de Loch Léin [1] ; car c'était lui le meilleur sage de ce temps. Voici comment étaient ces trois étudiants : ils avaient même âge, même figure et même nom, Domnall. Ils restèrent trois ans à étudier auprès de Maelsuthain.

Au bout des trois ans voici qu'ils dirent à leur maître : « Nous avons le désir d'aller jusqu'à Jérusalem, dans la terre de Judée, afin que nos pieds passent par chacun des chemins par lesquels a passé le Seigneur sur la terre. » Le maître répondit : « Vous n'irez pas avant d'avoir laissé entre mes mains le salaire de mes peines. » Les élèves reprirent : « Nous n'avons rien à te donner ; mais nous pouvons rester trois autres années à ton service, si cela te plaît. » — « Cela ne me plaît pas, dit-il ; mais accordez-moi la décision [2] que je vais dire, ou bien

Z. f. celt. Phil., V, 23 et celui de *Brian in búair* dans un poème de Gilla na Náem húa Duindšléibe (m. 1160), conservé dans le Book of Leinster, 33 a 30. On sait que le mot *bóroma* désigne aussi un fameux tribut imposé aux habitants du Leinster par le roi suprême Tuathal Techtmar qui vivait au IIe siècle de notre ère (voir d'Arbois de Jubainville, *Catalogue*, p. 46, et Wh. Stokes, *R. celt.*, XIII, 32-124). M. J. Loth a comparé le mot *bó-roma*, interprété comme « bétail (= argent) de Rome » à l'anglo-saxon *Rom-feoh* « id. », par lequel on désignait en Angleterre depuis le IXe siècle le denier de St-Pierre. Il a pu se produire en tout cas en Irlande une confusion par étymologie populaire entre les deux mots.

1. Maelsuthain Ua Cerbaill, « grand savant d'Irlande et roi d'Eoganacht de Loch Léin », comme disent les Annales d'Ulster (*ardšúi Erenn 7 rí Eoganachta Locha Léin*), mourut, d'après ces mêmes Annales, en l'année 1010. On trouvera un poème de lui publié par M. K. Meyer dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, p. 499. Eoganacht de Loch Léin est un nom tribal mentionné ailleurs, notamment dans le *Félire húi Gormáin*, note au 12 novembre (éd. Stokes, p. 216-217), dans le *Liber Hymnorum* (éd. Bernard-Atkinson, t. II, p. 9 et 109) et dans la vie de saint Findchua (Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. 235) ; la tribu descendait d'Eogan Mor, roi de Munster au IIe siècle.

Loch Léin est l'ancien nom des lacs de Killarney, dans le comté de Kerry ; v. Wh. Stokes, *The Rennes Dindsenchas* in *Rev. Celt.*, XV, 451, et Ed. Gwynn, *The Metrical Dindshenchas*, III, 260 et 524. C'est dans ces lacs que se trouve l'île appelée Inisfallen (*Inis Fáithlenn*), siège du célèbre monastère dont il est question à la fin de ce récit.

2. Cf. *co tuca tú breth mo beóil féin damh* « until thou grant me the sentence of my own lips » *Compert Mongáin*, in *The Voyage of Bran*, éd. K. Meyer, p. 63, l. 8.

je vous maudis. » — « Nous l'accorderons, dirent-ils, si nous le pouvons. » Il les fit s'engager sur l'évangile du Seigneur. « Prenez, dit-il, le chemin que vous désirez ; vous mourrez tous trois en même temps dans le voyage ; et voici la demande que je vous adresse : c'est de ne pas aller au ciel après votre mort sans être venus d'abord vers moi pour me dire quelle longueur aura ma vie [1], et si j'obtiendrai ma part d'indulgence du Seigneur. » — « Nous te le promettons, par le sein du Seigneur », dirent-ils.

Ils partirent, emportant la bénédiction de leur maître, et lui laissant la leur. Ils parcoururent le monde, suivant tous les chemins où ils entendaient dire que le Christ avait passé ; et ils atteignirent enfin Jérusalem, où ils trouvèrent la mort en même temps ; on les enterra à Jérusalem avec grand honneur.

L'archange saint Michel [2] vint les chercher de la part de Dieu. Mais ils lui dirent : « Nous n'irons pas sans avoir accompli la promesse que nous avons donnée à notre maître sur l'évangile du Christ. » — « Partez donc », dit l'ange, « et informez-le qu'il a encore trois ans et demi à vivre et qu'il ira en enfer après cela, éternellement. Jugement sera porté sur lui au jour du jugement. » — « Informe-nous », dirent-ils, « pourquoi il sera jeté en enfer. » — « Pour trois raisons », dit l'ange : « pour la quantité d'interpolations qu'il a introduites dans le canon ; pour la quantité de femmes avec lesquelles il a eu commerce, et pour avoir abandonné l'altus [3]. »

La raison pour laquelle il avait abandonné l'altus était la suivante : il avait un bon enfant, nommé Maelpatric. Une maladie

1. Cf. *fot saiguil* gl. diuturnitatem Ml. 145 d 9, et *bid se fot a saeguil* « ce sera la longueur de sa vie » Táin bò Cúalnge, l. 1768 (L. L. 71 a 13).

2. L'archange saint Michel est le messager ordinaire de Dieu vers les hommes ; cf. un épisode de la vie de Colum Cille, *Zeitsch. f. celt. Phil.* IX, 265.

3. Il s'agit de l'hymne *Altus prosator*, attribué par la tradition à Colum Cille. Cet hymne, conservé dans sept manuscrits, a été en dernier lieu édité par J. H. Bernard et R. Atkinson dans *The Irish Liber Hymnorum* (Henry Bradshaw Society, London, 1898), t. I, p. 66 et suiv., avec une étude très complète et une traduction anglaise au t. II, p. 140-169. Le texte

mortelle s'empara de cet enfant. Il chanta l'altus sept fois autour de lui pour que l'enfant ne mourût pas. Cela ne leur servit de rien, car l'enfant mourut sur le champ. Maelsuthain déclara qu'il ne chanterait plus l'altus de sa vie, à cause qu'il ne voyait pas que le Christ fît honneur à ce chant. Pourtant ce n'était pas par déshonneur [1] pour l'altus que Dieu n'avait pas guéri son enfant, mais bien parce qu'il trouvait meilleur d'avoir cet enfant dans la famille du ciel que dans la famille de la terre.

en est assez difficile et fourmille de termes qui rappellent les Hisperica famina. Il avait été auparavant plusieurs fois édité, notamment par Colgan, *Trias Thaumaturga*, t. II, p. 473 (1647) et par J. H. Todd, *Book of hymns of the Ancient Church of Ireland*, t. II, p. 201-251 (Irish Archaeological and Celtic Society, 1869). Mais l'édition d'Atkinson a fait perdre leur valeur aux éditions antérieures, y compris celles de Boucherie (*Revue des langues romanes*, t. VII [1875] p. 12, avec une addition t. XIV [1882], p. 293), de Cuissard (*Revue celtique*, t. V, p. 205) etc. ; cf. *R. celt.*, VII, 237.

Il est assez remarquable que la littérature hagiographique de l'Irlande passe à peu près sous silence l'Altus de Colum Cille.. Il n'en est pas question dans les vies de Colum Cille qu'a publiées Wh. Stokes (*Three middle Irish Homilies*, Calcutta, 1877, p. 90-125 et *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. 20-33) ni dans celle, beaucoup plus développée, que MM. R. Henebry et A. Kelleher ont publiée dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, IV, V et IX. La seule allusion à l'*Altus* que signale Atkinson, en dehors de l'aventure de Maelsuthain, est dans le poème inédit du Ms. Laud 615 intitulé *Mesca Coluim Cille*, sorte de vision extatique de Colum Cille à l'heure de sa mort (v. Reeves, *Adamnani Vita Columbae*, p. LXXIX-LXXX); on y lit cette strophe :

mo altus ainglidhe go naoimh
mo easparta dia dardaoin
mo ambra ag righ an esca glan gle
annso fagbhaim tar meise.
« mon Altus saintement angélique,
mes Vêpres du jeudi,
mon Amhra au roi de la pure lune brillante,
voilà ce que je laisse après moi. »

Serait-ce, comme le suppose Atkinson, d'après une suggestion de la préface (p. 146), que l'Altus contenait des doctrines qui n'étaient pas très orthodoxes ? On comprendrait alors qu'il fût tombé en discrédit et qu'un lointain disciple de Colum Cille ait éprouvé le désir de composer cette histoire pour le remettre en faveur.

1. Le mot *esonoir* « déshonneur » se rencontre dans la vie de Colum Cille, *Z. f. celt. Phil.*, III, p. 524 dern. ligne ; gén. *esonora*, *ibid.*, p. 544, l. 3.

Maelsuthain resta sept ans sans chanter l'altus. C'est alors qu'arrivèrent les trois élèves pour entretenir Maelsuthain ; ils avaient la forme de trois colombes blanches ; il leur fit bon accueil et leur dit : « Salut à vous [1], ô gentils élèves, dites-moi la longueur de ma vie et si j'obtiendrai récompense. » — « Tu as, dirent-ils, encore trois ans à vivre, et tu seras ensuite éternellement en enfer. » — « Pourquoi serais-je en enfer », dit-il. — « Pour trois raisons », dirent-ils, et ils lui exposèrent les trois raisons que nous avons données plus haut.

« Il n'est pas vrai que j'irai en enfer, » dit-il, « car ces trois vices qui sont sur moi aujourd'hui n'y seront plus désormais ; je les abandonnerai et Dieu me les pardonnera comme il l'a promis lui-même quand il a dit : L'impiété de l'impie ne lui nuira pas, en quelque jour qu'il se convertisse [2]. Je ne mettrai aucun sens venant de moi-même dans le canon, mais [je l'interpréterai] tel que je le trouverai dans les livres divins. Je n'aurai aucun commerce avec une femme tant que je serai vivant. Je lirai le psautier chaque jour et je ferai chaque jour cent génuflexions. Voilà sept ans que je suis sans chanter l'altus ; je le chanterai sept fois par jour tant que je serai vivant, et je ferai trois jours de jeûne par semaine. Retournez donc au ciel, » dit-il, « et venez au jour de la mort pour me donner des nouvelles. » — « Nous viendrons », dirent-ils.

Ils repartirent tous trois dans le même équipage [3], après l'avoir béni et avoir reçu sa bénédiction. Le jour de sa mort, ils revinrent tous trois sous la même forme. Ils échangèrent des bénédictions, puis il leur dit : « Mon jugement est-il le même aujourd'hui de la part de Dieu que l'autre jour où vous vîntes m'entretenir ? » — « Il n'est pas le même, » dirent-ils ; « car on nous a montré ta place dans le ciel ; sa dignité nous

1. Cf. *Dia do betha* « salut à toi » m. à m. « Dieu (soit) ta vie », Vision de Tondale, éd. K. Meyer et V. H. Friedel, p. 101, chap. VIII, 5. C'est par *Dia do beatha* qu'est traduit *Ave* (*Maria*) dans la salutation angélique (Luc, I, 28). La *Bibliography* de Best (v. ci-dessous, p. 225) mentionne, p. 145, trois poèmes qui commencent par *Dia do betha*. Dans l'*Echtra Nerai*, l. 113, on lit *fo Dia do betho* (*R. celt.*, X, 222).

2. Ezéchiel, chap. XXXIII, § 12.

3. Le mot *tuarascbail* signifie proprement « description ».

satisfait et te satisfera quand tu y seras arrivé. Nous sommes venus vers toi aujourd'hui comme nous te l'avons promis ; viens avec nous aujourd'hui jusqu'à cette place, afin que tu sois en la présence de Dieu, en l'unité de la sainte Trinité et de la famille céleste jusqu'au jugement. »

C'est alors que se rassemblèrent autour de lui des prêtres et des clercs en grand nombre ; il reçut l'extrême-onction, et ses élèves ne le quittèrent pas jusqu'à ce qu'ils partirent tous les quatre vers le ciel.

Les écrits de cet excellent homme sont encore à Inisfallen dans l'église, etc.

J. Vendryes.

UN
RAPPROCHEMENT CELTO-OMBRIEN

On sait que les dialectes osco-ombriens ont gardé parfois mieux que le latin les mots du vieux fonds italique commun et présentent ainsi avec les autres langues indo-européennes des correspondances de vocabulaire dont le latin n'a plus trace. Par exemple on ne retrouve qu'en osco-ombrien le pendant italique du mot irlandais *tuath*, gotique *þiuda*, qui est le nom occidental de la « cité ». L'ancien radical *ner-* « fort, viril » conservé dans l'irlandais *nert* et le gallois *nerth* « force » ne se rencontre sur le sol de l'Italie qu'en sabin (*Nero*), en ombrien (*nerf* « principes », *nerus* « principibus ») et en osque (*ner* « uir », *nerum* « uirorum »). Inversement le nom du magistrat en osque (*meddiss* « iūdex », d'où *medicim* « iūdicium », *medicatinom* « iūdicātiōnem ») et en volsque (*medix*) contient comme premier terme un élément qui n'a le même sens qu'en irlandais (*midiur* « je juge »).

A ces exemples bien connus, on peut sans doute joindre le suivant.

Pour désigner la loi, à côté du mot *dliged* qui signifie proprement « obligation, dette » et appartient au vocabulaire du Nord-Ouest (v. Meillet, *Dialectes indo-européens*, p. 21), l'irlandais a un autre mot d'extension plus restreinte : c'est *ad* (.i. *dliged*, Laws IV, 4, 17 ; cf. *Bezz. Beitr.*, XIX, 39 et *Arch. f. celt. Lex.*, I, 66 et III, 171). On en a tiré *ada* « légal, juste, convenable » [1], employé substantivement au sens

1. Cf. *ni bá hada ri con anim hi Temraig* « un roi avec défaut (physique) ne convenait pas à Tara », L. U., 50 b 34 ; *ni hada do mo menmain apairt romnet* « mon cœur ne mérite pas le tour que j'ai subi (?) », Lec. 124 b 10.

de « prérogative, droit », et *adas*, *com-adas* « juste, convenable » [1] formé avec un suffixe *-asto-* sur l'origine duquel renseigne M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 21. L'adjectif *adas* est traduit par « bon » dans le glossaire de O'Clery (*adhas* .i. *maith*) ; suivant le dictionnaire de O'Reilly, que M. Dinneen ne fait sans doute ici que reproduire, *adhas* aurait en irlandais moderne le sens de « bien, prospérité ». En brittonique, le même adjectif est attesté sous sa forme simple et composée : gall. *addas* et *cyfaddas* ; en v. gallois *cimadas* gl. par (deux fois), et en v. breton *camadas* gl. habilis (v. Loth, *Voc. vieux-breton*, pp. 72 et 64) [2].

Whitley Stokes a proposé successivement pour ces mots deux étymologies inacceptables. Suivant l'une (*Kuhn und Schleicher's Beiträge*, VIII, 330), le radical *ad-* représenterait la racine **sed-* de l'allemand *Ge-setz* ; suivant l'autre, il représenterait une racine **pad-*, celle de l'allemand *fassen*.

L'ombrien fournit, semble-t-il, un rapprochement plus satisfaisant.

Il est frappant de constater en effet que le radical *ad-* se rencontre avec un sens voisin du sens celtique dans le rituel ombrien : *arsmor* « ritus, institutiones », a ŕ m a n u (lire aŕ m a m u), *arsmahamo* « ordinamini », *arsie* « sancte », *arsier* « sancti ». Dans tous ces mots le son *ř* (*rs*) représente un *d* ancien (von Planta, *Grammatik der oskisch-umbr. Dial.*, I, 294). Il est vraisemblable qu'une trace du même radical se conserve en latin dans la vieille formule *ita te amata capio*, par laquelle le pontife saluait la vestale nouvellement consacrée (Walde, *Etym. Wtb.*, 2e éd., s. u.).

Nous avons affaire ici à un terme du vocabulaire religieux

1. Cf. *adas* Wb. 5 d 35 ; *comadas* Wb. 8 b 1 ; *bid adas duit* « il te sera convenable » L. U., 67 a 36 ; *in troscud trath bas n-adas* « le jeûne au temps où il est de régle », Ériu, II, 65, 9.

2. M. J. Loth me signale les exemples suivants en gallois ancien : *met y hatas* « c'est l'hydromel qui leur convient » Bl. Book, ed. Ev., p. 48, 16 ; *grawn adas* « dignes de grain » (en parlant des chevaux de Gereint), Bl. Book, ed. Ev., p. 73, 6 et Red Book, ap. Skene, II, p. 276, 20 ; *dofyn eigyawn adas* « méritant l'Océan profond (pour être noyés) », B. of Tal., ap. Skene, II, p. 152, 13.

commun aux Italiotes et aux Celtes. Seulement le mot s'est de bonne heure laïcisé en celtique ; et c'est le sens de « convenance », d'« appropriation » qui subsiste seul dans les dérivés *ada*, *adas* (*com-adas*).

Il est possible que les mots *adma* « instruit, sage, avisé » et *adim* (ou *adem*, v. Thurneysen, *Hdb.*, I, 160) « instrument, appareil » sortent aussi de la même racine avec un suffixe en *-m-* comparable à celui de l'ombrien.

J. Vendryes.

CORNOVIANA

(*suite*) [1]

VII

LAVALOW

La sincérité de cette forme n'est guère douteuse, en raison même de son étrangeté. Lhwyd (*Arch.*, 10, col. 3;231, 2) dit qu'il n'a pas remarqué d'autre exemple de cette *corruption*; il l'a tiré d'une traduction de la Genèse, I, 71.

Quelle en est l'origine ou plutôt la cause ? J'avais toujours pensé que c'était une dissimilation de *n* de l'article : *'lavalow* pour *'n avalow* : devant les mots commençant par une voyelle *a* (*ə*) de l'article disparaît même dans l'écriture ; aujourd'hui *noon* pour *an un* = *an gun* (féminin), le marais, bas-fond marécageux, lande. Ma supposition était juste. Un champ, en Camborne, porte le nom de *Gwealelavellan*, à décomposer en *Gweal el avellan* pour *Gweal en avallan*, le champ du pommier (*Tithes Apportionment*. On prononce sans doute : *Gwel lavallən*).

VIII

LES GLOSES A SMARAGDUS SONT CORNIQUES

J'avais montré par des arguments tirés de la forme des mots dans l'*Archiv f. Celt. Lexic.* (III, 250-256) que les gloses à Smaragdus devaient être corniques, contrairement à l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville qui les croyait bretonnes. J'en

1. Voir *Revue Celtique*, t. XXXIV, p. 181.

avais, dans les gloses même, une preuve décisive, qui m'avait échappé. On y trouve, en effet, GOLENT, *pleps*[1]. C'est indubitablement *Golant*, paroisse (*plebs*) sur la rivière de Fowey, où se trouve la célèbre église de St-Sampson. Le scribe était sans doute de cet endroit. J'avais enlevé au cornique les *Gloses de l'oxon. post*, pour les restituer au gallois (*Revue Celt.*, XIV, 70). Je lui restitue définitivement les gloses à Smaragdus en les enlevant, chose plus méritoire, au breton. Ma conscience est tranquille.

J. LOTH.

1. La glose *golent* porte en effet sur *pleps* (v. *Arch. f. Celt. Lex.*, III. 252), et non sur *prex* comme le croyaient M. d'Arbois de Jubainville (*Rev. Celt.*, XXVII, 153) et M. Ernault (*ibid.*, XXVIII, 54).

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. J. MORRIS JONES, a comparative Welsh Grammar, I. — II. P. W. JOYCE, Irish Names of places, III. — III. NATIONAL LIBRARY OF IRELAND, Bibliography of Irish Philology and Literature. — IV. R. THURNEYSEN, Die Kelten in ihrer Sprache und Literatur. — V. O. H. FYNES-CLINTON, The Welsh Vocabulary of the Bangor district. — VI. EBEN FARDD, Awdl Dinistr Jerusalem. — VII. Karl SCHUMACHER, Verzeichniss der Abgüsse und wichtigeren Photographien mit Germanen-Darstellungen.

I

J. Morris JONES, *A Welsh Grammar*, historical and comparative, I (Phonology and Accidence). Oxford, Clarendon Press, 1913. xxvij-477 p. 8°. 13 s. 6 d.

Au début du mois de juillet dernier, l'honorable Society of Cymmrodorion était en fête : le 3, à 8 h. du soir, il y avait banquet au Trocadero Restaurant, Piccadilly Circus ; le 4, de 8 h. 1/2 à 11 h., réception et garden-party à Whitehall, 11 Downing Street, chez le Chancelier de l'Echiquier, M. Lloyd George, député de Carnarvon Boroughs. Le signataire de ces lignes, qui avait reçu l'honneur d'une invitation à cette double solennité, eut un vif regret de ne pouvoir s'y rendre. Il s'agissait de célébrer un événement destiné à faire époque dans l'histoire de la philologie galloise, un événement qui est apparu comme un événement national, l'achèvement par M. Morris Jones de la première partie de sa *Welsh Grammar*.

Depuis de longues années, M. Morris Jones annonçait ce grand ouvrage. On savait qu'il y travaillait toujours, même après l'avoir terminé, qu'il le remaniait, le refondait, qu'il en changeait le plan et l'économie, qu'il y introduisait des remarques nouvelles, des

exemples recueillis au cours de ses lectures, des références aux travaux dernièrement publiés. Parfois, il en dévoilait quelques parties à ses élèves de l'University College de Bangor, et il essayait sur eux la valeur pédagogique de sa méthode ; mais il hésitait toujours à livrer son manuscrit aux typographes. Enfin, l'ouvrage a paru, ou du moins le premier volume, relatif à la Phonétique et à la Morphologie, c'est-à-dire, pour parler anglais, à la « Phonology » et à l' « Accidence ». Le second volume sera consacré à la syntaxe. Il est une question que chacun se posera d'abord : Ce premier volume répond-il à ce qu'on en attendait d'après le nom de l'auteur ? mérite-t-il l'accueil si flatteur qu'il a reçu de l'autre côté du détroit ? On peut répondre oui sans hésiter.

C'est la première étude complète dont la langue galloise soit l'objet. L'auteur nous dit dans sa préface qu'il ne voulait d'abord écrire qu'une grammaire descriptive du gallois moderne : mais à mesure qu'il avançait dans cette tâche, les limites de son sujet reculaient devant lui. Il a été peu à peu conduit à embrasser tout le gallois, depuis les origines jusqu'à nos jours, à mêler par conséquent l'histoire à la description, à expliquer le présent par le passé, à rechercher les lois qui ont transformé les sons et les mots. De là les deux épithètes qui définissent cette grammaire : elle est historique et comparative.

Pour faire l'histoire du gallois, M. Morris Jones était mieux préparé que tout autre. Gallois de naissance, et natif d'Anglesey, terre galloise par excellence, il n'a jamais cessé d'étudier sa langue ; il en connaît tous les secrets, toutes les ressources, étant lui-même un des meilleurs écrivains, en vers et prose, de l'heure présente. Il s'est intéressé à toutes les questions qui s'y rapportent, orthographe et versification, grammaire proprement dite et lexicographie. Il domine, peut-on dire, son sujet de tous les points de vue. Jusqu'ici, si l'on met à part sir John Rhŷs, qui n'a d'ailleurs jamais publié d'exposé systématique de la grammaire galloise, ce sont surtout des étrangers qui se sont occupés de l'histoire du gallois ; il était excellent qu'un savant dont le gallois est la langue maternelle bâtit l'œuvre d'ensemble dont tous les linguistes avaient besoin. M. Morris Jones d'ailleurs n'oublie pas ce qu'il doit à ses devanciers ; il mentionne, pour leur rendre un hommage mérité, le nom des Zeuss, des Strachan, des Pedersen.

Il y a pourtant dans ses références une lacune dont plus d'un s'étonnera et que nous signalerons tout de suite pour n'en plus parler. Un nom figure à peine dans la bibliographie du début et reste à peu près absent du corps de l'ouvrage. C'est celui du seul

linguiste qui eût été, je crois, capable avec M. Morris Jones d'entreprendre cette grammaire ; qui en tout cas depuis plus de 30 ans n'a guère laissé passer d'année sans publier sur la langue galloise d'utiles et fécondes observations : c'est celui de M. J. Loth. Nos lecteurs, habitués à rencontrer le nom de M. Loth dans tous les cahiers de notre Revue apprendront avec stupeur que M. Morris Jones a ignoré les articles de la *Revue Celtique* signés de ce nom et notamment les *Remarques et additions à l'Introduction de Strachan*, parues d'ailleurs aussitôt après en volume, où il y a sur la phonétique et la morphologie du moyen-gallois tant d'enseignements précis basés sur des recherches personnelles. Le champ de la philologie galloise est assez vaste pour que deux — ou plusieurs — travailleurs y puissent récolter sans se nuire. M. Morris Jones, qui apporte lui-même à l'histoire du gallois une contribution personnelle si abondante, pouvait, sans se diminuer, tenir compte de celle d'autrui. Par exemple, il n'eût été que juste de mentionner p. 339 que l'explication de la forme *duch* est de M. Loth (*R. Celt.*, XX, 79) et de rappeler son nom p. 429 à propos de la particule *ry* sur laquelle il a publié une copieuse étude (v. *R. Celt.*, XXIX et XXX). Sur le comparatif d'égalité, p. 243, la doctrine de M. Loth (*R. Celt.*, XVIII, 392) méritait d'être exposée aussi bien — si ce n'est mieux — que celles de Zimmer ou de Stern.

Le regret que peuvent causer ces omissions fâcheuses n'affaiblira pas les justes éloges que nous devons à tout ce qui concerne en cet ouvrage l'histoire du gallois. Cette partie est à louer d'un bout à l'autre ; elle est nourrie d'une érudition considérable, elle fournit une masse de faits dispersés jusqu'ici dans une foule d'ouvrages malaisés à consulter, et pour une bonne part empruntés même à des textes encore inédits. M. Morris Jones a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser par exemple les éditions que prépare M. J. Gwenogfryn Evans. Le travail de dépouillement qu'il a accompli est considérable ; jamais un si grand nombre de matériaux n'avaient été rassemblé. Il en a dégagé une doctrine dont l'exposé est bien conduit, clair, méthodique. A tous égards, M. Morris Jones historien de sa langue a bâti une œuvre solide et qui sera durable.

Il a voulu faire plus encore et, pour couronner cette œuvre, se donner le luxe d'y ajouter des développements d'ordre linguistique. C'est un bel hommage qu'il rend ainsi à la grammaire comparée. Le désir qu'il a eu de se mettre au courant des derniers travaux est des plus méritoires. C'est M. Pedersen sans doute qui lui a inspiré ce désir ; mais il ne s'en est pas tenu aux théories de M. Pedersen,

il a consulté aussi l'*Ablaut* de M. Hirt, et l'*Introduction* de M. Meillet. Ces trois éminents linguistes ont chacun une personnalité très accusée, mais bien différente. Une synthèse de leurs doctrines pourrait être un plat assez savoureux. Tirer de chacun d'eux quelques formules pour les plaquer dans un chapitre de grammaire galloise produit parfois un singulier effet. Quelque soin qu'ait mis M. Morris Jones à s'assimiler les théories linguistiques, ce qu'il en a tiré ne constitue en somme que des hors-d'œuvre, et sa doctrine même n'est pas toujours bien assurée. On est tenté parfois de souhaiter moins d'indo-européen, moins de reconstructions hypothétiques. Le malheur est que M. Morris Jones a généralement emprunté surtout à ses modèles ce qu'il y a dans leurs hypothèses de hardiesses contestables : on sait qu'il en trouvait à prendre chez M. Hirt et chez M. Pedersen. Il reproduit la théorie des « bases » de M. Hirt, p. 78-85, et s'en sert pour expliquer le vocalisme gallois. Il s'attarde à exposer, p. 155-159, les alternances consonantiques de l'indo-européen ! C'est une matière dont M. Pedersen a souvent tiré un heureux parti ; mais il convient de n'y toucher qu'avec d'extrêmes précautions. Il n'y a rien de commun entre les alternances vocaliques qui font partie du système morphologique de la langue et les alternances consonantiques, qui ne sont que le résultat d'accidents particuliers et pour tout dire des exceptions. Si l'on érige en règle la possibilité de ces alternances, autant renoncer à faire de l'étymologie méthodique.

Emporté par son admiration pour les constructions linguistiques, M. Morris Jones s'est mis à en faire lui-même ; mais son imagination trop vive l'a desservi ; le grain de fantaisie qui se mêle fréquemment chez les savants anglais aux raisonnements les mieux déduits a germé chez lui en une riche moisson. Il a en phonétique des idées singulières. Ainsi il suppose p. 125 que dans certains mots le *p* indo-européen est devenu *t* en celtique, et il cite une dizaine d'exemples de ce changement que nul n'avait soupçonné jusqu'ici. Mais le plus extraordinaire est qu'il y a un mot au moins où le *p* indo-européen est à la fois tombé et devenu *t* ; c'est **porko-* qui est en irlandais représenté par *orc* et par *torc*. Inutile de dire qu'il s'agit de deux mots différents (cf. F. Sommer, *I. F.*, XI, 91) et qui n'ont peut-être pas exactement le même sens (*ata torc secht mbliadan and; ... orc becc...* L. U., 100 a 42). Quant aux autres mots de la liste, ils n'y figurent que grâce à des étymologies inventées pour les besoins de la cause et qui ne reposent sur rien.

C'est en matière d'étymologie que M. Morris Jones a les trouvailles les plus déconcertantes. Discuter toutes les hypothèses qu'il pré-

sente serait une entreprise trop longue et bien inutile. Il suffira d'en donner quelques exemples. Pour expliquer *epil* « offspring » *cbrwydd* « quick », il suppose gratuitement, p. 125 et 267, l'existence d'un préfixe *eb-* issu de **ek-uo-* ! Il rattache p. 154 *myned* « aller » à la racine du lat. *ueniō* par une série d'intermédiaires qui n'ont aucune vraisemblance. P. 160, il établit un rapport également invraisemblable entre *teimlo* et le latin *tangere* (où la nasale n'appartient pas à la racine!). Pour expliquer *arogleu* « parfum » (p. 146), *dyddfu* « dévaster » (p. 147), *perth* « buisson » (p. 149), *allwedd* « clef » (p. 150), *elor* « civière » (p. 188), et tant d'autres mots, il ne recule pas devant des reconstructions qui appartiennent au domaine de la fantaisie pure. Il y a beaucoup d'étymologies dans son livre ; en l'absence de tout dictionnaire étymologique gallois, on fera bien de toujours contrôler sévèrement celles qu'il donne ; plus d'une devrait être supprimée.

Sur certains points en revanche, il y a des insuffisances et même des lacunes. Si estimable que soit la préparation linguistique de l'auteur, elle ne l'a pas préservé de certaines erreurs. Il confond par exemple la différenciation et la dissimilation, appelant de ce dernier nom le changement de *camdda* en *canfa* (p. 179) ou le passage de *mr-* à *br-* (p. 164). Il ne distingue pas suffisamment p. 38 et 88 l'interchange de *wa* et de *wo* en gallois du changement panbrittonique de *wo* en *wa* qu'à établi M. Pedersen, t. I, p. 34 : et il expose p. 130 d'une façon bien confuse le traitement de la gutturale vélaire aspirée en gallois. Parlant p. 334, § IX (1), de l'emploi du présent en fonction de futur, il l'attribue à un phénomène d'analogie proprement gallois; la grammaire comparée lui enseignait que ce même emploi est attesté dans bien des langues, et notamment en gaélique d'Ecosse (Pedersen, II, 305), et qu'il s'agit là d'un fait général qui se rattache à la question des aspects du verbe. P. 384, à propos de la formation des verbes dérivés en *-ha-*, la doctrine de l'auteur est bien compliquée, et l'on ne voit pas trop comment il la concilie, soit avec l'irlandais, soit avec le latin ; il pouvait s'inspirer des réserves si prudentes de M. Thurneysen, *Hdb.*, I, 315.

La première des lacunes à reprocher à l'auteur concerne justement l'irlandais. L'irlandais n'occupe pas dans ce livre comparatif la place qui lui revient. On est tenté à chaque instant d'y faire appel pour donner aux règles plus de précision et d'extension à la fois. Ainsi à la page 177, là où il est question du traitement *-y* (*-u*) de la spirante gutturale après *r* et *l*, on s'attendait à voir citer les mots irlandais *arg*, *bolg*, *delg*, *selg* à côté du gallois *eiry eira* (bret. *erc'h*),

boly, *dala* (v. ci-dessus, p. 53), *hela*, ou le breton *awalc'h* à côté du gallois *gwaly gwala*. La comparaison s'imposait et rendait les faits beaucoup plus clairs. — A la page 426, au lieu d'une étymologie bien fantaisiste sur la particule *neu*, n'eût-il pas été plus à propos de dire que l'irlandais en a l'équivalent sous la forme *no* (v. Pedersen, II, 290) ? — P. 306, à propos de l'emploi de *e-ben* en breton comme féminin de *e-gile* « l'autre », il devait être mentionné que l'irlandais emploie de même le mot *sétig*, féminin de *céle* ; ainsi *benaid cend ceachtair de in dá inailte fri araile combo liath ceachtar de de inchind a séitche* « il frappe l'une contre l'autre la tête des deux servantes au point que chacune d'elle fut grise de la cervelle de l'autre » Lec. 52 b 12 ; *tanic buden aile and dana isin tulaig cétna i Slemuin Mide, tanaise da séitche eter lin 7 chostud 7 timthaige* « il vint encore une autre troupe sur la même hauteur en Slemain de Meath ; elle était la seconde après l'autre (*buden*, f.) par le nombre, l'apparat et le costume » L. L. 97 b 1 (= TBC, 5204). — P. 224, l'irlandais *derb-brathir* (*derb-siur*) « the real brother (sister) of the blood » devait être cité à côté de *cefnderw*, *cyfnitherw*.

Plus étrange encore que la rareté de l'irlandais est celle des autres dialectes brittoniques, si étroitement apparentés au gallois. Dans cette grammaire comparée, où ils fournissaient sur bien des questions des données indispensables, ils sont à peine utilisés. M. Morris Jones évite visiblement de s'aventurer sur le domaine cornique ou sur le domaine breton ; l'abstention est regrettable. Ainsi page 92, à propos de la métaphonie de *a* en *e* devant *i* bref, il fallait citer le breton armoricain, où justement cette métaphonie n'existe pas et qui présente par conséquent l'ancienne voyelle conservée, par exemple dans *halec* « saule », *radenn* « fougère » en face du gallois *helyg*, *rhedyn* (v. J. Loth, *Mots Latins*, p. 100 et 103 et *R. Celt.*, XIV, 70). — P. 194, l'auteur signale des « traces de l'usage du duel » dans le gallois *deurudd* « joues » *dwyfron* « seins » ou *dwylaw* « mains » ; il ne dit pas qu'il s'agit d'un procès commun aux trois dialectes brittoniques, où le duel a été, non pas conservé, mais en quelque sorte recréé d'une façon identique, bien qu'indépendante : breton *daoulagad* « yeux », *daoulin* « genoux », *diskouarn* « oreilles », *diskoa* « épaules », etc.

L'absence de l'irlandais et du breton est surtout sensible dans les rapprochements étymologiques. La connaissance de ces langues aurait évité à l'auteur bien des hypothèses inadmissibles ou aurait au contraire confirmé ses doctrines. A propos par exemple de l'étymologie de *myned* dont nous avons déjà parlé, il était indispensable

de signaler que suivant Strachan, *Stories from Táin*, p. 122, on aurait l'équivalent de *myned*, bret. *monet* « aller » dans l'irlandais *-muinither* (*ebrón* .i. *iarnd*, ... *ima-muinither meirg* « fer, ... autour duquel vient la rouille », San. Corm. 536, p. 44 K. M.). — P. 246, je ne sais sur quoi repose la doctrine que le breton *gwaz* « pire » suppose, pour le gallois *gwaeth*, *-voe-* et non *-vae-*, ce qui exclurait l'hypothèse d'un primitif **wakto-* ; mais ce primitif est conservé dans l'irlandais *facht* (v. le rapprochement de M. Kuno Meyer cité dans la *R. Celt.*, t. XXXIV, p. 485). — P. 81, l. 29, il ne suffisait pas de rapprocher *hagr* « laid » de gr. ἄκρος, lat. *acus*, en supposant postiche l'aspiration initiale du mot gallois. Le vieux-breton *ar-ocr-ion* gl. « atroces » et le breton *akr* (*hakr*) « hideux » nous montrent qu'il y a dans ces mots une autre difficulté : le traitement de la gutturale intérieure. C'est un indice qu'il ne fallait pas négliger ; cf. V. Henry, *Lexique*, p. 4 et 156, Pedersen, I, 125 et 429.

On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Nous nous bornerons à réunir en terminant quelques observations sur des faits de détail. P. 3. C'est une fâcheuse bévue de prêter à M. Thurneysen exactement la doctrine contraire à celle qu'il défend au sujet des inscriptions ogamiques de Grande-Bretagne, et d'entamer à ce sujet une discussion avec lui. M. Morris Jones a lu trop vite le passage du *Keltoromanisches*, p. 7. — P. 154, § 100, III (3), l'hypothèse que la forme *ail* remonte à un **aliós* accentué sur la finale est absolument gratuite. Cette influence de l'accent est inexplicable, et l'hypothèse ne dit pas de quel accent il s'agit (ton indo-européen ? accent préceltique ?). Il est beaucoup plus simple d'expliquer *ail* anc. *eil*, par **alis* (**alid*) puisque ces dernières formes existent sporadiquement en latin. — P. 163, § (2), joindre aux exemples cités *mwyaid*, anc. *buyeid* B. B. p. 8, 11 Evans. — P. 177, § 110. 1. ajouter *clefydeu* C. M., p. 39, l. 1, *cleuydeu* C. M. p. 40, l. 11 ; *cleuydawt*, R. B. I, 113, 28 et cf. Nettlau, *R. Celt.*, IX, 74. — P. 180, le mot *glaif* doit être un emprunt au français. — P. 189, § (2), il fallait citer la forme *Catamanus* qui est attestée, ainsi que *Botcatman* (v. Holder, I, col. 838). — P. 193, l'article celtique sort de **sindo-* et non de **sendo-*. — P. 197, sur la forme *biw* qui n'est pas seulement galloise, mais aussi cornique (*mein biw*) et bretonne (*plas er biw* à Coray), voir maintenant J. Loth, *R. Celt.*, XXXIV, 144. — P. 208, l. 18, la forme *mackwyf* se lit W. B. col. 15, l. 9 et 23 ; c'est un emprunt à l'irlandais. — P. 221, le mot *ewig* « biche » a bien un suffixe *-ig*, mais ce n'est pas un diminutif ; cf. *R. Celt.*, XXXII, 477. — P. 301, citer *ar neilltu* « à part, à

l'écart » R. B. II, 160, l. 24, Buched Dewi, p. 15, l. 21. — P. 400, ajouter *ohonu* W. B. col. 452, l. 8 = *ohonunt* R. B. I, 100, 5.

Il suffirait en somme de quelques retouches, qui consisteraient surtout à supprimer les détails inutiles, à élaguer les produits d'une imagination trop féconde, pour faire de ce livre un excellent instrument de travail. Les linguistes avertis devront être indulgents pour les fantaisies qui le déparent et le prendre pour ce qu'il est avant tout : un répertoire de faits nouveaux, patiemment recueillis et bien classés.

J. Vendryes.

II

P. W. Joyce. *The Origin and History of Irish Names of places*, vol. III. London, Longmans Green and Co., 1913, x-398 p., pet. 8°, 5 sh.

Le premier volume de cet ouvrage parut en 1869, et le second deux ans plus tard. Le troisième et dernier s'est donc fait attendre quarante-deux ans. Le sujet est de ceux auxquels l'auteur travailla toute sa vie; un destin clément lui réserva la joie de voir paraître ce troisième volume quelques semaines avant sa mort. A vrai dire, les deux premiers volumes, qui se vendent d'ailleurs à part, forment presque deux ouvrages séparés et indépendants ; s'ils se complètent souvent, ils se répètent parfois, et l'on pouvait juger sur chacun d'eux de la méthode et de la doctrine de l'auteur. Le premier comprend quatre parties, consacrées à un exposé général du système des noms de lieu irlandais, puis à trois études particulières, des noms de lieu d'origine historique ou légendaire, de ceux qui se rapportent à des établissements humains et de ceux qui sont tirés d'accidents naturels. La division était bonne. On la retrouve à peu près dans le second volume, où elle se fractionne seulement en vingt-six chapitres différents dont l'objet se laisse en général ramener à l'une des quatre parties du premier. Après cette double publication, on pouvait croire la matière épuisée. A vrai dire, ce n'est pas manquer de respect à la mémoire de Joyce que de reconnaître à ce troisième volume moins d'importance et de nouveauté qu'aux précédents. Il se compose uniquement d'un lexique, où les noms de lieu sont rangés par ordre alphabétique : c'est sous une forme, à certains égards plus commode, une troisième étude sur les noms géographiques de l'Irlande. Sans doute l'auteur a tenu compte du livre de M. P. Power sur *the Place Names of Decies*, paru en 1907. Sans doute aussi, il n'a en principe enregistré dans ce lexique que les noms qu'il n'avait pas spécialement étudiés précédemment. Il y

a cependant de nombreuses redites. Et cette idée même de faire un choix des noms à admettre ou à rejeter prête à la critique. C'est le caractère commun de ces trois volumes qu'ils sont indépendants sans l'être et se complètent sans former un tout. Il y a un défaut général dans la conception de l'ouvrage : défaut que les conditions mêmes de sa publication peuvent excuser suffisamment. On pourrait aussi, en y regardant de près, trouver dans ce troisième volume plus d'un détail à reprendre ; la critique y manque parfois de fermeté, et la méthode a quelques faiblesses. Mais il ne convient pas d'insister. Sur une tombe à peine fermée on ne doit déposer que des fleurs. P. W. Joyce a trop fait pour l'Irlande par ce labeur opiniâtre, soutenu jusqu'au dernier jour, pour qu'on ne lui accorde pas les éloges, comme le mérite l'ensemble de son œuvre, à pleine gerbe.

J. Vendryes.

III

National Library of Ireland. *Bibliography of Irish Philology and of printed Irish Literature.* Dublin, 1913. xii-307 p. 8°, 4 sh.

Voici sans contredit un des ouvrages les plus utiles qui aient été consacrés depuis de longues années à l'Irlande. C'est un répertoire général de toutes les publications relatives à la philologie irlandaise et de toutes les éditions de textes irlandais jusqu'à l'année 1912 inclusivement. Le répertoire s'étend à l'Ecosse ; ainsi le livre du Doyen de Lismore y est mentionné à la p. 188 et l'édition par M. Cameron Gillies du *Regimen Sanitatis* aux pages 66 et 266. Même le brittonique et le celtique continental y sont intéressés, puisque les renseignements du début sur les périodiques et collections ou sur les recueils d'étymologies se rapportent aux Celtes en général. Mais c'est naturellement aux « hibernisants » que l'ouvrage s'adresse avant tout. Ceux-ci devront toujours l'avoir sous la main, comme un livre de chevet ; il leur épargnera mainte recherche longue et pénible.

Le plan est fort simple : il y a deux parties, consacrées l'une à la philologie et l'autre à la littérature. C'est-à-dire qu'on trouve d'abord (p. 1-73) ce qui concerne les dictionnaires et les grammaires de l'irlandais, la phonétique, l'étymologie, la métrique, l'épigraphie, les inventaires de manuscrits, y compris les fac-similés, et les recueils de gloses. Dans la seconde partie, qui est de beaucoup

la plus longue (p. 74-272) figurent les publications de textes : textes épiques rangés par ordre de cycles, textes poétiques (lyriques, religieux, élégiaques, historiques, topographiques, didactiques, etc.), textes ecclésiastiques (commentaires sur la Bible, règles monastiques, légendes, visions, vies de saints, homélies, sermons, etc.), textes juridiques enfin, suivis eux-mêmes d'une liste de « Miscellaneous », comprenant les textes variés qui ne rentrent pas sous les rubriques précédentes ; tels les proverbes ou les contes populaires. Pour chaque texte est donnée la liste des éditions, avec indications bibliographiques précises, et, s'il y a lieu, des traductions. On appréciera particulièrement dans ce vaste travail si utile la bibliographie des textes poétiques : c'est la partie la plus neuve et la plus utile de toutes. Les textes poétiques sont rangés ici dans le seul ordre possible, qui est en l'absence de titre et souvent de nom d'auteur l'ordre alphabétique des premiers mots. Jamais pareil répertoire n'avait été fait, permettant d'embrasser l'ensemble de la littérature poétique irlandaise dans la mesure du moins où elle a été éditée. On a seulement laissé de côté la littérature contemporaine, qui se répand chaque jour, depuis le Revival des dernières années, dans nombre de périodiques ou de feuilles locales. Tout répertoire de cette littérature serait naturellement prématuré : c'est une littérature qui se fait. Il était fort sage de n'en pas parler.

On reconnaît d'ailleurs d'un bout à l'autre de l'ouvrage l'action d'une volonté réfléchie, qui en a fort judicieusement établi le plan, et qui a présidé à la mise en place de chaque détail. C'est un ouvrage personnel, et qui fait grand honneur à celui qui l'a édifié. Aussi sera-t-on surpris d'apprendre qu'il ne porte aucun nom d'auteur ni sur la feuille de titre ni sur le dos de la couverture. Il est publié par la National Library of Ireland, tout simplement. C'est seulement au cours de la préface, signée par M. T. W. Lyster, Librarian, que nous est révélé le nom du savant « who has had entire charge of the production of this Bibliography ». C'est un nom déjà cher aux études celtiques et qui va le devenir plus encore. Proclamons-le bien haut : c'est celui de M. Richard Irvine Best. La bibliographie qui lui a coûté tant de peine figurera dans le catalogue des bibliothèques parmi les publications anonymes. Il ne faut pas que les travailleurs qui lui devront tant de profit acceptent cet anonymat. Cette bibliographie doit s'appeler, elle s'appelle déjà la « Bibliographie de Best ». Chaque celtiste saura ainsi vers qui doit aller sa reconnaissance [1].

J. Vendryes.

1. La bibliographie a été dressée avec beaucoup d'exactitude ; on la

IV

R. Thurneysen. *Die Kelten in ihrer Sprache und Literatur.* 1914 Bonn a. Rh., Friedrich Cohen. 32 p. 8°, 1 M. 20.

Le 27 janvier dernier, jour anniversaire de la naissance de l'empereure Guillaume II, M. Thurneysen était chargé de prononcer à Bonn un discours académique. Il a pris pour sujet « les Celtes dans leur langue et leur littérature ». Sur ce sujet, qu'il a fort adroitement rattaché aux circonstances de la fête, l'éminent professeur a composé un très joli discours ; il a su naturellement se garder des défauts de l'éloquence d'apparat, dont le moindre est en général la banalité ; il a fait au contraire une œuvre originale et forte, bien capable d'intéresser le grand public et pleine en même temps pour les spécialistes de vues nouvelles et profondes.

Les linguistes ont affecté longtemps d'ignorer l'histoire des peuples dont ils étudiaient les langues. Isolant les faits linguistiques de tout contact avec la vie, ils les faisaient servir à des constructions théoriques, bâties d'après des principes intrinsèques qu'ils admettaient une fois pour toutes comme articles de foi. On sait que cette linguistique esotérique a fait son temps. Des livres comme ceux de M. Meillet sur le grec ou de M. Vossler sur le français — que M. Thurneysen propose tous deux en modèles à ses auditeurs —, prouvent que sur des domaines très différents les linguistes sont également préoccupés aujourd'hui d'élargir leur horizon en transformant leur méthode. La méthode nouvelle consiste à interpréter les faits linguistiques comme des faits sociaux,

trouvera rarement en défaut. Nous n'avons que quelques légères erreurs à signaler à l'auteur : P. 3, les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* ont commencé à paraître en 1868 ; dans la collection de la *Revue Celtique*, la table des tomes XXV-XXX compte 74 pages et non 31. — P. 15, l. 31, lire *Bóroma*. — P. 47, de la *Graiméar na Gaedhilge*, publiée par les Christian brothers, une quatrième édition revue a paru en 1910 (x-349 p.). — P. 87, l. 13 du bas, lire *Ériu*, V, 201-18. — P. 95, la traduction de la *Táin bó Cúalnge* par d'Arbois de Jubainville a été terminée dans le tome XXXII de la *Revue Celtique* en 1911 ; un troisième et dernier fascicule en a paru à part en librairie (chez Champion) la même année. — P. 263, en indiquant l'édition du *Dindsenchas* d'Oxford et de celui d'Edimbourg par Wh. Stokes, il eût été bon d'ajouter que cette double édition a paru dans *Folk-lore*, t. III, p. 467 et t. IV, p. 471. — P. 272, les *Mélanges d'Arbois de Jubainville* devaient être rappelés sous la rubrique *Collections*.

par les mouvements mêmes de la civilisation ; à voir dans le développement des langues le résultat d'actions politiques et sociales. On se flattait il y a quelque vingt ans, de renouveler la linguistique par l'étude des patois; c'était, croyait-on, retourner aux sources vives d'où jaillit le langage. « Zurück zur Natur ! » était le cri de ralliement. M. Thurneysen raille sans indulgence l'illusion de ce retour à la nature : l'évolution des patois n'a rien en soi de particulièrement naturel ; les patois subissent la loi commune à toutes les institutions humaines; ils sont dans l'étroite dépendance de l'organisation sociale. « Zurück zur Kultur ! » telle doit être aujourd'hui la devise des linguistes et la formule de leur méthode.

Si les patois perdent en importance, les langues communes y gagnent d'autant. C'était une des originalités du livre de M. Meillet que de réhabiliter les langues communes, et en particulier cette forme si fréquente de langues communes qu'on appelle les langues littéraires. Ces langues représentent toujours une certaine communauté sociale qui domine les parlers locaux ; elles contribuent pour une part souvent prépondérante à l'extension et aux transformations du langage ; elle servent naturellement de véhicule aux idées directrices de la civilisation. M. Thurneysen ne manque pas de marquer l'importance des langues communes dans le développement des langues celtiques. Son discours est en quelque sorte le programme d'une histoire « externe » de ces langues.

Les caractères linguistiques du celtique se ramènent à deux ou trois — variabilité des phonèmes initiaux, irrégularité extrême de la flexion verbale, place du verbe en tête de la phrase — qui suffisent par exemple à distinguer l'irlandais des autres langues indo-européennes. Mais il n'y a guère là qu'une différence de degré: le celtique n'a fait que généraliser des détails de structure dont le principe se trouvait en germe dans l'indo-européen. Tout au plus la place accordée au verbe dénoncerait-elle — cela même est-il bien sûr et méritait-il d'être signalé ? — un des traits du tempérament celtique, qui est la vivacité, la promptitude à frapper le but.

Mais voici qui est plus important et vraiment caractéristique des rapports qui existent entre la langue et l'état social.

L'Irlande, au temps des plus anciens documents, comprenait un nombre considérable de groupements isolés, que l'autorité fort précaire d'un roi suprême n'arriva jamais à réunir : on s'attendrait donc à trouver autant de dialectes que de clans, et les œuvres devraient être rédigées dans une langue fort différente suivant

qu'elles viennent du Nord ou du Midi. Or l'irlandais ancien ne comporte pas de dialectes ; les différences dialectales que l'on constate aujourd'hui d'une région à l'autre de l'Irlande ne se retrouvent pas en moyen-irlandais, au moins dans la période ancienne. C'est que le moyen-irlandais est à sa manière une langue commune; c'est une langue destinée à l'usage des poètes et des savants, c'est une langue écrite, une langue littéraire. L'erreur de bien des linguistes a été de croire qu'on pouvait écrire comme l'on parle, et par suite que la langue écrite pouvait reproduire la langue parlée ; en réalité, on écrit comme d'autres écrivent. La langue écrite a ses règles, ses usages, son utilité et sa destination spéciales. Cela ne veut pas dire qu'elle ne subisse çà et là l'influence de la langue parlée. L'irlandais commun des fili était promené par eux non seulement à travers l'Irlande, mais aussi à travers l'Écosse et transporté aussi dans l'île de Man. Dans les bigarrures de son orthographe, on reconnaît sans peine la trace des prononciations variées qui dans chaque région déformaient la norme de la langue commune. Toutes ces actions réciproques de la langue parlée et de la langue écrite, si finement analysées par M. Meillet dans son beau livre sur le grec, se laissent également reconnaître en Irlande.

L'histoire du brittonique n'est pas moins instructive. Elle est dominée dès le début par un fait de première importance, le contact avec le latin. Ce contact entre une langue de civilisation aussi générale et un ensemble de parlers « idiomatiques », comme dit M. Thurneysen (p. 16), a eu pour ces derniers plusieurs graves conséquences : une transformation du vocabulaire, qui s'est pénétré de mots latins; une simplification de la grammaire ; un assouplissement de la syntaxe. Ce sont là les caractères mêmes du brittonique. Ce dernier diffère de l'irlandais comme pourraient différer « deux frères, nés tous deux dans le *wild west*, dont l'un — c'est l'irlandais — serait resté dans sa patrie sauvage fidèle à ses mœurs, à son indépendance, tandis que l'autre, introduit dans la civilisation de l'Est, se serait plié au genre de vie qu'on y mène, en aurait pris les goûts et le poli » (p. 18). L'histoire des trois dialectes brittoniques est d'ailleurs assez différente et dépend des conditions sociales dans lesquelles ils ont été chacun placés. Par exemple, le voisinage du français a été néfaste au breton armoricain, qui s'est trouvé réduit à l'état de langue inférieure, réservée aux basses classes de la population.

Les causes qui ont agi sur la langue ont également dominé l'évolution des littératures. « La littérature celtique et la façon dont elle

s'est transmise reflètent clairement la destinée des peuples » (p. 23). Ce n'est pas sans cause que les récits épiques de l'Irlande médiévale célèbrent la valeur guerrière, la poursuite des richesses, représentées par des esclaves et des troupeaux, la joie des aventures jusque dans le pays mystérieux des fées. Un merveilleux tout semblable s'épanouit au long des chroniques que les moines mettaient par écrit dans le silence des couvents; on en retrouve l'écho jusque dans les légendes pieuses, dans les vies de saints, si différentes de l'hagiographie du continent. Tout cela représente la littérature d'un peuple libre, indépendant, impétueux, ivre de luttes et de victoires. Quelle différence avec les œuvres littéraires des époques ultérieures, où le pays soumis à l'étranger perdit avec sa liberté l'ardeur de vivre qui l'animait. On peut déjà faire partir ce déclin de l'année 1166, quand le roi de Leinster Diarmaid, chassé d'Irlande par ses rivaux, implora l'aide du roi d'Angleterre Henri II et lui donna l'occasion d'intervenir dans l'île. C'est la grande date qui coupe en deux l'histoire de la littérature irlandaise.

La littérature brittonique paraît pauvre en comparaison de sa grande sœur, surtout dans la Bretagne française et dans le Cornwall. Elle a eu pourtant ses légendes et ses traditions épiques, puisque nous lui devons Arthur, les héros de la Table ronde — et Tristan. Mais c'est surtout par les adaptations qu'en ont faites les poètes d'Angleterre ou du continent que nous connaissons ces belles légendes. Seule, la littérature galloise présente une originalité. Mais en dehors de quelques récits — les Mabinogion —, il n'y a de vraiment original en Galles que la poésie; et les Gallois sont là hors de pair. Encore cette poésie est-elle surtout une poésie de cour, d'église ou d'école : on n'y sent pas le souffle de liberté qui vivifiait, à ses débuts au moins, la littérature irlandaise.

Quelque chose a manqué aux Celtes, dont l'absence explique à la fois les vicissitudes de leur langue et les faiblesses de leur littérature : c'est une unité nationale. Il n'y a jamais eu d'unité celtique; on peut croire — à en juger par le résultat des dernières tentatives — qu'il n'y en aura jamais. Les Celtes n'ont pas su mettre en commun, comme d'autres l'ont fait, un idéal capable d'éveiller en eux le sentiment d'une nation; ils n'ont créé d'unité ni politique, ni religieuse, ni linguistique. Au contraire, leur tempérament individualiste les a portés à s'isoler, à se démembrer et souvent à s'entredétruire. M. Thurneysen avait beau jeu à opposer au Celte anarchiste, indépendant, révolté, le Germain discipliné, respectueux de la hiérarchie et de l'ordre. Sa péroraison, où l'on sent percer la pointe d'un casque, était tout indiquée. Il

ne pouvait moins faire que de rappeler par cet exemple si frappant les dangers de l'individualisme anarchique. Ce ne sont pas les Français, ni les Anglais, je crois, qui le contrediront. Tous deux connaissent et apprécient les bienfaits de l'unité nationale, réalisée par un pouvoir central absolu. Mais ils ont su comment on modère les excès du despotisme, comment on concilie l'ordre et la liberté ; aussi peuvent-ils considérer, avec une indulgence mêlée toujours de sympathie et de pitié parfois, la condition de ceux qui sont aujourd'hui victimes ou bien d'un esprit de révolte exagéré ou bien d'une soumission trop passive au bon plaisir de la force. Le discours de M. Thurneysen est très suggestif.

J. Vendryes.

V

O. H. Fynes-Clinton. *The Welsh Vocabulary of the Bangor District.* Oxford, University Press. 1913, xxxj-619 p. 8°, 21 sh.

Cet ouvrage est de beaucoup le plus important qui ait jamais paru sur la dialectologie galloise. Nous avons annoncé naguère le glossaire d'un dialecte du Pembrokeshire publié par M. Meredith Morris (v. *Rev. Celt.*, XXXIII, 360) ; c'était un travail estimable et fort utile, mais que celui de M. Fynes Clinton laisse bien loin derrière lui. Celui-ci, par l'ampleur et l'étendue, par la valeur de a documentation, par le soin apporté aux transcriptions, est de premier ordre.

L'auteur, qui enseigne le français et la philologie romane à l'University College de Bangor, n'est pas Gallois de naissance. Il a appris le gallois et nous offre dans cet ouvrage le résultat d'une enquête qui lui a demandé près de huit ans. Le territoire de l'enquête a été très exactement délimité ; il est borné au Nord par la mer et des autres côtés par une ligne qui, partant de Penmaenmawr, passerait à Llanfairfechan, Aber, Llanllechid, Bethesda, Rhiwlas, Pentir pour venir retrouver la mer à Bangor. Sur ce territoire, M. Fynes Clinton, aidé de quelques informateurs dont il donne les noms p. III et qui lui servaient de garants, a relevé tous les mots en usage. Son dessein a été, dit-il dans sa préface, non pas de compiler le glossaire de tel dialecte du pays de Galles, mais plutôt de présenter le vocabulaire du gallois parlé tel qu'il est en usage dans une région particulière. Excellent programme, qui a été remarquablement exécuté.

C'est bien l'ensemble d'un vocabulaire que fournit cet ouvrage. L'auteur ne s'est pas contenté d'y enregistrer les mots en les traduisant; il s'est préoccupé de montrer la valeur pratique de chacun d'eux en citant, s'il y a lieu, de petites phrases, des locutions où ils figurent. Nous avons ainsi, ce que ne donnent pas en général les dictionnaires, l'impression d'une langue vivante en activité. La grammaire, dans la mesure où elle s'occupe de la connaissance des formes, pénètre ce vocabulaire sans le surcharger; pour les verbes irréguliers, notamment pour le verbe substantif, sont données les formes en usage. Les moindres détails de l'emploi des mots sont mentionnés en bonne place : ainsi pour l'usage des prépositions qui constitue, comme on sait, dans chaque langue le terrain de prédilection des idiotismes, pour l'emploi et le rôle des adverbes, des négations, cet ouvrage fournit d'abondants renseignements, qui seront utiles aux linguistes.

Le vocabulaire est aussi complet que possible; il comprend par exemple les mots techniques relatifs à l'agriculture ou à la taille des ardoises. Même, l'auteur n'a pas reculé devant l'admission de quelques mots malsonnants, obscènes ou simplement sales ; c'est une décision dont il faut le louer, mais qui pouvait, autant que nous en pouvons juger, être appliquée plus largement. Trop de lexicographes, par une pruderie mal placée, laissent de côté les mots de ce genre, qui sont parmi les plus usuels du langage courant. Pour faciliter le travail des lexicographes et ajouter en même temps à son œuvre une valeur historique, l'auteur n'a pas craint de fournir çà et là, par des abréviations entre parenthèses, des références à certains textes, anciens ou modernes, où figurent les mots qu'il a enregistrés. Mais ce n'est là qu'un travail secondaire, ajouté après coup à un relevé de mots exclusivement limité au langage parlé.

L'auteur a donné des soins particuliers à la transcription. C'est sous leur forme phonétique que les mots sont enregistrés ; l'orthographe officielle est donnée après, s'il y a lieu. Le principe adopté pour la transcription est celui de l'association phonétique, à peu près celui dont M. Jespersen use dans ses publications. Le principe est simple et clair à la fois. Ainsi l'ouvrage n'est pas surchargé de notations compliquées, qui en rendraient la lecture fatigante, parfois impossible. Il reste pratique et commode à utiliser jusque dans la façon dont il reproduit les sons. L'introduction donne d'ailleurs à cet égard (p. XI et suiv.) toutes les précisions désirables.

J. Vendeyes.

VI

EBEN FARDD, *Awdl Dinistr Jerusalem*, wedi ei golygu gan J. Lias Davies, Gwrecsam (cyn athro yn Ysgol Sir, Llangollen) a T. Carno Jones, Ysgol Sir, Llangollen, gyda rhagair gan Alafon. [Ode de la Destruction de Jérusalem, éditée par J. Lias Davies, de Gwrecsam (ancien professeur à la County School de Llangollen) et T. Carno Jones, de la County School de Llangollen, avec une préface par Alafon], Gwrecsam, 1912, VII-80 p.

Ebenezer Thomas, plus connu sous son nom bardique d'*Eben Fardd*, tient un rang honorable parmi les poètes gallois du XIXe siècle. Né en 1802 à Tanylan près Llanarmon, au N.-E. de Pwllheli (Carnarvonshire), Eben Fardd se consacra toute sa vie à l'enseignement, d'abord à Tudweiliog, où il avait été élève, ensuite à Clynnog, au S. de Carnarvon, où il mourut le 17 février 1863. Il obtint de nombreux prix aux concours des eisteddfodau, et notamment par des poèmes dans les mètres fixes (*mesurau caethion*), où il excellait. On cite de lui des *englynau* qui sont des modèles pour le rythme et l'harmonie. Il publia une Élégie sur John Jones Talysan en 1857, et en 1862, des Hymnes ; mais ses œuvres complètes ne furent réunies qu'après sa mort en 1873. M. Lewis Jones a dit de lui que c'était *un o ser disgleiriaf llenyddiaeth ddiweddar Cymru* « une des étoiles les plus brillantes de la littérature moderne de Galles », et il ajoute : *Y mae pawb sy'n darllen rhwyfaint o Gymraeg yn gwybod am ei awdl ar Ddinystr Ierusalem* « quiconque lit tant soit peu de gallois connaît son ode sur la Destruction de Jérusalem ».

Cette ode fut composée en 1823 et valut à son auteur au mois d'octobre de l'année suivante la « chaire » de Powys. Elle reste la plus célèbre des odes d'Eben Fardd, bien qu'il obtînt avec plusieurs autres des récompenses non moins flatteuses, notamment à l'eisteddfod de Liverpool en 1840 avec une ode sur « Job » et en 1858 à la grande eisteddfod de Llangollen avec une ode sur « la bataille de Bosworth » ; telles autres odes de lui, comme celles sur la « Résurrection » ou sur « l'Année » qui ne furent pas couronnées aux eisteddfodau de Rhuddlan (1850) et de Carnarvon (1862), passent également aux yeux des connaisseurs pour des compositions de grand mérite.

L'ode sur la Destruction de Jérusalem compte 471 vers, répartis en strophes inégales de mètres variés. Le poète feint d'être transporté sur une hauteur d'où il embrasse du regard la ville de Jéru-

salem tout entière : il en décrit pompeusement la splendeur et s'attarde en particulier à ce superbe temple qui domine la colline de Moriah (v. 102 et suiv.). La description est riche en couleur, abondante, nourrie de souvenirs bibliques. Mais voici tout à coup l'annonce de la catastrophe. La malédiction divine s'abat sur la ville qui a refusé de reconnaître son Dieu (v. 170) :

Y grasol Iesu a groeshoeliasant,
am hynny gofid miniawg a yfant ;
un Duw ein bywyd ni adnabuant ;
Llu o goeg enwau yn lle gogoniant
I'r Iesu annwyl roisant ; — a bythol
Tragwyddol, ddwyfol lid a oddefant.

Ils ont crucifié le gracieux Jésus ;
pour cela ils souffriront (m. à m. boiront) une peine cruelle ;
ils n'ont pas reconnu l'unique Dieu de notre vie ;
ils ont donné au doux Jésus en place de gloire
une foule de noms vides ; — éternellement,
perpétuellement, ils subiront le courroux divin.

Le poète assiste alors en imagination à l'arrivée des troupes romaines, à l'investissement de la ville, à ce siège, un des plus cruels dont l'histoire ait gardé le souvenir ; pour ajouter au pathétique de la scène et rendre le drame plus poignant, il se représente sur les ruines de la ville, une femme, Rachel, qui crie son désespoir dans une lamentation inspirée des prophètes (v. 311 et suiv.). Enfin, la tour Antonia est prise, le temple est brûlé, détruit ; et le poème s'achève brusquement, comme il avait commencé, sur une vision de désespoir et d'horreur. Il y a dans cette poésie beaucoup de grandiloquence ; les phrases sont tendues, heurtées, abruptes, surchargées d'adjectifs. Eben Fardd montre une fois de plus combien la poésie galloise se prête à reproduire les modèles bibliques ; on retrouve chez lui le ton de Jérémie et d'Ezéchiel.

L'édition que donnent de l'*Awdl Dinistr Ierusalem* MM. Lias Davies et Carno Jones est destinée à l'usage des classes ; elle comprend une introduction sur la vie du poète et la versification de son œuvre, sur la chronologie du siège de Jérusalem, et elle se termine par un glossaire des principaux mots du texte (p. 46-80). Elle peut servir commodément aux celtistes qui voudraient connaître une œuvre bien représentative de cette poésie d'eisteddfodau, qui a en Galles tant de succès.

J. Vendryes.

VII

Karl SCHUMACHER, *Verzeichnis der Abgüsse und wichtigeren Photographien mit Germanen-Darstellungen*. Mayence, Wilcken, 1912, 134 p. 8° et 70 illustrations.

Après avoir publié les reproductions et principales photographies des Gaulois dans l'art antique qu'il a réunies au Musée de Mayence, K. Schumacher a dû donner une nouvelle édition de ses *Germanen-Darstellungen*. Trois éditions en quatre ans disent assez hautement l'utilité du pratique et économique opuscule où M. Schumacher a catalogué la centaine de figurations de Germains groupées, en copies ou en photographies, dans le Musée qu'il dirige. Malgré les additions et corrections reçues à chaque édition, il nous paraît pourtant encore susceptible d'améliorations. Nous nous permettons d'en signaler quelques-unes en vue d'une nouvelle édition qui ne saurait manquer d'être proche. Ainsi, sur la stèle de Mayence où un cavalier romain bondit au-dessus d'une tête de Germain (7), comment croire que le reste du corps de ce dernier était indiqué en peinture ? (M. S. répète cette supposition à la p. 113). Le cheval pose son pied sur la tête coupée du vaincu comme le Gaulois pose le sien sur la tête coupée de la Pythie dans le médaillon de Capoue *RA*, 1889, I, p. 198). — Quand on parle d'influence grecque représentée par Apollodore de Damas pour la Colonne de Trajan, comment revendiquer (p. 8 et 25) pour la même époque les plaques barbares d'Adam-Klissi où tout dénonce la décadence du temps de Constantin ? (Cf. maintenant les reliefs lyciens de même style dont M. Weinreich a rendu probable l'appartenance à la fin du IIIe siècle). — Pour les guerriers barbares d'Herculanum (13 *b-d*), M. S. aurait trouvé des renseignements dans mes *Gaulois dans l'art alexandrin* (*Monuments Piot*, 1911), qu'il paraît ignorer (M. S. n'a pas non plus donné de renvois au t. IV du *Répertoire de la Statuaire*, p. ex. pour 13 *a*). Ne faudrait-il pas aussi rapprocher certains cavaliers nus et barbus, très semblables, qu'on voit sur des lampes du temps de Tibère (p. ex. Bonn A 960 ; Trèves 06. 614 *e*) et qui se distinguent des cavaliers gaulois (tels celui du Carmel, maintenant au Musée de Berne, *Bull. Ant. France*, 1912, p. 256) ? — Pour les têtes de Germains à cheveux réunis en chignon qui forment appliques d'anse dont M. S. cite des exemplaires de Mayence (22-3) et de Karlsruhe (24),

on peut ajouter trois pièces semblables à Cologne (Vitr. XIII, n° 776) et une à Trêves (n° 21456), et sur la question de ces têtes grotesques il aurait dû connaître l'art. de R. Laurent-Vibert intitulé *Marianum scutum cimbricum* (*Mélanges* de l'École de Rome, 1908)[1]. Pourquoi ne parler que de trois des *hermès* de la Villa de Welshbillig alors qu'il y en a au moins six qui représentent des indigènes ?

Parmi les têtes de marbre qu'on peut tenir pour celles de Germaines (Ph. 6-7), on pourrait placer celle de Candie (*R. A.* 1911, I pl. VI). Aux petits bronzes, il faudra ajouter, en raison de sa coiffure « à la suève », celui du Musée Calvet que je viens de publier dans les *Mémoires de l'Acad. de Vaucluse*[2], et probablement le « barbare au trophée » du Musée de Berne (Deonna, *Indic. d. Ant. Suisses*, 1913) et un sujet analogue représenté sur une cuvette de fourreau (S. Reinach, *Rép. de Reliefs*, III, p. 525, moulage à Saint-Germain : l'original est indiqué à tort comme étant à Zurich ; il est au Musée d'Aarau). — Le relief du Louvre dont le fond montre la hutte germaine est maintenant très bien publié par E. Michon, *Mon. Piot*, 1909, p. 207. M. S. y aurait vu qu'il s'agit d'une hutte dace, le relief provenant probablement de l'arc du Forum de Trajan. Cette hutte ronde est, d'ailleurs, encore mieux figurée sur un des deux grands reliefs de cet arc encastrés dans celui de Constantin (face latérale Ouest)[3].

Inutile de poursuivre ces *addenda*. M. Schumacher sait mieux que personne que son Catalogue peut encore s'enrichir, et il n'y man-

1. Dans un mémoire du *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*, 1914, je reprends la question des masques grotesques et des monstres anguipèdes dans l'art gallo-romain de la région rhénane.

2. M. S. n'a pu encore connaître la statuette de Germain prisonnier de Hannovre (*Mannus*, 1913, pl. X) ni celle d'Urmitz (*Mannus*, 1914, p. 211) ; mais on s'étonne qu'il n'ait pas cité celle de Vienne, publiée dans le *Jahrbuch fur Altertumskunde* de 1911, p. 113.

3. On pourrait aussi multiplier aisément les exemples du motif du barbare foulé aux pieds par le cheval du Romain vainqueur pour les pays non-rhénans. Ainsi, pour l'Angleterre, voir une stèle de Bath (Haverfield, dans *Victoria History of Somerset*, p. 276, fig. 48 : le cavalier est d'une *ala Vettonum*, le barbare est couché sur le dos) et une stèle du Shropshire (Haverfield, *ibid. Shropshire*, p. 266, fig. 16, 5 = CIL, VII, 158 : le cavalier est d'une *ala Thracorum* ; le barbare est tombé sur le ventre tenant de la dr. son épée, de la g. son bouclier ovale à *umbo* losangique sur lequel il s'arc-boute). — Pour l'Italie, en dehors des urnes et sarcophages réunis par Bienkowski, voir encore S. Reinach, *Répertoire de Reliefs*, III, p. 206, 260 et 331.

quera pas. Le plus difficile est d'arriver à distinguer les Germains des Gaulois et des autres barbares ; des études récentes, comme celles de M. Fischer sur leur coiffure et celles de M. Hoefler sur leur *onomatologie*, qu'on a présentées plus haut aux lecteurs, pourront faciliter cette tâche à laquelle le recueil de M. Schumacher, par sa riche illustration, aura beaucoup contribué. Ajoutons qu'il a inséré en appendice un très intéressant mémoire sur la *Germanie* de Tacite jugée au point de vue des découvertes archéologiques. En contrôlant l'historien par ces découvertes, on s'aperçoit qu'il mérite toute confiance pour la région du Bas-Rhin où il s'appuie sur Pline qui fut préfet de cavalerie à Vetera, put suivre de près les expéditions de Pomponius et de Corbulon contre les Chauques et acheva son Histoire Naturelle comme légat de la Gaule Belgique en 74. Par contre, Pline ne connaissait que superficiellement le Haut-Rhin et le Danube et Tacite se ressent de cette moindre compétence de sa source pour ces régions.

A. Reinach.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. Sir Edward Anwyl nommé principal à Caerlleon sur Wysg. — II. Mort du Rev. Thomas Abbott, bibliothécaire de Trinity College. — III et IV. Travaux de M. P. Diverrès et de Mlle Ella Vettermann. — V. Le tome IX de l'*Ephemeris Epigraphica*. — VI. 3e édition de *la Langue bretonne en quarante leçons*, par M. F. VALLÉE. — VII. Suite des *Notennou diwar benn ar Gelted Koz*. — VIII. *Indogermanisches Jahrbuch*, tome I. — IX. Rapport sur les progrès de la Welsh National Library de 1910 à 1913. — X. Rev. Paul WALSH, The Flight of the Earls. — XI. La Concise Old Irish Grammar de M. J. POKORNY. — XII. L'édition du Spurrell's Welsh-English Dictionary, par le Rev. J. Bodvan ANWYL. — XIII. School of Irish Learning. — XIV. Ouvrages reçus.

I

Un événement qui ne manquera pas de causer un vif étonnement, avec beaucoup de regrets, est le départ de sir Edward Anwyl de l'University College d'Aberystwyth. Notre savant collaborateur quitte la chaire qu'il occupait depuis vingt-deux ans pour aller, au mois d'octobre prochain, diriger le *Training College* de Caerlleon sur Wysg. C'est un poste de confiance; espérons que ce sera aussi un poste de loisir, et souhaitons que, débarrassé des soucis de l'enseignement, sir Edward puisse y consacrer de nombreux moments à ses travaux personnels ; il y trouvera, pour l'inspirer, le souvenir d'Arthur, genius loci, et le désir de rendre à l'antique Isca Silurum un peu de sa splendeur et de son éclat passés.

II

Le journal *Irish Times* du 19 décembre 1913 contient la notice suivante :

We regret to announce the death of the Rev. Thomas Kingsmill Abbott, D. D., Litt. D., Senior Fellow and Librarian of Trinity

College, Dublin. Dr. Abbott died yesterday at his residence at Killiney. He had attained the age of 84 years, and all his long life was devoted to the service of his University.

Dr. Abbott belonged to the old type of Dublin University scholarship, which embraced many subjects, and embraced them all thoroughly. He took his Fellowship in mathematics, but he was also a sound classical scholar, a profound metaphysician, and a theologian of wide learning and original thought.

Thomas Kingsmill Abbott was born in Dublin on the 26th of March, 1829. At the age of nineteen he obtained a classical scholar-ship in Trinity College... It was in 1854 that Dr. Abbott took his Fellowship... Fourteen years later he was appointed to the Chair of Moral Philosophy in the University of Dublin. He occupied that position with much distinction until 1872. In 1875 he was elected to the more lucrative office of Professor of Biblical Greek, and he held this important Chair for thirteen years. From 1879 to 1900 he was Professor of Hebrew.

Dr. Abbott's extensive scholarship was widely recognised. His essays on the original texts of the Old and New Testaments were highly appreciated for their critical acumen, as were also his notes upon St. Paul's Epistles to the Romans and Philippians. One of his earliest and most important publications was « Sight and Touch : an Attempt to disprove the Berkeleian Theory of Vision », wich appeared in 1864. In this clever work Dr. Abbott argues against the famous theory of his great precursor in metaphysical studies in Trinity — namely, that matter is but the sum of our sensations, that it exists for us only in so far as it is perceived by our senses. It is not certain how far Dr. Abbott's treatise is to be taken as expressing his earnest convictions upon this abstruse question. Through much of his writing there ran a vein of humour which might not be perceived. His « Elements of Logic », wich reached a third edition in 1895, is now a text book in Trinity College. Dr. Abbott's versatility is shown by a list of some other of his works : « Elementary Theory of the Tides » (second edition, 1901), « Evangeliorum versio Antehieronymiana » (two vols., 1884), « Par Palimpsestorum Dublinensium » (1880), « Translation of Kant's Theory of Ethics, with Memoir » (sixth edition, 1909), « Kant's Introduction to Logic » (1886), « Examples of Celtic Ornament from the Books of Kells and Durrow » (1892), « Do this in Remembrance of Me » (second edition, 1894), « Commentary on Ephesians and Colossians » (1897), and « Offer This » (1898).

An important part of Dr. Abbott's work for the University of Dublin has yet to be mentioned. In 1887 this notable scholar succeeded John Kells Ingram as Librarian of Trinity College. For this position he was especially fitted, as his learning was of an encyclopædic character. A great librarian in every respect, he was careful in deciding what books were to be retained and what rejected, and he showed minute care and immense knowledge in the preparation of catalogues. It was he who was responsible for the public and special catalogues now in the Library, and also for the publication of a catalogue of its « Incunabula ». The ease with which students now gain admission to the Library is largely due to him. To all persons who had occasion to consult him as Librarian, he was extremely courteous and obliging.

III

Nous apprenons que M. P. Diverrès, dont nous avons annoncé l'an dernier le doctorat d'Université (v. t. XXXIV, p. 349 et 453), fait cette année à l'Université de Liverpool un cours — non rétribué — de breton. Il poursuit en même temps ses travaux sur la botanique galloise, à laquelle il se propose de comparer la botanique bretonne, cornique et irlandaise. C'est un vaste et beau sujet, bien digne d'attirer à la fois le médecin et le poète, *fáth-liaig*, qu'est M. P. Diverrès.

IV

On nous annonce en même temps qu'une élève de M. Windisch, Mlle Ella Vettermann, s'occupe de préparer une édition du fragment gallois sur Tristan ; elle doit utiliser pour cela tous les manuscrits existants, qui sont au nombre de sept.

V

La librairie Georg Reimer, de Berlin, a terminé en 1913 un neuvième volume de l'*Ephemeris Epigraphica*. Ce volume contient, pp. 509-690, une longue série d'addenda au tome VII du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, lequel est consacré, comme chacun sait, à la Grande-Bretagne. Le tome VII du Corpus, paru en 1873, était dû à Huebner : à trois reprises, en 1876, 1877 et 1879, le même Huebner publia dans l'*Ephemeris Epigraphica* (volumes III

et IV) des suppléments à son œuvre. Un quatrième supplément fut publié par M. Haverfield en 1889 (*Ephem. Epigr.*, t. VII); et c'est également M. Haverfield qui est l'auteur du cinquième supplément que nous annonçons aujourd'hui. On y trouvera, avec d'abondantes corrections ou remarques résultant de nouvelles lectures d'inscriptions anciennement connues, un grand nombre d'inscriptions découvertes au cours des vingt-trois dernières années. M. Haverfield a donné comme terme à son travail d'enquête et de révision l'année 1910, et l'ouvrage est daté de septembre 1912.

VI

Il n'y a plus à recommander aux celtistes le petit livre de M. F. Vallée, *la Langue bretonne en quarante leçons*, dont deux éditions successives ont consacré le succès. Mais il convient d'annoncer à nos lecteurs qu'une troisième édition a paru en 1912 à Saint-Brieuc (Imprimerie Saint-Guillaume, 27, boulevard Charner; 217 p. 8°; 3 fr.).

L'ouvrage a de grands mérites pédagogiques. Il est bien fait pour familiariser les débutants avec les difficultés de la langue bretonne grâce à une progression sagement calculée. Dès le début il met le lecteur en présence de petites phrases, où sont appliquées les principales règles de la langue. L'apprentissage de la grammaire se fait donc en même temps que celui du vocabulaire et de la syntaxe; c'est d'une méthode excellente. Au bout des quarante leçons, groupées en quatre parties, où l'auteur a enfermé sa matière, le lecteur est capable de s'exprimer en breton et d'entendre un texte écrit en cette langue; il en connaît tous les secrets.

M. Vallée est trop modeste quand il dit dans la préface que son travail n'a aucune prétention scientifique. C'est bien faire œuvre de science que d'appliquer à la description d'une langue vivante une méthode aussi précise et aussi ferme. Mais il y a plus. Quand la description est faite par un auteur qui possède jusqu'aux moindres détails le sentiment intime de la langue, elle a en soi, comme document, une grande valeur scientifique. C'est un système de faits justes et bien agencés; c'est l'image même de la réalité. Aussi, le comparatiste qui voudra rattacher le breton aux autres langues celtiques trouvera dans le livre de M. Vallée un grand nombre de points de liaison. Il est intéressant de noter par exemple à la page 128 le tour breton *bloaz ar tregont* « trente et un ans »

(m. à m. « an sur trente » sans exprimer « un »), qui a son exact pendant en vieil-irlandais (v. F. N. Robinson, *Rev. Celt.*, XXVI, 378). Ce petit ouvrage sans prétention rendra de grands services à tous les celtistes.

VII

M. F. Vallée a un nom bardique, qui est en même temps un patronymique, *Abhervé*; et c'est de ce nom qu'il a signé, avec M. A. Le Roux (*Meven Mordiern*, pour les bardes) les *Notennou diwar-benn ar Gelted Koz, o istor hag o sevenadur*, dont nous avons parlé au tome précédent, p. 351. Cette collection se poursuit; elle vient de s'enrichir de trois nouvelles brochures, consacrées à la science et à l'enseignement (n° V), à la langue et à la littérature (n° VI), à l'art et à l'industrie (n° VII). Les éloges que nous avons décernés aux précédentes sont toujours de saison. Il y a dans ces modestes brochures beaucoup de science sous une forme claire et précise; c'est de la bonne vulgarisation.

La bibliographie qui termine chacun des volumes montre que les auteurs sont bien au courant de la science et ont puisé aux meilleures sources. Ils ont consulté d'Arbois de Jubainville et Bertrand, Salomon Reinach et Jullian, Dottin et Déchelette. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait sur quelques points des critiques à leur adresser. Ils paraissent parfois trop enclins à conclure des Celtes du moyen âge aux anciens Celtes et à combler les lacunes de l'histoire des seconds par ce que nous savons des premiers. Ainsi, pour donner idée de l'enseignement des druides, ils rapportent les conseils donnés par Cuchullin à son élève Lugaid Riabnderg dans le fameux récit irlandais intitulé *Serglige Conculaind* (*Ir. Texte*, I, 213); ils ont bien soin de noter que Lugaid aurait été roi suprême d'Irlande en l'an 65 de notre ère; il eût été à propos d'ajouter que le plus ancien manuscrit du Serglige Conculaind est de la fin du XIe siècle.

Un défaut plus grave est dans la façon dont sont transcrits les noms propres de personne du moyen âge irlandais. Ces noms figurent ici sous une forme vieux-celtique, ou prétendue telle : ainsi Cormac mac Airt est appelé Korbomaqos maqos Arti; et Cuchullin, Setantios, à cause de son premier nom Setanta. De quel droit ces restitutions? Elles sont d'autant plus choquantes que pour d'autres noms a été conservée la forme historique, voire même la plus récente. On lit p. 20 du fascicule V que Corbomaqos avait Tara comme résidence; or Tara, c'est en moyen-irlandais

Temair, génitif Temrach. Au temps où l'on disait Corbomaqos, le nom de la ville avait une forme préhistorique, que les auteurs, non sans bonne raison, ont évité de reconstituer. C'est là une inconséquence. Voici maintenant une erreur. Lugaid est appelé Luguadis, à la page 14 du fascicule V. Or le génitif de Lugaid est Lugdech; et la forme ancienne en est attestée sans doute sur une inscription ogamique qui porte *Lugudeccas*. Le prototype *Luguadis* est donc invention pure. MM. A. Le Roux et Vallée feront bien de se méfier des prototypes : ils donnent p. 7 de leur fascicule V comme un des noms celtiques du corbeau le mot *vékos* ; et ils enregistrent p. 45 du fascicule VII le mot *cladibos* comme nom de l'épée, d'où *gladius*, disent-ils, en latin. C'est une double erreur (v. pour le premier ci-dessus, p. 88) ; il eût mieux valu citer tout bonnement l'irlandais *fiach*, et le gallois *cleddyf* dont la forme ne prête pas à discussion.

On alléguera que *Luguadis* a été emprunté par les auteurs au *Cours de littérature celtique* de d'Arbois de Jubainville (t. V, p. 512) et que *vékos*, *cladibos* sont conformes à la doctrine de Wh. Stokes. Il est bien de suivre l'enseignement des ancêtres. Même ce conseil fait partie des préceptes donnés par Cuchullin à Lugaid Riabnderg : *bat seichmech riagla athardai*, en breton : *heuilh al lezennou savet gant ar gourdadou*. Mais cela n'exclut pas l'usage de la critique. L'ouvrage de MM. Le Roux et Vallée est composé avec beaucoup d'art. En matière scientifique, l'art est relativement aisé ; c'est la critique qui est difficile.

VIII

Il s'est constitué en 1911 une Indogermanische Gesellschaft, destinée à établir des rapports plus étroits entre les linguistes qui dans tous les pays travaillent à l'étude comparative des langues indo-européennes. Le nombre des membres, qui ne manquera pas de s'accroitre encore, atteint déjà le chiffre de 228, dont 34 bibliothèques ou séminaires. Le bureau de la société comprend deux présidents (MM. Brugmann et Wackernagel) et deux secrétaires (MM. Streitberg et Thumb) ; il y a en outre un comité de direction de 29 membres, parmi lesquels figurent deux Français, MM. Meillet et Grammont. La cotisation annuelle est de 10 Marks. La société publie un *Indogermanisches Jahrbuch* (chez Trübner, à Strasbourg), destiné à compléter et dans une certaine mesure à remplacer l'*Anzeiger für indogermanische Sprach und Altertumskunde*, qui ne contient plus guère que des comptes rendus

d'ouvrages. Le premier volume de l'*Indogermanisches Jahrbuch*, paru à la fin de 1913, porte la date de 1914. Il comprend trois parties essentielles : des exposés généraux, consacrés cette année au tokharien (par A. Meillet) et au nord-aryen (par H. Reichelt); une bibliographie générale de l'année précédente (1912 dans le cas présent) où figurent naturellement les langues celtiques (p. 115-119)[1]; enfin des informations variées sur les événements intéressant la science et les savants. Des renseignements d'ordre administratif sur la constitution de la société terminent ce premier volume; en tête se trouve un beau portrait du professeur Leskien, l'illustre slavisant de Leipzig.

Signalons aux éditeurs deux erreurs fâcheuses. Dans la liste des auteurs donnée p. 209, sont rangés deux Niedermann, prénommés respectivement M. et N. : il s'agit d'un seul et même linguiste, notre ami le professeur Max Niedermann, dont la personnalité n'est pas dédoublée du fait qu'il enseigne à la fois à Neuchâtel et à Bâle. Pour conserver sans doute un total égal, le *Jahrbuch* supprime en revanche, p. 256, un autre linguiste, notre savant confrère et ami M. Maurice Grammont, devant le nom duquel figure sinistrement une croix funèbre. Nous avons plaisir à rassurer nos lecteurs : la santé de M. Grammont est excellente.

IX

La *National Library of Wales*, dont la Revue Celtique a naguère annoncé la fondation (t. XXX, p. 322) et l'inauguration (t. XXXII, p. 364) vient de publier un « Report of the Council on the Progress of the Library from oct. 1910 to oct. 1913 » (Aberystwyth, 1913, 93 p. 8°). Les progrès ont été rapides, tant dans la construction des bâtiments que dans l'aménagement des salles et l'installation des collections : « the first section of the buildings, comprising the Great Hall for readers and printed books, and a portion of the MSS. Department, is now in a forward state, and will be ready for occupation sometime in the year 1914 ». La seconde section comprendra « the completion of the MSS. Department and the block which comprises the Exhibition Galleries, the Department of Prints, Drawing, Maps, etc., and on the lower

1. Dans la bibliographie latine, p. 114, a été oublié un article sur « la langue des defixionum tabellae de Johns Hopkins University », paru au tome XXXVI de la *Revue de Philologie*, p. 203-208.

floor the Department of duplicate books available for circulation ». La moitié environ des constructions projetées seront alors terminées. On en poursuivra l'achèvement peu à peu suivant les besoins et les ressources : « events have proved that the decision of the Council to provide buildings for a Library which can grow to large dimensions was correct » (p. 7). Cette phrase renferme un enseignement fort sage; soumettons-le aux méditations de tous ceux qui construisent des bibliothèques.

L'accroissement des collections résulte en partie de dons; 14118 numéros ont été ajoutés de cette façon au catalogue pendant les trois dernières années. Mais la ressource principale, qui est d'un prix inestimable, vient du Copyright Act du 15 décembre 1911, par lequel le Parlement anglais accordait à la Bibliothèque le droit de recevoir un exemplaire de toutes les publications parues dans le Royaume Uni à partir du 1er juillet 1912; de ce fait la bibliothèque s'est accrue en seize mois de 36480 numéros.

Le Report contient quelques notes sur les principales acquisitions de ces derniers temps, livres rares, éditions princeps, documents originaux, etc. Quelques reproductions fort bien venues illustrent cette brochure qui témoigne du zèle éclairé de ceux qui ont la charge de la bibliothèque, et notamment de sir John Williams, président du Council, et de l'actif bibliothécaire, M. John Ballinger.

X

Nous avons reçu de M. Paul Walsh le début d'une publication qui offre un vif intérêt. Il s'agit d'un récit historique que M. Walsh intitule *The Flight of the earls* et qui se rapporte à des événements de l'année 1607. A cette date, Tadhg O Cianáin, chroniqueur de la famille des Maguidhir d'Ulster, accompagna le comte irlandais Aodh O'Neill dans sa fuite hors d'Irlande. Deux ans plus tard environ il consigna par écrit le récit de cette fuite et des pérégrinations qui s'ensuivirent. Le commencement de son récit est contenu dans un manuscrit de 150 pages conservé à la Bibliothèque des Franciscains de Dublin. Le reste est perdu. M. Paul Walsh se propose de publier tout ce que contient le manuscrit en question. Ce qu'il en donne jusqu'ici forme une brochure de 80 pages 8° publiée en supplément à l'*Archivium Hibernicum*, t. II.

On y voit comment Aodh O'Neill, comte de Tyrone, quitta

l'Irlande à Raith Maolain (Rathmullen, Co. Donegal) le 14 septembre 1607 sur un bateau français, accompagné d'un certain nombre de gentilshommes, parmi lesquels le comte de Tyrconnell, avec l'intention de se rendre en Espagne. Après mille péripéties, et au prix de cruelles angoisses causées par la tempête ou la crainte de rencontrer des vaisseaux anglais, ils arrivèrent à l'embouchure de la Seine, et débarquèrent à Quillebœuf, le 4 octobre. Il était temps. Les provisions étaient épuisées : il ne restait à bord, pour les 91 personnes contenues dans le bateau, que cinq « gallons » de bière (environ 23 litres) et moins d'un baril d'eau. Tandis que les chefs de l'expédition se rendaient à Lisieux auprès du gouverneur de Normandie, Henry de Montpensier, le reste de la troupe remontait la Seine jusqu'à Rouen, triste voyage où un violent mascaret leur causa une terreur plus forte que les tempêtes de la mer (v. § IX, p. 21). Passons sur les épisodes qui suivirent : après des démarches auprès du roi de France ils obtinrent libre passage, malgré les instances de l'ambassadeur d'Angleterre, sir George Carew, qui les poursuivait sans merci ; mais on leur impose de gagner l'Espagne par les Flandres, alors espagnoles ; ils quittent Rouen le 15 octobre ; passent à La Boissière, Neufchâtel, Aumale, Poix, Amiens, et arrivent à Arras, alors en territoire espagnol. De là ils gagnent Douai, Tournay, Nivelles, Bruxelles, où on les reçoit avec grand honneur, Louvain enfin, où ils sont retenus pendant plusieurs mois et d'où ils ne partent que le 28 février 1608 pour gagner l'Espagne ; le morceau s'arrête au moment où, après un arrêt à Nancy, ils viennent de traverser Lunéville et Saint-Dié.

Il y a dans ce récit nombre de détails intéressants. Le narrateur nous communique ses impressions sur les lieux qu'il traverse. Il note que la région de Rouen est « le pays le plus plat, le mieux cultivé et le plus fertile qu'il ait vu depuis son départ d'Irlande ». Il fait de la ville une belle description, ne manquant pas de signaler la vue superbe qu'on a de la colline qui la domine ; il remarque p. 27, le pouvoir qu'y exerce la religion catholique (*búi in creidemh catoilce 7 comachta na heguilsi naoimhe go rooirrderc roláidir a Rodhán* « the Catholic Faith and power of the holy Church was conspicuous and strong in Rouen »). Il estime qu'Arras est une plus grande et plus belle ville qu'Amiens (p. 33) et rapporte le fameux miracle de la Sainte-Chandelle ; il décrit Douai (p. 37), « vaste capitale aux maisons laides, exception faite des collèges » ; enfin il s'arrête longuement sur le sanctuaire de Notre-Dame de Hal (p. 49-53).

Le récit de Tadhg O'Cianáin n'est pas sans intérêt pour la toponomastique. Il a transcrit les noms des villes qu'il traversait tels qu'il les entendait prononcer. Voici un exemple qui prouve que ses transcriptions sont, parfois au moins, fidèles et instructives.

Pour aller de Louvain à Nancy, nos voyageurs passèrent naturellement par Namur, Bastogne, Arlon et Pont-à Mousson ; avant d'arriver à cette dernière ville, le narrateur mentionne comme étapes *Feilirs*, *Countflaune* et *Malatur*. Le premier nom et le second sont du premier coup identifiables. L'un est *Fillières*, dans le canton actuel de Longwy; l'autre est *Conflans*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Briey, et « fort jolie ville » (*baile roidhess*), dit le texte.

Mais M. Paul Walsh ne sait que faire de *Malatur* ; il déclare avoir cherché en vain à l'identifier sur la carte. C'est qu'il n'a pas bien cherché; car il s'agit d'un nom très connu, qui n'est même hélas! que trop connu. C'est évidemment *Mars-la-Tour*, prononcé aujourd'hui dans le pays *Ma-lai-tô*, et écrit souvent *Malatour* dans les siècles passés (*Mallatour* au xve s., *Malatour* en 1447, *Maletour* et *Malletour* en 1635, d'après de Bouteiller, *Dictionnaire topographique du département de la Moselle*, p. 161). La sifflante finale du nom officiel est postiche, comme dans le nom de lieu *Cinq-Mars*, pour un ancien *Saint-Mard* (= *Sanctus Medardus*). La liquide *r* se se trouvait donc en contact avec la liquide *l*, c'est-à-dire dans une position où elle devait facilement s'amuir. Sur les cartes un peu anciennes de la région de Fontainebleau, et notamment dans l'Atlas de la généralité de Paris de 1763, sur la carte de l'élection de Melun, le nom du hameau de *Marlotte* est écrit *Malotte*. Les gens du pays prononcent aujourd'hui *Márlotte* avec un *a* long très ouvert, après lequel il subsiste assez peu de chose de la liquide.

XI

Nous avons analysé, au fur et à mesure de sa publication dans *The Celtic Review*, la *Concise Old-Irish Grammar* de notre collaborateur M. Julius Pokorny (v. *Rev. Celt.*, t. XXXIV, p. 101 et 237, et ci-dessus p. 126). Avant que la publication ne soit achevée, l'ouvrage paraît en volume, au prix de 5 sh. à Dublin, chez Hodges, Figgis and Co., et au prix de 5 M. à Halle, chez M. Niemeyer. Le dernier cahier de *The Celtic Review* (n° 35 ; v. ci-dessous, p. 261) se termine sur le paragraphe 176 de la

Grammar, qui correspond à la page 89 du tirage à part. Comme ce dernier comprend en tout 124 pages, on voit que plus des deux tiers en ont déjà paru dans *The Celtic Review*.

L'impression d'ensemble est bonne. La doctrine est claire, précise, suffisamment simplifiée pour être abordable aux débutants. Nous avons déjà reproché à M. Pokorny de mêler à son exposé trop de préceltique et trop d'indo-européen. Le reproche subsiste. Une grammaire du vieil-irlandais, pour être pratique et servir d'introduction à la lecture des textes, doit être avant tout descriptive et ne contenir de comparaison qu'autant qu'il en faut pour éclairer les formes et les imposer plus sûrement à la mémoire. A cet égard, l'excellente *Introduction to Early Welsh* du regretté Strachan pouvait servir d'exemple et de modèle. Comme la reconstitution du préceltique, sans parler de l'indo-européen, n'a jamais qu'une valeur hypothétique et varie d'ailleurs suivant les écoles et les systèmes, il y a dans la *Grammar* de M. Pokorny bien des détails contestables sur lesquels un linguiste aurait à critiquer. Il est juste d'ajouter cependant que M. Pokorny s'en tient d'ordinaire à la doctrine de M. Thurneysen et par suite qu'on trouvera en général dans le *Handbuch* de ce dernier les éclaircissements nécessaires. Néanmoins nous persistons à croire qu'il eût mieux valu bannir franchement la plupart des formes reconstituées qui encombrent sans profit cette *Concise Grammar*. Il y a en revanche de surprenantes lacunes. M. Pokorny suit le vieil errement qui consiste à voir dans la phonétique et dans la flexion des mots le tout d'une grammaire. Sa phonétique occupe la moitié du livre; l'autre moitié est remplie par l'« accidence ». C'est-à-dire que nous ne trouvons dans son livre aucun renseignement ni sur la dérivation des noms et des verbes, ni sur l'emploi des formes, ni sur l'ordre des mots et la constitution de la phrase. Tout cela fait pourtant partie intégrante de la description d'une langue. M. Pokorny pouvait sacrifier sans inconvénient quelques détails de graphie ou de prononciation au profit d'exposés aussi indispensables que ceux dont nous regrettons l'absence. Et c'était là pour lui le moyen de se distinguer davantage de ses modèles — M. Thurneysen et John Strachan — et de faire plus nettement encore, comme il le dit p. 2, « his own way ».

XII

Tout ceux qui ont eu à lire peu ou prou de gallois ont utilisé le dictionnaire gallois-anglais de William Spurell, qui est entre tous

le plus pratique, le moins coûteux, et, sous un petit format, le plus complet. La première édition en remonte à 1848 ; il y en eut une seconde en 1859, une troisième en 1866, une quatrième enfin en 1889, toujours sous la signature William Spurrell, qui est en même temps la raison sociale de la maison d'édition, à Carmarthen. Une cinquième édition du Spurrell's Welsh-English Dictionary vient de paraitre (Carmarthen, 1914 ; xij-246 p. 8°, 2 sh. 6 d.). Elle a été préparée par les soins du Rev. J. Bodvan Anwyl, un poète apprécié, qui s'est entouré de l'assistance de plusieurs philologues, parmi lesquels son frère, sir Edward Anwyl, notre savant collaborateur.

Cette édition a été complètement revue et refondue. Parmi les améliorations pratiques qu'elle présente, signalons l'emploi du caractère gras pour la graphie des mots gallois. Ceux-ci se détachent nettement des traductions anglaises, et c'est une commodité de plus pour le lecteur. Il y a çà et là quelques références ; ce sont des références à des passages bibliques. M. Bodvan Anwyl s'en explique dans la préface, p. IX : il a jugé utile de permettre à ses lecteurs de contrôler avec précision la valeur des mots dans le texte qui est le plus familier aux Gallois et dont ils se nourrissent depuis leur enfance, celui de la Bible. Sur l'orthographe, sur les principes de la définition et de la succession des sens, on consultera les observations présentées par M. Bodvan Anwyl ; elles sont fort judicieuses et méritent d'être pleinement approuvées.

La principale difficulté était dans le choix des mots à admettre dans le dictionnaire. L'auteur a scrupuleusement écarté tous les mots qui ne sont pas attestés dans l'usage et qui n'ont qu'une valeur de mots de lexique, comme il y en a dans le Dictionnaire d'Owen Pughe, par exemple [1]. Le travail de M. Bodvan Anwyl peut servir par suite à tous les philologues et comparatistes, soucieux de connaitre exactement les ressources du vocabulaire gallois. Il est assez complet d'autre part pour permettre l'interprétation de textes même

1. Ainsi, le mot *mebydd* « bachelor » a été rayé de la liste ; mais il a échappé à l'auteur que M. Loth a établi pour ce mot le sens de « professeur » (v. *Rev. Celt.*, XXXII, 424). — On sait que le gallois courant emploie un nombre considérable de mots, notamment de verbes, empruntés à l'anglais (v. par exemple *Rev. Celt.*, XXXII, 212) ; M. Bodvan Anwyl parait en avoir tenu peu de compte ; il a eu raison, car le compte de ces mots, qui s'introduisent librement au gré de ceux qui parlent, est impossible à effectuer. Mais la mesure était malaisée à fixer ; des mots comme *lleicio*, *tentio*, qui manquent à la liste, avaient autant de droit d'y figurer, semble-t-il, que *pasio* ou *tendio*, qui ont eu l'honneur d'y être admis.

archaïques de la litérature galloise : car on y a fait place à des mots anciens, sortis de l'usage, en les désignant seulement d'un signe spécial pour les distinguer des mots usités aujourd'hui. C'est donc un grand service que l'auteur rend à son pays et à sa langue : grâce à lui, l'accès aux œuvres poétiques est facilité, et les savants du continent qui voudront aborder la lecture de collections comme les *Caniadau Cymru* ou les *Cywyddau Cymru* seront à même d'en saisir aisément et sûrement le sens. Ce petit dictionnaire peut être chaleureusement recommandé à la fois aux philologues et aux lettrés.

XIII

Nous recevons le prospectus suivant de la School of Irish Learning, 122 a St. Stephen's Green, Dublin.

Session 1914. August 10 th. to 28 th.
Course
by
Professor Osborn Bergin
on
EARLY MODERN IRISH
particularly Bardic Poetry,
its Language, Metres, and Style.

Professor Bergin will lecture for two hours daily, Saturday excepted, on the above subject, beginning Monday, August 10 th.

Specimens of the various styles of Bardic Poetry will be read and explained in class.

Application to attend must be made to the undersigned *before Friday, August 7 th.* The fee for the Course is £. 1, payable in advance.

R. I. Best
Hon. Secretary.

XIV

Nous avons reçu de l'éditeur Constable, à Londres :

John Millington Synge and the Irish theatre, by Maurice Bourgeois, xv-338 p. 8° 7 s. 6 d.

Nous rendrons compte ultérieurement de cet ouvrage, ainsi que de la brochure suivante, qui s'ajoute aux travaux intéressants de M. Feist :

Indogermanen und Germanen, von S. Feist, Halle, Niemeyer, 1914, 76 p. 8°.

Sont également parvenus à la rédaction de la *Revue Celtique* les ouvrages suivants :

George Coffey, The Bronze age in Ireland. Dublin, Hodges, Figgis and Co. 1913. XI-107 p. 8°, 6 sh.

Kuno Meyer, Ueber die älteste irische Dichtung, II, Berlin, 1914.

J. VENDRYES.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. — I. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — II. Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften. — III. Ecclesiastical Review. — IV. Rocznik Slawistyczny. — V. Eriu. — VI. The Celtic Review. — VII. Gadelica. — VIII. Revue des traditions populaires. — IX. Folklore. — X. Romania. — XI. Analecta Bollandiana. — XII. Bulletin du Musée historique de Mulhouse. — XIII. Mittheilungen der praehistorischen Kommission der kais. Akademie der Wissenschaften. — XIV. Revue historique vaudoise. — XV. Revue du Bas-Poitou. — XVI. Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns. — XVII. Bericht der römisch-germanischen Kommission. — XVIII. Bibliothèque Pro Alesia. — XIX. Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — XX. Boletin de la Real Academia de la Historia.

I

M. Hessen, qui a décidément repris son prénom Hans (v. *Rev. Celt.*, XXXIII, p. 470), publie dans la ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG, t. XLVI, p. 1-24, des *Beiträge zur altirischen Grammatik*, où il y a d'excellentes choses. Dans un premier morceau, *ein Fall von Dissimilation im Altirischen*, l'auteur montre que le choix entre les deux formes de la particule renforçante démonstrative *són* et *ón* dépend en vieil-irlandais d'un fait de phonétique syntactique : on a toujours *ón* quand la particule est précédée d'une autre particule renforçante commençant par une *s*; ainsi *atbeirsom ón* « il dit cela » Wb. 27 c 18. Dans le manuscrit de Milan, la règle est absolue; dans celui de Würzburg, elle ne souffre qu'une seule exception : *sech cotaneccarsa són* « bien que je le puisse », 14 c 40. En revanche, il n'y a rien à tirer du manuscrit de Saint-Gall, où la forme *ón* n'est en tout attestée que quatre fois en regard de plus de quatre-vingts exemples de *són*. Le second morceau, *die postverbale Lenierung im altirischen*, a une importance plus grande encore. On sait que dans les textes les plus récents du vieil-irlandais (Ml. et Sg.) se rencontre un procédé syntaxique

qui consiste dans l'aspiration du sujet ou du régime après le verbe. Ce procédé est inconnu à l'homélie de Cambrai et, à trois exceptions près, aux gloses de Würzburg. D'autre part, on ne le rencontre pas, même dans des textes plus récents, quand il s'agit de locutions consacrées et en quelque sorte stéréotypées : ainsi *arco fuin* « je demande pardon » (Salt. 2081) ou *armuiniur feid* « je rends hommage » (Ml. 36 a 18[a], 51 d 20, 61 a 11, 90 a 1, 124 c 16) s'emploient sans aspiration du régime. Enfin, il y a beaucoup de cas, dans Ml. ou dans Sg., où l'aspiration ne se produit pas. Un des premiers mérites du travail de M. Hessen est d'avoir fait le relevé de ces cas négatifs, très importants pour l'interprétation du phénomène et qui avaient été jusqu'ici négligés. Il n'est pas douteux que nous ayons affaire à un développement secondaire et analogique. Reste à déterminer le point de départ de l'analogie. M. Pedersen avait pensé au verbe copule, après lequel en effet l'aspiration est de règle en certains cas. Mais le verbe copule ne suffit pas à expliquer tout. Et M. Hessen a eu bien raison de chercher autre chose. Ce qu'il a trouvé est fort ingénieux. Il suppose que l'usage est parti du substantif verbal après lequel à certains cas le mot suivant est normalement aspiré. Ainsi, on aurait dit *dobiur chomairli* « je donne conseil » d'après *do tabairt chomairle* « à donner conseil » (Ml. 23 b 1 2), *ro céss christ* « le Christ a souffert » d'après *du chesad christ* « à la souffrance du Christ » (Ml. 44 b 2) et même *fritcurethar cheill* « qui lui rend un culte » (Ml. 41 d 10) d'après *recht frecoir chéill* « le droit de cultiver » (Sg. 35 a 11), où *céill* est un datif.

Dans le même cahier de la *Zeitschrift*, M. J. Pokorny publie, p. 150 et suiv., des *Keltische Etymologien*, dont quelques-unes sont plausibles. Il explique l'irlandais *adaim* « j'entends » par **pədomi* (cf. lat. *patrāre,* v. angl. *fatian*, all. *fassen*) : le gallois *annwfn* « autre-monde » comme le « non-monde » (cf. v. isl. *út-gardr*) ; l'irlandais *den* « habile, fort » par **dveno-*, cf. lat. *bonus* ; l'irlandais *flann* « sang » par **vlsnos*, cf. lat. *uulnus* ; l'irlandais *indláidi* « il se vante » par **ind-blāidi* (cf. φλαδάω « je bavarde ») ; l'irlandais *réil* « clair » comme un postverbal de *rélaim*, emprunté au latin *reuelāre*, conformément à une ancienne hypothèse de M. Thurneysen et contrairement à l'opinion de M. Pedersen ; l'irlandais *léir* « visible » par **lag-ro-* (cf. v. angl. *lócian*, angl. *look*) ; l'irlandais *rú(a)e* « héros » par **reu-yo-* (lat. *ruō*, skr. *ṛṇóti*, gr. ὄρνυμι, ὀρούω, etc.) ; l'irlandais *tairthim* « chute » par **to-are-tud-mn̥* (cf. *dotuit* « il tombe » et lat. *tundō*).

Enfin, p. 155-159, le même M. Pokorny étudie les *Irische Per-*

sonennamen auf -le *und* -re. Ce sont les mots du type *Conlae*, ou *Cathrae* : le suffixe *-le* représenterait un élément **-valyo-* et le suffixe *-re* un élément **-varyo-* ou **-voryo-* (cf. *-verjar* en vieil-islandais).

II

M. Kuno Meyer continue dans les SITZUNGSBERICHTE DER KÖNIGLICH PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN (1913, nº XLIX, p. 950-959) ses études *zur keltischen Wortkunde* (IV). En voici le détail : 59. L'hypothèse de M. Pedersen que les noms d'agent en *-em* supposent *-yam-* à l'origine est confirmée par l'ogamique VLATIAMI = *Flaithim* et par le nominatif *fóidiam* dans l'Amra Choluimb Chille, § 15 (*R. Celt.*, XX, 162). — 60. *accrich* f. « domaine » Salt. 5188 est un composé de *crich*, comme *cocrich*. — 61. *accal* f. « bon courage » de *ad* + *gal*, également connu par le Saltair na Rann, 3547. — 62. gaul. *Corobilium*, auj. Corbeil (Marne), a un répondant dans le nom de lieu irlandais *Corr-bile*, dont le sens est « arbre impair, c'est-à-dire isolé ». — 63. irl. *cadla* « cordage » est un terme nautique emprunté au scandinave *kadall*, pl. *kadlar*. — 64. Le correspondant de l'irlandais *long-phort* « Schiffslager, befestigtes Lager » existe en Écosse dans le nom *Loncarty*, *Luncarty* (Perthshire). — 65. irl. *fáenic* f. « phénix », emprunt latin. — 66. irl. *Benn-chor*, gall. *Ban-gor* « Reihe von Spitzen ». — 67. Le nom irlandais de la Grande-Bretagne, *Alpe*, semble à l'origine un indéclinable emprunté de *Albion*; plus tard il a pris la flexion du nom féminin *Mumu*. — 68. Le passage de *nn* palatal à *ng*, caractéristique du dialecte actuel du Munster, est déjà attesté dans quelques anciens manuscrits provenant de cette région. — 69. Le suffixe de noms de personne *-irne* est tiré des noms comme *Daigerne* (de *daiger*) ou *Lassirne* (de *lassir*), mots en *-ir* combinés avec le suffixe *-ne*. — 70. Il faut joindre aux mots de la terminologie grammaticale *cumtach* « constructio », *gnéthech* « actif », *céstach* « passif ». — 71. Exemples du mot *crédem* f. « fait de ronger ». — 72-73. On a le correspondant du gaulois *Conginna*, nom de femme, dans l'irlandais *Congenn* et celui du gaulois *Virocantus*, nom d'homme, dans le gallois *Gwrcant* et l'irlandais *Ferchéte* (*Z. f. celt. Phil.*, VIII, 316, 30), de **Virocantios*. — 74. v. irl. *riched* n. « ciel », dont l'*i* est long, remonterait à **rīgo-sedo-n* « séjour royal », cf. gall. *sedd*, v. isl. *setr*. — 75. Corrections à la 1re livraison du Dictionary of the Irish language de M. C. Marstrander en ce qui concerne les noms propres. — 76. V. irl. *rétaire* « lecteur »

est un terme liturgique emprunté au vieil-anglais *rædere*, avec influence du suffixe *-aire* (de lat. *-ārius*).

III

L'Ecclesiastical Review de Philadelphie publie dans son numéro de décembre 1913, pp. 663-673, un article signé George Metlake et daté de Cologne, Germany, sur *Saint Columban and the penitential discipline*. Le célèbre missionnaire irlandais ne limita pas son apostolat aux établissements monastiques placés sous son autorité; il l'étendit au dehors et dirigea la conscience de tous ceux qui faisaient appel à ses conseils. Ce rôle de directeur de conscience étant surtout un rôle disciplinaire, il est intéressant de savoir quelles règles suivait Colomban dans l'admistration du sacrement de pénitence. Nous avons pour cela un document précieux, la lettre que le fondateur de Luxeuil adressa au pape Grégoire le Grand. Il y avait en effet sur ce point plusieurs traditions contradictoires. M. Metlake étudie d'abord au début de son travail quelles différences subsistaient entre l'église d'Irlande et celles du continent au sujet de la « penitential discipline ». Son objet est de montrer comment Colomban, installé à Luxeuil et ayant affaire par conséquent à des Gallo-romains, conserva cependant les traditions qu'il apportait d'Irlande et qu'il devait sans doute à Gildas et à Finnian. Le premier pénitentiel irlandais est celui qu'on attribue à saint Finnian de Magh Bile (auj. Moville, Co. Down) qui mourut en 588 ou 589. Finnian était un ami de Comgall, qui fut le maitre de Colomban ; c'est de Comgall qu'est la règle dont Strachan a publié le texte dans *Ériu*, t. I, p. 192 et suiv. M. Kuno Meyer, dans les *Anecdota from Irish MSS.*, vol. III, p. 8, a publié sur le même Comgall un court récit plein d'humour. On retrouve son influence dans le pénitentiel de saint Colomban, bien que le texte de celui-ci ne nous soit pas parvenu sous sa forme primitive. Les pénalités sont extrêmement rigoureuses, subordonnées naturellement à la condition sociale des coupables ; ainsi pour une même faute, les prêtres sont punis plus sévèrement que les diacres, les diacres que les clercs et ceux-ci que les simples laïques. Deux détails du pénitentiel de saint Colomban portent la date de l'époque où vivait le saint. L'un est relatif aux pratiques païennes et idolâtres qui se perpétuaient encore au VIIe s. de notre ère dans une partie du territoire des anciens Séquanes, aux environs même de Luxeuil.

L'autre concerne l'hérésie Bonosienne ou Photinienne[1], qui remontait à trois siècles, mais conservait des adeptes dans le sud de la Gaule et en Bourgogne. Saint Colomban usa naturellement d'une grande sévérité pour préserver ses ouailles de ces deux dangers spirituels. La discipline de saint Colomban donna de si heureux résultats, que les évêques Francs en adoptèrent l'esprit et la méthode au synode de Chalon-sur-Saône (vers 650). Cela démontre mieux que tout l'influence acquise par le grand apôtre irlandais.

IV

Nous avons tenu nos lecteurs au courant des théories soutenues par M. A. Schachmatov sur les anciennes relations des Slaves et des Celtes et sur la présence de ces derniers aux bords de la Baltique, dans les bassins de la Duna et du Memel (v. *Rev. Celtique*, t. XXXII, p. 504 et t. XXXIII, p. 391). Les Vendes (Οὐενεδαι de Ptolémée) seraient tout simplement des Celtes, et aussi les Estes, dont la langue, au dire de Tacite, se rapprochait de celle des Bretons (*Aestii... quibus... lingua Britannicae propior*, Germ. 45). Ces théories, qui ne sont d'ailleurs pas nouvelles[2], n'ont pas manqué de provoquer des discussions de la part des slavisants. Dans le tome VI [1913] du Rocznik Slawistyczny (*Revue Slavistique*, publiée à Cracovie), p. 172-214, M. Max Vasmer prend longuement à parti M. Schachmatov et lui oppose une série d'arguments qui rejoignent et fortifient ceux qui ont été présentés ici même dans les comptes rendus précités. M. Vasmer ne croit pas à la celticité du

1. Photin, évêque de Sirmium (en 342) et Bonose, évêque de Sardique (vers 380) niaient la virginité de Marie et contestaient par suite la divinité du Christ. Photin condamné au concile de Sirmium (en 351) mourut en exil vers 366. Bonose fut frappé d'interdit au concile de Capoue (389 ou 390).

2. Déjà en 1881, comme le rappelle M. Buga dans l'article analysé plus loin, la celticité des Estes avait été soutenue par Keltsch (*Nationalität der Aisten und Preussen*, dans l'*Altpreussische Monatsschrift*, XVIII, 538-605). Keltsch allait jusqu'à dire que « presque tous les noms de fleuves et de ruisseaux de Prusse sont encore aujourd'hui celtiques ». Sept ans auparavant, Pierson avait publié dans la *Zeitschrift für preussische Geschichte und Landeskunde*, t. XI [1874], p. 755-760 un article sur les *Spuren des celtischen in der altpreussischen Sprache* ; il y présentait les Estes comme d'origine celtique et expliquait leur langue comme une « Mischsprache » ; quant au vieux-prussien, il y avait découvert 78 mots qu'il tenait pour des emprunts au celtique.

nom des Vendes (p. 190); il estime que les prétendues correspondances de vocabulaire établies par M. Schachmatov sont insuffisantes à prouver que les Vendes fussent des Celtes (p. 192); il écarte l'hypothèse de mots celtiques empruntés par les Slaves (p. 199), et enfin, en ce qui concerne la toponomastique, il condamne les rapprochements proposés par M. Schachmatov (p. 206). Après cette critique très poussée, soutenue d'une érudition très riche, il ne reste pas grand' chose des théories de ce dernier.

Déjà dans le même tome du *Rocznik*, p. 1-38, M. Kasimir Buga, s'inspirant des travaux de M. Schachmatov, avait publié les résultats d'une enquête personnelle sur la question : *Kann man Keltenspuren auf baltischem Gebiet nachweisen*? Les conclusions en sont nettement d'accord avec les critiques de M. Vasmer. M. Buga ne croit pas non plus que les Vendes fussent des Celtes, et la phrase de Tacite sur les Estes lui paraît signifier seulement que la langue de ce peuple ressemblait plutôt à une langue celtique qu'à une langue germanique. Si ce n'est pas là l'expression d'un sentiment superficiel, analogue à celui qui ferait juger sur de vagues apparences le breton armoricain plus rapproché de l'allemand que du français, ce peut être le résultat d'une observation très exacte. Les langues baltiques possédaient, au temps de Tacite, la double série des occlusives, sourdes et sonores, représentées à ce moment déjà en germanique par des spirantes et des occlusives sourdes. Ce qui revient à dire que la différence était dans l'existence d'occlusives sonores en baltique et de spirantes en germanique ; sans compter que les occlusives sourdes n'étaient peut-être pas de même nature dans les deux langues. Le système des occlusives devait en revanche être le même en celtique et en baltique. Cela permet d'expliquer la phrase de Tacite, sans conclure à la celticité de la langue des Estes.

M. Buga a repris un à un tous les noms de fleuves et de lieux que M. Schachmatov considère comme d'origine celtique; il en donne la liste, qui est longue, en y ajoutant ses critiques. Aucun nom ne lui paraît résister à l'examen, sauf un, celui de la Vistule, *Viscla* chez Jordanes, plus tard *Wixla* et *Wisla*. Seul, le nom de la Vistule paraît « exclusivement celtique », dit-il, p. 4 ; il est vrai que p. 28 cette celticité ne lui semble plus que « vraisemblable ». Sur quoi repose-t-elle ? si j'ai bien compris, sur ce fait historique, que le bassin inférieur de la Vistule n'a été occupé qu'assez tard par les populations baltiques, postérieurement en tout cas à l'époque de Tacite et de Ptolémée. Mais pourquoi le mot **Vistla* serait-il celtique? Y a-t-il donc en celtique des noms de fleuves

analogues ? La *Weser* que cite M. Holder (t. III, col. 407) a pour nom ancien *Visurgis*, dont le sens, comme l'origine, est inconnu ; et le nom de *Vézeronce* que d'Arbois de Jubainville expliquait par un prototype ligure *Visurontio-* est un nom de lieu, mais pas un nom de fleuve (dans le canton de Morestel, Isère). C'est tout à fait arbitrairement que M. Holder rattache tous ces mots à une prétendue racine **u̯eis-* « couler ». Cette racine n'est pas plus attestée en celtique qu'en germanique, en grec ou en latin. On en fait sortir l'irlandais *fi* « poison » qui est le même mot que le latin *uīrus*, le grec ἰός et paraît tiré d'un thème racine, représenté par le sanskrit *vit* « excrément », d'où dérive aussi le gallois *gwyar* qui ne désigne que du sang, et notamment du sang figé, corrompu. Mais tous ces mots, en y joignant même le nom propre gallois *Gŵy*, nom du fleuve *Wye*, justifient-ils l'hypothèse d'une racine celtique **u̯eis-* « couler » ? Absolument pas. Et même si cette racine était attestée, s'ensuivrait-il que le nom de la Vistule en fût sorti ? Il ne faut pas oublier que les noms de fleuve sont en général l'élément le plus archaïque de l'onomastique, et se renouvellent plus difficilement que tout autre. En Gaule, c'est une minorité de fleuves qui portent des noms celtiques. L'énumération de noms comme *Elauer*, *Icauna*, *Liger*, *Arar*, *Souconna*, *Samara*, *Matrona*, *Sequana*, *Ledus* et tant d'autres qui s'expliquent mal ou même pas du tout par le celtique, est à cet égard bien instructive. Il faudrait nous dire pourquoi des noms celtiques de fleuve se seraient justement conservés sur les bords de la Baltique, où les Celtes, s'ils y sont venus, n'ont jamais fait qu'un séjour éphémère. M. Buga relève lui-même, p. 29, sur le domaine baltique huit noms de fleuve qui présentent un radical *Veis-* ou *Veiš-*. N'est-ce pas une raison pour chercher ailleurs qu'en celtique l'origine du nom de la Vistule ?

V

Le premier cahier du volume VII de Ériu débute par un texte inédit, publié avec traduction anglaise par M. Kuno Meyer, *Aigidecht Aithirni*, « the Guesting of Athirne ». Ce texte, tiré du Book of Leinster, p. 118 a, et du Ms. Harleian 5280 f° 77 a, paraît remonter, quant à la langue, au XIe siècle. Il contient quatre jolis poèmes sur les saisons et cinq autres dont l'interprétation est si malaisée qu'elle a lassé la patiente érudition de l'auteur.

L'article de beaucoup le plus long du cahier est de M. John Mac Neill et consacré à *the authorships and structure of the « Annals of Tigernach »* (p. 30-113). Il comprend quinze chapitres, dont le

treizième fournit un résumé des précédents. Le point de départ des Annales de Tigernach serait un arrangement irlandais de la Chronique d'Eusèbe, telle qu'elle avait été traduite en latin par saint Jérôme; cet arrangement comportait un supplément, où les événements étaient poursuivis jusqu'aux environs de l'année 607 (date de la mort du pape Sabinien). Il fut introduit dans une Chronique irlandaise, compilée vers 712 et où les événements étaient rangés à partir de l'année 431. Antérieurement à l'année 974, il existait deux versions de cette Chronique irlandaise, amplifiée comme nous venons de le dire. L'une de ces versions fut incorporée aux Annales d'Ulster. L'autre devint un des morceaux des Annales de Tigernach, le morceau qui porte le numéro III. Chaque version avait d'ailleurs subi indépendamment des additions ou des abrégements. Pour la partie antérieure à l'année 431, c'est-à-dire pour la partie « pre-Patrician », puisque Patrice vint évangéliser l'Irlande en 432, l'arrangement irlandais de la Chronique d'Eusèbe conservait la disposition en colonnes ; mais on y avait introduit dans l'interligne ou en marge des notes additionnelles tirées de Prosper, d'Orose, d'Isidore, de Bède ; la chronique, ainsi supplémentée, fut ramenée à des paragraphes réguliers, au fur et à mesure que des interpolations nouvelles dérangeaient la symétrie des synchronismes. Le texte prit ainsi avec le temps un faux air d'Annales, que nous lui trouvons déjà dans le morceau I des Annales de Tigernach, tiré du MS. Rawlinson B 502 (XIIe s.) et qui apparaît également avec de nombreuses additions dans le morceau II, conservé dans le manuscrit Rawlinson B 488, du XIVe siècle. Le morceau I va du temps des prophètes Osée, Amos et Isaïe (807 av. J.-C. d'après la Chronique d'Eusèbe) à celui d'Antonin le Pieux (160 de l'ère chrétienne) ; le morceau II de 322 av. J.-C. à 360 après J.-C. Plus tard, ces Annales, d'origine si composite, furent remaniées par un inconnu qui en élimina des détails étrangers à l'Irlande, y ajouta en revanche des faits irlandais, et tenta de les ramener à une chronologie systématique. C'est l'état que nous fait connaître le morceau des Annales de Tigernach que l'on appelle depuis Stokes le fragment de Dublin, parce qu'il est conservé dans le MS. H. 1. 18 de Trinity College; ce morceau va de l'an 34 à l'an 378 après Jésus-Christ. Enfin, les Annales de Tigernach comportent un IVe morceau, comprenant les années 975 à 1178 de notre ère ; c'est la transcription d'une chronique tenue à jour dans le monastère de Clonmacnois et à laquelle collabora Tigernach, qui a donné son nom à l'ensemble. Le travail de M. Mac Neill est d'une minutieuse exégèse ; il rend caduques les

indications données par Wh. Stokes dans son édition des Annales de Tigernach (*Rev. Celt.*, t. XVI, p. 374; t. XVII, p. 6, 119, 337; t. XVIII, p. 9, 150, 267), que M. Mac Neill qualifie d'« unsatisfactory » (p. 45).

Le même cahier de *Ériu* contient encore les articles suivants: de M. Kuno Meyer une note *on Debide rhyme* (p. 10-12); de M. Alfred Anscombe une étude sur les rapports de saint Patrice et de saint Victricius de Rouen (p. 13-17); de M. J. H. Lloyd, une liste de noms de nombre et de bouts de phrases en irlandais tirés d'un ouvrage anglais de 1547 (p. 18-25); deux notes lexicographiques, l'une de miss E. Knott sur *bó thúir* « stall-fed cow », Fled Bricrend, § 9 (p. 26) et l'autre de M. O. Bergin sur l'irlandais moderne *téora* « limit, border », que la forme ancienne *tóra-* oblige à séparer de *tearmann*, gall. *terfyn* (p. 27-29); enfin des notes paléographiques de M. R. I. Best consacrées justement au texte des Annales de Tigernach du MS. Rawlinson B. 502 (p. 114-120).

VI

Il y a dans le numéro 35 de The Celtic Review (vol. IX; January 1914) un article de M. William J. Watson sur *Ciuthach* (p. 193-209). Ciuthach est le nom d'un personnage héroïque, un géant qui joue un grand rôle dans les traditions de l'Écosse occidentale; il n'était pas Gael, et M. Watson le croit d'origine picte. On le voit figurer dans la légende de Finn, dont il est généralement l'ennemi; c'était un séducteur, il enleva Grainne, la maîtresse de Díarmaid, il enleva aussi Emer, la femme d'Ossian. M. Watson reproduit deux récits populaires relatifs à Ciuthach et étudie en même temps le rôle que joue ce personnage dans la toponomastique et dans plusieurs légendes en vers ou en prose du cycle de Finn. Le nom de Ciuthach est orthographié de façons diverses: Cithach, Cithich, Ciach, Ciofach, Keith, etc.

M. Mackinnon continue son édition de la *Gaelic Version of the Thebaid of Statius* (p. 210-225), qu'il mène cette fois jusqu'à la fin des jeux donnés en l'honneur d'Archemorus.

Le même numéro de la *Review* contient, p. 226-246, le texte d'une conférence faite le 20 juin 1913 par M. T. W. Rolleston à l'University College de Londres pour fêter le vingt-et-unième anniversaire de la fondation de l'Irish Literary Society. Le sujet choisi par le conférencier s'intitule : *Twenty-one years of Irish art and thought.* Il intéressera tous les amis de l'Irlande contemporaine.

En appendice (p. 270-288) se poursuit la publication de la *Concise Old-Irish Grammar* de M. J. Pokorny, dont nous parlons dans la Chronique (v. ci-dessus, p. 247).

VII

Dans le fascicule 4 du tome Ier de GADELICA se trouve une série de textes inédits en irlandais moderne, publiés notamment par le directeur du périodique, M. T. F. O'Rahilly. Celui-ci a tiré du MS. 23 D 4 (p. 124) un poème d'amour de 112 vers fort galamment tourné, adressé à une femme « aux seins pointus et brillants » (p. 239-243 : *a bhean na gcioch georrsholus*) ; d'après six manuscrits, il publie p. 244-245 un poème de Seán Clárach (du milieu du XVIIIe s.) et à la page 246-248, une ballade arthurienne, du XVIIe siècle, qui a déjà fait l'objet d'une étude de M. Tom Peete Cross, dans *Modern Philology*, X, 289-299 (v. *Rev. Celt.*, XXXIV, 226) ; mais M. O'Rahilly y ajoute plusieurs renseignements intéressants.

M. O. J. Bergin termine dans le même fascicule son édition du *Pairlement Chloinne Tomáis* (p. 220-235) ; et l'érudit qui signe Tórna continue son étude sur la vie et les œuvres du père Eoghan O'Caoimh (p. 251-259).

A signaler encore : du Rev. G. O'Nolan une note grammaticale sur l'emploi de *ná* dans les « sentences of identification » (p. 237-238) et du Rev. Paul Walsh la publication d'un poème du XVIIes. (p. 249-250) : *olc mo thuras sonn ó Lundain go Cnoc Sambruidh...* « Infortuné mon voyage de Londres à Summerhill... ».

Avec ce fascicule prend fin le premier volume de *Gadelica*, un beau volume de 304 pages, rempli, comme on a pu en juger, de choses intéressantes et neuves : on y trouve de la précision, de la méthode, de l'érudition de bon aloi, toutes les qualités en un mot d'une bonne revue philologique. Ce premier volume fait honneur à l'actif et courageux éditeur de *Gadelica*, M. T. O'Rahilly. Il est d'autant plus juste d'en reconnaitre les mérites que nous recevons de fâcheuses nouvelles sur l'avenir de l'entreprise. Ce qui manque le plus à *Gadelica*, ce sont des appuis financiers. L'intelligence, le zèle et le talent ne suffisent pas à faire marcher une revue. Il faut encore des capitaux pour payer les frais de l'impression. M. T. O'Rahilly nous écrit sa tristesse de voir ses efforts si mal récompensés jusqu'ici : il n'a trouvé, dit-il, que deux souscrip-

teurs en France, et un seulement en Allemagne. Cela n'est pas surprenant, si l'on songe que l'objet de *Gadelica* est uniquement l'irlandais moderne et que la plupart des articles ne contiennent même que l'irlandais. Ce qui peut surprendre davantage, c'est que cette revue ne trouve pas en Irlande les subsides dont elle aurait besoin. Un appel imprimé dont nous avons reçu un exemplaire constate que « outside the city of Dublin *Gadelica* has met with very poor support in Ireland ». Gadelica comptait sur l'appui de la Gaelic League et des collèges universitaires irlandais : « in each case the result has been profoundly discouraging ». Ce serait pourtant aux Irlandais à soutenir *Gadelica*. Nous souhaitons sincèrement à la jeune revue de trouver en Irlande même un Mécène généreux qui lui permette de vivre ; elle le mérite.

J. Vendryes.

VIII

La Revue des Traditions populaires renferme toujours des contributions intéressantes aux études de folklore celtique. Citons dans le t. XXVIII, aux nº 3, 4 et 6, une série de contes bien recueillis par M. Frison : on remarquera un joli groupe d'histoires de sirènes. Plusieurs de ces contes sont construits pour amener un apophtegme moral, un mot humoristique ou un calembour.

IX

Dans Folklore on trouvera au nº 3 du vol. XXLIII un conte recueilli dans l'île de Man, à Peel, par M. S. Morrisson sur le Dooinney-Oie ou homme de nuit, personnage fantastique qui sonne dans une corne magique et vit dans les cavernes : ses apparitions, comme celle des banshees d'Irlande, sont à la fois des avertissements et des présages.

X

La Romania a publié dans son nº 164 (t. XII, p. 518) un très intéressant article de M. Huet sur les rapports du *Lancelot* en prose avec le roman de Raoul de Houdenc, Méraugis de Portlesguez. Pour M. Huet qui examine successivement trois épisodes des deux œuvres, l'auteur du *Lancelot* a dû utiliser Raoul de Houdenc.

XI

Les Analecta Bollandiana contiennent au t. XXXII une série d'excellents comptes rendus de publications intéressant l'hagiographie celtique. Dans le fasc. 1, p. 90, on notera les comptes rendus de l'ouvrage de M. W. Johnson, *Byways in British Archaeology*, et de l'ouvrage de Hugh Williams, *Christianity in Early Britain*. — P. 94 le P. Moretus discute le travail de M. A. Anscombe, *the Pedigree of Patrick*, paru dans *Ériu* au t. VI (1911), p. 117 (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 511). Le P. Moretus rejette la théorie de M. Anscombe d'après laquelle la légende de l'origine juive de S. Patrick serait née d'une confusion entre Juifs et Jutes. Il rejette également les observations apportées par le chanoine Quine sur l'origine de S. Patrick (*Journal of the Waterford and South East of Ireland Archaeological Society*, t. XIV, 1911, p. 169). M. Quine avait prétendu reconnaître le roi Amathée, dont parle la vie de S. Patrick attribuée à Nennius, dans l'*Ammecatus* qui figure sur une inscription latine de Man.

J. Marx.

XII

Le Bulletin du Musée historique de Mulhouse, 1912, contient un article de M. L. G. Werner sur *Mulhouse et ses environs à l'époque romaine*, p. 1 sqq. : d'une ville romaine, il n'y a pas trace ; mais d'un peuplement assez dense les environs de Mulhouse ont fourni des preuves nombreuses, restes de constructions, poteries, objets de toutes sortes, monnaies. La contrée paraît avoir été peuplée de la même façon dès la fin de l'âge du bronze (stations de l'âge du bronze a Riedesheim et Rixheim ; cimetières halstattiens de l'île Napoléon et de Sausheim). — P. 27. Le même auteur (*Note sur une pièce fausse du Musée archéologique*), conteste l'authenticité d'un petit relief, représentant un cavalier terrassant une femme anguipède, qui fit partie de la collection Dollfus (n° 1005). Il l'attribue à un faussaire de Rheinzabern.

XIII

M. J. Szombathy publie dans les Mittheilungen der prähistorischen Kommission der Kais. Akademie der Wissenschaftein, Vienne, II, 2, 1913, un mémoire intitulé *Altertumsfunde aus*

Höhlen bei St Kanzian im osterreichischen Küstenlande. La nécropole de St Kanzian, près Trieste, est la station type de la civilisation halstattienne la plus ancienne. C'est à cette civilisation qu'appartiennent la plupart des restes trouvés dans la Fliegenhöhle, singulier mélange d'objets de bronze de toutes sortes, armes surtout, en morceaux, passés au feu, mêlés à des fragments d'os d'animaux et d'os humains. Le tout était recouvert de pierres accumulées sans ordre. Qu'était-ce ? La décharge d'un ustrinum situé près de là en plein air ? On n'en a pas trace. — La Knochenhöhle contenait cinq squelettes et, près de l'un deux, une situle de bronze, assez simple, mais portant une inscription. De quelque façon qu'on la lise (*.o. .s. tiiąreh* ou *.o. .s. tiiąrene*), c'est aux inscriptions vénètes ou atestines qu'elle fait penser.

XIV

M. J. Gruaz a publié dans la Revue historique vaudoise, 1913 (Extrait, 116 pages) un article sur le *Chasseron et les temples de montagne.* Le musée de Lausanne conserve la plupart des trouvailles qui, à partir de 1850, ont décelé l'existence d'une station et sans doute d'un sanctuaire gallo-romain au sommet du Chasseron. La série des monnaies s'étend de Pompée à Constantin II. L'auteur rappelle le temple de Jupiter au Grand-Saint-Bernard et la découverte du col de Julier.

XV

La Revue du Bas-Poitou, 1913, nous donne un triple mémoire du comte Bégouen, des Dr Loevenhard et Charbonnau-Lassay sur le *Souterrain-refuge de la Haute-Fosse de Mouilleron-en-Pareds* (Vendée). Quelques tessons de poterie commune gallo-romaine en fixent la date première. Ces messieurs étudient le problème chronologique que ces souterrains offrent à notre curiosité ; ils font remonter les plus anciens à la fin de l'indépendance gauloise : l'histoire de Sabinus et d'Eponine fournit un exemple historique et une preuve.

XVI

Les Beiträge zur Anthropologie und urgeschichte Bayerns (XIX, 1913, 1-2) nous donnent, après un article de M. Fastlinger qui traite du *Volkstamm der Hosi* et de l'installation des Bavarois, deux

contributions à l'étude de l'archéologie celtique : H. A. Ried, *Ueber das neuentdeckte Urnengräberfeld in Grünwald bei München* (p. 12 sqq. ; Halstatt A, type céramiques parents du type de Lusace) ; G. v. Merhart, *Gräber mit bemalter Keramik aus Beilngries, Oberpfalz* (p. 37 ; Halstatt C, céramique peinte, claire, blanche et ocre, décor espacé ; carte de répartition de cette céramique à travers la Souabe).

XVII

Dans le VIe Bericht der römisch-germanischen Kommission, 1910-11 (Francfort, 1913), p. 3 sqq., M. Ed. Anthes s'occupe de la *Ringwallforschung und Verwandtes* : les Ringwälle ont été occupés en Allemagne par les derniers Gaulois ; à signaler l'enceinte des *Heidenlöcher*, dans le Palatinat, avec ses caves carrées à murs de pierres sèches ; on les compare aux maisons du Beuvray (p. 21 sq.). M. Anthes traite des Hochäcker (p. 98 sqq.) : datent-ils de l'époque de Hallstatt ? datent-ils de la Tène ? sont-ils en relation avec les tumulus et les *ustrina* hallstattiens ? En sont-ils indépendants ? Les contradictions se balancent sous la plume du rapporteur. — M. G. Kropatschek étudie (p. 50 sqq.) *Das römische Landhaus in Deutschland.* — W. Schmied, *Römische Forschung in Oesterreich*, 1907-1911 (p. 79 sqq.).

M. W. Muller donne une *Bibliographie zur Römisch-Germanischen Forschung für die Jahre 1910-1911* (p. 182 sqq.) qui peut passer pour une bonne bibliographie protohistorique, classée par pays.

XVIII

Le premier fascicule d'une nouvelle publication, le Bibliothèque Pro Alesia, a paru en décembre 1912. Souhaitons-lui bonne chance, patience et longueur de temps. MM. Louis Matruchot, professeur de botanique à la Sorbonne, et Jules Toutain, directeur d'études à l'Écoles des Hautes-Études, vont présider savamment à ses destinées. Pour commencer, M. Robert de Launay publie un mémoire sur *La question des effectifs au siège d'Alésia*, p. 1-17, effectifs romains et effectifs gaulois ; pour calculer la force de l'armée de secours et sa composition, l'auteur tient ingénieusement compte des monnaies perdues par les morts du Mont Rea. Il réduit l'estimation de César à 60000 h. Napoléon s'était arrêté à peu près à ce chiffre pour des raisons militaires.

XIX

The Journal of the Society of Antiquaries of Ireland, 1913, XLIII, 31 mars. — Hamilton Hall, *The Marshall pedigree* (p. 1 sqq.). — G. H. Orpen, *The Earldom of Ulster, I, introduction to the Inquisitions of 1333* (p. 30 sqq.). — W. F. Butler, *The Policy of Surrender and Regrant*, I, avec une carte de l'Irlande sous Henri VIII (p. 47 sqq.). — E. C. R. Armstrong, *A Note as to the Time Heraldry was adopted by the Irish Chiefs* (p. 66 sqq.).

XX

Le Boletin de la real Academia de la Historia nous donne, dans son fascicule de janvier 1913, une note du comte de Cedillo sur les ruines d'Italica (p. 70) ; un article de M. Enrique Romero de Torres sur des *Inscripciones romanas de Bujalana y Córdoba* (p. 72 sqq.) ; un autre du R. P. Fidel Fita sur un *Sarcófago romano, bisomo, de Mérida* (p. 85 sqq., une planche), dont la partie conservée montre un remarquable portrait d'homme.

Dans le fascicule de mars, nous trouvons *Una nueva inscripción romana de la provincia de Orense*, publiée par M. Marcelo Macias (p. 387). Dans les *Noticias*, p. 399 sqq., figurent deux inscriptions, l'une de Gallegos de Argañan (Vitulus *Arreini* f., etc.), l'autre de Ureña (*Acceicum*).

Dans le fascicule de mai, M. Antonio Blásquez, traite de la *Via Romana de Cádiz á Sevilla* (p. 425 sqq.); le R. P. Fidel Fita publie une *Tésera romana de plomo Extremeña* (p. 480 sqq.), funéraire ; M. Juan Sanguino Michel, une note sur des *Antigüedades romanas del cortijo de la Virgines, cerca de Baena*, signalées en 1833, particulièrement intéressante pour l'histoire de la famille de Pompée ; le R. P. Fidel Fita, enfin, un rapport sur les *Excavaciones de Numancia* (p. 487).

H. Hubert.

NÉCROLOGIE

P. W. JOYCE

La mort de P. W. Joyce, survenue le 7 janvier dernier à Rathmines, prive l'Irlande d'un de ses scholars les plus méritants. Né en 1827 à Limerick, Patrick Weston Joyce se tourna de bonne heure vers la carrière des lettres, obtint les grades de Master of Arts et de Doctor of Laws et fut dès 1845 attaché comme « official » à la « Commission of National Education ». Membre de la Royal Irish Academy en 1863, professeur au Government Training College, puis principal de ce même établissement de 1874 à 1893, il fut l'un des commissaires de la publication des *Ancient Laws of Ireland*, une des entreprises les plus importantes de la philologie irlandaise. Il publia lui-même un nombre imposant d'ouvrages, consacrés à l'histoire et à l'archéologie de l'Irlande et qui presque tous atteignirent ou même dépassèrent la deuxième édition. Les deux plus connus sont *a Social History of Ancient Ireland*, en deux volumes (1903 ; v. *Rev. Celtique*, XXIV, 86), dont il donna un abrégé en 1906 (2e édition, 1908), et *the Origin and History of Irish Names of Places*, en trois volumes, dont le premier remonte à 1869 et dont le dernier parut seulement quelques semaines avant sa mort (v. ci-dessus, p. 224). Ce sont de bons ouvrages de vulgarisation, où l'érudition sait se rendre agréable et se mettre à la portée de tous. Joyce, qui s'intéressait vivement aux progrès de l'éducation populaire, écrivit d'ailleurs à l'usage des écoles plusieurs manuels estimés : *a Child's History of Ireland* (down to the death of O'Connell), *a short History of Ireland* (down to 1608), *Outlines of the History of Ireland* (down to 1900), *a Reading book in Irish History*, *a Concise History of Ireland* (down to 1837), *Old Celtic Romances, translated from the Gaelic*, etc. La musique populaire l'intéressait particulièrement : il publia une collection de vieux airs, recueillis par lui-même dans le Sud et l'Ouest de l'île, sous le titre de *Ancient Irish Music : a Collection hitherto*

unpublished of Irish Airs and Songs. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa d'être à la recherche des mélodies populaires. Les questions linguistiques d'autre part ne le laissaient pas indifférent. Il composa une petite *Grammar of the Irish Language*, et l'un de ses ouvrages les plus originaux est consacré à l'anglais parlé en Irlande (*English as we speak it in Ireland*, 2e éd., 1910). On remarquera que la plupart de ses publications datent de la seconde partie de sa carrière ; il écrivit ses principaux ouvrages à un âge où beaucoup d'autres auraient profité d'un repos bien gagné ; il termina la plume à la main une vie consacrée tout entière à l'amour de la science et de son pays. Dans la préface d'un de ses ouvrages, il faisait, à l'imitation des vieux narrateurs irlandais, la déclaration suivante : « The cause of writing this book is to give glory to God, honour to Ireland, and knowledge to those who desire to learn all about the Old Irish People ». On peut lui rendre cette justice qu'il a bien rempli sa tâche.

J. Vendryes.

Le Propriétaire-Gérant, Édouard CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LA VIE LA PLUS ANCIENNE
DE
SAINT SAMSON DE DOL

D'APRÈS DES TRAVAUX RÉCENTS : REMARQUES ET ADDITIONS[1].

La vie la plus ancienne de saint Samson avait été considérée jusqu'ici par tous les critiques comme le monument le plus important de l'hagiographie des Brittons (Gallois, Cornishmen, Bretons-Armoricains), en raison surtout de son ancienneté et de son caractère d'authenticité. Elle a été l'objet de recherches importantes, en particulier, de la part de M. de la Borderie. On ne peut dire néanmoins qn'il ait épuisé le sujet ni qu'il en ait résolu toutes les difficultés : tant s'en faut.

Les travaux cités ici apportent à cette difficile mais importante étude de nouveaux éléments d'investigation, et, à des points de vue divers, d'utiles contributions.

La seule édition dont on disposât jusqu'ici était, en somme, celle de Mabillon (*Acta ss. ord. s. Bened.*, saec. I, p. 179 et suiv.). Le texte en est assez défectueux. Il a cependant été reproduit intégralement par les Bollandistes (*Acta ss.*, VI, juillet). La réimpression de ce tome par Palmé (Paris, 1868) est détestable, et comme le dit l'abbé Duine sans aucune exagération, cousue de fautes. M. Fawtier a donc rendu aux études bretonnes et à l'hagiographie en général, un signalé

1. R. Fawtier, *La vie de saint Samson : Essai de critique hagiographique* (Bibl. Ec. Hautes-Etudes, 1912. — Abbé Duine, *Histoire civile et politique de Dol jusqu'en 1789*, Paris, Champion, 1911 (§§ VI, VII, IX) ; — du même : *Les saints de Domnonée, notes critiques*. Rennes. Bahon-Rault, 1013 ; — du même : *Compte-rendu critique de la vie de saint Samson*, de R. Fawtier (*Annales de Bret.*, 1913, pp. 338-356).

service, en nous donnant un texte à la fois plus abordable et mieux établi. Ce n'est pas une édition critique : l'auteur ne l'a pas tenté, et je ne peux que l'en louer. Il nous donne le texte d'un seul manuscrit, du début du XIe siècle, avec les variantes de dix-neuf autres[1]. La copie dont s'est servi Mabillon a été retrouvée par l'auteur à la Bibliothèque nationale (ms. latin 11771) : c'est une copie fautive, publiée fautivement, nous dit M. Fawtier (p. 85). L'auteur discute aussi la valeur des rédactions postérieures de la vie. Il n'attribue aucune valeur, avec raison, à la compilation galloise du *Book of Llan Dâv*, ni aux passages concernant saint Samson contenus dans les vies d'Iltut, Dubric, Patern. Puisqu'il a cru devoir citer et analyser ces fragments, il est regrettable qu'il ait négligé la *Vita Teliavi* dont j'ai donné le texte d'après l'édition de Gwenogvryn Evans du *Book of Llan Dav*, dans les Annales de Bretagne, avec des notes assez copieuses qui auraient pu lui être utiles, particulièrement en ce qui concerne Patern et Dewi[2]. M. Fawtier fait trop bon marché de la *Vita* du IXe siècle publiée par Dom Plaine[3]. C'est un remaniement à coup sûr du texte de la plus ancienne vie, mais l'auteur avait incontestablement à sa disposition des manuscrits plus anciens que ceux qu'a utilisés M. Fawtier, et pouvant fournir des variantes utiles pour la constitution du texte, et même pour la discussion de l'ancienneté de la vie : j'en donnerai une preuve frappante à propos du nom du comte *Guedianus*. De plus, l'hagiographe a utilisé des traditions historiques qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. Comme le fait remarquer l'abbé Duine, c'est par cette vie que nous connaissons les rapports entre l'abbaye neustrienne de Pental, dépendance de Dol[4], et l'abbaye parisienne de Saint-Germain. Aussi Léopold Delisle a-t-il pu écrire, non sans quelque exagération toutefois, il faut le reconnaître : « à mon avis, cette deuxième

1. Ms. 195 de la Bibl. de Metz. Sur les recherches de l'auteur au sujet des *mss.* de la *Vita S.*, en Angleterre, Belgique, Allemagne ; v. *Ecole pratique des Hautes Études, Annuaire*, 1910-1911, p. 117-119.

2. *Annales de Bret.*, IX, 81, 277, 438, X, 66

3. *Anal. Boll.*, VI, 79-80; 82-150.

4. *Histoire de Dol*, p. 231.

vie qui a joui d'une grande vogue au moyen âge, n'est guère moins ancienne ni moins respectable que la première » (*Congrès scient. de France*, 27e session tenue à Cherbourg en 1860; II, 1861, p. 158 et suiv.). L'œuvre de l'archevêque Baudry même n'était pas inutile à consulter, moins pour sa valeur réelle, que par les variantes qu'elle pouvait présenter.

La question capitale abordée par M. Fawtier est celle de l'ancienneté de la première rédaction ou, ce qui revient au même, de la *véracité* de l'hagiographe. Ce dernier, en effet, nous dit avoir eu à sa disposition une vie du saint écrite par Henoc, cousin de Samson, son compagnon dans ses pérégrinations : c'est sa source écrite. Il a, de plus, interrogé un vieillard de l'île de Bretagne, neveu de Henoc, devenu moine au monastère de Dol, et d'autres personnages religieux qu'il juge bien informés. Enfin il a lui-même voyagé dans l'île, en Galles et en Cornwall. Lorsque ses recherches ont été infructueuses, il l'avoue : *nomen nescio* (Fawtier p. 135. 38) — *nomen scire non potui*[1] — Samson étant mort entre 560 et 570[2], la vie aurait été composée vraisemblablement, en tenant compte des affirmations de l'hagiographe, dans le premier quart ou la première moitié du VIIe siècle. L'auteur connait les œuvres de Grégoire-le-Grand mort en 601. Mgr Duchesne a relevé chez lui une expression qu'il emploie d'ailleurs maladroitement, mais clairement empruntée aux écrits de ce pape[3]. L'abbé Duine en a relevé d'autres[4].

Jusqu'ici les critiques avaient admis la véracité de l'hagiographe. Mgr Duchesne, après avoir établi que la vie avait sûrement été rédigée entre le VIIe et le IXe siècle, incline à croire qu'elle l'a été à une époque assez rapprochée du *commencement de cet intervalle*[5].

1. Il est au contraire, précis lorsqu'il a une source, sans doute écrite. Ainsi (éd. Fawtier, p. 123, 36) il nous dit que Samson ne gouverna pas l'abbaye de Piro plus *d'un an et demi* (*non plus anno et dimidio primatum tenens*).

2. Abbé Duine, *Compte rendu*, p. 336-337, note 6.

3. *Origines du culte chrétien*, 3e éd., p. 254.

4. *Les saints de Domnonée*, p. 6, note 6.

5. *Fastes épisc.*, 2e éd., II, p. 381, note. Cf. Ferdinand Lot, *Mélanges d'hist. bret*, Paris, 1907, p. 169.

M. Fawtier, lui, est d'avis que la date de la composition doit être ramenée au VIIIe-IXe siècle. La vie, pour lui, n'a aucune importance; on n'en peut retirer à peu près rien pour l'histoire bretonne, *sinon que Samson passe à juste titre pour le fondateur de Dol et de Pental* (p. 78); l'hagiographe est un faussaire.

Les arguments de M. Fawtier en faveur de cette thèse assez inattendue sont d'ordre divers.

Il y en a qui n'ont guère d'autre signification que de mettre en relief l'excessive méfiance de M. Fawtier vis-à-vis de l'auteur de la vie. Il a été évidemment, d'avance, fâcheusement impressionné par le fait même d'avoir affaire à un *hagiographe et ce qui plus est*, comme il l'avoue sans détour, *à un hagiographe breton* (p. 56). Si nos hagiographes méritent une place d'honneur dans le martyrologe de la critique, c'est peut-être bien que nos vies de saints sont d'une assez basse époque; la vie de Samson mise à part, les deux plus anciennes ont été rédigées vers la fin du IXe siècle. Il n'est pas impossible, il est même tres probable que nos monastères devaient en posséder d'autres plus documentées et surtout plus anciennes. Il est aujourd'hui impossible d'évaluer les pertes que notre histoire a subies du fait de la destruction de nos monastères lors des incursions des Scandinaves et même de la prise de possession de la péninsule par eux. Une faible partie de nos manuscrits a pu échapper et être emportée à l'étranger. On a, en appareuce, beau jeu, en faisant table rase des vies rédigées aux IXe, Xe, XIe siècles, sous prétexte qu'elles ne s'appuient pas sur des documents écrits antérieurs, que leurs témoignages ne reposent que sur ce qu'on appelle avec une nuance d'ironie, la *tradition*. Assurément la tradition est un fleuve trouble aux eaux contaminées. C'est à la critique d'en clarifier le cours. En ce qui concerne la tradition bretonne armoricaine au IXe- XIe siècle, il ne faut pas oublier qu'elle mérite d'autant plus considération *qu'elle est sans cesse renouvelée* par les relations ininterrompues entre la péninsule armoricaine et la Bretagne insulaire. Du Ve au IXe-Xe siècle, l'Armorique est une dépendance du Cornwall, du pays de Galles, et, par les monastères, jusqu'à un certain point, de

l'Irlande, au point de vue moral et intellectuel. Pendant le ve et vi^e^ siècle, les Bretons d'Armorique ne prennent aucune part à la vie religieuse de la province de Tours dont l'Armorique était une dépendance. Jusqu'au ixe siècle, nos moines ont la tonsure et le vetement insulaire. Jusqu'au xie, comme l'a démontré Lindsay, nos scribes conservent les habitudes d'outre-mer. Si on étudie l'organisation du culte paroissial, particulièrement en Cornwall, on s'aperçoit bien vite que l'influence a été réciproque des deux côtés du détroit. D'ailleurs les relations par mer entre le sud-ouest de l'île, et l'Armorique ont été, on peut le dire, journalières jusqu'à la fin du moyen-âge. M. Fawtier, lui-même, en somme, s'incline devant la tradition, quand il accorde que Samson est le fondateur de Dol et de Pental. Rejetant complètement l'autorité de l'hagiographe, le convainquant de mensonge, ne reconnaissant pas dans le Samson qui signe au Concile de Paris, l'abbé de Dol, il ne peut s'appuyer que sur l'autorité des martyrologes hieronymiens, c'est-à-dire sur des documents du viiie siècle. Si l'hagiographe n'a pas trouvé à Dol même des documents écrits, force nous est d'admettre, comme source des martyrolges, l'odieuse tradition.

Que M. Fawtier se donne la peine de parcourir, je ne dis pas les vies des saints irlandais, auxquels on pourrait aussi reprocher souvent une *garrulitas* qui n'a rien à envier à la *britannica*, mais même les vies des saints anglo-saxons, et il deviendra plus indulgent pour les hagiographes bretons. Je réponds qu'après cette lecture, il sera moins choqué du caractère légendaire du récit du moine de Dol, dans certains passages. Comme le fait remarquer l'abbé Duine, ce n'est nullement une raison pour ne pas croire à la sincérité du narrateur [1]. Quoique Grégoire de Tours raconte de pieuses histoires de toutes les couleurs, on garde confiance dans sa véracité d'historien, *parce qu'on ne saurait reprocher à quelqu'un d'avoir eu la mentalité de son temps*. A ce compte on pourrait récuser le témoignage d'à peu près tous les hagiographes.

1. *Compte rendu*, p. 341-343.

M. Fawtier a contre l'hagiographe des griefs plus précis. Il aurait voulu nous faire croire, dit-il, à des *gesta emendatiora*, lorsqu'il est sûr que cette expression est empruntée à Grégoire-le-Grand (p. 75). Mgr Duchesne qui en sa qualité de *Clericus Aletensis* ne peut être suspect d'indulgence excessive pour l'hagiographe Dolois, n'a pas été autrement ému par cette constatation qu'il a été le premier à faire : c'est tout simplement pour lui une expression *incongrue* dans le récit. L'abbé Duine a supposé non sans vraisemblance, qu'il s'agissait, dans la pensée de l'hagiographe, de la vie rédigée par Henoc, qui lui, écrivait *congruis stilis polite*.

Il est plus difficile de comprendre que M. Fawtier l'accuse d'avoir pris dans des *Litanies* les noms des parents du saint (p. 36, 75). M. Fawtier a mal lu : le texte parle de la messe [1] ; c'est, suivant la juste remarque de l'abbé Duine, une allusion à la lecture des *diptyques* : rien n'était plus naturel que la commémoration des parents de Samson à la messe célébrée près de la tombe du bienheureux [2].

M. Fawtier s'étonne que l'hagiographe ignore le nom du vénérable vieillard d'outre-mer et sache le nom de son oncle, Henoc. Il serait plus juste de dire *qu'il a oublié de nous le donner*. Peut-être d'ailleurs l'omission est-elle imputable à un des manuscrits qui se sont interposés entre la première rédaction et ceux que nous possédons [3]. En tous cas, réplique l'abbé Duine, si l'hagiographe était un faussaire, il n'aurait pas eu plus de scrupule à dénommer un neveu qu'un oncle [4].

M. Fawtier est encore plus mal inspiré (p. 76) quand il annonce que l'hagiographe ne sait même pas quel jour est mort le saint. En supposant qu'il écrivît au VIIIe-IXe siècle, lui, moine de Dol, rédigeant son récit sur l'ordre de son

1. Ed. Fawtier, p. 99, s : *et in nominibus offerentium utrorumque parentum nomina singula juxta sancti Samsonis altare ad missam cantandam legere quammultis vicibus audivi.*

2. *Compte rendu*, p. 338.

3. De même, la vie du IXe siècle, publiée par dom Plaine, ne donne pas l'*Arx Etri* où a séjourné Samson en Irlande (v. plus bas). Or, ce nom a une réelle importance et devait se trouver dans la relation de Henoc.

4. *Compte rendu*, p. 338.

abbé et évêque, ne pouvait ignorer une date sacrée, qui s'était transmise avec d'autant plus de fidélité qu'elle était sûrement entrée dans la liturgie du monastère. Le *Liber secundus* est justement une prédication pour la *magnifica ac sancta* ANNUALISQUE *sollemnitas* [1]. La date du V. KAL AUG. devait sans doute être marquée à l'*Incipit* de la *Vita*, dit l'abbé Duine. Il répond à l'assertion de M. Fawtier par un argument sans réplique : « L'ignorance de l'hagiographe sur ce point est impossible, puisque *cet hagiographe, dans l'hypothèse du critique, écrivait postérieurement aux martyrologes hiéronymiens qui mentionnent Samson* » [2].

Un autre indice du défaut d'information de l'hagiographe pour M. Fawtier (p. 75), c'est qu'il ne sait rien, sauf la fondation de Dol, du rôle de Samson en Armorique, *car il ne nous en raconte qu'un trait qui se passe en France* (il s'agit de la fondation de Pental). On pourrait se contenter de répondre que beaucoup de vies de saints d'une haute antiquité et d'une incontestable authenticité sont d'une désespérante pauvreté en événements historiques. C'est le cas, par exemple, de la vie la plus ancienne de sainte Brigitte, écrite cependant au VIe-VIIe siècle. Les hagiographes sont surtout préoccupés d'exalter les vertus chrétiennes de leurs héros et ont pour but principal, unique même souvent, l'édification des fidèles. Des événements de leur temps qui, pour nous, seraient d'un intérêt passionnant ne les préoccupent pas : et puis à quoi bon en entretenir leurs contemporains qui les connaissent aussi bien qu'eux ? M. Fawtier oublie d'ailleurs qu'un peu plus haut (p. 70), il semble attacher lui-même une grande importance a un événement historique que nous ne connaissons que par l'hagiographe : l'histoire de Iudwal, le renversement de Commor, *toute une révolution qui se passe en Armorique.* Il est vrai qu'ici même M. Fawtier croit trouver un argument nouveau pour justifier sa suspicion à l'égard de la sincérité du pauvre moine. Comment se fait-il, dit M. Fawtier, que Grégoire de Tours n'en parle pas ? Nous savons, en réalité, fort

1. Ed. Fawtier, p. 157. 2.
2. *Compte rendu*, p. 341.

peu de chose de l'histoire des Bretons, dans son ensemble, à l'époque même de Grégoire de Tours. Grégoire est assez bien renseigné sur les événements qui se passent dans le sud-est de la péninsule, en raison des luttes des Bretons du Vannetais qui mettent en danger de ce côté la domination franque. Pour le reste de la péninsule, c'est la nuit si on ne tient pas compte du récit de notre hagiographe. La *Domnonia* semble être restée en dehors des guerres contre les Francs et paraît reconnaître sans difficulté la suzeraineté de leurs rois.

Pour moi, l'adversaire de Iudwal n'est nullement le Cunomorus de Grégoire, celui qui lutte avec Chramne contre Clotaire.

D'abord le nom est différent. Tous les manuscrits appellent le tyran Commorus. Ce nom est composé à l'aide de la particule intensive *com-*, jointe directement au nom suivant : cf. *Commaglo-s* donnant *Commel* aujourd'hui dans *Saint-Caradec-Trégomel* (Morbihan). En contraire *Cuno-maglo-s* est un nom composé de deux termes [1] et a évolué en *Con-vel* : *Plou-gonvel* (Finistère). Iudwal ne peut en aucune façon être identifié avec le Vidimaclus de Grégoire de Tours. *Vidimaclus*, (à lire *Vidimaglus* pour un plus ancien *Vidu-maglo-s*) apparaît seulement en 587, et combat avec Werocus, chef des Bretons du Vannetais contre les Francs. Sans parler de l'invraisemblence historique, il y a à cette identification une impossibilité linguistique. Lorsque le nom complet, à deux termes, d'un personnage breton, se présente, comme c'est souvent le cas, sous la forme hypocoristique, c'est le premier terme qui reste avec un suffixe de dérivations qui est le plus souvent *-oc* ; parfois il est précédé de *to-* : *Brigo-maglo-s* (*Briavael* en Galles), *Brioc* (Saint-Brieuc), *To-Brioc* (*Llan-Dyvriog* en Galles). Mais jamais on ne voit donner au même personnage deux noms dont le second terme est différent. Que l'on corrige *Vidimaglus* en *Iud-maglus*, ce sera toujours un personnage entièrement différent de *Iud-wal*.

1. *Cuno-*, qui a donné le dérivé *Cunan*, *Conan*, signifie *élevé* ; *maglo-s* a le sens de chef, roi.

Loin d'affaiblir l'autorité de l'hagiographe, le récit de l'épisode de Iudwal, pour moi, la rehausse singulièrement : il explique admirablement des faits certains qui sans cela resteraient obscurs. La captivité de Iudwal à la cour de Childebert est un indice que Commor, loin d'être en lutte contre les Francs, continue à l'égard de leurs rois les traditions de soumission de la Domnonia. Il a sans doute réussi à rendre suspect le prince dont il a tué le père et, par ses artifices, il se protège contre un retour de la fortune, en le faisant tenir en captivité à la cour du roi franc. L'intervention de Samson en faveur du roi légitime auprès du suzerain est une preuve de la grande autorité qu'il a su acquérir parmi les populations restées sous le joug du tyran. Il gagne la faveur du roi par ses qualités personnelles. Dès lors, la fondation de Pental, sur la basse Seine, par suite de donations royales, n'a rien d'extraordinaire, tandis qu'autrement le voyage même de Samson est sans cause et la constitution d'une dépendance de Dol, à l'extrémité opposée de la Neustrie, parfaitement inexplicable. La part prise par Samson à la lutte victorieuse de Judwal contre Commor a contribué sans doute à grandir encore la personne de Samson et à préparer les hautes destinées du monastère de Dol [1].

La question la plus importante soulevée par M. Fawtier est celle de l'épiscopat de Samson (p. 50 et suiv., p. 63-64). Il lui dénie la qualité d'évêque en s'appuyant sur deux rédactions du martyrologe hiéronymien.

Dans l'œuvre écrite peu après 772, Samson est appelé *confesseur* ; dans l'autre qui date de 772 [2], et provient de l'abbaye de Fontenelle, voisine de Pental sur la basse Seine, il est qualifié d'*abbé*. Je me contenterai de reproduire ici les explications de l'abbé Duine [3]. « De la première rédaction il n'y a nullement à s'émouvoir. D'autres personnages qui furent

1. La tendance des rois de Domnonée a été évidemment de donner la prééminence au monastère qu'ils préféraient et la plus haute juridiction à l'abbé-évêque qui le gouvernait. C'est ce qu'avaient fait les chefs gallois.

2. Duchesne, *Les anciens catal. ép. de la province de Tours*, p. 95, nota 1.

3. *Compte rendu*, p. 346-348.

indubitablement évêques reçoivent purement le titre de *confesseurs* dans le martyrologe hiéronymien : quelquefois même on se contente d'y inscrire leur nom [1].

« D'ailleurs dans les documents de ce genre, il faut toujours compter avec les oublis de l'auteur et les distractions des copistes. Ceux qui ont pratiqué les vieux calendriers liturgiques en savent quelque chose. Mais le second cas, qui s'exprime dans la formule : *Dolo monasterio depositio sancti Samsonis abbatis* avait fortement contrarié La Borderie, dont la réponse est malheureusement ruinée par l'argumentation de M. Fawtier. De nouvelles remarques s'imposent: il est certain, que dans ce texte le titre d'*abbé* est commandé par celui de *monastère*; or, pour Dol, cette qualification de monastère étant juste et notoire au VIIIe siècle, le rédacteur se croit parfaitement en règle en donnant à Samson la qualité d'*abbé* [2]. Qui oserait supposer que les martyrologistes lisaient les vies de tous les héros qu'ils cataloguaient ? A moins d'être initié aux particularités ecclésiastiques de la Domnonée, le rédacteur ne pouvait supposer que le chef d'une abbaye eût la dignité épiscopale. Il devait d'autant moins deviner la vérité sur ce point, qu'au milieu du VIIIe siècle, l'évêque du monastère de Saint-Samson ne songeait guère à parcourir la Neustrie, les Bretons formant alors un monde à part en hostilité avec les Francs. » L'abbé Duine ajoute à ce sujet une importante remarque : c'est que probablement l'archevêque de Rouen considérait à cette époque le territoire samsonien de Pental comme dépendant de sa juridiction. Saint Ouen, archevêque de Rouen, donne l'abbatiat de Pental à Saint Germer, vers le milieu du VIIIe siècle. D'après la vie de Saint Germer, le monastère comptait un grand nombre de moines, et l'archevêque de Rouen y venait comme dans une maison soumise à son aurorité [3]. Dans une réunion

1. Duine renvoie ici aux *Martyrologia hieronymiana contracta* à la fin du tome VI, de juin des *Actes ss. o. s. Bened.*, p. 20, 27, 49.

2. Même après les événements du milieu du IXe siècle, et la constitution à Dol d'un véritable évêché au sens gallo-romain du mot, le titre de *monasterium sancti Samsonis* persista pendant toute la durée de l'archevêché breton (Duine, *Histoire civ. et pol. de Dol*. p. 244).

3. *Vita Geremari*, antérieure à 851, publiée par Bruno Krusch dans les *Mon. Germ. Hist. script. rer. meroving.* IV, p. 630, n° 8, 10, p. 631, n° 12.

ecclésiastique de Rouen qui se tint en 688 ou 689, d'après Mgr Duchesne et où figurait sans doute l'abbé de Pental, parmi les quatre abbés présents aucun ne porte un nom breton [1].

Ce qui diminue encore la valeur de l'argumentation de M. Fawtier, c'est que le ms. de 772 n'est qu'une copie qui représente un travail original des moines de Fontenelle, et il est fort possible que la rédaction primitive accordât à Samson le titre d'évêque que lui donnent les versions postérieures du martyrologe hiéronymien. A ce propos, l'abbé Duine cite un exemple bien propre à rendre circonspect, lorsqu'on est en présence d'omissions de ce genre. Dans un livre d'heures dolois de la fin du XIVe siècle, on mentionne la fête *Gobriani abbatis*. Or, en ces temps, la légende de Gobrien, reçue à Dol, racontait positivement que ce saint avait eu le caractère épiscopal et qu'il fut consacré par l'archevêque de Bretagne.

En fin de compte, il me paraît bien difficile de ne pas identifier notre saint avec le Samson qui signe parmi les évêques du concile de Paris tenu entre 556 et 573. Sa présence à Paris vers cette époque pouvant être considérée comme certaine, aucun autre Samson évêque ne pouvant être signalé en Gaule à ce moment, ce serait aller contre la vraisemblance que de le nier.

A la question de l'épiscopat de Samson, se lie celle des abbés-évêques [2]. M. Fawtier nie leur existence en Gaule, *sans excepter la Bretagne*, et n'en reconnaît qu'en Irlande. C'est aller contre l'évidence pour la Bretagne, le Cornwall et le pays de Galles. Le *papa Tigernomalus* à qui s'adresse l'hagiographe est qualifié par lui de : *sedis apostolicae episcope*. Or, l'hagiographe est au monastère de Dol ; il nous dit que Samson est inhumé *apud nos* (Lib. I, 61 ; cf. 2); Tigernomalus est son chef, son abbé : c'est sur son ordre, par obéissance, qu'il écrit (Lib. I, 1). Un autre abbé-évêque de Dol, Leucher, nous est connu. C'est aussi aller contre toute vraisemblance que de contester l'existence d'abbés-évêques à Saint Brieuc et Tréguier. Pour Tré-

1. *Compte rendu*, p. 347, note 2.

2. Sur les réserves à faire sur l'emploi de ce titre, cf. Duine, *Compte-rendu*, p. 351, note 1.

guier, les noms actuels ont même force de preuve; le siège de l'antique monastère, la ville actuelle de Tréguier, n'est connu en breton que sous le nom de *Lan-Dreger* (monasterium *Tricorium*); le *pagus*, devenu diocèse, s'appelle *Treger*. Ici nous touchons du doigt en quelque sorte l'une des formes d'évolution du monastère en diocèse. Le monastère de Tutwal a été fondé comme centre religieux d'une tribu ou d'un *pagus* [1], le *pagus Tricorius* (v. plus bas à propos du *pagus Tricurius* du Cornwall), et a pris son nom. Avec la prédication et les donations, ce noyau s'est accru et, au IXe siècle, le diocèse était de fait à peu près constitué : Nomenoe n'aura fait que lui donner une existence légale. Le bon sens d'ailleurs, à défaut d'autre raison, indique que près de la moitié de la zone bretonnante n'a pu rester sans évêque du Ve au IXe siècle.

En Cornwall, la lettre de Kenstec à l'archevêque Ceolnoth (833-870) est décisive : *Ego Kenstee . . .[ad] episcopalem sedem in gente Cornubia in monasterio quod lingua Brettonum appellatur Dinurrin electus* [2]. Il me paraît également certain, comme à l'abbé Duine, que le monastère-évêché de Lan-Alet (*Lan-Aletensis monasterii episcopus*) est Sant-Germans [3]. Pour plus de détails, sur les monastères-évêchés en Cornwall, je renvoie au travail du Rev. Taylor du numéro précédent de la *Revue Celtique* sur ce sujet.

En Galles, il est incontestable qu'à l'époque historique, c'est l'évêque avec un diocèse et une juridiction définie qui apparaît : le diocèse est co-extensif avec la principauté. Mais il y avait eu sûrement une époque où ces abbés de monastères avaient la dignité épiscopale, sans diocèse. Il y a un écho de cet état de choses, dans les vies légendaires de saint David, saint Teliaw, saint Patern, comme le fait justement remarquer Haddan [4]. Ce sont sans doute les princes gallois eux-mêmes qui ont le plus contribué au nouvel état de choses : ils ont tenu à

1. La constitution du monastère de Dol a été plus laborieuse, parce que il me semble pas qu'il y ait eu dans le pays de *pagus* bien défini.

2. Haddan and Stubbs, *Councils*, I, p. 675. Il faut lire probablement : *Din-uurin* : cf. *Llan-wrin* en Galles.

3. Duine, *Compte rendu*, p. 351, note 1.

4. Haddan and Stubbs, *Councils*, II, p. 142-149.

ce que l'abbé d'un monastère qui avait leurs préférences eût l'autorité religieuse sur tout leur royaume, par conséquent sur les autres abbés de la même zone. Le siège de ces évêques a toujours été d'abord un monastère, et c'est le monastère qui constituait le principal centre religieux du diocèse. Le système irlandais pur, qui donne le gouvernement aux abbés, avec des évêques comme subordonnés, remplissant les fonctions épiscopales sans avoir de juridiction, a-t-il existé en Galles? C'est possible, mais il n'en est pas resté de traces. Quant à l'existence d'abbés-évêques, à côté de l'évêque du diocèse, il est difficile de la mettre en doute, puisque les Lois galloises signalent *sept demeures épiscopales* (*septem sunt domus episcopales* : *Leges Wallicae*, XVIII), en Demetia. Nous verrons plus loin que saint *Doccu* qui a donné son nom à *Llan-dochau*, aujourd'hui simple paroisse près Cardiff, était abbé et évêque.

En somme, aucun des arguments de M. Fawtier examinés jusqu'ici n'ébranle sérieusement l'autorité de la *Vita Samsonis*.

J'arrive maintenant à une question que M. Fawtier a abordée fatalement avec une préparation insuffisante, ce qui a contribué à le rendre quelquefois téméraire, question d'une grande importance même au point de vue de la véracité de l'hagiographe et de la sûreté de ses sources : celle des noms propres d'hommes et de lieux.

Le père de Samson s'appelle *Ammon* ou *Amon* ; sa mère, *Anna*. M. Fawtier est fâcheusement impressionné par le caractère biblique de ces noms (p. 35). Cette impression d'inquiétude s'accroît, dit-il, lorsqu'on constate que le miracle qui précède la naissance du saint, l'histoire de la stérilité de sa mère Anna, est un simple emprunt à l'histoire d'Anna, mère de la Vierge Marie (p. 36). M. Fawtier s'est ému bien à tort. Tout d'abord, une naissance miraculeuse pour des saints est chose banale, presque obligée. J'irai jusqu'à admettre avec M. Fawtier que le nom d'Anna ait induit, non point probablement Henoc, mais un des admirateurs du saint plus éloigné des des événements, à crier au miracle pour la naissance tardive de Samson et à instituer ainsi un parallélisme flatteur pour le

héros. Mais lorsqu'on regarde de plus près le texte, on s'aperçoit bien vite qu'on est en réalité en présence d'un fait qui n'a rien de surprenant. On a même là, il me semble, une preuve frappante de la véracité de l'hagiographe ; l'évènement est hors de proportion avec les exagérations du commentaire : l'hagiographe nous donne impartialement l'histoire vraie et la légende [1]. En effet, si Ammon et Anna sont inquiets au sujet de leur postérité, c'est qu'Afrella sœur d'Anna a eu trois fils, tandis qu'Anna reste stérile, et cependant, nous dit l'hagiographe, *elle n'était pas plus âgée que sa sœur* [2]. D'ailleurs ce qui le confirme surabondamment et prouve que les deux époux n'étaient nullement dans un âge avancé, *c'est qu'après Samson ils eurent encore quatre fils et une fille* (Lib. I, p. 29),

Quant au caractère biblique du nom, il cadre parfaitement avec celui de Samson. On trouve encore aujourd'hui en Bretagne des noms bibliques avec des formes remontant clairement à l'époque du vieux-breton [3]. En revanche, il me paraît certain que c'est une fausse analogie qui a porté, peut-être les contemporains de Samson, sinon ses parents, ou tout au moins les gens de la génération suivante, à voir dans les noms d'Anna et d'Ammon des noms bibliques. Ces noms, en effet, sont incontestablement celtiques. Ils se trouvent dans plusieurs inscriptions latines. Holder (*Alt. celt. Sprachschatz*) à qui je me contente de renvoyer pour les sources, notamment au supplément, en donne sous *Anna* plusieurs exemples. Ce qui d'ailleurs est, s'il est possible, encore plus démonstratif, c'est que dans les Généalogies galloises du xe siècle, *Anna* est femme de *Beli* et mère d'Aballach [4]. *Ammo(n)* est également

1. Comme l'a fait remarquer Dom Plaine, l'histoire des verges, qui repose sur un usage réel et bien brittonique. se retrouve dans la vie de saint Brieuc (cf. J. Loth, *L'émigr. bret.* p. 244. *Revue Celt.* XI, p. 377, 378).

2. Desperato itaque femini uteri fœtum, *non pro ætatis sed naturae inequa litate cum sua sorore.*

3. *Salaun* (*Salamun* = *Salomōnem*) ; *Samzun* (*Samsōnem*) ; *Jegu*, *Jagu* (*Iacōbus*) ; *Mazeo*, *Maheo* (*Matheus*) ; *Mazeas* (*Mathias*). *Sawyl* = *Samuel*; *Dewi* = David.

4. J. Loth, *Mabin.* 2e éd. II, p. 336.

très conu : *Esciggorix Ammonis f.* — *Ammo* fecit — *Ammoni Drapponis filio* [1]. Il y a même une inscription véritablement surprenante qui tendrait à faire croire que le couple *Ammon-Anna* reposait sur une tradition vieille-celtique (C. I. L. III, 8240) : *Anna Sammonis coiux*. On peut, en effet, facilement supposer qu'*Ammon* est pour *Hammon*, forme régulièrement évoluée, au plus tard, au ve siècle de *Sammon* (cf. dans la vie : *Abrinum* mare, à côté de *Habrinum* = *Sabrinum*).

Le nom du diacre *Henoc* n'a rien de biblique ; il est d'ailleurs hors de discussion. Il remonte à un vieux celtique *Senāco-s* [2], (irlandais *Senach*).

Afrella et *Umbrafel* ou *Umbraphel* sont moins limpides, mais n'avons-nous pas dans l'onosmatique celtique ou simplement brittonique, dans des documents plus récents, bon nombre de noms authentiques, dont le sens et parfois même la formation nous échappe ? La présence de *-fr-* dans *Afrella*, au VI-VIIe siècle, n'a rien de surprenant. Les spirantes évoluées de consonnes vieilles celtiques se montrent déjà à cette époque : on a *Lunarhi* pour *Lunarci* dans une inscription chrétienne de Grande-Bretagne (*Lunarhi Cocci*) ; *Broho-magli* pour *Brocco-magli* [3] : *Fr-* remonté ordinairement à *-sr-* ou *-spr.* (ou, en composition *-d* + *pr*) : *Afrella* peut aussi être un nom composé. En tout cas, il n'est pas plus extraordinaire que *Afroc* qui apparaît dans deux chartes du cartulaire de Redon : Ran-*afroc* en 846, et *Afroc* testis [4]. Il n'est pas inutile de remarquer que *-ell* (*ellā* ou *illā*) est un suffixe féminin en gallois [5].

Enfin il est possible qu'*Afrella* soit le produit d'une mauvaise lecture. Je serais tenté de supposer qu'il y a eu dans le ms. primitif *Avrella* pour *Aurelia* ; *Aurelius*, *Aurelianus* étaient des noms fort connus et honorablement portés chez les Brittons.

1. La forme *Ammwn* des hagiographes gallois n'est pas ancienne et est sans autorité. La terminaison *-on*, en gallois, conserve son *o* régulièrement.

2. *Inscr. Brit. Chr.* : *Senacus* (cf. J. Loth, *Chrest.*, p. 47.)

3. *Ibid.* 158 ; au VIIIe siècle, on a *Brohcmail* (J. Loth, *Mabin.* 2e éd. II, p. 345, note 4).

4. J. Loth, *Chrest*, p. 105.

5. La terminaison *-ell* (si c'en est une) n'est pas rare en gallois, et est *féminine*.

Umbrafel me paraît à décomposer en *ambi-ro-fel-*. Le suffixe vieux-celtique *ambi-ro-* est largement représenté en brittonique, et en irlandais (vieux-goidélique : *embi-ro-*). En gallois, le vieux-brittonique et gaulois *ambi-*, se présente sous deux formes *am-*, et *ym-*. Cette dernière forme est régulière avec les racines ou thèmes verbaux, notamment avec les substantifs verbaux, mais il y a eu de bonne heure mélange entre les deux formes : ainsi dans les Lois, *emrecholl* au lieu d'*am-ry-goll* [1] (*ambi-ro-coll-*). *Ym* se prononce à peu près *öm* et se prononçait sûrement ainsi à l'époque où écrivait l'hagiographe. Au VIIe siècle, on a été fort embarrssé pour exprimer ce son, comme on l'a été au XIe siècle, en Bretagne pour *ö* long : en Bretagne, on l'écrit *u* ou *o*. L'hagiographe a choisi *u* qui se rapprochait davantage de *ö*. La graphie *umb-* est donc parfaitement justifiée [2]. Quant à la forme *ra-* pour *ro-*, elle est à cette époque très régulière. Cf. *Catamanus* pour *Catu-mano-s*, (*Cadvan*, roi de Powys, fin VIe et commencement du VIIe siècle : Hübner, *Inscr. Br. ch.* ; cf. J. Rhŷs, *Lectures*, 2e éd., 160, 161, 364). Quant à *-fel*, je ne vois guère de racine de ce genre que dans le dérivé *feleic*, qui apparaît dans le Livre de Taliessin (Skene, *F. a. B.* II, p. 188, 14, 15) et qu'on traduit par prince : le sens n'en est pas certain. Comme pour *Afrella*, il est possible qu'il y ait eu une faute de lecture : *umb-ra-sel* [3] ou *umb-ra-wel*, (*qui regarde* ou *qui voit très-bien*). Ce nom conviendrait remarquablement à la condition des parents de la famille de Samson qualifiés d'*altrices regum*. Deux manuscrits portant *ältores*, je crois que le manuscrit primitif devait porter *altores et altrices regum*, ce qui comprend la famille paternelle et maternelle. Il est probable, comme l'a supposé M. Fawtier, qu'il faut entendre par là les dignitaires chargés d'élever les enfants des rois, les **altravon-es* (gallois *alltraw*, plur. *alltrawon*).

On remarquera que *Umbrafel* n'a pas de terminaison, même

1. Ce mot a le sens de *perte complète* (ap. Sil van Evans, *Welsh Dict.*).

2. La forme galloise *amra-vael*, varié, différent, a été précédée par *am-ry-vael* (*ry* : prononcez *rö*) ; c'est un fait d'assimilation peu ancien ; cf. *am-ry-fus*, *am-ry-wedd* etc.

3. Il y a dans le *Mab*, de Kulhwch un personnage du nom de *Sel*, fils de *Sel-gi*.

latine. Au VIIe siècle, toutes les finales étaient déjà tombées. Dans une charte anglo-saxonne de 682, le nom breton d'une terre en Somerset est *Cruc Tàn*, en anglo-saxon *Cryc Beorh*: *cruc* = *vieux celtique *croucio-* (irl. *crúach*) [1].

Le nom du chef des adorateurs de la pierre dressée, en Cornwall, leur comte, est *Guedianus* ou *Goedianus* dans le ms. principal de M. Fawtier et même dans les dix-neuf autres. Il y avait là, à n'en juger que par ces mss., un argument en faveur de la thèse de l'auteur; car, *Guedianus* est une forme qui ne peut être antérieure au IXe-Xe siècle. En Bretagne armoricaine, le *w-* initial, ne s'écrit *gu-*, *guu-* que vers la fin du IXe siècle et n'est régulier qu'au Xe. En Cornwall, on trouve *w-* et *gw-* au Xe siecle. En Galles, la mutation écrite est plus ancienne. Mais la forme du VIe et VIIe siècle, comme m'en a fait souvenir l'abbé Duine à qui j'avais confié mes scupules à se sujet, se trouve dans le *Vita* du IXe siècle publiée par Dom Plaine [2], et même dans Baudry. Les *mss.* dont cette *vita* et Baudry même se sont servis, étaient plus anciens que les nôtres. La forme chez eux est *Widianus*. M. Fawtier, très atteint par la mode du jour, voit dans cette histoire de Guedianus *une légende topographique*. Pourquoi ? Parce qu'il y a en Cornwall, une paroisse de *Gwythian* ou *Saint Gwythian*: or, Gwythian est dans la *hundred* du *Penwith*, dans l'extrême sud et non dans le *pagus Tricurius* où a lieu l'évènement. Le nom de *Wedian* était un nom aussi connu en Bretagne qu'en Cornwall [3].

Isanus est un nom bien connu. Un Isanus apparaît donnant son nom à un monastère dans *Llan-Issan* (*Book of Llan Dàv*, p. 56, 62, 124, 255, 287) siège d'un évêché, d'après les Lois. Quant a *Atoclius*, sa composition n'est pas claire, mais il n'y a aucune raison de mettre un doute sur sa celticité [4].

1. J. Loth. Le *brittonique en Somerset à la fin du VIIe et dans le cours du VIIIe siècle* (*Revue Celt.* XX, 340.

2. *Anal. Boll.* VI, p. 169.

3. J. Loth, *Les noms des saints bretons* p. 45 ; p. 152. Le rapppochement avec *gweddi* est à supprimer.

4. *Atoclius* peut être décomposé en *ato-* (cf. *Ato-biles* (Autun), *Atoo* (Bourges) ap. Holder, *Alt-cel. Spr.*, *suppl.*) et *Clius* peut être pour *Clivus* (gal. *clyw*, = *clevos*, renommée); ou en At-oclius: *ocl* paraît dans *ar-ogl*, parfum; il y a aussi des dérivés en *-ocl*.

Le nom de l'abbé-évêque de Dol *Tigernomalus*, mérite l'attention. C'est en effet, le même nom, *avec la même forme*, qui figure dans une inscription chrétienne du Cornwall, trouvée à Saint-Cubert : les caractères, d'après Hübner sont du VIe-VIIe siècle (Cf. J. Rhys *Lectures*, 2e éd., p. 403) : Conetoci fili *Tigernomalus*. On est généralement d'avis que *Tigernomali* est pour *Tigernomagli* (*Tigernomaglus* est le nom d'un compagnon de saint Paul Aurélien) : *tegèrno-* signifie *chef*, *maître*, et *maglo-s*, prince, roi. Il n'est pas cependant sûr que le second terme ici soit *maglo-s*, en raison de la concordance de la forme cornique et de la forme bretonne, évidemment indépendantes l'une de l'autre.

Le mot *Privatus* par lequel est désigné le premier homme qu'ait aperçu Samson en débarquant sur le rivage de l'Armorique, a été jusqu'ici considéré comme un nom propre (*vidit ad ostium mansiunculi* PRIVATUM *plorantem*. La Vita du IXe donne *Privatum nomine*. Pour M. Fawtier, *privatus* est un terme signifiant *leude*; l'abbé Duine a vainement cherché ce sens à *privatus*: ce vocable désigne un *particulier*, et rien de de plus [1]. *Privatus*, comme nom propre, se trouve souvent dans le *Corpus Inscr. Lat.* L'abbé Duine cite en outre l'hérétique *Privatus* ; un *Privatus* abbé, mentionné dans les lettres de Grégoire-le-Grand ; un autre *Privatus*, évêque du Gévaudan, mentionné par Grégoire-de-Tours. J'ajouterai que *privatus* a donné, en gallois, *priod* et en breton, *pried*, qui appliqué à l'homme indique l'homme marié et, à la femme, la femme légitime [2]. Je serais tenté d'ajouter *virum* au texte : *virum privatum* représenterait exactement le gallois actuel *gwr priod*, homme marié, mari (Vocabulaire cornique du XIe siècle : *gwr priot*), ce que confirme le contexte. Le *privatus*, en effet, attend un secours d'outre-mer pour sa femme atteinte de la lèpre et sa fille possédée du démon.

Quelques-uns des noms de lieux mentionnés dans la Vie sont importants, et méritent d'autant plus l'attention qu'on

1. *Compte rendu* p. 354 et note 1 ; cf. Fawtier, p. 63, note.

2. En breton, le sacrement de mariage est *priedelez*, dérivé de *privatus* par un double suffixe.

n'a pu jusqu'ici les identifier. Samson, étant encore en Galles, accompagne en Irlande des savants irlandais revenant de Rome (*peritissimi Scotti*). Pour M. Fawtier, c'est une *légende topographique*, parce qu'il y avait en Irlande un monastère, donné, d'après la Vie, par l'abbé même à Samson en retour d'une guérison miraculeuse, monastère dont il remet le gouvernement à son oncle Umbrafel. Pour M. Fawtier, c'est l'existence du monastère qui a fait naître l'histoire des voyages qui est, par conséquent, une invention (p. 48).

L'hagiographe ne cite qu'un nom de lieu en Irlande ; ce n'est pas celui du monastère et, à lui seul, il suffit pour démontrer sa sincérité. Il nous dit que Samson a séjourné *in arce Etri* (var. *Aetri*, *Etride*). On l'a cherché de divers côtés. Le *Raith Airthir* dans le comté de Meath, proposé par le R. P. Patrick Moran, ne peut en aucune façon représenter ce nom, linguistiquement. Il ne convient pas davantage au point de vue de la situation. Car, d'après le contexte, l'*arx Etri* est sur la côte tandis que le *Ráith airthir* est dans l'intérieur des terres. Il n'y a pas à s'arrêter à l'argument tiré du fait que Balgriffin, paroisse assez voisine de Ráith airthir, située dans le comté de Dublin, a été sous le vocable de Saint-Samson [1]. Cette église était dédiée aux saints Samson, Doulech et Stapolin. Or, comme *Balgriffin* ou *Bally-Griffin* doit son nom à la famille galloise des Griffin, qui s'y fixa au XIIIe siècle, il est fort possible que le culte de saint Samson dans cette paroisse ait été introduit par eux à la même époque [2]. M. Fawtier signale un *Carn-Sampson* dans le comté d'Antrim, qu'il préférerait; outre que la situation ne conviendrait guère, *carn*, qui signifie *tas*, *amas de rochers*, ne traduit nullement *arx*. Shearman signale

1. L'abbé Duine a signalé le fait d'après O'Hanlon, *Lives of Irish saints*, VII, p. 430.

2. *Shearman's Loca Patriciana*, n° X — *The companions of Saint Fiace* (*Journal of the R. S. of Antiqu. of Irel.* XIV (1870), p. 86). Shearman croit que la dédicace à saint Samson est antérieure au XIIIe siècle sans en donner de raison. Comme me le fait remarquer R. I. Best, *Keeper* de la *National Library*, à Dublin, le savant bien connu, Reeves, dont on connaît la scrupuleuse exactitude, se contente de signaler le fait : *Memoirs of the church of saint Duilech*: *Royal soc. of A. Ir.* VII (1859), p. 143.

aussi un *Bally*[1] *-Samson*, dans le sud du comté de Wexford [2].

L'*arx Etri* est incontestablement *Dún Étair*, identification que m'a suggérée R. I. Best, aujourd'hui le promontoire de Howth, à l'extrémité de la baie de Dublin, dans un site des plus saisissants. Le *Dún* (arx) était sans doute bâti sur le *Benn Étair* (promontoire, pic d'Étar), autour duquel Saint Columba, dans une touchante poésie, se rappelle avec émotion, pendant son exil en Écosse, avoir ramé dans son *currach*. Dans le voisinage se trouvait *Raith Édair*. *Dún* a le sens bien connu de *fort*, *citadelle*, et *ráth* ou *Ráith*, celui de *résidence entourée d'un rempart de terre avec fossé*. *Dún Étair* est signalé dans le *Livre de Leinster*, le *Livre de Lecan* [3]. Le fort d'Étar joue aussi un rôle dans une *saga* du cycle de Cúchulinn [4]. Le *Ráith Edair* figure dans l'*Index* aux *Four masters*, d'où Hogan l'a extrait dans son *Onomasticon Goedelicum*. *Étair* est au génitif ; l'*a* indique la valeur gutturale du groupe *tr-*. La forme *Étri* est vieille-celtique et représente une forme vraiment archaïque d'*Etair*. La forme primitive devait être : nom. *Entro-s*, génit. *Entri* : la chute de *n* dans le groupe *-nt-*, *-ntr-*, amenant l'allongement compensatif de la voyelle précédente accentuée, est très vieille et antérieure aux textes irlandais les plus anciens [5]. Il est possible d'ailleurs qu'un scribe ait négligé un signe d'abréviation sur *Etri* (ētri). *Dún Étair*, par sa situation, répond admirablement aux données de la *Vie*. L'*arx Etri* était sur les bords de la mer ; Samson s'y embarque et retourne dans le sud du pays de Galles *vento aquilone* ; sa navigation dure deux jours. A tout point de vue, le voyage de saint Samson nous apparaît comme une réalité. Il n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. On allait avec la plus grande facilité de Galles en Irlande et réciproquement. Les

1. *Bally* représente l'irl. *baile*, demeure, village, ville, et même *monastère*.

2. *Ibid.* et : *On the celtic races of Great and Lesser Britain* (*Journal of the R. s. a. I.* XV (1882), p. 623).

3. Pour les références, Cf. Hogan, *Onomasticou Goedelicum*.

4. Whitley Stokes, *the Siege of Howth*. (*Revue Celt.* VIII, 47-64, 1887.)

5. Cf. Thurneysen, *Handbuch des Alt-Irischen* p. 124, 33, 207.

rapports étaient incontestablement fréquents entre les monastères irlandais et brittons. A l'époque romaine, il y avait encore au moins deux tribus originaires de l'île de Bretagne, *les Menapii et les Brigantes*, en Irlande. Il y a trace d'établissements permanents des Brittons dans le pays : témoin le *Sailchoet* de Cormac, aujourd'hui *Sollogh oud* en Tipperary. *L'Epistola ad Coroticum* est un témoignage des incursions des Brittons au ve siècle. Les rapports étaient, en effet, tantôt amicaux, tantôt hostiles. J'ai signalé, d'après les annales irlandaises, plusieurs batailles entre *Gaëls* et *Brittons* du VIe au VIIIe siècle en Irlande, une dans le voisinage de Dublin même [1]. Enfin, les *Annales d'Ulster* nous signalent, à l'année 822, la destruction par un chef irlandais d'un monastère d'origine brittonne et peut-être encore, à cette époque, habitée par des Brittons ou en tout cas, très fréquenté par eux : *Gailinne na mBretan* exustum est a Feidhlimtidh cum tota habitatione sua, cum oratorio. *Gailinne na mBretan* ou *Gailinne des Bretons* est Gallen, dans la barronie de Garrycastle en King's County. Le monastère avait été fondé par *Saint Canôc*, mieux *Mo-chonôg*, fils d'un roi de Bretagne [2].

M. Fawtier rejette l'hypothèse qui identifie le monastère de l'abbé Piro, en Galles, où Samson a résidé quelque temps, avec *ynys Pyr* ou Caldy Island, sur les côtes du Pembrokeshire. Il en donne des raisons d'ordre topographique qui paraissent assez plausibles et des raisons d'ordre linguistique. Il fait justement remarquer tout d'abord que le mot *insula*, peut avoir le sens de *maison isolée*, ce qui est juste. C'était peut-être un ermitage. M. Fawtier y voit un monastère d'après ce passage concernant l'*insula* : *nuper fundata a quodam egregio viro* ; mais dans la *Vie*, *fundare* a un autre sens : celui d'*habiter* : *in cujus domo*, ultra mare, ipse solus Samson *fundaverat* [3], Lib. I, 2). Comme le scribe est de langue brittonique, il ne faut pas oublier non plus qu'*insula* peut traduire le vieux-cel-

1. *Les Bretons insulaires en Irlande*, *Revue celtique* XVIII, p. 304.
2. J. Loth, *Bretons en Irlande*, *Revue celt*. XXVIII, 417.
3. Ce sens, s'il ne se retrouve pas en territoire non celtique, rappelle l'irlandais *bun-áit*, fondement, fondation, résidence, sens qui était courant en moyen irl. et existe encore. Je ne vois pas d'idiotisme brittonique correspondant.

tique **inissī*, irl. *inis*, gallois *ynys*, qui signifie couramment en Irlande le *bord d'une rivière, terrain en bordure de rivière.* Ce sens est également connu en gallois [1]. La forme linguistique serait un obstacle plus décisif, si les *Pyr* gallois remontaient tous à *Porio-s*. Or, rien n'est moins démontré. M. Fawtier en est cependant si sûr que, pour *Porius*, il renvoie au *Book of Llan Dâv*. Or, on n'y trouve que *Mainaur Pir*, aujourd'hui *Manorbeer*, en Pembrokeshire (p. 124,255), tandis que l'inscription chrétienne du VIe-VIIe siècle, *Porius hic jacet*, a été trouvée à Llech Idris en Trawsfynydd, dans le nord, près de Festiniog. Il est très vraisemblable qu'au VIe siècle, *Piro* et *Porio-s* étaient encore des noms différenciés dans la prononciation ; on peut sans doute, à la rigueur, au moins au VIIe siècle, supposer une forme *Pir* ou voisine de *Pir* évoluée régulièrement de *Porio-s*, mais la forme traditionnelle ancienne, à cette époque, devait être connue. De plus, la graphie *Piro*, *Pironis* ne paraît pas fortuite. Pour avoir l'équivalent, il faudrait trouver en Galles un nom de lieu où figurât *Pyron*.

En résumé, on ne peut encore identifier l'*ermitage* ou le monastère de Piron avec aucun nom de lieu actuel ou connu du pays de Galles.

Les recherches de M. Fawtier en Cornwall n'ont pas été plus fructueuses. Ici encore, il a l'esprit hanté par les *légendes topographiques*, et puis il est persuadé que l'hagiographe ment en affirmant avoir été lui-même en Cornwall. Chose plus grave, il ne paraît pas se préoccuper des formes diverses des noms de lieux dans le cours du temps. Or, en matière hagiographique, la géographie historique est un élément capital pour la critique.

On met généralement le lieu d'atterrissage de Samson venant du pays de Galles en Cornwall, à Padstow, sur la côte ouest, à l'embouchure de la Camel : c'est le seul port véritable

1. En Glamorgan, me dit M. Morgan Watcyn, *ynys* est courant dans le sens de *terrain* sur le bord d'une rivière. Et en effet, j'ai moi-même trouvé l'indication de ce sens pour cette région dans un ms. de Llanover (181, p. 267. Ce sens a existé, existe peut-être encore en Bretagne : il y a des *enes*, *enezen*, au milieu des terres.

2. Il y a un Saint Pyr en Monmouthshire.

à l'ouest, le long de la côte septentrionale. Et puis, il y avait à Padstow une chapelle dédiée aux saints Cadoc et Samson d'après une donation de Henri VIII au pape en 1543-1544, et une autre à Nicholas Prideaux l'année suivante comprenant cette chapelle [1]. Assurément l'existence de cette chapelle dont l'âge n'est pas connu, quoiqu'elle paraisse avoir été fort ancienne, à elle seule n'est pas probante. Mais l'objection qu'oppose M. Fawtier au choix de Padstow, c'est-à-dire la longueur du voyage par mer du pays de Galles à cet endroit, tandis qu'il était si simple d'aborder plus au nord, par exemple, près de la baie de Barnstaple en Devon, malgré son caractère spécieux, est sans valeur et repose sur une erreur aujourd'hui encore trop répandue. Tout d'abord, dans les pays baignés par la mer, on préférait, à l'époque historique et même préhistorique, la voie de mer à la voie de terre, parce qu'elle offrait, en somme, moins de dangers divers, Le voyage de Pytheas n'est sûrement pas une exception. Les relations de l'Irlande avec la Gaule, avant les témoignages de l'histoire, ont été mises en pleine lumière par un éminent archéologue irlandais, Coffey. Son étude, pour l'époque historique, a été complétée par H. Zimmer [2]. A l'époque de la conquête romaine, le témoignage de César est des plus instructifs. On a vu une preuve d'ignorance et d'inexpérience nautique chez les écrivains grecs et latins, dans le fait qu'ils placent l'Irlande et l'île de Bretagne en face de l'Espagne et font couler la Loire dans l'Océan britannique [3]. Elle repose, au contraire, sur le témoignage de gens connaissant fort bien les conditions de la navigation entre l'Irlande, la Gaule et l'Espagne. Aujourd'hui encore, les marins vous diront que les courants portent direc-

1 Je dois la connaissance de ces actes au Rev. Tho. Taylor. On trouve aussi mention de la chapelle et du *cimetière* de Saint-Sampson dans : *The complete parochial history of Cornwall*, IV, p. 17.

2. *Intercourse of Gaul with Ireland before the first century* (*Proc. of the R. I. A*, XXVIII, c. nº 4) — H. Zimmer, *Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland im Altertum und frühen Mittelalter* (Sztungsber. d. K. A. d. W. 1909, XIV, XV, XXI ; 1910, 41.

3. J'ai réuni tous les textes anciens au sujet de cette erreur qui en a causé beaucoup d'autres, dans mon *Emigration bretonne en Armorique*, pp. 53-54.

tement des côtes d'Irlande ou du sud-ouest de l'Angleterre, à la hauteur et au large d'Ouessant dans la direction de l'Espagne et du golfe de Gascogne ; d'où, avant l'invention de la boussole, l'impression que rien, sinon l'océan, ne séparait ces pays.

Quant à l'anse de Padstow, elle a dû être de tout temps très fréquentée. Lelant, vers 1533, nous apprend que ce port est très fréquenté par les Bretons qui y viennent commercer et pêcher avec de petites barques, et que la ville est pleine d'Irlandais [1].

D'ailleurs sur le point d'atterrissage de Samson, toute discussion est superflue : la Vie nous l'indique avec une grande précision. Il y est dit que Samson, en débarquant, va *ad monasterium quod Docco vocatur* (*var. Doccovi, Doccovus*). Le *monasterium Docco*, est clairement *Lan-doho* pour *Lan-docho* [2] ou *Landohou* qui n'existe plus aujourd'hui que, sous la forme *Lannowe*, village en Saint-Kew, tout près de Padstow. C'était pendant tout le moyen-âge le nom même de la paroisse de Saint-Kew :

Pipe Roll 1185 : *Landoho*, dès 1189 *Lanho* [3] ; *Bronescombe Register* (Episc. Reg. of the Dioc. of Exeter) p. 224 (1259) : *Lan-deho.*

Quivil Reg., p. 354 (1283) : *Lan-hoho*; *Brantyngham Reg.*, p. 49 (1383) : *Là*[*n*]*-dohou*.

Patent Roll (1300) : *Landoho* (1331 *Lannow Seynt*; puis 1578 *Lannow alias Kew*).

Chartes du prieuré de Plympton (Oliver, *Monasticon*, pp. 133, 134) : ecclesia *Saint-Tohou* (1100-1135) ; *Landlohou* (1154-1159) ; *Lan-doho* (1302).

Le Rev. Tho. Taylor, à qui je dois bon nombre de ces références, me cite un intéressant document concernant *Landoho* (*Patent Roll*, 1307). On y lit que le roi Edgar (958-975)

1. *A complete parochial hist. of Cornwall*, IV, p. 18.

2. Le *ch* cornique intervocalique était assez faible et a souvent disparu anciennement. Il s'écrit de bonne heure *h* ou *gh*.

3. L'assimilation, *a priori*, n'est pas très régulière, mais ici c'est un fait. On trouve en 1300 une forme avec *gh*, graphie ordinaire de *ch* en cornique : *Lanhoghov*. Quant à *-nh-* pour *-nn n-* ou *-n n*, on le trouve dès le XIIIe siècle.

donna aux chanoines de Plympton 2 *carucatas* de terre, 100 s. de rentes en *Landoho* et l'église, pour l'entretien de deux chanoines célébrant le service divin et pour des aumônes aux pauvres, aux pèlerins et divers hôtes. Il paraît certain, comme le suppose le Rev. Tho. Taylor, que le roi Edgar dépouilla *Landoho* pour enrichir Plympton [1].

Il y a aujourd'hui encore, dans le pays de Galles, deux paroisses de *Llan-dochau* : *Llan-docha Fawr* [2], qui touche Cardiff, et *Llan-docha Fach*, près de Cowbridge. Dans une charte *du Book of Llan Dâv* (p. 145) signe avec Oudoceus, Saturn, *abbas Dochou*. *Dochou* était la forme hypocoristique dérivée du premier terme d'un nom complet à deux termes : *Doc-winn*. Dans le *Book of Llan Dâv*, c'est cette forme qui prévaut : *abbatia Docunni* p. 131 ; 140, 3, 4, 7, 9 ; *Docguinni* 131, 5, 6 ; 160 etc. De même en Cornwall, dans les *Stafford Reg.* (1400), il est question d'une licence pour un oratoire dans la paroisse de *Sancti-Doquinni* (pour *Doc-gwinni*: la sourde finale a assimilé le *gw* suivant) que nous savons être *Lan-doho*. Il est fort possible qu'une des raisons qui ont fait préférer à Samson l'atterrissage dans l'estuaire de Padstow ait été le voisinage de ce monastère fondé probablement par ses compatriotes. Le culte de saint *Dohou* ou *Tohou* existe également en Armorique : il y a une chapelle sous son vocable à Primelin, près de Quimper [3].

L'existence de ce saint nous est confirmée par les Annales d'Ulster, qui placent sa mort en 472 : *quies Docci episcopi sancti abbatis Britonum* [4]. Le génitif *Docci* a été fait sur *Docco*.

La *Vita Petroci*, manuscrit que cite M. Fawtier [5], nous a

1. Dans l'*Exon· Dom.*, fol. 99, on a *Lannohoo*.

2. *Fawr* pour *mawr*, grand ; et *fach* pour *bach*, petit. On prononce, semble-t-il *Llan-doche* et *Llan-docha*.

3. J. Loth. *Les noms des saints bretons*, p. 121. *Sant* précédant le nom, on est arrivé à prononcer *Santohou* pour *sant Dochou*, d'où les variantes *Saint Tohou* et *Saint Ohou*.

4. *Annals of Ultser*, I p 24, note : Usher voit dans Doccus, *Cadocus*, professeur de St Cainnech, ce qui est impossible. Shearman, *Loca Patric*, p. 223-5, est d'avis que Cadoc était neveu de Doccu, ce qui est possible.

5. Bibl. nat. ms. lat. 9889, fol. 143 vo. Cf. J. Loth, L'*Emigr. bret.*, p. 252.

conservé l'écho d'une tradition certainement ancienne au sujet de l'ermitage (*habitatio in solitudine*) qu'aurait habité Samson : elle est d'accord avec notre vie. L'ermitage était situé *secus littus juxta amnem Hailem* ; or, *Hail*, au moyen-âge *Heyl*, était le nom que portent les rivières Camel et Alan (Allen) réunies en rencontrant le flot de la mer [1]. Le nom est conservé dans celui de la paroisse d'*Eglos-Hayle* (l'église de Hail), qui touche au nord, St-Kew ou *Lan-dochov*. *Hail* est un nom commun en Cornwall, indiquant un estuaire, l'endroit où les flots marins rencontrent ceux d'un fleuve. Il y en a plusieurs, outre le *Heyl* de Padstow : *Hayle* près Saint-Ives ; *Hel-ford*.

Cette *Vita Petroci*, conservée dans un ms. du xve-xvie siècle, très pauvre en faits précis, sans autorité d'une façon générale, nous a cependant conservé, avec cet intéressant souvenir, un autre d'une réelle valeur. Petroc, après avoir visité son compatriote Samson, se rend *ad cellam Wethnoci* (mal écrit *Wethmoci*) *episcopi*. Un peu plus loin on lit : « *unde etiam lingua gentis illius Landuuethmoch* (leg. *Lann-uuethnoc*) *adhuc usque hodie dicitur*. » etc., *Lann-wethnoc* se présente dans le *Domesday Book* sous les formes *Lan-wehenoc* (mal écrit *Lan-wenehoc*) et *Lan-Guihenoc*. Il semble que le nom ait disparu aujourd'hui. Pour la situation, elle est approximativement connue. Les terres de *Lan-guihenoc* sont celles de la paroisse actuelle de Lanhydrock, m'apprend le Rev. Tho. Taylor d'après des faits historiques et topographiques, quoique les deux noms soient entièrement différents. La forme *wethnoc* est vieille-cornique, et plus ancienne que celles du *Domesday Book*. Nous avons aussi, en Armorique un *Lan-Unethnoc* (cart. de Landevennec 33), plus tard, en 1241, *Lan-Guezenoc* et, avec le préfixe *to-*, *Lan-deguedenoc* (*Lan-dewethnoc*), en Pleyben, Finistère [2].

La forme *Docco*, *Doccov* est très archaïque [3] : *cc* est la graphie régulière pour *ch* au vie siècle. On la trouve, il est vrai,

1. Norris, *Cornisch Dramas* II, p. 503. Norris, avec raison, traduit *heyl* pour *tidal-river*. *Hail* a pu désigner le confluent de la rivière *Kestell* avec l'Alan.

2. J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 54 (à *Guethnoc*).

3. Il est fort possible qu'au vie siècle, on connût encore les formes **Doccu* (nominatif) et peut-être *Docco* pour *Doccu*, et le génitif **Doccov-os*.

parfois, à une époque beaucoup plus récente, mais à titre exceptionnel, par exemple dans le *Black Book of Chirk*.

M. Fawtier a la mauvaise habitude de s'en tenir pour des noms anciens, par exemple, pour le *pagus Tricurius*, à la forme moderne. Il nous dit (p. 60) : « il (Samson) lui faut passer par le *pagus Tricurius* que l'on reconnaît et avec raison, *semble-t-il*, dans la région désignée sur *les anciennes cartes* par le nom de *Trigg*. » C'est tout ce qu'il y a de plus sûr, et si, au lieu de consulter des *anciennes cartes* (*qui remontent au XVIII*e *siècle* [1]), M. Fawtier avait consulté des documents plus anciens, il y aurait vu que la forme de ce nom, au moyen âge, était *Triger*, et *Trager* : *Triger-sire* (1130 : *Pipe Roll*), *Treger-sir* (12e année du roi Jean-sans-terre ap. Hunter, *Fines*, p. 355); *Cornish Dramas*, I, *Passio*, v. 2274 : *Tryger*). C'est le nom de notre *Treger* d'Armorique [2]. Saint Tutwal était né dans la Domnonia insulaire. En Bretagne, on trouve, dans les textes, à côté de *Treger*, *Trecor* : vallis *Trecor*, *Trecorensis*. Cette forme est celle qu'il faut restituer à la place de *Triconscire* (lu aussi : *Triconstir*) dans le testament d'Alfred-le-Grand : *Stratnet in Triconshire* [3] : il faut lire *Tricorscire*. Il a existé une forme *Tri-coro-s* et un dérivé *Tri-cor-io-s* (cf. *Petru-corii*).

Le *monasterium Docco* (*Doccovi*) étant connu, il est inutile de s'arrêter à l'hypothèse de M. Fawtier voyant dans *Winsham* en Devon, sur la route d'Ilfracombe à Barnstaple, l'emplacement de ce monastère, à cause du nom du moine *Winniavus* [4] que Samson y rencontre. Les noms de lieu en *win-* ne sont pas rares dans l'onomastique anglaise, et il n'y a aucune raison, bien au contraire, de voir dans *Winsham*, *un reste* de *Winniavus*. Je ne m'y arrête que pour faire remarquer que ce nom a

1. Sur des cartes partielles du Cornwall au XVIe siècle, cf. *Journal of the Roy. Inst. of Cornwall*, IX, p. 160 et suiv. La Bibl. nat., m'apprend l'abbé Duine, possède une carte du Cornwall, de 1576.

2. La seule difficulté en apparence est dans l'*i* du cornique. C'est un *ĭ* bref qui devient régulièrement en breton *e*. En cornique *ĭ* accentué se conserve toujours dans le groupe *-inn*, *-ins* ; ailleurs il est un peu flottant.

3. De Gray-Birch, *Cart. Sax.*, en 880-885.

4. M. Fawtier a raison de préférer *Winniavus* à *Iuniavus*, à cause de l'interprétation : *qui cum illis lux vocitabatur*. *Inniavus* existe.

été confondu avec celui de *Winnoc*. Le manoir de *San Winüec* dans le Domesday Book est sûrement le St-*Winnow* actuel. Les deux noms sont, il n'est pas inutile de le dire, parfaitement distincts [1]. Dans une charte anglo-saxonne de 969 concernant le Cornwall, le roi Eadgar donne : *hraet Winiaw*, *Penhel* et *Carn Winnioc* [2].

Naturellement, M. Fawtier voit dans le nom de *Winsham*, dans celui de *Sampson Ray* près Barnstaple, dans Saint-Sampson de Golant, des légendes *topographiques*, tout comme pour le nom du comte Guedianus. Or rien de plus banal, à cette époque, qu'un voyage de Cornwall en Armorique. L'embouchure de la rivière de Fowey est très vraisemblablement l'endroit où s'est embarqué Samson pour l'Armorique. Au XVIe siècle, au témoignage de Lelant, le trajet considéré comme le plus court de Cornwall en Armorique, était de Fowey au passage du Four. Le souvenir de cet événement est marqué par le nom de la paroisse de Saint-Sampson, bien connu par le roman de Tristan et Iseut. La demeure du roi Marc, Lancien, est dans cette paroisse, et c'était à l'église Saint-Samson qu'Iseut et lui allaient faire leurs dévotions. En face, de l'autre coté de la rivière, est Saint-Winnow ; dans le voisinage sont des paroisses portant le nom de *Mewen* et *Austole*, deux compagnons de Samson, honorés aussi en Armorique. Si l'hagiographe ne mentionne pas ces lieux, c'est indirectement une preuve de l'antiquité de ses sources. Les paroisses portant les noms de ces saints n'étaient pas encore établies ou ne leur étaient pas encore dédiées.

Le nom du célèbre monastère fondé par Samson en Armorique mérite l'attention. C'est sans doute lui qui lui donna le nom de *Dol* [3]. Il est parfaitement adapté au lieu. Dol, en effet, en gallois, a le sens de *prairie* (traversée habituellement par une rivière ou située sur ses bords), terrain plat d'une certaine étendue. Or *Dol* est inconnu en breton et dans la topono-

1. De Gray-Birch, *Cart. Sax.* III, p. 521.
2. La charte concerne *Lanmoren* auj. *Lammoran*, en Poudre.
3. *Vita* I, 52 : *aptissimum* repperit inibi locum atque honorificum fundavit monasterium quod usque hodie proprio vocabulo *Dolum* nuncupatur. La forme *Dolum* a été amenée par *monasterium*. Il faudrait *Dola*, le mot étant féminin.

mastique bretonne. Il entre, en revanche, dans la composition de bon nombre de noms de lieux dans le pays de Galles. Il est presque inconnu en Cornwall. A-t-il quelque rapport avec les *Dole* que l'on trouve en France ? Tout dépend de la forme ancienne de ces noms et de la situation des lieux.

Il est digne de remarque que le nom de Samson, en Galles comme en Cornwall, comme en Irlande, et le plus souvent en Armorique même, nous est donné sous une forme littéraire. On ne le trouve sous la forme brittonique sincère que dans le vannetais bretonnant : *Loc-samzun* (*ü* français) en Melrand, et *Samzun* en Belle-Ile (Morbihan). Comme nom d'homme, *Samzun* est répandu dans cette île. *Samzun*, avec *u* français, représente exactement *Samsōnem* : *ō* long latin accentué donne régulièrement *ü* dans toutes les langues brittoniques : *Salomōnem* a donné, en vieux-breton, *Salamun*, devenu aujourd'hui *Salaün*.

En résumé, M. Fawtier n'a pas démontré sa thèse, malgré les ressources d'une critique toujours en éveil, et, parfois, la finesse des aperçus. Il a montré de rares qualités d'historien, mais il n'est pas philologue, qualité essentielle, quand il s'agit d'hagiographie. Je crois l'avoir prouvé chemin faisant. Il y en a d'autres indices. M. Fawtier ne paraît pas avoir étudié le côté paléographique de son principal manuscrit; il ne s'est pas soucié de relever les habitudes d'abréviation du scribe, les particularités de son écriture. Enfin, ce qui est plus grave encore, il n'a pas étudié la langue de l'hagiographe. Il croit s'en excuser en déclarant, page 76, que la langue ne nous fournit *aucune indication*. Or, à l'époque même où M. Fawtier écrivait ces lignes, M. l'abbé Duine tirait de la langue précisément de précieuses indications, dans son opuscule *Les saints de Domnonie*, et donnait à son assertion aventureuse un éclatant démenti. Je me félicite d'avoir contribué au progrès de la critique du texte de le *Vita* en incitant l'abbé Duine à des recherches dans cette voie.

Tout d'abord, il est établi que les trois principales sources littéraires de l'hagiographe sont la Bible, la liturgie et les œuvres de saint Grégoire-le-Grand [1].

1. *Les saints de Domnonée*, p. 5, notes 4, 5, 6.

Peut-être avait-il lu Virgile, et savait-il un peu de grec [1]. Il a lu vraisemblablement Fortunat, peut-être St-Jérôme [2],

Certaines expressions ont un caractère très net d'antiquité. Il y a à s'arrêter notamment à l'expression *o beatissime sedis apostolicae episcope* par laquelle l'auteur salue son chef (*beatissime papa Tigernomale* dans le *Prol.* I.) Elle est, nous dit l'abbé Duine, rarissime dans l'hagiographie bretonne, et sent assez fort les VIe-VIIe siècles [3].

Un autre fait encore plus important, c'est que l'état de là doctrine religieuse de l'hagiographe représente le stade théologique du temps de Grégoire-le-Grand. Il n'a pas subi l'influence de la discipline pénitentielle de Colomban, mort en 615 [4].

L'abbé Duine a fait une autre découverte qui peut être d'une grande importance : il a relevé une remarquable similitude d'expressions dans les très humbles excuses de notre hagiographe au début de son œuvre, et celles de Cogitosus dans la plus ancienne vie de sainte Brigitte. La similitude est encore plus frappante entre un passage du même prologue et un autre de la préface à la vie de saint Patrice par *Muirchu Maccu-Machtheni*. Je cite les deux passages parallèles : *Muirchu : In hoc profundum narrationis sanctae pylagus... a nullis adhuc lintribus... expertum... ingenioli mei puerilem remi cymbam deduxi... pauca haec de multis... parva peritia... aggrediar* [5].

Vita Sam. (I, 1) : *Profundissimum... maris pelagus... imperitiae meae lintricula... percurrens... de multis pauca... mea imperitia* etc.

Il semble bien qu'un des deux auteurs ait profité de l'autre. L'abbé Duine croit que c'est l'Irlandais, et il en donne une raison ingénieuse c'est l'absence dans la *Vita S.* du mot *ingenioli* qui se trouve dans les deux préfaces irlandaises.

1. *Les saints de Domnonée*, p. 7, notes 9, 10.
2. *Compte rendu*, p. 340, note 1.
3. *Ibid.*; cf. p. 339, note 2.
4. *Saints de Domnonée*, p. 10, note 20.
5. Whitley Stokes, *The tripartite life of St Patrick* II, p. 269. Cf. Hogan, *Vita Patricii auctore Muirchu Maccu-machtheni et Tirechano* (*Anal. Boll.* I, p. 531).

Si l'hagiographe avait eu sous les yeux ces œuvres, friand comme il était de diminutifs, il n'eût pas manqué de se l'approprier. Il n'est toutefois pas impossible que notre hagiographe et les deux autres aient puisé à une source commune [1]. Cogitosus a vécu entre 640 et 680 [2], Muirchu a écrit son œuvre avant 698, date de la mort de Aidus sur l'ordre de qui il a écrit la vie de sainte Brigitte.

L'abbé Duine a relevé quelques traits de syntaxe intéressants, par exemple : *cum illis* dans le passage : *Winniavus qui cum illis lux vocitabatur. Cum*, dans le sens de *par*, dans cette expression, répond à l'emploi de *cant* (gant) dans toutes les langues brittoniques [3]. Il y en a d'autres, par exemple, l'emploi de *solus* : in cujus domo ultra mare,, ipse *solus Samson* fundaverat (Lib. I, 2), « dans la maison duquel *Samson lui-même* avait habité ». On sait que tous les Bretons emploient le mot *un*, *unan*, un (seul), avec le pronom possessif pour exprimer le sens du latin *ipse*. La *Grammatica celtica* (2e éd., p. 409) traduit avec raison l'expression bretonne *ma hunan* par *ego ipse, ego solus*.

L'emploi du mot *homo* pour la sœur de Samson encore toute petite (*parvula*) rappelle l'emploi du gallois *dyn*, breton *den*, qui a le sens ordinaire de *homme*, mais désigne également toute créature humaine sans distinction de sexe [4] : tamen nutrite *eam quia homo est* (Lib. I, 29).

Les résultats obtenus sont encourageants. La première chose

1. A l'appui de cette restriction, l'abbé Duine m'écrit qu'il a étudié un nombre considérable de prologues et qu'il en a retiré l'impression qu'il y avait pour ces préfaces, qu'on pourrait grouper par familles et qui avaient de curieux traits de ressemblances, des modèles communs. Les moines devaient avoir, selon lui, des manuels de littérature où ils apprenaient la bonne manière d'être hagiographe et rhéteur sacré. A l'appui de cette hypothèse, que je crois très fondée, l'abbé Duine me cite une sorte d'anthologie de maximes et sentences composée dans la première moitié du VIIIe siècle par *Defensor*, moine de Ligugé, et auquel il a donné le curieux et modeste titre de : *Scintillarum Liber* (*Defensoris Locociagensis monachi scintillarum liber*, dans Migne, *P. L.*, t. 88, col. 597 et suiv.).

2. Cf. Mario Esposito, *On the earliest latin life of St Brigid of Kildare* (Proc. of the Roy. I. A. XXX (1912), C., nº 11.

3. Cf. J Loth., II, *Mabin.*, p. 453.

4. En cornique, *den* n'a plus guère que le sens de *homme*.

à faire désormais serait une édition critique de la vie. Une étude minutieuse de la syntaxe serait nécessaire ; il faudrait aussi un glossaire de tous les mots à forme ou à sens particulier, où tous les idiotismes seraient relevés. Une fois le texte établi et parfaitement élucidé, la comparaison avec les textes hagiographiques du VIe au VIIIe siècle pourrait donner des résultats peut-être décisifs. Il ne faut pas se dissimuler en effet que, malgré tout, la lumière n'est pas faite sur tous les points.

J. Loth.

EVOLUTION
OF THE DIOCESAN BISHOPRIC
FROM THE
MONASTERY BISHOPRICS OF CORNWALL

The Roman and consequently the Saxon conception of episcopal government was territorial and diocesan : the Celtic conception was tribal and monastic. An ecclesiastical system based upon tribal and monastic principles, recognising no supreme central authority, can afford to dispense with clearly defined boundaries.

At the same time a monastic no less than a tribal organisation requires a centre of its own towards which its activities may converge and from which its influences may radiate.

The present is an attempt to shew where the more important of such centres existed in Cornwall before diocesan was substituted for monastic rule.

Doubtless every *lan* represented some such centre however insignificant, just as every *caer* represented a fortified seat of civil authority.

The *lan* justified its existence by the strength and fervour of its prayers and spiritual influence : the *caer* by the strength of its natural position and its artificial defences.

A monastic settlement with a definite amount of demesne land, corresponding to its size and importance, upon which the monks worked for the support of the community, will sufficiently indicate what is meant. Some monasteries had bishops, some — the greater number — were without them. The great monasteries of Landévennec in Brittany, Llantwit in Wales and Bangor in Ireland do not appear to have had

bishops of their own or, if they had, their episcopal character was submerged. On the other hand the monastery bishoprics of all three countries are too well known to require demonstration. The isolation of the church in Cornwall until the middle of the tenth century encouraged and perpetuated the system in the mother country which in the fifth and sixth centuries it had helped to establish in Brittany.

Domesday Book when studied by the light of earlier and later records supplies invaluable information upon the subject of Cornish ecclesiastical organisation even before the Saxon conquest.

At the time of the Great Survey (1086) the Bishop of Exeter held the following manors in Cornwall;

Treliuel (Treluswell in St Gluvias)
Matela (Methleigh in St Breage)
Tregel (Trewell in St Feock)
Pauton (Pawton in St Breock)
Berner (Burneir in Egloshayle)
St German (St Germans)
Lanherneu (Lanherne in Pydar)
Tinten (Tinten in St Tudy)
Languititon (Lawhitton)
Landicla (Gulval)
St Winnuc (St Winnow)

Of these eleven manors all except five viz. Burneir, Lanherne, Tinten, Lanisley and St Winnow were demesne lands, the whole of their revenues going direct to the bishop. Richard Fitz-Turold held Burneir and Tinten of the bishop who received the profits of the former. Fulcard held Lanherne and Godfrey St Winnow. The services or profits rendered to the bishop in respect of four of the five manors would be comparatively trifling except on the death of the tenant in demesne and during the minority of his heir. Consequently they are not considered worthy of mention in the *Taxatio*, made by Pope Nicholas IV, of the bishop's temporalities in the year 1291.

In order to estimate the extent and value of the bishop's possessions in Cornwall it will suffice to compare them with those of the clergy as given in the *Taxatio* or assessment just mentioned. It must however be remembered that Methleigh had ceased to be an episcopal manor before that assessment was made, having been granted by Bishop Robert Warelwast, between 1155 and 1161, to the Dean and Chapter of Exeter [1] while, on the other hand the manor of Cargol in Newlyn had been acquired in the meantime[2].

Moreover Treluswell and Tregella, for civil purposes, had become differentiated into Camwerres (Penwerres), Trevella, Tolverne, Fentongollen, Trevennal and Trelonk[3] and for the purpose of ecclesiastical assessment had become known as Tregaher and Penryn[4]. In 1306 Tregahar or Trocair was the name of the major portion of the hundred of Powder and was itself regarded as a hundred. The bishop's holdings by military tenure in this hundred were rated at four knights fees. Tregaher the seat of these possessions, which lay east and west of the river Fal, is now known as Tregeare in Gerrans. Roughly speaking the bishop's manors in this district included the whole of the parishes of Gerrans, St Gluvias with Falmouth, Budock, Mabe, Mylor, Philleigh, Merther. St Just in Roseland and Ruan Lanyhorne. His demesne lands were very extensive and valuable as will be seen by comparing the papal assessment of Tregaher £ 20. 11 s. 5 d.) with that of the rectory of Gerrans (£ 2. 6s. 7d.) and the assessment of Penryn (£ 21. 8 s. 1 d.) with that of the benefice of St Gluvias (£ 2).

Pawton and Burneir must be considered together for they were doubtless both included in the grant made by King Edward the Elder to Eadulf when the see of Crediton was constituted in 909.

The extent of the bishop's holding in Pawton at the time of the Domesday survey (1086) is declared to be the entire hundred of Pawton comprising 44 hides of land.

1. Inventory of Bp. Grandisson.
2. *Exeter Episc. Registers*, Stapeldon p. 97.
3. Feudal Aids 1303, 1306, 1346.
4. *Episc. Reg.* Bronescombe. App. p. 473.

It extended over the parishes of St Breock, Egloshayle, St Ervan, St Eval, St Issey, Little Petherick, St Merryn and Padstow. Pawton is only a contracted form of Petrockton and there is sufficient reason to believe that these lands of the bishop had formerly belonged to the monastery of St Petrock.

In the *Inquisitio Geldi* (1085) the scribe appears to have found it difficult to describe the hundred of Pawton according to the prescribed formula. In his list of the hundreds he has interlined over « Rieltone Hundret' the words Sci. Petrochii [1] and has added Pauton at the end of the list. In his second attempt he has placed the hundred of Pauton first and omitted St Petrock's altogether. It is interesting to observe that so late as the year 1691 the hundred of Pydar is described, in a grant from the Crown, as « Petrockshire alias Pidershire *alias* the hundred of Pider »[2]. Whether the word Pydershire is a sublimated equivalent of Petrockshire is a question for etymologists.

That the two were not quite territorially conterminous is evident from Domesday Book itself in which Nancekuke in Penwith and Forsnewth in West are included among the manors of St Petrock. The important point to grasp is that, out of the very heart of St Petrock's province, Pawton and with it what subsequently became known as the bishop's peculiar jurisdiction embracing five parishes (*decanatus de Poltone*) was transferred in 909 from the monastery of St Petrock to the new see of Crediton and in 1046 to the see of Exeter. The episcopal revenue from Pawton in 1291 may be estimated by comparing its assessment (£ 49. 16 s. 3 d.) with that of the church (appropriated rectory and vicarage) of Egloshayle (. 5).

Lawhitton, given to Crediton at the same time as Pawton, was also of considerable extent. It consisted of eleven hides

1. St Petrock's hundred had of course no connection with Rielton or Rillaton subsequently known as the hundred of East. The confusion may have arisen from the fact that the bailiwick of Pydar was at Rialton and that of East at Rillaton formerly Rielton.

2. Patent Roll ; 3 William and Mary.

of land in 1086 and was assessed in 1291 at £. 25. 10 s. 11 d. while the church or rectory of Lawhitton was assessed at £. 2. From what source it was obtained for the endowment of Crediton is not clear. Along with Lezant and South Petherwyn it was subsequently within the Bishop of Exeter's peculiar jurisdiction. Possibly it had been taken in 909 from the canons of St Stephen near Launceston.

The manor of St German or, as it is called in the Exchequer Domesday, the manor of the church of St German consisted in 1086 of twenty-four hides of land the whole of which had been held by Bishop Leofric in the time of the Confessor. At the time of the Survey (1086) the bishop had twelve hides and the canons of St German had twelve. The bishop had one hide in demesne and the canons had one hide in demesne: the rest of the land was held by villeins either of the bishop or of the canons. It is clear therefore that between 1066 and 1086 a redistribution had taken place, as the result of which the bishop and the canons had been assigned equal shares of the lands. A Sunday market which had fallen to the latter had been reduced to nothing owing to a market on the same day having been established at Trematon Castle by the Count of Mortain. There had also been taken away by the Count from the church of St German a hide of land which rendered as custom a cask (*cupa*) of ale and 30 pence, an acre (Cornish) of demesne land sufficient for one plough and a virgate of demesne land wich called for no remark. Of the usurped land Reginald de Valletort held the two former and Hamelin the latter, of the Count. In 1291 the bishop's manor of St. German was assessed at £. 17 16 s. 5d. and the prior's holding at £. 14. 13 s. 4 d. for lands in St Germans. £ I. for dues from South Petherwyn and Landulph and £. 9. 16 s. 2 d. for lands including those of Tiniel and Landrake given to Bishop Burhwold by King Cnut in the year 1018. In the *Valor ecclesiasticus* (1535) to the revenues of the priory from the above sources there is added the impropriated tithe of Gulval of which something more will be said when treating of Lanisley.

What actually happened shortly after the Norman Conquest in regard to St Germans is not obscure although some con-

fusion has resulted owing to a misapprehension on the part of more than one writer. Cnut's gift to Bishop Burhwold, as we have seen [1] only served to augment the revenues of the religious community of which Burhwold was doubtless the head.

Under Lyfing the nephew and successor of Burhwold and before the death of Cnut the see of St German, such as it was, was united with that of Crediton, the community still consisting of secular canons. Leofric succeeded Lyfing and in his days the see of Crediton and its possessions were transferred to Exeter.

The revenue of St German was consequently impoverished. Nothing appears to have been done to repair the loss until after Edward the Confessor's death; but, somewhere between 1066 and 1073 Leofric consented to a partition of the revenue by which the bishop and the canons became possessed of equal shares as stated in Domesday Book [2].

1. See my account in the *Journal of the Roy. Inst. of Cornwall 1914.*

2. The Patent Roll of 7 Richard II (cf. *Monasticon* edited by Oliver p. 4) should be compared with the Patent Roll of 9 Richard II. The former states that Cnut was the founder of the priory of St German while the latter states that Leofric was the founder. Inasmuch as the charter of Cnut required the land of Landrake to be given after Burhwold's death to *St German* for the good of the souls of Cnut & Burnhwold (*Terram... commendat... Sancto Germano*) it follows that both statements were (and were probably understood to be) legal fictions.

The earlier document however confirms, if confirmation were needed, the evidence as to the reconstitution of the monastery by Leofric as given in Domesday Book, though it is not necessarily conclusive as to the substitution of regular for secular canons. Preb. Hingeston-Randolph (*Architect. Hist. of St Germans* p. 31) states that « there is no reason to suppose that Leofric took any steps to found a priory at St Germans.

The statement is far too sweeping. On the other hand Haddan (*Councils* & c. I. 704) relies upon the *ipsissima verba* of the Patent Roll for one of his main arguments for a single Cornish see in the days of Cnut. By itself the evidence supplied by an early patent roll relating to a transaction which took place nearly four centuries previously is not conclusive especially when, as in this case, a legal tittle was needed in order to settle a dispute and to place a bishop in undisputed possession of an advowson.

Having briefly reviewed the more important of the Cornish contributions to the revenue of the Exeter bishopric a few words are required respecting the manors which, though absent from the *Taxatio* of 1291, were in 1086 amongst the possessions of the bishop and were recorded in Domesday Book.

Matela or Methleigh, reckoned at a hide and a half in 1086 was granted by the bishop to the Dean and Chapter of Exeter about the year 1160 and by them was conveyed soon afterwards to the family of Nansladron. It was to this manor that the church of St Breage was appendant and it may well have been the demesne land of a religious community before the Saxon invasion.

Landicle or Lanisley, also a hide and a half was held, by Rolland the archdeacon, of the bishop in 1086, having been Bishop Leofric's in the time of the Confessor. It embraced the whole parish of Gulval. Before the enactment of the Statute *Quia emptores* in 1290 the whole of the demesne land appears to have been granted to the family of Fitz Ive. There is consequently no mention of it in the *Taxatio* of the following year although the seignorial rights were subsequently claimed and exercised by the bishop from time to time as occasion arose. In 1580 it is described in an inquisition as having been held by John Tripcony of the bishop as of his manor of Penryn Foren but the description far from indicating a common origin of the two manors, probably only indicates a late expedient enabling the bishop to claim the services and collect the dues, if any, at his chief manor in the West. The advowson and with it the rectorial tithe of Lanisley or Gulval was at an early date held by the prior and canons of St. Germans and continued to be held by them until the dissolution of their religious house in the sixteenth century. In the *Valor ecclesiasticus* their holding was assessed at £. 10. 6s. 8d.

It is not unlikely that when Bishop Leofric reconstituted the church of St German he gave to it the advowson of Lanisley[1].

1. There is a temptation to identify, Lanisley with the Lannaledensis of the *Missa S. Germani* (Haddan & Stubbs, *Councils* p. 1 696). Alet or Aleth

Lanherne, the Lanherneu of Domesday, was a holding of Bishop Leofric before the Norman Conquest and was in 1086 held by Fulcard of the bishop. It was estimated at three hides. Of the incidents of tenure in subsequent times nothing remained to the bishop save homage, wardship and the like and the manor was not considered worthy of assessment in the Taxatio of 1291. It would be interesting to know how this manor came into the bishop's hands. It adjoined his manor or hundred of Pawton and may have passed with it but curiously enough the parish of St Mawgan with which it was almost conterminous was not within the hishop's peculiar jurisdiction. The manor was doubtless St Petrock's before it became the bishop's.

The manor of St Winnuc or St Winnow had already passed to a sub-tenant at the time of the Domesday Survey and the impropriated tithe and advowson of the church of St Winnow to the dean and chapter of Exeter before 1291. There is nothing to suggest the source whence the manor was obtained for the endowment of the bishopric, save that St Winnow adjoins Lanhydrock which belonged to St Petrock and may therefore have been taken from the saint.

The manor of Tinten in St Tudy, held in 1086 by Richard ofthe bishop, was not considered worthy of separate mention in the Taxatio of 1291. It is the only episcopal manor the name or locality of which does not suggest an ecclesiastical origin. The advowson of St Tudy was independent of it being appendant to the manor of Trethewell in St. Eval.

Does the half hide of Tinten represent the lay contribution of Cornwall towards the endowment of the see of Exeter[1]?

& Idles in the perish of Kenwyn are regarded as synonymous if not identical in several ancient charters. On the same principle Lanaleth would become Lanidles a form sufficiently near that of Lanisle to convey the idea of identity.

But Mr Hadddan is satisfied that Lanadleth is the British name of St Germans and the confusion introduced by the above supposition would be practically insurmountable.

1. Eglostudic and Polrode (in St Tudy) belonged to St Petrock in the time

We are now in a position to summarise the results of the foregoing survey. We have seen that the Cornish possessions of the see of Exeter, at the time of the Domesday Survey, consisted chiefly of manors which had St Germans, Lawhitton, Pawton and Penryn or Tregear) for their centres. St Germans and Pawton and probably Lawhitton were derived from monastic sources viz. from the monasteries of St German, St Petrock and probably from St Stephen. The possessions in and around Penryn require further examination.

That there was a monastery bishopric at Dinuurrin or Dingerein in the ninth century is clear from Kenstec's profession of obedience to archbishop Ceolnoth. To treat of Gerrans and its associations in an impartial spirit is well nigh impossible.

Legend, history and fact are so strangely and so suggestively interwoven that the temptation is equally great to say too much or too little. The name Gerrans is a modern form of Geraint or Geruntius. The presence of Gerrans, Just and Cuby as the names of three churches and parishes near together is indeed a remarkable coïncidence if they are not identical with Geraint of Anglesey, his son Jestyn or Just and his grandson Cuby son of Selyf. No valid reason has been offered against the identification.

Mr Baring-Gould considers St Gerrans the same person as Gerennius, King of Cornwall who requested St Teilo to visit and communicate him when dying (cirea 556).

Both Geraint and Gerennius must be distinguished from Gerontius, prince of Dumnonia to whom St Aldhelm wrote at the request of an English synod in 705 urging him to abandon the Celtic method of determining Easter and the Celtic tonsure which the saint described as the tonsure of Simon Magus. All three (who are here distinguished as Geraint Gerennius and Gerontius though the names are identical) were historical personages and worthy of the

of the Confessor and Tinten may have been claimed for Exeter by virtue of the grant of 909.

veneration of after ages. For our present purpose it is not material to determine the identity of St Gerrans : it is sufficient for us to know that Dingerein may be derived from any one of them. In the ninth century Dingerein or Dinurrin was the seat of the Abbot-bishop Kenstec. In the absence of evidence to the contrary we may suppose that his episcopate was concentrated at Gerrans and embraced the lands or parishes bordering the estuary of the Fal — those parishes, in fact, which subsequently became for ecclesiastical purposes the deanery of Penryn and which for civil purposes formed a large portion of the hundred of Trocayr or Tregeare. There is nothing to show that either for ecclesiastical or for civil purposes there were close relations, much less that there was a bond of union, between the Gerrans territory and that of Pawton, Pydar, St Germans or Lawhitton. Gerrans was self contained and independent. It may have retained and probably did retain traces of its episcopal character until Edward the Confessor by charter transferred the Cornish diocese with its lands and parishes to the see of Exeter. Some justification was doubtless required for the annexation of so much land in and around Gerrans to the bishop's demesne and the only justification which is apparent is that it was already regarded as such [1].

In the case of St Gerrans hardly any trace was left of its monastic and episcopal associations. In the *Taxatio* of 1291 the benefice of St Gerrans consists of two portions, the rector's and the prior of St Anthony's, which may point to a corporate life at an earlier date.

A glance at the map of Cornwall, in the light of what has been said, reveals, at the time of the Domesday Survey, present or past activities, on a considerable scale and monastic in character, in every part of the county except in the north east and in the promontories of the Lizard and of the Lands End.

1. At a much earlier date (670) St Wilfrid claimed ecclesiastical endowments of the British for the Saxon church in the neighbourhood of Ripon.

The north-east became Saxonised at a very early period. This is clear from the place names. There is no reason to doubt that St Neot the Saxon monk of Glastonbury settled in

that part of Cornwall which bears his name in the ninth century and after founding a college of priests died and was buried there. There is no reason to doubt the substantial accuracy of Asser's narrative — whether it be Asser's or another's — which states that Alfred the Great hunted in the neighbourhood of St Neot and was healed, or believed himself to have been healed, at the shrine of St Guerir. Alfred's possessions in Triconshire have been referred to. The community at St Neot held two hides of land in the days of the Confessor but the whole of it save one (Cornish) acre had been stolen by the Count of Mortain in or before 1086.

Again, the canons of St Stephen by Launceston appear to have suffered a diminution of their power and also of their revenue owing to Saxon settlement. At the time of Survey their affairs were in a state of utter confusion.

They were attempting to hold on to lands which had

been their's and are styled their's in Domesday Book, lands wich Harold held before the Norman Conquest and which the Count of Mortain was striving to reannex. From north-east Cornwall the Celtic type of Christianity had given place to the Saxon.

The promontory of the Lizard never became Saxonised. Everything here points to the persistence of the Celtic type and to very close and fruitful relations with Brittany. The names of the churches, including Manaccan, the monk's church [1] are all to be found in Armorica except Grade (of very uncertain derivation) and St Keverne. The lands given by the Count of Mortain to St Michael's Mount and described in his charter as situated in Amaneth were certainly in Meneage. Landivcik, Langweath, Lantenning and above all Landewednack speak of monastic settlement. It is curious that the Breton monastery of Landévennec and the church of Landewednack both claim Winwaloe for patron [2] although St Guenoc is probably their true patron. However this may be, it is clear that a common influence has been at work in determining the nomenclature in both countries.

In Domesday Book the hundred of Kerrier appears as Wineton or Winenton, the usual Saxon termination being added to a Celtic word as in Tedinton and Conarton. In later documents it is found as Winianton and as such it remained until comparatively recent times when it became Winnington. The point less than a mile west of Winianton is known as Pedngwinion. Mr H. Jenner has suggested an interpretation which is almost certainly correct viz., that Winianton means the home of the shining or blessed ones. Winianton, as the name of a hundred, implies some sort of local preeminence past or present.

Before the Norman Conquest the manor of Winianton embraced 22 sub-manors which were in the hands of 17 thegns. The description of these thegns is interesting: they could not be separated from the manor and they rendered

1. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 87.
2. Loth, *Les noms des saints bretons*, pp. 52, 53.

custom in the same manor. Before 1086 they were supplanted by the Count of Mortain's men. A thegn' according to Professor Maitland, was, before the tenth century, « a household officer of some great man » and from the tenth century until the Norman Conquest, a person socially above a churl with corresponding privileges and responsibilities [1]. Now it is remarkable that the thegns of Winenton differed in no respect from those of St Petrock except that, whereas the former could not be separated from the manor the latter could not be separated from the Saint.

Have we here the note of tragedy, inseparable from a lost cause of which the Lizard district, to its lasting credit, furnished two other conspicuous examples in the sixteenth and seventeenth centuries [2] ? It looks as if there had been the overthrow of monkish supremacy by the Cornish followed by Saxon Conquest and the preservation of thegnship until the Norman Conquest.

The small community of St Keverne, despoiled by the Count of Mortain, represents Irish influence if we suppose with Mr W. C. Borlase that Keverne is identical with Kieran. This saint is not found among the Breton dedications, both Peran and Kerrien being regarded by Professor Loth as different saints and neither of them identical with Keverne or Kieran. We therefore conclude that the agency which compassed the destruction of Brittonic monachism in Meneage left the Irish house to the tender mercies of the Norman invader.

It is possible that in the church of St Breage we have an attempt at reparation.

From time immemorial it embraced Germoe, Cury and Gunwalloe as chapelries. Methleigh, the only manor which escaped Norman rapacity as the result of its having been added to the Exeter bishopric, may have been originally the demesne of the monastic body which once dominated the Lizard peninsula.

1. *Hist. of English Law*, I 33.

2. The references are to Kilter's rising in 1549 and to the prolonged defence of Little Dennis by Sir Richard Vyvyan in 1646.

Respecting the hundred of Penwith we have little historical evidence prior to the Norman Conquest. Athelstan's grant to the church of St Buryan and Edward the Confessor's grant to St Michael's Mount, whatever fault may be found with the charters as they have come down to us, are sufficiently authentic. The story of St Ia's arrival with her Irish companions, must be received with caution; but there is no reason to doubt that a substratum of truth lies beneath a legend wich is by no means modern. Seven churches in Penwith bear the names of these missionaries.

On the other hand no less than fourteen dedications, including two which subsequently became obsolete and two which are among those of the Irish mission, are common to Penwith and Brittany. The remaining dedications are of doubtful origin. It seems therefore certain that Irish and Breton influences had a great deal to do with the moulding of the church life of the hundred. The preponderating influence was Breton. The presence of St Pol Aurelian (Paul) and of Winwaloe (Towednack) is sufficient evidence of this. It is remarkable that four, of not more, of the Penwith churches afford traces of presumably earlier dedications. St Erth (possibly also Perranuthnoe) was known as Lanudno, Gulval as Lanisley, Madron probably as Landithy[1] and Illogan probably as Lancichuc.

St Just may have borne the name of Lafrowda as being situated near the holy springs. Udno (Goueznou) the companion of Pol Aurelian (circa 530) is commemorated in three Breton parishes. Pol was originally of Wales and a contemporary of Just of Anglesey who is probably the patron of the church which bears the name in Penwith.

It this be so, St Levan will be Seleven, Salomon, Selyf or Selus whose memorial stone is preserved in St Just church.

It is quite possible that the changed dedications indicate a change from monastic to some sort of parochial organization. In Penwith there does not appear to have been any monastic

1. The evidence is indirect. Trengwainton to which the advowson was appendant was itself a sub-manor of Roseworthy in Gwinear. Landithy is only a short distance from the present church.

community of commanding importance whose revenues could be seized without leaving the people spiritually destitute. Lanisley may have been one which had outstayed its welcome and on that account may have become attached to what was eventually to become the see of Exeter.

To sum up. Three large holdings, or to use a modern though inadequate word, — estates — stand out clear and distinct viz. : those of Gerrans, Pawton and St Germans, each of them at one time or another associated with the see of a Cornish bishop, monastic in character. Such records as we have, carefully distinguish these lands from one another. Neither St Petrock (Pawton) nor St German possesses any rights in Gerrans nor Gerrans in Pawton or St Germans. Neither does St Germans clain rights in Pawton, nor Pawton in St Germans. It is not only opposed to the evidence of Domesday it is incredible that any single Cornish bishop exercised lordship over all three at the same time. The Pawton lands were almost certainly claimed by Crediton by virtue of the provision made in 909 for missionary visits to them yearly by the bishop of Crediton. The St Germans holding was certainly annexed to Exeter when that see was founded. The Gerrans holding presents several difficulties.

We have no record of any bishop at Gerrans save Kenstec (865). But, because no records have been preserved we can not say that no bishops existed. Such a principle, if applied to Cornish parishes would be fatal to their claim to have had a rector before the days of Bishop Bronescombe (1257). Nevertheless the absence of recorded evidence is distinctly embarrassing.

What were the events or circumstances which justified the annexation of the Gerrans property to the see of Exeter? Some justification there doubtless was. Was it found in the letter of submission written by Bishop Kenstec to Archbishop Plegmund (833-870) about 50 years before the see of Crediton was founded? Was it found in the forfeiture of royal possessions consequent upon the conquest of Cornwall by

Athelstan (925-940)? It is possible that both these events may have contributed to the result for there is good reason to believe that Gerrans was a residence of the kings of Cornwall in the seventh century and it is certain that it was the residence of Kenstec in the ninth century. If the lands were claimed by King Athelstan as the result of conquest there ought to be some charter to show when and by whom they were transferred to the see of Crediton or of Exeter. If they passed to the the Saxon bishopric by virtue of the grant of Edward the Confessor in 1050 then we must conclude that they had preserved their episcopal associations until within a few years of that time and that therefore Bishop Kenstec had successors at Gerrans. It is inconceivable that there were not valid grounds for the transfer of the lands. The fact that they were monastic lands would not have sufficed for the canons of St Petrock and St German survived the annexation of a portion of their's whereas no vestige of a monastery remained at Gerrans in the days of the Confessor. It was its former connection with episcopal rule which led to the inclusion of Gerrans in the endowments of the bishopric of Exeter.

The foregoing fragmentary sketch is not be regarded as a conclusive proof of the existence of concurrent Cornish bishoprics so late as the eleventh ceutury but it is intended to call attention to some of the sources from which others may seek the necessary means of forming a judgment for themselves.

That the monastery bishoprics were hard to suppress will be evident to everyone who examines the evidence. That they survived in Cornwall for a much longer period than is generally supposed seems more than probable.

Tho. Taylor.

SOME POINTS OF SIMILARITY
IN THE
PHONOLOGY OF WELSH AND BRETON
(*continued*)

CONSONANTS

Here will be treated some peculiarities common to W. and Br. of certain initial, medial and final consonants. (For further initial, medial and final changes, see § 30-48.)

18. — I. Initially.

A frequent interchange of voiced and voiceless consonants (mostly 'stops') is noticeable in W. and Br. Some of the changes may be due to the influence of Mutation, others to the direct influence of final sounds in foregoing words.

A. Br. Exs. :

1) Due to no special or direct influence of a neighbouring sound. Many are loanwords.

d > *t* : *L. Ch.* (M. Br. Chart) *Trech-* in *Trechguoret* (O. Br. *drich*) ; *Trestan* (cf. W. *Drystan*, *Trystan*, and *Drustagni* found on an inscription) ; Trég. *tarwed*, plur. form of the M. Br. *daroueden* (W. *tarw*(*y*)*den*) ; *L. E.* (*H.*) *talier*, possibly from Fr. *darrière* (later *derrière*).

t > *d* : *dubé* 'a dove' is from O. Fr. *tubé* according to *R. C.*, 23, p. 120.

b > *p* : M. Br. *poesell* 'boisseau' (also M. Br. *boësell*, cf. W. *bwysel* and *pwysel* 'bushel').

p > *b* : M. Br. *baradoez*, *bàrados* 'paradise' (W. *paradwys*), but in bas-vann. *paradoes* is still found, see Vann. (Ch.) s. v.; M. Br. *bolot* from Fr. *pelote*; Mod. Br. *bok* (*pok*) 'a kiss'.

g > *k* (*c*) : *L. E.* (*H.*) has *klisia* from Fr. *glisser*, *kros* from Fr. *gros*, *kiz* (*giz*) from Fr. *guise* ; Tr. has *klagn* (*glagn*, *glann*, W. *glan*) ; Le Gon. *kouers* (*gouers*, W. *gwers*). The change of

g to *k* is found in some words in the Vann. dial. of Sarzeau (see *R. C.*, 3, p. 235).

c > *g* : Mod. Br. *golc'hed* (O. Br. *colcet*, W. *cylched*) ; M. Br. *gahouat* (*couhat*, Mod. Br. *kaouad*, W. *cawod*, *cawad*) ; M. Br. (E.) *ganivet* 'canivet (canif)' ; Br. *Glaude* 'Claude'. In the dial. of Vannes several words have initial *g* where Léon has *c* (*k*), e.g. Vann. *gorzenn*, *garell* = Léon *corsenn*, *caèrell*.

2) Changes due to the influence of some preceding sound.

a) In the Vann. dial. of Sarzeau the initial *v* of forms of the Verb 'to be' is changed to *f* when immediately preceded by *d* ; see *R. C.*, 3, p. 335, where the following exs. are given *groet mad fou* 'it will be well done', *devead fet* 'you will be late'.

With these may be compared the similar change after *ez*, M. Br. *ef fiziff* (= *er viziff*), *effe* (= *ez ve*), *effoe* (= *ez voe*). In *L. Ch.* we find *e feo* (= *oz vewo*) 'en train de vivre, vivant'.

b) In the Vann. dial. of Faouët after *hi* (poss. pron. fem.) the initial consonants *b*, *d*, *g* become *p*, *t*, *c* ; see *R. C.*, 9, p. 273, where the following exs. are given : *hi prec'h* 'her arm' (W. *ei braich*), *hi torn* 'her hand' (W. *ei dwrn*), *hi car* 'her leg".

c) *g*, *d* immediately following an *s* have become *c*, *t* in *Roscoff*, from *gof* 'smith', *Ros-trenen*, *L. Ch.* (M. Br. Chart.) *Rosdraenen*, from *draen* 'thorn' W. *draen*. Cf. W. *glas-dwr* from *glas* + *ddwr*, Br. *kresteiz* 'mid-day' (*kreiz* + *deiz*). In Mod. Br. *d* frequently becomes *t* after *s*, *bennes Toue* (*Doue*, W. *Duw* 'God'), see Ernault, *Petite Grammaire Bretonne*, §§ 9, 10.

B. W. Exs. :

1) Not due to the direct influence of the final sound of a preceding word.

d > *t* : *tychan* or *tuchan* (for *dychan*) ; *tywys-en* 'ear of corn' (Ir. *dias*) ; *tas* 'stack, heap' (O. W. *das*, O. Br. plur. *desi* gl. acervos, Mod. Br. *das*, Ir. *dais*) ; *twrdd*, *tordd* 'noise' (Ir. *dord*), *trythyll*, *trythyllwch* (M. W. *drythyll*, Ir. *dretill* and *tretill*) ; *trum* 'ridge' (Ir. *druim*) ; *trem*, *tremyn* (M. W. *dremynt*) ;

tyred 'come thou' (M. W. *dyred*) ; *tyro* [1] ? for *dyro* in *M. A.* p. 287 ; *tesni* in the expression *dweyd tesni* 'to tell fortunes' from. E. *destiny* ; *tyfn* (N. W.) for *dwfn* 'deep'. Among the loanwords from E. cf. *taslio* (E. *dazzle*) ; *tracht* (in Williams Pantycelyn, for the commoner *dracht* ; M. E. *draught*, *draht*) ; *tyciae* (E. *decay*), *tamp* (E. *damp*), *tip* (E. *dip*) ; W. S. has *titio* 'endyte', the commoner W. form being *ditio*, which may be from some aphetic form of E. *endite*.

b > *p* : *poed* for *boed* (from *bod* 'to be'). Among the loanwords from E. : *palff* (in *B. Cwsc*) ? E. *bluff* ; *pastwn* (*pastwm*) E. *baston* ; *pawns* ? E. *bounce* ; *pevel* (N. W.) E. *bevel* ; *pit* E. *bit* (of a horse) ; *piwsio* (dial.) E. *'buse* = *abuse* ; *paldaruo* (dial.)? E. *balder* (with the ending *-uo* formed after *rhuo* 'to roar') ; *plagiardio* (N. W.) E. *blackguard* ; *planced* E. *blanket* ; *potel* early E. *botel* 'a bottle' ; *ponc* E. *bank* ; *pwysel* (*bwysel*) E. *bushel* (the W. form may be due to the influence of *pwys* 'weight') ; *pwnsiad* (*bwnsiad*) E. *bunch*.

p > *b* : The forms *bwci*, *bwysi*, *bwytatwys* are occasionally found for *pwci* (= *pwca*) 'puck', *pwysi* 'posy', *pytatws* 'potatoes'.

g > *c* : *Cwilym* (in some dials.) for *Gwilym* 'William' ; among the loanwords from E. the following occur : *cêr* E. *gear* M. E. *gere* (*D. G.*, p. 86 Myn f'enaid gwiw, afraid *gêr*) : *ceriach* is an extented form of *cêr* ; *coblyn* E. *goblin* ; *corsied* ? E. *gorget* in *L. G. C.* p. 371 *Corsied* o waith ceiroes dur ; *cnoi* ? E. *gnaw* ; *cripio* ? E. *grip* ; *cropian* E. *grope* ; *cwsberis* E. *gooseberries* ; *calpian* (N. W.) E. *gallop* ; *kwyset* (*W. S.*) E. *gusset*.

c > *g* : *grisial*, *grisiant* are found side by side with the forms *crisial*, *crisiant* ; *grofft*, found in the Mab. (Manawyddan) 'heu *grofft*, medi y *rofft*', may be the E. *croft*. In Cardiganshire there is a mutated form in the place name *Rofft* for Y *Rofft*.

2) Changes due to the influence of a preceding sound.

a) In a MS. of the Venedotian code of the Laws of Howel Dda *g* is provected to *k* : (1) after the particle *e* (= *y*,

1. In *tyro* the *ty-* may be a trace of the older form of the prefix : Cf Loth, *Mém. Soc. Lingu.*, 6, 339.

earlier also *yd*), e.g. *ekeill* and *eckeyll* ; (2) after the conjunction *o*, e.g. *okeyll*. In *R. B. H. d* > *t* after *y* (for *yd*) in 'y duw y *tiolchaf*' (See *R. C.*, II, p. 68).

In some of the early W. Mss. the *d* of *dau* 'two' becomes *t* after *ill*, as *illdeu* or *illtau*, mostly written as one word.

b) In M. W. the form *athiffero* is found for *a'th ddiffero* 'may (he) protect thee' ; *pathawr* = *pa-th-ddawr* 'what does it concern thee' ?

Note : — A curious example of the provection of an initial consonant, due to the loss of a vowel and the influence of the following initial consonant, is found in the case of the possessive pronoun *fy*, which becomes often in the colloquial language *f'*, and before *h*, *ll*, or *i* becomes *ff*. In some dialectal texts this *ff* is written, e.g. *fi ff' unan* (for *fi fy hunan*), *ff'llaw* (= *fy llaw*), *ff'iechyd* (= *fy iechyd*). Cf. *cannw(y)ll ffrwyn* the colloquial pronunciation of *cannwyll frwyn*.

19. — Exs. of Br. *ch* from *j* appear in Br. *charoñs* from Fr. *jarosse*, *chéta* « to vomit » from. Fr. *jeter*.

20. —Initial *R* and *RH* in W. and Br. :

According to Ped. (§ 89), *r* had in Celtic two values, one with 'unlenated' pronunciation, the other with 'lenated' pronunciation. Initially the unlenated *r* became a 'voiceless' sound in W. This, as a rule, is not the case in Br., where *r* has generally no 'voiceless' value. In W., however, it is the general rule, even in loanwords from E., except in the latest borrowings, where initial *r* is often found (e.g. *B. Cusc recordor* 'recorder', *redi* 'ready'; Huw Morus has *Rowndiad* 'Roundhead').

Traces of the same initial voiceless *r* (*rh*) have been found in the Br. dials., e.g. in dial. of Cornouaille (see *R. C.*, 3, p. 492), and in a text written in the dial. of Vann. (viz. a translation of the parable of the Prodigal Son, dating from 1818. See *R. C.*, 11, p. 180). In the Vann. text an *h* is attached to the initial *r* as in W., but it comes before the *r* in the Br. text. Under 'voiced'-mutation, the *h* is dropped leav-

ing only *r*, as in W. This proves that the form *hr* is not a mere orthographical ornament. The forms found are *hreit*, *hrac braccen*; (*e*) *ras*, (*ne*) *rai*, (*e*) *eridas*.

Note : In Eastern S. W. initial *rh* is very seldom heard, the voiced *r* generally taking its place.

21. — Initial *Gw-* and *Chw-* in W. and Br. :

The interchange of *gw-* and *chw-* initially is a peculiar phenomenon in W. and Br. Although the radical and earlier form seems to be *gw* (for **u̯-*), yet there are one or two words with *chw-* as the probable radical form.

The most noteworthy ex. is *chwarae* (*chwareu* or *chware*) by the side of older forms with *gw* (*gu*). In the M. W. texts of the Mab. both forms appear, and these not far apart. In O. W. the form with *gu-* is prevalent, e.g. O. W. *guarai*, *guaroiou*. M. W. has *chware*, *gware* (verb and subs. with pl. *gwaryeu*), M. Br. *hoari*, Mod. Br. *c'hoari* ; M. W. *gwarwyfa* (*D. G.* Dug *warwyfa*'n digrifwch), Mod. W. *chwareufa*(*n*) 'playground'. O. W. has *guec* in the Gododdin l. 1041 *guec a guero* 'sweet and sour' (M. Br. *huec* and *chuec*, Mod. Br. *c'houec*), M. W. and Mod. W. *chweg* ; *guero* is M. W. and Mod. W. *chwerw* (O. Ir. *serb* with *s* for *su̯*, M. Br. *hueru*, *huero*). Lib. Land. has *chuith* and *guith* ; O. W. *guardam*, Mod. W. *chwerthin* (*chwarddaf* 'I smile') M. Br. *huerzin*, Mod. Br. *c'hoerzin*. In the W. dials., however, *gwerthin* is found for *chwerthin* ; cf. also *Gwefrol* for *Chwefrol* (*Chwefror*) ; *damchwain* by the side of *damwain* ; (*g*)*wedyn* and *chwedyn* ; *gwedi* and *chwedi* ; *gwibod* and *chwibod* 'gnats'.

An ex. among the loanwords from Lat. is *chwysigen*, for which *gwysigen* is also found, M. Br. *huysiguenn*, O. Br. *huisicou* (gl. papulas), Lat. *vēsīca*. Stokes (*Br. Gl. O.* s. v. *huisicou*) compares W. *chwannen*, Br. *choanenn* with the German *Wanze*.

The M. Br. (E.) *goagren* 'petite glande entre la chair et le cuir' seems to be related to W. *chwaren* of the same meaning. The W. *gweryru* 'to neigh' appears to be connected with Br. *c'houirinaden* and *gourrisiaden* 'a neighing' (For the pronunciation of *gou-* and *c'hou-* in the various Br. dials. see *R. C.*, 18, pp. 236 sqq.).

22. — With the foregoing may be compared the interchange of initial *g* and *c'h* in Breton, when not followed by a consonantal *w*; e. g.:

gallout and *hallout* 'to be able', W. *gallu*; *c'house* 'to eat', *c'housac'h* 'nourishment', supposed to be derived from the O. Fr. popular form *gousser* 'to eat'.

There may also be compared the W. initial *ch* arising from *qu-* of E. and Lat., e. g. *chwarthawr* in *R. B. H.*, p. 281 (Kulhwch ac Olwen), from Lat. *quartārius*; *chwart*, E. *quart*; *chwarel*, E. *quarrel*; *chwarter*, E. *quarter*; *chwitans*, E. *quittance*; M. W. *Chwintus* 'Quintus'.

E. *wh-* becomes W. *chw-*, e. g. *D. G.* ᶜGildiad, nid *chwitwasad* hallt', E. *whitewash*; *W. S. chwarfan* 'a wharve'; *chwip* 'whip', *chwislo* (dial.) 'to whistle'.

This change occurs in W. itself in such a dial. form as *chwiadan* < **hwiadan* < *hwyaden* 'duck', pl. *chwîd*.

23. — Initial *Gw-* in W. and Br.:

Initial *Gw-* followed by a vowel or by liquids and nasals present various peculiarities of like nature in W. and Br.

1) When followed by some vowels, the *gw* tends to absorb the wowel, the *w* becoming a vowel. But when followed by *o*, the *gw* generally loses the consonantal *w*, and the *o* remains intact. This is not always the case, however, as the *gṵo-* sometimes interchanges with *gṵa-*, e. g. W. *gwasgod*, Br. *gwasked*, Ir. *foscad*; W. *golchi* but Br. *gwalc'hi*; cf. M. W. (Black Book) (*g*)*woscordd*, Mod. W. *goscordd* (See *R. C.*, 29, p. 68); W. *gwastad*, M. Br. *goustadic*, Mod. Br. *gouestadic*; *Br. Gl. O. gutric*, W. *godrig*; the Br. intensive prefix *gour-* corresponds to W. *gor-* (in *gormod*, *gorddyfn* etc.). Cf. further W. *gwr*, Br. *gour*; W. *gwn*, Br. *gonn* (Trég.), (M. W. has *gwdam*, *gwdost* etc. = Mod. W. *gwyddom gwyddoch*); W. *gwobr*, Br. *gobr*, *gopr*; W. *gwedi*, Br. *goude*; W. *gweli*, Br. *gouly*; W. *gorchymyn*, Br. *gourc'hemen*; W. *goddef* (O. W. *guodeimisauch*), Br. *gouzaff*; W. *gwrtaith*, In *fortacht*.

In spoken W. the loss of a vowel is common, the *w*

becoming a vowel, e. g. *gwnnu* for *gwynnu*; cf. *Sulgwn* for *Sulgwyn*.

There is a tendency in the N. W. dial. to drop the *w* in such words as *gialam* (*gwialen*); *gialchan* (for *gwialchen* for *mwyalchen*), cf. *chi* (for *chwi*), *chadal* (for *chwedl*).

In Br. and W. an *w* or *o* appears sometimes to have been added superfluously, e. g. M. Br[1]. *goarnison* by the side of *garnison*: Fr. *garnison*; cf. *galern* and *gualern* in *R. C.*, 27, p. 223; Le Gon. *gwaremm* 'garenne'. In W. we find *gwalab* 'gallop' in *W. S.*, and in *Bown o Hamtwn*, p. 142 a cherdet *gwalop* y danaw.

2) When *gu̯-* is followed by *l*, *n*, *or r* we may have either

a) Metathesis, *gu̯l*, *gu̯n*, *gu̯r* > *glu̯*, *gnu̯*, *gru̯*;
or b) Loss of *u̯* altogether;
or c) *u̯* becoming a vowel.

a) Metathesis.

In Br.: *gloat* (W. *gwlad*); *gloeb* (W. *gwlyb*); *gluiz* (W. *gwlith*); *groec*, *gruec* (W. *gwraig*); *gloan* (W. *gwlan*); *groac'h* (W. *gwrach*).

In W.: It occurs mostly in the N. W. dial., where the combinations *gwr-*, *gwl-*, *gwn-* are pronouced *grw-*, *glw-*, *gnw-*, but the *w* is pronounced more or less simultaneously with the *r*, *l*, *n*; e. g. *glwad* (*gwlâd*); *glwith* (*gwlith*), *glwân* (*gwlân*), *grwaig* (*gwraig*), *gnwïo* (*gwnïo*).

Some traces of this pronunciation are found in the Venedotian Code of the Laws of Howel, e. g. *grueic*, *gruaget*, *gluad* (for Mod. W. *gwraig*, *gwragedd*, *gwlad*).

b). Total loss of the *u̯*.

In Br.: *gra* (by the side of *groa*, W. *gwna*); *greg* by the side of *groec*, *gruec*; *gleb* (O. Br. *rogulipias*, M. Br. *gleb*, *gloeb*, Trég. *gloeb*. Léon has *gleb* and *gloeb*); *gliz* by the side of M. Br. *gluiz*, W. *gwlith*; *griat* (M. Br. *gruyat*, Vann. *gouriat*). M. Br. has *glat* and *gloat*, pl. *gladou*; *grac'h* and *groac'h*.

In W.: The change is perceptible mainly in the mod. spoken language, e. g.:

1. Apparent only, as Breton here really shows traces of the older Fr. pronunciation.

gnâf (*gwnaf*), *grondo*, *grando* (*gwrando*), *glaw* (*gwlaw* ; but *glaw* is an early literary form), *glyb*, *glybwr* (*gwlyb*, *gwlybwr*), *gneud* (*gwneud*) etc. Cf. *grafun* for *gwrafun* for *gwarafun*. In *grug* we have a literary form for **gwrug* (O. I. *froich*). In Pembrokeshire, howewer, it is pronounced *gwrug*. In the district around Llanidloes one hears *glâd* (*gwlâd*), *graig* (*gwraig*).

c) The *u̯* becoming a vowel *u*.

In Br. this seems to be the case in a word like Vann. *gouriat*, M. Br. *gruyat* 'made'.

In W. it occurs in parts of S. W. in such forms as *gwnio̯* (two syllabes) for *gwnïo*, *gwniadur*. In Carmarthenshire the common form is *gwynio̯*.

24. — Initial *H* in W. and Br. :

This initial letter seems to have been the most unstable of all in W. and Br.

Early initial *s* in native words, and the initial *s* of Latin gave in W. and Br. *s* and *h*; sometimes *s* in both and *h* in both ; sometimes *s* in one and *h* in the other, and vice versâ ; sometimes *s* and *h* in both. For exs. see Ped. §§ 47, 135.

The forms with *h* initially sometimes drop and sometimes retain the *h*, without any special reason. Occasionally *h* is added to a word beginning with a vowel, without any apparent etymological reason, being, no doubt, partly orthographical.

The lack of stability on the part of initial *h* dates from the very earliest period of W. and Br. Exs. :

O. W. *hyshaf* (Mod. W. *isaf*), O. W. *ha* (M. W. *ha*(*c*), Mod. *a*(*c*)), O. W. *ocoluin* (Mod. W. *hogalen* but M. W. *agalen*, M. Br. *hygoulen*, Mod. Br. *higolenn*, Vann. *higuolenn*), O. W. *hint*, *int* (Mod. W. *hynt*), O. W. *ho* (Mod. W. *o*), O. W. *anter-metetic* (M. W. *anher*, *hanher*, Mod. W. *hanner*); W. and Br. have *oll*, *holl* 'all' ; M. W. *wy* (*hwy*), *wynt* for later *hwy*, *hwynt*.

Further traces of the indecision with regard to initial *h* may be seen from the following:

Breton : *L. Ch.* (O. Br. Chart.) *Haethlon, Hethlon, Aithlon*; (? W. *aeth*); *L. Chr.* (M. Br. Chart.) *ael, haelon* (W. *ael*); *Amhedr, Hamherd*[1] *? argant*[2], *harchant*; *he* = *e* 'his, its'; M. Br. *emolc'h hemolc'h*; *herr* (from Fr. *erre*); *heruez, erwez*; *hogos* (W. *agos*); *honest, onest*; *hostes, ostes* (but *ospital, ipocrisy, isop*); *hoguen* (W. *og-faen*); *huzel, hudel, udel* (W. *huddygl*); in *L. Ch.* we find *hevelep, evelep*; *hep, ep*; *oll, holl*; *oz, hoz*; *o, ho*.

Welsh :

In W. the same indecision obtains, especially in the dials. In N. W. *hagos* (*agos*), *henw* (*enw*; *henw* also occurs in M. W.); *hogla* (*arogl*), *hepil* (*epil*). In eastern S. W. *h* is frequently dropped, and sometimes an inorganic *h* is added, e. g. *ardd* (*hardd*), *ên* (*hên*), *hyfed* (*yfed*), *hadref* (*adref*), *haraf* (*araf*), *hirwellt* (*irwellt*).

In connection with initial *h* in the E. words borrowed into W. the following may be quoted from *E. E. P.* p. 220 : « The question concerning *h* is simply, when was it mute ? Palsgrave says *h* is mute in *honest, honour, habundance*... » *W. S.* says that *h* is mute in « *honest, habitation, humble, habite, honoure*[3] ».

As a general rule, initial *h* of E. is preserved in W. In a few words, however, the *h* seems to have been mute in early E. or non-existent in some words where *h* appears in Mod. E.

W. *onest* (*gonest*, E. *honest*), *oribl* in *L. G. C.* p. 165. 'Hed cred ac anghred a'u gwyr yn *oribl*' (E. *horrible*), *ostes* (E. *hostess*) in *Cym. Llên Cym.*, II, p. 22 '*Ostes*, llenwch win', *ostler* (E. *hostler, ostler*) found in *D. G.*, *Ilar* (E. *Hilary*, M. E. *Hyllare*) in *L. G. C.*, p. 30 'Dewi, Non, Elis, Dwynwen, *Ilar*'.

We have seen above (§ 18 B. 2) how *f'* (for *fy*) becomes *ff* before a following *h*, as in' *ff'hunan* or *ff'unan* for *fy hunan*. With this we may compare Ernault, *Petite Grammaire Bretonne*, p. 13 :

1. O. Br. *Am-*.
2. W. *arian(t)*.
3. In Fr., the Latin *h* was, of course, mute throughout from earliesft times.

« Les consonnes fortes et faibles peuvent s'échanger à la fin des mots. D'ordinaire les faibles dominent devant une voyelle initiale, et les fortes devant un *h*, qui alors ne se prononce pas ».

Initial *h* arising in some cases of 'mutation' is regular in W., and is not unfrequently found in Br. also. This case of aspirate-mutation occurs in W. after the poss. pron. fem. *ei* 'her', e. g. *ei henw* 'her name'. A trace of the same kind of *h* is seen in Br. in the dial. of Vann. (Canton de Guémené-sur-Scorff) e. g. *i halhwe* 'her key', but *i alhwe* 'his key'. It is said to occur also in the dials. of Cornouaille and Trég. (see *R. C.*, 17, p. 39).

W. also shows an aspirate-mutation of *n*, *m*, and *w*. This is even mentioned in some grammars, and is found occasionally in Mod. W. literature, e. g. *ei mhynwes*, *ei nhain*, *ei whig* (see *Y Beirniad*, Vol. II, p. 163. Hydref 1912). In the spoken language of N. W. *nh*, *mh*, *wh* are almost universally prononced after *ei* 'her'. The cases with *wh* are all found in the E. loanwords.

The mutation of *m* to *mh* after *ei* 'her' is also found in Br. (in the dial. of Faouët, Haute-Cornouaille), where the *m* sounds more like a 'surd' than a 'sonant' (See *R. C.*, 17, p. 421). For further changes in initial consonants see §§ 30-33.

25. II. — Medially.

Here will be mentioned only the exs. of changes in medial consonants in W. and Br. where normally they would not be expected to appear.

A. In Br. :

1) Exs. of voiceless consonants for voiced, generally in loanwords from Fr.

akloueten (Fr. *aguillette*, *L. E.* (*H.*) ; *atêrsein* (Fr. s'*adresser* *L. E.* (*H.*); *tumpa* (O. Fr. *tumber* 'tomber') and *tumporell* (Fr. *tombereau*) *R. C.*, 7, p. 144; *ocmantin* (in 'da *ocmantin* he gloar' = d'*augmenter* sa gloire, *R. C.*, 9, p. 162); *vacabont*

(in 'evel eur *vacabont*' = comme un *vagabond*, *R. C.*, 11, p. 308).

2) Voiced for voiceless, e.g.

Tr. has *kabiten* (Fr. *capitaine*), *kaboun* (Fr. *chapon*), *kabusin* (Fr. *capucin*), *sagrist* and *sakrist* (Fr. *sacristain*); *L. E.* (*H.*) has *gobédi* (O. Fr. *copeter* 'copter'), *tragas* (Fr. *tracas*); Le Gon. *ovis* and *ofis* (Fr. *office*), *tabes* (Fr. *tapis*); *podaich* (Fr. *potage*).

Some of these forms may be due to an attempt to give the words a native appearance, as voiceless consonants between vowels are comparatively late in Br. and W.

Intervocalic *s* seems to have acquired a voiced (*z*) sound early in Br. Sometimes *z* is found written, e. g. *frenesy* and *frenezsy* (Fr. *frénésie*[1]) in the 18 th. C., but there are exs. from a still earlier period (see footnote *R. C.*, 15, p. 390).

On the other hand, the *z* of M. Br. appears as *d* in some Mod. Br. dials. e. g. the dial. of Cornouaille has *predek*, *beudein* for M. Br. *prezec*, *beuziff*; dial. of Trég. has *hidio*, *didiou* for M. Br. *hiziu*, *diziou*; dial. of Léon has *baradoz* for M. Br. *barazoez*.

B. In W. :

1) Voiceless for voiced.

In parts of S. W. voiceless consonants appear between vowels, where in other dials. the voiced equivalents appear. This takes place mostly in the Gwentian dial. (East Glamorgan and Monmouth). Prof. Rhŷs does not regard these as exactly voiceless, but as lying somewhere between the voiceless and the voiced; e.g. *rytag* (*rhedeg*), *ffetog* (*ar-ffedog*), *creti* (*credu*), *otw* (*ydwyf*), *precath* (*pregeth*), *gwetodd* (*dywedodd*), *acor* (*agor*), etc.

In literary W. a voiced consonant coming before another consonant or consonantal *u̯*, *i̯*, is generally written in its voiceless form, e. g, *atgof*, *atgas*, *Coetmor* (*Coed-Mawr*), M. W. *eturyt* (=*edfryd* from *adferyd*); *llygatddu* and *llygatu* (from

1. The Fr. *s* in this case would, of course, be voiced.

lygad-ddu) *llygatlast* (*llygad-las*); M. W. *atwaen* (Mod. W. *adwaen*); *neitio, neitiwr* (*L. G. C. Neitiwr* dros afon *ytoedd*. The form *neitio* is used in the Anglesey dial.) cf. *atolwg* (from *adolwyn*). After the numeral *dau* in compounds there is no mutation in the words *deutu, deuparth, deupeth, oddeutu.*

In M. W. we find *ythiw, ydiw*; *yttynt, ydynt*; *yttwyf, ydwyf*; *yttoed, ydoed*[1], for the Mod. W. *ydyw, ydynt, ydwyf, ydoedd* (cf. Gwentian *otw, otuch* for *ydwyf, ydych*); M. W. *anghenoctid* from *anghenog*.

Among the loanwords from the following may be exs.: *cocas* (M. E. *cogges*), *Etwart* (*Edward, R. B. H.*, II, p. 377), *Etwin* (*Edwin, R. B. H.*, II, p. 266), *Gotwin* (*Godwin, R. B. H.*, II, p. 267), *petigryw* (E. *pedigree*, in *L. G. C.* At y gwraidd a'i *phetigryw*), *picyn* (E. *piggin*), *wteniff* (E. *woode(n)knife*, in *Iolo Goch*, p. 314), *wtwart* and *wdwart* (E. *woodward*; *D. G.* has *wdwart* in 'Teg *wdwart* feistr tew goedallt, p. 231, but Ed. Lhuyd has *wtwart*), *tricar* (dial.) (E. *trigger*).

The forms *cocas, picyn, tricar*, and *clwpa* (M. E. *clobbe*) may have developed the *c, p* from the E. *gg, bb*.

A case of *dd* (*đ*) becoming *d* is seen in W. *gweddrod* and *gwedrod* (pl. form, from E. *wether*). *gweddrod* is the usual form, but *gwedrod* is found in *Gorchestion Beirdd Cymru* p. 147 'Wedi rhoit ti *wedrod* da' (Ieuan Deulwyn), where the *cynghanedd* shows that the pronunciation is *d*.

cf. the Lat. loanwords *paradwys* (*paradīsus*), *pedestr* (*pedestr-is*), *pedol* (*pedāl-is*), and the S. W. dial. form *ithi* for *iddi* 'to her', due probably to *hi* 'her' which generally follows.

2) Voiceless becoming voiced.

Probable exs. are the following from among the loanwords from E.:

adargop, adyrgop (E. *attercop*); *boglyn* (? M. E. *bocle*); *burgyn* (? E. *morkin*); *candleis* in *L. G. C.* (? Early E. *gantelets*); *fladyr* (*W. S.*) (E. *flatter*); *ffradri* in *M. A.* p. 35 (? E. *fratry, fratery*); *gardas* in Mod. W., *gartys* in *W. S.*,

1. These double M. W. forms probably arose from different forms of the suffix itself.

gardr, sing., in *L. G. C.* p. 474 (E. *garters*); *lladmerydd* (E. *latimer*); *plagiardio* (dial.) (E. *blackguard*, where the *ck*, however, is not pronounced); *potegari W. S.* (E. *apothecary*); *ysbignardd*, *Medd. Mydd.* p. 202 (E. *spikenard*); *ysgoblar* in *D. G.* p. 150 'Esgoblun mewn *ysgablar*' (? E. *scapular*).

26. III. — Finally.

A. Final Mutes.

1) In Br.

The modern rule with regard to final mediae and tenues is given in Ernault's *Petite Grammaire bretonne*, p. 13 : « Les consonnes fortes et faibles peuvent s'échanger à la fin des mots. D'ordinaire les faibles dominent devant une voyelle initiale, et les fortes devant un *h*, qui alors ne se prononce pas ».

In M. Br., however, as in M. W., the rule was to write the voiceless consonant in the final position in words where Mod. Br. both the voiced and voiceless forms are found. But when an ending (as of the plural or feminine) was added to the voiceless final consonant, the voiceless became voiced. Hesitation with regard to this change can be discerned in a form like *coatdou*, plur. of *coat* 'wood' in *R. C.*, 8, p. 260, 'dre an *coatdou*' (par les bois), and in the M. Br. *tatdou* (plur. of *tat* 'father'). Even in M. Br., however, we get fluctuations, e. g. *mat* and *mad* ; *stoup* and *stoub*; *tat* and *tad*.

The treatment of these single final consonants in the loanwords from Fr. is as follows :

a) A Fr. voiced final consonant *may* appear in Br. as voiceless, except when a suffix is added.

b) A Fr. voiceless final consonant *may* appear in Br. as voiced (as well as voiceless), but always voiced if a suffix be added.

a) *camarat* (Fr. *camarade*) in *R. C.*, 26, p. 212; *malat* (Fr. *malade*) in *R. C.*, 15, p. 357; M. Br. *homicit* (Fr. *homicide*); *Herot* (Fr. *Hérode*) in *R. C.*, 10, p. 23; M. Br. *muscat* (Fr. *mus-*

cade); M. Br. *remet* (Fr. *remède*) and cf. *R. C.*, 8, p. 488 Dal vn taol flem heb *remet* (Tenez un coup d'aiguillon sans retard); *L. E.* (*H.*) *rok* (Fr. *rogue*); M. Br. *synagoc* (Fr. *synagogue*); M. Br. *ribaut* (Fr. *ribaud*) but *ribaudes* (fem.).

b). *L. E.* (*H.*) has *chipod* (Fr. *chipote*), *fured* (Fr. *furet*), *lôd* (Fr. *lot*, M. Br. *lot*), *roched* (Fr. *rochet*); Tr. has *boked* (Fr. *bouquet*), *bouled*, *boulet* (Fr. *boulet*), *ermid* (Fr. *ermite*); Le Gon. has *sôt*, *sôd* (Fr. *sot*); M. Br. (E.) has *huc* (Fr. *hucque*), *pic* (Fr. *pic*), *soup* (Fr. *soupe*), *stat* (Fr. *état*), *stoub*, *stoup* (Fr. *étoupe*). Cf. *R. C.*,2,p. 82 *pod* (Fr. *pot*), p. 224 *salud* (Fr. *salut*), p. 240 *boned* (*bonnet*); *R. C.*, 3, p. 68 *pilad* (Fr. *pilat*); *R. C.*, 8, p. 462 *stoub* (Fr. *étoupe*); *R. C.*, 4, p. 60 *plad* (Fr. *plat*), p. 99 *avokad* (Fr. *avocat*).

The voiced consonant when a suffix is added :

M. Br. *advocadez*, *fagoden* (Fr. *fagot*), *gargadenn* (O. Fr. *gargate*), *rudet* (Fr. *rut*), *seruiedenn* (Fr. *serviette*), *stadou*, plur. of *stat* (fr. *état*), *scodenn* (Fr. *escot*), *planedou* (Fr. *planètes*), see also the same form in *R. C.*, 8, p. 234; Mod. Br. *loden* (Fr. *lot*), *mouden* (Fr. *motte*), *souben* (Fr. *soupe*) in *R. C.*, 2, p. 80 *souben* ar c'hik (*soupe* de viande), M. Br. has also *souben*.

One exception appears to be M. Br. *moten* for the later *mouden* (Fr. *motte*), mentioned in *L. E.* (*H.*).

Note : With the above mentioned interchange of voiced and voiceless mutes may be compared the frequent interchange in Br. of *-aig*, *-aich* (with soft *g* and *ch*) from the Fr. ending *-age*.

2). In W. :

The fate of the final stops in W. presents several points of similarity to that of Br. stops. In W. the final tenues did not hold out so long and so late as in Br. (being kept in the latter, as we have seen, even up to modern times). It is difficult, however, to conclude finally at what period the final tenues of W. became medial. In the M. W. texts they are generally written as tenues, with the exception of the labial, which has the forms *b* and *p*. This practice is kept up by *W. S.* (16th. c.) in his Welsh-English Dictionary. It may have

been in his time merely the traditional mode of writing; but even *W. S.* writes monosyllables containing long vowels with the voiced consonant, e. g. *koob* (E. *cope*) and *pib*.

Here are, however, proofs as early as the 14th. C. in the works of *D. G.* that in some cases at least, the final voiced mutes of Mod. W. were also voiced at that period, e. g. :

D. G. p. 33. Gwele*d* ei gwallt fel gol*d* gwiw.

D. G. p. 217. 'Y nghred brela*d* afra*d*lawn.

The *d* of 'gwele*d*' corresponds in Cynghanedd to the *d* of 'gol*d*' which is the E. *gold*. (There are, however, cases of final *ld* of E. becoming *lt* in W., e. g. *hwswolt* in *L. G. C.* p. 460, (E. *household*) by the side of *hwswold*, p. 195 ; but the form *gold* is the W. form of the word throughout, as in *gold* y' gors 'marsh marig*old*'). The final *d* of 'brelad' from 'prelad (E. *prelate*) corresponds to the *d* of 'afra*d*lawn', which, being medial, was certainly a *d*.

In any case, in the E. loanwords in W. when an ending was added, the consonants took the voiced form at a very early period :

D. G. p. 52 *Fflacedau* a phlu coe*d*ydd (E. *flacket*).

p. 284 *Cliciedyn* yn cloi ceu*d*awd (E. *clicket*).

In the case of some loanwords from E. the final voiceless stop is retained even in the modern language.

The question of the final stops has been dealt with to some extent by Sir John Rhys in his 'All Around the Wrekin' [*Y Cymmrodor*, Vol. XXI, pp. 32 sqq.].

The treatment of the E. loanwords from W. may be thus classified.

a) Those that retain the final voiceless consonant.

b) Those that changed the final voiceless consonant into a voiced consonant.

a) *côt* (E. *coat*), *grât* (E. *grate*), *llac* (E. *slack*), *siop* (E. *shop*), etc.

These words are mostly those of one (short) syllable in E.

Note : — The change of single final voiced consonants to voiceless, so common in Br., is practically unknown in W., unless the word *nutmic* E. *nutmygge*, given by *W. S.* be a

case in point. The Mod. E. is *nutmeg*. Here, however, the *c* may have arisen from the E. *gg*. (cf. *picyn*, *clwpa*, § 25 B 1); cf., however, W. *antarliwt*, *intarliwt* from E. *interlude*, and dial. *teit* from E. *tide*.

b) This change seems to have taken place

1. in words of more than one syllable.
2. in monosyllabes containing a long vowel.

Exs. : *abid* (M. E. *abit*) in *D. G.* pp. 48, 207; *gwalab W. S.* (E. *gallop*), *basged* (E. *basket*), *bwned* in *L. G. C.* (E. *bonnet*), *bilwg* (E. *bill-hook*), *casog* (E. *cassock*), *casged* in *L. G. C.* p. 295 (E. *casket*), *clared* (E. *claret*), *carped* (E. *carpet*), *clicied* (E. *clicket*), *dwbled* (E. *doublet*), *ermid* in *M. A.* p. 258 (E. *hermit*), *garlleg* (E. *garlic* ; *W. S.* has *garllec* 'garleke'), *fioled* (E. *violet*), *ffagod* (E. *faggot*), *miwsig* (E. *music*), *proffid* in *D. G.*, p. 247 (E. *profit*), *ysgarlad* (E. *scarlet*, M. E. *scarlat*) etc.

koob in *W. S.*, i. e. *côb* (E. *cope*), *siêb* in *D. G.*, 'Bronbelau fel Siopau *siêb*' (E. *Cheap*, i. e. Cheap-Side, London), *côd* and *côt* (E. *coat*), *clôg* (E. *cloak*), *fflyd* (E. *fleet*, in sense of 'crowd'), *crwg* (E. *crook*), *grôd* in *L. G. C.* p. 327 (E. *groat*), *ystâg* in *L. G. C* p. 495 'Main wâg ei *ystâg*...' (E. *stake*).

B. Changes in some final consonantal groups containing mutes.

27. — 1) In some loanwords from Fr. into Br. the voiced stop became voiceless in the groups *ldr*, *mbr*, *br*, *bl*.

Exs. : *foultr* (O. Fr. *fouldre*), *lampr* (Fr. *lambre*), *mempr* (Fr. *membre*) in *R. C.*, 2, p. 364, *nompr* (*nombre*) in *R.*, *C.*, 8, p. 88, *possipl* (Fr. *possible*) in *R. C.*, 9, p. 162. Cf. *campraou* (Fr. *chambres*) in *R. C.*, 10, p. 5, *puplian* (Fr. *publier*) in *R. C.*, 26, p. 310, *humplan*, superl. (Fr. *humble*) and *senclou* (Fr. *sangles*) in *L. Ch.*

The only probable example of this change in W. is the M. W. *taplas*, which may be from E. *tables*.

In M. Br. there are traces of the opposite change of *pl*, *pr* to *bl*, *br*, e. g. :

M. Br. (E.) *coubl, coublaff* (Fr. *couple, coupler*), *poubr* (Fr. *pourpre*). Cf. M. Br. (E.) *squerb* (? Fr. *écharpe*).

28. — 2) Breton shows a tendency to change final *-ng* of loanwords to *nc* (*nk*)[1], e. g. :

M. Br. (E.) *barinc* 'hareng', Vann. (Ch.) *baranc* 'harangue' pl. *barancquet* (Fr. *harangue*); M. Br. (E.) *reng*, 'rang', *L. E.* (*H.*) *renk* 'rang' (O. Fr. *reng*); *L. E.* (*H*) *stañk* (Fr. *étang* for earlier *estang*). Tr. has *stang* and *stañk*. Cf. *R. C.*, 23, p. 234, 'war ar *stank* ma kann he dilled' (Sur l'étang où elle lave ses vêtements).

For further remarks on Br. *ng*, *ñk*, see *R. C.*, 19, p. 323.

The change of *ng* to *nc* (i. e. *ngc*) is not unknown to W. e. g. :

rhenc by the side of *rheng* 'a rank, row', *W. S.* has *renc* 'a renge'; M. E. *reng, renge, rengge*;

ystanc by the side of *ystang* (*stanc, stang*), E. *stang*, M. E. *stange*.

It is noticeable, however, that in the E. dials. of Shropshire and Montgomery the form *stank* is found (See English Dialect Dictionary s. v.). This may be due to the W. form.

Note 1. E. final *ng* in such words as *long* was equivalent to *ng-g* at an early period in the language. The *g* after the nasal (*ng*) was heard throughout the M. E. period. In Early New E. the *g* was lost except when a vowel followed, as is the case in Mod. E.

Note 2. The change of *nc* to *ng* is common in W. when a suffix is added, e. g. *crafanc, crafangau*; *tranc, trengi*; *ieuanc, ieuengaf*; M. W. *ranc, rengi* (Mod. W. *rhyngu*). But cf. *llanc, llanciau*; *pranc, pranciau*; *banc, banciau*; *llwnc, llyncu* (but *llyng-yren*).

III. **29.** — Final *nd, rd* of loanwords in W. and Br.

1) In Br. :

1. Possibly this change did not take place in Breton itself, but may be really only the reflexion of the O. Fr. pronunciation with final *nk*.

In M. Br. the final *nd*, *rd* of Fr. appear as a rule with final *t*. When a suffix was added the *t* was sometimes retained and sometimes changed to *d*. In Mod. Br., forms with *d* and *t* are common in native and in borrowed words. For the treatment of medial *nd* see § 39.

Exs. :

a) Fr. *rd*: M. Br. (E.) has *astandart* O. Fr. *estandard*[1]; *bastart* 'bâtard' (but fem. *bastardes*); *Bernart* 'Bernard'; *bombart* 'bombarde'; *couart* 'couard' (but *couardis* 'couardise'); *goart* 'garde'; *lart* 'lard'; *leopart* 'léopard'; *loumbart* 'lombard' (but fem. *loumbardes*); *nort* 'nord'; *papellart* 'papelard'; *pillard* 'pillard'; *pailhart* 'paillard'.

Cf. Vann. (Ch.) *lourt* 'lourd', *bourd* 'bourde' (but *bourdeu*) *goart* (plur. *goardet*), *poignart* 'poignard'.

b) Fr. *nd*: M. Br. (E.) has *blont* 'blond', *blondaff* 'être blond'; *bout*, *bount* 'bonde'; *brigantet* 'brigands' (but cf. *brigandinou* 'brigandines'); *diuergont* 'dévergondé'; *hoppelant* 'houppelande'; *kalent* 'calende', (but cf. *kalander* 'calendrier'); *legent* 'légende'; *prebent* 'prébende' (but *prebander* 'prébendier'); cf. M. Br. *amantifu* 'amender'; *font* 'fond'; *reverant* 'révérend'; *alamandes* 'amandes', O. Fr. *almande-s* (Mod. Br. *alamañtes*, *alamañdes*, Vann. *almantes*); *confuntaff* 'confondre'; *quintaff* 'guinder'; *lander* 'landier'; *ront* (Vann.) 'rond'; *sukrcañtin* (Tr.) 'sucre candi'.

2. In W. :

In many loanwords from E. final *rd*, *nd* appear in W. as *rt*, *nt*.

a) E. *nd*. W. *almant* 'almond' (M. E. *almand*); *dimwnt*, *diemwnt*, *daimawnt* 'diamond'; *Edmwnt*, *Emwnt* 'Edmund'; *dromwnt* 'dromond'; *gerlant*, *gerlont*, *gerlawnt* 'garland' (M. E. *ger(e)lande*); *grwnt* 'ground' in *L. G. C.* p. 249; *Hollant* 'Holland' (a personal name in *C. Coch MSS.* p. 249 'Mis Rhagfyr fu gur i gant | Aruthr hwyl yr aeth *Hollant*');

1. In this case Fr. had also a form in *a*.

Inglont, *Northwmbyrlont*, *Gotlont*, *Islont*, *Ysgotlont*, 'England, Northumberland, Gothland, Iceland, Scotland'; *lawnt*, *llawnt* 'a lawn, lawnd'; *marsiant* 'merchant' (M. E. *marchand*); *Rhismwnt* 'Richmond'; *swnt* 'sand' (M. E. *sonde*), *stont* (dial.) from E. *stand*.

b) E. *rd*.

W. *barlat* (? for *balart*) 'mallard'; *baeart* 'a bayard' in *L. G. C.* p. 341; *baslart* 'baselard'; *bastart* 'bastard'; *bort* (M. E. *borde*) in *Iolo MSS.* p. 325 'Un gost gwin a rhost yn rhydd | Ywch dwyf*ort* chwi a Dafydd', p. 326. Llyfr teg radd yr holl *fort* gron'; *cort* 'a cord, chord' in *Iolo Goch*, *Elis Wyn*; *cwpwrt* (also *cwpwrdd*) 'cupboard' in *L. G. C.* p. 95 'Dy *gwpwrt* dy gwrt...'); *cwstart* 'custard' (*W. S.* has *kwstard*); *Edwart* 'Edward'; *vowart* 'vaward, vanguard' in *L. G. C.* p. 35; *ffwlbart*, *ffwlbert* M. E. *folmarde*; *godart* 'ca goddard', (a plur. form *godardau* in *B. Cwsc*); *gwart* 'ward, guard' in *D. G.* 442; *halbart* ? 'halberd' in *C. Coch MSS.* p. 309; *llewpart* 'leopard' (*D. G.* rhymes it with dart. *W. S.* has *llewpard*. We have a curious form *llewpartdiaid* in *Ystori yr Olew Bendigaid* p. 326, wich probably shows that the *t* was voiced inside a word, cf. *godardau* in *B. Cwsc* by the side of the sing. *godart*); *mwstart* 'mustard' in *Medd. Mydd.* p. 23; *rhywart* 'reward' in *L. G. C.* p. 249; *Rhisiart* 'Richard'; *stiwart* is the N. W. dial. form of E. *steward*, having in pl. *stiwardiaid*; *stondart* 'standard' in *L. G. C.* p. 61; *wdwart* and *wtwart* 'wood-ward' in *L. G. C.* p. 239.

Besides the above changes there was also a change of final *ld* of E. to *lt* in W. in some words, e. g. *gilt* in *L. G. C.* p. 117 cael *gilt* hefyd. meaning 'payment' (the word *gild* occurs in E. with the meaning 'a payment' or 'tax'); *hwswolt* 'household' in *L. G. C.* p. 460 (but on p. 195 *hwswold* occurs); *molt* ? 'mould' M. E. *molde*, in *L. G. C.* p. 305 'Mal tir iarll a *molt* teirllys'.

In some words E. final *rd* appears as *rdd* (and occasionally *rth*) in W., e. g. *bwrdd* M. E. *borde*, *cwpwrdd* 'cupboard', *bastardd* 'bastard', *mwstardd* and *mwstarth* in *Medd. Mydd.* pp. 95, 159; *ysbignardd* 'spikenard' in *Medd. Mydd.* p. 202, *ystondardd* hardd hirddu'. Final *ld* of E. has become W. *llt* in

some words e. g. *cwcwallt* 'cuckold' (M. E. *cukewalde*), *mallt* (*W. S.*) 'mauld'.

Further cases of change and interchange of consonants in W. and Br.

I. Initially.

30. — 1) Initial *M, B, V* in W. and Br.

In some native words there is an interchange of *m-* and *b-* in W. and Br. words, e. g.

W. *men* and *ben* 'cart, waggon'; W. *moes* Br. *boaz* ; W. *mwyaid* and *bwyaid*; O. W. *maut*, Mod. W. *bawd* (cf. *mod-fedd* 'inch' *mod-rwy* 'ring'); W. *megin*, Br. *megin* and *begin* 'bellows'; W. *math* and *bath*; W. *magl* and *bagl* 'a snare'; W. *maeddu* and *baeddu* 'to soil'; Br. (Vann.) *mailloc* and *bailloc* 'chin'; W. *bun* and *mun* 'maiden'.

In the loanwords of W. and Br. the interchange of initial *m*, *b*, and *v* is much more frequent. These occur mostly in words borrowed from E. and Fr., with some examples, however, in late borrowings from Latin.

A. In Br.

a) *V* > *B*.

M. Br. (E.) has *benin* and *venin* 'venin', *bergier* 'vergier', *Beronic* 'Véronique', *berzut* and *burzut* from Lat. *virtut-is*, *bescout* 'vicomte' (Le Gon. has *beskouñt*), *bisaig* 'visage', *bitaill* 'vitaille', *bilen* 'vilain', *volontez*, *uolante*, 'volonté' (Mod. Br. *bolentez*, Vann. *volante* and *bolante*), *banel* 'venelle' (*L. Ch.* (M. Br. Chart.) has also *banel*); *L. E.* (*H.*) has *beach* 'voyage' (O. Fr. *veiage*, *veage*); *bandem* 'vendange' (borrowed from Lat. *vindemia*), *biel* 'vielle', *baot* 'voûte' (borrowed from Lat. *volta* for *voluta* 'arrondie').

The majority of borrowed words, however, retain the initial *v*.

b) *M* > *B*.

L. E. (*H.*) *beñt* 'menthe'; Le Gon. *bardel* 'mardelle'; *bũs* and *mũs* 'muids'.

c). *V* > *M*.

Vann. (Ch.) *mendem* 'vendange' (*mis mendem* 'septembre'),

mendemein 'vendange', Lat. *vindemia*, cf. *bandem* above a); Mod. Br. *mouez* 'voix', as in *R. C.*, 8, p. 90 *vn mouez* 'une voix'.

B. In W. :

a) $V > B$.

berf ' verb ' from L. *verbum*; *berfaen* and *ferfaen* ' vervain '; *bernais* and *barnais* (mod. W. dial. *varnis*) ' varnish ' M. E. *vernisch, vernysche* (*W. S.* has also *verneis*); *bicar, bicer* (and *micar*) ' vicar '; *bilain* and *milain* from M. E. *vilain, vilein*; *bitail* ' victuals ' from M. E. *vitaille*; *bwltur* and *fwltur* (in Bible, Lev. II, 14 and Deut. 28, 7) ' a vulture '; *bocal* ' vocal, vowel ' (the word *bocal* is used by *W. S.* in the introduction to his Welsh-English Dictionary).

b) $M > B$.

balaen, balain, balen, belan and *malaen* ' Milan-steel or -armour ', early E. *Melayne*; *barlat*, ?for *balart* ' mallard '; *basarn* and *masarn* ' mazer-tree '; *buwl* mul ieuanc (*Geiriadur W. Llyn*) 'mule' ; *burgyn*? E. *morkin*; *barblis* and *marblis* (in N. W. dial.) ' marbles '.

Cf. W. *bynafyd* dial. for *ymanafu*, possibly through an intermediate form *mynafyd*; *bydroi* for *ymdroi*, through an intermediate *mydroi*.

Cf. also W. *ffwlbart* and *ffwlbert* from E. *foulmarde*; W. *buddai* (Br. *mez*, Ir. *muide*) ' a churn ', supposed to be from Lat. *modius*.

c) $V > M$.

mantais ' vantage '; *melved* ' velvet '; *mentro* and *mentrio* ' venture ', *mentrus* (adj.) ' venturous '; *micar* and *bicar* ' vicar ', *milain* and *bilain* M. E. *vilein* (See above (a)); *miswrn* ' vizor '; *mursen*? E. *virgin*; *mivilieu* ' vigils ' in Llyfr Ancr Llandewivrevi, from Lat. *vigiliae*.

d) $B > M$.

W. S. gives *maner* ' a banner ' by the side of the commoner W. forms *baner*; *mwngler* ' bungler ' occurs in the works of Gruffyd ab Ieuan (viii) ' Nag aed *mwngler* i glera '; the common form is *bwngler*.

Cf. N. W. dial. *menthig*, S. W. dial. *mencid*, *myncid*, for the literary *benthyg* (for *benffyg*).

Note. — In N. W. dial. the word *misi* ' difficult to please' has alternate forms *fisi* and *bisi*. The word *megin* has very often the form *fegin* as the radical, due, no doubt, to its frequent use with the definite article *y fegin* ' the bellows '.

31. — 2). The spirant *ch* becomes *s* in Br. in certain cases; in W. as a general rule it becomes *si*, when it is followed by a vowel other than *i*, the *si* having two pronunciations — *sh* and *si̯* (the *si̯* pronunciation being confined more or less to parts of N. W.). Before the vowel *i̯* the *ch* becomes a pure *s*-sound in N. W., but generally *sh*- sound in S. W.

A. In Br. :

a) M. Br. *sanell* ' a gutter, canal ' is believed to be from O. Fr. *chaignel* (Mod. Fr. *chéneau*), and the Mod. Br. *san* appears to be a shortened form of it. See *L. E.* (*H.*) s. v.

Siminal ' cheminée ' in *R. C.*, 1, p. 408 ' Dibaot *siminal* a voged | Anez ne ve tan en oaled ' (Rarement cheminée fume, s'il n'y a feu dans l'âtre).

Soum ' rester ' is supposed to be from an early Fr. verb *chomer* (see *R. C.*, 2, p. 217). Other forms are *choum*, *chom*, as in *R. C.*, 3, p. 215, and *choumas* ' est resté ' p. 216. Tr. has *señch* ' changer '.

b) Fr. *ch* appears initially as *c* in Br. in the following cases, which found their way to Br. through the medium of some of the northern Fr. dials. that had *c* for *ch* before *a*.

M. Br. *carg* ' charge ' (also Mod. Br. *karg*) ; Vann. (Ch.) *carnel* ' charnier ' (see also *carnel* in *A. f. C. L.*, p. 606); *campr* chambre ' (in *R. C.*, 10, p. 5 en *campraou* ' en chambres ') ; *kaboun* (Fr.) ' chapon '.

Cf. *L. E.* (*H.*) *frañkisiou* ' franchises '.

B. In W. :

a). The change in W. is very common in the loanwords from E. Although E. had a dental in this sound, there are no traces of it initially in the W. words. *W. S.* says that the E. *ch* in his time was pronounced *tsi*, yet the words he gives in his dictionary do not show a dental at all. The *ch* of E. may

occur in native E. words or in the Romance words borrowed into E. In both cases, however, *si* appears initially in W.

Exs. :

Siêb ' Cheap-side ' M. E. *chepe*, O. E. *céap* ; *sialc* ' chalk ', M. E. *chalk*, O. E. *cealc* ; *siwrl* ' churl ' M. E. *churle*, *chorle*, O. E. *ceorl* ;

sialens ' challenge ' M. E. *chalenge* ; *siambr* ' chamber ' M. E. *cha(u)mbre*; *siamled* M. E. *chamelet* ; *siarad* ? E. *charade*; *siecr* ' chequer' M. E. *chekker* ; *siawns* ' chance' M. E. *chaunce*; *siars* ' charge ', *siarsio* ' to charge '; *siartr* ' charter ' M. E. *chartre* ; *siet* (*W. S.*) M. E. *chete*.

b) Before the vowel *i* W. has pure *s* :

sibol M. E. *chibolle* ; *sir* ' cheer ' M. E. *chere* ; *siwet* (given by *W. S.*) M. E. *chewet* ; *simnai* (*simddai*) ' chimney ' M. E. *chymneye* ; *sir* ' shire ' M. E. *shire*, *shire* ; *siryf*, *siri* ' sheriff ' M. E. *shirreve*; *silff* ' shelf ' M. E. *schelfe*, *shelfe*, O. E. *scylfe*.

Note. — The initial *j* of E. also appears in W. as *si*, e. g. *siaced* ' jacket '; *Sierom* ' Jerome '; *Siac* ' Jack ' in *M. A.* p. 330 ; *W. S.* has *siafling* ' a iauelyn ' and *siaggio* ' jagge '.

32. — 3). Interchange of initial *G* and *B* in W. and Br.

a). The only example in Br. is the M. Br. *blizien* ' year ', which has variant forms *glyzen* and *gluizen*. The corresponding W. word is *blwyddyn*.

b) In W. the interchange of initial *b* and *g* is seen in a few words. The Mod. W. *bwystfil* occurs in the plur. form *guystuiled* [1] in the Black Book. It is also found elsewhere with *g*, as Dr. Davies in his Dictionary gives the forms *gwestfil* and *bestfil* as variant forms of *bwystfil*. The word *giach* has an alternate form *biach*, given by Dr. Davies. The W. word *bwyall* ' axe ' is pronounced *gwuallt* in parts of N. W. and *gwiall* in parts of. S. W.

33. — 4). Interchange of initial *D*, *T* and *G*, *C* in W. and Br. :

1. In this case the form may have arisen from a confusion of *gwylltfil* and *bwystfil*.

In Ped. § 333 the W. *tlawd*, *tlws* (with N. W. pronuncia- *clawd*, *clws*) are compared with Br. *a glefe* ' ought ' (the imperfect indic. 3 pers. sing.) for *dlefe* (M. W. *dylyu* ' to owe') and Br. *gwentl* ' pain ', Trég. *war oenkle* ' in the throes of childbirth '. Cf. Ann. de Bret., 16, 307.

With these may be compared the S. W. *gweid* = *dweyd* (for *dywedyd*) and N. W. *Gwalad* for *Dwalad* (*Cadwaladr*), *derwinan* for *gwreinen* ' ring-worm '.

Note. — In *R. C.*, 19, p. 323 the M. Br. forms *golloenter*, *gollonder*, *guollonder* (Mod. Br. *goulloñder*) are compared with the W. forms *gollwng* and *dillwng*. Cf. Vann. *darloškhienn* and *garlostienn* ' an ear-wig ', Trég. *garloskenn*, mentioned in *R. C.*, 3, p. 235.

34. — II. Medially and Finally.

1). We have seen above (§ 31) how initial Fr. *ch* was expressed in Br. by *s*, and how initial *ch* (and *j*) of E. appeared in W. as *si* or *s*.

A similar change took place medially and finally (in Br. in a few cases, in W. in most cases) in the case of *ch*, *j* and cerebral *g*.

A. In Br. :

1. Fr. *ch* seems to have become *s*(*s*) in *missi* M. Br. *mechif* ' méchef' according to *R. C.*, 21, p. 142 ; *senessal* (*A. f. C. L.* p. 606) ' sénéchal ' ; *splûs* is from Fr. *épluchure* according to a conjecture in *L. E.* (*H.*), but it possibly arose first from the verbal from *éplucher*.

2. Fr. *j* appears as *si* in Br. *resiouisset* (*A. f. C. L.*, p. 220) from Fr. *réjouir*.

3. Fr. *g*(*e* appears as *s* in M. Br. *sins* ' singe ',

B. In W. :

1. E. *ch* appears medially in W. as *tsi*, *si*, (*s*) before vowels, and as *ts*, (*i*)*s* before consonants, e. g.

ceisbwl ' catchpoll ' M. E. *cachepol* ; *fleitsier* (*W. S.*) ' fletcher ' M. E. *flecher* ; *haitsiet* (*W. S.*) ' hatchet ' M. E. *hachet* ; *piser* ' pitcher ' M. E. *picher* ; *heislàn* (*W. S.*) a hetchel M. E.

hechele; *marsiant* ' merchant '; *scwtsiwn* ' scutcheon ' M. E. *scochone*; *treinsiwr* ' trencher ', *setsiel* (*W. S.*) ' a sechell '; *Rhisiart* ' Richard '; *Winsestyr* (*R. B.H.*, II, p. 388) ' Winchester '.

2. E. medial *j* appears as *s* in one loanword in W., *consurio* ' to conjure '; *W. S.* has *consurio* ' coniure '. *Consurio* and *consirio* occur in the works of Gruffydd ab Ieuan (xi) ' Pe ron ar frig pren ar frys | *Gonsirio* Gwen os erys ' and ' Ni ad fyth i enaid fo | Gan siarad i *gonsurio*'.

3. Medials soft *g* appears in W. as *s*, *si*, *ds*, e. g. *W.S.* has satten o *brudsys* ' saten of *bruges* ' i. e. Bruges; *corsiet* in *L. G. C.*, from E. *gorget*; *dwynsiwn* in *C. Coch MSS.* p. 424, from E. *dungeon*; *veinsians* (*W. S.*) ' vengeance '; *habrsiwn* ' habergeon '; *lardies* (possibly for *lardsies*) in *L. G. C.*, p. 370, ' largess '; *mansier* (*W. S.*) ' manger '; *sersiant* in *L. G. C.*, p. 387 ' sergeant ' (*W. S.* has *serdsiant* ' sergeaunt '); *sinsir* ' ginger '.

4. Final *ch*(*e* and *g*(*e* of E. appear in W. as *s*, *ts*, (and *ds* for *g*(*e*).

Exs : *braens* ' branch '; *brosio* ' to broach ' (*W. S.* has *broitsio* ' broche '); *cleinsio* ' to clench ' (*W. S.* has *kleinsio* pen hoyl ' clenche '); *ffres* ' fresh ' M. E. *freche*; *haits* (*W. S.*) ' hatch '; *maits* (*W. S.*) ' a match ' M. E. *mache* and *matche*; *mars* ' march, border ' in *D. G.* pp. 13, 195, M. E. *march*, *marche*; *mwstas* ' moustache '; *W. S.* has *oystreds* ffedder ' oystreche fedder ' i. e. ostrich-feather; *petris* and *pertris* ' partridge ' M. E. *pertriche*; *taeds* (*W. S.*) ' a tache '; *treins* (*W. S.*) ' trenche '; *twyts* (*W. S.*) ' touche ', also *twytsio* ' to touch '; *ystans* in *L. G. C.* p. 27, ' staunch ', M. E. *sta*(*u*)*nche*; *Sandwis L. G. C.* p. 24 ' Sandwich '.

baeds (*W. S.*) ' a badge ' M. E. *bage*; *caes* and *caets* ' cage '; *karias* (*W. S.*) ' carriage '; *colas* ' college ' in *L. G. C.* p. 354; *loydsio* (*W. S.*) ' lodge '; *mantais* ' vantage '; *mortgaeds* (*W. S.*) ' mortgage '; *payds* (*W. S.*) ' page '; *potes* ' potage ' (*W. S.* has *potaes*); *saes* in *Medd. Mydd.* ' sage ' (*W. S.* has *saets*, *saeds*); *siars* ' charge '; *sgwrs* ' scourge '.

35. — 2). W. and Br. *V*(*F*) and *W* between vowels and in consonant-groups.

An early final *w* after a consonant in W. and Br. was itself a consonant in the middle-period of both languages, as the metres show. Even at the present day in the W. *cynghanedd* metres it is non-syllabic, and always counts as a consonant. In modern times, however, in W. and Br. the tendency has been to vocalise this consonant. In W. the vocalisation naturally appears as an *u*- vowel (W. *w*), but very rarely *o* is heard. In Br. the vocalisation tends to favour the *o*- vowel. The form with *o*, however, can in M. Br. be non-syllabic. M. Br. has *maru*, *ludu*, *garu*, *mezu*, *hanu* later *maro*, *garo*, *mezo*, *hano*, (W. *marw*, *lludw*, *garw*, *meddw*, *enw*). M. Br. has forms in *o* and Mod. Br. forms in *v*.

As is the case in modern W. metric, where the *w* is regarded as a consonant (and it is still held to be the really correct modern pronunciation by some), so in the Br. dial. of Vann. the *w* preserves its consonantal quality. In this dial. it is really an *ü*- consonant, and is expressed in various ways in the different dictionaries.

The common change of *u* to *o* in Br. may have a parallel in the modern N. W. pronunciation of such expressions as *yn enw'r Tad*, in which case *'n eno'r Tad*, is distinctly heard. Cf. M. W. *chwero* (*chwerw*), and *guero* in *Gododin* (see § 21) *racco* (later *acw*, S. W. *oco*, *yco*), *hero* (*herw*), *helo* (*helw*), *taro* (*tarw*), *ero* (*erw*) [1].

For the total disappearance of this sound in final position after consonants in both W. and Br. see §§ 73, 74.

The following are exs. of the interchange of *u* and *v* (W. *w* and *f*, Br. *ou*, *o* and *v*, *ff*).

1. The lines where these occur are the following (Skene, II, p. 106, *Bk. of Aneirin* = p. 37, l. 14 ed. Evans) :

Hero ciued guec guero
Gnissint gueuilon ar e helo
Nit oed ar les bro bot ero
Ni cilius taro trin let un ero
Traus y achaus liuirdelo

cf. *heno* (*henw*) in *Black Book* (Skene II, xxxv = p. 102, l. 7 ed. Evans) :

Vgnach yw vyheno mab mydno.

a) *u̯* > *v*.

1) In Br. (here the change is mainly the rule):

M. Br. *divez* (W. *diwedd*), *levenez* (W. *llewenydd*, *llawenydd*), *guiuffer* (W. *gwiwer*), *goeff* (W. *gwayw*), *naffn*, *naon* (W. *newyn*), *naffnec* (W. *newynog*), *teffal*, *teual* (W. *tywyll*), *tao*, *tevell* (W. *taw*, *tawel*, Mod. Br. *tevel*), *goeffaff* (W. *gwywo*).

Mod. Br. *adbevet* in *L. Ch.* (W. *adfywio*), *leshanvet* (W. *llysenwi*), *liou*, *liv* (W. *lliw*) but *liva* (W. *llifo*), *glao* (W. *glaw*) but *glavek* (W. *glawog*), *teo* (W. *tew*) but *tevaat* (W. *tewhau*), *birvi* (W. *berwi*).

2) In. W.:

Most of the W. exs. of this change are mostly from the spoken language, but some of them have found their way to the literary language: *briw* but *brifo* 'to hurt', *glaw* plur. *glafogydd* and adj. *glafog*, *gwryw* 'male' plur. *gwryfod*; *gorfedd*, *gorfadd* (*gorwedd*), *cnafon* (*cenawon*), *gwyw* but *gwyfo* (*gwywo* 'to fade, wither'), *cafod* (*cawod*), *gloefi* (*gloewi*), *Ifan* (*Ieuan*, *Iwan*), *ifanc* (*ieuanc*), *Eifionydd* (cf. M. W. *Eiwynydd* in *Mab. Math vab Mathonwy*), *lwfans* from the E. *allowance*, *lwfio* from E. *allow*; *llifo* 'to dye' (from *lliw* 'colour').

b) *v* > *u̯* generally before *l*, *n*, *r*.

1. In Br.:

aon, *aoun* M. Br. *oun* (W. *ofn*), *diaoul*, *diaul* pl. *diaoulou* (W. *diafl*, *diawl*), *taulign* 'to throw', *taulet* 'thrown', *ditaulas* 'he threw' in *L. Ch.* (W. *taflu*), *taul* 'table' (cf. W. *taflen*), *gaor* and *gavr* (W. *gafr*), *gaol* (W. *gafl*), *reor* (W. *rhefr*). M. Br. *eintaff* is in Mod. Br. *intaoñ* (*intañv*, *intav*).

2. In W.:

awsen by the side of *absen* 'absence', *cawsun* for *cafswn* (from *cael* for *cafel*), *cowlaid* for *coflaid*, *diawl* for *diafl*, *tawlu* for *taflu*, *niwl* [1] by the side of *nifwl*; M. W. *ysgawn* = *ysgafn*.

Cf. dial. *cywod* (*cyfod*), *cwarfod* (*cyfarfod*), *cywoeth* (*cyfoeth*), *sgwarnog* (*ysgyfarnog*), *sgwennu* (*ysgrifennu*).

1. The form *niwl*, when compared with Ir. *nél*, is difficult to explain. Cf. O. Fr. *niule*.

Cf. also the interchange of *au*(*eu*), *aw* (*ew*), *ef* (*yf*) in W. *keneu*, *cenaw*, *cenawon*; *llysiau*, *llyssewyn*; *edau*, *edafedd*; *cleddau*, *cleddyf*, *cleddyfau* (M. Br. *clezeff*, *clezeu*, pl. *clezeffyou*); *eisiau*, *essywed*; *deunydd*, *defnydd*.

36. — 3) Interchange of *N* and *R* in W. and Br.

a) In Br.

An interchange of *r* and *n* occurs in Br. in the Mod. Br. forms of the Article. In M. Br. the forms of the definite article were *an*, *ar*; in Mod. Br. the forms are *an*(*n*) before vowels and *d*, *t*, *n*; *ar* before other consonants except *l*; *al* before *l*. The indefinite article has the forms *eu*(*n*), *eur*, *eul* under the same conditions. For the history of the Article in Br. see *R. C.*, 2, pp. 204-216.

The Br. forms for the poss. pronoun of the 1 pers. plur. are *hon*, *hor* ' our '; for the personal pronoun of the 1 pers. plur. also *hon*, *hor* 'we, us' ; for the 3 pers. sing. accus. *han*, *hen*, *her* ' him, it '. M. Br. (E.) has *knech* 'hill ', *crech* for Mod. Br. *crec'h* or *kreach*; *knoenn* ' nut ', *kanounen* pl. *kanou*, *cnou*, *craouf*(*f*), for Mod. Br. *kraouenn* plur. *kraouñ*; *kneau* ' fleece ', later *creon* by Maunoir (W. *cnu*, *cnaif*); *tnou* ' a valley ', *traou*, *tnou*, *trou* for Mod. Br. *traou* (Trég.), in W. *tyno*, earlier *tonou* in *Lib. Land*.

Mod. Br. has *ken*, *ker* corresponding to the W. *cyn* ' as ' (before adjs. and advs.). Cf. *nemert*, *nement*, *nemeit* (W. *namyn*).

b) In W. :

The O. W. form of the article was *ir*, in M. W. *yr*, *y*, and in Mod. W. *yr*, *y*. A trace of the older form with *n* is believed to occur in such expressions as ' y mae efe *yn* ddyn ' = he is a man, and ' y mae efe *yn* fawr ' = he is great. This, however, is doubtful.

Dr. Davies in his Welsh-English Dictionary gives *mororen* as a by-form of *moronen*, the sing. of *moron* ' carrots ', and *serrigl* by the side of *sienigl* ' contritus '.

In *Campau Siarlymaen* the form *Corstinobyl* ' Constantinople ' occurs, but in *M. A.* p. 328 the form is *Constinobl*.

Cf. the E. loanwords *trôns* ' drawers ', and *trôn* 'drawer'; also in N. W. *cownt* from E. ' *court* (-yard) '.

37. — 4). Interchange of *ST* and *SK* (*SC*) in W. and Br.

The exs. generally adduced to illustrate this interchange of Consonantal groups are W. *gwisg* ' garment ', *gwisgo* ' to clothe ', M. Br. *guisquaff*, Mod. Br. *guiska*, compared with the Lat. *vestis* [1]; and W. *asgwrn* ' bone ', M. Br. *ascorn*, Mod. Br. *askorn* (Trég.), *askourn* (Léon) compared with the Greek ὀστοῦν.

The W. words *gwasg* and *trysglen* have also been compared with the E. *waist* and *throstle*.

There appear to be other cases of this interchange of *st* and *sc* in W. and Br.

A. In Br. :

The Vann. dial. of Sarzeau seems to change the guttural into a dental in *garlostienn*, by the Side of *darloškenn*, *darloškhien* ' an ear-wig ' (Trég. *garloskhenn*, *garloskenn*). See *R*. C. 3, p. 235. Cf. *mousk*, *moust*, as in *maro mousk* ' quite dead ' mentioned in *R*. *C*. 4, p. 145.

Vann. *foesk*, *foest* *L*. *E*. (H.) ' soft, feeble '.

Stlabez, *sklabez* ' dirt, mud' (*R*. *C*. 27, p. 73), Fr. *éclabousser*. Cf. Ann. de Br., 16, 307.

B. In W. :

Prof. Rhŷs in *R*. *C*. 3, p. 87, cites two exs. of this interchange in M. W. *diosdes* (for commoner *diosges*) and *y ueistawn* : " With *diosc* ' to strip ' Mr. Stokes compares Breton *di-uisquaff*. The Mabinogion have the form with the dental in *diosdes* ; also in Mabinogion... one reads *y ueistawn* for what would now in Cardiganshire be *ywiscon*, which means hay trodden and pressed down in a long stack or the like, probably from the same origin as *gwasgu* ' to squeeze, to press '. " It is very probable, however, that *ueistawn* ought to be read *veiscawn* in the MS.

The modern N. W. pronunciation of the literary *ysgol* (Lat. *scāla*) is *ystol*, thereby distinguishing it from *ysgol* ' school ' (Lat. *schola*).

1. It is more probable that the W. and Br. forms have a different suffix from the Latin.

38. — 5). Interchange of *C'H*, *H* between vowels, and the occasional disappearance of the consonant between vowels in W. and Br.

As a general rule where W. has *ch*, Br. also has *c'h* between vowels. The irregular interchange of *c'h* (*ch*) and *h*, and the loss of *h* may be seen from the following exs. :

Br. Gl. O. inbues (gl. in bouello) is taken by Stokes to be for *in* + *bues*, with *bues* corresponding to the W. *buches*[1]; Br. *ac'hanoun*, etc. ' from me ' (W. *ohonof*), Br. *buhez* (W. *buchedd* ' life); Br. *bihan* (W. *bychan* ' small '); Br. *croc'hen* (W. *croen* ' skin); Br. *dec'hou* (W. *dehau*, also *dechau*, *deche*, *detha*, *dethe* in dials.); Br. *ael* (W. *echel* ' axle '). The M. Br. (E.) *ehanaff*[2] ' to rest ' and *ehan* ' rest ', Léon *ehana* are compared with a W. word *echain*. M. Br. *ehuedez*, *huedez* ' sky-lark ' is in Trég. *ec'houeder* (W. *ehedydd*. The W. form *uchedydd* may possibly be for *echedydd*, changed to *uchedydd* under the influence of the adj. *uchel* ' high '). The Léon words *ec'hon* ' large, spacious ', *e'chonder* (*hec'honder*) ' spaciousness ', Vann. *ehander* are said to correspond to W. *eang* (*ehang*), *eangder* (*ehangder*) in R. C. 19, p. 330. Léon has also *hec'hon* and *hegon* for *ec'hon*.W. *allwedd* is Br. *alc'houez*, with *c'h* for lenated *g*.

In the W. dials. the interchange occurs in some words. For the literary *dehau* ' South, right ' N. W. has *detha* ' skilful, handy '; S. W. has *dethe* and *deche*. (With the interchange of *ch* and *th* cf. W. *dechreu* with Br. *dezraou* and *desraou*). M. W. *ehofyn* is in Mod. W. *eofn*, *eon*, but in parts of S. W. the forms *ehon* and *echon* are found. The N. W. *c'd*, for *cyhyd* (M. Br. *quehit*, Mod. Br. *keit*), is pronounced in parts of S. W. as *cychyd*; similarly N. W. *cr'r*, for *creyr* ' heron ' (Br. *herc'heiz*, for *krec'heiz*) is pronounced in S. W. as *crychydd*. The final *r* of N. W. is not heard in composition, *cry glas* ' heron ' and even *crydd glas* being the forms usually heard, cf. *cyhwfan* and *cychwfan* ' to hover '.

The intervocalic *h* of W. and Br. frequently disappears

1. Cf. Br. *triouec'h* ' eighteen ' for *tri-c'houec'h*.
2. See Ped. II, p. 295.

especially in modern times. M. Br. *ehoc*, Mod. Br. *eok* (M. W. *ehawg*, Mod. W. *eog*); W. *eofn* for M. W. *ehofyn*; *eang* for M. W. *ehang*; W. *c'd*, Br. *keit* (see above); W. *bet* in *Lib. Land.* for O. W. *behet*.

39. — 6) Medial *ND* in W. and Br.

At an early period in W. and Br. original *nd* had become *nn* (see Ped. § 69) e. g. O. W. *ennian* ' anvil '. Mod. W. *einion*, M. Br. *anneffn*, Mod. Br. *anneo*, *annev*, O. Ir. *indéin*; but in some cases the *nd* is preserved as in O. W. *enderic*, Mod. W. *enderig* by the side of *anner* ' heifer '; O. Br. *endlim* (gl. fenus) W. *ynnill*, *ennill*, O. Ir. *indile*.

In loanwords from Lat. *nd* appears also as *nn* in most cases, but here again there are variations. M. Br. has *cantoell* (Mod. Br. *cantol*) W. *cannwyll* from Lat. *candēla*; Br. *sklent* from Lat. *scindula*.

There appears also a difference of treatment when *n* and *d* come together as the result of the syncope of a vowel. W. has *bendith* from Lat. *benedictio*, but Br. has *bennoez*. The W. *bendith* may stand for an earlier **benddith*, cf. W. *trindod*, Br. *trindet*, *treindet* (from Lat. *trinitat-is*) where the *nd*, having arisen comparatively late, has remained unchanged.

40. — 1). Interchange of *V* (*F*) and *DD* (*Z*) in W. and Br.

The W. word *llythyr* (*llyther*) ' a letter ' corresponds to the Br. *lizer*, which has the form *liver* in the Vann. dial. of Sarzeau. This interchange of *v* and *z* is also seen in the Br. words *kleze*, *kleve* (M. Br. *clezeff*, *clezeuff*, *clezeu*, W. *cleddyf*, *cleddau*). The Br. form *kleve*[1] may, however, have arisen from metathesis of consonants (cf. *pinvidik* = W. *pendefig* and *penddeddig*). So *kleve* would be for *kleve(z)* for *klezeff*, cf. *R. B. H. clefydeu* (with *d* = *dd*). Br. *avank* ' beaver or some aquatic animal ' corresponds to W. *addanc*, *afanc*.

In W., however, the interchange of *f* and *dd* is quite common, especially in the dials., — *addanc*, *afanc*; *Eiddionydd*,

1. The form may also have been influenced by the Fr. *glaive*.

Eifionydd (a district in Carnarvonshire); *pendefig*, *pendeddig* ' prince, chief '; *gwyrf*, *gwerydd* ' virgin '.

In the W. spoken language and the various dials. the following occur :

byfigions, *byddigions* (*boneddigion*, with the plur. *s*- ending of E.), *cymandda* (*cymanfa* ' a congregation, convention ') *camdda* (*camfa* ' a stile '), *eifil* (*eiddil* ' delicate, tender '), *gweddus* (*gwefus* ' lip '), *nwyfau* (*nwyddau* ' goods '), *plwydd* (*plwyf* ' parish '), cf. *y fannodd* for *y ddannodd* ' toothache '.

With this interchange of *f* and *dd* in W. may be compared a parallel interchange of *ff* and *th*, mostly in the spoken language. One example from the literary language is *benthyg* ' loan ' for the older *benffic* (as in the Black Book). Others are *gwneiff* and *gwneith* (3 pers. sing. pres. indic. of *gwneuthur* ' to make ') *daffod*, *dathod* (for *datod* ' to undo '), *ceith* and *ceiff* (*caiff*, 3 pers. sing. pres. indic. of *cael*, *caffael*), *deffol* (*dethol* ' select '), *stwthio* and *stwffio* from E. *stuff*.

41. — 8) Interchange of final *Z* (*DD*) and *D* in W. and Br.

A change (signalised by Loth, *R. C.* 17, p. 60) of a final dental spirant to a voiced dental stop is found in certain districts of Cornouaille. In Léon it is *z* for *th*.

Exs. : *bad* ' staff ' (Léon *baz*), *eid*, *eit* ' eight ' (Léon *eiz*, W. *wyth*), *gard* ' hedge ' (Léon. *garz*, W. *garth*), etc.

In W. there are a few exs. of a similar change of final *dd* to *d* :

Gormod for earlier *gormodd* (*D. G.* Gormo*dd* rhodd, gwr medd*w* a'i rhoes), *Maesyfed* ' Radnor ' is supposed to be for *Maes-Hyfaidd* (cf. *Hefeydd* of the *Mab.*), *ymachlud* ' sunset ' for *ymachludd* (Lat. *occlūdo*). In the S. W. dial *allwed* for *allwedd*, *cynted* for *cyntedd*; in the N. W. dial. *diffod* for *diffodd*; cf. *'spydu* for *dishyspyddu* ' exhaust '.

42. — 9) Interchange of *NG*, *N*, and the occasional disappearance of the consonant in W. and Br.

For Lat. *spongus* Br. has three forms *spoueng* (and *spoueñk*), *spouen*, *spoue*, W. *yspwng*; corresponding to W. *mwng*, Ir. *mong*, Br. has *moueng* (and *moueñk*), *mouen*, *moue* (O. Br.

mogou, plur.). M. Br. has *golloenter*, *gollonder*, *goullonder* (Mod. Br. *goulloñder*) and *dilloenter*, corresponding to W. *gollwng*, *dillwng*. For the above see *R. C.* 19, p. 323; cf. M. Br. *toeaff* (W. *tyngu*).

The intervocalic *ng* of Latin was lost in Br. loanwords like M. Br. *ael* (Mod. Br. *eal*, W. *angel*) Lat. *angelus*; *aviel* (W. *efengyl*) Lat. *evangelium*; *nouenn*, L. *unguentum*. See Ped. § 138, 4, I, p. 224.

From among the Br. loanwords from Fr. we may note the following exs. of changes: *lon* Fr. *long*, in *R. C.* 26, p. 118, M. Br. (E.) *coinn* and *coing*, ? Fr. *coin*.

M. Br. (E.) shows *ng* for the Fr. *gn* in the following:

Bourgoing (*Bourgoign*, *Bourgouinn*) 'Bourgogne'; *cigoing* 'cigogne', *Spaing* 'Espagne'; cf. also *roingnenn* 'rogne'.

In W., as in Br., there is an interchange of *ng* and *n*, but W. has also a third form *w*. The following are exs.:

llawethair (*llyffethair*, Ir. *langfiter*) from E. *long-fetter*; *llewa* by the site of *llyncu*[1] and *llyngyren* (Ir. *longim* 'I eat'); *pythewnos*, *penewnos* (*pythefnos*) for *pymtheng-nos*; *tafod* (for *tawod*) M. Br. *teaut*, O. Ir. *tenge*; *ewin*, Br. *ivin*, O. Ir. *ingen*, Lat. *unguis*. *Lib. Land.* has *gullengin* for the Mod. W. *gorllewin*. See Ped. § 61, 4, p. 107.

In the colloquial language of N. W. the following forms are heard:

denid (or *denig*) for *diengyd* from *dianc* 'to escape'; *danos* for *dangos* 'to show'; *cnebrwn* for *cynhebrwng* 'funeral'; *gostwn* for *gostwng* 'to lower'; *gwllwn* and *gollwn* (*gyllwn*) tor *gollwng* 'to let loose'.

In S. W.: *cyffreding* for *cyffredin* 'common'; *pring* for *prin* 'rare'; *shudding* for *shuddin* 'the heart of a tree', *Llanvylling* is found for *Llanfyllin* (a town in Montgomeryshire) in *Cym. Llên Cym.* [II] (An act for the propagation of the Gospel in Wales, 1649) p. 18 « att *Llanvylling* the 14th May... ».

In the W. loanwords from E. the following may be noted:

1. The identity of the base-forms underlying *llewa* and *llyncu* is, however, doubtful. Cf. Ir. *longim* and *sluccim*.

ng > *n* : *dwbin* (*dwbing*) ' cement ', as in ' *dwbin* ffwrn ', E. *dubbing*, *daubing* (*dubbin*); *W. S.* has *dwbing* ' dawbinge '; *fferin* (plur. *fferins*) E. *fairing*; *bwstin* in *M. A.* p. 42[a], ? from E. *husting* ' an assembly '; *offrwm* ' offering, sacrifice ' may be for *offrwn* from O. E. or early M. E. *ofrung* ' an offering '; *pwdin* E. *pudding* ;

n > *ng* : *bing* ' the forestall in a cow-house' E. *bin*; *bowling* llong ' bowleyne ' (*W. S.*), Mod. E. *bowline* (but E. itself had forms *bowling*, *bollinge* up to the 19th. c.); *coffing* (S. W.) E. *coffin*; *Catring* (S. W.) ' Catherine '; *dwsing* ' dozen ' M. E. *dossin*, *dozyne*; *fflwring*, *ffloring* ' florin ' (but in 15th c. there was an E. form *floring*); *reising* ' reysyn ' (*W. S.*); *siafling* ' iauelyn ' (*W. S.*); *ring* for *yr ing* ' the inn '; *Lating* is often heard for *Latin* (cf. *Llading* in Gr. Roberts, Welsh Grammar, *R. C.* reprint p. [165]).

43. — 10) Interchange of *L* and *R* in W. and Br.

In many cases the change is due to dissimilation.

A. In Br. :

a) *r* > *l* :

M. Br. (E.) has *armel* ' armoire '; *brevial* (*breuier*) ' bréviaire '; *cornel* ' cornière '; *guelelouen* (*guerelouen*) ' l'étoile du matin '; *dromedèr*, Vann. *domedal*, *dremedal* ' dromadaire '; *dazrou*, *dazlou* (Mod. Br. *daelou*, V. *dareu*); *grawel* ' grammaire '; *Kathelin* Catherine; *priol* (*priore*) ' prieur '; *scritol* (*scruitoer*, *scruytouer*) ' écritoire '; *talazr* (*tarazr*, W. *taradr*) ' tarière '.

Mod. Br. has *beler* (W. *berwr*, Ir. *biror*, *bilor*); *alar* (*arar*, W. *aradr*); *talar* (*tarar*, for M. Br. *talazr*, *tarazr*); *kontrol* (M. Br. *controell*, O. Br. *control-iabt*, W. *cythraul*, *cythrawl*, from L. *contrarius*), cf. O. Fr. *contralier*; *abalamour* (= *a palamour* from Fr. *paramour*); *banniel* (M. Br. *banier*, *banyer*) ' bannière '; *musul* (M. Br. *musur* from Lat. *mensura*); *fleria* [1] (from Lat. *fragrare*, or possibly from Fr. *flairer*). Vann. (Ch.) has *aileteen* ' airette '; *barriel* ' barrière '; *poulpri* ' pourpri ';

1. Cf. however, O. Br. (*Br. Gl.*) *fleriot*, gl. quae redolet.

trêd, trêt (W. *tlawd*); bas-vann. *moual* (Léon *mouar* W. *mwyar*); cf. *L. Ch.* (M. Br. Chart.) *Argoestl* and *Algoestl*, later *Aloestre*, at the present day *Aloustre*.

The following exs. are taken from texts in *R. C.* : — *R. C.* 3, p. 200 arru'r *baniel* (voici la bannière); *R. C.* 8, p. 466 *dibilil* (sans péril); *R. C.* 4, p. 103 : *Ral* e gad du (Rare est lièvre noir).

b) *l* > *r*:

M. Br. (E.) *ambarfaret* ' tout effaré ' (cf. W. *ymbalfalu*); *derchell* ' tenir ' (by the side of imperat. *dal* ' tiens ', W. *dal*, *dala*); *aral*, *arall* (W. *arall*, Ir. *alaile*, *araile*); *guerwell* (Mod. Br. *gervel*, cf. M. Br. *galu* W. *galw*); *teurell* ' jeter ' (W. *taflu*, *tawlu*, Mod. Br. *teurel*).

Vann. (Ch.) has *brounec*, Léon. *blonec*, W. *bloneg* ' lard '; *L. E.* (*H.*) *dai* from Fr. *dalle*; *R. C.* 3, p. 60 ann *armanach* (un almanach); *burutel* *L. E.* (*H.*) ' blutoir ' from O. Fr. *blutel*; *R. C.* 21, p. 138 *afour* Fr. *en foule* (see § 69, a)).

B. In W. :

a) *r* > *l* :

ffleirio (O. W. *flair-maur*) from Lat. *fragrare* (cf. Br. *fleria*, above); *blytheirio* for *bretheirio* (*W. S.*), in Mod. W. often without the *r* or *l*, *bytheirio*; *cythraul* and *cythrawl* from Lat. *contrarius* (cf. M. Br. *contrell*); *Chwefrol* and *Chwefror* from Lat. *Februārius*; M. W. *glyssyn* by the side of *gryssyn*, Mod. W. *gresyn*; *mesul*, in *fesul un*, *fesul tipyn* ' one by one, gradually ', for *mesur* ' measure ' from Lat. *mensura*.

The *r* of E. appears as *l* in W. in the loanwords — *cornel* ' corner ' *D. G.* p. 193 *Cornel* ddiddos yw Rhosyr; *dwsmel* ' dulcimer ' in *L. G. C.*, Goronwy Owen and in Mod. W. The form *dwsmer* is given by *W. S.* for the early N. E. forms *doucimer*, *doussemer*, *dowcemer*. In N. W. dial. *dressal* for E. *dresser*, *rāsal* and *rasel* for E. *razor*, *sylfuar* for E. *surveyor*.

b) *l* > *r* :

ffrewyll ' a scourge ' from Lat. *flagellum*; *llefrith* (Br. *liviz*) is supposed to be for *lleflith* and cognate with Ir. *lemlacht*, *lemnacht*.

44. — 11). Change of final *N* to *M* in loanwords in W. and Br.

There are numerous exs. of this change in the Br. loanwords from Fr. and in the W. loanwords from E.

a) In Br.

M. Br. (E.) has *Aliborum* Aliboron ' docteur imbécile '; *alum* ' alun ', *alun glace* ' alun de glace '; *arem* [1] ' airain (Mod. Br. *arem*, *arm*, Vann. *airaim*, *airin*); *Caym* Caïn (rhyming with *prim*); *patrom* (Mod. Br. *patroum*, *patrom*) ' patron '; *venim* ' venin ' (the Mod. Br. is *binim* as in *R. C.* 2, p. 242 : hag ho *binim* ' et leur venin ', but according to *L. E.* (*H.*) s. v., it stands for an O. Fr. **venim* whence the adj. *venimeux*). M. Br. has *liam* [2] plur. *liammou*, as in *M. Br. H.*, and may be from Fr. *lien*. Le Gon. has *gwaremm* ' garenne '.

In some Br. words there appears to be an opposite change of *m* to *n*, in such forms as M. Br. (E.) *cin*, *cim* (supposed to be from Lat. *simius*; the change here may however be due to the other M. Br. word *sins* from Fr. *singe*); *brun*, *brume* ' brume '. Cf. Vann. *butum* ' tobacco ' but *butunein* ' to smoke '; M. Br. (E.), *tribun* and *tribum* ' tribut '; Trég. *blim* and *blin* ' lively, quick ' (Le Gon. has *blîm* or *bliñ*, vif, alerte).

b) In W. :

In W. there are some exs. of the change even in native words. In *Medd. Mydd.*, p. 195, we get ' ellia'r pen yn lan ag *ellym* ' where *ellym* stands for the more common *ellyn*, O. Br. *altin*, M. Br. *autenn*. The change may have been due to the influence of *llym* ' sharp '.

In N. W. *gwialam* or *gwialem* may be heard for *gwialen* ' rod, twig '. The Gwentian form for *morwyn* is *morwm* ' a maid '.

In loanwords from E. the change is more frequent, e. g. *botwm*, *bwtwm*, ' button ', in *D. G.* p. 57 *botymiau* (plur.) (*buttwn* in *Campau Charlymaen*, p. 50, also in the Mod.

1. In the case of *arem* and *liam* the *m* may be from the earlier Fr. forms in *-m*.

2. Br. *liam* may, however, be from the Provençal form in *-m*.

Gwentian dial.) ; *cotwm* ' cotton ' ; *latwm* ' latten ' in *D. G.* p. 257 Bwa *latwm* didrwm draed, M. E. *latoun* ; *injam* the Powysian form of E. *engine*, Venedotian *injan* ; *maentumio* and *myntymio* ' maintain ', *myntumiwr* ' maintainer ' in *L. G. C.* p. 22. *Myntumiwr* iemyn Tomas, and *C. Coch MSS.* p. 143, *maentimiaf*, M. E. *maintene*, *mayntyne* ; *mwtrwm* ' natron ' in *Medd. Mydd.* p. 225, possibly for *nwtrwm*, *nwtrwn* E. *natron* ; *pastwm*, N. W. form for *pastwn*, *bastwn*, E. *baston* (*W. S.* has *bastwn*, *W. Llyn pastwn*, *D. G.* p. 123 Llawenaf breiniolaf bryd | Yw'r *bastyniwr* bost anwyd); *patrwm* ' a pattern '(*W. S. patrwm* ' a paterne ') M. E. *patron*, *patroun* ; *rheswm* ' reason ' (in the works of Gruffydd ab Ieuan viii ' O ddaw o *reswm* ne ddau | I gyvarvod ar versau ', with a variant *reswn* in another MS.) M. E. *resun*, *resoun*; *saffrwm* ' saffron ' (*W. S.* has *saffrwm*, and Dafydd ab Edmwnd ' *Saffrwm* ar lysiau effros ', but in *Medd. Mydd.* p. 23 tebyc i *saffrwn*) M. E. *saffroun*, *saffrun* ; *stalwm* ' stallion ' in N. W. dial. for the literary *ystalwyn* (but *ystalwyn* may be an incorrect form for *ystalwn* from M. E. *stallone*, cf. *galwyn* from E. *gallon*, and *wynwyn* from M. E. *oynon*).

Note. — Even in M. E. the final *n* in Romance words was often changed to *m*, and has survived up to the present day in such words as *ransom*, *random*.

An ex. of the opposite change of *m* to *n* may possibly have taken place in *Duran* ' Durham ' in *L. G. C.* p. 357 :

A bad aur esgob *Duran*
Yn ei lys yn nhal y lan.

45. — 12). A development of *RD* and *RT* in W. and Br.

An early original *rd* appears in M. Br. as *rz*, but as the M. Br. *z* represents *d* and *th*, the exact pronunciation cannot be ascertained. It has been suggested (*R. C.* 7, p. 155) that as the Br. dials. of Trég. and Vann. always treat the *z* following a liquid as a hard, not a soft, consonant, even in M. Br. the *z* may have stood for the *th*- sound, e. g. words like Trég. *urz*, Vann. *urh* ; Trég. *c'hoerzin*, Vann. *hoarhein*. M. Br. *urz* and *huerzin*, with *z* representing *th* and not *d*.

If this be really the case, it may be compared with a simi-

lar change in W. of *dd* to *th* after *r*, e. g. *hwrth* and *hwrthio* in the colloquial language for *hwdd*, *hyrddio*. Cf. *chwerthin* 'to laugh' but *chwarddaf* 'I laugh' *chwardd* 'laughs', O. W. *guardam*; *W. S.* has *ffwrth* for *ffwrdd*.

This interchange of *rdd* and *rth* is noticeable even to a greater extent in the W. loanwords from E. The final *rt* and *rd* of E. words occasionally take the forms *rth* and *rdd* in the W. representatives, e. g. *bwrdd* 'board, table' O. E. *bord*, M. E. *bord*, *borde*; *bastardd* in *Iolo MSS*. p. 315, William y *Bastardd*, *R. B. H.* II, p. 309 Henri vab G6ilim *bastard* (*d* for *dd*); *cwpwrdd* 'cupboard', *ysbignardd* 'spikenard' in *Medd. Mydd*. p. 201; *ystondardd* 'standard' in *Iolo Goch* p. 108, Ag *ystondardd* hardd hirddu; Dr. Davies has *comffordd* 'comfort'; *cymffyrddus* 'comfortable', but *W. S.* has *kwnffwrth* 'conforte', *kwnffwrddio* 'to counforte'; *mwstardd* 'mustard' in *Medd. Mydd*. p. 95, but on p. 159 'ceiniagwerth o *fwstarth*'; *Nordd*[1] 'North' in *D. G.* p. 22, Gwraig rhyw benaig Robin *Nordd*, *Iolo Goch* p. 213 O'r *Nordd* yn yr Iwerddon; *Cym. Llen Cymr*. [IV] p. 13, Ymeth wreigen dos i ffordd | Naill ai i'r *Nordd* ai i'r Dwyrain.

With the above may be compared such forms as *eddyw*, *ethyw*; *arfaeth*, *arfeddyd*; *perffaith*, *perffeiddio*; *ffrith*, *ffridd*.

46. — 13). The development of *TL*, *TN* and *TR* between vowels in W. and Br.

Whatever may have been the development of these consonantals groups at an earlier period, they are represented in M. Br. by the groups *zl*, *zr*, *zn*. In their further development up to the modern stage of Br., they completely lost the *z* before the *l* and *r*, with a kind of compensatory diphthongization of the foregoing vowel in some cases, e. g. O. Br. *motrep* (gl. matertere), M. Br. *mozreb*, Mod. Br. *moereb*, (W. *modryb*); M. Br. *tarazr*, Mod. Br. *tarar* (O. W. *tarater*, Mod. W. *taradr*); O. Br. *dadlou* (gl. andronas), M. Br. *dazl*, Mod. Br. *dael*, (O. Br. has also *datolaham* gl. lego, cf. O. W. *datl*, Mod. W. *dadl*); M. Br. *hoazl*, Mod. Br. *hoal* (W. *hoedl*),

1. Cf. the Norse *nordr*.

M. Br. *alazn* (for *anazl*) Mod. Br. *balan* (W. *anadl*); M. Br. *balazn* (for *banazl*) Mod. Br. *balan*, *banal* (W. *banadl*); M. Br. *lozn*, Mod. Br. *loen* (W. *llwdn*).

Whether the development in W. took the same direction as in Br. is not certain. But there are facts which lead to the supposition that in W. also the *t* eventually became *dd* (*ḋ*) in such positions. In the Black Book, where *t* is orthographical for *ḋ*, we find *kenetyl* for Mod. W. *cenedl*. So it is not impossible that the *d* forms of Mod. W. were earlier *ḋ* (cf. *bodlon* for *boddlon*).

This is actually the case at the present day in the dial. of S. W. where forms like *chweddyl*, *gwyddyn*, *gwaddan* or *gwaddyn* are common for *chwedl*, *gwydn*, *gwadn* (N. W. *chadal*, *gweudyn*, *gwadan*). In some of the poets (possibly of S. W.) the forms with *ḋ* occur, with a swarabhakti *y*. Cf. W. *haeddel* M. Br. *haezl*.

The further loss of the *z* before the final liquid, which took place in the development of M. Br. to Mod. Br. can also be exemplified from Mod. dial. W., e. g.

In S. W. *anal* (for *anaddl* or *anadl*), cf. Br. *balan*, *banal*; in N. W. *dalan* (possibly for *danal* from *danadl*) in *dalan poethion* 'nettles'. In S. W. (and also to a certain extent in N. W.) the forms *boddlon* 'satisfied', *boddloni* 'to satisfy', *ffyddlon* 'faithful', *ffyddlondeb* are pronounced *bolon*, *boloni*, *ffylon*, *ffylondeb*. M. W. has also *bodlon* for *boddlon*.

The W. ordinary literary forms with *d* have, however, their counterpart in the Br. development also. Prof. Loth (*R. C.*, 16, p. 205) refers to the preservation of *dr* (from earlier *tr*) in the Br. dial. of Ouessant (Léon), where the form *moédreb* is found for the common M. Br. form *moereb*, M. Br. *mozreb*, O. Br. *motrep*, W. *modryb*. He also compares *ar edred* 'le cimetière' for *ar vedred*, elsewhere *ar verd*, with W. *beddred*, which, according to him, is for *bedrod* owing to the influence of *bedd* 'grave'.

47. — 14). There seem to be one or two exs. in W. and Br. of a dental becoming a sibilant before a labial, e.g.

M. Br. H. *daspren* 'to redeem' (Ir. *taithchricc*) for *do-at-pren*

according to Wh. Stokes. In W. the form *dywespwyd* [1] is found for the commoner form *dywedwyd* 'it was said', *dywespwyd* being for *dywed-* or *dywet-pwyd*, cf. M. W. *clywyspwyd* (from *clywed*).

48. — 15). The appearance in M. Br. of the two particles *cz*, *ent*, which are considered to be identical, has led to the supposition (see *R. C.*, 18, p. 310) that even in Br., as in W., *nt* before certain consonants became *th* (Br. *z*). Regularly Br. has *nt*, e. g. W. *ewythr*, Br. *eoñtr*. See further *R. C.*, 9, p. 382.

W. itself seems to have two forms in the word *cynrhonyn* by the side of *cynthron*, Br. *controunenn*; cf. *Penrhyn* (a place-name), which in the colloquial language has developed an epenthetic consonant *d* or *t* (as in *Hendri* for *Henry*), becoming *Pendryn* or *Pentryn*, this developing further to *Penthryn*.

1. The form *dywespwyd* may, hovewer contain an old participle **dywes* cf. *deth-pwyd*, *daeth-pwyd*.

(*To be continued.*)

T. H. Parry-Williams.

L'ÉPISODE DU CHIEN RESSUSCITÉ
DANS
L'HAGIOGRAPHIE IRLANDAISE

William C. Borlase, dans son ouvrage *The dolmens of Ireland*, t. III (1897), p. 880, rapporte, d'après O'Donovan, une curieuse légende, suivant laquelle Patrice aurait rendu la vie à un chien qu'on lui offrait tout cuit à manger.

When saint Patrick was traversing Ossory for the purpose of building churches, ... a pagan woman out of Ballinchrea came to him with an offering of a dish of roasted meat for his dinner, which Patrick received with many *grazachams* (« thanks »). When, however, he uncovered the dish, he did not like the aspect of the meat, but thought that he perceived the paw of an unclean animal. He was immediatly struck with nausea, and kneeling upon the next stone to him, he laid his two hands over the roasted animal in the dish in the form of a cross, and prayed to God to restore whatever animal it was to its original life and shape.

And lo! he had no sooner finished his prayer than a yellow hound (*cú bhuidhe*) started into life, and, leaping out of the dish, ran in the direction of Waterford.

Patrick was struck with disgust and horror at the sight, and turning to the working men, he said, in a solemn voice « Pursue and kill that hound, for she will kill every man and beast which she will meet in her course ». The men pursued her with their spades, shovels and pickaxes, and, overtaking her on the lands of Treanaree, about a mile E. of the place whence she started, succeeded in killing her there. There they buried her and over her grave a small stunted whitethorn bush is now to be seen called *Sgeithin na Chon* « the Little Thorn-bush of the hound ». The stones near this bush are impressed with the marks of a greyhound's feet, and one of them exhibits the figure of a greyhound in miniature.

In consequence of this ominous occurrence, saint Patrick abandoned his project, but erected this heap of stones as a memorial of his intentions, on the top of which he placed the stone on which he knelt while he prayed, which was stamped with the impressions of his two knees. He called the place *Connawee* (*cwe* i. e *buidhe*), in memorial of the resuscitation of the hound, and pronounced an awful malediction on the woman, who had thus profanely insulted him, and on her descendants, and place of abode.

The curse was given in verse, and it is believed that it still rests on the country. The inhabitants of Ballincrea are remarkable for blasphemy, and it has not, since the memory of tradition, been without a lame, dumb or wry-mouthed man.

M. Salomon Reinach, qui a utilisé cette légende dans son article sur les *Survivances du totémisme chez les anciens Celtes*, *Rev. Celt.*, XXI (1900), p. 286, déclare qu'il n'en connaît pas d'autre mention. En effet, autant que je sache, elle ne figure pas dans la littérature, abondante pourtant, relative à saint Patrice. Mais j'en retrouve l'équivalent dans la vie d'Adamnan, publiée naguère par M. R. I. Best d'après un manuscrit de Bruxelles de 1628 (*Anecd. from Ir. MSS.*, II, p. 16, § 9).

Voici la traduction du passage en question.

Une fois, Adamnan se trouvait un certain dimanche dans la partie septentrionale de Magh Bregh, à savoir chez les Ui Mic Uais. On lui apporta cent moutons cuits, et parmi eux un chien qui avait été cuit aussi. Par la grâce de l'esprit saint, Adamnan reconnut le chien au milieu des moutons et il dit aux pourvoyeurs : « Lequel de vous nous a donné ce chien au milieu des moutons ? » Chacun de son côté fit serment que ce n'était pas lui. Adamnan dit alors au chien : « Au nom du Seigneur, lève-toi vite et désigne-nous ton maître. » Le chien se leva aussitôt à la parole d'Adamnan et sauta sur son maître qu'il jeta par terre. Adamnan dit à l'homme : « Combien étiez-vous à commettre cet acte ? » — « Quatre, dit le garçon, des Ui Cuirb. » Adamnan le maudit alors en disant : « Malédiction en eux et autour d'eux ! Telle est la sentence que je prononce de Uachtar Aid sur les Ui Cuirb. »

Et il ajouta que leur race ne dépasserait jamais la quatrième génération.

Le *Betha Adamnáin*, d'où ce passage est tiré, est un piètre document, tissu d'absurdités et d'anachronismes, comme dit Reeves, et d'ailleurs de rédaction très tardive. De son côté l'anecdote recueillie par O'Donovan sur le compte de saint Patrice est probablement de composition plus récente encore. Mais le fonds des deux légendes est certainement ancien et il est frappant de constater à quel point elles se ressemblent. Les traits essentiels sont les mêmes, jusqu'à la malédiction lancée contre les auteurs du méfait. Elles renferment cependant quelques détails assez différents pour qu'on ne les puisse suspecter d'être refaites l'une sur l'autre.

Toutes deux d'ailleurs prêtent à comparaison avec certaines autres légendes bien connues des hagiographes.

Le pouvoir de ressusciter des animaux déjà cuits et mangés est un des moindres talents des saints irlandais. Dans le recueil de M. C. Plummer, il y en a de nombreux exemples (*Vitae Sanctorum Hiberniae*, p. cxliij). Mais le miracle a généralement pour cause un motif de justice ou de charité. Tantôt il s'agit de rendre à son propriétaire un animal dérobé par des voleurs ; tantôt de dédommager un hôte en lui restituant un animal qu'il a fait cuire pour nourrir le saint. Ainsi, saint Boèce ramène au monastère un veau qu'un voleur avait déjà mis dans la marmite (*Vit. Sanct. Hib.*, t. I, p. 94). Même miracle dans la vie de saint Moling (*Rev. Celt.*, XXVII, 286) : un brigand nommé Grác avait dérobé une vache à Ruadsech le Rouge ; il l'avait déjà fait cuire et s'apprêtait à la manger ; les gens de saint Moling, ayant mis en fuite le voleur, placèrent les morceaux dans la peau de l'animal ; et le saint ramena ce dernier à la vie.

Plus fréquemment le miracle n'a qu'un but de charité. Un saint homme, Crumthir Caelan, voulait offrir à dîner à saint Enda ; il n'avait d'autre animal avec lui que le bœuf qui tirait sa charrue ; il le sacrifia. Le bœuf servit à nourrir le saint et sa suite. Le lendemain, on le retrouva plein de vie, prêt à labourer [1] (*Vit. Sanct. Hib.*, II, 73). Saint Finan ressuscita de même un veau qu'on lui avait servi à dîner (*ibid.*, II, 90) ; ce fut tout bénéfice pour l'amphitryon. Mais ici le narrateur ajoute un détail touchant : le saint était également préoccupé de ne pas causer de peine à la mère de l'animal, et tout en savourant la viande, qu'il devait faire revivre après le repas, il priait Dieu d'écarter toute peine du cœur de la pauvre vache. Cette sollicitude à l'égard des animaux explique sans doute aussi le miracle de saint Mochua, ramenant à la vie et reconduisant au milieu des bois douze cerfs qu'il y avait été chercher lui-même pour nourrir la foule qui l'accompagnait (*ibid.*, II, 188).

1. Comparez l'anecdote suivant laquelle saint Aed restitua intégralement à de saintes filles le dîner plantureux qu'elles lui avaient offert, parce qu'il les savait dans la gêne (*Vit. Sanct. Hib.*, I, 39) ; ou celle encore suivant laquelle Colum Cille ressuscita un bœuf, entièrement dévoré par un convive glouton, pour permettre aux autres convives de manger à leur tour (*Lives of saints from the Book of Lismore*, l. 1055 et suiv., p. 31 et 179).

Plus touchant encore est le trait que l'hagiographe prête à saint Alban. Alors que, tout jeune encore, il se promenait dans la campagne, il vit approcher une louve famélique entourée de ses louveteaux qu'un jeûne prolongé avait amaigris. Emu de pitié, il les laissa dévorer un des veaux de la maison. Mais comme la vache menaçait de mourir de chagrin, il lui rendit son veau en ranimant les débris sanglants laissés par les loups (*Vit. Sanct. Hib.*, I, 6). Un miracle tout semblable est attribué à saint Ciaran de Cluain (*ibid.*, I, 202).

Le miracle accompli par saint Patrice et renouvelé par saint Adamnan est d'un ordre tout différent. En soupçonnant la présence d'un chien dans la marmite, les deux thaumaturges ont éventé la ruse des gens malintentionnés, qui voulaient leur faire manger une viande impure : ils ont déjoué une mauvaise farce préparée contre eux. Le chien est un animal qui ne se mange pas. Borlase rappelle qu'il était interdit à Cuchullin (le chien de Culann) de manger la chair de son homonyme : *geiss dó dano cárna achomanma do ithi* L. L. 120 a 14. Cette interdiction avait sans doute pour cause un tabou de clan (Borlase et S. Reinach. *ll. citat.*). Mais d'une façon générale, il y a des animaux impurs, à la chair desquels on s'abstient de toucher. Les païens ne mangeaient pas de chien (Arnobe, *adv. Gentes*, VII, 16). Et comme le rappelle M. S. Reinach dans la *Rev. Celtique*, t. XXVII, p. 1 et ss., les Celtes ne mangeaient pas de cheval. L'hagiographie confirme d'ailleurs cette répugnance. Un épisode de la vie de saint Moling est à cet égard caractéristique. Dans une maison où le saint était entré, on ne trouva que du cheval à lui donner à manger. Le saint s'en aperçut et fit en sorte que, retourné dans la marmite, le morceau de cheval devint un quartier de mouton (*Rev. Celt.*, XXVII, 292). L'intention des hôtes étant pure, il n'en résulta aucune fâcheuse conséquence pour eux. C'est le pendant dans le genre favorable de l'aventure survenue à Patrice et à Adamnan, laquelle appartient au genre néfaste et entraîna de tragiques conséquences.

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire. — I. Holger Pedersen, Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen, II, 2. — II. C. Marstrander, Dictionary of the Irish Language, fasc. 1. — III. Kuno Meyer, Ueber die älteste irische Dichtung, II. — IV. J. G. Mackay, Gille a'bhuidseir. — V. Maurice Duhamel, Musiques bretonnes. — VI. Sir John Rhys, The Celtic Inscriptions of Cisalpine Gaul. — VII. Essays and Studies presented to William Ridgeway. — VIII. G. Schoepperle, Tristan and Isolde.

I

Holger Pedersen. Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen, zweiter Band, zweiter Theil. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1913. 353-842 p. 8°.

Le grand ouvrage de M. Pedersen est terminé. L'année 1913 en a vu paraître la dernière partie, qui est de beaucoup la plus volumineuse, puisqu'elle compte près de 500 pages. Toutefois, comme on le verra plus loin, la grammaire proprement dite n'y occupe qu'une place restreinte ; c'est surtout à la lexicographie et l'étymologie que cette dernière partie est consacrée.

La partie précédente s'arrêtait au milieu de l'exposé du système du verbe. Nous avons ici d'abord la fin de cet exposé : l'étude du subjonctif, du futur et du prétérit, du passif et du déponent, des participes et de l'infinitif. On notera que M. Pedersen admet l'explication du futur en *-b-* (*-f-*) de l'irlandais par une combinaison du thème verbal et d'une forme de présent de la racine **bheu-* « devenir, être » ; c'est-à-dire qu'il maintient le rapprochement traditionnel de ce futur irlandais et du futur latin en *-bo* (p. 364). Il s'écarte en revanche de la tradition ordinaire en ce qui concerne l'origine des formes en *-r-* du passif et du déponent (p. 396 et suiv.) : *berir* « il est porté » sortirait, suivant lui, de **bhered se*, c'est-à-dire d'une locution où figurait le pronom réfléchi suffixé. Cette théorie

n'est pas nouvelle ; elle avait jadis été proposée par Bopp pour expliquer le médio-passif latin ; mais les linguistes de la génération suivante estimèrent qu'elle se heurtait à des difficultés phonétiques insurmontables ; aussi avait-elle été généralement abandonnée. M. Pedersen ne craignit pas de la reprendre dans un article de la *Kuhn's Zeitschrift*, t. XL, p. 167 et ss. : on voit qu'il s'y tient toujours, malgré les objections qui lui furent adressées, notamment par M. A. Ernout, *Mém. Soc. Ling.*, XV, 278. La découverte du tokharien est cependant de nature à ébranler sa doctrine. Quand il a rédigé son chapitre sur les formes en *-r-*, M. Pedersen ne connaissait sans doute le tokharien que par l'article de MM. Sieg et Siegling ; cela explique la conclusion sceptique de sa note, p. 397 : « ein Urteil über die tocharischen *-r-* formen ist ... vorläufig gänzlich unmöglich ». Mais cette fin de non-recevoir n'est plus de mise après l'article de MM. S. Lévi et Meillet, où se trouvent réunies des formes en *-r-* qui ont toute l'authenticité et la clarté désirables (v. *R. Celt.*, XXXIV, 129 et suiv.). Suffit-il pour se tirer d'affaire, comme fait M. Pedersen dans sa note additionnelle de la p. 674, de conclure que le tokharien appartenait jadis au groupe italo-celtique ? Il paraît bien qu'on ne puisse échapper à la nécessité d'admettre pour l'indo-européen une désinence en *-r-*, dont l'origine reste plongée dans les mêmes ténèbres qui enveloppent la préhistoire de toutes les désinences indo-européennes.

Vient ensuite une étude très poussée du verbe substantif sous ses différentes formes et dans ses emplois variés. Puis de la page 449 à la page 658 se trouve un vaste répertoire des formes verbales de l'irlandais. Ce répertoire était-il bien à sa place ici ? Il peut sembler malséant de poser une question pareille. Certes les celtistes auraient mauvaise grâce à se plaindre d'être mis en possession d'un instrument de travail aussi précieux, et qui a dû coûter tant de peines et de soins à son auteur. Et cependant il est certain que l'équilibre de l'ensemble en est quelque peu compromis. C'est un hors-d'œuvre lexicographique qui s'ajoute à un exposé grammatical. Des esprits chagrins pourront être choqués de la disparate qui s'accuse entre une partie doctrinale très fortement pensée, très solidement bâtie, et une partie lexicographique qui n'a que le mérite et l'intérêt d'un dictionnaire. Peut-être eût-il mieux valu les publier séparément. Remercions en tout cas M. Pedersen de nous les avoir données toutes les deux.

Ce n'est pas que le répertoire des verbes ne prête à quelques critiques. Il est bâti sur un plan singulier. D'abord il ne comprend

en principe que des verbes irlandais ; les verbes brittoniques n'y figurent que dans la mesure où ils servent à un rapprochement étymologique. En outre, les verbes irréguliers y ont seuls été admis ; de ceux-ci, M. Pedersen donne toutes les formes attestées en vieil-irlandais, et aussi un bon nombre de formes moyen-irlandaises, sans dire d'ailleurs quel principe a réglé son choix ; il eût été utile d'indiquer en tête les textes ou collections qu'il a dépouillés, de façon à permettre au lecteur de compléter les listes en dépouillant de nouveaux textes. Les formes verbales sont rangées par racines et c'est l'ordre alphabétique des racines qui est suivi d'un bout à l'autre. Mais ces racines ont une forme étrange, qui n'est ni préceltique, ni préirlandaise, ni même à proprement parler irlandaise. Ce sont des entités grammaticales théoriques qu'on ne sait comment définir : la première est *ador-* « adorer » (un emprunt latin, *-adraim* en irlandais) ; la seconde est *afameinn* « utinam » (une vieille forme verbale stéréotypée, d'origine incertaine) ; il faut chercher *dorat* « il a donné » sous *ber-* (p. 473) et *-éra* « que tu refuses » sous *so-* (p. 636).

Ce qui atténue cette critique, c'est l'existence d'un index alphabétique très complet, où tous les mots cités dans les deux volumes de l'ouvrage ont été scrupuleusement relevés. L'index se divise en deux parties, consacrées respectivement aux mots gaéliques et brittoniques (y compris les mots gaulois). Ce double index facilitera singulièrement l'usage de cette grammaire ; il permettra en particulier d'en faire à l'occasion un dictionnaire étymologique, car on sait combien l'ouvrage de M. Pedersen fourmille d'étymologies, souvent neuves et originales. Le répertoire des verbes irlandais est d'ailleurs lui-même une manière de dictionnaire étymologique puisque sous chaque racine M. Pedersen ne manque pas d'indiquer s'il y a lieu les correspondants attestés dans les autres langues. Nous lui soumettrons à ce propos les remarques suivantes : P. 457, faut-il joindre à *andud* le gallois *ennyn* « brûler », qui passe pour une forme à nasale de la racine du grec αἴθω (cf. skr. *inddhé* « il allume ») ? La forme *and-* pourrait alors être due à une contamination de cette racine et de la racine *cand-* (lat. *candere*, gall. *cynneu*). — P. 463, § 664 anm., cf. en irlandais même *bith* « a wound », *Arch. f. celt. Lex.*, III, 178 et *Laws*, I, 140. — P. 506, § 704 anm., on pourrait joindre aussi v. angl. *getingan* « presser » (*Urk. Spr.*, 146 ; Falk-Torp, p. 152) ; il a dû y avoir contamination de toutes ces formes. — P. 515-516, comment concilier *rofadatar* avec le *-fidedar* du Book of Armagh, si ce *fidedar* représente *-fidetar* (Thurneysen, *Hdb.*, I, 398). — P. 517, ajouter *adfither* « I will be paid back » *Ériu* I, 68, v. 14. — P. 621, l'explication donnée du gal-

lois *hebr* paraît caduque ; voir *R. Celt.*, XXXIV, p. 141 et Morris Jones, *a Welsh Grammar*, p. 377. — P. 623, aux exemples cités ligne 17, joindre le français *cours*, *courant* (d'un fleuve). — P. 626-627, dans le thème verbal *sern-*, il a dû y avoir contamination de la racine du latin *sternere* et de celle du latin *serere* (cf. Walde, *Etym. Wb.*, 2e édit., p. 703).

On devra accorder une grande attention aux *Berichtigungen und Zusätze* qui occupent vingt pages de petit texte très serré (p. 659-678). M. Pedersen y a réuni toutes les corrections et additions qui lui sont venues à l'esprit pendant l'impression de son grand ouvrage : sur quelques points il apporte une doctrine nouvelle et condamne l'enseignement donné précédemment par lui.

Tel qu'il est, et en y comprenant naturellement le répertoire des formes verbales, cet ouvrage représente le plus grand effort qui ait été tenté depuis Zeuss pour coordonner systématiquement la grammaire des langues celtiques : c'est une refonte complète opérée par un des cerveaux de linguiste les plus puissants de notre époque. Malgré un défaut de plan et bien que les diverses parties en soient peut-être d'inégale valeur — la phonétique par exemple est plus poussée que la morphologie — cette grammaire comparée est d'une importance capitale ; elle restera longtemps l'ouvrage de chevet des celtistes, le réservoir où ils iront puiser et renouveler leur science. Longtemps la grammaire celtique restera dans ses grandes lignes ce que M. Pedersen l'a faite. Nous avons tout à l'heure cité le nom de Zeuss et évoqué le souvenir de la *Grammatica Celtica*. Ce n'est pas pour établir une comparaison entre les deux tempéraments ni entre les deux œuvres. Toute comparaison serait factice et laisserait éclater de grosses différences. Mais tous deux marquent une date dans l'histoire des études celtiques. Zeuss conserve le mérite éclatant d'avoir été le premier ; il restera le fondateur et le promoteur ; suivant l'heureux jeu de mots de Whitley Stokes :

Ζεὺς ἀρχή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ'ἐκ πάντα τέτυκται.

Mais M. Pedersen a renouvelé la création de Zeuss ; et en admirant la plénitude de sa *Vergleichende Grammatik*, la solidité de sa méthode, la rigueur des lois auxquelles il a soumis le celtique, plus d'un lecteur sera tenté de dire avec le poète :

Οὐ γάρ τί μοι Ζεὺς ἦν ὁ κηρύξας τάδε.

J. Vendryes.

II

Dictionary of the Irish Language, based mainly on Old and Middle Irish Materials, published by the Royal Irish Academy, under the editorship of Carl J. S. MARSTRANDER. Fascicule I, D-degóir. 8 s. 6 d.

Nous sommes en retard pour rendre compte du premier fascicule du *Dictionary of the Irish Language* de M. C. Marstrander, qui est daté du mois d'août 1913. Mais puisque le second fascicule se fait encore attendre, profitons du délai que l'auteur nous laisse pour lui donner tout franchement notre première impression sur son entreprise. Cette impression est tout à son honneur. On reste confondu d'admiration devant le travail considérable que représente ce fascicule, en songeant au temps et à la peine qu'il a fallu pour venir à bout des dépouillements nécessaires à sa confection. Le format de l'ouvrage est un petit 4°. Les pages sont à deux colonnes, contenant chacune 65 lignes d'écriture serrée. Le fascicule commence à la lettre D, et au bout de 224 colonnes on n'est encore qu'au mot *degóir*.

Cette seule indication renferme toutefois une critique. M. Marstrander a voulu faire trop vaste : il a conçu son œuvre sur un plan colossal, qu'une génération de celtistes travaillant par équipes réussirait à peine à exécuter. On se demande avec inquiétude combien l'auteur devra aligner de colonnes pour atteindre la dernière lettre de l'alphabet, combien lui en demanderont ensuite les trois premières lettres, qui ont été, comme on sait, réservées pour la fin (voir *Rev. Celt.*, XXXIV, 469). Il semble que M. Marstrander ait pris pour modèle le *Thesaurus Linguae Latinae* des cinq académies germaniques. Mais il ne pouvait prétendre à lui tout seul réaliser pour l'irlandais une œuvre analogue. Le *Thesaurus* latin a demandé l'effort soutenu d'un grand nombre de collaborateurs ; et malgré des concours dévoués, la publication en parait très ralentie, faute de personnel. Il est à craindre que M. Marstrander ne se trouve arrêté aussi dans son entreprise, s'il n'en réduit pas les dimensions.

Or, il y a moyen de réduire. On peut d'abord exclure du livre les noms propres de personne, comme en ont été exclus les noms propres de lieu. Sans doute nous n'avons pas pour ceux-là l'équivalent de l'*Onomasticon* du P. Hogan, et un dictionnaire des noms de personne irlandais rendrait d'immenses services ; mais c'est un travail spécial qu'il faudrait laisser à d'autres érudits. Il conviendrait

aussi de ne pas empiéter sur le domaine de la grammaire : l'emploi des formes et des cas tient trop de place en ce dictionnaire. A la seule préposition *de* sont consacrées 33 colonnes, soit plus de 2000 lignes ! C'est excessif. Un dictionnaire n'est plus pratique quand il est aussi complet.

En restreignant son effort à une tâche humainement possible, M. Marstrander pourra donner plus de soin aux menus détails et par suite éviter bien des fautes. On assure que ce premier fascicule en contient pas mal : le contraire eût été surprenant. Déjà des celtistes autorisés ont dressé une ou deux listes d'errata ; ces listes s'allongeront encore à mesure qu'on se servira de l'ouvrage. Il ne faudrait pas que cela fût pour l'auteur une cause de découragement. C'est le malheur des travaux de ce genre de n'être jamais parfaits ; mais ils restent toujours perfectibles, et tels qu'ils sont, ils rendent d'inappréciables services. Que n'a-t-on pas dit du *Romanisches Wörterbuch* de Körting ? ou du *Dictionnaire de la vieille langue française* de Godefroy ? Ce n'est pas aux celtistes qu'il faut rappeler les attaques, souvent aussi violentes qu'injustes, dont le *Wörterbuch* des Irische Texte a été l'objet : c'est pourtant depuis 1880 le seul complet que les celtistes aient à leur disposition pour lire les textes épiques. Les tâches lexicographiques sont d'autant plus ingrates qu'on veut les faire plus vastes et plus parfaites ; mais il faut savoir remercier ceux qui ont le courage de s'y livrer. Souhaitons à M. Marstrander de poursuivre la sienne, qui ne sera vraiment utilisable que lorsqu'il l'aura fortement avancée, sinon terminée. Qu'il se rappelle que la persévérance est une des principales vertus du philologue. « Quelle que soit la tâche à laquelle on mette la main, ce qu'il y a de mieux, c'est d'y persévérer », disait à peu près Mac Oige, de Lismore : *cipe dán aracoratar nech láim, ised as dech foss occa* (Monast. of Tall., 159,5). M. Marstrander a pris pour lui une tâche fort ardue : il se doit à lui-même — et il doit à tous les celtistes — de ne pas l'abandonner.

J. Vendryes.

III

Kuno Meyer. *Ueber die älteste irische Dichtung*, II. Rhythmische alliterierende reimlose Strophen. Berlin, 1914, 40 p. 4° (extrait des Abhandlungen der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Classe, 1913, N. 10).

M. Kuno Meyer termine ici l'enquête commencée par lui dans

un premier fascicule dont nous avons rendu compte ci-dessus p. 96. Les quatre poèmes étudiés précédemment avaient pour caractéristique un rythme accentuel répartissant les mots en strophes de deux « Langzeilen » (séparées chacune en deux par une coupe) ; les mots étaient en outre reliés entre eux par l'allitération ou la « liaison » ; enfin, les Langzeilen comportaient deux à deux une rime finale. La versification dont s'occupe ce second fascicule ressemble exactement à la précédente, à cette exception près qu'elle ne comporte pas la rime finale.

Exemple :
Mál adrúalaid iatha marb,
macc soer Sétni,
selaig srathu Fomoire
for dóine domnaib.
Un prince est parti pour les plaines des morts,
le noble fils de Sétne,
il a dévasté les vallées des Fomoré
par dessus des mondes d'hommes.

M. Kuno Meyer conclut de ce fait que cette versification sans rime représente le type métrique le plus ancien que nous puissions atteindre en Irlande. Nous ne possédons malheureusement aucun poème suivi bâti sur ce type. M. Kuno Meyer n'en a retrouvé que des échantillons isolés, fragments épars sous forme de citations dans des ouvrages généalogiques du XIe ou du XIIe siècle. Cela n'est pas fait pour faciliter l'établissement et l'intelligence du texte. Ces morceaux étaient pour la plupart déjà incompréhensibles à ceux qui les copiaient. Ils sont rangés ici d'après le nom de l'auteur auquel la tradition les attribue : Briccíne mac Brigni, un poète inconnu jusqu'ici, Ferchertne fili, Find Fili macc Rossa Rúaid, Lugair lánfili, Senchán Torpéist et Torna éces. L'ouvrage se termine par des additions et corrections à la première série et par de copieux index.

J. Vendryes.

IV

J. G. Mackay. *Gille a'bhuidseir* (The Wizard's Gillie) and other tales, edited and translated. London, The Saint Catherine Press, 34 Norfolk Street, W. C. 141 p. 8°. 2 s. 6 d.

C'est un recueil de dix contes populaires écossais. Il est dédié

à la mémoire de John Francis Campbell of Islay (Iain Og Ile) « the great Master of Folk-tales » (1822-1885). Campbell fut de son vivant un infatigable collecteur de contes et de ballades populaires. Il en réunit, avec l'aide de nombreux pourvoyeurs, de quoi remplir vingt-deux manuscrits, qu'il laissa par testament à la Bibliothèque des Avocats d'Edimbourg, où ils sont conservés aujourd'hui (v. D. Mackinnon, *a descriptive Catalogue of Gaelic Manuscripts*, p. 281-282). Il tira lui-même de cette vaste collection la matière de ses quatre volumes, *West Highland Tales*, publiés à Edimbourg, les deux premiers en 1860, les deux autres en 1862 ; mais dans les manuscrits de Campbell, il y a encore beaucoup de textes inédits, qui réservent du travail aux philologues de l'avenir. C'est à cette source qu'a puisé M. J. G. Mackay. Il indique à la page 5 les références aux volumes manuscrits de Campbell d'où il a tiré les dix contes qui composent son volume. A la suite de chacun d'eux, il établit en note quelques comparaisons avec des contes similaires recueillis ailleurs en Ecosse. Le texte gaélique des contes est accompagné d'une traduction anglaise placée en regard. En outre, six gravures, dont deux en couleurs, illustrent ce volume, qui est fort joliment imprimé. Les contes eux-mêmes débordent de merveilleux ; il y est question d'aventures fantastiques, de gens qui se transforment en toute sorte d'animaux ou d'objets, d'êtres surnaturels comme le Grand Wizard, de fées qui attirent et entraînent les hommes, de géants et de nains, de palais enchantés, etc. L'un de ces contes roule sur le même thème que la fable de Perrette et le pot au lait (The Cogie Carlin's Rhapsody, p. 48-53). C'est en résumé une riche moisson pour les folk-loristes.

J. Vendryes.

V

Maurice Duhamel. *Musiques bretonnes*, airs et variantes mélodiques des « Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne », publiés par F. M. Luzel et Anatole Le Braz. Paris, Rouart et Lerolle, 1913. viij-224 p. 8° (avec préface de M. A. Le Braz).

Chacun sait quel service a rendu Luzel à la Bretagne en publiant les deux recueils des *Gwerziou* et *Soniou Breiz Izel* (ce dernier avec la collaboration de M. A. Le Braz) ; voir *Revue Celtique*, II, 268 et XII, 173 et 303. Il faisait connaître un trésor poétique qui reste, malgré de nombreuses influences et réminiscences du français, une des œuvres les plus originales de la littérature bretonne. Mais il

manquait quelque chose à la publication de Luzel. Des chansons privées de leur mélodie, c'est comme des fleurs séchées, sans couleur ni parfum, comme des corps sans âme et sans vie. Déjà La Villemarqué avait donné dans son *Barzaz Breiz* un nombre important de mélodies bretonnes ; et de même Narcisse Quellien dans ses *Chansons et danses des Bretons Armoricains*. Toutefois la récolte des mélodies populaires ne commença d'une façon sérieuse qu'avec Bourgault-Ducoudray. Ce dernier entreprit de recueillir les airs des chansons publiées par Luzel : malheureusement il n'eut le temps que d'indiquer la voie à suivre et ses *Trente Mélodies bretonnes* n'eurent pas de suite. Un jeune musicien breton, dont nous avons déjà loué le zèle érudit pour les chants populaires de son pays, M. Maurice Duhamel, a été assez heureux pour réaliser le projet de Bourgault-Ducoudray et mener à bonne fin l'œuvre commencée. Le répertoire qu'il publie a, au point de vue breton, comme le dit M. Le Braz dans sa préface, une importance capitale.

Le répertoire comprend 432 airs rangés dans l'ordre même de la publication de Luzel. Il est vrai que M. Duhamel n'a pas retrouvé les airs de toutes les gwerzes, de tous les sones. En confrontant sa table des matières avec celle de Luzel, on constate qu'il reste dans cette dernière un certain nombre de paroles sans romances, ou pour mieux dire de chansons sans notation musicale. Mais en revanche M. Duhamel donne souvent pour la même chanson deux ou trois mélodies différentes, qu'il a rencontrées dans les diverses régions du pays. Son répertoire résulte pour la plus grande part d'une enquête personnelle ; il a noté les airs que lui fournissaient des chanteurs, amateurs ou professionnels ; et l'on a plaisir à retrouver dans son livre les noms de ces humbles illettrés, déjà collaborateurs de M. Le Braz et qui, grâce à lui, ont pris place dans la littérature bretonne. Mais M. Duhamel a utilisé aussi les disques phonographiques conservés au laboratoire de phonétique de la Faculté des Lettres de Rennes ; ces disques perpétuent la voix de Marc'harit Fulup, la dernière cigale bretonne. Enfin il a complété sa documentation en reproduisant certains airs précédemment notés par quelques amateurs de musique bretonne et même parfois déjà publiés ; ainsi ce qu'il y a de vannetais dans son répertoire figure déjà dans *Chansons populaires du Pays de Vannes* qu'il a publiées avec M. L. Herrieu (v. *R. Celt.*, XXXIV, 105 et XXXV, 121).

L'ouvrage a comme document une valeur de premier ordre. Grâce à la variété des sources, il permettra aux musicographes de se renseigner sur le caractère propre aux mélodies de chaque région, et de vérifier par suite, pièces en mains, les conclusions présen-

tées sur cette question par M. Duhamel lui-même dans un travail dont nous avons parlé (v. *Rev. Celt.*, t. XXXII, p. 369). Il y a en effet parmi ces mélodies d'assez grandes différences. La plupart ont un caractère populaire très prononcé : intervalles inattendus, cadences étranges, rythmes imprécis font penser à certaines phrases de Grieg. Mais il en est aussi quelques-unes qui, par la carrure de de leur rythme et par la régularité de leur cadence, rappellent les airs populaires français, voire même les romances qui enchantaient nos grand'mères ou celles que feu Gounod affectionnait dans ses opéras. Ainsi on sera frappé de l'opposition qui éclate entre les numéros 305-307 du recueil et le numéro 308 ; tous quatre se rapportent à une même chanson, mais le numéro 308 avec sa finale en fanfare, semble un refrain d'opérette, tandis que les trois autres ont la mélopée traînante des modes archaïques. Les numéros 303, 316, 317, 328 ont tout à fait l'allure de morceaux français. Il y aurait un délicat travail à faire pour distinguer dans ces chants ce qui est national de ce qui est importé. L'influence française, même la moins recommandable, celle des chansons de route de nos troupiers, est dans certains cas évidente. P. 160, je ne sais pas pourquoi M. Duhamel écrit *Blouigneau* avec un point d'interrogation ; il s'agit sans doute du bourg de Plouigneau, dans l'arrondissement de Morlaix.

J. Vendryes.

VI

John Rhŷs, *The Celtic Inscriptions of Cisalpine Gaul* (*Proceedings of the British Academy*, VI, 1913). 90 p. 8°, avec 8 planches.

La celticité des inscriptions dites *Lépontiennes* est encore discutée. Danielsson (*Zu den Venetischen und Lepontischen Inschriften*, 1909) incline à les croire celtiques comme Hirt[1]. Pedersen en doute (*Vergl. Gr.*, II, p. 659). Rhŷs se prononce nettement en faveur de leur celticité.

Ce que Rhŷs appelle *Gaule cisalpine*, il le définit et le délimite page 3 L'aire des inscriptions se divise en quatre districts : 1° Lugano et les environs dans le Tessin ; 2° *vallis Diubiasca*, embrassant le bassin du Tessin, de Locarno qui est à l'extrémité du lac Majeur, jusqu'à une petite distance au delà de Bellinzona. Rhŷs y ajoute le cours de la Moësa avec la petite ville de Musocco dans un coin

1. *Indogermanen* 1905, 1907, II, 564. Sur la question, cf. Kretschmer *Kuhn's Zeitschrift*, XXXVIII, 101 (1905); Herbig, *Anzeiger f. schw. alt*, 1905-6, p. 187 ; *Indog. Forsch.*, XXVIII (1911), pp. 23-6

sud du pays des Grisons ; 3° la zone sud du district de Lugano, limitée par une courbe tracée des environs de Lecco à Milan, de là à Novare, de Novare au lac d'Orta et Ornavasso sur la route conduisant à Domodossola ; 4° le pays autour du lac de Garde.

Rhŷs a vu lui-même les inscriptions, chaque fois que cela a été possible ; il y en a qui ont disparu. Il nous en donne en appendice, un bon nombre de photographies. Les recherches qu'il a dû faire à ce point de vue ont été parfois fort laborieuses.

Comme il y a très peu de noms communs dans ces inscriptions, le *criterium* le plus sûr est la comparaison avec l'onomastique nettement et sûrement celtique, et aussi avec les formes casuelles et verbales dont l'origine celtique n'est pas douteuse.

Un mot d'une grande importance, qui revient dans cinq inscriptions de la première zone, c'est *pala*. La lecture ne saurait en être douteuse, car une des inscriptions est en alphabet romain ; l'alphabet des quatre autres, qui est nord-étrusque, au contraire, n'a pas de lettres pour les occlusives sonores, *b*, *d*, *g*. D'ailleurs on trouve en capitales romaines *Dieupala* (p. 71). Rhŷs adopte l'interprétation de Kretschmer (K. Z., XXXVIII, 101) qui le traduit par *tombe*, en le rapprochant du gallois, cornique (et breton) *pal*, bêche ; gall. *palu*, corn. *palas*, bret. *palat*, bêcher. L'auteur, en note, avec raison, fait remarquer qu'il est impossible de ramener l'irlandais *to-chlaim*, je creuse, *cechlatar*, foderunt, à *pal*, et à une racine *qual*, ce qu'a supposé Stokes, *Urk. spr.* Le correspondant exact du verbe irlandais est le gallois *cladu*, fouir, creuser, auquel il faut ajouter le breton *claza*, vannetais *claouein*, le cornique *clath-va*, enterrement.

I, p. 4. *Slaniai verkalai Pala* : *slaniai verkalai* (à lire *vergalai*) seraient des datifs féminins. Rhŷs rapproche *slānia* de l'irl. *slán*, bien portant, en bon état, du gallois *llonyd*, paisible, content. Malheureusement on chercherait vainement dans l'*Alt. Celt. Sprachschatz* de Holder, un nom tiré de ce thème. *Vergala* serait dérivé de la racine *verg-* bien connue, et serait un adjectif en *-alo-s*, *-ala* ? Un des exemples gallois donnés à propos de ce suffixe est erroné. Rhŷs commet, à ce sujet, la même erreur que Pedersen. *Morawl* pour lequel Rhŷs renvoie aux *Oxford mabinogion*, p. 111, n'est pas le moins du monde un dérivé en *-ālo-* de *mor* ; il remonte au vieux-gallois du xe siècle, *mor-gablou*, gl. *aestuaria* [1]. La vocalisation de *-awl* en *-awl* est un fait bien connu. Il est d'ailleurs possible que le *w* dans le *mabinogi* de Kulhwch représente *v*.

1. J. Loth, *Revue Celtique*, XI (1890), p. 110.

P. 8 : *Tisiui Pivotialui pala.* Nous aurions ici un ancien datif en *-ūi* (grec -ωι). Rhŷs conserve Tisios, mais lit *Bivotiālo-s* ; ce qui l'amène, p. 20, à lire également *Bivonei* pour *Pivonei*. *Bivotialo-s* serait un dérivé de *Bivotio-s*, dérivé lui-même de *bivoto-*. Pour *bivoto*, cf. βίοτος ; pour l'irlandais *beothu*, existence, gén. *bethad*, cf. βιότης βιοτητος. En note, Rhŷs fait remarquer que les articles concernant *biad*, *beothu*, *bywyd* dans l'*Alt. celt. Spr.* de Stokes sont à réviser. Sans s'en douter, l'auteur est d'accord avec moi. En 1899 (*Revue Celt.*, XX, p. 345), j'avais déjà fait remarquer que *biad* ne correspondait pas à *bywyd*, ni comme sens, ni comme forme, et que *bywyd*, au contraire, était identique à *beothu*, tous les deux remontant à *bivo-tūs* ; *bywyd* signifie *existence*, comme *beothu*, tandis que *biad* a le sens de nourriture. Pour le sens, c'est *bwyd*, breton *boued* qui répond à *biad* ; mais *biad* est dissyllabique, tandis que *bwyd* est un monosyllabe. Il faut donc les séparer. Pour *bwyd*, il paraît bien remonter à **bei-to-*, **gvei-to-*.

Pp. 9-11, Rhŷs discute les questions capitales des terminaisons en *-u* et en *-ui*. Kretschmer (K. Z., XXXVIII : *Die Inschr. von Ornavasso und die Lig. Sprache*) partant de l'idée que les formes en *-ui* étaient les génitifs, concluait qu'on avait affaire non à une langue celtique, mais au ligure. Hirt le premier (*Indog.* II, 564) proposa d'y voir des datifs, se prononça nettement en faveur de la celticité des inscriptions, quoique, pour lui, les Ligures ne soient pas des Indo-Européens (I, 43-9). Rhŷs fait l'importante remarque que, en Gaule même, à côté de datifs en *-u* (*Anvalonnacu*), il existe quelques datifs en *-ui* : *Balandui Maccarioui*.

Les datifs en *-oui* supposeraient un nominatif en *-o-s* ; ceux en *-ou* (ou *-ōu*), un nominatif en *-u-s*. Cependant, même pour des thèmes en *-o-* Rhŷs est obligé d'admettre des datifs en *-u* (p. 61 *Amaseu*, p. 81 *Pruiamiteu*). Ailleurs, une forme en *u-* devient un nominatif : p. 51, *Namu Esopnio*, serait à lire *Namu Esopnios*, Namu, fils d'Esopno-s.

L'hypothèse joue un rôle tel dans la lecture même des inscriptions qu'on ne peut se défendre d'un certain scepticisme. C'est ainsi que p. 13, l'inscription ne donne que *Sunalei mako* ; Rhŷs lit *sunalei makoni*. Ce qui me frappe le plus, ce sont les deux inscriptions des pages 32 et 53. Page 32, on a : *Raneui valaunal* ; p. 53. *Koimila Tunal*. Pour la première, Rhŷs lit : *Raneui valaunal(i)* ; pour la seconde : *koimila Tunala*. Or, l'auteur le reconnaît lui-même, il n'y a aucune raison apparente pour que *i* d'un côté, *a* de l'autre aient été omis. L'inscription de la page 64 est aussi troublante : *Latumarui sapsutaipe vinom naxom*. Rhys traduit : *du vin de Naxos* à

Latumaros et à *Sapsutai*, *pe* étant donné comme identique au latin *que* comme origine et construction. Il faut de plus admettre une terminaison neutre en *-m* que les langues celtiques ne montrent pas. De plus, il y a à compter avec le gaulois *Brivatiom*.

Nul doute que certaines inscriptions ne donnent des noms et des formes celtiques. Mais mon impression est qu'il y a aussi autre chose.

L'impression de malaise que donne la lecture de l'ouvrage vient peut-être aussi de l'abus des comparaisons hasardées avec les langues néo-celtiques. Je n'en donnerai qu'un exemple entre cent. Page 83, on est en face d'une inscription ainsi déchiffrée : *Pelkui* : *Pruiamiteu* : *Karite* : *iuuos* : *Kalite* : *palai*. Rhŷs suppose que *Karite* est pour *Karintes*, parents. *Kalite* devient l'impératif, 2e pers. du plur. d'un verbe de même racine que *calare* (cf. gallois *ceiliog*, coq) ; *iuuos* est l'*ivos* du Calendrier de Coligny et signifie *fête*, *banquet* ; *palai* est un locatif. Le texte se traduit par :

« *à Pelgos Pruiamiteos ses parents* (donnent ce tombeau) ; appelez un *banquet à cette tombe !* »

En ce qui concerne les comparaisons avec les langues celtiques, bon nombre sont intéressantes, mais d'autres ne s'imposent pas. De plus, certaines remarques étaient au moins superflues.

P. 13, Rhŷs rapproche les terminaisons du vieil-irl. en *-én* des terminaisons galloises en *-wyn* ; le tout remonterait à un proto-celtique en *-êno-s*. Il est vrai que dans certains noms propres, le vieil-irlandais *-en* = gallois *-wyn* : ex. *Benén*, gall. *Benwyn* = *Benêgnus* pour Benignus. Mais les terminaisons *longues* du vieil-irlandais sont toutes dues à l'allongement compensatif ; quand elles ne sont pas empruntées, elles sont toujours dues à la chûte d'une consonne toutes les anciennes voyelles longues atones ayant été abrégées. *Guiantuin*, printemps, corn. *guaintoin* supposent au contraire, *vesant-eino-s* ; cf. *haloin* = *saleino-*.

P. 20, le nom propre *Aita* serait de même origine que l'irl. moyen *aite*, irl. mod. *oide*, père-nourricier, tuteur. Or, il n'y a pas de diphtongue en irlandais ; le *t* devenu *d* représente évidemment deux *t*. Macbain, avec quelque vraisemblance, le fait remonter à *attio-s*.

Le nom d'*Alkovinos* signifierait *celui qui a un bouclier blanc*. Ici, le gallois seul intervient : il y a, en gallois, un mot *alch* qui signifie *gril*, et un autre *astalch*, signifiant *bouclier*. Rhŷs décompose *astalch* en *ast* emprunté au latin *hasta* et en *alch* : ce serait un *spear-shield*. *astalch* ne se trouve que très tardivement au XVIe siècle. *Ast* n'apparait nulle part dans le sens de *hasta*. Quant à la couleur du bou-

clier, elle est justifiée par un passage de *Fled Bricrenn*. Mais ici, la blancheur des boucliers est due à ce qu'ils sont blanchis à la chaux, usage, il est vrai, qui a existé aussi chez les anciens Gallois.

P. 36 à propos du nom *Gnoia*, il y a une note qui prend toute la page sur l'irlandais *Gnóe*. Ce nom aurait été importé en Galles par les Dési. Les Gallois en auraient fait *Noe*, qu'on trouve aussi sous la forme *Nougui*. Or, le vieux-gallois, comme le vieux-breton, conserve parfaitement le groupe *gn-*, initial. Aujourd'hui encore, on a en Galles, par exemple, *gnawd*, le moyen-breton a *gnou*, *gneuiff*, *gnouhat*. Le cas échéant, Rhys ne peut résister à la tentation d'accommoder la linguistique à ses théories ethnologiques, fût-ce au prix d'une entorse à des lois phonétiques bien établies, qu'on aurait tort de supposer qu'il ignore.

P. 43, à propos du nom propre *Alios*, l'auteur est amené à s'occuper du gallois *eil*, *ail*, second. Il fait remarquer qu'il ne peut être ramené à l'irlandais *aile*, *alio-s* ayant donné *all* en gallois. Il revient sur cette question, p. 88, et se range à l'opinion de Morris Jones, *Welsh Grammar* : *eil* viendrait de *alió-s*. J'avais proposé cette solution à titre d'hypothèse (*Revue Celt.*, XVII, p. 437). Je ne la crois pas meilleure pour cela et la tient même pour invraisemblable. Pour *all*, v. Pedersen, *Vergl. Gr.*, II. p. 196-197. Le rapprochement de *eil* = *alió-s* avec *ceiliawg* = *caliáco-s* n'est pas juste. Sur ce dernier phénomène, v. J. Loth, *Remarques et additions à Strachan*, pp. 9-11. Le breton *eil*, le cornique *neyle*, *nyll*, *eyll* présentent, je dois le reconnaître, de sérieuses difficultés. Les deux seuls mots qui présentent une épenthèse, en breton, sont *eil*, second (avec *l* mouillé), et *teil*, fumier. Le cornique présente également pour *neyll*, d'après les graphies modernes, une diphtongue. De plus, le sens du cornique est assez différent de *eil*, gallois et breton.

Malgré les quelques doutes qui peuvent subsister sur certains mots et certaines formes, le travail de John Rhys a sûrement fait faire un pas à la question dans le sens de la celticité. C'est un titre sérieux de plus, ajouté à tant d'autres, à la reconnaissance non seulement des Celtistes, mais encore de tous les ethnologues.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas résumé les données des archéologues sur l'âge des tombes à inscriptions. M. J. Déchelette a eu l'extrême obligeance de me communiquer les bonnes feuilles de son second volume sur le second âge du fer celtique, qui va paraître. Les sépultures sont toutes de l'époque de la Tène. Celles d'Ornavasso sont clairement datées. Elles se divisent en deux groupes : le groupe de San Bernardo (165 tombes) ; le groupe de Persona (330 sépultures). Dans les tombes de San Bernardo, on a trouvé

192 monnaies allant de 217 à 74 avant J.-C. ; à Persona, elles vont de 89 avant J.-C. à 80 de notre ère. La civilisation révélée par ces tombes est celtique. Jusqu'à 100 avant J.-C., la population d'Ornavasso se servait même à peu près exclusivement de l'épée gauloise. Ces sépultures appartiennent à la Tène II et III. On trouvera sur ces questions, une bibliographe étendue et tous les renseignements désirables dans le nouveau volume de M. Déchelette, particulièrement pp. 1082, 1091 et suiv. En somme, quoi que l'on pense de l'origine des Ligures, c'est incontestablement dès le commencement de l'époque de la Tène, et, par endroits, plus tôt, que la civilisation des conquérants celtes s'est imposée aux indigènes. Les tombes étant en somme celtiques par le mobilier et la civilisation, rien de surprenant à ce que les inscriptions funéraires le soient également, au moins pour une bonne part. Mais que devient alors le *Celtican* ?

VII

Essays and studies presented to William Ridgeway, *on his sixtieth birthday 6 august 1913, edited by E. C. Quiggin*, Cambridge university Press, 1913.

Ce beau volume de mélanges, dont l'ordonnance est due à notre savant collaborateur, E. C. Quiggin, a été offert à W. Ridgeway, l'archéologue bien connu, à l'occasion du 60e anniversaire de sa naissance, par un groupe nombreux d'admirateurs. On ne s'étonnera pas de la diversité des matières qui y sont traitées, si l'on songe que l'activité de Ridgeway s'est exercée dans toutes les branches de l'archéologie classique et préhistorique, et que partout il a fait preuve de l'esprit le plus original et le plus pénétrant. L'ouvrage se divise en trois parties : 1° *classics and ancient archeology* ; 2° *mediæval Literature and history* ; 3° *anthropology and comparative religion*.

La deuxième partie contient quatre articles de nature à intéresser les celtistes, à divers titres.

I. R. s. a. Macalister, *The Colophon in the Lindisfarne Gospels*, p. 299.

Ce manuscrit, aujourd'hui au British Museum (Cott. Nero D. 4), connu sous différents noms, *The Book of the Gospels of Lindisfarne*, *The Book of Durham*, *The Book of St. Cuthbert*, est univerversellement regardé comme un des plus admirables spécimens de l'école d'art qualifiée de *celtique*. Il est le seul que l'on puisse comparer au fameux *Book of Kells*, et même, d'après Macalister, à

certains égards, montrerait l'art celtique dans un état de pureté plus grand que son rival.

Or, ce magnifique et incomparable spécimen de l'art celtique, une souscription finale en dialecte northumbrien, l'attribue à des Anglo-Saxons : l'ouvrage à Ealfrid, évêque de Lindisfarne, la couverture à son successeur Edilvald, la décoration en or et argent à l'anachorète Bilfrid. L'auteur de la souscription est un certain Aldred, fils d'Alfred qui se qualifie de *presbiter indignus et miserrimus*, non sans raison, dit Macalister, car le misérable a griffonné une glose interlinéaire dans son dialecte natal à travers tout le livre, sans épargner même les pages enluminées initiales qui avaient coûté tant de peines à l'artiste. Les dates des évêques cités sont respectivement 698-721 et 724-740. Les gloses et la souscription sont d'une main du xe siècle.

Si l'on réfléchit que les belles œuvres de l'art celtique ne sont pas antérieures au IXe-Xe siècle, l'attribution du plus ancien spécimen et du plus remarquable peut-être de cet art à des Anglo-Saxons devient véritablement incompréhensible. Comme le dit Macalister, ce serait aussi extraordinaire que la collaboration des anges, dont parle Giraldus Cambrensis, dans l'exécution de *l'Évangéliaire de Kildare* (depuis longtemps disparu). Aussi Macalister n'hésite-t-il pas à rejeter l'autorité du souscripteur. Pour lui non seulement Ealfri n'a pas écrit le manuscrit, mais il ne l'a même pas vu. Il y a un précédent : malgré l'autorité de la souscription finale, personne aujourd'hui ne croit que le *Book of Durrow* ait été écrit de la main de saint Columban dans l'espace de douze jours. L'*Évangéliaire de Lindisfarne* ne peut être que du IXe siècle. Il a dû être écrit en Irlande et tomber entre les mains des Anglo-Saxons par des moyens peu légaux : non contents, dit Macalister, de le voler et de le salir par leurs griffonnages, les Saxons s'en sont attribué la paternité.

Macalister fait justice de deux arguments invoqués par Bruun [1] pour soutenir l'autorité du souscripteur.

D'après Bède, un certain Adrien, abbé de Nisita près Naples, aurait visité Lindisfarne en 668 av. J.-C. Or, on a reconnu des traces d'influence napolitaine dans l'évangéliaire. Macalister répond que Adrien visitant Lindisfarne trente ans avant l'avènement d'Ealfrid, aurait dû, dans ce cas, laisser après lui son évangéliaire, que cet évangéliaire serait resté au monastère pendant trente ans, et qu'en-

1. *An Enquiry into the art of the illuminated manuscripts of the middle ages.* Part I, *Celtic illuminated mss.*, 1898.

fin il aurait été choisi, comme base d'un exemplaire enluminé de préférence à tous les autres modèles. Dans le mouvement incessant de missionnaires avides de science, à cette époque, l'influence napolitaine a pu se faire jour jusqu'à un monastère celtique par bien d'autres voies.

Un autre argument de Bruun, c'est que les noms d'Ealfrid, Eilwald, Billefrid, indiquent une tradition précise. Ce sont des personnages peu connus. Une tradition vague aurait associé la précieuse relique à un nom plus illustre, par exemple, celui de Saint Aidan. Macalister répond que ces noms, obscurs pour nous, étaient de grands noms pour le moine Aldred. Il avait leurs tombes vraisemblablement journellement sous les yeux.

II. H. M. Chadwick, Some German River-names, p. 315.

Si personne ne met en doute que les districts à l'ouest du Rhin et au sud du Main n'aient été celtiques, en revanche on diffère d'avis en ce qui concerne les bassins de l'Ems, du Weser et de la Saale. Les arguments archéologiques ne sont pas convaincants. Quant à l'argument tiré des noms de rivières terminés dans le bassin de l'Ems et du Weser par *-pe*, *-p*, et plus au sud, par *-fe*, *-f*, représentant un ancient *-apa*, ou *-affa*, il est également sujet à controverse. Il n'y a assurément pas de preuves en faveur de l'existence d'un mot germanique *ap-*.

Chadwick fait faire un pas à la question. Il établit que le nom de la *Wipper* désignant trois rivières de Thuringe, et le nom du *Weser* sont celtiques.

Une première présomption, c'est que un affluent du Rhin entre Düsseldorf et Deutz porte le nom de *Wipper* et qu'en Belgique, une rivière la *Vesdre* se jette dans l'Ourthe non loin de Liège. Si on peut dire que ces noms ont à la grande rigueur, pu être introduits par des envahisseurs Germains, il n'en est pas de même en Angleterre. La rivière *Wear* (Durham) porte un nom, qui sous la forme *Wiur*, se montre au commencement du VIIIe siècle (Bède, *H. E.*, IV, 18 ; V, 21). Il montre la disparition de *s* intervocalique conforme aux lois du brittonique, et ne peut guère être séparé du nom de *Weser*.

La *Weaver*, en Cheshire, représente vraisemblablement un anglo-saxon **weofre* : cf. *Wevre*, *Wivreham*, plus tard *W'ever(e)* au XIIIe s. ; peut-être *Weaverthorpe* en E. Reding. C'est sans doute le même nom que celui de la *Waver* en Cumberland, pour **waefer*, avec le changement northumbrien en *e* de *æ* après *w*. Ce nom est identique à celui de *Wipper* ; seulement *weaver* est exempt du changement teutonique de *b* en *p*. La présence de ces noms en Angleterre, Bel-

gique, pays rhénans, Thuringe et au nord-ouest de la Germanie, est significative. Il semble bien que les Celtes aient occupé une partie du nord-ouest de la Germanie et aussi de la Thuringe.

Dans une note, p. 322, Quiggin apporte une frappante confirmation à la thèse de Chadwick sur la Weaver.

Dans le *Book of Llandav*, éd. G. Evans, p. 159, un ruisseau en Monmouthshire porte le nom de *Guefr-duvr* [1]. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'en gallois *gwevr* est le nom de l'*ambre*. Ce nom a-t-il été donné à la rivière par métaphore, à cause de la couleur de ses eaux ? Est-ce un souvenir de temps antérieurs ? Il est fort possible que le nom de lieu du Cornwall *Guer-thour* qui figure dans l'*Origo mundi*, p. 2588, soit identique à *Guevrduvr*.

III. O. J. Bergin. *A poem by Godfraidh Fionn O'Dálaigh*, p. 322 (texte, traduction et notes).

Fionn O'Dálaigh mourut en 1387. Son poème est un éloge du jeune Maurice Fitz Maurice, second comte de Desmond. Le père était mort en 1356; le fils mourut en 1358. Rien dans sa courte vie ne justifie les louanges hyperboliques dont l'accable le poète.

La composition de cet *encomion* rappelle l'art de Pindare. Comparant l'insignifiant Maurice au dieu *Lugh Lámhfhàda*, le poète s'évade des banalités obligatoires en pareille matière, et chante l'aventure de Lugh devant le palais de Tara. C'est l'épisode bien connu de la seconde bataille de Moytura. Le poète malheureusement tourne court trop tôt pour établir une comparaison entre les hauts faits de Maurice et ceux de Lugh.

Espérons que Bergin continuera à nous faire connaître les compositions des poètes irlandais du moyen âge qu'il connaît mieux que personne. Elles peuvent être d'une grande utilité et pour la langue et pour les traditions de l'ancienne Irlande. Il y a, par exemple, dans le poème de Godfraidh un passage qui peut nous servir à corriger une évidente maladresse du compilateur de la *Seconde bataille de Moytura*. Lugh nous est donné d'abord, avant qu'il ne se présente devant Tara, et dans trois autres passages, sous le nom de *Samh-ildánach*. Quand le portier lui demande son nom, il répond qu'il s'appelle Lugh. Il est clair que ce nom eût suffi à lui ouvrir les portes du palais des Túatha De'Danann dont il était un des chefs. Il a dû ou éluder la question ou donner un nom comme *Samh-ildánach*. En effet dans le poème de Godfraidh, le portier lui demandant d'où il vient, il ne donne pas son nom ; il répond qu'il

1. La forme du *B. of Ll.* est *Guevrduur*.

est *un poète venant d'Eambain des Pommiers, des cygnes et des ifs.*

IV. E. C. Quiggin. O'Conor's house at *Cloenfree*, p. 332 (texte et traduction).

Le chef dont il s'agit est Hugh, fils d'Owen, fils de Rory O'Conor, tué en 1309, après un règne fort agité commencé en 1293. Le poème publié par Quiggin est mentionné dans le Catalogue d'O'Grady. p. 353. L'autre composition sur le même sujet se trouve dans le *Book of the Dean of Lismore*. Le texte donné ici repose sur le Stowe ms. de la R. I. A. A v. 2. Les variantes au bas des pages sont tirées de l'O'Gara Book (F), l'*O'Conor Don's Book* (C) et de deux mss. de la R. I. A. : 23417 (L) et A iii 2 (A). En raison de sa structure recherchée et des détails techniques qu'il renferme, Quiggin déclare que ce poème constitue le plus formidable spécimen de travail bardique qu'il ait rencontré. Personne ne le contredira. Le *pailis* (tiré de *palais*) paraît avoir été détruit en 1306, par Mac Dermot. Les restes d'un fort en marquent l'emplacement. Par sa langue et les renseignements qu'il nous donne sur une construction de la fin du XIIIe siècle, ce difficile poème est loin d'être sans intérêt. C'est une utile publication.

Le volume se termine par un index des noms propres dû à E. C. Quiggin.

J. Loth.

VIII

Gertrude Schoepperle, *Tristan and Isolde : a study of the sources of the romance*, 2 vol., Francfort et Londres, 1913.

Il y avait deux façons de comprendre une étude des sources du roman de Tristan : ou s'engager dans une étude relevant du Folklore, en général, en analysant tous les éléments du roman et en relevant tous les points de comparaison qui peuvent exister dans les différentes littératures, même en dehors de l'Europe ; ou rechercher les sources immédiates du Roman, tel que les poètes français, Thomas et Béroul et leurs imitateurs nous l'ont fait connaitre, dans la littérature du pays où il a été élaboré. La première étude, dans ce dernier cas, qui s'imposât, celle sans laquelle toutes les autres risquaient de rester infructueuses ou inutilement laborieuses, c'était de déterminer la patrie du Roman. Or, il ressort du Roman même, avec la dernière évidence, que cette patrie est une région de l'île de Bretagne ; que cette région était trilingue,

qu'on y parlait une langue brittonique, l'anglais et le français. La seule région qui réunît ces conditions ne pouvait être que le Cornwall ou une zone du pays de Galles au XIe-XIIe siècle qui, ici, ne peut être en cause.

C'est guidé par ces principes que j'ai pu trouver en Cornwall les lieux les plus importants où se sont déroulés les principaux épisodes du drame[1]. Que Thomas et Béroul aient eu d'autres sources parfois que les sources corniques, qu'ils aient introduit d'autres éléments dans leurs récits, peu importe : la critique peut jusqu'à un certain point le constater et l'expliquer. L'incohérence qu'on peut relever dans leur géographie était inévitable ; aucun d'eux n'a habité le Cornwall, quoique sûrement une des autorités de Béroul l'ait bien connu. De plus, il y a, comme je l'ai montré, en Cornwall, des apports anglo-saxons, bretons et français.

Miss Schoepperle s'est fort peu préoccupée de ces questions capitales. Elle ne peut cependant arguer de son ignorance. Par les citations qu'elle fait, comme par certains passages où je ne suis pas cité, il est parfaitement sûr qu'elle a lu mes *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, au fur et à mesure qu'elles paraissaient dans la *Revue Celtique* (le premier article est de 1909).

Hypnotisée par l'idée qu'il fallait aller chercher les sources de ce roman dans le pays néo-celtique qui a conservé la plus riche littérature, elle a tourné le dos à la Bretagne et obstinément fermé les yeux à tout ce qui pouvait l'empêcher de poursuivre sa chimère et s'est lancée à la recherche des sources dans les *sagas irlandaises*. Le résultat de ses longues *erreurs* à travers les fondrières, les lacs, les monts dénudés, et aussi les vallées verdoyantes d'Erin, le voici (II, p. 445). Ce que les auteurs français ont trouvé, c'est une histoire celtique du genre des *Aitheda* (sing. moyen -irl., *aithed* ou *athed*), fuites, *fugues* (amoureuses) ; c'est, en somme, pour l'auteur, le roman de *Diarmaid et Grainne*. La *saga* ancienne, *l'aithed* était connue au Xe siècle, d'après une liste du Livre de Leinster (écrit au milieu du XVe s.). L'amour de Gráinne était chanté au XIe siècle. A ce propos, miss Schoepperle (II, p. 399), date l'*Uath Beinne Étair* (*The hiding in the Hill of Howth*) publié par Kuno Meyer dans la *Revue Celtique*, XI, p. 125, du Xe siècle. Or, le récit est tiré d'un manuscrit du XVe siècle, le *ms*. bien connu, Harleian 5280 du British Museum. Kuno Meyer dit simplement que le

1. Lancien, la résidence de Marc, était considéré comme la clef de la géographie du Roman, avant que je ne l'eusse découvert. Depuis, il a perdu, semble-t-il, de son importance.

thème du récit paraît avoir existé dès le XIe siècle (et non le Xe), d'après une glose de l'*Amra Choluimb Chille*. Les autres épisodes se rattachant à la *saga* sont tirés de *mss*. dont les plus anciens ne remontent pas plus haut que le XVe siècle.

Le récit le plus complet que nous en ayons est connu sous le nom de *Tóruigheacht Dhiarmada agus Ghráinne*, la poursuite de Diarmuid et de Gráinne [1]. Le plus ancien ms. qui le contienne est du milieu du XVIIe siècle. Cette *saga* ou *conte populaire*, peut se résumer en quelques mots : je le fais pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas parcouru les deux épisodes s'y rattachant, publiés dans la *Revue Celtique* [2]. Au milieu d'un banquet, Gráinne, femme de Fionn, remarque Diarmaid. Elle se prend de passion pour lui et n'a de cesse qu'elle ne l'ait déterminé à fuir avec elle. Ils sont poursuivis infructueusement par Fionn pendant sept ans. Fionn feint de se réconcilier avec eux. Il envoie Diarmaid tuer un sanglier dangereux. Le héros s'en tire, mais en mesurant les dimensions de la bête pour obéir à Fionn, il est blessé au talon par les soies venimeuses du sanglier et meurt. Fionn regagne l'affection de Gráinne et se remarie avec elle ou recommence à vivre avec elle comme mari : on ne nous dit pas s'ils eurent beaucoup d'enfants. C'est là une histoire des plus banales pour le fond et qui n'est pas plus irlandaise que toute autre aventure du même genre. C'est l'histoire de Ménélas, Hélène et Paris. Il n'y a pas d'année où dans une grande capitale comme Paris, on ne trouve dans les faits divers ou la chronique des Tribunaux, des faits d'adultère pareils, et dans diverses classes de la société. Elle est banale l'histoire du brave ouvrier marié à une gentille femme, qui admet à sa table, voire dans son logis, un parent, neveu ou cousin, ou pays, ou simplement un compagnon, et en est récompensé par la trahison : la gentille femme s'éprend du commensal ou est faible. La trahison découverte, ou même avant, les coupables fuient. Le dénouement varie ; parfois, il est tragique ; parfois comique ; parfois, comme Gráinne, la femme revient et la vie commune reprend. Les ressemblances entre la *saga* et le roman sont fort

1. Publié par O'Grady avec texte et traduction, dans les *Transactions of the ossianie society*, 1855, III, p. 40-211, Dublin, 1857 — réédité par la *Society for the Preservation of the Irish Language*, 1re partie, 1880-1881 (nouvelle publication, avec une refonte du vocab. par R. J. O'Duffy, 1889, 1894) : cf. R. I. Best, *Bibliography of ir. phil. and printed irish Liter.*, pp. 103-104.

2. *Lloyd, Bergin and* G. Schoepperle, *The Death of Diarmaid* (*Rev. Celt.*, XXXIII, 157-79, 1912 ; *The Reproach of Diarmaid* (*ibid.*, XXXIII, 43-57, 1912).

superficielles. Dans la *saga*, c'est réellement la fuite et les aventures, les exploits de Diarmaid, qui sont le véritable sujet. Gráinne n'attend pas le moins du monde d'être inquiétée pour fuir : la fuite, c'est sa vocation à cette femme. Dans Tristan, Tristan et Iseut s'accommodent fort bien de la présence de Marc. Ils ne se décident à fuir, que lorsque la faute est découverte, et que leur vie est menacée. Pour le dénouement, miss Schoepperle l'arrange à sa façon. Comme Diarmaid périt après sa fuite, il faut que Tristan termine de même, au retour de sa fugue. Et elle va, contre toute vraisemblance, chercher le soi-disant dénouement primitif dans le roman de Tristan en prose, qui est, au point de vue des sources, dépourvu de la moindre valeur.

Les auteurs français du roman auraient ajouté à cette histoire de *fugue*, des épisodes de leur crû et aussi des épisodes celtiques.

Pour le drame moral, miss Schoepperle n'ose pas trop se prononcer, mais il ressort avec évidence des textes même qu'elle cite (II, p. 400 et suiv.) que ce drame est celtique [1]. Miss Schoepperle voit un contraste entre les idées de l'ancienne Irlande devenue chrétienne et celles de l'Irlande payenne au point de vue du lien conjugal. Or, le châtiment de l'adultère par le feu dont elle parle existait à l'époque payenne [2]. Il faut d'ailleurs remarquer que l'époque payenne embrasse les époques les plus diverses. Il ne faut pas oublier que le paganisme a fleuri, en pleine époque chréstienne, justement à l'époque où se sont définitivement cristallisées les *sagas* irlandaises, du IXe au XIe siècle, en Irlande, avec les Scandinaves, notamment dans le royaume de Dublin. D'ailleurs les traits de dévergondage de femmes irlandaises dans les *sagas* ne prouvent rien. Si l'on concluait du dévergondage des dieux et demi-dieux de l'ancienne Grèce à la dépravation complète des mœurs, on commettrait une lourde erreur. Les maris grecs étaient moins débonnaires que Hephaistos surprenant Arès et Aphrodite, et l'adultère ne leur paraissait pas risible comme à leurs dieux : certain plaidoyer de Lysias est, à ce point vue, très démonstratif. Quant au lien unissant le vassal à son chef de clan, nulle part il n'a été aussi puissant que chez les Celtes en raison même de leur organisation sociale.

Dès lors, le drame moral étant celtique, nous avons dans le

1. Ce qu'elle nous dit (II, p. 466-1) de l'amour illicite dans la société primitive est insignifiant. Il faudrait d'abord, s'entendre sur le sens de ce mot. Les Celtes, pas plus que les Indo-Européens, ne sont des primitifs.

2. Cf. Whitley Stokes, *Félix Oéngusso*, 1905, p. 411.

roman tel qu'il existait en territoire brittonique, l'essentiel de l'archétype ou plutôt des archétypes oraux qu'ont connu les auteurs français.

L'étude des *sagas* irlandaises se recommandait d'elle-même ; elle pouvait assurer la celticité de traits de mœurs, d'épisodes même qui prêtaient à la discussion. A ce point de vue, les recherches de miss Schoepperlé sont des plus méritoires. Elles ont été aussi véritablement fructueuses. Il y a sans doute des rapprochements forcés. Quoi qu'elle dise, il n'y a rien de commun entre la naissance de Tristan et celle de Sétanta-Cuchulainn. Je ne vois pas bien ce que le *saut du saumon* a d'intéressant comparé au saut de Tristan. Dans le roman en prose, Tristan s'amuse à ficher des joncs dans une courtine (II, p. 291). L'auteur y voit une frappante ressemblance avec l'exploit dont il est parlé dans le *Festin de Brieriu* : le héros lance 3 fois 50 aiguilles, chaque aiguille entrant dans le chas de l'autre, de sorte que toutes se tenaient.

Les analyses des diverses versions du roman sont également faites avec la plus grande conscience, et ajoutent notablement à l'œuvre de M. Bédier. Les remarques ingénieuses abondent. En somme, le travail de miss Schoepperlé est une véritable mine de renseignements, un répertoire indispensable non seulement à tous ceux qui s'intéressent aux romans arthuriens, mais encore à ceux qui s'occupent de la littérature du moyen âge et des questions de Folklore.

J. Loth.

---

*

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. L'étymologie du nom de Lyon. — II. Le fascicule 21 de l'*Altceltischer Sprachschatz* de M. A. Holder. — III. Celtes et Germains, d'après M. J. Mansion. — IV. Un traité de morphologie latine par M. A. Ernout. — V. Ed. Halter, die Indogermanen. — VI. Cambrian Gleanings. — VII. The Welsh Outlook. — VIII. Contributions populaires à la Welsh National Library. — IX. Une nouvelle édition du Roman de Tristan par Béroul. — X. Du marathe au celtique. — XI. M. René Dussaud et les Civilisations préhelléniques de la mer Egée.

I

C'est une chose singulière que la faveur dont jouit dans le public lettré l'étymologie des noms de lieu. Il n'est guère de recherche scientifique qui excite plus d'enthousiasme et qui pique davantage la curiosité. S'il était besoin d'en donner à nouveau la preuve, on la trouverait dans les résultats d'une enquête qu'a récemment ouverte l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* sur l'origine du nom de la ville de Lyon (v. t. LXVIII [1913], p. 769 et t. LXIX [1914], p. 121, 324, 517, 579, 730). Au moment où se préparait dans cette ville une exposition internationale, la question était d'actualité et devait intéresser beaucoup de gens. Les réponses sont en effet venues de plusieurs points de l'horizon. Un rédacteur du *Temps* a pris la peine de les résumer en y ajoutant quelques réflexions personnelles (voir le *Temps* des 6 mars et 12 avril 1914). Il va sans dire qu'il y a dans ces réponses un choix à faire et qu'on ne saurait approuver sans réserve toutes les imaginations des correspondants du journal. Mais l'examen en vaut la peine ; il suggère quelques réflexions instructives.

La plupart de nos étymologistes d'occasion ont reconnu dans *Lugdunum*, l'ancien nom de Lyon, un mot composé ; et ils ont en général interprété correctement le second terme *-dunum* en le traduisant par « hauteur fortifiée, ville forte, forteresse ». Le sens

ancien est « ville fermée », par extension « ville forte », et comme l'emplacement des villes fortes était généralement choisi sur les hauteurs, le mot *dūnum* désigne souvent une hauteur fortifiée (voir *Rev. Celt.*, XXXIII, p. 465). Passons sur les rapprochements auxquels certains ont recouru pour établir le sens de ce mot ; au lieu d'aller chercher *donjon* et *dynaste*, qui n'ont rien à faire ici, il suffisait de dire que l'ancien *dūno-* (*dūnes-*) a subsisté dans les dialectes insulaires du pays de Galles et d'Irlande, sous la forme (*din*) *dinas* et *dún* « forteresse, cité ». Personne ne s'en est avisé.

Sur le premier terme *Lug-*, les avis se sont partagés, chacun s'ingéniant à y découvrir une racine celtique de son cru. C'est merveille de voir comme certaines gens en usent avec les « racines celtiques » ; on dirait un procédé magique qui écarte toute discussion et dispense de tout raisonnement. Ne demandez pas quelles garanties assurent la qualité de ces racines. Nos étymologistes ont recours à des autorités médiocres et bien surannées. C'est Camden, « illustre historien anglais », dont l'ouvrage principal, *Britanniae descriptio*, parut en 1586 ; c'est encore l'estimable Bouillet, auteur d'un dictionnaire fort utile, mais qui n'a jamais passé en son temps pour une lumière du celtisme. On peut croire que dans un siècle ou deux, lorsque le *Sprachschatz* de M. Holder — car les livres ont leur destin — aura perdu sa valeur documentaire, c'est dans cet ouvrage que les celtomanes de l'avenir iront chercher de quoi nourrir leurs rêveries. Nos modernes celtomanes ne soupçonnent pas l'existence de M. Holder. Ils ne connaissent pas davantage la *Revue Celtique*, où ils auraient justement trouvé, à la page 169 du tome VIII, un article de d'Arbois de Jubainville sur le nom de Lyon. Ils y auraient appris entre autres choses que *Lugdunum* était déjà dans l'antiquité la proie des étymologistes amateurs. Dans le traité περὶ Ποταμῶν attribué sans raison valable à Plutarque, on lit (chap. VI, 4) que l'historien Clitophon, au livre XIII de ses Κτίσεις, interprétait *Lugdunum* par « colline du corbeau » (λοῦγον γὰρ τῇ σῳῶν διαλέκτῳ τὸν κόρακα καλοῦσι, δοῦνον δὲ τό[πο]ν ἐξέγοντα) ; l'étymologie a un intérêt archéologique, car une figure de corbeau se voit représentée sur des médailles lyonnaises, même de l'époque républicaine, et sur un médaillon en terre cuite de la ville de Lyon, du Ier siècle de notre ère ; mais il n'existe aucun mot dans aucune langue celtique qui confirme l'existence d'un mot *lougos* « corbeau » en gaulois. Plus tard, l'auteur du glossaire dit d'Endlicher traduit *Lugdunum* par *desideratum montem* ; et enfin, plus tard encore, Heiric d'Auxerre, dans sa vie de Saint Germain, rapporte que *Lugdunum*, dans la langue des Gaulois, signifie *mons lucidus*. Cette dernière

étymologie s'explique aisément par le fait qu'un prototype *Lucidunum*, perdant son *i* intérieur, fût naturellement devenu *Lugdunum* par accommodation des consonnes. Mais elle contristera beaucoup, s'il vient jamais à la connaître, un des correspondants de l'*Intermédiaire* qui veut que *Lugdunum* soit la ville des brumes et du brouillard : cet homme érudit nous cite, outre le gaélique *loch* « sombre » et le cornouaillais *lugen* « brouillard » le grec λύγη, λυγαῖος (tous deux avec υ long), le latin *lugere*, *lugubris*. Mais quelle ville a jamais tiré son nom des nuages, si l'on met à part Néphélococcygie ? Et d'ailleurs un nom sombre et triste, évocateur de brouillard, conviendrait-il aux autres villes qui, comme Lyon, s'appelaient autrefois *Lugdunum* ? C'est la principale objection du rédacteur du *Temps*. Elle est fort raisonnable. Mais le journaliste ne connaît, en dehors de Lyon, que trois *Lugdunum*. Il y en a bien d'autres. M. Holder en énumère quatorze, et sa liste n'est peut-être pas complète.

Il est d'ailleurs un fait essentiel que la plupart de nos étymologistes semblent avoir négligé ; c'est que la forme ancienne du nom de Lyon est *Lugudunum*, non pas *Lugdunum*. Cela limite le champ des hypothèses. Whitley Stokes, reprenant une idée de Siegfried, avait un moment songé à rapprocher de ce nom le comparatif irlandais *lugu* « plus petit » ; il traduisait *Lugudunum* par « Petitbourg », « Lützelburg » (*Three Irish Glossaries*, p. xxx) ; mais le comparatif *lugu* n'a pas de positif, et la forme primitive n'en est pas connue avec certitude. La meilleur étymologie est toujours celle de d'Arbois de Jubainville qui expliquait *Lugudunum* par « forteresse de Lug ». Elle a été récemment défendue à nouveau par M. J. Loth dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 20 mars 1914). Lug, c'est le dieu irlandais Lug mac Ethlend, qui joue dans les légendes du cycle mythologique un rôle important et qui eut pour fils l'illustre héros Cuchullin. Le premier août, qui s'appelait *Lúg-nasad* (v. le *Sanas Cormaic*, n° 796, p. 66 K. M.), on célébrait une grande fête à Teltin (province de Meath) en souvenir de Lug. Or, il y avait à Lyon sous l'empire romain une assemblée annuelle le 1er août, qui était fameuse (v. d'Arbois de Jubainville, *Cours de litt. celt.*, I, 215 et ss.).

Ne renions pas notre ancien dieu Lug ; c'était un dieu plein de ressources. D'Arbois de Jubainville le reconnaissait sous les traits du Mercure gaulois, qui était, au rapport de César, l'inventeur de tous les arts, le guide des voyageurs, le protecteur par excellence du commerce, le pourvoyeur de la fortune (*De Bell. Gall.*, VI, 17). Un épisode du *Cath Maige Tured* nous montre le dieu irlandais également apte à tous les métiers : « il était maitre en tous arts »,

bo siú cach dáno é (*Rev. Celt.*, XII, 78). C'est Lug qui avait inventé les échecs, le jeu de balle et l'équitation. Il eût fort utilement collaboré aux préparatifs de l'exposition lyonnaise ; on devait la placer sous son patronage. Ne mériterait-il pas du moins qu'après tant d'années écoulées on reprenne pour une fois la célébration de sa fête le 1er août prochain, sur la colline de Fourvière ?

II

Il a paru en 1913 un nouveau fascicule de l'*Altceltischer Sprachschatz* de M. Holder. Tous les celtistes sont depuis longtemps fixés sur la valeur de cet incomparable instrument de travail, fruit d'une patiente et laborieuse érudition. Ce fascicule nouveau, qui porte le n° 21, forme les colonnes 1025-1280 du tome III. Il contient la suite des « Nachträge » au tome I ; ses 256 colonnes se rapportent aux colonnes 666-1115 du tome I et vont du mot *Cabillus* au mot *Corbagnos*. On y trouve comme toujours une masse énorme de documents qui vont faire la joie des étymologistes, des géographes de l'antiquité, des archéologues et des préhistoriens. M. Holder a naturellement tenu compte des dernières publications ; il a notamment dépouillé l'édition des inscriptions ogamiques de M. Macalister ; de là un nombre important d'articles nouveaux (ainsi *Cassittas*, *Catuvirr*, etc.). A signaler aussi le [*C*]*assi*[*b*]*oduae* attesté près d'Herbitzheim (C. I. L., XIII, 4525) qui rappelle le [*C*]*athubodua* des Fins de Ley. Col. 1026, il n'est pas juste de substituer **cabō* à **gabō* comme prototype du verbe signifiant « prendre » : la racine a une double forme **ghabh-* et **kap-*, suivant une alternance consonantique dont il y a d'autres exemples (v. *Mém. Soc. Lingu.*, XVIII, 310). La forme **ghabh-* est conservée dans le latin *habeō* et l'irlandais *gabim* ; on rencontre en revanche la forme **kap-* dans le latin *capiō* et le gotique *haban*. L'origine de l'alternance étant dans un accident phonétique, il n'est pas douteux qu'il s'agisse en fin de compte d'une seule et même racine dans les trois langues en question.

III

Sur les rapports des Celtes et des Germains, M. J. Mansion, professeur à l'Université de Liège, vient d'écrire un court, mais substantiel article, publié au tome LVI de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (p. 191-209). Les Flamingants qui méprisent le français pourront le lire dans leur langue maternelle ; car l'article a paru

d'abord en flamand dans les *Verslagen en Mededeelingen der koninklijke vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde* (Gent, année 1912, p. 2192-1308). Nous en aurions parlé plus tôt si nous ne devions prochainement reprendre la question d'ensemble. Elle est en effet d'actualité; de tous côtés, archéologues, ethnographes et linguistes se montrent aujourd'hui préoccupés d'établir les rapports qui unissent les civilisations, les races et les langues de l'Europe préhistorique. Cette préoccupation est à l'origine des ouvrages de M. Feist sur les Indo-Européens ; on la retrouve naturellement aussi dans les travaux de M. C. Jullian, et notamment dans sa monumentale *Histoire de la Gaule*. C'est justement à critiquer la doctrine de M. Jullian que l'article de M. Mansion est consacré, et par delà M. Jullian il atteint certaines théories de M. Feist.

M. Mansion ne croit pas que les Celtes et les Germains aient jamais formé une unité ethnique ni linguistique. S'il y a entre le celtique et le germanique des communautés de vocabulaire, les deux langues n'ont pas de rapports spécialement étroits au point de vue de la phonétique ni de la structure morphologique ; et par exemple la grammaire des deux langues n'offre à aucun degré ces correspondances frappantes que l'on observe entre le celtique et l'italique. Ces conclusions sont d'importance; nous y reviendrons.

IV

Puisque le celtique et le latin ont au point de vue morphologique de si étroits rapports, un traité de morphologie latine, quand il vient d'un excellent latiniste doublé d'un linguiste bien informé, ne doit pas rester inaperçu des celtistes. C'est donc rendre service à nos lecteurs que de leur indiquer l'ouvrage qu'a récemment composé M. Alfred Ernout, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille. Toutefois, il importe de bien distinguer les deux formes différentes sous lesquelles cet ouvrage a été publié. L'une porte la date 1913 et s'intitule *Historische Formenlehre des lateinischen*, von Dr A. Ernout, professor am Lycée in Troyes; c'est un livre de xij-204 p., en allemand (traduit dans cette langue par M. Hans Meltzer), et qui fait partie de la collection dirigée par M. Max Niedermann (Sprachwissenschaftliche Gymnasialbibliothek, librairie C. Winter à Heidelberg). L'autre, qui est datée de 1914, porte comme titre *Morphologie historique du latin* et fait partie de la nouvelle collection à l'usage des classes éditée par la librairie C. Klincksieck à Paris. L'édition allemande coûte 2 M. 80 ; l'édition française 3 fr. 50.

Elles ne sont pas équivalentes, notamment au point de vue qui intéresse spécialement nos lecteurs. Conformément aux règles que s'est imposées M. Niedermann et qu'il impose à ses collaborateurs, l'édition allemande est historique, mais non comparative. Il n'y est fait aucune place à une langue indo-européenne autre que le latin. Le grec même en est banni : à plus forte raison le gotique ou l'irlandais. Dans l'édition française au contraire, M. Ernout, qui avait ses coudées franches, s'est permis d'invoquer le témoignage de diverses langues indo-européennes pour éclairer les faits latins ; le grec notamment et l'osco-ombrien ont été mis à contribution, et le celtique lui-même n'a pas été négligé quand il fournissait un utile complément d'information. C'est souvent le cas. Aussi l'édition française du livre de M. Ernout doit-elle être chaudement recommandée aux celtistes que la grammaire comparée intéresse ; elle pourra leur rendre de grands services.

V

Nous ne saurions malheureusement en dire autant d'une brochure de 78 pages que publie M. Eduard Halter à la librairie Costenoble (Jena, 1913) sous le titre *Indogermanen, Sprache, Ursitz, Ausbreitung, auf geologischer und linguistischer Grundlage*. Le titre est enchanteur, mais le contenu donne à déchanter. Il s'agit d'un travail de haute fantaisie, conduit sans aucune méthode, pour tout ce qui touche au moins les choses linguistiques. L'auteur a sur les rapports des langues indo-européennes des conceptions personnelles très hardies. Nous ne les discuterons pas, nous bornant à indiquer par deux ou trois exemples de quelle façon il utilise et interprète ses sources. Le celtique, qui joue avec le germanique un grand rôle dans sa brochure, est particulièrement maltraité : les listes de mots irlandais données p. 33 et suiv. renferment plusieurs monstres capables d'horrifier nos lecteurs ; nous leur en épargnerons la vue. P. 47, le gallois *pysg*, qui est évidemment un emprunt latin, est rapproché du germanique *fisc* « poisson », et tous deux sont rattachés à un irlandais *cieasg* « wasserhund », lequel ayant perdu son *c* initial aurait abouti à *iasc* ! Cette étymologie plus qu'étrange est mise au compte de plusieurs celtistes, et notamment de Pictet. Plaignons Pictet : il méritait mieux que cette exhumation peu flatteuse. P. 65, l'adjectif irlandais *lomm* « nu, dépouillé » est interprété comme la combinaison de *lo* « laine » et de *mi* « sans » (?), et c'est de la même combinaison que sortirait aussi le germanique *lamb* « Lamm ». Pourquoi dépouiller le pauvre agneau de sa laine ?

M. Halter ne le dit pas, et ce silence nous étonne. Mais l'auteur laisse deviner, p. 67, qu'il tient en réserve quelques autres découvertes également sensationnelles en matière étymologique : « unsere eingehenden Forschungen haben uns mit solchen überraschenden kelto-germanischen Wortbildungen bekannt gemacht ». Préparons-nous à être encore étonnés.

VI

La linguistique n'a, semble-t-il, rien à attendre des *Cambrian Gleanings*, que M. Henry Blackwell, University Place and Tenth Street, New-York, vient d'inaugurer en janvier 1914. Ce titre désigne un nouveau magazine consacré aux choses galloises, et qui s'adresse aux Gallois du Nouveau-Monde. Le prix de l'abonnement annuel est modeste (50 cents = 2 s. 6 d.), comme les dimensions du périodique : les numéros, qui paraissent chaque mois, ne comptent que seize pages d'un tout petit format. Mais un proverbe gallois que reproduit M. Blackwell sur la couverture de son magazine dit que « toute chose est petite en son début » (*bach yw pob peth yn ei ddechreu*). Peut-être les *Cambrian Gleanings* deviendront-ils avec le temps une ample moisson.

VII

Un nouveau périodique gallois, qui paraît plus imposant, c'est *The Welsh Outlook*, dont le premier numéro est également daté de janvier 1914. Il se publie à Cardiff (The Welsh Outlook Press 43, Penarth Road), est mensuel et coûte trois pence par numéro, 4 shillings par an. C'est, dit le sous-titre, un journal de progrès social et national. Nous voyons par le prospectus que toutes les questions qui intéressent la vie du pays doivent y être abordées et discutées : religion, enseignement, littérature et beaux-arts, économie politique et sociale. Ce beau programme reçoit un commencement d'exécution dans ce premier numéro. On y trouve un peu de tout, sous une forme instructive et agréable : une chronique du mois, qui contient des faits et des chiffres ; une pièce de vers, « la Montagne et l'autel « (*y Mynydd a'r allor*) par R. Williams Parry et un article de M. T. Gwynn Jones sur la littérature galloise moderne ; une étude sur la question religieuse, etc. N'oublions pas aussi une série de photographies « which tell their own tale » ; elles représentent des logements de mineurs, à Senghenydd, près de Cardiff,

et justifient la triste devise qui les accompagne : the housing conditions in our mining valleys are such as can only be thought of with shame.

VIII

Veut-on savoir maintenant ce dont ces mineurs sont capables quand on leur propose une œuvre où les intérêts intellectuels de la nation sont en jeu ? Qu'on lise l'article paru dans *The South Wales Weekly News* du 14 mars 1914 sous le titre « National Library Scheme — Workmen's Splendid Support ». On y verra une fois de plus combien l'enthousiasme que soulève en Galles la construction de la National Library (v. ci-dessus, p. 244) s'étend aux masses populaires.

Les frais de l'entreprise devant s'élever à environ 100.000 livres, l'Etat s'était engagé à en verser 50.000, à la condition qu'une somme équivalente aurait été fournie par l'initiative privée. Au meeting tenu à Londres le 13 mars 1914, on annonça que déjà 39.755 livres avaient été recueillies, à la suite d'une campagne faite dans toutes les régions du pays. Nous avons naguère signalé l'enthousiasme des ardoisiers de Festiniog (*R. Celt.*, XXXII, 365) ; les mineurs du Clamorganshire n'ont pas mis moins d'empressement à donner leur contribution. « The most striking feature of the present campaign, dit le journal, is the way in which the miners are responding to the appeal... Miners of all schools of thought, including some of the most influential members of the extreme left wing, are giving enthusiastic support to the appeal. » A Cwmaman (distr. d'Aberdare) les mineurs ont fourni 50 £., à Mardy 100, à Cymmer, 110.

Tout cela fait l'éloge de cette démocratie galloise, instruite, réfléchie, soucieuse de la culture intellectuelle et pénétrée en même temps d'un sentiment national si profond. Le Pays de Galles est un des plus foncièrement démocratiques de l'Univers. Il n'en est que plus douloureux de constater la condition misérable à laquelle sa population minière est réduite. Les progrès de la civilisation entraînent hélas ! chez d'autres peuples aussi de pareilles hontes.

IX

Il vaut mieux se réfugier dans le rêve et s'y nourrir de poésie. L'aventure de Tristan et Iseut, grâce surtout à M. J. Bédier et à

M. Loth, jouit chez nous d'une vogue qu'elle avait perdue depuis le moyen âge. Relisons le *Roman de Tristan* de Béroul ; une édition nouvelle en vient de paraitre. Ce vieux poème de 4485 vers, le plus archaïque d'allure et de style de tous les anciens romans relatifs à Tristan, est conservé dans un manuscrit unique, le n° 2171 du fonds français de la Bibliothèqne Nationale. Il fut publié pour la première fois par Hermann von der Hagen en 1823, puis par Francisque Michel en 1835 et enfin en 1903 dans la collection des Anciens textes français par M. Ernest Muret. C'est encore à M. Ernest Muret que nous devons l'édition nouvelle, qui forme le n° 12 de la collection des Classiques français du Moyen-âge publiée sous la direction de M. Mario Roques, à la librairie Champion (1914; XIV-163 p., pet. 8°; 3 fr.). Le savant romaniste de Genève a naturellement profité des observations qu'a suscitées son édition précédente ; il a utilisé tous les derniers travaux relatifs à Tristan, y compris ceux qu'a publiés ici même le directeur de la *Revue Celtique*. Il a joint à son texte une introduction, des notes critiques, un index des noms propres et un court glossaire. P. 151, au mot *Loenoi*, le nom F. Loth doit être corrigé en F. Lot.

X

Y a-t-il beaucoup de nos lecteurs qui connaissent la langue *mahratte* ou *marathe*? Cette langue occupe aujourd'hui à l'Ouest de l'Inde un territoire ayant la forme d'un triangle dont la base serait la côte de Daman à Karwar (y compris Bombay) et dont le sommet serait au centre de la région comprise entre Nagpur, Jabalpur et Raipur. La forme moyen-indienne du marathe est la *maharaṣṭrī*, qui a servi de base à la littérature prakritique pendant plusieurs siècles. M. J. Bloch vient de consacrer au marathe une thèse de doctorat, qui peut être ici mentionnée (*La formation de la langue marathe*, Paris, Champion, 1914). En lisant M. J. Bloch, les celtistes auront l'occasion de faire plus d'une réflexion sur leurs propres études. Certes les langues modernes de l'Inde sont extrêmement évoluées ; on a grand peine à y reconnaitre les traits du sanskrit classique. Les langues celtiques de leur côté ont singulièrement altéré le type primitif de l'indo-européen. Et cependant l'évolution des deux groupes de langues n'est pas sans présenter çà et là des similitudes. On trouvera dans l'introduction de M. J. Bloch des considérations sur les rapports des langues littéraires et des parlers locaux, qui rappellent celles qu'a développées récemment M. Thurneysen à propos des langues celtiques (v. ci-dessus, p. 227).

Même sur un ou deux points de détail la comparaison du moyen-indien est instructive. Voici par exemple un cas qui intéresse la phonétique. On sait que l'adverbe gallois *mewn* « à l'intérieur, dedans », m. gallois *y mywn*, *mywn* présente un traitement phonétique irrégulier. Le correspondant irlandais étant *in medón*, on attendrait **myddwn* en gallois (v. Pedersen, *Vgr. Gr.*, I, 112 et J. Morris Jones, *a Welsh Grammar*, p. 180 et 416). On a ici même proposé naguère d'expliquer cette irrégularité par le caractère du mot *mewn*, qui joue dans la phrase un rôle auxiliaire, accessoire (v. t. XXX, p. 207). Ce n'est plus qu'un adverbe, une préposition ; or les mots de ce genre sont toujours exposés à subir des dégradations phonétiques dont sont préservés les mots ordinaires de la langue. Le moyen-indien fournit un appui précieux à cette hypothèse. L'ancien adjectif sanskrit *madhya-* « milieu » (auquel s'apparente l'irlandais *medon*) y sert à former un locatif périphrastique ; mais, alors que la forme phonétiquement correcte existe souvent encore au sens de « milieu, ceinture », le mot a subi dans l'emploi locatif des altérations qui ne sont pas explicables par les lois phonétiques ordinaires et sont dues au caractère accessoire du mot (J. Bloch, p. 197).

La morphologie présenterait aussi des faits comparables. On sait combien sont abondantes en celtique les locutions prépositionnelles sorties de noms communs. Les noms des parties du corps en fournissent notamment un grand nombre, où ils perdent complètement leur sens propre et n'expriment plus qu'une relation casuelle (v. ma *Grammaire du vieil-irlandais*, p. 137) : ainsi *co brunni*, *co uebt* « à la poitrine » ne signifient plus que « jusqu'à » ou « devant » ; en gallois les noms de la main (*llaw*), de la poitrine (*bron*), du dos (*cefyn*), du visage (*gwyneb*) figurent dans des locutions analogues. Il est intéressant de retrouver le même procédé employé en moyen-indien pour former des postpositions, qui finissent par devenir de vraies désinences (J. Bloch, p. 195 et ss.) : pali *sayana piṭṭhe* « sur le lit » m. à m. « au dos du lit », etc. Tant il est vrai que dans le langage, sous l'infinie variété des apparences, ce sont partout les mêmes causes qui agissent et les mêmes transformations qui se reproduisent. Quelle que soit la langue dont on ait fait sa spécialité, on peut toujours tirer profit pour la mieux comprendre de la description d'une autre langue, pourvu que cette description soit bien faite, et offre, comme celle de M. J. Bloch, toute garantie d'exactitude.

XI

En archéologie également, l'étude d'un domaine voisin est toujours riche d'enseignements précieux. Aussi devons-nous sans tarder signaler à nos lecteurs la deuxième édition du beau livre de M. René Dussaud sur *les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée* (Paris, Geuthner, x-482 p. 8° ; 24 fr.), qui vient tout juste de paraître (fin mai 1914). On y trouvera, richement illustrés, tous les renseignements désirables sur ces antiques civilisations que désignent les noms de minoen, de mycénien et d'égéen. On apprendra comment se classent les découvertes faites au cours des fouilles de Cnossos, de Tirynthe ou de Troie, dans les Cyclades et à Chypre. Les conclusions qui se dégagent de cette vaste enquête ne sont pas négligeables même pour un occidentaliste ; car elles montrent comment les divers types d'objets voyagent et se transforment. Le livre de M. Dussaud offre avec beaucoup de science une excellente leçon de méthode.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. I. Revue de Phonétique. — II. The Celtic Review. — III. Mémoires de la Société de linguistique. — IV. Revue Morbihannaise. — V. Revue des bibliothèques. — VI. Journal of the Welsh Bibliographical Society. — VII. Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften. — VIII. Studies.

I

D'un voyage d'études effectué dans le sud du Munster pendant l'été de 1913, M. J. Loth a rapporté, entre autres choses, d'intéressantes observations sur l'accent de cette région. Déjà plusieurs savants avaient constaté que le dialecte du Munster se distinguait des autres en ce que l'accent y frappe parfois une longue intérieure ou finale de mot. Mais les conditions du phénomène n'avaient jamais été nettement déterminées (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 262). M. J. Loth est arrivé à une série de conclusions précises, qu'il développe dans la REVUE DE PHONÉTIQUE (t. III, fasc. 4, p. 317-343).

Ce qui est caractéristique de l'accentuation du Munster, c'est l'attraction exercée par la voyelle longue. Il y a lieu toutefois de distinguer la longue ancienne, déjà constatée en vieil-irlandais, de la longue qui résulte d'une contraction effectuée au cours de l'histoire de la langue. Dans les mots qui ont une voyelle longue en vieil-irlandais, l'accent est aujourd'hui en Munster sur la longue, quelle que soit la place de cette dernière dans le mot. Dans les mots qui ont une longue résultant de contraction, l'accent est sur cette longue lorsqu'elle termine aujourd'hui un mot disyllabique, à moins que la voyelle de la première syllabe ne soit elle-même longue par contraction. On voit la différence; elle est instructive, en ce qu'elle nous montre qu'il s'agit d'un déplacement récent résultant d'une attraction exercée sur l'accent par la longue. Même le déplacement s'est produit en faveur de certaines syllabes finales longues par position ; ainsi les disyllabes en *-ach* et peut-être ceux en *-acht* ont l'accent sur la finale quand l'initiale est brève, c'est-à-dire que la voyelle *a* suivie de la spirante gutturale a été traitée comme une

diphtongue équivalant à une longue. Tels sont les principaux résultats, fort importants, comme on en peut juger, de l'enquête de M. Loth. Il les a fortifiés encore en étendant ses recherches aux mots composés : dans ces mots encore, l'attraction exercée par la longue se manifeste, même quand la valeur du préfixe est sensible à l'esprit du sujet parlant.

M. Loth se demande en terminant si l'accentuation du Munster, loin d'être une innovation, ne représente pas un état de choses ancien. Je dirais tendance plutôt qu'état de choses, car il est manifeste que dans le cas des voyelles longues résultant de contraction et dans celui des voyelles brèves suivies de la spirante gutturale, nous avons affaire à un déplacement d'accent postérieur à l'état vieil-irlandais. Cette réserve faite, on peut souscrire à l'hypothèse de M. Loth.

Justement les longues qu'il appelle anciennes en vieil-irlandais sont déjà des longues d'origine secondaire : elles résultent d'un allongement compensatoire ou bien elles figurent dans des emprunts, emprunts de date récente d'ailleurs ou provenant des livres, car dans les emprunts les plus anciens les longues non-initiales sont régulièrement abrégées. L'accentuation du Munster ne contredit donc pas le dogme d'un accent initial en gaélique primitif.

Cet accent se révèle par les actions qu'il a exercées sur les syllabes post-initiales; c'est à lui que le gaélique primitif a dû de ne posséder pendant un certain temps aucune longue en dehors de l'initiale. Mais on est en droit d'admettre, en joignant au témoignage du dialecte de Munster certains faits du dialecte de Connaught (v. p. 342 de l'article de M. Loth), que dès une époque très ancienne et peut-être déjà en vieil-irlandais l'accent initial se déplaçait quand il y avait dans le mot une longue non-initiale. Par suite d'allongement compensatoire ou simplement du fait de l'emprunt, il s'était, en effet, créé ou introduit dans la langue des longues non-initiales; à l'attraction de ces dernières, l'accent dit initial ne résistait pas.

Cela fournit une indication très précieuse sur les rapports de l'accent et de la quantité, et pour tout dire, sur le rythme du vieil-irlandais.

II

Dans THE CELTIC REVIEW (vol. IX, n° 36, april 1914), suite de l'édition par M. Mackinnon de *The Gaelic Version of the Thebaid of*

Statius (p. 292-309). Il s'agit dans ce nouveau morceau de la suite des jeux funèbres en l'honneur d'Archemorus : courses de chars, courses à pied, lancement du disque. Le morceau se termine au moment où des récompenses sont décernées à Hippomédon et à Ménesthée (*Théb.*, VI, 725). Un lecteur, sinon le scribe lui-même, n'a pu s'empêcher de noter en marge la réflexion suivante : *is mor in magadh do Gregaib ar millset da maithus 7 da maoinibh ar son leiniph big* « what great fools the Greeks must have been to have wasted so much of their means and substance on account of a little child ». Il y a loin de la plaine de Thèbes aux Highlands.

Le même numéro contient une courte note de M. J. Reoch, où il reproduit une description du costume des soldats écossais donnée par John Aston, premier valet de chambre du roi Charles Ier durant la campagne de 1639 ; il résulte de ce texte qu'à cette époque le « kilt » (*feileadh-beag*) était déjà un vêtement indépendant du reste du costume, et notamment du plaid. Une tradition incorrecte voulait que le kilt, comme vêtement séparé, fut une invention de deux Anglais, vers l'année 1728 (p. 289-291). — M. A. W. Wade-Evans publie, p. 314-323, un article où il résume les témoignages fournis par l'*Excidium Britanniæ* sur les invasions des Pictes et des Scots en territoire breton depuis l'année 383 jusqu'à l'époque où les Bretons résolurent d'appeler à leur aide les Saxons. Il y eut quatre grandes invasions, dont la quatrième coïncide avec une apparition de la « famosa pestis », la « yellow plague » (*y dylyt melen*, *buidechar* ou *buide Condail* des Irlandais), dont il est question dans le *Book of Llan Dav*.

On lira encore avec intérêt le long compte rendu consacré p. 336-344 par notre collaborateur sir Edward Anwyl à la *Welsh Grammar* de M. J. Morris Jones.

Signalons enfin que ce numéro de *The Celtic Review* contient la fin de la *Concise Old Irish Grammar* de M. J. Pokorny (p. 350-384).

III

On trouvera dans les Mémoires de la Société de linguistique, t. XIX, fasc. 1, p. 60-62, un article signé J. Vendryes sur le *gallo-latin cisium* (*cissum*). Il s'agit d'un de ces noms de voiture que les Latins ont empruntés aux Gaulois avec l'objet qu'il désignait. Le mot *cisium* est écrit aussi *cissum* ; dans des glossaires latins il a par deux fois la forme *cirsum*, ce qui suppose un primitif *cisso-* transformé en *cirso-* suivant un traitement phonétique bien connu du gaulois. Le mot est à rattacher à l'irlandais *cess* « tressé ».

IV

La Revue Morbihannaise de février 1914 (XVIIIe année, n° 2) contient, p. 33-45, un article de M. l'abbé J. Buléon sur la question du *Bugul-noz* et du *Loup-garou*, déjà traitée l'an dernier par M. Le Diberder dans les *Annales de Bretagne* (v. *Rev. Celt.*, t. XXXIV, p. 480). M. Buléon a fait enquêter sur ces deux êtres de légende en deux points différents du département, à Plumergat, au N. de Sainte-Anne d'Auray, et à Bubry, au N.-E. de Plouay, entre Baud et Guémené. Les résultats de l'enquête concordent. Bugul-noz et Loup-garou sont deux êtres très distincts, que la tradition populaire ne confond « pas le moins du monde », *tam er bet*. Nous apprenons de M. Buléon comment on se les représente à Plumergat et à Bubry.

Le numéro d'avril (XVIIIe année, n° 4) contient, p. 93-107, une notice de M. P. Le Goff sur un ancien recteur d'Arzon, Philibert Torby (1775-1847), qui s'était adonné à l'étude de la langue bretonne et a laissé de nombreux manuscrits se rapportant à cette étude ; d'après les échantillons qu'en donne M. Le Goff, la science n'a guère à regretter qu'ils soient restés inédits. Torby avait en linguistique les idées de Latour d'Auvergne. Çà et là cependant, M. Le Goff a pu glaner dans ce fatras quelques remarques précises sur la prononciation ou sur la grammaire.

V

Dans la Revue des Bibliothèques (XXIIIe année, n° 10-12, octobre-décembre 1913, p. 374-380), M. Mario Esposito a inséré une notice sur deux manuscrits de la bibliothèque de Trinity College à Dublin. On sait qu'il existe un catalogue des manuscrits de cette bibliothèque ; il a été compilé par T. K. Abbott, mais fait, paraît-il, assez peu d'honneur à son auteur, tellement il renferme d'erreurs et de fautes. Les manuscrits E. 5. 2 et E. 4. 19 y sont particulièrement mal traités. Ce sont ces deux-là que M. Mario Esposito a pris soin de décrire. Le premier paraît dater, d'après l'écriture, du milieu ou de la fin du XIIIe siècle ; il contient entre autres textes des lettres de Sénèque et des ouvrages de Henri de Huntingdon (*Epistola de contemptu mundi* et récit de la première croisade tiré du livre VII de son *Historia Anglorum*). Le second est un recueil de quatre manuscrits différents où l'on reconnaît plusieurs mains de dates fort variées (du XIe au XVIe siècle); il com-

prend surtout l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon (Migne, *Patr. lat.*, CCIX, 460-566) et le *Liber magistri Hugonis de studio legendi...* (Migne, *Patr. lat.*, CLXXVI, 741-812).

VI

Depuis notre dernière notice sur THE JOURNAL OF THE WELSH BIBLIOGRAPHICAL SOCIETY, trois fascicules en ont paru, qui forment les numéros 4, 5 et 6 du tome premier et portent respectivement la date d'octobre 1912, juin 1913 et février 1914. On trouvera dans le numéro 4 un article de M. J. Herbert Lewis, *On the Importance of a National Collection of Public Documents* (p. 97-113), contenant une note additionnelle de M. John Ballinger sur les documents relatifs au pays de Galles et au Monmouthshire qu'il serait désirable de voir entrer à la National Library. A signaler encore deux notes : sur *The earliest printers of Haverford* (1780-1840), p. 114-118, et sur *Isaac Carter, the Pioneer of Welsh printing*, p. 129-132.

Dans le numéro 5, le Rev. E. K. Jones, de Brymbo, étudie *The « Circular Letters » of the Baptist Associations of Wales* et donne d'intéressants détails sur l'institution de ces *Letters* qui remonte à l'année 1760 (p. 135-142). Le même numéro contient des notices sur le Rév. Robert Williams (1810-1881), l'auteur du grand dictionnaire cornique et l'éditeur du *San Greal* et sur Charles Heath, de Monmouth, « author, printer and publisher » (1788-1831).

Le numéro 6 débute par un article du colonel Bradney sur les *Rare and Early-printed books relating to Monmouthshire* (p. 169-180). Le Rev. J. H. James étudie, p. 180-183, les *Llanover Manuscripts* et M. D. Rhys Philipps, p. 183-187, les *Twrog Manuscripts*.

Enfin, il y a dans chaque numéro, suivant l'usage, des *Notes and Queries*, et par deux fois, p. 151 et 195, des *Bibliographical notes*.

VII

Whitley Stokes a publié dans la *Revue Celtique*, t. XXIX, p. 269, quelques gloses irlandaises tirées d'un manuscrit de Bède conservé à la bibliothèque de Laon sous le numéro LV.

Deux hexamètres latins déchiffrés sur la feuille de garde du manuscrit lui permirent de dater ce dernier du IXe siècle ; ils disaient :

gloria quid mundi felix quid pompaue turbae
dum Cathasach potuit non sortem euadere mortis ?

Or, le nom de Cathasach est porté par cinq ecclésiastiques dont les Annales irlandaises enregistrent la mort dans les années 807, 810, 856, 880 et 892. S'écartant également des dates extrêmes, Stokes s'arrêtait provisoirement à la date intermédiaire, 856. Le manuscrit aurait été copié au milieu du siècle. Mais M. Kuno Meyer vient de reprendre la question dans les SITZUNGSBERICHTE DER KÖN. PREUSS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN (1914, p. 480-481) et d'en fournir une solution différente.

La feuille de garde, sur le verso de laquelle sont écrits les deux vers précités, en contient deux autres au recto qui appartiennent évidemment au même poème :

Nam nos deseruit sapiens prudensque magister
Atque pius iuuenis castus custosque decorus.

L'épithète *iuuenis* exclut qu'il s'agisse de l'abbé d'Armagh dont la mort est inscrite à l'année 856 : en revanche, elle correspond parfaitement à la mention qui se lit à la date 896 dans les Annales d'Ulster : *Cathusach mac Fergusa tánase abb Aird Macha religiosus iuuenis pausauit*. Le terme de *custos* rappelle sans doute le *tánase abb* « abbé en second » du texte historique. M. Kuno Meyer suppose par suite que le manuscrit aurait été copié aux environs de l'année 890 ; il en indique comme auteur probable *Mochta dalta Fethgnai, episcopus, ancorita et scriba optimus Aird Macha*, dont les Annales d'Ulster enregistrent la mort à l'année 892. Le manuscrit aurait été ensuite emporté d'Armagh sur le continent, pour être soustrait aux déprédations des Vikings. Ceux-ci ont justement pillé Armagh peu après 897 et y sont revenus six fois encore avant l'année 943 (v. Miss Stokes, *Early Christian Architecture in Ireland*, p. 106).

VIII

M. Mario Esposito s'est proposé de compléter les informations données sur les écrivains hiberno-latins du moyen âge par les Potthast, les Ulysse Chevalier, les Manitius. Il vient de publier, à cet effet, dans les STUDIES (vol. II, n° 8, décembre 1913) une *Bibliography of the Latin Writers of Mediaeval Ireland*, p. 495-521. On trouvera dans cet article, rangés par ordre chronologique du ve au xve siècle, une foule de renseignements sur cette littérature si abondante dont le jeune érudit a fait, comme on sait, sa spécialité (v. *Rev. Celt.*, XXXII, 118 et XXXIII, 390).

J. VENDRYES.

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ACCENT AND SVARABHAKTI
IN A DIALECT OF SCOTCH GAELIC

1. — In general the modern Gaelic dialects, as is well known, have retained the accentuation of the initial syllable which gave the language its historical form. The only extensive departure from this rule has taken place in Munster, cf. Loth, *L'accent dans le gaélique du Munster*, *Revue de phonétique*, III, 317 ff. In this group of dialects the stress accent in certain cases rests on other syllables than the first, the change of position being due to the attraction of a long syllable, or a quasi-long syllable, as, for example, a short vowel followed by *x*. This phenomenon occurs sporadically also in Connaught, cf. Finck *Die araner Mundart*, § 327. Apart from cases of accent-shifting that are to be explained in this way, there are to be found in all the dialects instances of change of accent that must be due to other causes. Such are rochall « spancel » for urchall, and ruball, a Donegal form of earball « tail », v. Dineen Dict. s. v. lair. Cf. for other examples Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, 229. Quiggin, *A Dialect of Donegal*, § 440. These cases are remarkable in that the accent is now on the svarabhakti vowel, and has been strong enough to cause the disappearance of the old syllabic vowel.

2. — In some Scotch dialects a similar accent-shift has taken place on a wide scale. The definition of boundaries of the phenomenon must be left for later investigation. For the present I shall merely record what has taken place in two widely separated dialects, my own (N. Inverness), and that of the Ness district in the island of Lewis. In the vast majority of the cases to be considered the treatment of the accent in the two dialects has been precisely identical, and for that reason variations of pronounciations will be noticed only when

they are of particular interest. Except when otherwise stated the pronounciation given is my own. As the position of the accent is the main point to be established, the phonetic transcripts do not aim at representing the sound of every word with absolute accuracy.

3. — The svarabhakti vowel dealt with here is identical in quality with the preceding vowel, i. e. the original syllabic vowel, e. g. *d'arak* « red », and we must, therefore, distinguish it from the neutral vowel sometimes heard in such words as *ętərun* « between us », *œtərum* « light », cf. Pedersen *o. c.* § 237, *ękəlaš* « church », *šịməlar* « chimney ». The last word, as a compartively late loan, stands by itself; in the other and similar forms we may suppose that the *ə* is of later date that svarabhakti properly so called. It is, moreover, not constant, and the conditions under which it appears are, it will be noticed, different from those that produce svarabhakti.

4. — A full svarabhakti vowel appears in consonant groups beginning with *m n l* or *r*. In those cases where the second component of the group is a voiced spirant it will be convenient to classify according as the group is or is not final.

A. Consonant groups not containing a voiced spirant :

NM : ainm *ęnę́m* « name », ainmig *ęnę́mịk* « seldom », anmoch *anắmax* « late ». In the first example the Lewis dialect seems to have an equally strong stress on both syllables.

MS : My only example is aimsear *ęmę́šər* « time », where again the Lewis dialect has level stress.

MR : seamrog *šömŏrak* « shamrock », Camshronach *kamáranax* Cameron ».

ML : iomlan *ịmélan* « complete. » The stress is decidedly on the second syllable, and the svarabhakti is a full vowel. In these respects the treatment of the word differs from that of siomlar, cf.

NB : canb *kęnę́p* (properly the gen. cainb) « hemp ».

RG : airgiod *ęrę́kət* « silver », fairrge *farắk'ə* « sea », lorg *lọrę́k* « track », purgadoir *purŭkatr* « purgatory ». So too argumaid, dearg, fearg, mairg, meirg, tairg, searg.

RM : arm *arắm* « army », beirm *bęrę́m* « yeast », cuirm *kwịrim* « feast », farmad *farámd* « envy », tiormaich *tịrimịx* « dry », gairm *gęrę́m* « summons ».

RB : borb *bǫrǫ́p* « rough », carbad *karápat* « cart, bier », cearb *k'arā́p* « rag », earball *i̯arā́pəl* « tail », Foirbeis *fẹrẹ́paṡ* « Forbes.

LG : balg *balā́k* « bag », calg *kalā́k* « bristles », sealg *ṡalā́k* « hunt », tilg *tịlī́k* « throw ».

LM : calma *kalā́mə* « brave », ilmich (metathesis of imlich) *ịlį̣mịx* « lick », Pailme *pẹlẹ́mə* « Palmae ».

LB : Alba *alā́pə* « Scotland », gilb *gịlīp* « chisel », guilbneach *gwịlī́pərnax* « plover ».

RCh : dorcha *dǫrǫxə* « dark », urchar *ụrụ̄xər* « shot », Murchadh *mụrụ̄xək* « Murdoch ».

MCh : iomchubhaidh *imǣ́xi* « proper », timcheall *tịmịx́al* « round ».

LCh : muilchionn *mwịlī́xun* « sleeve », salchar *salā́xər* « filth », caillchean (plu. of cailleach) *kalā́xən* « old women ».

NCh : eanchainn *ẹnẹ́xən* « brain », seanchas *šẹnẹ́xəs* « lore », Donnchadh *dụnụ̄xək* « Duncan ».

In one case svarabhakti occurs before a group containing a breathed stop : calpa *kalā́xpə* « calf of the leg ».

In all words of the types mentioned the svarabhakti is a full vowel. In respect of quality it is, with the exceptions to be mentioned below, identical with the original vowel of the syllable. It bears the chief accent, the syllabic vowel having a markedly weaker stress. The svarabhakti vowel is also lenghtened [1] except sometimes when followed by a vowel originally long, as in iomlan, seamrog, Camshronach.

5. — B. When the second consonant of the group which produces svarabhakti is a voiced spirant two cases must be distinguished [2]. Where the group is final the result is the same as in § 4, and examples need not be accumulated. Thus dearbh *d'arā́, d'arā́v* « certain », balbh *balā́, balā́v* « dumb [3] », Banbh

1. For that reason it is marked with the *markron* in the phonetic transcripts. It is, however, not so long as the old long vowels.

2. Leanabh « child » is l'*ānu*. The word is therefore a disyllable, and the spelling leanbh is misleading.

3. In such forms *-av* appears before vowels, *-a* before consonants, and when final.

banăv « Banff ». When, on the other hand, the group is medial the treatment varies, the spirant being in some cases retained, while in others it disappears.

i. The spirant remains :

a) RBh : searb han *šarăvan* « disgut », cf. foirbhthe *fŏrŏfi* « perfect ».

b) LBh : balbhan *balăvan* « a dumb person », gealbhán *g'alăvan* « a little fire ».

c) NBh : Banbhaidh *banăvị* « Banavié » seanbhean *šanăvan* « old woman ».

d) NMh : seanmhathair *sęnęvar* « grandmother ».

d) RGh : tairrgheal *tarăịal* « white-bellied ».

ii. The spirant disappears. — In this case the svarabhakti vowel coalesces with the vowel of the following syllable, the quality of the resulting vowel being that of the former. The disappearance of the spirant took place subsequently to the lengthening of the svarabhakti vowel, and for that reason the spirant has had no effect on the quality of the contracted vowel. Thus in arbhar the successive stages were *arăvər* (this is the actual pronounciation in some dialects), *arăər*, *arăr*. So far as I can judge the vowel in these cases is not longer than the simple svarabhakti of §§ 4, 5, but it seems, at least in some cases, to differ from the later in being *zweigipflig*. Occasionally, too, in deliberate speech, two vowels can be distinctly heard, e. g. *γala'ak* (d' fhalbhádh).

Examples are :

RBh : arbhar *arār* (Lewis *arăvər*) « corn », dearbhadh *d'arăk* « proof », marbhadh *marăk* « killing », soirbheas *sęrę́s* « wind », tairbheach *tarăx* « profitable », cf. forais *fęrąš* « inquiry » [1].

LBh : dh'fhalbhadh *γalăk* « would go away, sealbhach *šalăx* « fortunate », gailbheach *gęlę́x* « wild ».

NBh : inbhir *ịnịr*.

NMh : gainmheach *gęnę́x* « sand », (Lewis *gęnę́vàx*).

RMh : mormhaich *mǫrǫ́x* PN., mormhair *mǫrǫ́r* « lord ».

LGh : galghad *galăt*. This word is written galad in the

1. Voir la page suivante, n° 1.

dictionnaries, so in Macbean's Etym. Dict. ed. 2. It is accented, however, on the second syllable, which shows that a voiced spirant has been lost. The word is, of course, the MIr. galgat « champion » and the development of meaning is to be compared with that in laochan.

NGh : Aonghus *ōnŏs*, ingheam *niən* « daughter[1] ».

RGh : carghas *karās* « Lent », suirghe *ṣirị* « wooing ».

Interesting examples of the accent shift in gh groups are furnished by some forms of denominative verbs in -ig- im, which seem to be yet unknown to the grammarians. Thus the present-future tense of airighim is fairichidh, fairich with the regular unvoicing of the spirant, *fárịxị*, *xanárịx*. From this stem we might expect the imperfect-conditional to be fairicheadh. What is heard is, however, *ɣęrę́k*, *xanęrę́k*, that is dh' airgheadh, cha'n airgheadh. In the Lewis dialect which I have examined the spirant is voiceless in these forms but the position of the stress shows that syncope has taken place, *ɣarā́x'ị*, *xanarā́x'ị* (i. e. dh'hairgheadh, cha'n aircheadh). In the Lewis dialect which I have examined the spirant is voiceless in these forms but the position of the stress shows that syncope has taken place *yarā́x'ị*, *xanarā́x'ị* (i. e. d'h fhaircheadh, cha'n aircheadh).

the same way from aithnighim « I recognise », the present-future is fainichidh, cha'n ainich, but the imparf.-cond. is *ɣęnę́k*, *xanęnę́k* (Lewis, *ɣęnęxị*); from ceannuighim « I buy » *k'anịxị*, *xax'anịx*, but *xanā́k*. The same result due to a secondary syncope is seen in some nouns. Thus the plural of cailleach *kal'ax* is *kal'āxən* e. g. caillchean. with a broad spirant on the analogy of the singular.

6. — The svarabhakti vowel, then, in all cases attracts the accent. But the result, so far as the rest of the word is concerned is not what might be expected. The old initial accent had the effect of expelling or weakening the vowels of the

1. This is the only case in which the syllabic vowel disappears before svarabhakti. Its loss, I suspect, was due to wrong division in combinations like ənən « his d. », helped by syllabic dissimilation when the article was used, ənən < ənininən. But cf. Quiggin, o. c. § 122.

unaccented syllables 1 and in the Munster dialects where the accent falls on a vowel other than the first, the latter is very much weakened or disappears. Thus an t-arán is *ənträn*. Also in the isolated cases where the svarabhabkti vowel is accented, as in the Arran *Mroxə*, the syllabic vowel disappears. In the Scotch dialect on the other hand there is no change in the quality of the old vowel. Except in the cases to be mentioned below, where svarabhakti occurs after *i* and *u* both the old and the new vowel have precisely the same quality which is that of the former. This will be made clear from the following table where *a-x* (*x*°) — means « The svarabhakti vowel in a slender (broad) consonant group following *a* is... »

a) a-x° (*a* includes *a* < *ó*) = a : Alba *alapə*, arm *aram*, calg *katak*.

b) a-x° = (1) *ç* : aimsear *çmęšər*. ainm *çnęm*, pailme *pęlęmə*, gailbheach *gęlęx*, gainmueach *gęnęx*.

(2) *ę* : tairbh *tęrę*, mairbh *męrę*, bailbh *bęlę*.

(3) In some words the vowel is *a*. Examples are tairmeasg *taraməsk* « prohibition », cf. Bergin, *Eriu*, III, 87, § 162, fairrge *farak'ə*, sailche *salax'ə*, tairrgheal *taraial*, caillchean *kalaxən*. In the last ex. the quality of the consonant group is due to the analogy of the singular. In the others the irregularity is only apparent and due to the fact that the conventional spelling rule obscures the history of the forms.

c) e-x° = (1) *ç* : eanchuin *çnęxin*.

(2) *a* : fearg *f'arak*. The variation here corresponds to the varying treatment of e before a broad consonant group, cf. *Revue Celtique*, XXXV, p. 38.

d) e-x° = *ę* : feirge *fęręk*, meirg *męręk*, beirm *bęręm*. In forms like cearb where the e goes back to original i, the latter vowel reappears in the genitive, cirbe.

e) o-x° = (1) *ǫ* : lorg *lǫrǫk*, borb *bǫrǫp*.

(2) *u* : Donnchadh dunuxak.

1. G. sg. of foras. There seems to be no good reason for doubting that this is a compound of fios parallel to Imbas < imb-fios.

f) o-x' = (1) *ẹ* : soirbheas *sẹrẹs*, Foirbeis *fẹrẹpaṡ*. Cf. b (2) sup.

(2) Elsewhere the result is *u* in the first syllable and *ị* in the second : luirg (g. sg. n. pl. of lorg) *lurịk*, buirb *burịp*, guirm *gurịm*, doilgheas *dulịxəs*.

(3) In oirbh-se *ǫrǫ́ʲ sə*, ther is broad, cf. OIr foraib.

g) u-x° = *ụ* : tulg *tụlụk*.

h) u-x° — In this case the svarabhakti vowel is always *ị*, but the quality of the old syllabic vowel varies from *u* to *wi*. Thus cuirm, guilbneach muilcheann are sometimes *kwịrịm*, *gwị́lịpərnax*, *mwịlịxən*, but oftener *kurịm*, *gulịpərnax mulịxən*.

i) i-x°. The syllabic vowel is i, while the svarabhakti vowel seems to be identical with the sound elsewhere written ao : iomlan *ịmǽlan*, iomchubhaidh *ịmǽxi*. Tiormaich « dry » varies between *t'irimix* and *tærǽmix*.

k) i-x' = *ị* : gilb *gịlịp*, tilg *tịlịk*, imrich *ịrịmịx*.

7. — After a long vowel the svarabhakti vowel is not accented as is shown by lionmhar *liənar* « plentiful », miorbhailt *miərvalt* « miracle », éirghe *ẹ́rị* « rising ». A remarkable exception to this rule is formed by some compounds of mór-. The word mormhair « lord », Book of Deer f. 3 a, 3 b al., has, when independent, the accent on the second syllable, the vowel of which is *ǫ*, and the vowel of the first syllable is short *mǫrǫ́r*. When the word is proclitic both vowels are short, and there is a secondary accent on the first, thus *mǫ́rǫr ṡim*. In the Braemar (Aberdeenshire) dialect and in that of Ness in the island of Lewis the word is *mǫ́rar* with both vowels short and the accent on the first. It is clear that this form must be secondary for after a short vowel svarabhakti with accent and lengthening is the rule in the Lewis dialect. Probably the history of the word is as follows. Mórmhair was, and is, extensively used as a proclitic followed by a proper name. In this position the long vowel of the first syllable was shortened, and the spirant (which the Lewis dialect retains in accented words, cf. arbhar *aravər*), disappeared without producing sva-

rabhakti. The resulting *mǫrar* then supplanted **mórəvar* in independent position. In my own dialect where there are two forms *mǫrǫ́r* (independent) and *mǫ́rǫr* (proclitic), what happened was different. It is clear from the quality of the second vowel in the proclitic form that the independent form with svarabhakti was generalised. But the presence of svarabhakti implies that the first vowel of the word was shortened. We must suppose that in this dialect, too, there existed side by side an independent form *mŏrvar mórəvar*, and a proclitic *mǫrar*. From the latter the former took over the short vowel of the first syllable before the disappearance of the spirant. Svarabhakti followed, and the resulting *mǫrǫ́r* ousted *mŏrar* in proclitic position, where the vowel of the second syllable was shortened. The first syllable received a secondary accent naturally as standing in the third place from the accented proper name.

8. — A similar explanation accounts for the shortening of *mór*-in several place names, e. g. *mǫ́rinš* < môr-inis. It may also be suggested that in certain other compounds, where the first element is usually said to be *mori-*, we have really *mōro-*, cf. Loth, *Chrestomathie bretonne,* p. 153, n° 1. Thus in *mǫrǫ́x* which is equated with Ir. muirbheach, *recte* muirmheach, « land liable to flooding by the sea », the quality of te vowel of the first syllable beside *murū́xak* < *Mori-catu-* [1], seems to call for some such explanation, particulary as the name is not confined to places in the neighbourhood of the sea.

9. — It strikes one at once that the accent schift described has produced in many cases a remarkable coincidence in the accentuation and form of words with Munster Irish, thus *arū́r* « corn » Munster *arū́r*. But the ressemblance is purely accidental as is shown, by, among other things, the quality of the accented vowels. In Munster the accent is attracted by a long syllable whether there is svarabhakti or not. In the Scotch dialect a long vowel as such has no effect on the accent. In Munster *arū́r* the accentuation of the second syllable is subse-

1. Cf. however, in another dialect, *mroxə*, Pedersen, *o.c.*, I, p. 329. But this matter belongs to another discussion.

quent to the vocalisation of the spirant and the consequent production by contraction of a long vowel. Soc. *arā̆r*, on the other hand, has passed through the stage *arā̆vər*, which is still retained in some dialects, and the contraction of the vowels is later than the change of accent. Cf. also, M. *g'alū̆n* Sc. *g'alā̆van*.

J. Fraser.

A PROPOS DE LA COIFFURE

DES

GAULOIS ET DES GERMAINS[1]

Les travaux de S. Reinach (*Les Gaulois dans l'art antique*, 1889), poursuivis par R. von Bienkowski (*Celtarum Imagines*, I, 1908) et par moi-même (*Les Gaulois dans l'art alexandrin*, dans *Monuments Piot* 1910 et 1914) ont réussi à grouper une centaine de figurations de Gaulois empruntées à toutes les variétés de l'art antique. K. Schumacher, en développant ces recherches pour les Germains, a essayé de distinguer les *Gallier-Darstellungen* des *Germanen-Darstellungen*. On vient de voir qu'il a consacré à chacun de ces groupes, dans les Catalogues du Musée de Mayence, un répertoire que son abondante illustration et un prix réduit rendent très pratique. Mais il est loin d'être facile de distinguer toujours un Gaulois d'un Germain, et, maintenant que les monuments sont réunis en nombre, le moment est venu de reprendre à leur aide l'étude des caractères physiques des deux peuples. Le port de la coiffure est un des traits qui pourrait sans doute aider le plus à cette distinction. Des textes nous parlent d'un nœud que certains peuples germaniques, les Suèves surtout, faisaient avec leurs cheveux en les ramenant sur un côté de la tête; d'autres ajoutent que ce nœud était arrangé d'une façon particulière chez les nobles. M. Fischer a consciencieusement réuni textes et monuments; il a ajouté depuis un petit bronze

1. Max Höfler, *Zur Somatologie der Gallokelten*, extrait de l'*Archiv für Anthropologie*, XII, 1913; Hermann Fischer, *Zum germanischen Haarknoten*, extrait de la *Zeitschrift fur deutsches Altertum*, LIII, 1912.

du Musée de Zurich (*Mainzer Zeitschrift* 1912), et j'ai pu en signaler un autre du Musée Calvet (*Mém. de l'Acad. de Vaucluse* 1913). Mais M. Fischer ne me paraît pas avoir clairement distingué les types qu'offrent les monuments.

Il me semble qu'il faut compter au moins cinq variétés :

1° Cheveux aplatis avec une boucle ou une longue mèche pendant sur la tempe gauche (tête de Welschbillig, « Bastarne » du Musée de Bruxelles) ou sur la tempe droite (Germain en terre cuite de Bonn; ajoutez la fig. 143 *b* de Bienkowoski).

2° Cheveux plus touffus portés en raie avec mèche ou toupet fortement relevés au-dessus de la raie (le Gaulois du Musée Calvet, les Daces d'Adamklissi) ou au-dessus de l'oreille droite (bronze agenouillé de la Bibliothèque nationale).

3° Cheveux longs tous ramenés à gauche où ils forment un nœud du milieu duquel ils pendent en natte (la tête coupée de la stèle de *Cantaber* à Mayence).

4° Cheveux également longs, mais la natte tombant dans le dos à la façon de celle des Chinois (la stèle du *signifer* de Worms).

3° Cheveux aussi longs, mais tirés de toutes parts vers le sommet de la tête pour y être liés et s'y dresser en toupet à la façon des Mongols (le Germain de la stèle du clairon *Andes*, les têtes d'applique en bronze dites « têtes de Bataves »).

D'après Höfler, on pourrait distinguer au moins trois coiffures spécifiquement gauloises :

1° les mèches folles se croisant et se dressant drues et en tous sens; c'est la coiffure qui rappelait aux Grecs les crinières de cheval ou des Satyres. Les mèches peuvent être raides (Gaulois du Caire) ou souples et bouclées (Gaulois du Capitole, Ludovisi, etc.). Quand elles sont raides, c'est qu'elles ont probablement été poissées avec un onguent à base de chaux.

2° une raie au milieu de la tête, avec les mèches peignées à droite et à gauche et descendant jusqu'au cou (Gaulois de Bologne).

3° deux longues tresses ou nattes tombant à droite et à gauche jusqu'au milieu de la poitrine ou du dos (à la monnaie

celtique et à la statuette de Cosne citées par Höfler, ajoutez la base d'un cadran solaire à Strasbourg).

M. Höfler reconnaît une influence romaine dans les têtes de Gaulois à la lèvre rasée et aux cheveux coupés ; devant des figures qui rappellent les montagnards alpins (statue en pierre de Vachères et tête en bronze de Lyon), il me semble qu'on doit plutôt y reconnaître le type ligure.

La question de la barbe et de la moustache n'est pas moins complexe. Si César n'attribue aux Gaulois que la moustache, les monuments gréco-romains d'une part, la figuration de certaines divinités gauloises de l'autre attestent que le port de la barbe ne peut suffire à caractériser un Germain. On a, d'ailleurs, des exemples de Germains sans barbe (stèle de Mayence) comme de Gaulois sans moustache (tête de Bologne) et il faudrait distinguer entre la barbe courte et rare et la barbe épaisse en collier, entre la barbiche en pointe et la longue barbe flottante. Les études confuses de MM. Fischer et Höfler sont loin d'avoir élucidé la question. Mais elles ne manquent pas de remarques intéressantes. Signalons notamment les références réunies sur la diversité des coiffures comme signes de la classe d'âge ou de rang social, du clan ou de la tribu (j'ai indiqué ici qu'il pourrait s'agir aussi de « touffes de scalp » comme chez les Peaux-Rouges ; on peut penser à des coiffures de guerre ; cf. pour les Cattes, Tac., *Germ.*, 31). Je note aussi l'importante observation qu'en Auvergne le malaxage de la tête du nouveau-né se fait dans le sens de la brachycéphalie et qu'une femme du peuple rougirait d'un enfant à tête longue, tandis que, dans l'Est de la France, la déformation artificielle tend à accentuer la dolichocéphalie ; enfin, l'idée qu'il pourrait y avoir un vestige de totémisme dans les nombreux noms d'animaux donnés par les Celtes tant au crâne qu'à la tête entière, selon qu'elles affectaient telle ou telle forme. Dans la coiffe où j'ai essayé de montrer ici un scalp, M. Hoefler voit avec Bienkowski une coiffure en crin de cheval et il en rapproche un des noms que les Irlandais donnaient à certaines têtes : *ech-chenn* « tête de cheval ». Je ne puis accepter cela comme un argument. Il a aussi traité la question de la

tête coupée, mais de façon très incomplète et sans connaître encore mes articles. J'y relève pourtant un rapprochement intéressant qui m'avait échappé : la légende du Graal pourrait avoir pour origine le culte irlandais de têtes de héros conservées comme reliques, telles que celle de Brân et celle de Fergal (cf. Pokorny, *Mitt. Anthrop. Ges. in Wien*. XLII, 1912) — ou plutôt, je crois, le fait que j'ai démontré de la préservation de certains crânes pour servir aux libations dans des sanctuaires celtiques. Or, on trouve déjà dans les Védas des exemples de crânes de héros qui servent comme coupes pour le *sôma* (cf. Brunnhofer, *Arische Urzeit*, 1910, p. 321). Ajoutons pour finir le passage de la fameuse scholie de Lucain que j'aurais dû placer en épigraphe de mon travail : *praesidem bellorum Taranin, adsuetum olim humanis placare capitibus, nunc vero gaudere pecorum* [1]. Vu

1. J'aurais pu être plus complet dans mes références numismatiques si j'avais feuilleté le bel ouvrage de R. Forrer, *Keltische Numismatik der Rhein- und Donau Länder* (1908), comme l'auteur me l'a signalé depuis. En dehors de la fig. 539, identique à mon nº 5 (Dubnorix), j'y relève : fig. 267 : cavalier au-dessus d'une tête coupée : fig. 146 : tête au-dessus du cheval ; fig. 141, 453 : tête au-dessous du cheval ; fig. 66 et 463 : tête enchaînée au-dessus du cheval : fig. 486 : homme sans tête, un oiseau à bec prononcé (corbeau ou aigle) buvant le sang qui s'échappe du cou (?). Dans l'ouvrage analysé plus haut de Schumacher (p. 115), je relève un autre fait qui vient à l'appui de ma thèse : dans le sanctuaire de Mercure à Finthen près Mayence, où l'on a découvert une dédicace au dieu des Canninéfates (*CIL*, XIII, 7227), s'est trouvée, dans une fosse remplie de débris de sacrifice, au milieu d'ossements de porcs et de coqs, un crâne d'homme. On pense à Tacite : *deorum maxime Mercurium colunt cui certis diebus humanis quoque hostiis litare fas habent* (*Germ.*, IX, 1). On peut signaler un autre texte de Tacite, celui qui montre les Corses portant à Othon les têtes de Vitelliens « comme les trophées d'une victoire » (*Hist.*, II, 16). — Depuis la publication de mon mémoire, un certain nombre d'autres textes ont été signalés dans l'épopée ou dans le folk-lore de l'Irlande, ou dans le roman arturien, qui confirment la réalité du sacrifice humain et, en particulier, le rite des têtes coupées (voir G. Huet, dans *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, 1913, p. 379, et F. N. Robinson, *Human sacrifice among the Irish Celts*. Boston, 1913 ; je ne connais ce dernier travail que par le compte rendu de Dottin, *Revue des études anciennes*, 1913, p. 433).

le caractère sacré qu'ils attachaient à la tête, Gaulois et Germains ont certainement dû avoir, comme les demi-civilisés, des coiffures rituelles, notamment lorsqu'ils la bénissaient et la blanchissaient à la chaux. C'est là une question qu'il faudra approfondir. Nous n'avons voulu dans cette note qu'en signaler l'intérêt.

Adolphe Reinach.

RÉPERTOIRE
DES
FAC-SIMILÉS DES MANUSCRITS IRLANDAIS
(2e *partie*)

La première partie de ce répertoire, consacrée aux fac-similés des manuscrits irlandais conservés en Irlande, a paru dans cette revue en 1913 (t. XXXIV, p. 14-37). Cette fois, je m'occupe des manuscrits conservés dans les bibliothèques d'Angleterre.

J'ai indiqué les fac-similés du livre de Lindisfarne et du livre de Saint-Chad, manuscrits qui, suivant des auteurs autorisés, ont été écrits ou ornés, au moins en partie, par des mains irlandaises[1].

A la liste des abréviations, donnée en tête de la première partie (p. 15-16), j'ai à ajouter les suivantes :

Astle = Thomas Astle, *The origin and progress of writing... illustrated by engravings taken from marbles, manuscripts and charters, ancient and modern*, 4°, London, 1784.

C. P. Cooper = *Appendix A to a Report on Rymer's Fœdera, with Supplement to Appendix A*, 8°, [London, 1869].

O'Conor = Charles O'Conor, *Rerum Hibernicarum scriptores*, t. I, 4°, Buckinghamiae, 1814.

Silvestre = Joseph B. Silvestre, *Paléographie universelle. Collection de fac-similés d'écritures de tous les peuples et de tous les temps*, 4 vol. fol., Paris, 1841.

1. Sur le livre de Lindisfarne voir R. A. S. Macalister, *The colophon in the Lindisfarne Gospels* (*Essays and studies presented to William Ridgeway*, Cambridge, 1913, p. 299-305). Sur le livre de S. Chad, voir W. M. Lindsay, *Early Welsh Script*, Oxford, 1912, p. 1-7.

MANUSCRITS CONSERVÉS EN ANGLETERRE

CAMBRIDGE

I

SAINT JOHN'S COLLEGE

N° 59. — **Psautier de Southampton** (xe siècle ?)

FAC-SIMILÉS DE L'ÉCRITURE :

Fol **5**r et **72**r [**69**] (Ps. 1, 1 et CI, 1-2, avec deux initiales ornées) Stephan Beissel, *Geschichte der Evangelienbücher in der ersten Hälfte Mittelalters*, *Freiburg-im-Brisgau*, 1906, pl. 26. — Fol. **35**v (*Canticum trium puerorum*). Westwood, *P. S. P. Irish Mss.* fig. 2. — Fol. **39**r (Début du Ps. 51) *Burlington Fine Arts Club : Exhibition of Illuminated Manuscripts*, London, 1908 (édit. in-fol.), pl. XI.

FAC-SIMILÉS DES PEINTURES :

Fol. **35**v (Crucifixion) Westwood, *P. S. P.*, *Irish Mss.*, fig. 1 ; W. Smith et S. Cheetham, *Dictionary of Christian Antiquities*, London, 1893, p. 1186.

J. Ruskin, *The two Paths* (*Works*, XVI), Orpington 1878, p. 23 (Un des anges de la Crucifixion) ; *Burlington Fine Arts Club*, édit. citée, pl. XI.

Fol. **71**v [**68**] et **1**v [**4**] (Victoire de David sur Goliath et Victoire de David sur le lion) Westwood, *M. O.*, pl. 30; Romilly Allen, *Early Christian Symbolism of Great Britain and Ireland*, London, 1887, p. 206, fig. 65.

II

UNIVERSITÉ

I 1, VI, 32. — **Livre de Deer** (xe siècle). — Évangéliaire latin avec textes et gloses gaéliques.

ÉCRITURE :

Fol. **2**r (Mat. 1, 1), *Facsimiles of the national Manuscripts of*

Scotland, Southampton, 1867, t. I, pl. I, 1; John Stuart, *The Book of Deer*, Edimburgh, 1869, pl. II.

Fol. **2**v (Mat., I, 2-16), *National Man. of Scotland*, t. I, pl. I, 2.

Fol **3**r (Mat., I, 17, et texte gaélique : Légende de la mission de S. Drostan), *National Man. of Scotl.*, t. I, pl. I, 2; J. Stuart, *Book of Deer*, pl. III; F. O. Russel, *The Book of Dier* (*Celtia*, mars 1901) (Première ligne du texte gaélique).

Fol. **3**v et **4**r (Texte gaélique), *National Man. of Scotl.*, t. I, pl. II, 1; J. Stuart, *Book of Deer*, pl. IV et V; *Pal. S.*, I, pl. CCXI.

Fol. **5**r (Mat., I, 18-21), *National Man. of Scotl.*, t. I, pl. II, 2; J. Stuart, *Book of Deer*, pl. VII; J. Stuart, *The Sculptured Stones of Scotland* (*Spalding Club*). Edinburgh, 1856-1867, t. II, pl. 5.

Fol. **17**r (Début de S. Marc), J. Stuart, *Book of Deer*, pl. IX.

Fol. **28**v et **29**r (*Ordo de communione infirmorum* : éd. F. E. Warren, *The Liturgy and Ritual of the Celtic Church*), J. Stuart, *Book of Deer*, pl. X et II. — Fol. **30**r (Début de S. Luc), J. Stuart, *Book of Deer*, pl. XII. — Fol. **85**r (Symbole des Apôtres et Colophon), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XVIII; *Pal. S.*, I, pl. CCX.

Peintures :

Choix d'ornements divers chez John Stuart, *Book of Deer*, pl. XXI.

Fol. **1**v (Quatre personnages dans quatre compartiments), *Nat. Man. of Scotland*, t. I, pl. I, 1; J. Stuart, *B. of Deer*, pl. I; Le même, *Sculptured Stones*, t. II, pl. 7. — Fol **4**v (Trois personnages), *Nat. Man. of Scotl.*, t. I, pl. II, 2; J. Stuart, *B. of Deer*, pl. VI; Le même, *Sculptured Stones*, t. II, pl. 5. — Fol. **16**v (Un personnage), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. VIII; Westwood, *M. O.*, pl. 51, 2. — Fol. **29**v (Un personnage), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XI; *Sculptured Stones*, II, pl. 6.

Fol. **41**v (Sept personnages), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XV; *Sculptured Stones*, II, pl. 6. — Fol. **71**v (Un personnage les bras en croix), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XXII. — Fol. **84**v

(Eplicit de S. Jean et deux personnages), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XVII ; *Sculpt. Stones*, II, pl. 8 ; *Pal. S.*, I, pl. CCX. — Fol. **85**v (Quatre personnages, dont trois les bras en croix, dans quatre compartiments), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XIX ; *Sculpt. Stones*, II, pl. 8. — Fol. **86**r (Quatre personnages dans quatre compartiments triangulaires), J. Stuart, *B. of Deer*, pl. XX ; *Sculpt. Stones*, II, pl. 7 ; Westwood, *M. O.*, pl. 51, 3.

DURHAM

BIBLIOTHÈQUE DE LA CATHÉDRALE

A. II. 17. — Évangéliaire latin (VIIIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **51**r (Marc, VII, 3-11), *N. Pal. S.*, pl. XXX.

LITCHFIELD

BIBLIOTHÈQUE DE LA CATHÉDRALE

N° I. — **Livre de Saint Chad** (VIII-IXe siècle). — Évangile latin fragmentaire, avec textes latins et gallois.

ÉCRITURE :

Spécimens divers chez Westwood, *P. S. P.*, *The Gospel of St Chad*, nos 3 à 7.

Fol. **9**v (Mat., V, 17-19), J. G. Evans, *The Text of the Book of Llan Dár* (*Old Welsh Texts*), Oxford, 1893, pl. en face de p. XLV. — Fol. **10**r (Mat., V, 23-26), *Ibid.* — Fol. **22**r (Mat., X, 27-35), F. H. A. Serivener, *Codex Ceddae Latinus*, Cantabrigiae, 1887, pl. en face de 7 ; *Pal. S.*, I, pl. XX. — Fol. **71**r (Mat., XXVIII, 19-20), W. M. Lindsay, *Early Welsh Script*, Oxford, 1912, pl. I ; W. J. Rees, *The Liber Landavenois* (*Welsh Mss. Soc.*), Llandovery, 1850, pl. VI ; J. G. Evans, *op. cit.*, pl. en face de p. XLIII. — Fol. **109**r (Mat., VI, 9 à 13), Westwood, *P. S. P.*, *St Chad*, n° 2 ; F. H. A. Scrivener, *op. cit.*, pl. en face de p. 3. — Fol. **111**r (Luc, I, 3-4), Astle, pl. XV, 5.

LETTRES ORNÉES :

Fol. **3**r (Mat., I, 18), Scrivener, *op. cit.*, frontispice.

AUTRES PEINTURES :

Fol. **71**r (Portrait de S. Marc), Westwood, *M. O.*, pl. XXIII. — Fol. **109**v (Portrait de S. Luc) George Hickes, *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*, Oxford, 1703-1705, t. I, p. VIII; Westwood, *P. S. P.*, *G. of St Chad*, n° 1; *Pal. S.*, I, pl. XXI; Romilly Allen, *Early Christian symbolism of Great Britain and Ireland*, London, 1887, fig. 47, p. 170; J. Gvenogvryn Evans, *op. cit.*, pl. en face de p. LXVI; W. M. Lindsay, *Early Welsh Script.*, pl. II. — Fol. 110r (Emblèmes des quatre évangélistes), Westwood, *M. O.*, pl. XXIII. — Fol. **110**v (Grande croix et motifs zoomorphes), *Pal. S.*, I, pl. XXXV.

LONDRES

I

BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DE LAMBETH

Évangéliaire latin de **Mac Durnan** (xe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **3**v (Passage où Mael Brith Mac Durnan est mentionné, en capitales), Westwood, *P.S.P. Gospel of M. Durnan*. pl III, 2. — Fol. **65** (Mat., XXVII, 24-32, avec une glose irlandaise publiée par Stokes et Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. I, p. 484); Gilbert, I, pl. XXXI, 3; J. H. Todd, *Account of a Ms. of the Four Gospels in the Library... at Lambeth* (*Proceedings of the Royal Irish Acad.*, t. I, 1836-40, p. 41.

LETTRES ORNÉES :

Fol. **2**r (Mat., I, 1-14), Gilbert, I, pl. XXXI, 1 et 2. — Fol. **5**r (Mat., I, 18), Gilbert, I, p. XXX, 1; Westwood, *P. S. P. Gosp. of Mt D.*, pl. II, 1. — Fol. **72**r (Marc, I, 1-6), Gilbert, I, pl. XXX, 2; Bruun, pl. V, p. 40. — Fol. **117**r (Luc, I, 1-8), Gilbert, I, pl. XXX, 3. — Fol. **172**r (Jean, I,), Westwood, *P. S. P.*, *Gosp. of Mt D.*, pl. I, 1.

Autres peintures :

Choix d'ornements divers chez J. O. Westwood, *On the distinctive Character of the various styles and ornementation employed by the early British, Anglo-Saxon and Irish Artists* (*Archaeological Journal*, t. X, p. 285, 288, 289, 294; Owen Jones, *The Grammar of Ornament*, London [1865], pl. 65, nos 4, 8, 9, 10, 13.

Fol. **1**v (Emblèmes des quatre évangélistes), Westwood, *P. S. P. G. of Mc D.*, pl. I, 2; Bruun, pl. IV, p. 32.

Fol. 4v (Portrait de S. Matthieu), John Stuart, *Sculptured stones of Scotland*. t. II, pl. IV; Westwood, *M. O.*, pl. XXII; Le même, *Irish illuminated Manuscripts* (*Archæological Journal*, t. VII, p. 17); Joseph Anderson, *Scotland in early Christian Times*. Edinburgh, 1881. 1re série, p. 228; L. Gougaud, *L'art celtique chrétien* (*Revue de l'art chrétien*, 1911, fig. 10, p. 105); Le même, *Liturgies et arts celtiques* (*Revue celtique*, t. XXXII, 1911, fig. 4, p. 252).

Fol. **115**v (Portrait de S. Luc), J. Stuart, *op. cit.*, t. II, pl. IV; Westwood, *M. O.*, pl. XXII; Le même, dans *Archæological Journal*, t. VII, p. 19; J. Anderson, *op. cit.*, p. 228; L. Gougaud, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1911, fig. 9, p. 104; Le même, dans la *Revue celtique*. t. XXXII, fig. 2, p. 259.

Fol. **116**r (Trahison de Judas. Cette miniature n'est pas de style irlandais), Westwood, *P. S. P. G. of M. D.*, pl. III, 1.

Fol. **170**v (Portrait de S. Jean), Carl Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste*, Düsseldorf, 1869, t. III, fig. 146, p. 613; Westwood, *P. S. P. Gosp. of M. Durnan*, pl. I; A. Woltmann, et K. Woermann, *Geschichte der Malerei*, trad. S. Colvin, London, 1880, t. I, fig. 54, p. 204; John Henry Middleton, *Illuminated Manuscripts in Classical and Mediæval Times*, Cambridge, 1892, fig. 20, p. 91; Brunn, pl. VI, p. 48; Walter Armstrong, *Ars una, species mille : Grande-Bretagne et Irlande*, Paris, 1910, fig. 262, p. 131.

Écriture :

Fol. **24**r-**25**r (Annales de Boyle de 1174 à 1185), Gilbert, II, pl. XCI, avec transcription et traduction.

II

BRITISH MUSEUM

1. — Arundel, 333 Ms. médical et astronomique écrit en 1514 et 1519.

ÉCRITURE :

Fol. **35**v (cf. O'Grady, *Catalogue*, p. 246), *British Museum : Catalogue of Manuscripts*, nouv. série, t. I, 1re partie : *The Arundel mss.* London, 1834, pl. III.

2. — Cotton, Galba A. V. — Psautier latin (XIe-XIIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **17**v (Ps. 33, 1-3, avec une lettre ornée), Westwood, *P. S. P.*, *Irish Mss.*, p. 4, planche unique, n° 3. — Fol. **28**v et **29**r (Ps. 59, 11-14, Ps. 60, Ps. 61, Ps. 62, 2-12, avec initiales ornées), Gilbert, II, pl. XLIX. — Fol. **29**v (Ps. 84, 3-14, Ps. 85, 1-3, avec initiales ornées), Gilbert, II, pl. XLVIII, 1. — Fol. **37**r (Ps. 77, 19-20), David Casley, *A Catalogue of the Manuscripts of the King's Library : An appendix to the Catalogue of the Cottonian Library*, London, 1734, pl. XIV. — Fol. **38**r (Ps. 101, 2-8, avec initiale ornée), Gilbert, II, pl. XLVIII, 2.

3. — Cotton. Nero A. VII. — Ms. juridique écrit en 1571.

ÉCRITURE :

Fol. **132** (*Bretha Nemed*), C. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XIII.

4. — Cotton. Nero D. IV. — **Livre de Lindisfarne** (v. 700). — Évangéliaire latin.

ÉCRITURE :

Fol. **34**r (Mat., IV, 24-V, 10, avec des lettres ornées), *Pal. S.*, I, pl. III; Westwood, *P. S. P.*, *Anglo-saxon Gospels*, pl. unique n° 1 ; *The Harmsworth Encyclopaedia*, London [1906], t. VIII, p. 53 ; Ed. Maunde Thompson, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford, 1912, n° 140, p. 387. — Fol. **81**v (Mat., XXVI, 22), C. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XXIV, 1. — Fol. **90**r (*Incipit argumentum* [*Marci*], avec

cinq lettres ornées), E. Maunde Thompson, *Catalogue of ancient Manuscripts in the British Museum*, London, 1884, 2e partie, pl. VIII; F. G. Kenyon, *Facsimiles of Biblical Manuscripts in the British Museum*, London, 1900, pl. XI; *Catholic Encyclopaedia*, London [1910], t. IX, pl. en face de p. 270. — Fol. **139**v (Luc, I, 5-7, avec des lettres ornées et *Pater*), Astle, pl. XIV *b*; Silvestre, t. IV, pl. II, 1; O'Conor, pl. III, 2. — Fol. **195**v (Luc, XXII, 37-47), F. G. Kenyon, *Handbook to textual Criticism of the New Testament*, 2e éd., London, 1912, pl. XVI. — Fol. **259**r (Jean, XXI, 22-25 et colophon), E. Maunde Thompson, *Catal. of anc. manuscripts*, 2e part., pl. IX; D. Casley, *Catalogue of the man in the King's Library*, pl. XIII; Robinson, pl. V.

Lettres ornées :

Choix de lettres ornées : Astle, pl. XIV *b*; Owen Jones, *Grammar of Ornament*, pl. LXIV, 38 et 40, pl. LXV, 1; Westwood, *Arch. Journal*, t. X, fig. 7, p. 294; Matthew Digby Wyatt, *The Art of Illuminating* (Privately printed) [London, 1860], pl. III et IV. — Fol. **27**r (Mat. I, 1), *Pal. S.*, I, pl. IV; Brunn, pl. III. — Fol. **29**r (Mat., I, 18), Fred. Madden, *Illuminated Ornaments, etc.*, London, 1833 [pl. V]; J. Stevenson, *The Lindisfarne and Rushworth Gospels* (*Surtees Society*, t. XXVIII), 1854, pl. en face de p. 38; G. F. Warner, *Reproductions from illuminated Manuscripts in the British Museum*, London, 1908, 3e série, pl. II; Robinson, pl. X; James Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, Edinburgh, 1908, t. Ier, p. 890. — Fol. **95**r (Marc, I, 1-2), Robinson, pl. VII; Walter Armstrong, *Ars una, Species mille : Grande-Bretagne et Irlande*, Paris, 1910, fig. 271, p. 137. — Fol. **129**r (Luc, I, 1), Astle, pl. XIV *a*; *Pal. S.*, I, pl. XXII; E. Maunde Thompson, *English illuminated Manuscripts*, London, 1895, pl. I; F. G. Kenyon, *Our Bible and the Ancient Manuscripts*, London, 1895, pl. XX; Robinson, pl. VIII; J. A. Herbert, *Illuminated Manuscripts* (*The Connoisseur's Library*), London [1911], pl. VIII. — Fol. **211**r (Jean I, 1), Henry Noel Humphreys, *Illuminated Books of the Middle Ages*, London, 1844-49 (planches sans numérotation); *Pal. S.*, I, pl. VI; G. F. Warner, *Illu-*

minated Manuscripts in the British Museum, London, 1903, pl. I; Robinson, pl. IX.

Autres peintures :

Choix de motifs d'ornementation : Owen Jones, *Grammar of Ornament*, pl. LXV, 5, 11, 12, 14 ; Westwood, *Arch. Journal*, t. X, fig. 4, p. 291, fig. 12, p. 297 ; Auguste Racinet, *L'Ornement polychrome*, Paris [1869-78], t. I, *Moyen âge, ornements celtiques*, n° 26, t. II, planche « celtique », n° 8. — Fol. **25**v (Portrait de S. Matthieu), Westwood, *M. O.*, pl. XIII. — Fol. **26**v (grande croix ornée d'entrelacs zoomorphes sur un fond d'ornementation), E. Maunde Thompson, *Catalogue of anc. Man. in the Br. Museum*, 2e partie, pl. X ; G. F. Warner, *Reproductions*, 3e série, pl. I; Robinson, pl. VI. — Fol. **93**v (Portrait de S. Marc), J. A. Herbert, *The Emblems of the Evangelists* (*Burlington Magazine*, t. XIII, 1908, pl. en face de p. 167). — Fol. **94**v (Dessins géométriques et zoomorphes et entrelacs, cercle au centre), Westwood, *M. O.*, pl. XII ; Joseph Anderson, *Scotland in early Christian Times*, Edinburgh, 1881, 1re sér., pl. I.— Fol. **137**v (Portrait de S. Luc), E. M. Thompson, *Catal. of anc. mss. in the Br. Mus.*, 2e partie, pl. XI. — Fol. **210**v (Dessins géométriques et zoomorphes, croix au centre), *Pal. S.*, I, pl. V ; G. F. Warner, *Illuminated Manuscripts*, pl. II.

5. — Cotton. Otho C. V. — Fragments des Évangiles en latin (VIIIe siècle ?).

Écriture : Fol. **25**v (« *Cata Marcum* » en capitales angulaires), T. Astle, pl. XV, n° 1, p. 98 ; J. B. Silvestre, IV, pl. I, 1.

6. — Cotton. Titus A. XXV. — Annales de Boyle (fin du XIIIe siècle).

7. — Cotton. Vitellius F. XI. — Fragments d'un psautier latin (IXe-Xe siècle).

Écriture :

Fol. **29**v (Ps. 74, 3-14), Gilbert, II, pl. XLVIII, 1. — Fol. **38**r (Ps. 101, 2-8, avec encadrement et grande initiale ornée), Gilbert, II, pl. XLVIII, 2.

Peintures :

Fol. **1**r (David et Goliath), J. Stuart, *Sculptured Stones of Scotland*, t. II, p. LXXIX ; Westwood, *Irish illuminated Manuscripts* (*Archaeological Journal*, t. VII, p. 23 ; Le même, *M. O.*, pl. LI, 7. — Fol. **2**r (David jouant de la harpe), J. Stuart, *Op. cit.*, II, p. LXXIX ; Westwood, *Arch. Journal*, t. VII, p. 24 ; Le même, *M. O.*, pl. LI, 9.

8. — Egerton 89. — Lile na heladhan leighis (Lys de l'art de médecine), écrit en 1482.

Écriture :

Fol. **13**r [olim 1] (Début de la préface du traité médical), J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XIX.

9. — Egerton 90. — Mélanges irlandais (XVe-XVIe siècle).

Écriture :

Fol. **15**r [olim 14] (Texte de loi concernant la mise à mort du daim, avec une initiale ornée), J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XXI. — Fol. **16**r [olim 15] (Texte légal sur les animaux), J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XXI. — Fol. **18**r (Poésie sur Brigid), J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XXI.

Ornements :

Fol. **7**r (Tableau des caractéristiques des signes du zodiaque), J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XX.

10. — Egerton 91. — Homélies en irlandais (XVe siècle).

Écriture :

Fol. **20**r [olim 37] (Pater en latin) ; fol. **67**r [olim 107], initiale ornée ; fol. **52**r [olim 111], initiale ornée : J. P. Cooper, *Suppl.*, XXII.

11. — Egerton 92. — Mélanges religieux en irlandais (XVIe siècle).

Écriture :

Fol. **4**r [olim 1], **12**v [olim 16], **31**r [olim 43], J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XXIII.

12. — Harley 432. — Fragment du Senchus Mor (XVIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **4**r (Texte du Senchus Mor, avec lettres ornées), *Ancient Laws of Ireland*, Dublin, 1869, t. II, pl. I.

13. — Harley 546. — Traité médical en irlandais écrit en 1459.

ÉCRITURE :

Fol. **11**r (Texte sur les doses médicales), Norman Moore, *The History of the Study of Medicine in the British Isles*, Oxford, 1908, pl. VIII.

Fol. **55** (Sur la goutte), N. Moore, *Op. cit.*, pl. IX.

Fol. **17**v (Sur l'épilepsie), N. Moore, *Op. cit.*, pl. X.

14. — Harley 1023. — Evangéliaire latin (XIIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **7**v (Mat., XXVII, 49-50), Westwood, *P. S. P.*, *Irish Mss*, pl. unique, n° 7. — Fol. **11**r (Marc I, 1-14, avec une initiale ornée), Gilbert, I, pl. XLV, 2. — Fol. **34**r (Luc I, 1-16, avec une initiale ornée), Gilbert, I, pl. XLV, 3. — Fol. **65**r (Jean I, 1-20, avec une initiale ornée), Gilbert, I, pl. XLV, 4. — Fol. **88**v (« *Finit, Amen, Finit, Amen* »), Westwood, *P. S. P.*, *Ir. Mss.*, pl. unique, n° 8 ; C. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XVII, 1.

PEINTURE :

Fol. **10**r (Emblème de S. Marc), Gilbert, I, pl. XLV, 1.

15. — Harley 1802. — **Évangéliaire de Maelbrigte** en latin, avec des textes irlandais (XIIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **9**v (Poème irlandais sur les Apôtres ; texte et trad. chez Whitley Stokes, *The Irish Verses etc, in Harleian 1802*, *Revue celtique*, t. VIII, 1887, p. 350-355), Gilbert, I, pl. XL, 1. — Fol. **10**r (Mat. I, 18-23, avec une initiale ornée), Gilbert, I, pl. XLI, 1. — Fol. **13**r (Mat., II, 22-23, III, 1-8), Gilbert, I, pl. XLII, 1. — Fol. **50**r (Texte latin extrait de Bède sur II *Petr.* III, 10 et une ligne en irlandais), Gilbert, I, pl. XL, 2. — Fol. **60**r (Mat., XXVIII, 13-20), Gilbert, I, pl. XLI 2. — Fol. **61**v (Début de S. Marc, avec une initiale ornée), Westwood, *P. S. P.*, *Irish Mss.*, pl. unique, n° 4. — Fol. **87**r (Luc, I, 1-13, avec

une initiale ornée) *Pal. S.*, I, pl. 212. — Fol. **117**v (Luc XIX, 17-32), E. Maunde Thompson, *An Introduction to Greek and Latin Palæography*, Oxford, 1912, n° 139, p. 382. — Fol. **127**v (Luc, XXIV, 47-52, et prière pour Maelbrigte, texte et trad. chez Wh. Stokes, *Op. cit.*, *Revue celtique*, t. VIII, p. 358-359) Gilbert, I, pl. XLI, 3; E. Maunde Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palæography*, London, 1893, p. 243; Reusens, *Eléments de paltographie*, Louvain, 1899, p. 51; Westwood, *P. S. P.*, n° 5 (prière seulement). — Fol. **128**r (Jean, I, 1-15, avec une initiale ornée), Gilbert, I, pl. XLI, 4; J. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XVI; F. G. Kenyon, *Facsimiles of Biblical Manuscripts in the British Museum*, London, 1900, pl. XVIII; Franz Steffens, *Lateinische Paläographie*, pl. 83 et 2e édit. (*Supplement zur ersten Auflage*, pl. 34, n° 1).

Fol. **156**v (Jean, XXI, 20-25, avec colophon en irlandais), Gilbert, I, pl. XLII, 2. Le colophon seulement chez O'Conor, pl. VI, 1; C. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XVI, 2.

Peinture :

Fol. **60**v (Lion, emblème de S. Marc), Westwood, *P. S. P.*, n° 6; L. Gougaud, *L'Art celtique Chrétien* (*Revue de l'art Chrétien*, 1911, fig. 13, p. 108).

16. — Harley 3756. — Mélanges. (XVIe siècle)

Écriture :

Fol. **37**r (Convention en irlandais entre Gerald, huitième comte de Kildare et Mac Geoghegan), Gilbert, III, pl. LXI, avec transcript. et trad.

17. — Harley 3280. — Mélanges irlandais (XVe-XVIe siècle).

Ecriture :

Fol. **27**r (*Tochmarc Emire la Coinculaind*, avec une initiale ornée : édit. sans traduct. de Kuno Meyer, *Zeitschrift für altische Philologie*, t. III, 1900, p. 229), Ch. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XVIII, 1; Astle, pl. XXII, 13. — Fol. **53**r (*Noiden Ulad* : publié par E. Windisch, avec une trad. allemande, *K. sächs. Gessellsch. der Wissensch. Berichte*, t. XXVI, 1884, p. 340), Ch. P. Cooper, *Suppl.*, pl. XVIII, 2.

18. — Addit., 15582. — Manuscrit médical écrit en 1563. Reproduction complète en fac-similé du *Regimen sanitatis* (15 planches, dont deux avec lettres ornées) avec transcription et traduction chez H. Cameron Gillies, *Regimen Sanitatis. The Rule of Health*, Glasgow, 1911. — Voir aussi du même, *A Gaelic Medical Manuscript of 1563* (*Caledonian medical Journal*, t. V, 1902, p. 39-86).

OXFORD

I

BODLÉIENNE

1. — Auct. D. 2. 19. — **Codex Rushworthianus** ou **Evangéliaire de Mac Regol** en latin (IXe siècle).

ÉCRITURE :

Alphabet en capitales et en semi-onciales, chez Astle, pl. XVI ; O' Conor, pl. IV, 2.

Fol. **55**r (Marc, II, 12-15), Astle, *loc. cit.*, Silvestre, IV, pl. II, 2 ; O' Conor, pl. III, 1. — Fol. **92**r (Luc, III, 8-17), S. Hemphill, *The Gospels of Mac Regol of Birr, a Study in Celtic Illumination* (*Proccedings if the Roy. Irish Academy*, t. XXIX, sect. C, 1911, pl. V. — Fol. **93**r (Luc, III, 27-36), Gilbert, I, pl. XXII. — Fol. **110**r (Luc, XVI 25- XVII, 6), *Pal. S.*, I, pl. XCX ; E. Maunde Thompson, *Handbook*, p. 241 ; Reusens, *Eléments de Paléographie*, p. 49. — Fol. **155**r (Jean XIII, 2), J. Stevenson, *The Lindisfarne and Rushworth Gospels : Surtees Society*, t. XLVIII, frontispice. — Fol. **169**v (Souscription de Mac Regol en latin), Gilbert, I, pl. XXIV ; J. Stevenson, *Op. cit.*, frontispice.

LETTRES ORNÉES :

Fol. **1**r (Début de S. Mat.), Hemphill, *Op. cit.*, pl. I. — Fol. **52**r (Marc, I, 1), Westwood, *P. S. P. Gospel of Mac Regol*, pl. unique, n° 2 ; Hemphill, *Op. cit.*, pl. II. — Fol. **85**r (Début de S. Luc), Westwood, *Op. cit.*, n° 1 ; Hemphill, pl. III. — Fol. **127**r (Début de S. Jean), Gilbert, I, pl. XXIII ; Hemphill, pl. IV ; Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie*

chétienne et de liturgie, t. II, fig. 2337. — Fol. **127**v (Jean I, 6), Westwood, n° 3.

Autres peintures :

Ornements divers : Westwood, *Archæological Journal*, t. X, pl. en face de p. 291, fig. 3, 5 ; pl. en face de p. 291, fig. 6.

Fol. **126**v (Portrait de S. Jean), Westwood, *M. O.*, pl. XVI ; *Pal. S.*, I, pl. XCXI.

2. — Auct. F. 3. 15. — Texte latin de Chalcidius avec des gloses irlandaises ( ).

Écriture :

Fol. **1**r (Incipit : *Socrates in exhortationibus*, avec une initiale ornée), O' Conor, I, pl. VI, 2.

3. — Laud Misc. 618. — Mélanges irlandais (XIIe-XVe siècle).

Écriture :

Fol. **33**r (Gilla Coemain *Annalad anall huile*, avec une initiale ornée), O' Conor, I, pl. VII, 5. — Fol. **59**r (*Sen a Crist mo labrad* avec une initiale ornée), *Ibid.*, pl. VII, 6. — Fol. **110**v, Gilbert, III, pl, XLVII.

Lettres ornées:

Gilbert, IV, Appendice, pl. IV.

4. — Rawl. B. 487. — Mélanges irlandais (XVe siècle).

Écriture :

Fol. **55**r (Passage des lois des Brehons), O' Conor, I, pl. VI, 3.

5. — Rawlinson B. 488. — Annales de Tigernach (XIVe siècle).

Écriture :

Fol. **11**r (Annales de 665 à 682 de l'ère chrétienne), Gilbert, II, pl. XC.

Lettre ornée :

O' Conor, *R. H. S*, I, pl. VII, 1.

6. — Rawl. B. 489. — Annales d'Ulster, en irlandais (XVIe siècle).

ÉCRITURE :

Astle, pl. XXII, 16, 17.

7. — Rawl. B. 502. — Mélanges irlandais (XIe-XIIe siècles).

ÉCRITURE :

Ce manuscrit a été publié intégralement en fac-similé par le Prof. Kuno Meyer : *Rawlison B. 502. A Collection of pieces in prose and verse in the Irish Language*, Oxford, 1909.

Autres fac-similés : O' Conor, pl. VII, 4 (fol. **2** : Annales de Tigernach) ; Gilbert, I, pl. XLIII, XLIV, II, pl. XC (fol. **6**, **7**, **11** : Annales de Tigernach) ; Astle, pl. XXII, 15 (Annales de Tigernach) ; Eleanor Hull, *Poem Book of the Gael*, London, 1912, frontispice : fol. **19**^r (*Saltair na Rann*, éd. Whitley Stokes, *Anecdota oxoniensia*, Oxford, 1883); Gilbert, II, pl. LVI, LVII, LVIII (fol. **65**^a, **79**^a, **64**^a : généalogies).

8. — Rawl. B. 503. — Annales d'Inisfallen, en irlandais (XIIIe-XIVe siècles).

ÉCRITURE :

Fol. **16**^v (Annales de 930 à 951), Gilbert, II, pl. LXXXIX.

9. — Rawl. B. 505. — Mélanges irlandais (XIV-XVe siècle).

ÉCRITURE :

Choix de lettres chez O' Conor, I, pl. VI, 4.

10. — Rawl. B. 512. — Mélanges irlandais (XIVe-XVe siècles).

ÉCRITURE :

Fol. **23**^r (Vie tripartite de S. Patrick, en irlandais : éd. et trad, Wh. Stokes, *The Tripartite Life of Patrick*, London, 1887, p. 192-197), Wh. Stokes, *Trip. Life*, t. I, frontispice).

Fol. **45**^r (Traité en irlandais sur le psautier : éd. et trad. Kuno Meyer, *Hibernica Minora*, Oxford, 1894, p. 1-3, 20-22).

K. Meyer, *op. cit.*, frontispice.

11. — Rawl. B. 514. — Mélanges irlandais (XVIe siècle).

PEINTURE :

Fol. **3**^r[2] (Portrait de S. Columba), Gilbert, III, pl. LXVI.

II

CORPUS CHRISTI COLLEGE

1. — N° 122. — Evangéliaire latin (XIe siècle ?).

ÉCRITURE :

Fol. **10**^v (Mat. I, 15-II, 2), Gilbert, II, pl. XLVII, 1. — Fol. **41**^v (Mat., XXVI, 69-XXVII, 7), Gilbert II, pl. XLVII, 2. — Fol. **72**^v-**73**^r (Luc, III, 19-IV, 11), Gilbert, II, pl. XLVII, 3, 4.

LETTRES ORNÉES ET PEINTURES :

Fol. **3**^v-**4**^v (Canons d'Eusèbe), Gilbert, II, pl. XLVI 1, 2. — Fol. **5**^v (Diagramme : *Alea Evangelii*), Gilbert, II, pl. XLVI, 3. — Fol. **10**^r (Mat., I, 1-15), Gilbert, II, pl. XLVI, 4.

2. — N° 282. — Missel (XIIe siècle).

ÉCRITURE :

Fol. **31**^r (Oraisons *pro diaconibus*) F. E. Warren, *The Manuscript Irish Missal belonging to... Corpus Christi College Oxford*, London, 1879, pl. I. — Fol. **51**^r (Introït, collecte et épître de la messe du jour de Noël, avec lettres ornées), Warren, *op. cit.*, pl. II. — Fol. **58**^r (Oraison et épître de la messe des Saints Innocents), Warren, *op. cit.*, pl. III. — Fol. **111**^v-**112**^r (Litanies de l'office du Samedi saint), Gilbert, II, pl. L, 1, 2 ; Warren, pl. IV. — Fol. **114**^v (Introït du dimanche de Pâques), Gilbert, II, pl. L, 3. — Fol. **115**^r (Epître et Evangile du dimanche de Pâques), Gilbert, II, pl. LI, 1. — Fol. **196**^v-**197**^r (Rituel du Baptême), Gilbert, II, pl. LI, 2, 3. — Fol. 202^r (Consecratio fontis), Warren, pl. V.

Le sac de cuir dans lequel ce missel était autrefois renfermé a été conservé. On en trouvera une reproduction chez Ernest A. Savage, Old English Libraries, London [1911], pl. I, 2.

L. GOUGAUD.

NOTES

SUR LE

PARLER BRETON DE CLÉGUÉREC [1]

(MORBIHAN)

(*Suite*)

VOCABULAIRE

Bien que le vocabulaire de Cl. soit assez pauvre et ignore un certain nombre de termes courants ailleurs (il dit, par exemple :

panyẹr de lakat inẹt, panier à mettre des oiseaux, pour V. *kavidel*, cage ;

ur goha tã, flambée, feu de joie, alors que Pontivy emploie *ur wogedẹl* ; ne connaît guère le mot *manné*, montagne, qu'il remplace par le vocable imprécis *motẹn*, motte, butte ; etc., etc.),

il renferme cependant quantité de mots non en usage à V. L'on trouvera ci-après quelques-unes, la minorité seulement, de ces expressions qui, connues sans doute — certaines d'entre elles, tout au moins — en dehors de Cl., n'ont pas été relevées (sauf erreur) par les dictionnaires de V. ou sont portées dans ces ouvrages avec un sens différent. L'on n'a pas répété, en général, les mots dont les modifications phonétiques seules sont à noter (Voir Phonétique).

A

ãbyẹj(*œẽ*) ou *ãblẹj*(*œẽ*) : anneau(x) du joug.

[*dẹ̃n*] *adrẹs* : [homme] habile, expert.

1. Voir ci-dessus, pp. et --.

akwit, gobẹr en akwit ag en ti' : suffire pour la *provision* de la maison.
[*dẽn*] *āport* : [homme] important, gros.
a(r)dōnat : apprivoiser.
are : encore, *sens généralement péjoratif* ; *c'est un reproche.*
(ar)gorœw : dot.
arikotẽn ou *arigotẽn* : badiner, lanterner.
[*gwẹl*] *ašẽjet* : retenu, empêché, mal en point.
aset : assez.
āwẹlat [*er sœwt*] : V. *amhéliat* : conduire [les vaches] à la corde.

B

[*terẹl er*] *bar* : [jeter le] sort.
barabā : charrue moderne [Brabant].
[*sakrẹ*] *barbar* : [sacré] brutal, espèce de sauvage! *exclamation*
bẹs : buis.
[*dihwẹđẽn štal ur*] *bewin* : [saigner comme un] bœuf.
biđabonẹn ou *bijabonẹn* : taon.
[*dẹ sẹ*] *bihā* : [il n'y en a pas] peu, (il y en a assez).
blœn : bleu [des repasseuses].
[*ur*] *boch* [*a ilis*] : [une] grand[e église] (dans ce sens le mot *boch* commence à se répandre à Cl.).
botẽn : butter, *terme de jardinage.*
boteẽẽr : sabotier.
brādō (franç. *brandon*) : enseigne d'auberge, touffe de gui, gui.
brahât ha brahat : bras dessus bras dessous.
bri, féminin, *sens spécial de* : lisière d'un champ.
buḍyoch ou *bugyoch* : chevreuil.

D

dātet : [bouillie] brûlée, attachée au fond du chaudron.
[*ḳarhet*] *dẹlikat* : [marcher] vite.
deryar gọr : sorte de lierre qui pend aux arbres.
dẹrmạt : étrennes.
dẽt geneẽẽr : aiguilles de glace qui pendent du toit.
deẽẽch, sens spécial de : noce.

dibođeẅẽn̥ [*pẹs*] : écosser [des pois].
ifalaj ou *difalaš* : déchet.
(d'ailleurs le suffixe collectif volontiers péjoratif *aj* est très souvent employé à Cl. Cf. *gwanaj*, charogne ; *salopriaj*, *štrôkaj*, tas de choses, gens malpropres).
dtok] *diflapet* : [chapeau] aux bords rabattus.
dirwẹyt tẹ : tourné vers, exposé à.
[*dẽn*] *diskẹ* : [homme] très grand, décharné.
dọrẽn̥ [*ger wotẹn*] : monter [la côte].
dœ̣ʷjœ̃n : déjeuner du matin.
Les noms des autres repas sont :
(*h*)*ađœ̣jœ̃n* : déjeuner de 8 à 9 heures.
lẽn̥ : repas de midi.
mẹrẹn : goûter de 4 heures.
kwẽn̥ : souper, repas du soir.

E

ebelā : roitelet.

F

farsus, très employé à Cl. dans le sens de : étonnant, extraordinaire.
fasip : tout à fait semblable.
fenẹ̀stat : aller sous la fenêtre d'une fille lui conter fleurette.
fẹtisẹn : sorte de grosse toile.
flẹhẹk : fainéant, flandrin.
forch, *forhaj* : quantité de.
furawtẹn (ce mot est plutôt de Neulliac) ou *juštẹn* : la robe tout entière *qui se compose du* corsage : *korvelẹ*, *et de la* jupe : *brọch*.

G

gach, *ahœrtet al ur ghach* : talus, entêté comme un talus.
[*sakrẹ*] *gan̥* : sacristi, [sacré] animal ! *juron bénin*, *exclamation bienveillante*.
gardelop (franç. *garde-robe*) : cabinet d'aisances.

garm remplace presque toujours *gwęlẽŋ* : pleurer.
glã : laine.
go(a)rem er glaw : arc-en-ciel.
golot (confusion avec *volęt*, voir plus loin) : couvercle (*en général*).
gotã : parce que, à cause de.
gr(w)ifal : pousser des cris (*enfants*).
grwęk, sens spécial de : matrone, sage-femme.
gus : [tourner] court.
gušpin (franç.) : gamin, jeune garçon.
gwã : hiver.
gwęch ha [*monęt*] : en même temps que d'[aller], tant que d'.., puisque vous.....
gwęl : forge.
gwęskõnyat (franç. *gascon*) : dire des choses inintelligibles.

H

[*um*] *haya(l)* : se pousser, se chamailler (*enfants*).
[*sklęyjal*] *hęli er bliᵉw* : [traîner] par les cheveux.
helœr : suie.
hiḳ : hoquet.
(h)onęštat : nettoyer.
hububu, ibubu : huppe.
hwari [*i bawt*], [*kohlę*] *sens spécial de* : faire [le jeune homme], [le diable à quatre].
hwęk [*sewęl en hwękœw*] : amygdale [relever, remettre les amygdales en place en tirant sur les cheveux].
hwęl V. *ihuél* : haut.
hwil, sens spécial de : malin.
hinęch do un hwil : c'est un malin, c'est un beau merle (*raillerie*).
(h)wišęlat : bercer.

I

Idẽn : Yves.
i(n)taves : 1) veuve, 2) entonnoir.
[*dẽn*] *iškriap* : [homme] très grand, maigre et laid.
ismęet (vieux franç. *esmayer*), cf. *émoi* : effrayé.

J

jiguni : sucre noir de réglisse.
jœ (franç. *jeu*), *sens abstrait de* : plaisir, amusement.

K

kalađur : instrument qui sert à mettre le fil en écheveaux, dévidoir.
kalõ-gwā : novembre.
kalot : culot de bois, souche qui reste lorsqu'on a abattu un arbre à la hache.
kanit, *kãniẅᵉđẹn*, *gẅẹrkanit* : des araignées, une araignée, toile d'araignée.
kãpẹẹn̥ : hésiter [à faire quelque chose].
katerat : se dit du gloussement des poules qui cherchent à pondre. L'on dit *sklotal* quand elles cherchent à couver.
kaws, fémin. (*komz*, infinitif) : parole, mot.
kẹntẹl ou *kutẹl* : couteau.
ḳiđẹk, mot collectif : chevaux.
klãšẹ (franç.) : loquet.
kleẅẹt, *sens de* : entendre dire. *Mẹ šẹ kleẅe nitra*, je n'ai rien entendu dire.
kođiḳ : presque.
kohat, *a gohađœẅ* : bande, par bandes [des oiseaux de passage]. L'on dit aussi :
kordẹnat, *a gordẹnađœẅ* : par files alignées, par bandes.
kõsort : garçon d'honneur d'une noce.
krẹyõ : la gratte du fond de la marmite.
kroset, *sens de* : chiffonné.
krœs : creux.
kuyõ : timide.
kuluš, *kulušẹ̃n̥* : [enfant] favori, cajoler [un enfant].
kurt, masculin : cour.
kwarẹđiḳ, fémin. : pinson.
kwipihā : bonnet sous la coiffe.
kwiy [*dwar*] : [boules des racines du] chiendent à chapelet. Un autre nom, moins réaliste, est donné à la même plante :

paterœẓẅ [*dwar*] : [littéralement : *grains de chapelet*), chiendent à chapelet.
kworišt : enfant de chœur.

L

(l)ãdonẹn : andain.
lagut (franç.) : eau-de-vie, *plutôt que.*
lodevi : eau-de-vie.
lakat, sens spécial de : supposer. *Ne lakã ḳet i ma ẹriẅ*, je ne suppose pas qu'il soit arrivé.
lapus, lapusẹl : beau gars, belle fille.
leđerẹs, griyerẹs (franç.) : les deux poêles qui servent à faire les crêpes ; sur la première on *étend* la pâte, sur l'autre on *grille* la pâte.
leđœẅ, sens spécial argotique de : argent.
lẹshanẅ : nom de famille.
lopitu[e] : lourdaud, balourd.
lœr : un livre ; mais :
liv[r] : une livre.
lušẹ̃n : reluire.

M

mach, pl. *mori* : merle.
madu : mûres [de buisson].
maniet [*sorserẹs*] : une espèce de [sorcière].
ma(r) kanyur : intermédiaire de mariage.
marmus : petite pipe courte en terre *et aussi* gamin, marmouset.
marvẹy(œẅ) : mensonge(s).
a wat : à droite.
[*me*] *minur, sens spécial de* : [mon] propriétaire.
mišt : délicat, difficile pour la nourriture.
mol : roue [de charrette] ; *ruot* se dit des brouettes.
mõsat : flairer, guigner pour chercher à prendre.
mu(r)hat : probablement, sans doute.

N

nã, plutôt que *hoant* : faim.
nęgęn [*wat*] : [bonne]nature, [heureuse]disposition de caractère;
nęgęn [*fal*] : [mauvaise] nature, [méchant] instinct.
nihęn bande de toile ou de coton qui maintient la coiffe. Si l'on se sert d'un ruban, l'on dit *sęyęn*.

O

[*nęd*] *orjal* : fil de fer, d'archal.
orj(ę)ẽŋ : s'appuyer, s'affaisser.
œẅl : huile.

P

pasemãt : non seulement, sans compter, outre.
pęhir ou *pihir* : quand.
pęlzo : il y a lontemps.
pęn ; *klach, sirẽŋ pęnœẅ* ; épi, glaner.
pęŋyat ou *piŋyat* : fressure, courrée.
pęrẽn, me đa-pęrẽn : mon parrain;
me mam-bęrẽn : ma marraine.
[*teręl*] *plę(g)* : [faire] attention, [prendre] garde.
pluatat (*um bluatat*) : se débattre en faisant voler leurs plumes (*poules*).
polęn : poulette.
polok : petit d'un animal.
ur fal bolok : un méchant petit drôle.
d'er porch : dehors.
porch est aussi une mesure agraire.
pœšin : poussin.
prokat [*sęy, velus*] : touffe [de rubans = cocarde, de velours].
proka(t) ryeđin : grappe de raisins.
puponẽŋ : gâter [un enfant].

R

[*me*] *rach* : [mon] soûl, content.
rãtay, retay : retailles, reste.

rẽṇ, sens spécial dans l'expression : *hi e do pe rẹy tehõ*, elle est mariée avec lui (littéralement *elle lui a été donnée*).
reśpẹtọch (confusion avec *despet*) : en dépit de vous.

S

sãset : pour ainsi dire [franç. local : *censément*).
seẅedẹl : gerbe [de blé noir].
sirẽṇ : ramasser, serrer.
[*gobẹr*] *skolpat* : [faire] des entrechats ; franç. local : [faire] des *escopattes*.
skrẹvẹlat : gratter la terre (*poules*), fouiller le sol du sabot (*chevaux*).
skrwi : écrire.

Š

šãjeli (*Sant Jili?*) : terme, époque du déménagement.
šartet : [sang] coagulé, [eau] croupissante.
šẹkaj : (ce qui a été mâché, haché) hachures.
šẹn : poumons.
šparbẽṇ : faire de grands yeux, regarder fixement.
štoḳẹl : ornière.
štreganẽṇ; *str. e ra en amdẹr* : briller (*étoiles, éclairs*) ; il fait des éclairs de chaleur (franç. local : *épars*).
štrimpat [*glaẅ*] : ondée.
a štru : en désordre (franç. local : *à la traîne*).
surj : gaillard, dispos.
šẅẹrja(*l*) : gémir.

T

tawl fin : à la fin, enfin.
tãwẹl. V. *tihoél* : sombre.
tešto(*r*)*nat*. V. *tastornat* : tâtonner.
[*kwẹt*] *tẹy*, *sens spécial de* : [bois d']orme.
[*gobẹr*] *tẹyl* : [faire] des embarras, poser (littéral[t] [*faire*] *du fumier*).
torigã : korrigan, lutin.

trapęl, fémin. : petit moulin à effrayer les oiseaux pillards. On l'appelle aussi *lagat*, œil.

trejat, trejađur : contrat de louage pour la durée des travaux de la campagne, celui qui l'a contracté. (Français local : parfois *traversin*).

tręs, d'un tręs ęręl : façon, d'une autre façon.

trœ(y)ęlat. V. *turiellat* : fouiller, retourner la terre (*porcs*).

kohlę tuch signifie de même que *kohlę tarn* : taureau apte à la monte *et aussi* taureau méchant.

tulat : grande quantité, beaucoup.

tušęn [*lōnęt*], *sens de* : conduire, faire marcher en foire [des animaux].

tu ; *à inęp tu, a vęz-tu* : côté ; à l'envers.

en tu šternęp : l'envers.

V

vistelęn ou *viskler* : inflammation des bêtes à cornes, glossanthrax.

volęt : couvercle [d'une casserole].

Y

[*me*] *yôt kordęn* : [mon] oncle qui tient la corde, enchaîne les prisonniers (sobriquet du *gendarme*).

Z

[*nę(d)*] *zrwi* (*V. ned de hroui* ?) : sorte de gros [fil à coudre].

*
* *

Résumant cette comparaison que nous avons instituée entre Cl. et V., nous pouvons dire que Cl. a bien les caractères du haut-vannetais dont le séparent toutefois des différences

importantes en phonétique,
insignifiantes en grammaire,
assez nombreuses quant au vocabulaire.

L'on a pu remarquer que Cl. a cependant des traits qui le

rapprochent du bas-vannetais, surtout pour le vocalisme (*a* bref du haut-vannetais devenu souvent *ẹ*, *i* fermé V. resté *ẹ*). La même observation pourrait être faite à propos du vocabulaire du pays de Cl. qui, de plus, limitrophe des territoires bretonnants non-vannetais, emploie des mots ou des formes de transition entre le V. et les autres dialectes (*gwã*, hiver ; *tãwẹl*, sombre ; *tulat*, quantité, etc.).

E. Thibault,
Professeur au Lycée de Pontivy.

NOTES
ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
(*Suite*)

---

61. Breton TULE, DULE; moyen-breton DUZLEENN; gallois TUDLEHEU.

Notre collaborateur A. Thomas appelait, il y a quelque temps, mon attention sur le mot breton *duzleenn* du Catholicon de Lagadeuc, qui l'intéressait particulièrement à cause du mot français correspondant *ointrole*. Je le renvoyai au Dictionnaire étymologique d'Ernault où on lit « *Duzleenn*. g. ointrole ; *dûel*, sing. *duhelen*, robinet, Pelletier (Dict. bret. de Dom Le Pelletier), gallois *dwsel* : voyez *doucil*, du français. » A *doucil*, on trouve: « *doucil*, g. Grég (oire) donne *doulsizl*, clepsydre, *doulcil*, arrosoir ; l'*l* vient sans doute d'une fausse étymologie. Du v. fr. *dousil*, fausset, robinet ». Le sens que soupçonnait A. Thomas ne cadrait nullement avec celui qu'en donnait Ernault. De plus, il était évident que *duel*, *tuel*, n'avait rien à faire avec *duzleenn*, ni aucun de ces mots, pas plus *duel* que *duzleenn*, avec *doucil*. Il me paraît probable qu'Ernault, quoiqu'il ne le dise pas, a été amené à son rapprochement avec *duel* par une invention de Le MEN dans son édition du Catholicon. Après *ointrole*, il insère entre crochets *epistomium*. Or, voici ce qu'on lit dans l'original :

ms. lat. 7656, fol. 65ª :

Duzleenn, g. *ointrole*. l. [*blanc*]. De même dans l'édition imprimée in-4° (sauf la graphie du mot breton qui est écrit *duzleēn*): Inv. Rés. 4532). L'édition de 1499 (Inv. Rés. 946, alias × 1429 H A a) n'a rien; la lettre D finit avec l'article *durabl*.

La petite édition [Inv. Rés. 2059] (Paris 15 21/2, pridie kal. febr.) n'a rien non plus (communiqué par A. Thomas).

Considérant que *duzleenn* est un singulatif, je conjecturai que le positif devait être en breton moderne, *dule* ou *tule* ; le singulatif, en breton, est toujours féminin, et provoque la

mutation de la sourde en sonore : on ne pouvait dire, avec l'article, que : *an duzleenn*. Le positif est souvent influencé par le singulatif au point de vue du genre ; *duzleenn* avait pu transformer *tuzle* en *duzle*. Or, on trouve les deux formes *tule* et *dule*. Le dict. de Troude a *tule*, qui est traduit par : *ombilic, cotylet*, plantes : v. *mouzik*. A *mouzik*, on apprend que le mot est associé à *krampouez*, crêpe, et : « on appelle *krampouez-mouzik*, les feuilles de la plante appelée *cotylet* ou *tulot* en français. Cette plante a des feuilles charnues et assez semblables, en petit, à des crêpes. On se sert de ces feuilles pour couvrir, faire aboutir et sécher certaines plaies et blessures. » On s'en sert aussi pour faire disparaître les verrues. C'est une plante grasse, *onctueuse*, ce qui explique le mot français *ointrole*, dans lequel A. Thomas soupçonnait un dérivé de *oint*, ce qui est aujourd'hui une certitude (v. *Romania*). Comme complément de renseignements, A. Thomas me communique le passage de Rolland, *Flore pop.*, IV, 89-91, concernant cette plante :

unsiola, lat. du XIVe siècle, Whitley Stokes [1] :

Welsh names of plants (*Archiv. f. celt. Lexic.*, II, p. 45, 302-303).

Onksiole, f. Ille-et-Vilaine, le Héricher (dans Soc. d'arch. d'Avranches, 1883, p. 260).

(C'est une plante onctueuse).

Krampoez mouezik, breton, Cambry, Voy. dans le Finist. 1835, p. 14.

Krampoez mitaou (crêpes de minet, chat), bret. de Tréverec (C.-du-N.), c. par M. Ernault.

TULTRE, breton de Cleden-cap-Sizun (Fin.), c. p. H. Le Carguet.

1. La citation est inexacte et incomplète. Whitley Stokes a publié, dans l'*Archiv für Celt. Lexicographie*, tome II, p. 37, un article de botanique galloise sous ce titre : *A List of Welsh Plant names* (ms. XIVe s.). On lit :

No 302 *umbilicus veneris, y gron doddeit.*

No 303 *unsiola*, idem. Le sens de *y gron doddeit* est des plus clairs ; cela signifie : *la ronde qui fond, la ronde onctueuse* (*dodd cit* en composition, pour *toddeit* ; cf. *toddi*, fondre, breton *teuzi*). Silvan Evans, *Welsh-Engl-Dict*, *à cron*, donne : *y gron doddaid*, common navelwort (Cotyledon umbilicus). Cf. Hugh Davies, *Welsh Botanology*, 43, 177.

DULÉ, breton de Lannion et de Pleubian, c. p. Y. Kerleau — breton vannetais, c. p. Ernault.

Dule n'a pas besoin d'autre explication. Dans *tuzle*, le *z* = *đ* spirant. *Tudle* pouvant évoluer en *tule* ou *tusle*, on a pu avoir *tus*[*t*]*le*, avec dégagement du *t* dans le groupe *-sl-*. C'est de *tustle*, peut-être par *tlustle*, qu'on sera arrivé à *tultre* : les formes intermédiaires nous échappent.

J'ai cherché un équivalent à *tuzle*, *tule* en gallois. Il existe, phonétiquement dans les *Anc. laws. of Wales.* (éd. An. Owen, I, p. 238, XXXIII) : *chwech yr peys a teyr yr llaudyr ac un yr tudleheu*, six (*ceynnyauc*, traduit par denarii) pour la tunique et trois pour les culottes (ou *braies*) et un pour les *tudle*.

Timothy Lewis dans son *Glossary of mediaewal welsh Laws*, le traduit avec hésitation par *brogues* ; il ne fait que suivre la tradition. Elle n'en est pas plus respectable pour cela. Il est clair, quand on étudie les diverses pièces du vêtement dans les *Lois* que le sens ne peut être *brogues*. Dans les *Leges wallicae* (II. 787. XIX) à *tudleheu* parait répondre : *pro peronibus et cyrotecis*, mais ce n'est pas sûr. L'identité du *tuzle* breton avec le gallois *tudle* ne pouvant faire de doute, il me parait à peu près certain, que le sens primitif est *ombilic*, *nombril*, et que le nom de la partie à cacher est devenu celui du vêtement approprié.

C'était peut-être quelque chose comme un caleçon. Dans le Glossaire d'Alexandre de Neckam (Th. Wright ; *a volume of vocabularies*, p. 98) *brays* glose *femoralia* : *femoralibus etiam opus est, ubi pudibunda lateant naturæ.*

Le breton *tud-le* peut remonter à *tut-le* aussi bien qu'à *tud-le*. Ce mot est composé comme *bron-llech*, irl. *brollach*, sein : ici, nous avons en composition, en breton, une forme plutôt galloise *le*, tandis que, dans *bron-llech*, le gallois montre *lech*, qui est plutôt breton (v. J. Loth, gall. *bronllech*, irl. *brollach* : *Mémoires de la Soc. ling. de Paris*, 1912). Si *tud-le*, en gallois, contient *tud*, il faut le rapprocher de *tudet*, vêtement, dans le sens de *ce qui couvre, cache* :

gwisgwys coet kein dudet haf[1] « le bois a revêtu la belle parure (couverture) d'été. »

1. L. Rouge, ap. Skene, *F. a. R.* II, 279, 10 ; cf. L. de Tal 172, 14 ; 184, 26.

Le sens de *tud* ici est clairement celui de *couvrir*, *cacher* : *tudle*, partie à cacher. Si la forme primitive était *tut-le*, il faudrait, pour le sens caché et original, chercher dans une autre direction, peut-être dans d'anciennes traditions concernant l'*Omphalos*, sur lequel un livre important vient de paraître : H. Roscher, *Omphalos*, Leipzig, 1913.

63 *Gallois* ESTYVOS. Ce mot apparaît dans les Lois : *Book of Chirk* : ap. Thimothy Lewis, *Glossary of mediewal Laws* : guerth *duo estyvos* IIII. 103. 9. O. Pughe donne *ystywaws* d'après un passage correspondant des *Lois* et le traduit par *pair of stoys* ! Les *Leges wallicae* (éd. An. Owen, II, 888. XIX) portent *duo stiuos*, et non *stuios*, comme l'a lu Timothy Lewis. Ce dernier ne le traduit pas. Aneurin Owen n'a pas non plus hasardé de traduction latine, tout simplement parce que Moses Williams, dans l'édition de Wotton, l'a laissé en blanc. Le sens est des plus clairs; mais pour le trouver, il fallait simplement se souvenir que, dès après la conquête de Guillaume, le pays de Galles a fortement subi l'influence française. C'est le français du XIIe siècle *estivaus* : le mot glose chez Alexandre de Neckam *estivalibus* : pedes *estivalibus* (Th. Wright, *Vocab.*, p. 98). *Estivaus* est le pluriel et aussi le nom. singulier. Il est dérivé *d'estives* qui glose *tibie* (*ibid.*, p. 104). John de Garlande (1re moitié du XIIIe s., ap. Wright, *Voc.*, p. 122) le donne aussi : *tibialia* dicuntur gallice *estivaus*; cruralia, gallice, *hueses* (cf. p. 825 : *equitibialia dicuntur estivae*, ab *equus*, *-a*, *-um*, *quia adequantur tibie*). Il s'agit donc ici de *sortes de guêtres*. Ce nom de *tibiales* est précisé dans d'autres passages du *Vocab.* de Wright (édit. *Wright-Wülcker*), p. 784 : *tibialia*, a legarne; p. 125-31 *ocreae* vel *tibiales* : letherhoses; 277-37 tibiales : *baunrift*.

L'allemand *stiefel* vient du français. A. Thomas m'apprend que Meyer-Lübke dans son *Rom. Etym. W.* n° 248 repousse l'étymologie *estival* de *estivalis*, chaussure d'été, mais que le n° 8345 auquel il renvoie n'a pas paru. Nigra, *Archivio glott.*, XIV, 299, y voyait un dérivé de la même racine germanique que dans *étrier* : *ce que la phonétique condamne absolument*, m'écrit A. Thomas. La parole est aux romanistes.

64. *Irl. moyen* NUITHLECH, *vieux-gallois* NOUIDLIGI.

Le sens de *nuithlech* est précisé par plusieurs textes : O'Davoren

(*Arch. f. Celt. Lexic.*, II, 1499 à *toudh* : 7 *ader nuithlech iar toudh co iar nomaidhe.* « et il dit (le *Senchas*) [la vache] *nuithlech* après qu'elle a vêlé jusqu'à la fin d'un *nómad* » (9 jours et 9 nuits).

Ibid : 1498 *fuil nuithlige iar toudh .i. fuil feras in nuithlech iar mbreith a laoigh* « le sang que répand la *nuithlech* après avoir donné son veau ».

Les *Anc. Laws of Ireland* sont très précises également. Atkinson traduit avec raison (VI, *Glossary*) par *milch cow* (*in her first milk*). Les formes sont sg. nom. *nu[i]tlach* (V, 152, 10) gén. *nuithlige* (V, 152, 2, dat. *nuidlig*) III 228, 9. *Plur.*, *gén.* : *nuithlech.* On a aussi *nuidlechais* III. 228, 16, gén.-sg. de **nuidlechas*, state of beeing a milch-cow in her first milk. Il n'y a aucun doute que le mot irlandais ne soit identique au vieux-gallois *nouid-ligi* des Notes marginales à l'évangéliaire de Saint-Chad (*Book of Llan Dav*, éd. Rhys-Evans, p. xliii7 : tres vache *nouidligi*, trois vaches qui ont nouvellement vêlé).

Il est évident que le mot irlandais est un emprunt ancien au brittonique. La déclinaison irlandaise supposerait une forme **nouiio-legā*, pour une forme plus ancienne et primitive : *nouio-legos*. Pour *legos*, cf. λέχος, irl. *lige*, tombe (**legio-n*). Le gallois est vraisemblablement un pluriel en *-i* hystérogène : un pluriel régulier de *legos* eût donné *lei* : cf *tei* = *tegesa*. Il est vrai qu'on peut supposer au commencement du IXe siècle une spirante écrite et une forme **legi*.

A l'époque de l'emprunt *-id-* est sorti de *-iio-* et le *g* intervocalique était sûrement spirant, déjà en vieux-brittonique.

L'emprunt est curieux. Il suppose des relations étroites et, je serais tenté de dire, journalières entre l'emprunteur et le créancier.

Il a pu subsister en Irlande des restes des Menapii et des Brigantes passés de l'île de Bretagne au milieu des Goidels, avant l'époque romaine. Peut-être y a-t-il eu aussi des établissements postérieurement à l'occupation romaine de l'île, comme semblent l'établir le *Sailchoit* de Cormac, le *Solloghoud* actuel du comté de Tipperary, et les batailles qui se sont livrées en Irlande entre Brittons et Goidels du VIe au VIIIe siècle.

67. La racine *med-*, dans le sens de *juger*, *peser* au figuré et au propre est largement représentée dans les langues celtiques; irl. *midiur*, je juge; gall. *meddwl* ; breton de Cornouaille *meis*, intelligence (de *med*), vannetais *me* dans *laquatt mé*, prendre garde (Ernault, *Gloss. moy.-bret.*).

med, en irlandais (**medā*), a aussi le sens de *balance*. Dans le sens de *mesurer*, on n'a pas, je crois, comparé les composés gallois : *dyrn-fedd* une main (un pouce), *troed-fedd*, un pied ; *modfedd*, un pouce. Le breton *arvez*[1], il considère, doit être rapproché du gallois *ar-fedd*, dessein, intention ; *ar-feddu*, *ar-feddyd*. Pour la composition, cf. irl. moy. *airmed*, a certain dry measure (Kuno Meyer).

68. Irlandais NÚS, gallois NUS, breton LUSEN, USEN,

L'irlandais *nus* the biestings, est donné par Windisch, *Wört.*, qui renvoie à *Corm. Tr.*, p. 126, et aux *Ir. Gl.* où il glose *colostrum*. Dans le Glossaire d'O'Mulconry, le glossateur tire *nus*[2] de *nue ass*, nouveau lait (*Archiv*, III, I, n° 735). Zimmer a fait la même étymologie (K. Z. XXXIII, 275). Elle semble avoir fait fortune et est reproduite un peu partout.

Les points d'appui manquaient. L'édition des *Meddygon Myddfai* que vient de donner M. P. Diverrès, avec traduction glossaire des noms de plantes et index général[3], fait entrer la question dans une nouvelle phase. Un remède donné n° 61, p. 56, est : *yvet* NUS *buch eil al* « boire le *nus* d'une vache qui a vêlé pour la seconde fois ». P. 58, et note. M. Diverrès nous dit qu'il a pensé immédiatement que *nus* avait le sens de *premier lait*. Il songea naturellement au breton *leaz lusen* (plutôt que *luzen*, comme il l'écrit), premier lait de la vache qui vient de vêler. Il m'en parla et je lui conseillai d'identifier les deux mots, *n* ayant pu facilement devenir *l* par assimilation à cause de l'union syntactique *laez lusen*. La parenté ou

1. Ernault, à tort, y voit un composé de *ar* et du verbe substantif (Gl. *Rev. Celt.*, XI, 461 et Gloss. moyen-bret.) : *arvez* ne peut se séparer du gallois.

2. O' Reilly : *núas*.

3. Le plus ancien texte des *Meddygon Myddvai*, Paris, Le Dault, 1913.

plutôt l'identité avec l'irlandais *nús*, gaëlique d'Écosse *nós*, était évidente. La forme *usen* dans *leas lusen*, donnée par Ernault dans son *Gloss.* a pu d'abord passer pour primitive. Dans *leas lusen*, *l* viendrait d'une sorte d'*allitération par écho* dans la liaison *læaz usen*, d'après Victor Henry, qui renvoie à Ernault. Dans son *Glossaire moyen-bret.*, Ernault croit à une étymologie populaire d'après *lusen*, brouillard. Puis il renvoie à *lotruce* où *l* vient de l'article français. Quant au gaël. *nós*, qu'il rapproche cependant de *usen*, il le fait venir de la même racine que *snuadh*, fleuve.

L'accord entre le breton, par *lusen*, le gallois et les langues gaëliques prouve que la forme avec *n* est pan-celtique. La racine *snoū-* est à écarter : on eût eu *snus*, en irlandais ; de plus, le sens est trop vague pour un objet si particulier et si précis. Victor Henry partant de *usen*, avait proposé de le tirer d'une racine *ous* pour *pous*, ce qui permettait l'identification avec le grec πῦος = πῦσ-ος, qui a le même sens. Henry aurait dû, en tout cas, se rappeler que *s* final eût disparu régulièrement. On peut supposer, il est vrai, un second suffixe. Si on admet ce rapprochement, il faut supposer un composé vieux-celtique par *nou-* : *nou-*, ou *nu- ous-tu-* ?

69. — Du, noir, *dufa*, *dufoc'h*.

Le *h* final vieux-celtique paraît avoir disparu, en breton, comme en gallois d'ailleurs, de très bonne heure : en 913 *Galdu* (*Chrest. bret.*, p. 197). On trouve, il est vrai, encore, en 1084, *Galdubo*[1], mais c'est une graphie traditionnelle. Il semble bien qu'il en soit de même des graphies actuelles comme *Dour-duff*, qu'on prononce *Dour-du*. Il n'est toutefois pas impossible que le *v* final, représentant *h* ancien, ait survécu dans quelque coin, préservé par la dérivation. A Ouessant, Molène, on dit bien *du*, mais on a le superlatif *dufa*, et, par analogie, le comparatif *dufoc'h*. Cette conservation de *v* (devenu *f* régulièrement sous l'influence de *h* = *s* du super-

1. *Galdu* est très vraisemblablement l'équivalent de l'irl. *dub-gall*, et désigne un Danois ou fils de Danois (*dub-gint* dans les *Ann. Cambr.*). Les Bretons connaissaient fort bien les Scandinaves surtout au début du xe siècle, où ils dominaient dans la péninsule.

latif, *duv-hav*), par la dérivation, est analogue à celle de *v* = *m*, après *ā* long, en gallois, dans les mêmes conditions, même en composition : *llaw*, main = **lāmā*, mais *lov-rudd*, meurtrier. A l'île de Sein, on a le changement spontané de *f* en *s* : *dusa*, *dusoc'h*.

Le *dup* du *Voc. corn.*, si *-uw* ne représente pas une diphtongaison de *u* final (plus tard *-iu*), doit être lu : *duv*.

70. — Le *cornique* DRUYTH, DRUTH.

Le mot n'a pas été compris par Williams[1]. Il le traduit par *brought* et y voit un participe de *drey*, *dry*, apporter. Or le participe régulier est *dreys*, *drys*, avec assibilation du *t* final. Le *-th* final (*d*) suffirait d'ailleurs à faire rejeter cette hypothèse. Le sens s'y oppose également. Il est des plus clairs dans les deux passages où on le trouve.

Resurr. Dom. 2492, Jésus ressuscité arrive au ciel. Le premier ange se demande qui il est et ajoute :

Mur ioy vs er y byn ef
Pur tha yth hevel yn nef
y bones *druth*

« Il y a grande joie à le rencontrer ; il semble bien, dans le ciel être favori ?

Origo mundi ; 1621. On est au moment de passer la mer Rouge. Josué se recommande à Moïse, celui-ci l'encourage lui et ses compagnons en disant :

The arluth nef ythough *druyth*

« au seigneur du ciel vous êtes des favoris (ou amis *chers*) ».

La valeur du *th* final est inconnue ; la rime, en effet, en cornique est trop peu rigoureuse pour qu'on puisse en tirer parti : dans l'O. M., *druyth* rime avec *ruyth* (*rud*, rouge) : la graphie *uy* pour *ü* n'est pas rare. Dans la R. D. *druth* rime également avec *ruth*. Il y a quelque chance pour que *druth* soit à lire *drud*. Le mot est complètement isolé dans les langues celtiques. Il me semble à peu près certain que c'est un emprunt français venant d'une forme du vieux-français *dru*, *drue*, ami, amie. On fait venir ce mot d'une forme ger-

1. Norris a commis le même contre-sens que Williams.

manique *drūdā*. *Drud* peut avoir été emprunté à une époque où le *d* spirant final existait encore : cf. corn. *bolongeth* = *volonteď*, breton *bolontez*, = *bolonteď*. On peut aussi supposer un emprunt, au nominatif, *druts* ou à un dérivé *drudj*. L'existence d'une forme *drudj* est assurée par *drujuns*, *druguns*, amis, dans le poème sur Thomas de Cantorbéry de Garnier de Pont-Saint-Maxence, qui écrivait vers 1173. Le cornique transcrit *tš*, *ts* (même *t-s*) par *th* : *lathye*, clouer = anglais *latch* (Pascon. str. 179); *cruyth*, béquille = anglais *crutch*; *spath* = *space* (Beunans Meriasek 942.3); *fath* = *face* (ibid. 944) ; *plath* = *place* (ibid. 948). *Lansalwys* nom de paroisse, composé de *nant* + *salwys*, est transcrit *Lanthalwys* ou 1303 (Feudal Aids). *Dasserghy*, ressusciter, est écrit *datherghy*, Res., D. 57; et *dathserghys*, ressuscité (ibid. 475). Sur ce dernier son, en gallois et en breton, *même* en gaulois, cf. J. Loth, *Contrib. à l'étude des romans de la Table Ronde*, p.p. 23-27.

J. Loth.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE
ET DE LINGUISTIQUE BRITTONIQUE

(*Suite*)

B. — *Voyelles en syllabes prétoniques.*

Bəzöləs et *Zöləs* (*Bos-worlas* en Saint-Just) — *Prīst* (*Porth-Ist* pour *Porth-Iüst*, Saint-Just) — *Prǫgǫ* (*Porth Ogo*, Saint-Just) — *Clara* (*Calartha*, Saint-Just) — *Napiən* (*Nanpean*, Saint-Just, et *Nə-piən* (*nans biau*, petit vallon) — *Nəqwizna* (*Nanquizno*, Saint-Just : *Nant-Gwidnó*[1]) — *Tə-gęla* (*Tregella*, Saint-Just) — *Təmbę̄* (*Trembath* pour *Trembech*) — *True* (*Trethwy*), *Trōv* (*Trewoofe* : Zennor) — *Trwǫl* (*Truthwall* pour *Tre-iudwal*, Saint-Just) — *Trīn* (*Tre-reen*), *Trabo* (*Tre-warabo*, Saint-Keverne) — *Tšūn* (*Chyoone* : Saint-Just, Morvah) — *Trūn* (*Trewoon* : Mullyon) — *Bənaləc* (*Benallack*, Buryan [2], *Bos-prę̄nəs* (*Bos-porthenys*, Zennor) — *Bəsō'n* (*Bos-sorn*, Saint-Just) — *Bəs-wę̄dn* (*Bos-wédden*, Saint-Just) — *Bərn cóth* (*Burn coth*; pour *Brincoth*, Buryan).

Les mots prétoniques *Res* (*Rit*), *Ros* sont aujourd'hui impossibles à distinguer et confondus l'un avec l'autre ; *tal* se confond avec *toll*; *brĭn* est confondu avec *bron*, et *bre* (devant certaines consonnes) — *Gwel*, champ, prétonique devient *gul*, *gol* : *Gǫlvǭl* (*gwel voel* : *Goldfield*, Saint-Just) — *Guldre* (Mullyon) — *Gulgwárra* (Maddron) — *Gul biən* (*Gul bean*, Buryan) — *Gul Robən* (*Gul Robin*, ibid.) — *Gul tan* ; *Gull toll* (ibid.) et : *Gol warra* ; *Golveer* ; écrit *gold* dans : *Gold givin*, *Gold Hingey* (ibid.) : prononcé *Gǫlinge* [3].

1. J'ai entendu aussi *Nəqwizno*
2. Cf. *bŷnollan* (*bŏnqlən*), Lhwyd 3.
3. *Gol* est parfois pour *G. l*, gall. *gwyl*, fête. *Goldstephen* est pour *Gol*

Lhwyd : *bỳhodzhak* (*böhódjəc*) 230-1 — *Krỳwedhe*, lectus [1], 77-2 (*crəwẹđe*) — *kỳm meraz* (*Komẹ́rəz*), 255-1 (cf. *komeraz* C. D. 5. 2; *cummeraz*, Nebb. Ger. — *lygodzhan* souris 30-1. — *Kỳlobman*, 240-3 — *gỳrgirik* (*gṛgíric*) perdrix, 117-2 (*grig-ieric* : *grig-iar*, poule de bruyère, gall. *grug-iar* : — *wind-reaw* (*win-d-rẹo*, gall. *evinrew*, numbenes, 165-1 ; — *crenjah*, *Genèse* 3. 182-17 ; *crenga*, (*Nebb. Gerr.*) ; *e grense* (*Add. mss.* 138).

direvall (*dreheval*, lever) (Add. ms. 136) : *dərévəl*.

gwreaneth (Add. ms. 138), vérité : cf. *gwreanathe*, Gwreans 1892.

mar kressa..... gwellaz (*Nebb. Gerr.*) pour *mar kwresse* (*gwresse*), s'il voyait.

nekovaz, oublia : pour *ənkovaz*, *ankovas* (*Nebb. Gerr.*) — *pedeerez*, pensé ; *pedery*, penser ; *pederyans*, action de penser, réfléchir, (pron. *pədérəz*), Add. ms. 115, 136, 139.

terwithyaw (*tṛwithyo*, pour *tre withyo*), *Add. mss.* 138.

Les initiales de certains pronoms et particules disparaissent : *Nebb.-Gerr.* : *gun* = *agan* (notre) ; *go* = *aga* (votre, leur) ; *kar* = *pokar* ; *dro* = *adro* ; *ma* = *yma* ; *đ* pour *yđ*. etc (voir chap. III).

C. — *Voyelles en syllabes posttoniques.*

atlə (*attal*, rejet de minerais : *Williams*, Saint-Just).

Parc ən āwl [2] : *Park newell* (Buryan).

bigl, berger (*bugel*) : *Ros an beagl* (Paul) : *Park Beagle* (Sennen).

Bọsíən (*Bosean*, Saint-Just ; *Bosehan*, Buryan : pour *Botsĭchan*).

Boscọnun (*Boscawen-woon*, Buryan).

Bọlankən (*Bolonkan*, Buryan).

Stephan, la fête de Saint-Etienne (*Gulval.* ; cf. *Gustevene*, Saint-Col. Min.) ; *Gol seđni* (*Gold Sithney*, Saint-Just), la fête de *Saint-Sezni* (en Bretagne, *Sezni*).

1. Lhwyd a mal compris : *krywede* est la forme muée de *gorwede*, être étendu : cf. *crowethe* et *gorwetha* (Comm. Dieu, 8. 1-2.

2. Pour *Park an awel* : *awel*, vent ; on entend une voyelle très faible entre *w* et *l* ; *u* est très réduit.

Bọslẹvən [1] (*Boslevin*, Buryan).

Bəswárgəs (*Bosvargus* [2], Saint-Just).

Bəzōləs, *Zōləs* (*Bos-worlas*, Saint-Just) : *Worlas* = *Worloes*, *Gorlois*).

Bəscrígən (*Buscriggan*, Saint-Just).

Cárbəs (*Carbence*, Buryan ; Uny Lelant ; *Carbis*, Saint-Hilary : pour *Carbos*, *Carbons* : breton *Car-bont*, chaussée.

Kerđən pour *Kerđin*, alisier : *Park an Gerthen* (Ludgvan).

Kibəl, vase (*Williams*, Saint-Just) pour *kibell*.

Kəmpəs (*Noon gumpas*, Saint-Just) : pour *compos*, *compois*, uni (gall. *cymhwys*, bret. *compes*, h.vann. *campouis*).

dẹrəs [3] (*Park an Dras*, Saint-Just), porte.

Dinəs (*Dinnas*, Saint-Ives : fréquent en toponomastique : gall. *Dinas*), *citadelle*, lieu fortifié.

durəc (*Hal towrack* : faute pour *dowrack*, Buryan), dérivé de *dur*, eau.

eythəu (Mullyon) pour *eithin*, ajoncs.

ẹra pour *erow* (v. plus haut).

Folgas (*Little*) en Buryan, probablement pour *Fol-goit* (cf. *Fol-goet* près Lesneven, Finistère).

Hender Downs, probabl. pour *Hen-dre Downs* (Helston in Trigg).

lẹdən [4], large : *Croft Lidden* (Buryan) ; cf. *Park Leaddon*, Saint-Keverne).

melin, moulin et *melin*, jaune, se confondent dans la prononciation (v. plus haut, § 1, A).

mẹnə-un (*mene*, colline : *Menewoon*, Buryan).

Mọ̄lyən (Mullyon).

nandjízəl (*Nanjizel*, Saint-Just) vallon bas.

prọwntər, prêtre (*Carn Praunter*, Saint-Just).

1. Peut-être *livn*, *levn*, gall. *llyfn*, poli

2. On attendrait *Bəs-vargəs* : *bargus*, kite (gall. *bargud*), cf. *Carn Bargus* en Ludgvan.

3. *Park an Daris*, *Park an Darras* (Sancreed, Camborne).

4. Il est très difficile de faire une différence dans la quantité vocalique finale entre *lẹdən*, large, et *lidn* (*linn*, étang) : on a l'impression d'une voyelle très brève entre *d* et *n*. La cornique, en vers, compte les voyelles irrationelles dans la mesure.

Toldavəs (*Trelodavos*, Buryan : v. plus haut).
Tręgádjəc (*Tre-gadgwith* : entendu à Mullyon).
Tręgifson (*Tregiffian*, Saint-Just, Buryan).
Trevǫ́ʳgəns (Buryan : de *Tre-vorgant* ou *Trev-worgant*).
Tręgadjəc (*Tregadjack*, Ludgvan : pour *Tre Cadioc ?*).
Trenewth Downs (pour *Tre-newed* : Helston in Trigg) : de même : *now'th* pour *noweth* dans *Park noweth* (Buryan)
vęntən : *Park venton*, Mullyon ; *Hałəvęntən* : *Hal an venton*, Saint-Just ; doublet : *vęntər* : *Little Park*, *Great Park ventor* ; *Hall ventor* (Uny Lelant), *Bǫl vęntər* (*Bold venture* Buryan) — *Wilvęntər* (*Weal venture*, Mullyon).
vaynəc : *Tre vinack*, endroit pierreux ; The *Vinack* waste (Sennen).

Les terminaisons en *-ow* sont réduites à *a å* ; celles en *-ion* à *-yən* ; les *longues* et les *diphtongues* sont traitées comme les brèves. Dans un groupe, consonne + *l*, *r*, ou *n*, la voyelle disparaît dans la mesure du possible. Les voyelles se réduisent à un son neutre *ə* qui se détermine, dans son timbre, plus ou moins, suivant les consonnes qui l'accompagnent.

Lhwyd : *apparn*, (*apron*), ventrale, 171-1.
bargez, kite (gall. *bargud*), 241-2.
bêgl (*begel*, gall. *bogail*) umbilicus, 176-1.
bennen et *bennin* 25-1 ; 241-3, femme (*bę̆nən*)
bownaz (*bewnans*), vie, 251-2
kantl, candela, 46-1 [1]
kympez (*kəmpes*), 253-39
debarn, scabies, 145-1 (breton moy. *debr-van*, devenu *debran*, *debron*, *dibran*).
nazhedh, aiguille, 10-2 (gall. *nodwydd*).
kỳntl, cueillir, 245-2 ; 49-1
dêgl stul, Epiphanie, 57-1 : pour *de gol stul*, le jour de la fête de l'Etoile. *Degol*, le sens de la composition étant perdu, a été traité comme un mot dissyllabique. *Stul*, gall. *ystwyll* n'est connu, en cornique, que par Lhwyd.

1. Il est possible que ce soit l'anglais *candle* ; le *t* rend cette hypothèse peu probable : c'est donc *cantol* évolué : cf. *dêgl* plus bas : *Add. ms.* 115 : *cantoll* (pour *cantl*.)

denin, envoyer, 245-2 (*danvon*) : on prononçait évidemment *dẹnən*.

gortez, attendre, 248-1 (pour *gortoz*).

leddarn 251-17, voleurs : pour *ladron*.

cf. *arleth*, seigneur (Comm. Dieu), 21, 29 ; *id.* Add. mss.

dendle = *dẹndl*, mériter (Add. ms. 136).

bownaz (Genèse 3. 400. 20).

gerrio (Comm. Dieu 2-1), mots.

beska (*bythqweth*) Nebb. Gerr. ; Add. ms. 110.

En cornique moyen, surtout dans *Gwreans*, les terminaisons longues ou brèves, sont également atteintes.

Exceptions : 1° *allongement de la voyelle* du second terme d'un composé suivie de *r*, *n* ou *l* + consonne ou finale, quand le second terme est monosyllabique et porte l'accent (v. plus haut, 5. 1, A, 9, 10 ; pour *r*, *n*, *l* + spirante disparue, v. 55. 1. B. 4)

2° *allongement de la voyelle*, dans le groupe *r* + *cons.* : *Roz-mōgé* [1] (*Rosmergy* en Zennor); *Bəzōles* (*Bozworlas*, Saint-Just).

Tregāfən : *Tregarthen* (Zennor).

3° *allongement en cas de contraction à la finale* : *n ōn vīn* (*Noon vean*, Mullyon).

Trèmənī (*Tremenehe*, Mullyon : *menechi*, breton actuel *minihi*).

Bọskē̜l (*Boscadwell*, Saint-Just).

Bərnọ̄l (*Burn-euhall*, colline élevée : Saint-Just) mais dans l'intérieur du mot : *Boskọ̄nun* (*Boscawen woon*) ; *Clara* (*Calartha* : Saint-Just) ; dans *Boskən-*, *scauen* a passé par *scọ̄ən* : — *Napīən* (*Nanpean*. Saint-Just)

4° *en hiatus* : *bīən*, petit (*bean*) ; *bīa*, serait (*na vía* : Lhwyd 252-20).

Bọsīən (*Bosean*, Saint-Just, Buryan).

5° la voyelle paraît allongée dans une certaine mesure quand par la chute d'une voyelle en syllabe finale, le dissyllabe devient monosyllabe : Lhwyd : *bêgl*, umbilicus, 1176-1 — *dêgl* = *de gol* (v. plus haut) 87-1 ; *lôvan*, funis, 62-1 : prononcé sans doute *lọvən*.

1. Cf. *Engl. dial. Dict.* : *morgye* ; *mōgi*, sea-dog, *an ill-looking girl*.

Pour moi, je n'ai pas eu l'impression d'un allongement sensible dans les mots suivants :

átəl, rejet de minerais : *Williàms*, Saint-Just : pour *attal*.

kibl̥ ou *kibəl*, van (*Williams*, Saint-Just). De même dans *lẹdn* (*lĭdan*), *lẹvn* (*livn*), lisse.

6° La voyelle précédant *w* suivie de voyelle est allongée et *w* réduit ou absorbé.

lo̜ar, jardin (*Park Looar* = *lowarth*, Mullyon); *Genèse* 3. 175-2 : *an looar*, *an loar* ; *Luar dren*, jardin aux ronces (Saint-Just); *Carrack an looar* (Maddern)

-naʷəth (*noweth*, Buryan), resté *newyth* dans *Plas newyth* (Bodmin)

sco̜ən, sureau, dans *Lẹn sco̜ən* (*Lean Scowan*, en Buryan *Lean* désigne une étendue de terre longue et étroite)

Park en Loarne (Saint-Erth) : *lo̜rn* = *lowarn*, renard.

Lhwyd : *cûas* (*cawad*, ondée) 28-1 ; *kûer*, cannabis (gall. *cywarch*, bret. *coarch*) — *dûath* [1], fin, 251-2 et *dûadh* 251-5, et *dīwath* 252-13 — *gûek*, menteur, 88-3 ; Add. ms. 115 : *goack*.

lûan, joyeux, 252-14 ; cf. *loan* (*Mathieu* 2. 197, 10) ; *loander* ibid. ; *looane* (Add. ms. 115).

lûarn, renard, 129-1 ; cf. *Park an lorn* (*Paul*).

lỳzûan, an herb (cf. bret. *louzaouen*) 30-2.

mô̜z, puella (bret. *maoues*, vannet. *moes*) 131-3 (a passé par *môes*).

§ 3. Le timbre des voyelles.

Les modifications du timbre des voyelles sont dues à l'accent et à la quantité. La quantité dépend, en cornique, de la forme et de la place de l'accent et des consonnes qui suivent la voyelle. Il y a naturellement à distinguer entre les monosyllabes, où la voyelle est longue ou brève, et les polysyllabes, où, normalement, elle est brève.

1. Si la forme est sincère *dûath* a passé par *dowath* (cf. *doghadzheth* : gall. *diwedydd*.) : Gwereans 62. *dowethva*. Cf. *dowses*, divinité, gall. *Diwdod*.

A. — *Voyelles accentuées.*

1° *Monosyllabes.* Les voyelles *longues* sont fermées. Il est certain qu'elles le sont moins qu'en breton. Les graphies modernes, et celles des textes du moyen cornique, à une époque où la valeur, par exemple, de *ea*, *oa* est certaine (le plus souvent *ea* = *ẹ* ; *oa* = *ọ*), le prouvent surabondamment. Je l'ai constaté surtout pour *o*. La voyelle *o* allongée aux dépens de *r* + consonne conserve son timbre (*Bos-sōʳn*).

a suivi d'un *l* ou *r* est plutôt ouvert : *hal* se prononce souvent *hẹl*[1].

carow, cerf, se prononce *cẹro* ou *cẹra*. Pour *ā* long, voir plus haut.

e final est fermé : *Brẹ* (*Brea*); *Kẹ*; *Trẹ*. Il l'est aussi, suivi d'une consonne : *Trẹv*. *Hen* vieux, accentué, même en composition, a*e* fermé :

ī celtique a son timbre modifié par *r* final qui provoque une sorte de brisement. *ī* long + *r* en composition, tend à s'ouvrir ; *Herlann Pool Croft* (en Mullyon) : ailleurs, son timbre s'est conservé : *pīth*, puits, *crīb* etc. Final, il devient *ei*, *öi*.

ĭ bref celtique, allongé, tend à un son intermédiaire entre *e* et *i* ouvert, quand il est suivi de *s* (*z*, *dj*, *ṭš*), et même de *th*, *đ*. Il y a à compter avec les variétés dialectales. Dans *Gwreans*, on a *byth*, toujours, *byđ* (verbe substantit), *gwylls* ; mais : *bys*, *beys*, *byes*, monde ; *pryf*, *preif*, *preyf*, *preaf*, *preve.*, serpent ; *eys*, *yees*, *eys* blé (Lhwyd *iz*)

u n'existe que par la contraction : *gun*, marais (*goon*) ; *Tšun* (*Chyoone*) ; *dur*, eau (*Tšey en dur*, quartier de Penzance : prononcé a l'anglaise aujourd'hui souvent *Tšey ən dọwə* : *Chy-an-dower*). Cependant on a parfois *u* représentant la diphtongue *ui* : Lhwyd : *lûdj*, gris, *gudj*, sang.

ū long est devenu *ī* : *diz* dans *Pọl ən Dīz* (moyen-corn. *Dus*).

1. *Hal* n'a pas seulement le sens de *marais salant*, mais encore celui de pièce de terrain d'alluvion sur le bord d'une rivière. Dans ce sens, on le trouve en usage dans des comtés fort éloignés du Cornwall comme *Middlesex*, *Lincolnshire* (*Engl. dial. Dict.* à *hale*). Par extension en Cornwall il désigne des *landes*, *bruyères*, sans doute plus ou moins marécageuses.

Les voyelles brèves dans les monosyllabes, sont ouvertes : *crọbn*, *tọdn*, *vọrn*, *vọr* (*ford*), *spẹrn*, *pẹll*, *toll*.

ĭ bref conserve son timbre devant *nn*, *ns* (*gwidn*, *tidn*, *lidn*, étang). Ailleurs, il est ouvert et se prononce entre *ĭ* et *e*.

2° *Polysyllabes*. Pour les voyelles brèves allongées, voir plus haut §. 1. C, *Exceptions*. Les voyelles étant normalement brèves en polysyllabes, sont ouvertes.

e suivi d'une seule occlusive m'a paru relativement fermé (*Bẹthegọ* en Buryan ; *Gẹvers* en Saint-Just); même *Wẹdrəc* (*Wedrak* en Saint-Just). Mais des graphies comme *deppro* dans les textes, *Degga* dîme, dans les noms de lieux, peuvent faire hésiter. J'ai constaté aussi *e* fermé dans *Vẹnic*, nom de rocher, près de Cape Cornwall, ce qui est en contradiction avec *stẹnəc* endroit à étain : il est probable que la prononciation s'est modelée sur l'écriture. Pour *ẹ* ouvert cf. : *vẹlən*, moulin, *mẹlən*, jaune, *ẹro* sillon.

i a passé à *ẹ* dans *lẹdən* large [1] ; mais conserve sans timbre dans Gwidno (*Nanquidno*).

ī devenu *bref* a le timbre *i*, mais de *i* ouvert, comme le prouvent les graphies des chartes et des textes.

ū devenu *ī* a le timbre *i* (*Bos criggan*) mais il devient *ö* devant *n* + *voyelle* + *n* : *önən* (*onnen*, *onyn*, *onon*) un = *unan* ; *hönən* (*honnen* : *hunan*).

Lhwyd donne la voyelle comme longue. devant *st*, *sc*. Il est à craindre qu'il n'ait été influencé par la prononciation du gallois du Nord. Cependant dans *prisc*, buisson (prononcé aussi *prisc* et *prẹsc*, Mullyon), la voyelle m'a paru quelque peu allongée. Pour les voyelles, en général, entre consonne et *r*, voir Deuxième partie.

o venant de *o* ou *u* se prononce de même *ouvert*.

u venant de la diphtongue *úi* du vieux cornique (celtique *ei*, latin *ē*) peut avoir le timbre *u* ; il le conserve dans *tulle*, tromper, et la plupart du temps dans *cuske*, dormir; ce fait est

1. L'ouverture tient à la réduction de la voyelle de la syllabe suivante. Lorsque la voyelle suivant *n* est finale, *e* reste fermée : *mẹnẹ* (*mẹnẹ-un* ; *Pen-mẹnə*). E est arrivé à *ẹ*. de très bonne heure dans *ganow*, bouche, *gwaneth*, froment.

en faveur de l'étymologie *quiesco*, cf. *Brunion*, joncs (Uny Lelant); cf. Lhwyd : *lûdj*, gall. *llwyd*, bret. *louet*, gris (mais *Lotcoit* pour *Luit-cōit*, anciennement); de même *gûdj*, sang.

Pour *e* devenu *o*, devant *w*, v. plus bas : *Deuxième partie*.

B. — *Voyelles atones.*

1° *Prétoniques*. *E* est fermé, si une seule consonne suit : *Tre-vion*, *Tre'n drayn*, *Tre-gadjəth*; *e* est ouvert dans les autres cas. Il en est de même de *ī* : *līs* devient *lęz-* dans *Lęzingę* (Maddron), mais *lęs-* : *Lęswidn* (*Bos-lęvn*). *Ym* se prononce *ö* devant *b*, *m* : *omboos* (Gwreans), *omma*, *obma*, *obba*.

ī long paraît voisin de *ę* : *Treg an aor* (*trīg*, séjour, habitation), en Sancreed ; *Tręgesīl* (*Tregeseal* en Saint-Just). De bonne heure, dans les chartes on trouve *tir*, terre, écrit *ter* : *Terradenec*, XIIIe siècle. En revanche *Tirbean* en Breage; *Chirgwidden* (Sancreed) : on entend *ĭ* bref et ouvert;

o, *e*, *ĭ*, *a* sont réduits à *ə* devant des groupes de consonnes : *Bəzōləs*, *Cərnōəc*, *Curnooack*, Nebb-Ger.; *crenje* (*Crenjah*) pour *cerendje*. *Ris-* (*Rit*), gué, est devenu *Res* (*Rəs-*) et se confond souvent avec *Ros* (*Rəs-*). Pour la prononciation des voyelles accompagnées de *l*, *r*, voir plus bas : *Deuxième partie*. *An*, l'article, se prononce *ən*. Parfois la réduction est contrariée par la conscience de la composition. Des graphies comme *Rôs-carrack* dans Pryce, ne sont pas toujours des inventions.

Den-, *ten-* paraissait avoir donné *dr*, *tr* dans *dermas*, *dremas*, homme bon, *trnewen*, côté (*Tornewan*, *Tərnewan* dans Lhwyd).

Pour la réduction ou suppression des particules proclitiques, voir chap. II.

2° *Posttoniques*. Toutes les voyelles, longues ou brèves anciennement, sont réduites à un son indéterminé *ə*, qui se colore suivant les consonnes environnantes.

ę final est devenu à peu près *a*; *ī* long et même *ĭ* bref à la finale ont le timbre *i* ou *ę* fermé : *Park an Gilly* (Feock) ; *The Gili* (*Kelli* : bois, probablement, Mullyon) mais *The gelə* (Buryan) : *Gelly*, taillis en Liskeard ; *Kellivose*, Camborne ; *Kenegie* (Gulval).

CHAPITRE II

Conséquences de l'accentuation au point de vue de la syntaxe, en particulier de la forme et de la construction des pronoms et du verbe.

§ I. Les pronoms possessifs disparaissent ou tendent a disparaitre au profit des *notae augentes*.

a) 1re pers. sg. *noingi na el pertha ve*, ceux qui ne peuvent m'honorer (*Comm. Dieu*, 4-5) [1]. Ici la disparition du pronom possessif absolu a amené l'absence de mutation (en cornique moyen, on eût eu *o* (*ow*) *ferha vy* : *pertha* est une mauvaise graphie pour *perha*). — *noingi es a kara ve ha gwitha gerriov ve*, ceux qui m'aiment et gardent ma parole (*ibid.* 5) : *a* n'est plus qu'un vague souvenir pour *ow* (*ow th-*) et *ow* possessif a disparu : plus même de mutations. — *Kar ve*, mon ami, pour *a har ve* (*ow har vy*) : Lettre de Boson, *Add. mss*, p. 10 (1710). — *rag deskians ve*, pour mon instruction (*ibid.* 3). — *gen ol an kolan ve*, avec tout mon cœur (*ibid.* 10). *Zera ve*, monsieur (*Add. mss.* 10) ; *bluth vee*, mon âge ; *gen cara vee*, avec mon père (*Lettre de Bodenor*).

b) 2e *pers. sg.* : *treeth an haage chee*, entre ta race (*Genèse*, 4, 181).

c) 3e *pers. sg.* : *na traveth es peth eve*, ni chose aucune qui soit sa propriété (on aurait en cornique moyen : *y beth ev* : la mutation n'est pas faite ; *rak na veedn an arleth sendg e heb pe*, le Seigneur ne le tiendra pas pour sans péché (*Comm. Dieu*, 5, 3).

Eve a rigg doaz thurt pow e whonnen, il vint de son propre pays (*Add. mss.* 130).

1. Version de Kerew : *a rima na geeze ort a hara*, et ceux qui ne sont pas, m'aimant.

d) *Plur.* : 1re *pers.* : *en Plû East egles nei*, dans la paroisse de Saint-Just, dans notre église (*Add. mss.*) 95.

Lettre de Bodenor : *en dreav nye* dans notre village.

— *en uz ni*, dans notre temps (*Add. mss.* 10).— *Tavaz coth ny*, notre vieille langue (*ibid.* 7). — *Kar ny Jenkins*, notre ami Jenkins (*ibid.*) — *Ma matern ni doaze the bidn have*, notre chef viendra vers l'été (notre chef est venant) : *Add. mss.* 130 — *an mab lean ni*, notre lettré (*ibid.*, 138) — *neave ny*, notre ciel, climat (Nebb. Gerr.).

2e *pers. thera ve cara why*, je vous aime (je suis vous aimant) : ce serait en moyen-cornique, même en *Gwreans* : *yd o[w] vi orth ages cara whi* ; — *Etho ve pur luan tho gwellas why*, je suis très heureux de vous voir (*Pryce, Things...*). — *Diew reg dro whei méz urt tir Egypt*, Dieu vous a envoyés hors de la terre d'Égypte (*Comm. Dieu*, 2, 1).

3e *pers. tha pow go honnen*, à leur propre pays (*Math.*, 2. 197 — *ha'n worriance nonge*, et leur splendeur (*Math.*, 88, 8) — *ha lagagow angie*[1] *ve geres* (*egeres*), et leurs yeux furent ouverts (*Genèse*, 177, 7). — *mesk angy*,, parmi eux (*Nebb. Gerr.*).

Remarque. — *Pronoms possessifs infixes* : *les pronoms restent séparés de la préposition* : *tho e wellaz*, pour le voir (*Nebb. Gerr.*) — *tho e clappia*, pour le parler (*tavaz*, langage, *ibid.*) — *tha e gerriou*, à ses paroles (Add. mss. 115) — *tha e eelez*, à ses anges (*Math.*, 4. 187, 6) — *tha e goore*, à son mari (*Genèse*, 3, 177, 6).

§ 2. Pronoms personnels.

Les pronoms personnels *infixes* ont une tendance à disparaitre au profit des *notae augentes* : *an hagar-breeve a thullas ve*, au lieu de *am tullas ve*), le vilain serpent m'a trompé (*Genèse*, 3, 180, 13).

ha sonas e, au lieu de : *ha n sonas e*, et le bénit (*Comm. Dieu*, 8, 4).

A l'impératif, c'est la seule construction, mais elle est

1. Pour l'origine de *angi*, v. J. Loth. *Et. corn.*, *Rev. Celt.*, XVIII, p. 421). C'est une combinaison de la 3e pers. du plur. *-ns* (*-nt*) et de *y*, *nota augens*.

ancienne : *suyow ve*, suivez-moi (*Math.*, 4, 191, 18) — *an arleth Deew devanas eve*, le seigneur Dieu l'a envoyé (*Gen.*, 9, 184, 23).

A. — *Pronoms personnels absolus.*

Ce sont des formes renforçantes (*notae augentes*) qui ont la préférence (à la 1re pers. sg. et la 3e du plur.).

Sg. 1e *pers.* : *na hene Deew poz vee*, pas d'autre dieu que moi (*Comm. Dieu*, 3, 1 : *Kerew*) — *rag vee da Deew vedn boaz engres*), car moi ton Dieu je serai irrité (*ibid.* 4, 2). — *ve a glowhas*, j'entendis (*Gen.*, *ibid.* 178. 10) — *ha ve reeg debre*, et j'ai mangé (*ibid.* 179, 12 : *id.* 180, 13). — *ha ve vedn goerah zoer*, et je mettrai de la haine (*ibid.* 180-15) — *ve vedn ry*, je donnerai (*Math.*, 4, 188, 9) — *ha vee vedn tha servia* et je te servirai (*Add. mss.* 115).

Plur. 3e *pers.* : *ha an Gie oyah*, et ils surent (*Genèse*, 177, 7) — *ha an gye a glowhas*, et ils entendirent (*ibid.*, 177, 8). — *An gee arass go rôza*, ils laissèrent leurs filets (*Math.*, 4, 191-19). — *An Gy droaze thotha*, ils lui amenèrent (*ibid.* 192, 26) — *en gye lavarraz* (*Math.*, 2. 195, 5). — *an gye a cothaz en doar*, ils tombèrent à terre (*ibid.* 197, 11). — *An gy roz bréz*, ils donnèrent jugement (*Add. mss.* 155). — *an gye eath carr* (*in kerď*), ils partirent (*Math.*, 2, 197, 12). La prédominance de la forme *ve* est due à son emploi dans les pronoms-suffixes après le verbe à un mode personnel. Les prétoniques étant aussi toutes très atteintes, les *notae augentes* se sont trouvées avantagées au point de vue de l'accent. *Andji* a bénéficié de cette tendance, et de l'effacement du pronom absolu.

B. — Pronoms personnels suffixes.

La tendance générale est de séparer le pronom de la préposition : *cowsow de ve*, parlez-moi (*Add. mss.* 136) ; — *clappia tho ve*, me parler (*Nebb. Gerr.*).

Sg. 1e *pers. sg.* — *ha e rose tha vy*, et il me donna (*Genèse*, n. 179). — *ma whanz do ve*, j'ai envie (envie est à moi), (*Add. mss.* 3). — *ma own dha ve*, j'ai peur (*ibid.* 10) — *a resta ry*

tha ve, que tu m'as donné (*Genèse*, 3, 179, 13); — *hy a rose tha vy*, elle me donna (*ib.*). — *dro geare tha ve*, envoyez-moi un mot (196).

Sg. 2e *pers.* : *treth chee*, entre toi (*Genèse*, 3, 181, 15).

De chee, à toi (*Add. mss.* 136).

3e pers. : *gonz eve*, avec lui (*Math.*, 2, 196, 3) *tha ve*, 197.

Plur. 1re *pers.* : *gen ni*, avec nous (*Add. mss.* 10). — *the worte anny*, de nous (*ibid.*, 139).

3e pers. tho an gye [1], à eux (*Genèse*, 3, 177, 7), (*laule thonze*, parler à eux, *Math.*, 2, 126, 18).

E avednas thoranze, il leur demanda (*ibid.*, 195, 4, 7, 131). A côté de *thothans* (*Comm. Dieu*, 4, 2) on a (*ibid. Kerew*) *thenze*.

§ 3. Particules verbales.

A. — *Pronom relatif.*

A est très souvent omis [2]. Sa présence se fait cependant sentir dans les mutations ; mais l'absence de mutations, dans un nombre respectable de cas, montre déjà une tendance à la disparition totale. Son existence se marque dans des formes muées qui ont remplacé des formes absolues : on n'a plus que *ra*, *rig* pour *gwra*, *gwrug* ; *el* pour *gell*, peut. Lettre de Bodenor : *na ges moye vel pager pe pemp en dreav nye ell clappia Cornish leben*, il n'y a pas plus de trois ou quatre dans notre bourgade qui puissent parler cornique maintenant.

Pour l'absence de mutations :

Deiu cowsas gerrio ma [3], Dieu dit ces paroles (*Comm. Dieu*, 2, 1) —. *an arleth Deew devanes eve*, Dieu l'envoya (*Genèse*, 184, 23). — *An arleth gwraz*, le seigneur fit (*Comm. Dieu*, 7, 4) etc. La mutation même produite par *a* ne se fait pas régulièrement : *Buz e gwerebas ha lavarraz*, mais lui répondit

1. *Gwreans* 400 : *Thothans* ; O. m. 1844 *thethe*.

2. En cornique moyen, *a* ne se trouve pas dans *o* était : *yw* est ; *us*, est, il y a, ni avec la particule *re*.

3. A relever l'absence de l'article, ce qui n'est pas rare.

et dit : il faudrait *e werebus* pour *e a wereba*ʒ (*Math.*, 186, 4). — *e comera*ʒ *an flô*, pour *e a gomera*ʒ, il prit l'enfant (*Math.*, 2, 198, 14).

B. — *La particule yđ.*

Yđ a disparu ou elle est réduite à *đ* et figée sous l'initiale du verbe qui suit.

th'om, je suis (*yđ o*[*v*] *me*), je suis (*Comm. Dieu*, 2, 1) : cf. 4, 2, *o'm Dieu*, je suis Dieu. — *dero hi*, qu'elle était (*yđ eso*) (*Genèse*, 3, 176, 6). — *theram en hoath*, j'étais nu (*ibid.* 178, 13) : moyen-corn. *yth esen*. — *mathoste* (*yđ os te*), si tu es (*Math.*, 4, 186, 3). — *pe reg Jesus clowa*ʒ *tero Jowan towla*ʒ *tha bressen*, quand Jésus entendit que Jean était jeté en prison (*Math.*, 4, 189, 12) : *tero* = *yđeso* ; mais il semble que *tero* soit ici pour *dro*[2] — *tho ni devethe*ʒ, nous sommes venus (*Math.*, 2, 194, 2) — *thonge loan*, ils furent joyeux (*yđ o-ns i* : *ibid.* 197, 10). — *ha po tho an gye devethe*ʒ, et quand ils furent arrivés (*ibid.* 11). — *rag car dreeg an Sausen e thanen* (car comme les Saxons l'ont envoyé (*Nebb. Gerr.*) : pour (*po*)*car yđ reeg* (*gwrug*) *an Sawson e đanvon*. Il est possible que *d* ait ici une autre origine : cf. note 2. Il faut aussi tenir compte des formules *pandrig* (*pa an dra rig*).

L'effet de *yđ* sur les occlusives sonores ne se fait même plus sentir. Dans les cas où cette particule était employée, c'est la mutation annoncée par le relatif *a* que l'on constate. Il y a d'ailleurs eu, de rares cas[3] exceptés, confusion entre les deux :

1. Cf. Jenner, *Handbook*, p. 122.

2. *dro* semble être pour *der o*, *dre o* ; *dre*, *dro* sont d'un emploi courant en cornique moderne On trouve deux fois *der*, avec ce sens dans *Gwreans* : vers 1192, 1838. Dans tous ces cas, *der* répond à *der*, du moyen-cornique. Cette identité de sens est très nette dans ce passage de *Nebba*ʒ *Gerrian* : *kar dre vedno why gwella*ʒ, comme vous pouvez voir : ce serait en moyen-cornique : *pocar yth vennogh why gweles*. Il est donc non seulement possible mais probable, que *der*, *dre*, soit évalué de *del*, comme (gall. moy. *delw*), dans des conditions difficiles à déterminer (en passant par *dl-* ?).

3. Math. 2. 195, 6. *ames a chee e ra doa*ʒ *matern*, de toi viendra un roi — avec *yw* on trouve encore, mais rarement *yd* : *ethyw screffes*, il est écrit (*Math.* 4. 186, 4) : c'est un souvenir littéraire.

nena a ve Jesus humbregez, alors Jésus fut envoyé (*Math.*, 4. 185, 1) — *a reeg doaz teeze veer thor an Est*, des hommes sages vinrent de l'Est (*Math.*, 2. 194,1) : moyen-cornique *yđ rug*. — a *thor an termen a reeg e gofen thor an teeze feere*, de l'époque où il demanda aux hommes sages (*ibid.* 199.66). Proclitique, *y* de *yd* pouvait passer à un son *a* (*ə*) : cf. *a meth* (*Math.*, 4, 188,10) pour *y međ*.

C. — *Particule ow, owth* (*devant voyelle*) du cornique moyen, venant de *orth, worth* (breton *ouz, oz, o.*) *servant à exprimer le participe présent quand elle est jointe à l'infinitif*. Cette particule est réduite à *a*. Elle est également si bien en voie de disparition que la mutation même qui trahit sa présence assez souvent ne se fait pas.

Math. 2. 194, 1 *a reeg doz teez veer tho an Est laveral*, vinrent des hommes sages de l'Est, disant.

tha ryma es a trestya etta, à ceux qui se fient à lui : *ow trustya ynno* (*Add. mss.* 115 — *a keel* (*ow kul*), faisant (*ibid.* 115) — *amesk an poble ez e gara*, parmi le peuple qui l'aime (*ibid.* 130); pour *us orth e gara* — *ma matern ni doaze tre biddn wave*, notre roi vient vers l'hiver (est venant : pour *a* (*ow*) *toaz*) : la mutation n'est pas faite. — *an mableean ni e gana terwithyav*, notre lettré chante parfois (*ibid.* 131) : ici, il y a ignorance manifeste : *e* pour *a* (ow) et mutation à contre-sens — *Rachel whola*, Rachel pleurant (*Math.*, 2, 4009,18).

— *ha Jesus gwandra reb a mor Alale*, et Jésus en se promenant près de la mer de Galilée (*Math.* 4. 191, 18) : il faudrait *kwandra* pour *ow gwandra*.

D. — La particule de réciprocité servant à former le verbe réfléchi (moyen-corn. *ym, em, om, um*) disparaît.

Le fait est d'autant plus frappant qu'elle est en pleine vigueur dans Gwreans.

E. — La particule *ro* (*rə-, r, ra*) n'existe qu'à l'optatif. Llwyd l'a confondue avec *ra* (*wra*), du verbe faire.

§ 5. Le verbe.

Le verbe est entièrement décomposé. Les formes personnelles sont de plus en plus rares. La conjugaison devient pure-

ment analytique. Les temps sont composés en grande partie à l'aide d'auxiliaires et fort réduits. L'action destructive de l'accent sur les prétoniques se combine ici avec son effet sur les post-toniques.

A. — Les suffixes personnels.

Là même où la conjugaison personnelle paraît exister, l'instinct de la langue pousse à séparer les suffixes de ce qui paraît le thème, et à les écrire d'une façon indépendante : la consonne finale tombe, ou, quand c'est possible, il y a assimilation entre la terminaison consonantique et la *nota augens*.

tho chec molithees, tu es maudit (*Genèse*, 3,180,14) — *tho an giie poscaders*, ils étaient pêcheurs (*Math.*, 4. 191,18 ; 2.200,13) — *po tho angye devethez*, quand ils furent arrivés (*Math.*, 2.197, 11 ; 198, 13) — *tho ny devethez*, nous sommes venus (*Math.*, 2. 194, 2) — *ytho ni*, nous sommes (*Add. mss.* 139) — *thera ni doaze*, nous venions (*ibid.* 138) — *en termen a alga ny*, à l'époque où nous pouvions (*ibid.* 139) — *podera ve*, quand j'étais (*John Tshei...* 253. 42) — *đera vi ybma*, je suis ici (*ibid.* 33) — *po rigo hwei moz ker* quand vous êtes parti (ibid. 44) : quand vous fites aller : *ker* pour *yn kerđ*. — *gwrra ny tedna*, nous tirerons (*Pryce*) — *thera ma* (*Nebb. Gerr.*) — *vedo why moaz*, irez-vous ? (Pryce, *Convers.*).

M'ala ve moaze, pour que je puisse aller (*Math.*, 4. 196,8). — *pan dra vedd a why geel*, que ferez-vous ? (Pryce, *Song*) : *vedd a why* pour *vennogh why*. — *Elo why clappia kernooack*, pouvez-vous parler cornique (Pryce, *Conv.*) — *na ora va drel an kembrecan gweel rag tho gwitha ge tavaz*, je ne sais ce que les Gallois peuvent faire pour garder leur langue (*Nebb. Gerr.*) : cf. *a orama* (tiré de *me a ore*) ; *drel* est pour : *pandra el* (quelle chose peut). — *na alga ma* (ibid.).

Il s'est produit une sorte d'agglutination entre *m* de *me* et la terminaison vocalique du verbe. Dans le pronom ce fait se montre aussi : *ke thurtam* (*đeorthyf*), va d'auprès de moi (*Math.*, 4. 188,10).

theram en hoath (*Genèse*, 3.198,10). pour *ađ o me* : *o* est la

forme de la 3e pers. de l'imparfait et n'était usitée qu'à cette personne. En cornique moderne, elle sert pour toutes les personnes à l'état analytique.

đeram moez, je vais, je suis allant, (*John Tshei*, 252.14 : pour *ơđ ơdjo me* : cf. *oma*, je suis, *Res. Dom.* 755. — Pryce, *Conv.* : *elo why clappia kernowak* ? *Ellam*, « pouvez-vous parler cornique ? *Je le puis* » : *ellam* pour *alla me* ; *ella* est une forme muée de *gallav*, *mi a alla*) — *mar meenta* ? *menjam* : .. si tu veux (*mar menmeđ te*) ? Je veux —

La 2e pers. du pluriel de l'impératif avait perdu *-ch* final : *mero*, voyez (*Math.*, 4. 189,11 ; 2. 198,13).

B. — Les temps.

Il n'y a plus, on peut le dire, de conjugaison personnelle ; dans les propositions indépendantes, le fait n'a rien de surprenant, puisque la forme de la 3e pers. du sing. avec le pronom sujet devant dominait. Mais même dans les propositions négatives, interrogatives et les propositions dépendantes, elle a à peu près disparu [1].

Pour la 3e pers. du sing. on reconnaît le présent-futur, le prétérit en *-s* (*-as*), le prétérit secondaire (*-se*, *-ge*) employé comme conditionnel et aussi avec le sens de l'anglais *would*. Le subjonctif dont la voyelle caractéristique était devenue *a* (pour *-o*) se confond avec le présent : mais les formes habituelles sont des formes composées, pour le présent, avec le verbe faire ; pour le prétérit, de même ; pour le futur, avec *mynne* [2], vouloir, et aussi *faire* au futur (cf. anglais *will* et *shall*).

Pour les exemples, il n'y a que l'embarras du choix. Je n'en citerai que quelques-uns.

Présent et Futur : *war tha doer chee ra moaze*, sur ton ventre, tu marcheras : tu feras marcher (*Genèse*, 3, 180, 14) — *ha ve vedn goerah zoer* et je mettrai haine (*I will put*) : *ibid.* 15 — *me vedn mear cressha tha dewan*, j'accroîtrai grandement ta peine (*bid.* 181, 16) — *hag e ra tha rowlya*, il te gouvernera

1. Cf. Jenner, *Handbook*, p. 115-116.
2. La construction avec ce verbe est très développée déjà dans Gwreans.

(*ibid.* 16) — *che ra debre notha*, tu en mangeras (*ibid.* 182.17) — *spearn ha askal ra e dry* ronces et chardons, elle portera (*ibid.* 18) — *ythyw, screffez na ra dean bewah*, il est écrit, que personne ne vit... (*Math.*, 4. 186, 4) — *e ra ry*, il donnera (*ibid.* 187, 6) — *leez... chee ra browe tha drooze*, de peur que tu ne meurtrisses ton pied (*ibid.* 187, 6).

-rag na veedn an arleth sendg e heb pe ra kamer a hanaw heb ortham, car le seigneur ne le tiendra pas pour sans péché, celui qui prend son nom sans besoin (*Comm. Dieu*, 5.3).

— *oll a rimah ve vedn ry*, tout ceci je le donnerai (*ibid.* 188, 9). C'est la construction habituelle.

Prétérit : *bestaz an gweale a reege an arleth geele*, les bêtes des champs que Dieu a faites (*Genèse*, 3. 174, 1). — *reeg Deeau lawle*, Dieu a dit (*ibid.*) — *Pe reeg an vennen gwellaz*, quand la femme vit (*ibid.* 176, 6) — *Dreffen chee tha gazowaz tellah tha wreage ha reeg debre thor an wethan a reege a vee lawle theeze chee na raage debre anothe*, parce que toi tu as écouté la parole de ta femme et que tu as mangé de l'arbre duquel je t'avais dit de ne pas manger (*ibid.* 182-3. 17). — *ha an arleth Deew reeg lawle* et le seigneur Dieu dit (*ibid.* 183, 22). — *a reeg doaze teeze veer*, des hommes sages vinrent (*Math.*, 2. 194, 1), etc. etc.

L'impératif est aussi le plus souvent construit avec *faire* : *na reau gawas Dieu veth arall buz ve*, n'ayez pas de Dieu autre que moi (*Comm. Dieu*, 3, 1) — *na reau kamer hanow guz arleth heb ortham*, ne prenez pas le nom de votre Seigneur sans nécessité (*ibid.* 5. 3), etc.

Le verbe *avoir* (*être* avec pronom infixe) a disparu. Il n'en reste que de vagues souvenirs, et la mutation n'est même pas respectée ; *me a vee owne*, j'ai eu peur (*Genèse*, 3. 178 10).

C. — *Voix*. Les formes en *-r* ont disparu [1]. La construction avec le verbe substantif et le participe subsiste naturellement (le verbe substantif à l'état analytique). Les formes passives données par Lhwyd (247. 1 et 2) sont de son invention (*Henwyz vê*, j'étais appelé ou *mi a henwyz* ; *ve am henwyz* ; *henwassiz vi*, j'ai été appelé).

J. Loth.

1. Cf. Jenner, *Handbook*, p. 120.

L, R, N, M EN INITIALE
ET EN
CONSTRUCTION SYNTACTIQUE
DANS LE
DIALECTE BRETON DE L'ILE MOLÈNES
(FINISTÈRE)

Ces sons n'ont été, jusqu'ici, en Bretagne, l'objet d'aucune recherche sérieuse. J'avais constaté, à plusieurs reprises, une différence entre ces sons à l'initiale absolue et en position adoucie chez certaines personnes, en particulier chez un de nos étudiants de Rennes, M. Cuillandre, aujourd'hui professeur au collège de Vannes, auteur d'un remarquable recueil de poésie bretonne, *Mouez an aochou* (la voix des Grèves), natif de l'île Molènes. M. Cuillandre a l'oreille excellente et est bon observateur. Je l'ai prié de me renseigner, aussi exactement qu'il est possible sans le secours de la phonétique instrumentale, sur la valeur des sons en question : 1° à l'initiale ; 2° en construction syntactique. Voici le résultat de ses observations.

A l'initiale absolue, par rapport à *l r n m*, en position adoucie (par exemple, après *da*, ton, ta, tes : *da lagad*, ton œil), les liquides et nasales initiales témoignent d'une expiration plus forte, moindre cependant que pour *l r n m* en position non adoucie ou plutôt renforcée : par exemple, après *he*, son, sa, ses, en parlant d'une femme ; *va*, mon, ma, mes etc. Je reproduis le texte même de M. Cuillandre : *l r n m* à l'initiale simple ressemblent plutôt à ces mêmes consonnes renforcées qu'à celles qui sont affaiblies, comme *mode d'articulation*. Je prends *l* dans *lagad*, comme exemple ; pour cette initiale, l'articulation se produit accompagnée d'un appui du bout de la langue contre la rangée supérieure des dents. Si je

prononce : *va lagad, he lagad* (son œil à elle), ou *ho lagad* (votre œil), l'articulation de *l* est sans doute renforcée par un *appui plus vigoureux du bout de la langue*, mais cet appui se fait à la même place ; le son comme nature, est sensiblement le même. Si je prononce *da lagad, e lagad* (son œil à lui), l'articulation de *l* est non seulement affaiblie et adoucie, mais le bout de la langue ne fait plus ici *qu'effleurer légèrement* les mêmes dents : l'appui n'existe plus.

M. Cuillandre a étudié ces sons en mutation syntactique :

1° en position adoucie, après *e*, adj. poss. ms. ; *da*, ton, ta, tes

2° en position renforcée ou supposée telle, après *va*, *he* (poss. fém.), *ho*, *o*, leur, leurs ; *ho*, votre, vos. Il a constaté un affaiblissement marqué dans le premier cas ; un renforcement marqué par comparaison avec l'initiale, au point de vue de la force de l'articulation dans le second cas, *en exceptant o*, leur, leurs. Cette exception est des plus curieuses, si on réfléchit que les occlusives sourdes sont transformées en spirantes en breton, comme en cornique, après cet adjectif possessif, tandis qu'au contraire, en gallois, elles restent intactes. Seul un appareil enregistreur pourrait peut-être signaler des différences qu'en tout cas une oreille exercée ne perçoit pas.

M. Cuillandre représentant l'articulation initiale absolue par le signe =, le renforcement par +, l'affaiblissement par —, a dressé le tableau suivant (voir p. 470) :

M. Cuillandre y ajoute les intéressantes observations suivantes :

APRÈS HO (votre, vos) : l'articulation de la consonne initiale *l*, *r*, *m*, *n*, outre qu'elle est renforcée, semble subir un durcissement particulier et exploser en un son bref et net, tout différent du son rendu par l'articulation de ces mêmes consonnes, après *he*, adj. poss. *féminin*.

APRÈS HE, son, sa, ses, à elle : l'articulation des mêmes consonnes initiales s'accompagne, outre le renforcement, d'une sorte d'aspiration, ou mieux d'*expiration*, assez sensible pour *l*, moins pour *r*, presque pas pour *m* et *n*. Ce souffle secondaire qui accompagne l'articulation se produit sur le côté droit vers le bout (mais pas tout à fait) de la langue. Pour *l*, en

particulier, le côté droit de la langue, vers l'extrémité, semble se soulever un peu. Comparée à l'articulation de *l*, *r*, *m*, *n* après *ho*, votre, vos, celle des mêmes consonnes, après *he*, adj. poss. fém., est moins dure et plus lente.

		FORCE D'ARTICULATION APRÈS :				
		e, son, sa, masc.	*he*, son, sa, ses, fémin.	*du*, ton, ta, tes	*o*, leur, leurs	*ho*, votre, vos
L	Lagad[1]	—	+	—	=	+
	Lein	—	+	—	=	+
	Lizer	—	+	—	=	+
	Lamm	—	+	—	=	+
R	Rastel	—	+	—	=	+
	Reor	—	+	—	=	+
	Reuz	—	+	—	=	+
	Ribot	—	+	—	=	+
M	Mamm	V	+	V	=	+
	Mevel	V	+	V	=	+
	Moger	V	+	V	=	+
	Mouez	V	+	V	=	+
N	Nadoz	—	+	—	=	+
	Naoun	—	+	—	=	+
	Neud	—	+	—	=	+
	Niz	—	+	—	=	+

1. *legad*, œil; *lein*, déjeuner; *lizer*, lettre (épître); *lamm*, saut; *rastel*, râteau; *reor*, derrière; *reuz*, malheur, agitation; *ribot*, baratte à beurre; *mamm*, mère; *mevel*, serviteur; *moger*, muraille; *mouez*, voix; *nadoz*, aiguille; *naoun*, faim; *neud*, fil; *niz*, nièce.

J. Loth.

SUR
QUELQUES TEXTES FRANCO-BRETONS
(*Suite.*)

IV

36. L'obligeance de mon savant collègue M. Plattard m'ayant permis de retrouver quelques documents intéressants sur la question, je reprends ici l'étude commencée depuis près de vingt ans (*Rev. Celt.*, XVI, 168-200).

37. Voici d'abord, d'après le volume de la Bibl. Nat. coté Rés. Y^e 2684, la pièce reproduite § 2 et suiv. Elle fait partie du premier recueil contenu dans ce vol., et intitulé « Noelz nouueaulx, composez nouuellement sur le chant de plusieurs Chansons nouuelles ».

f° LV Sur le trihory de basse bretaigne
Noel en breton qui parle francoys

yuonnet et mathery herue henry
T Trudaine
Faison en vng chantery Vng beau hoiry
Gent et ioly, Ennet demain Noel
v° ¶ Ma pere il a dit que adam
Eut vng beau fam
Qui mordoit en vne pomme
Parquoy dieu de son meson
Mist le bon hom
Entrez dehors garsonne
Vous irez petez dehors
Ta meschant corps Villaine
Vous en aurez pour le mors

Plusieurs remors
Soyez en certain Tiuonnet.
¶ Quant le dyable il aura veu
Sa depourueu
Tandoue quil est daise
Il e st daille il est venu
Villain cornu
Cest vng beste mohaise
Mais doe de paradis
Amis sa filz En peine
Et est venus de sa pays
Ce dison ilz
A yuissant main Tiuonnet
¶ Adam il estoit chasse Perdue lasse
Ou vieu maison du dyable
Mais diou il a pourchasse Serche trace
Vng beau vierge amyable
Gabriel il est dalle Et deuale
f° LVI Soubdaine
Au beau vierge a dit aue nomen eue
Sera mis plain Tiuonnet
¶ Le doe il est nasqui tant beau genty
Seullement sur de paille
Vng lasne est empres tappy vn vasche aussi
Son lalaine luy baille
En vng vieu maison il est lenfantelet
Tant ieune
Il aura ma gastelet Ma tourtelet
Sil a besoint Tiuonnet
¶ Je porty ma flageollet Et ma muset
Et sonneray datache
Tribory ioly dehet Languilloset
Giray comment vng vache
Je faire dancer mary Auecques luy
Dandaine
Joseph sera endormy Le bon hommy
Nest pas trop sain Tiuonnet
Au petit doe iaure Que ie fere

Vng pourpine en son crache
Neppes ieluy portere — Morceau dore.
Chappon de cornouache
Il aura le bon barat
Le guyne math — A plaine
Lorleans vin lanchiuin — Le poyteuin
v° Sil aura fain — Tyuonnet
¶ Je priray deuotement — Mignonnement
Le petit et son mere
Que iauray ioyeusement — Vin largement
Or en mon gebeciere
Et neppes finablement — Mon saulnement
Soubdaine
Si chanteray haultement — Godinement
Au lieu haultain — Tiuonnet
Amen Noel — Grace et amour

38. Le T au-dessous de *yuonnet* doit y être rattaché, comme le prouve la répétition du nom à la fin de chaque couplet, pour indiquer la reprise du refrain. Une disposition semblable de l'initiale se montre, par exemple, dans *PEcheurs*, f° LIV, v°.

Le prénom francisé était d'ordinaire *Yuonnet*, *Ivonet*, cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, 243. C'est un diminutif de *Yvon*, cf. § 26. Nous avons vu aussi la forme bretonisée *if*, cf. trécorois *Nif*, § 19 ; dim. *Nifeq*.

D. Le Pelletier remarque : « *Eusen* Est le nom propre d'homme le plus diversifié que l'on puisse s'imaginer en si peu d'étenduë de pays, et dans un même langage. On prononce donc *Eusen*, *Eosen*, *Esöen*, *Esöan*, *Esöain*, *Usen*, *Ywain*, *Youwain*, ou *Hiouwain*, *Yauwan*, *Jeun*, ou *Yeun*, et par plus grande corruption *Erwain*, pour *Eswain*. Ceux de ce pays qui parlent François, disent *Yvon*. Les Hauts-Bretons *Yves*, comme nous... » Même observation dans Roussel ms. : «... on prononce donc *eusen*. *Eosen*, *esoen*, *esoan*, *usen*, *eosin*, *ywain*, *yoen*, *Jeun*, ou *yeun*, *yvon*, ou *yvoun*... » Pel. explique le lat. *Yvo* et le franç. *Yves* par le nom d'arbre *if* ; *Eusen*, etc. viendrait de *Usanus*, « d'une riviere d'Angleterre, dite *Usa* » près de laquelle habitait le premier saint Yves. Ces témoignages sont en par-

tie viciés par la préoccupation étymologique, sans laquelle les *s* seraient probablement des *z*.

Le P. Grégoire traduit « Yve » : « Leon. *eüzen. euzen. éauzen.* (Treg. *érouan. yoüen.* (b. Corn. *yoüen. yeun.* (h. Corn. *even. eoüan. ezan. ezen. èen.* (Van. *Éoüan.* » ; « Saint Yves » : « *Sant Eauzen. Sant Eroüan a Viryone. Sant Even*, etc. » ; l'A. donne *Iveine, Ivin, Izoin, Izoène, Eouann* ; H. de la Villemarqué (Appendice au dict. fr.-br. de Gon.) *Eozen* L., *Eûzen, Iouenn* C., *Ervoan* T., *Eouan, Ivenn, Izoenn* V., fém. *Ivona* Yvonne, dim. *Ivonaik* (4 syll.) ; J. Moal, *Suppl.* à Troude 18 traduit « Yves » *Ivon, Ioen, Eozen, Euzen* L., *Jeun, Cheun, Eon*, C., *Nounn, Urvoan* T., *Bon* à Plouguerneau, etc., dim. *Ivonik, Nounnik, Bonik*, et « Yvonne » *Ivona, Bonik* (b. L.). On lit en cornouaillais *Iouen, Barz. Br.* 243, 245 ; on dit en Trég. *Erwan, Erwañn, Ervoan*, dim. *Waniq, Wañniq, Wañneq*. Cf. le composé *Marivonn*, dim. *-ik* T. Marie-Yvonne, *Gwerziou Br.-Izel* I, 350, 352, *Marivonik* T. et L., Rolland, *Recueil de chansons pop.*, III, 63, 66, etc. ; léon. *Marivon, Vona*.

M. Loth explique, à propos de *Iouen* « forme bretonne la plus répandue... en dehors du vannetais où on dit *Iwân* », que « sous ce nom on a confondu une demi-douzaine de saints » (*Rev. Celt.*, XXIX, 309, cf. 283, 284 ; XXX, 313 ; *Annales de Bret.* IV, 632, 633 ; *Mots lat.* 164, 218 ; *Chrestom. bret.*, 129, 204). Deux d'entre eux portaient le nom d'origine germanique *Ivo*. Celui-ci s'est confondu phonétiquement avec *Ewen* (IXe s.) = gall. *Ywen, Owain*, et *Euzen* en 1401, de *Eudo*, d'où en Léon *Eozen*, ailleurs dès avant le XVIIe siècle *Ewen*.

Le *Catholicon* a un article « *Euzen*, g. yuon, l. yuo » ; l'édition *b* donne une variante avec *z* : « *Euzen pe Eozen* ». Les *Heures* n'ont que *Yuen* : *sant Yuen natiu a Treguer* (*Middle-Bret. Hours* 39).

Les formes vannetaises avec *z* sont-elles empruntées au Léon, ou tirées de documents plus anciens ? Ce n'est pas nécessaire : cf. van. *uzehuion* juifs, etc. (*Sur un ancien livre vannetais*, 1894, § 4).

L'*r* dont s'est étonné Pel. vient d'un autre nom où il était primitif (cf. *Urban, Rev. Celt.*, XXX, 306 ?). On a pu regarder *Erwan* comme une variante de *Ezwan*, d'après le rapport

de *derwez* journée à l'ancien *dezvez*, cf. *Gloss.* v. *dez*, *bizhuyquen*.

Il est possible aussi qu'on ait senti *Erwan* comme équivalant à *Ewan* : la présence du son *n* favorise l'intrusion de *r*, cf. *L'épenthèse des liquides* § 32, 33. Grég. donne *eyenen* pl. *éyen* et *éryenenn* pl. *éryenennou*, *éryen* petite source qui sort de terre après les grosses pluies ; il renvoie à *terre*, ce qui montre qu'il pensait déjà à son étymologie par le fantastique *er*, d'où il tire « *er-yen*, pl. *er-yennou*, source à fleur de terre, après les pluies d'orage ». Il y a là deux mots différents, dont le second est en v. br. *orion* gl. oram ; moy. br. *euryen* bord d'une fontaine ; van. *ærion* m. pl. *eu* ourlet, tréc. *erien* f. pl. *o* rebord d'un chapeau ; une variante intermédiaire est *eillen*, en ce dernier sens, *Rev. Celt.*, VIII, 508 [1].

Un *r* paraît aussi s'être glissé dans le nom d'*Éloi*, que le P. Grégoire traduit : « *Alar. aler.* Treg. et Van. *Eler* » ; « St. Eloi. *Sant Alar. Sant Aler.* Van. *Sant Elér* » ; H. de la Vill. *Alar*, *Aler* ; J. Moal *Alar*, *Elou* L., *Aler* C, *Elo* T. Ce sont des personnages tout différents ; voir Loth, *Chrestom. Bret.* 187 ; *Mélusine* V, 106 ; XI, 446 ; *Miscellany presented to Kuno Meyer*, 415.

39. Il y a eu, du reste, bien d'autres confusions de ce genre, occasionnées par des concordances phonétiques plus ou moins imparfaites.

Le *Catholicon* traduit *Ingneau Cngneau Kms*, *Igneau Jb*) en lat. « Ignacius » ; le P. Grégoire rend « Ignace » *Igméau*, *Igeau* (et non *Igneau*, *Gloss.* 335 ; voir *Rev. Celt.*, XXIX, 307 ; XXX, 301). H. de la Vill. a traduit « Ignace » *Iñéö* (*ñ* pour *gn* doux); J. Moal *Ignas* L., *Igneo*, *Igno* T. Voir *Rev. Celt.*, XI, 146, 352, 353 ; XXIX, 311 ; XXX, 316.

Grég. donne « Raoul nom d'homme qu'on croit être le même que Rioüal, et Rodolphe, en latin, *Rodulphus*, *Radul-*

1. Ce mot est regardé comme celtique par M. Loth, *Les mots lat. dans les langues brittoniques*, 191 ; M. Pedersen, *Vergl. Gram.* I, 207, le tire du latin (en donnant à tort comme bret. moderne *or*, qui n'est qu'une forme reconstituée par M. Loth). Cf. v. fr. *eur* : « Qu'il laissiérent l'enfant sur l'eur d'une fontaine ». Brun de la Montaigne... publié par P. Meyer, 1875, v. 1561.

phus. En tout cas, Raoul et Rodolphe, c'est en breton, *Raoul*, et *Rioüal* » ; « Rodolphe ,... *Raoul*, *Rioüal* » (*Raoul* g. id. C, dimin. *Raoulic Gloss.* 561 ; *Rioual*, *Rivoal* Rodolphe, de la V. ; *Raoul* Rodolphe, de la V. ; *Raoul* Rodolphe J. Moal ; voir *Riwal*, *Rev. Celt.*, XXX, 291).

Grég. traduit « Maurice » : *Morvan* et *Mauriç*, van. *Mauriç* ; « Petit Maurice » *Morvannicq* et *Mauricicq* ; « Saint Maurice » *Sant Vauriç* ; « La Ville Maurice » *Kær-morvan* (*Morice*, *Moricc*, *Mouricc C*, cf. *Gloss.* 426 ; *Kær-Morvan* La Ville Maurice l'A. ; *Moris* Villem. ; f. en van. *Morised* « Morised », dim. *Morisetik*, *Barz. Br.* 342-344, *Morisèd*, *Morisedig* « Mauricette » *Rev. Morbihannaise*, IV, 95-100, tréc. *Moriset*, au titre *Morisetta*, *Gwerz. Br. Iz.*, II, 288, 290, *Morised*, *Moriset Rev. Morb.*, V, 274, 275). — Voir § 84.

40. Pour prévenir ces équivoques, M. Loth a proposé de donner au bienheureux trécorois son nom de famille, *Helori*, au IXe siècle *Hael-uuo-ri* « généreux prince »[1]. Celui-ci a donné lieu à un autre quiproquo.

M. L. Esquieu, *Devisaire breton*, Brest 1911, rapporte ainsi la devise de sa famille : « A tout dix, ou A tout dire. — Hélory ». La seconde leçon provient d'une interprétation de *dix* par *dits*. Guy Le Borgne en a risqué une autre que M. L. Le Guennec traite, avec raison, de « glose hasardeuse », dans le *Fureteur Breton*, VII, 18, 19 : « Il convient à *tout* fidelle... de garder les *dix* commandements ». J. Dielitz, *Die Wahl- und Denksprüche*, neue Ausg., Fankfurt a. M. 1888, traduit littéralement « zu allem zehn », ce qu'il déclare, d'ailleurs, incompréhensible. M. Ch. de la Roncière, *Saint Yves*, 1901, p. 180, écarte l'explication de Le Borgne et « autres interprétations fantaisistes qu'on a données jusqu'ici », en remarquant : « *A touz diz*, au XIIIe siècle, signifie : « à toujours ».

1. Cf. *Chrestom. Bret.* 135, 212. « Canonisez le bienheureux Hélory, concluait Charles de Blois en finissant sa déposition : tous vous le demandent, Tres Saint-Père, la Bretagne et moi ; Hélory, en breton, signifie *Prompt-Secours*, par lui la paix nous est rendue, nous en sommes persuadés ». Ch. de la Proncière, *Saint Yves*, 1901, p. 141, 142. Y avait-il là une allusion à une explication de *Helory* d'après **hel-oret* « bon secours », cf. *Gloss.* 279, 280 ?

M. Le Guennec préfère un autre sens, donné par un vicaire de Plestin d'après « le texte le plus ancien, celui qui figure, paraît-il, sur le testament de Saint Yves conservé au Minihy, et qui offre cette forme, sans séparation appréciable des mots :

atouzditzellouri

« En français, cela ne peut se lire qu'ainsi : *A touz ditz Ellouri*. Mais si l'on essaie du breton, à l'instant les lettres se groupent comme d'elles-mêmes en une phrase parfaitement logique et compréhensible :

ato uz dit zellou ri

que n'importe quel bretonnant traduirait sans la moindre hésitation :

Toujours au-dessus de toi regarde (littéral. *fais des regards*). »

Que cette phrase, où l'interprète voit une « belle et religieuse devise, à laquelle est mêlée, en manière de calembour, le nom même de la famille qui s'en parait », puisse sembler « parfaitement logique et compréhensible » à un Breton (moderne de Tréguier), je l'accorde. Sans doute, il ne viendrait à l'idée de personne de parler de la sorte ; mais l'hypothèse d'un « calembour » sur le nom de la famille atténue la rudesse de la construction « Toujours au-dessus de toi regards feras ». Le malheur est que, d'après tout ce que nous savons du breton moyen, on attendrait

atau a -uz dit sellou ri

et que, partant même de la variante fort improbable *ato uz dit zellou ri*, on n'arrive pas à une abréviation intelligible *atouzditz*. Au contraire, *A touz ditz* (*Ellouri*) est conforme à un double type connu : cf. *E peb amzer Coetlogon*, de tout temps Coetlogon ; *Atao, da virviquen* ! toujours, à jamais ; fr. *En tout temps du blé* (Du blé), etc., voir *Mélusine*, XI, 400, v. *Temps*.

Je crois donc que M. de la Roncière a raison, et que nous n'avons là un texte franco-breton que par suite d'une de ces rencontres spécieuses, comme le P. Grégoire en a signalé dans le « plaisant rebus...

Natura diverso gaudet.
Nature a dit, verse au godet [1]. »

41. La préfixation du *t* dans *Tivonnet* ne doit pas non plus être un phénomène breton : peut-être vient-elle d'une expression « petit-Yvonnet ».

La liste de J. Moal ne montre aucun fait de ce genre, mais seulement des redoublements comme *Nonnn* : *Gugust* = *Aogust* L., ailleurs *Ogust*, dim. *Gustik* Auguste ; *Nini* dim. de *Eujeni* Eugénie ; *Pipi* dim. de *Perr* Pierre (cf. *Gloss.* 486, *Rev. Celt.* XXVI, 86 ; *Piar Barz. Br.* 159, dim. *Piarik* 420-422, *Pierric Soniou Br.-Iz.* I, 332) ; *Mimi* dim. de *Marianna*, à Plougastel-Daoulas *Biganna* (cf. *Barz. Br.* 222) Marie-Anne ; *Did* à Guipavas, dim. *Didik* = *Marc'harid*, *God*, *Goad* L., *Marc'haid*, *Mari-Gaid*, *Gaid* C., *Lid* T., dim. *Goadik*, *Godik*, *Lidik*, *Mid* à Plabennec, etc. Marguerite (*Mac'harid*, *Marc'harid*, *Margarid*, van. *Margueid*, dim. *Mac'haridicq*, *God*, *Godicq* Gr., van. *Marc'haid*, *Mac'haid Barz. Br.* 466, *Marc'harit Soniou Br. Iz.* I, 220 ; tréc. *Margot*, *Margodic* 178, 180, 182 *Margodik Gwerz Br. Iz.* I, 354, 356, 358 ; corn. *Marc'haid ar gerc'heiz* Marguerite la grue, dim. *Marc'haidik Barz. Br.* 282 ; moy. br. *Marcharit*, *Margarit*, van. *Margerit*, *Margarit*, *Garit*, voir *L'épenthèse des liquides* § 18 ; *Etudes vann.* III, 4 ; *Gloss.* v. *merchodenn* ; *lousaouënn Santès Mac'harid* marguerite, plante, *bocqedou Santès Mac'harid* ses fleurs Gr., van. *boquêtteu Margarite* l'A., tréc. *bokodo Marc'harid*) ; *Lell*, *Loull*, dim. *Lellik*, *Loullik* = *Olier* Olivier (*Olyer* dim. *Olyericq* Gr., cf. *Rev. Celt.* XXVI, 83, 86).

42. Le ms. des *Mojennou Lafontaine* de L. M. Combeau, date de 1836 et 1837, porte *Dom Alanig*, l. I, f. 2, avec cette noté : « nom burlesque du renard », et son abréviation connue *Lan* XII, 17, 22 ; mais par ailleurs *Salan* I, 18 ; VII, 7, 10 ; *emé Zalan* (dit Alain) XII, 17 ; *Dom-Salan* I, 18 ; II, 3 ; XII, 9, 22 (cf. *Rev. Celt.* XXVI, 86). Il semble qu'il y ait là

1. [Pour la suppression de l'*h* dans (*H*)*ellouri* contrairement aux habitudes du trécorois, on peut comparer *Les-ernin* en 1411, *Trefflesbernin* en 1436 (Morbihan), etc., Loth, *Chrestom.* 213, cf. *Rev. Celt.*, XXXV. 132, 133.]

une combinaison des deux mots *Alan* et *Salaün* ; cf. van. *ch-ivonen* écume, *ch-añné* ennui *Rev. Celt.*, XXV, 75. Ou bien faut-il comparer *Ville-es-Alanic* (1461), auj. *La-Ville-ès-Allain*, Loire-Inférieure (Quilgaro) ?

43. *Mathery* doit être un prénom, comme les mots voisins. Sa finale ne répond pas bien à celle de *Mathurin*, bret. *Maturin*, *Matelin*, *Rev. Celt.*, XXVI, 320 (haut bret. *Mathô*, fém. *Thurotte*, *Thuriche*. *Le Fureteur Bret.* VII, 221). Ce doit être un diminutif breton **Materic* (voir § 25), cf. le nom de famille *Materet*, *Matteret*, *Matheret*, dans le Midi, Mistr.

44. Dans le passage cité § 15, G. Kastner dit : « *Trudon trudaine*, onomatopée du bruit du tambour. Rabelais a donné ce nom au fameux tambourineur du seigneur de Basché. La forme *trudon trudaine* a quelquefois servi de refrain ; et dans la *Farce de Pathelin*, des paroles vagues qui se perdent en l'air comme le roulement d'un tambour éloigné sont appelées *trudaines* ». La Curne de Sainte-Palaye (éd. Favre) a *trudaine*, *trudine* « tromperie, sort ». Le mot se présente avec un sens plus concret, dans les *Noels nouueaux* (Bibl. municipale de Poitiers, Rés. DR 309, XVIe s., le titre manque), f° XVIII :

« Je luy donnay vn beau don, nau, nau,
Mon billart et ma pelotte :
Et Guillot mon compagnon, nau, nau,
Sa trudene et sa marotte. »

Ce doit être un instrument de musique. Ces sortes de noms figurent souvent dans les refrains. J. Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France*, 329, 330, cite à ce propos *La vézi*, *la vézon* ; *la Pibole* ; *tourloure*, *turelure*, *tirelyre*, *turlututu*, de *vèze pibole* cornemuse, *tourloure*, *turelure*, etc., sortes de flûte au XVe et XVIe s. [1].

45. On a vu, § 9, que la finale *-aine* est fréquente dans

1. J'ai cité à cet endroit des jurons comme *fi d'ëm dënë*, *fi d'em dëno*, *mâles tibi denoñ*, et aussi *fi d'ëm dero*, *sapertibidore*. On peut rapprocher de ces derniers les refrains d'anciennes pastourelles *Va li dureaux*, *li dureaus lairele* ; *Chivaleta dori doreaux* ; *dorenlot*, où M. Tiersot voit des « onomatopées, empruntées sans doute aux cris des bergers aux champs » (425, 426).

les refrains ; cf. *Le mot dieu en bret.* § 30 [1]. Elle se retrouve dans un mot qui à plusieurs égards rappelle *trudaine* ; c'est *turlutaine* serinette ; manie, marotte, Littré ; ce que quelqu'un répète sans cesse, *Dict. général* ; en ce dernier sens Littré donne *turlututaine*. Cf. à Montbéliard *turelutaine* (*tu-re-lu-tain-ne*) serinette, Contejean ; Morvan *turlutaine*, *teurleutaine* flûteau d'enfant ; *turluter*, *teurleuter* flûter comme les petits bergers, E. de Chambure ; Bas-Maine *turluter* fredonner, chanter entre les dents, Dottin, etc.

Littré explique *turlututu* : onomatopée du son de la flûte ; la flûte à l'ognon ; mot qui sert aussi pour interrompre un bavard. Son *Supplément* donne *turlutte* f. engin de pêche pour l'encornet : ligne armée de plusieurs hameçons et teinte en rouge ; « L'usage de la turlutte... est interdit dans les cours d'eau non navigables » (Arrêté du préfet du Finistère, 1877).

A cette famille appartient en breton *turlutud* : *Nep hen euz greg ha bugale A dle ive turlutud d'he* « Qui a femme et enfants Leur doit aussi de l'*agrément* » Sauvé *Prov.* 421 ; M. Even m'a donné cette variante léonaise : *An hini an deuz bugale, Turlutet d'é*, que celui qui a des enfants s'en occupe. Il m'a appris aussi qu'on dit en Goëlo *turluta*, en Trég. et Léon *turlutat* v. a. dorloter, soigner, cajoler, câliner. Du Rusquec donne *turluta* hésiter ; *turluter* pl. *ien* homme indécis. Cf. *turlu* alouette huppée ; étourdi, qui ne prévoit rien, qui ne pense à rien ; *turluter* « flâner, paresser ; siffler, chanter, faire comme l'alouette, la calandre, qui rossignolettent, qui fringolent, qui s'envoisent et qui turlutent » Jossier, *Dict. des patois de l'Yonne*.

46. Littré donne *turlurette* « espèce de guitare en usage

1. D'après le v. fr. *bedonner* battre du bedon, du tambour, on pourrait voir aussi le nom de cet instrument dans le refrain gallo *labedibedou* (où M. Dottin traduit la *bēdi-bedou* la colique, *Gloss. du Bas-Maine*), bret. *dambedibedoujēn*, etc., voir *Le mot dieu en bret.* § 30. Le recueil qui a le noel « sur le trihory de basse bretaigne » porte, f° 18 v : « Noel nouueau sur *Bedidin bedidon* » ; le refrain est : ... *tant tirelitonfa* ... *Bedidin bedidon Tan tirelitonfa* (cf., f. 49, Sur *lariran lariran laine Lariran fa* ; et dans une chanson connue à Saint-Brieuc : « C'était un p'tit avocat, *Tour, tour, tourlarirette* ; C'était ..., *Tour larirette lirlonfa, Tour larirette lirlonfa !* »),

au XIVe siècle ; ce mot est employé dans le refrain de quelques chansons »; article qui a passé dans la dernière édition de l'Académie. Cf. les refrains *tourlourirette... lonlanderirette*, Tiersot 256; *lanturlurette* 329, *lanturlu* 252, *lure*, *lurette* 496, *hurelugogu* 247, etc.

C'est sans doute d'un croisement de ces mots avec *hurluberlu*, plus anciennement *hurlubrelu*, que viennent les formes méridionales *turluberlu*, *turluburlu*, *turuburlu*, *tuturburlu* (*estuberlu*, piémontais *tourloubourlou*) « s. et adj. hurluberlu, étourdi, tête fêlée » Mistr., Bas-Maine *turluberlu* adv. à l'étourdie, confusément ; m. hurluberlu, homme qui n'a pas d'idées arrêtées, Dottin. Mistral compare le bret. « *turubalou* tohu-bohu » ; mais l'*l* y est mouillé, et *-ailhou* est le pluriel du suffixe franç. *-aille*, cf. *Rev. Celt.*, XXVII, 64, 65. On lit à la table du *Nomenclator*, vers la fin : *fardou*, *turubaïlhou an graguez* (parures, bibelots des femmes) ; Grég. a *turubailhou* « ramas, assemblage de plusieurs choses » ; « brimborions, des curiositez legeres, et de peu de valeur ; tous les petits meubles qui n'ont point de nom » ; *turubailhou*, *turibailhou* « fatras, amas de plusieurs choses inutiles » ; Gon. *turubalou*, quelques-uns prononcent *turibalou* fatras, amas de plusieurs choses inutiles et frivoles ; Trd *turubailhou* pl. m. « brimborions, et aussi, épouvantail pour effrayer les oiseaux » ; du R. *touribaillou* « fatras, amas confus », puis « fausses manœuvres, détours », il renvoie de *turubaillou* à *touribaillou* ; Combeau I, 20, traduit « Et de fatras et de grimoires » *A skrijou faziuz nag a durubailhou*, et au sing., VII, 3 « Les choses d'ici-bas ne me regardent plus » *Turubailh ar bed-ma n'é zell mui ken ouz-in*. En Léon ce singulier s'emploie, au fém., pour « homme qui s'effraie sans raison et qui est de nature par là-même à effrayer. *Te zo eun durubailh* tu es capable d'effrayer en te montrant effrayé » (ab. Caër). Cf. van. *turlebannein* « éblouir, causer une émotion dans la vûë et dans le cerveau, qui les empêche de faire leurs fonctions » ; *turleban* m. « éblouissement, effets des vapeurs du cerveau » l'A., *kousked turlubannus* sommeil agité, formes influencées par *bannein* chanceler, peut-être aussi par *tulbénd*, *tulban*, *turuban* pp. *ou* turban Gr., *tulban* p. *eu* l'A.,

turuban, *turiban* p. *ou* « écharpe que les gens de guerre portent en guise de ceinture, ou de baudrier » Gr.. *turuban* m. « écharpe de ceinture » Trd, « n. propre de famille bret. » Mil. ms. (à un autre endroit « nom propre, *turban* »).

Henry regarde *turubalou* fatras comme une onomatopée. Je crois qu'il y a là une série de déformations du bret. moyen *tribuill* trouble, douleur, *tribuillaff*, *trubuillaff* « triboiller, l. tribulare » ; mod. *tribuill* affliction Maun., *trubüilh* p. *ou*, van. *trebil*, *trebill* p. *trebilleü* Gr., *trebill* p. *eu* tribulation, persécution l'A. ; *tribuilla* affliger Maun., *trubüilha* Gr., *trebillein* persécuter l'A., *trubüilhus* affligeant Gr. « *trubuill*, tribulation, affliction, épouvante, effroy », « *trubuilla*, s'épouvanter, setfroyer. *trubuillet*, épouvanté, consterné, effrayé » ; « ...*tud a yoa trubuill en em zustumet*, il sétoit Ramassé du monde à faire peur, pour dire une quantité prodigieuse » R[el] ms., voir *Rev. Celt.*, XXXV, 132. Mil. ms. ajoute, à *trubuill*, *turubuill* et *turubaill*, sans traduction. J'ai connu en Trég. *Trubuilh*, qui était un chien remuant et querelleur. On lit en van. *trebilleu* troubles, chagrins *Hist. sant.* 24, 48, *treboul* (le vent) soulève (la mer), *treboulet*, troublé, *treboulance* trouble (d'esprit), *Rev. Celt.*, XIV, 285 ; cf. *Gloss.* 720. Le v. fr. avait le pendant de *turubaill* dans *tribaylle* tribulation, peine, à côté de *tribouil* id., trouble ; effroi, agitation, et de *triboler* tourmenter, vexer, affliger ; ravager ; troubler ; remuer, mêler en agitant. Le moy. br. *tricheboul* pompes, séductions (des démons). expliqué autrement *Rev. Celt.*, XIV, 312, pourrait venir d'un mélange des radicaux de *treboul* et de *trichery* tricherie, tromperie (cf. v. fr. *trinqueballer* à côté de *tribaler*, auj. *trimbaler* ?).

Il n'est pas facile de déterminer les rapports de ces mots avec quelques-uns des suivants, qu'on ne peut en séparer entièrement :

moy. br. *-strawill Gloss.* 661[1], cf. *strabuilh*, *stravilh*, *stravilhamand* pp. *ou* « frayeur, grande peur, et subite », *stravilha*, *strabuilha* donner de la frayeur, *beza stravilhet gad aoun* mourir de peur, *drem*, *daoulagad stravilhet* air, yeux effaré(s), *stra-*

1. *Kestrawill* 1415. *Qestrawoil* 1599. auj. Questrevouille, ville Loire-Infre, Quilgars.

vilhus effrayant, effroyable Gr. ; *srrafil* (lis. *strafil*) et *strefil* « Agitation, remuement, mouvement, tel que celui de l'eau portée dans un vaisseau large. Le Nouv. Diction. porte *Stravill*, effroi. *Stravillus*, effroyable. (Ces deux Ll sont mouillées à l'Espagnole.) D'autres lui donnent... la signification de *Frayeur* et d'épouvante... *Stravila*, agiter l'eau, ou en l'eau » Pel. (il compare le fr. « *Estrafilade*, que l'on écrit et prononce, peut-être moins bien, *Estafilade* ») ; *striboüilla* « Agiter en l'eau ce que l'on y trempe, comme pour le laver. En Léon c'est la même signification que celle de *Stravila* »; « *Strufuilla*, Selon M. Roussel, veut dire Brouiller une liqueur en l'agitant : et au sens figuré, causer du trouble dans l'ame, par la frayeur », Pel. (il rapproche ces deux mots du lat. *tribulare*); « *Strabuil*, *Strefil*, *Strafil*, agitation, Remuement, mouvement, tel que celui de l'eau portée dans un vaisseau Large » ; « *Strabuilli*, *strabuilla*, agiter l'eau, brouiller une liqueur en l'agitant » ; « *Stribouilla*, *Strabouilla*, agiter en l'eau ce que l'on y trempe, comme pour le laver » ; *Strufuilla* v : *Strabuilla*, Brouiller une liqueur en l'agitant et au sens figuré causer du trouble dans l'ame par la frayeur » ; *strafil*, *stravil* m., *-uz* adj., *-a* v. a., « quelques-uns prononcent *strufula* » Gon., « on dit aussi *straboula*, en Cornouaille » H. V., *stravilla* troubler (l'eau), *Barz. Br.* 62, *stravillet* troublez (l'eau ; le cœur) Luzel, *Bepred Breizad* 30, 32; *strafill*, *strabill*, *stravill* m. émoi. trouble, émotion, *strafilla* v. a. et n. troubler (l'eau); émouvoir, s'émouvoir, *strabilla*, *strufuilla* id. Trd, à Beuzec-Cap-Sizun *strafilh* s., *-a* v., Francès ; *stribouilla* v. a. agiter un objet dans l'eau Trd, troubler l'eau, agiter un liquide du R. (qui compare le v. fr. *tribouiller*); van. de Groix *stribouilh* orage, tourmente. Cf. *Gloss.* 661, 662. V. Henry rapporte le radical roman *estrebil-*, *estourbeil-*, etc. au lat. *exturbare*, *turba*, tumulte, *turbo* « tourbillon ». Certaines formes du breton rappellent aussi : wallon *trefilé* tressaillir, éprouver une agitation vive et passagère, Remacle ; bourguignon *trebillai*, *trepillai* se trémousser, tourner sur soi-même, Mignard ; etc.

L'angl. *turmoil* tumulte, labeur, paraît différent, cf. Skeat.

47. Il en est de même du bret. « *turmud* s. m. pl. *turmudou* mouvement, remuement, fermentation dans les esprits,

recherche » ; « bruit de choses remuées, bouleversées sans dessus-dessous par une recherche... d'un objet qu'on ne trouve pas, *enn he zurmud* dans ses recherches bruyantes Combeau (traduct. de Lachambaudie) » ; « *turmuda* v. a. et n. mouvoir, remuer, être en fermentation, trouble, rechercher » Mil. ms. ; *Nouéanz ar Gribel a rédaz d'ann turmud* Comb. VII, 13 = (le combat se maintint...) « La gent qui porte crête au spectacle accourut » ; *War Grec'h Himet, pélec'h é c'houiljont gant turmud Ann holl boed maid* (au mont Hymette, où elles cherchèrent avec empressement toute la bonne nourriture) IX, 12. Cf. plutôt v. fr. *tresmuete*, f. tremblement, *tresmuter* répandre l'effroi.

48. La lecture *hoiry* (et non *hery*) justifie l'explication par le bret. *hoary* jeu. Voir § 76.

Mes conjectures relatives à *serche*, *aue* et *doe iaure* sont aussi confirmées.

49. « *Vne* pomme » est bien, dans le texte primitif, une erreur pour *vng*.

Il en est de même de *Tandoue* pour *Trandoue* ; *daille* pour *dalle* ; *yuissant* pour *puissant* ; *pourpine* pour *poupine* (poupée); *saulnement* pour *sauluement* (salut).

50. Il n'y avait pas de raison semblable pour écarter les formes *lasne* âne ; *lalaine* haleine, qui proviennent de l'agglutination de l'article ; cf. *Rev. Celt.*, XV, 354, 358 ; XVI, 230, 233 ; *L'épenthèse des liquides* § 65, etc.

51. « Quil est daise » et « il est daille », « il est dalle » (il est allé) nous montrent l'addition d'un *d-*. Pour le premier de ces mots, il s'agit sans doute d'une extension abusive de l'expression *d'aise*, comme dans Molière, Don Juan, II, 1 : « il a du d'or à son habit tout depis le haut jusqu'en bas ». Cf. *Gloss.* 145, 333.

52. Dans *lanchiuin*, *gebeciere* (et non *l'Achevin*, *gibecière*) nous avons de nouveaux exemples d'assimilation vocalique, cf. § 20. On trouve en bret. moy. *gibicer* (variante plus récente *gibecer*) bourse ou poche ; mod. *gibicerenn* pl. *ou* gibecière Gr.

53. Il est probable que la déformation de *bara* pain en *barat* a été suggérée par le fr. *barat* tromperie.

V

54. C'est la Bibliothèque de l'Arsenal qui possède, coté Rés. B. L. 7996, le livre intitulé « Vievx Noels | composez par M. | Lavrens Rovx en son | viuant Organiste de la | Trinitè Dangers. | » (Angers, 1582). Voici la première de ces pièces : pour faciliter les renvois, je numérote les couplets.

Sur Ho briere ho bo*n* iour guillot
He nous ny beuro*n*s plus de priere.
Noel en breton bretonnant quia-
prent a parler le francois.

I. DE matheol, meeff deoch
Doe so*n*t venu en vn crache
Chantez en noel gueneoch
Noel.
Ie son leue vn ioly net
Et son appelle Tyuonnet
Lieue ta corps
Entrons dehors
Jen auré merueilleux courage
Jamais en ma lict ie ne dors
De Matheol. etc.

II. Un lange ont parlé bon kalec
Leuez vous en bourton dilec
Voyez la filz
De Dieu prefix
En Bethleem mis contre vn vache
Trop plus pourem*e*nt quen vn poch
De Matheol. etc.

III. Tafltresle tregus treuelek
Le guhiec et le gouruinek
Joyeusement
Poupinament

Bateau thibaut a coquet rache
E seront de brid de kic mok
De Matheol. etc.

IV. Je son venu de morbihan
Deca dela Hierusalem
En vn vieu porch
Comment vn vn roch
Est mis doe qui tant est sage
Entre vn lasne et vn vieu garoch
De matheol. etc.

V. De Klahes de Lanterneau.
En sont venuz vn grant monceau
Et de Morlais
Tant clers que lays
Qui en feront vn beau potage
Plus millour que nen sont riffors
De matheol. etc.

VI. De lauau donges et rezay
Aussi du gros rat de nozay
Sont venu ly
Saulteur ioly
Que tu voyrras de la grenarche
Tant sont bien tremousse sa corps
De matheol.

VII. Au doe qui seront tant beau
Jauray faict vn ioly chappeau
Et vn sainctur
Qui ne sont dur
Jen voyré bien a sa visache
Que ien seron de sa records
De matheol. etc.

VIII. Neppes pour faire vn beau hoiri
Je son dance la trihory
Tant frisquement
Galantement
Jen feré vn tour de couraige
Et mettre mon jamb a ma col
De Mateol. etc.

IX. Jauron dict au vergen mary
Jamais vous nen serez mary
Sour labourton
Qui sont tant bon
Il men aura dict quil luy fache
Que ie nen seron de son fors
De Matheol. etc.

X. Trois grans autrouz tous velluz dor
En ont apporté grant tresor
Et ont donné
Un hacquene
Jamais nen sera plus beau gage
Plus meillour pour entrez dehors
De Matheol. etc.

XI. Prions doe le Roy tyuin
Quil en fera croistre la vin
A lentre guyer
Et Lrymper
Ou sont la chappons cornouache
Qui est vn viande bien mol
De Matheol. etc.
Amen. Noel

55. Chaque couplet comprend 6 vers : 8 syll., 8 s., rimant ensemble; 4 s., 4 s., rim. ensemble ; 8 s., 8 s., sur deux rimes différentes, qui correspondent à celles du refrain. Toutes les rimes sont masculines, sauf l'avant-dernière, qui est la seconde du refrain.

Les vers qui indiquent l'air sont donc un commencement de refrain; il faut sans doute lire *biere* à la fin.

56. On ne peut plus hésiter sur la scansion du refrain breton : les vers sont de 8 syll., il faut prononcer *de-och, do-e, guene-och.*

Le sens est : « *Bonjour à vous tous, je bois à vous ! Dieu* est venu en une crèche; chantons (?) *le noël avec vous.*

Depuis que ce fragment a été étudié § 29. on a trouvé une

autre preuve de la prononciation ancienne *de* dans *demat* bonjour ; voir *Rev. Celt.*, XXXII, 2, 4, 285.

La diérèse n'était pas commune dans ces finales en *-eoch* ; je n'en ai cité qu'un exemple pour *deoch*, J. 45. Mais le fait était rare aussi pour *doe*, *doue* ce qui n'empêche pas qu'il faut l'admettre dans l'autre Noël, cf. § 2 ; nous le retrouvons dans celui-ci (strophes IV, v. 5 ; VII, 1 ; XI, 1). C'est un indice de prononciation léonaise ; cf. *Le mot dieu en bret.* § 5.

57. La strophe I peut s'expliquer : « Je me suis levé une belle nuit et j'ai appelé Tyvonnet : Lève ton corps,... jamais en mon lit je ne dormirai ».

Pour l'emploi de *son(t)* à toutes les personnes, comme en bret. *so*, cf. § 22, 30.

Au vers suivant, il y a aussi confusion des deux auxiliaires « être » et « avoir ».

58. Pour *vng... net*, cf. ta corps, v. 3 ; ma lit 6 ; la filz II, 3, vn vache 5 ; sa corps VI, 6 ; vn sainctur VII, 3, sa visache 5 ; la trihory VIII, 2, mon jamb, ma col 6 ; au vergen IX, 1 ; un hacquene V, 4 ; la vin XI, 2, vn viande 6 ; voir § 11, 22.

59. *Tyuonnet* est un des traits particuliers par lesquels ce Noël se rapproche du précédent ; de même *crache*, *la chappons cornouache*.

On peut en dire autant de l'expression *entrons dehors* I, 4, cf. X, 6, voir § 15. Le Breton n'ayant pas dans sa langue de verbe simple pour signifier « sortir », pouvait être tenté d'abuser en français d'équivalents comme « aller dehors ». C'est ainsi qu'on prête aux Anglais, pour leur *sit down*, la traduction « asseyez-vous par terre » !

60. « Jamais... ie ne dors » est ici un bretonisme : c'est le *byzvyquen ne cousquaff* jamais (plus) je ne dormirai, que Pel. a cité en l'interprétant d'une façon trop française, ce qui a amené chez Théophile Gautier la citation encore plus décevante d'un « ancien proverbe breton » fantastique (voir *Mélusine* XI, 356). Le sens de notre Noël est exactement celui du vers moderne' *Vid ë noz 'n em gwele ne gouskañ*, *Mél.* III, 208 ; cf. *Rev. Celt.*, IX, 380, 381 ; XIV, 220.

61. La rime de *courage* avec *crache* s'appuie sur une variante bretonisée *courache*, cf. § 19 ; de même pour *couraige* VIII, *sage* IV, *potage* V, *gage* X ; la str. VII met franchement *visache*.

62. On pourrait regarder la finale suivante en *ors* comme s'accordant avec celles des v. 3 et 4. Mais le rapport régulier des rimes s'y oppose ; ceci est encore plus vrai à la str. X, où *-or* est moins près de la dernière syllabe *-ors*. Les str. V, VI, VII, IX, ont également *-ors* pour répondre au bret. *-och*. Est-ce par hasard qu'il y a toujours *-ors* et non *-or ?* ou bien y avait-il, dans *-ors*, un renforcement de la consonne, rendant moins sensible la différence de la spirante gutturale bretonne ? Sur les diverses rencontres entre ces deux sons, on peut voir *L'épenthèse des liquides*, § 18.

63. A la IIe str., je traduirais : « Un ange a parlé bon *français* : Levez-vous, Bretons, de là ». Pour *lange*, cf. *lasne* IV, 6 ; voir § 47.

La méprise sur *ont* revient à celle sur *sont*, § 57.

Kalec est pour *gallec* français, langage que l'ange n'écorche pas comme les pauvres gens à qui il s'adresse.

64. Je suppose qu'il faut construire : « Levez-vous-en, Bretons, de là ». *Bourton*, qui se retrouve IX, 3, doit venir d'une forme vulgaire *berton*, avec accommodation vocalique ; cf. *quarturun*, *cartouronn*, van. *carteron* quarteron, quart, etc. *Gloss.* 522 ; anc. fr. *pepon* et *poupon* melon (voir § 73) ; dans l'Oise *moulon* = melon (Rolland, *Flore popul.*, VI, 37, 38).

Pour l'emploi de *prefix*, cf., dans l'édition gothique des « Noelz nouueaulx » Ars. Rés. BL 8013, feuille Bv, v° : « Sainct Jehan... | Nous demonstre vn mistere | Cest que dun filz Par poinct prefix | La vierge sera mere. »

65. Le sens du v. 6 est peut-être « (mis) très pauvrement, comme dans une poche, en un sac » ; bret. *poch* d'ou *poc'han* plongeon (oiseau au bec en forme de poche), *Gloss.* 501. On le retrouve IV, 3, mal écrit *porch*.

66. La str. III commence par un mot énigmatique *Tafltresle*,

qui doit être corrompu. Peut-être la finale *le* est-elle à joindre à *tregus* : cf. *Trégos*, fontaine, *Les Trégos* lieu dit, Quilgars, *Dict. topographique... de la Loire-Inférieure.*

Le même document permet d'expliquer les trois noms suivants : *treuelec* = *Trévelec*, métairie, ancienne seigneurie; *île Trévelec*, ancien nom de l'île Héret, îlot en Loire ; *Le guhiec* = *Le Guiheu*, lieu dit; *le gouruinek* = *Gourvinec* en 1417, auj. *Gourvinais*, saline.

Ces mots paraissent être ici des noms d'hommes.

Poupinament peut être une bretonisation de *poupinement* mignonnement, cf. les adverbes en *-amant*, *Gloss.* 395, 396.

Le v. 5 semble parler d'une traversée par le bateau de Thibaut, qui était bien chargé (*coquet* bateau, canot, La Curne de Sainte-Pal. ; *rase*, *rache*, *rase*, mesure, rase, mesure... remplie de manière que le contenu ne dépasse pas les bords, God.).

Le dernier vers semble être pour « Et feront *debrit* de *Kic moch* » (litt. *mangez* de *lard*), cf. le gallo enfantin « il a fait *cahett* de bragotte » *Rev. Celt.*, V, 219, 220 ; *Notes d'étym.* n° 105, § 1. Le texte est trop peu sûr pour appuyer solidement un infinitif *dribit* manger, *Rev. Celt.*, XXXII, 2, 3, 287.

On peut remarquer, à ce propos, que les infinitifs français sont souvent écrits en *-ez* dans ces textes, ce qui peut se rapporter à un défaut de la prononciation des Bretons francisants.

67. Notons, str. IV, la mention de *morbihan* (= petite mer). Cf. Rose Dzweig, *nict. topogr. ...du M.* : « *Morbihan* (*Le*), golfe ou baie, dit en partie *Rivière de Vannes*... Ce golfe a donné son nom » au département. « Jusqu'au XVIIe siècle, la baie du Morbihan s'est appelée *le port* ou *havre de Morbihan* ».

La rime de *morbihan* à *Hierusalem* indique pour les deux mots une prononciation nasale. Dans *La Bible des Novels noveaux... A Angers*, Bibl. Ars. BL 7988, on trouve *Bethleam* rimant à *encens* ; dans les *Noelz nouueaulx*, Ars. BL 8013, f° XCVIII, *Bethleem* à « souffrit *aham* » et *Adam* ; f° XXXI, à *innocens* (f° XI à *bien*).

68. Aux vers suivants, *porch* est à corriger en *poch*, et l'un des *vn* à supprimer. Faut-il prendre *poch* et *roch* pour les mots

franç. *poche* et *roche*, rendus masculins et privés d'*e* par bretonisme ? C'est peu probable, car le second fait est rare dans cette pièce (*vn sainctur*, VII, 3, cf. *mon caintur* § 22 ; *mon jamb* VIII, 6 ; *un hacquene* X, 4) et, d'autre part, les rimes en *och* breton n'y manquent pas. Je comprendrais : « dans un vieux sac (un maillot, dur) comme une roche, est mis Dieu ».

Comment pour *comme* est une inexactitude voulue, cf. dans l'autre Noël « Giray comment vng vache ».

69. *Garoch*, d'après le contexte désigne un bœuf. La rime oblige à y voir un mot breton, mais il peut être simplement bretonisé, d'après le rapport de *roche* à *roc'h*. On trouve la forme française dans les *Noelz nouueaulx* (8013), f° LXXV : « Noel nouueau sur la chanson Dou venez vous madame lucette.

Or vous tremoussez pasteurs de Judee
. . . Un ioly muset yn oyseau en broche
Et puis quen ay faict de ma grand garoche
[yn fermage a lenfant »

C'est-à-dire : « [du lait] de ma grande vache bigarrée, un fromage ». C'est un dérivé du mot que M. Dottin explique ainsi, *Gloss... du Bas-Maine* : « *gār*, bigarré, de couleur blanche et noire, ou rouge et blanche, etc. Nos paysans désignent sous ce nom leurs bœufs ou leurs vaches qui ont la robe bigarrée ». En Haute-Bretagne, si le bœuf est de deux couleurs, on l'appelle *Gâre*, Sébillot *Trad. et superst.* I, 21, 24, 25. Cf. *gariche* f. limaçon de petite espèce dont la coquille est bigarrée ; *garichon* s. et adj. agneau tacheté de noir et de blanc, Jaubert, *Gloss. du Centre de la France*. *Garoch* est formé comme *bardoche*. Sur *-c'h* en breton, cf. *Gloss.* 99.

70. Str. V, *Klahes* est nécessairement à corriger, puisqu'il doit faire 4 syllabes ; et il est très probable que la méprise a été amenée par le *K* barré, abréviation de *Ker*. Faut-il entendre *Kaer-gloaes* (1426), *Kerloes* (1433), auj. Kerloix en Lignol, Morbihan (*Chrest. Bret.* 206) ? La variante est peu probable en elle-même, et il est douteux que le mot ait jamais eu 4 syll.

Je crois donc préférable de regarder l'*l* comme provenant de la barre du K, et de lire K*er*ahes = Carhaix; cf. *Caerahes* (Cartul. de Quimperlé), *Kerahes* (Cart. de Quimper) Carhaix (Finistère); *Carahais* en 1533 Carhaix (Morbihan), *Chrest.* 186, 187. Il s'agit ici du Carhaix du Finistère. Bien que ce nom ne contînt pas originairement le mot *ker*, on l'y a mis souvent. cf. Loth, *Rev. Celt.*, XXIV, 290; on l'y a même mis en latin! Grég. donne « Carhaix, ville très ancienne, bâtie par la Princesse Ahés. *Kær-Ahés*. Et par corruption, *Car-aës*. (En latin. *Urb-æsia*.) Van. *Carhés* »; « Chemin d'Ahés, grand chemin pavé à trois rangs de pierres l'un sur l'autre, que la Princesse Ahés Fondatrice de . . . Kærahés, ou, Carhaix, fit faire depuis cette Ville, d'un côté, jusqu'à Nantes, de l'autre, jusqu'à Brest, et qui d'espace en espace, et en plusieurs endroits, retient encore ce nom. *Hend Ahés* ».

71. *Lanterneau* est une variante de *Landerneau*, qu'on trouve en moy. bret. Cf. *Rev. Celt.*, XXX, 124, 300. *T* et *d* alternent aussi dans « La ville de Lantreguer » en 1450, auj. *Landréger* Tréguier *Gloss.* 352, cf. *Rev. Celt.*, XXX, 303.

72. « Plus millour », « plus meillour » X, 6, est une incorrection naturelle, résultant de l'isolement de cet ancien comparatif. Cela ressemble au bret. *ken gwaz* = fr. « si pire », *Gloss.* 275, 276, etc., cf. *Rev. Celt.*, XXII, 371, 374,376.

73. *Riffors* pour raiffort ou « cranson de Bretagne », se retrouve dans les *Noels* de la Bibl. de Poitiers, f° XXV: « De saint Pierre des corps | y vindrent vn tres gra*n*d nombre, | Faisans presens de riffors, De poupons et de concombre ». Cela concorde avec la prononciation bretonne : Gr. a *riforzenn* pl. *riforz*; l'A. *rifordênn* f. pl *rifortt* m. raifort; *rifortt* pl. *-ordeu* m. rave; Chal. ms. *rifort* raifort; raves.

74. A la str. VI, *lauau* doit être Lavau (canton de Savenay); *donges* Donge, canton de Saint-Nazaire; *Rezay* Rézé (Loire-Inférieure); il est tentant d'identifier *nozay* au Nozay actuel du même département, mais l'emplacement de cette localité ne justifie pas l'expression de « gros rat » (ou raz, courant, cf. *Mélusine* XI, 343).

75. Je ne sais ce que signifie ici « la grenarche », qui peut être pour *grenache*, ou une bretonisation de *grenage*.

76. Str. VIII, *neppes* = nippés, bien mis ; « un beau hoiri », une belle fête, cf. 48.

77. «La trihory », voir § 2, 15, 58; *Rev. Celt.*, XXV, 276, 277. Cf. dans les *Noels* de la Bibl. de Poitiers, f° XCIII :

Baller dacord et ny faillez
Chascun face le ratery
Sans oublier le trihory.

Nous avons là un changement de genre inverse : Godefroy ne donne que *raterie* caprice, mauvaise volonté.

La syllabe *tri-* paraît souvent dans les mots de ce genre.

La *Bible des Noels nouueaux*, Nantes (Ars. Rés. 7986) a des pièces « sur le chant des *Triolets* »; sur le chant, Des *Tricotets* Nouveaux »; cf. dans des *Noelz noeuuaux*, f° CII, v° :

Alix, Marion Tisbee
Si dirent vne chanson
En dancant la tricotee
A la vezce et au bedon ».

D'après ce que nous avons vu § 45, on peut ajouter le v. fr. *triquedondaine*, baliverne, bagatelle, babiole ; bibelot ; femme galante ; peut-être aussi l'interjection bretonne négative *tricolor ! Rev. Celt.*, XIII, 354 (cf. l'emploi semblable du fr. *tarare !* et *tarare pon-pon !* (« *tarare pon pon* exprime le son de la trompette joint au bruit du tambour », Kastner cité par Tiersot 185, on connaît le tu-tu pan-pan de Daudet). Faut-il ajouter l'expression « c'est comme si vous chantiez » ?

M. Tiersot dit qu'au premier mai on célèbre, surtout dans la région est de la France, une sorte de fête de la jeunesse ; en Champagne et en Lorraine, la jeune fille qui porte la parole au nom des autres, ou entonne les couplets, est appelée la « reine », la « mariée », ou la *trimousette*, terme dérivé

d'un mot usité comme refrain dans la circonstance : *trimazô, trimâza, tri mâ ça, trimésa,* ou *trimouset* ; il est disposé à y voir une survivance celtique (p. 191, cf. 192, 360). C'est, malheureusement, difficile à prouver.

Tribori rappelle, d'autre part, dans la *Bible des Noels nouueaux* (Ars. 7986) : « Sur l'air gaillard des *Gribouris* ». Godefroy traduit *gribouri* « revenant, follet » ; Joubert « eumolpe de la vigne, sorte de petit charençon très redouté des vignerons » (Issoudun et Touraine). Cf. v. fr. *gripporie, griperie, griparie* « brigantin vénitien » ?

78. La rime du mot final *col*, comme celle de *mol* à la dernière strophe, doit se rapporter à l'hémistiche : De mathe*ol*...

Une variante accidentelle du même genre se montre au Noël précédent, voir § 2.

79. Str. IX, 3. *Sour labourton* = sur les Bretons, cf. § 64 ; pour la prononciation *sour*, voir *Gloss.* 636, 637.

80. Str. X, *autrouz*, pluriel français de *autrou* seigneur, cf. § 24. On mettrait ici en breton le singulier. Une francisation du même genre se lit sur la reliure de la traduction de l'*Imitation* par Troude et Milin : *Imitation J. Krist gant reflexionoux* (!).

81. Str. XI, *tyuin* pour *divin* rappelle les changements de *d* en *t* relevés § 26. Cf. aussi § 71 et 63.

Des alternances semblables ont lieu en breton, et ne sont qu'en partie imputables aux mutations initiales, cf. *Gloss.*, 677-680.

Au van. *lartik* un peu gras, *Rev. Celt.*, XXII, 388, on peut comparer en léon. *eur c'hanfartik, téchet da hémolc'hi* « un fanfaron, amateur de la chasse » Comb. VII, 2 (*eur c'hanfard*, XII, 9).

82. *A lentre guyer Et Lrymper* sont à corriger « A Lentreguyer Et à Quimper ». Cf. § 71.

VI

83. Dans son article *La poésie bretonne sous Anne de Bretagne* (voir § 1), H. de la Villemarqué a cru pouvoir identifier

plusieurs des personnages qui figurent dans le premier de ces Noëls : « Tyvonnet... doit être un des deux Ivon... attachés à la maison d'Anne de Bretagne en qualité de ménestrels; Hervé est certainement... le poëte du même nom au gaged e la reine » (p. 27, 28, cf. 15, 16).

Il suppose qu'ils pouvaient être auteurs des *Nouelou* bretons ; maître Mitou, voyant en eux des rivaux, aurait voulu les ridiculiser en leur en attribuant un grotesque en breton-français.

Nous avons vu que l'autre Noël du même genre, par Laurent Roux, contient aussi le prénom *Tyuonnet*. Mais il présente (str. III) d'autres noms, dont aucun ne concorde avec ceux des poètes et des joueurs d'instruments de la reine Anne.

84. Une autre coïncidence a donné lieu à des conclusions spécieuses.

H. Chardon, *Les Noëls de Jean Daniel dit Maître Mitou*, p. LXVI, avait parlé de noëls soi-disant en breton ou en écossais, tels que celui-ci :

Sur : *Il n'est plaisir, n'esbatement.*
« Chanty noel là hault *tristus*
Patris Jehan jobec vilhan ».

H. de la Villemarqué écrit à ce propos : « Un des autres ménestrels de la cour d'Anne de Bretagne, Jean Josse, a eu aussi certainement les honneurs de la parodie. Sous son nom breton de *Jehan Jobic vihan* (le petit Jean Josse), il figure dans les *Grans Noëls nouveaulz*... :

Chanty Noël là hault tristus
Patris Jehan Jobec vihan.

Pauvre petit père Jean Josse ! Ce n'est pas sans raison qu'on le dit triste et qu'il chante, dans le paradis, un noël sur l'air : *Il n'est plaisir n'esbatement...* »

Acceptant trop facilement ce point de vue, § 28, et *Gloss.* 9, 10, 343, j'ai cru que ce texte attestait en moyen breton

un **Jobic vihan* = « le petit Joseph » (et non « Josse », seul point que je n'aie plus à rectifier).

H. de la Villemarqué avait traduit « Josse » *Judok* au dict. de Gon., et *Job*, *Jobik* « Job », *Barz. Br.* 166 ; cf. *Jocz*, *Judocq* Gr., *Joz*, *Judok* J. Moal Josse ; *Josep*, dim. *josebic*, *job*, *jobic* Gr.. *Jozef* H. de la Vill., *Josef* L., *Jop*, *Jozon* T. C., *Joz* C., dim. *Jopik* Joseph, *Jozefa*, *Jef*, *Chef*, dim. *Chefik* Josèphe, *Josefin*, *Fin*, dim. *Finik*, J. Moal. On voit que ce dernier admet, pour *Joz*, les deux sens « Joseph » et « Josse ». On dit en van. *Jojeb*. *Job*, dim. *Jobig* Joseph, *Jozefin*, Joséphine, près de Pontivy *Jorefin*, *Notes d'étym.*. 125, § 5. *Jeff*, *Jeffik* sont traduits « Jeff », « Jeffik », *Barz. Br.* 391, 392; je m'étais figuré que c'était une réduction de « Geneviève », cf. l'*Hermine* de 1896, p. 208; mais ce dernier nom est en bret. moy. *Geneuef*, *Genouefa*, *Genouefe*, cf. *Gloss.* 256; mod. *Genovefa*, dim. *Genovefaïcq*, *Nofaïcq*, *Faïcq* « Petite Geneviéve, ou viéve, ou Javote » Gr., *Jenovéfa*, dim. *Faik* (2 s.) de la Vill., *Jenovefa* ; *Vef* C., J. Moal; *Jenovefa Barz. Br.* 268, etc. Sur *Iudoc*, voir *Rev. Celt.*, XI, 137, 145, 491 ; XXIX, 307, 310; XXX, 402.

Dans le passage fâcheusement équivoque de Chardon, il est question d'écossais, et non de breton.

85. Le recueil qu'il cite fait partie du vol. qui se trouve Bibl. Nat. Rés. Y^e^ 2684 et est intitulé « les gras Noelz nouueaulx... En francoys, en poiteuin Et en Escossois ».

La pièce commence ainsi, f° 22 v :

Noel en escossois
Sur il nest plaisir nesbatement
Que de la guerre frequenter.

Chanty noel la hault tristus
patris iohan iobec vilhan
    Ly filz bigot domons lasus
ylaty iorans amen
En vng ligon bien mal coutry
Ne laty pas vy mon amy
Got tocry bin tost la vitry.

Une variante se trouve dans le second recueil compris dans le même volume, f. 77 v° :

Nouel enescossoys
Sus vray dieu damour confortez moy
Ou il nest plaisir nesbatement
Que de la guerre frequenter
Chanty nouel bin hault tristous
Patris iohan ioc beec vilhan
Le filz bigot do monst la sus
Y la ty ne iazons amen
En vng petit vil bethleem
En vng logon bin mal courty
Ne haty pas vy mesmain
Bot io cry bin to la vitry.

C'est un jargon qui n'a rien de celtique; il intéresse la question des textes franco-bretons au même titre seulement que les autres documents franco-anglais, parce que tout étranger est exposé à faire des bévues du même genre dans une langue qu'il connaît médiocrement ; cf. § 22.

Contentons-nous d'observer que *tristus*, *tristous* est pour « tretous, tous »; *Patris* doit être « Patrice », *iohan* Jean, *vilhan* Guillaume ; *iobec* ou *ioc beec* est quelque autre prénom plus ou moins estropié.

Le reste du Noël n'a, non plus, rien de spécialement breton. Les mots étrangers qu'on y voit, en petit nombre, sont anglais.

VII

86. *Le privilége aux Bretons,* étudié § 16-27, contient l'expression « cousin *gervès* » (au plur.) pour « cousin germain » (qui s'y trouve aussi, str. 139) ; M. E. Philipot, *Rev. des études rabelaisiennes* x, 233, 234, cite d'autres exemples de « cousin *gervais* », et se demande si c'est une déformation plus spécialement bretonne.

Tout ce qu'on peut constater, c'est que les Bretons avaient une raison particulière de faire cette méprise. Elle semble

avoir pour point de départ la substitution plaisante du prénom *Gervais* à *Germain* pour *germain*; la déformation facétieuse de *estomac* en *estomjac*, d'après *Jacques*, en haut breton, vient d'encore plus loin, car on a eu des occasions de dire naturellement « mon cousin Gervais ». A cette série : « mon cousin germain (Germain, Gervais), gervais », s'ajoutait en breton un autre terme : *ma chenderu germen* avait pour synonyme *ma chenderu compoes*, *compes* (on ne trouve alors que *compoes*, et la variante *compos*, en ce sens ; mod. *compès*, van. *campoes* Gr., *candérhuë-gérmin*, *candérhuë-campouiss* l'A.), mots concordant ou rimant avec *Germen* et *Geruoes*, *Gerues*, *Geruais* (mod. *Germèn* Germain, *Germena*, Germaine Gr., *Jermen*, *Jermin*, f. *Jermana*, *Jermina*. J Moal; *Gelvès* dim. *Gelvesicq* Gervais Gr., *Jelvez*, *Chelvez* J. Moal.

87. Les passages de *Maistre Pathelin* étudiés § 30-33 ont été étudiés de nouveau dans *Les jargons de la farce de Pathelin*, par L.-E. Chevaldin, Paris 1903, p. 79-124. Le consciencieux auteur de ce livre a mis tant de patiente érudition à examiner la question sous toutes ses faces, qu'il reste, après plus de dix ans, bien peu à ajouter.

En 1904, la Société des anciens textes français a publié *Maistre Pierre Pathelin hystorié*, reproduction en fac-similé de l'édition imprimée vers 1500 par Marion de Malaunoy, veuve de Pierre Le Caron. Voici le texte de cette édition.

Pathelin

Sont il vng asne que iorre braire
alast alast cousin a moy
Ilz le seront en grant esmoy
Le iour quant ne te verre
Il couuient que ie te herre
Car tu mas fait grant trichery
Ton fait il sont tout trompery
Ha oul danda oul en rauezeie
Corfha en oueuf

Guillemette

Dieu vous yst

PATHELIN

Huis ozbez ou dronc nos badou
Digaut au tan en hol madou
Empe dif dich guicebnuan
Quez queuient ob dre douchaman
Men ezachabt hozbouzelou
Eny obet grande canou
Maz rechet crux dan hol con
So oloz merueil grant macon
Aluzen archer epysy
Har cals amour ha courteisy

Voici la restitution qui me semble la plus probable, avec accents et ponctuation.

Sont il vng asne que i' orré braire ?
Alast ! alast ! cousin a moy,
Ilz le seront, en grant esmoy,
Le iour quant [ie] ne te verré.
5. Il conuient que ie te herré,
Car tu m'as fait grant trichery :
Ton fait il sont tout trompery.
Ha ioul dan diaoul rauezi
Corf hac eneuf ! — Dieu vous aï !
10. — Hui roz bezo drouc nos, badou
Digant an tan en hoz madou !
Empedif dich guitebunan,
Quez quement ol dre douch aman,
Men ez cachet hoz bouzelou
15. En vn ober gront ha cauou,
Maz rehet truez dan hol con
So ol oz meruell gant nafon.
Alusen archet he pizy
Ha cals amour ha courtesy.

Les interprétations proposées § 30, 31, restent valables dans leur ensemble.

88. Au v. 8 *ioul* n'a qu'une syllabe dans *ha (i)oul*, comme dans *a youll mat* de bon gré, J 153 b.

Tous les textes du moy. breton que l'on connaissait font *diaoul* de 2 syll. ; le *Mirouer* nous a appris une variante qui montre, non la synérèse, mais au contraire une dérièse nouvelle, *di-a-oül* (voir ma note au v. 687). Il n'a aussi que le pluriel en *ou*. La forme *diaulyen* Gr. n'est appuyée ni sur le gallois, ni même sur le vannetais.

Je crois donc que *en* est en trop, et provient du vers suivant (c'est le contraire de ce qui est arrivé pour *ie*, au v. 4). Le v. 5 du ms. Bigot (Chevaldin, p. 92) :

en art en dehas en aualen

a aussi une syll. en trop, sans doute un des *en*.

89. Au v. 10, *bezou* n'est plus si improbable, cf. *Rev. Celt.*, XXXIV, 246, 248; XXXV, 129 ; cependant on peut maintenir la variante unique *-o*.

Nafon, v. 17, semble un mélange de *naffn*, et *naon*, qui n'ont ailleurs qu'une syll., comme *naoun* M 2272. Cf. Pedersen, *Vgl. Gr.* I, 61, 62. Peut-être aussi y a-t-il eu imitation analogique du double *anaffon* et *anaon* âmes (ce dernier se lit D 119, ou *-na-* rime à *-man*, lisez *-ma*). Une alternance du même genre se montre dans *chaffn* hardiment, et *aon*, *aoun* peur (*auon*, en prose, peut être une faute). *Gloss.* 32.

90. La première phrase du texte bizarre étudié § 35 est : « Constant mon ami prie li à manger son *leyn en hoas pouren en anduil trullien en silsiguen or an glaou* ». M. Loth comprend : « Constant mon ami, prie-le à manger son *diner demain des tranches d'andouilles, des haillons* (morceaux) *de saucisse sur le charbon* » Il ajoute cette note à *demain* : « Ou *encore*» ; à *tranches :* « *Pourren* est employé à contresens ». Il pense que cela « met en scène un maître sachant très peu le breton, employant certains mots de la façon la plus impropre, affublant les autres de terminaisons fantaisistes, et un valet ne sachant que quelques mots de français ».

Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'un valet; ni qu'il y ait seulement deux personnages.

91. Le mot *leyn* est écrit en moy. bret. *leiff* « disner, l. prandium », et *lein*, *Gloss.* 361. Henry donne à tort *leynff*, c'est une variante fautive du verbe *leiffaff* (et *leiniaff*), écrit *leyfiaf* J 227 b, elle a deux syll. et doit probablement se lire *leyn*[*a*]*ff*. Maun. a *lein* et le verbe *leina* dîner; Grég. *lein* p. *ou*, van. *leign*, *lein* p. *eü* « dîné, le repas du midy », f. : *ul lein vad* un bon dîné, etc., bas Léon *farda lein* préparer le dîné, avec sur l'*n* un trait d'abréviation, pour *leinn*, distinct de l'accent circonflexe qui indique la nasalisation; *leina*, van. *leigneiñ*, *leyneiñ* dîner; Pel. « *Lein*, Repas de midi, le dîner. *Deomp d'al lein*, allons au dîner. *Leina* dîner » ; R[el] ms. « *Leïn*, Repas de midi Le diner *Deomp da lein*, allons au diner. *Leina*, Diner. *Leïn* en leon Est le repas du matin avant daller a Louvrage et *meren* Le repas de midi » ; « *meren*, *mern*, repas de bouillie vel etc que lon fait a midi *merenna* » (non traduit) « *meren-vian* petit repas ou collation de pain, de beure, ou de lait que lon fait entre midi et le souper cest vulgairement Le goûter. *dibri meren vian* Collationner prendre ce petit repas, gouter » (Pel., au contraire : « *Mérenn*, et en Cornwaille *Mern*, petit repas, ou collation que l'on fait entre le dîner et le souper : c'est vulgairement le Goûter. *Mérenna*, goûter, collationner, prendre ce petit repas); Gon. *lein* f. pl. *ou* dîné, « repas qui se fait ordinairement à midi; *goudé lein* après dîner; *leina* v.; H. de la V. remarque qu'en Haute-Cornouaille *lein* est le déjeuner, *leina* déjeuner; et qu'en Cornouaille, en général, le dîner s'appelle *méren*.

Troude fait *lein* m., et cite R[el] ms. (« un vieux manuscrit de 1700 environ »), en ajoutant : « Je ne connais à *lein* que le sens de repas vers le milieu du jour, ainsi que cela se pratique chez les campagnards et les ouvriers. » Mil. ms. porte : « *Lein* au H. Léon, repas de midi, *gortozen* collation à 10 heures du matin dans les longs jours et *meren* ou *mern*, autre collation à 3 h. après midi. Dans le bas-Léon, *méren* repas de midi les jours ouvrables, *lein* le dimanche, *méren vihan* répond au *méren* du haut Léon. *Lein ar veleien*, le dîner des prêtres, la part réservée aux prêtres pour leur dîner dans les repas de noces. Ce dîner rappelle le *pastus nuptialis*, le *past nuptial*, droit de repas dû aux recteurs par les nouveaux mariés, au moyen âge (voir d). Lobin, gloss. »

A Ouessant, *lein* désigne le déjeuner du matin, sur la semaine ; « le dimanche et les jours de gala, c'est le repas de midi » ; le verbe est *leigna* D. Malgorn, *Ann. de Bret.* XXV, 392.

En van., Chal. ms. a « Disner *leiniein*, *debrein e lein*, en quelques lieux *merennein*, en d'autres *merennein* se dit pour la collation de l'apres disner... p. *leignet* disné » ; l'A. *leign* f. pl. *eu* dîné, *leignein* dîner, *leignour* pl. *-guerion* dîneur. On lit *ur leign vras* un grand repas *Hist. sant.* 65, *laigneu* déjeuners *Est* 60.

En haut Trég. *lein* f. est le déjeuner ; on ne met pas l'article. De là *hadlein* second déjeuner ; les verbes sont *leinañ*, *hadleinañ*. Les autres repas sont : *mern* dîner, *hadvern* second dîner, *koañn* souper, *kadkoañn* second souper, quelquefois il y a encore *hadhadkoañn* troisième souper. Cf. *Rev. Celt.*, IV, 156 ; *Mélusine* IX, 262.

Des deux formes *leiff* et *lein*, la première est la plus ancienne; cf. *Rev. Celt.* XXXII, 283. Le cornique a *li*, *ly*, déjeuner, que R. Williams compare au gall. *llith* appât. Pel. rapporte *lein* à *leun* plein ; Henry pense au grec λαιμός gorge, λιμός faim, du R. à « λείκάσω », puis « λειχοσω goûter » !

92. *Merenn* est traduit « ression, l. merenda » dans C*a*, qui ne donne pas d'expression bretonne pour « merendare, g. ressionner, mengier a heure de nonne ». C*b* porte : *merenn* « g. ressie » ; et pour le verbe « g. ressier b. *dibry merenn* ». Le verbe dérivé existait pourtant. « Un vieux Dictionnaire », dit Pel., « porte *Mêrennaff* rationner. On sçait que les paysans en plusieurs provinces de France disent *Rationner* et *ration*, au sens de *collation* ou *Goûter*. » Et il cite s. v. *gargaden*, un passage des *Amourettes du vieillard*, où celui-ci « disoit à son valet : *Va list d'a cranchat* ; *rac hem gargaden eux greun pe reunen goude merenna*. Laisse-moi cracher : car j'ai dans le gosier graine ou crin après gouter (ou collation) ». Ce passage comprend deux vers de 10 syll., où la finale du premier devient la rime intérieure de l'autre, comme dans ceux-ci (cités v. *drouin*) :

Ead he va droû*in*, chetu me d*in-et*.
Ne m'eux n*a* b*a*-gu*et*, yalc'h na boug*ed*-enn.

Cf. *L'ancien vers bret.* 33 ; *Rev. Celt.*, XIX, 326 ; *Gloss.* 72.

A Ouessant, on dit *mern* un dîner, *merenna* dîner, D. Malg. Cf. *Rev. Celt.*, I, 98 ; III, 55 ; IV, 465 ; XXVI, 70.

Grég. donne « Gouté, le repas qu'on fait entre le dîner et le souper, la collation. *Merenn.* p. *merennou*, *merenn vihan.* p. *merennou vihan gortozenn.* p. *gortozennou.* (Ce dernier mot n'est usité, à ma connaissance, qu'en Cornoüaille ; les Leonnois le disent quelquefois en riant.) » ; « prendre le goûté, faire la collation » *merenna*, *merenni* ; « collation » *merenn*, *merenn vihan*, corn. *gortozenn* « id est, attente du souper.) en quelques endroits : *qavalenn* » p. *ou* ; van. *mereen*, *mireen* pl. *ëu* ; « collationner » *merenni*, ...*dibri cavalenn*, van. *merenneiñ*, *mirenneiñ* ; Gon. *méren*, *mern* f., p. *mérennou* goûter, collation ; « en Cornouaille, on dit *gortozen*, dans le même sens, et *méren*, pour dîner » H. de V. ; *mérenna* goûter (en Corn. dîner, H. de la V.).

93. Après « son leyn » vient *en hoas*, sans doute pour *an hoaz* demain. L'*e* aura remplacé *a* par l'influence des autres syllabes *en* ; la notation *s* pour *z* dur se retrouve plus bas, dans *ques*.

94. En traduisant *pouren* (ou *pourren*, d'après la note) par « tranches », M. Loth devait penser à *pourc'hen* mèche, cf. *Gloss.* 509 ; *Rev. Celt.*, XXVI, 81. Il est plus probable qu'il s'agit de porreau ; cf. « ie mangerois tout mon saoul... de ces belles Andouilles, avec de la porree » Noël du Fail, voir *Rev. Celt.* XXV, 419 ; XXVI, 65. *Pouren en anduil* serait « de la porrée (du poireau) dans des andouilles ». Grég. donne *pourenn* p. *pour* porreau ; *pourennoü* certains porreaux ; *pourecg* pl. *-egou* lieu planté de porreaux ; l'A. *pourrênn* f. pl. *eu* porreau ou poireau, *pourre* m. « du porreau, le porreau, des porreaux ».

Grég. a *andüilhenn*, andouille p. *anduilh*, *andüilhennou* ; l'A. *andouillenn* f. p. *eu* ; cf. *Gloss.* 627.

95. *Trullien en silsiguen* n'est pas littéralement « des haillons de saucisse » mais, je crois, « le lopin d'une saucisse », « un lopin de saucisse », avec *en* pour *un*, *on*, cf. *Rev. Celt.*, XXXII, 288, 289.

Que *trullien* soit le mot propre, je me garderai de l'affirmer ; cf. *Gloss.* 198, 199. Mais il ne manque pas d'expressions qui, comme en franç. *lambeau*, peuvent rendre à la fois les deux idées ; peut-être, sans la suggestion de la finale d'*anduil*, l'auteur eût-il choisi de préférence un mot de forme voisine, que Grég. écrit *drailhenn* p. *ou*, van. *drailheen* p. *drailhenneu*, *drailhaich* « lambeau, morceau d'étoffe déchirée, ou vieille », et qu'il emploie aussi dans *un drailhen qicq* « un morceau de viande ». Cf. *L'épenthèse des liquides*, § 39, 40.

Il peut y avoir une intention plaisante dans la répétition de la syllabe *en*, qui en deux cas serait une prononciation négligente de *an* et *un*.

96. Le 2e passage est : « — Monsieur de Castelbrest, je n'antans poinct vostre langaige de Castelbrest. *Hoguen* a petit en petit *me desco muy* grant chose *a gallec mar choma pell gueneoch* ». M. Loth explique : « mais *petit à petit* j'apprendrai davantage *grand'chose* de français, si je reste longtemps avec vous ».

On a vu, § 35, des exemples bretons semblables à « a petit en petit ». La mutation du premier terme s'y reproduit quelquefois irrégulièrement dans le second, par une sorte d'assimilation symétrique, et aussi sous l'influence de locutions voisines avec la préposition *da* : cf. *a neubeud-ê-neubeud*, *a nebeud-da-nebeud*, van. *a nebed-de-nebed* petit à petir, peu à peu ; *a vloazvez-ê-bloazvez*, *a vloavez-da-vloavez*, van. *a vlé-de-vlé* d'année en année ; *a zeiz-ê-deiz* de jour en jour, *azez da zez* (et *a zez da eguile*) de jour à autre ; *a guear-ê-kear*, *a guær-da-guær* de ville en ville Gr.

Grég. a, par ailleurs : *a damm-da-damm*, *tamm-ê-tamm* et *a damm-ê-damm* ; *pez da bez* et *a-bez-ê-bez*, *pez-ê-bez* pièce à pièce, par morceaux, par lambeaux ; *discoultret pez-ê-bez* émondé par le menu ; *a dy da dy* et *a dy-ê-dy* de maison en maison ; *pas ha pas* et *a bas-ê-bas* pas à pas (cf. *a bas a bas* id., *Avanturyou un den yaouanc* 14). On lit *a vrô é vrô* « de royaume en royaume », Comb, VII, 12. Cf. *Rev. Celt.*, XXII, 381-384 ; *Notes d'étym.*, 128, § 2.

97. On lit dans le dict. de Trévoux, v. *gars* : « *Gars* en *gars* se

dit en Bretagne parmi le peuple, pour dire un excellent garçon, comme on dit vin en vin et bœuf en bœuf, pour du vin et du bœuf excellent. Cette expression est propre de la Bretagne, et peut-être que le tour vient d'un idiotisme Bas Breton ». Je ne vois rien de semblable en cette langue.

98. *Muy* n'est pas nécessairement un comparatif, il peut signifier « beaucoup, très », cf. *Rev. Celt.*, XXII, 369; M 2593.

99. A *choma* je reste, on peut comparer *caraf* j'aime B. 225; *dleaf* je dois J 67, avec rimes en *a*; *creda* je crois, r. *a* D 167 (*credaff* 22); *ra* je fais 137, 140, *crenna* je tremble, *arreta* j'arrête 141, *gourc'hemenna* je commande 177 (*guela* je vois, r. *saillaff* je saute, 138; *ordrenaff* j'ordonne 178, *pedaff* je prie 137).

E. Ernault.

LE MIROUER DE LA MORT

(*Suite*)

Me caffe ez ve foll, pe an oll dimolhe [1],
Monet da poaniou bras, diblas nep á choasse :
Ha bout dezaff gallout, euyt miret [2] oute,
Ouz amant [3] é pechet, en bet na doetet se.
2655 Holl penet an bet man, noman na he poanyou,
He holl langour gourma*n*t, gant he holl tourma*n*tou :
A saff [4] he holl trauell, bet meruell he bellou [5],
Ha da pep compaignun, disaçun he yunou [6].
Pan vent comparaget, en respet competant,
2660 Dan poaniou so en [7] tan flam, perpetualement [8],
Scaff meurbet hep quet mar, me lauar gant goarant
Ez vent caffet chede, na ne ve pourneant.
Rac se nep á ve quet, inclinet [9] entre daou,
Da seruichaff dan bet, pepret han pechedaou :
2665 A pourchaç pep fæçon, delectationou [10],
Hac á tech bet meruell, he bell he trauellou [11].
(f. 52) Mar men*n* ho euitaff [12], n'o excludaff [13] affet,
Prederet glan an Barn*n*, quent he bezaff starnet :
Han poaniou ynfernal [14], so æternal calet,
2670 Pere dan pechezrien, hep quen so ordrenet.
Hac ouz hir pridiry, adeffry ancien,

1. L'expression paraît rendre le lat. « nisi omnino fuerit mente alienatus ». On aurait attendu *dirollhe*, de *dirolla* se débaucher, mener une vie déréglée Gon., etc., cf. *Fut* (lis. *Tut*) *Foll dyroll* « nation folle et déréglée ». Gw. cité par Pel. ; mais cela ne suffit pas pour écarter *dimolhe*. La ressemblance du bret. *esmoli* diminuer, parlant d'un mal, v. fr. *esmolir*, *esmollir*, amollir (*Notes d'étym.* 120, *Ann. de Bret.*, XX, 500) est imparfaite, mais le verbe *dimol-(aff?)* paraît être aussi un emprunt : cf. v. fr. *demoler* disloquer, déboîter ; *desmolé* déformé, abîmé.

2. Peut-être l'auteur avait-il pensé, pour la rime qu'on attend ici, à l'autre inf. *mirout*, qui n'est attesté que plus tard. La terminaison *-out*, fréquente surtout en cornouaillais, remplace souvent *-et*, et un *i* précédent semble la favoriser ; cf. *Rev. Celt.* XI, 470 ; *Ztschr. f. celt. Phil.*, II, 503, 504. Gon. n'a que *mirout* ; Trd. le donne seulement comme cornouaillais.

3. On n'avait que les autres infinitifs *amantaff*, *amantifu*. Voir v. 2713.

4. Litt. « debout », cf. *an croas am crougas... Am saff gant laur* la croix qui me suspendit tout droit avec douleur P 280. Faut-il voir dans cette

Je trouverais qu'il serait fou ou délirerait complètement
Celui qui choisirait d'aller à de grandes peines horribles,
Quand il aurait le pouvoir de les éviter
En expiant son péché en ce monde, n'en doutez pas.
2655 Toute la souffrance de ce monde ici-bas et ses peines,
Toute sa langueur dévorante avec tous ses tourments,
Sur pied tout son souci jusqu'à la mort, et ses luttes
Et, pour chaque compagnon, ses jeûnes rebutants,
Si on les comparait avec appréciation convenable,
2660 Aux peines qui sont dans le feu flamboyant, perpétuellement.
Très légers sans aucun doute, je le dis avec garantie,
On les trouverait, voilà, et ce ne serait pas sans raison.
Aussi celui qui serait enclin, en attendant,
A servir le monde toujours, et les péchés,
2665 Qui poursuit de toute façon les jouissances,
Et qui fuit jusqu'à la mort, la lutte et les soucis (de ce monde),
S'il veut les éviter et les exclure tout à fait,
Qu'il médite bien le Jugement, avant que celni-ci soit préparé,
Et les peines infernales, qui sont éternellement dures
2670 Et pour les pécheurs seulement sont ordonnées.
Et en méditant longuement, sérieusement longtemps

rime de *saff* à *la-ur* un indice de la prononciation moderne *sá*, ou d'un plus ancien **lai-ur*? Maun. donne *en è sao* (il est) debout : Gr. *èn e sa*, *èn e sav*, *èn è sao ; var sav*, *var sao*, *var sa* : Gon. *enn hé zá*, *war zaó*.

5. Premier exemple de ce pluriel.

6. Premier exemple de ce plur., cf. *Gloss.* 340 ; *yunyou*, *yunou*, van. *yunëu* Gr., *iuniou* Gon., *yunieu* l'A.

7. Lire *en*.

8. Lire *-mant*.

9. Mot nouv., du fr. *incliné* ; cf. *inclination* g. id. *Gloss.* 335 ; *anclinet* poussé (à croire) D, *Gloss.* 29.

10. Premier exemple de ce plur.

11. Premier exemple de ce plur., cf. *Gloss.* 711.

12. Ecrit *euitafu* H, *Gloss.* 228.

13. Mot nouveau, du fr., cf. *conclut* et *concluaff* conclure, voir v. 1265, 2688, 2704.

14. Ecrit ailleurs *infernal*, voir *Dict. étym.* v. *iffern*.

Hep coll á eol franc, ez gouzaffo ancquen :
Hac á enep pechet, stourm pepret ma cret plen,
Dre aou*n* rac an poaniou, en yffernou couen.
2675 Guell eo oarse breman, en bet man doen poa*n*iou
Quent meruell en bell ten*n*, ober pinigennou :
Ha maz aher goude, hep esmae dan joaou [1],
Pepret da guelet Doe, diuoe roe an ploeou.
Eguet na ve brema, caffout joa hep laur,
2680 Eol an corff de grat, pep stat he pligadur :
Ha goude bout daffnet, milliguet á het stur,
Hep gaou en poaniou bras, astriff diblas [2] assur.
Breman oarse certen, ve da den pep heny,
Pridiry en bet man, an poan man damany :
2785 Dre contemplation, dison hep essony,
A calon estonet, quent eguet monet dy.

CONCLVSION.

Dre'n pez ameux compset, ha prezeguet detal
Ez guell bezaff affet, concluet ahet stal,
An poaniou ho bezaff [3], horriblaff [4] dihaual [5],
2690 Chaingus [6] outragus creff, da pep eneff teffal.
Ha scler ho pridiry, dre contemplation,
(f. 52 v) Ha confat [7] an pechet, pepret he garredon :
A ten*n* meur aheny, dre guir dcuotion [8],
A hent maz ententy, deffry daffnation.
2695 Goude se concluaff, araff hep tardaff muy,
Ez eu prest mil eston [9], pep fæçon sotony :
Da den renonç dan mat, é grat hep laquat sy,
Ha dius bizhuicquen, ancquen ha vileny.
Hep fin da nep neny [10], na consolation,
2700 Na spes caffout desir, diouz Doe roe'n tir guirion :
Quentse ten*n* chadenet, en tan manet cret don,
En glachar bet nary, ha desolation [11].

1. Lire *joaeou*.

2. Prononcé *divlas*, où *div-* rime à *striff*. Une rime semblable, mais nécessaire, se trouve B 716 : *hastiff ha diblas*, et J 78, où nos deux mots sont estropiés : *A hast hac astir* (var. *astirv*) *ha diablas*, lire *astriff ha divlas* avec violence et cruellement. C'est probablement l'écart de l'écriture étymologique *diblas* et de la prononciation qui a amené cette déformation (d'après le fr. *diable*) ; de même dans le dérivé *diablasder* infamie J 97 b, = *dyufflaster* Nl 217.

3. Litt. « les peines, leur être », c'est-à-dire en angl. *the pains' being*. Le latin n'avait pas donné l'exemple de ce « que retranché » : « Patet ergo... quod multiplex est... infernalis pena ».

Sans rien perdre, de bon cœur il souffrira la douleur,
Et contre le péché combattra toujours, crois-moi bien,
Par peur des peines dans les enfers horribles.
2675 Il est donc mieux de souffrir maintenant en ce monde des peines,
Avant de mourir en dure lutte, faire des pénitences,
Et qu'on aille ensuite sans émoi aux joies
Pour voir toujours Dieu, le souverain des peuples,
Que ne serait d'avoir maintenant joie sans chagrin,
2680 La volonté du corps à son gré de toute manière et son plaisir,
Et après d'être damné, maudit continuellement,
Sans mentir, dans de grandes peines, fort amères assurément.
C'est maintenant donc, certes, que toute personne devrait
Méditer en ce monde cette peine immense,
2685 Par la contemplation, tranquillement, sans répit,
D'un cœur épouvanté, avant d'aller là.

Conclusion.

Par ce que j'ai dit et prêché fermement
Il peut être tout à fait conclu, certes,
Que les peines sont très horriblement diverses,
2690 Variées, fort mordantes pour chaque âme ténébreuse,
Et, évidemment, les méditer par contemplation
Et se souvenir du péché, toujours, et de sa récompense
Tire plus d'un, par vraie dévotion,
Du chemin, pour que tu l'entendes sérieusement, de perdition.
2695 Ensuite je conclus sans plus tarder
Que c'est bien mille fois étonnant, toute sorte de sottise
A l'homme de renoncer au bien de son plein gré, sans doute,
Et de choisir à jamais douleur et infamie
Sans fin pour personne, ni consolation,
2700 Ni avoir bonne grâce de Dieu le vrai roi de la terre,
Au contraire, durement enchaîné, resté dans le feu, crois bien,
En douleur éternellement, et désolation.

4. Ce superl. est *orriplaff*, B 470. Voir v. 1408.
5. Ecrit *dihauall* dissemblable C*b*, cf. *Gloss.* 169.
6. Nous avons vu, v. 2301, une autre forme de ce mot, = *ceñchus*, *ceiñchus*, van. *chanchus*, *chanjus* changeant Gr. ; sur le *c*, cf. *Rev. Celt.*, XV, 389.
7. Lire prob. *coufat*.
8. Lire *deuotion*.
9. Litt. « mille étonnements », grand sujet d'étonnement ; voir *Gloss.* 417 ; *Etudes d'étym. bret.* XX, 14 (*Mém. Soc. ling.*, XII, 308, 309).
10. Prononcé ici *hiny* ; cf. v. 45, etc.
11. Mot nouv., du fr. Van. *hum desole* désole-toi *Choæs* 202 ; h. Trég. *dezoled e*, il est désolé ; *n'im dizoles ket* ne te désole pas.

(f. 53) *De la Gloire, De Paradis*[1].

EN peuare fin terminaff,
A gruiff chetu, ha concluaff,
2705 An yoaou muyhaff, ne raff gaes[2]
Ha gloar an ty celestial,
Gant roe'n bet ordrenet detal,
A stat real en è pales,
Pe heny gloar me'n goar certes[3],
2710 A ten*n* meur aheny lies,
A pechet expres he lesell[4],
Quent monet an bet ent seder,
Hac ara auant[5] tout antier,
An holl drouc ober quent meruell.
2715 Mat ez dle den certen me'n sell,
Lesell pechet ha techet pell,
Ha creff ez fell[6] pan guell pellat
Nen les apret : quent eguet coll,
Ha heul Roe'n ster, heruez è roll :
2720 An oll dan oll, à eol mat.
Mar deu[7] den certen, nep heny,
A les cannaff, ha lazaff muy,
Ha pep drouc study, special :
Er na coezhe berr, en error[8],
2725 Ha coll à certen, è enor :
A cor na madou temporal.
(f. 53 v) Dre ræson, so muy peur rial,
Ez dlehe seder general,
Lesell pep scandal didaluez :
2730 Er na coezhe deffry riel,

1. Les strophes qui suivent sont du même rythme que les 5 qui commencent l'ouvrage. Mais tandis que les 2 premières de celles-ci sont seules liées par la rime finale, cette reprise devient maintenant la règle. Ainsi sont groupées les str. 1-3 ; 4-6 ; 7-9 ; 10-12 ; 13-15 ; 17-18 ; 19-20 ; 21-22 ; 23-24 ; 25-26 ; 27-28 ; 29-30 ; 31-32 ; 33-34 ; 35-36 ; 37-38 ; 39-40 ; 41-42 ; 43-44 ; 45-46 ; 47-48 ; 49-50 ; 51-52 ; 53-54 ; 55-56 ; 57-58 ; 59-60 ; 61-62 ; 63-64 ; 65-66 ; 67-68 ; 69-70 ; 71-72. Seule, la str. 16 (v. 2793-2798) est isolée.

2. J'ai proposé, avec doute, de tirer ce mot (écrit *gæs*, v. 3370), du v. fr. *gavois*, faute pour *gabois*. Parmi les rapprochements qu'avait faits H. de la Villemarqué, se trouve le v. catalan *gaeza* gaîté, qui donnerait lieu à moins de difficultés phonétiques, en supposant un v. fr. **gaiesse* = prov. *gayeza*, ital. *gaiezza*. Nous avons vu, à propos du v. 1172, les deux dérivés *gædery* et *gæery* amusement ; ce dernier vient du fr. *gayerie* plaisir,

De la Gloire du Paradis.

Par la quatrième fin je terminerai,
Voilà, et conclurai :
2705 Les joies très grandes, je ne plaisante pas,
Et la gloire de la maison céleste
Par le roi du monde ordonnée soigneusement
Avec pompe royale dans son palais ;
Laquelle gloire, je le sais, certes,
2710 Tire plus d'un, souvent,
De péché expressément, et il le laisse
Avant de quitter le monde, sûrement,
Et il donne satisfaction toute entière
Pour toute mauvaise action avant de mourir.
2715 L'homme doit bien, certes, je le vois,
Laisser le péché et fuir loin,
Et il a grand tort, quand il peut s'éloigner,
S'il ne le laisse vite avant de se perdre,
Et ne suit le roi des astres, selon son pouvoir,
2720 Du tout au tout, de bonne volonté.
Si l'homme, certainement, quel qu'il soit,
S'abstient de battre, et de tuer encore,
Et de tout mauvais traitement caractérisé,
De peur de tomber bientôt en danger
2725 Et de perdre certainement son honneur
Tout à fait, et ses biens temporels,
Pour une raison qui est beaucoup plus puissante
Il devrait, pour sûr, entièrement
Laisser tout scandale fâcheux
2730 De peur de tomber, bien sérieusement,

volupté. *Gæus*, *gaeus* gai, joyeux, v. 2524, *Gloss.* 250, doit aussi être comparé à l'adv. v. fr. *gaieusement* gaiement.

3. La première syll. rime ici en *ar* ; cf. *Gloss.* 102 ; *Sur l'étym. bret.*, XVIII, 5 (*Rev. Celt.*, XXV, 266).

4. Litt. « et le laisser ». Construction embarrassée : quand un infinitif remplace ainsi un autre mode, le sujet est d'ordinaire le même que pour le verbe précédent (cf. v. 2630).

5. Seul exemple de ce mot ; ce doit être une faute pour *amant*, voir v. 2654 ; *Dict. étym.* s. v., et *Gloss.* 23. Gr. donne *amand* amende, peine pécuniaire ; *amand enorapl* amende honorable : l'A. *amande* m. pl. *-deu* amende (*Sup.*) ; *amantein* « amander de prix ».

6. Prononcé ici *ef fell*, comme c'est écrit B 169.

7. Cf. *mardeu* v. 1815, 1891 ; voir v. 1303.

8. Je n'ai pas noté ailleurs d'emploi semblable de ce mot. Le latin porte simplement : « Si homo se refrenat ab homicidio vel consimili opere criminoso ne perdat temporalia ».

A yoa an ty celestiel,
A stat padel. gant an aelez.
  Er nep a delch hent falsentez,
Nen deuezo ran*n* en anhez
2735 Maz eux nos dez leuenez bras,
Ha nep en enor dre ordren
Doe ho logo ne vezo quen,
Euel plen nep ho dazprenas.
  Yoa souueren da pep heny,

Hors de la joie de la maison céleste,
De l'état durable, avec les anges.
Car celui qui tient la voie de fausseté
N'aura point part à la demeure
2735 Où il y a nuit et jour grande félicité,
Et ceux qu'avec honneur, régulièrement
Dieu logera, c'est bien vrai,
Comme celui qui les racheta entièrement.
Joie souveraine à chacun

(*A suivre*). E. Ernault.

CORRESPONDANCE

LE THÉÂTRE POPULAIRE DE SAINTE-ANNE D'AURAY

UN MOT AU LECTEUR

Lorsque j'allai pour la première fois, en 1912, assister à une représentation du Théâtre breton de Sainte-Anne d'Auray, je n'étais pas, je l'avoue, sans appréhension, malgré tout le bien que j'en avais entendu et l'estime que j'avais pour ses organisateurs. Je n'avais pas oublié l'amère désillusion que j'avais rapportée d'une représentation donnée au Congrès de l'Union régionaliste, à Quimperlé, quelques années auparavant, par la *célèbre troupe de Ploujean*, comme on disait couramment alors. A Sainte-Anne, ce fut tout le contraire : la renommée était restée au-dessous de la vérité. La salle, la scène, les décors, le chant en chœur furent pour moi tout d'abord une agréable surprise. Mais ce qui me surprit et m'impressionna au delà de toute expression, ce fut la parfaite intelligence de leurs rôles dont firent preuve les acteurs, la sûreté de leur mémoire, l'art avec lequel ils déclamaient le vers sans nuire en rien au sens et la parfaite netteté de leur diction.

De pareils résultats, obtenus par de simples paysans, sont un honneur pour le vannetais breton, honneur qui rejaillit sur leur directeur, leur répétiteur qui est en même temps l'auteur des pièces, l'abbé Le Bayon. Je ne puis me rappeler sans quelque orgueil que je l'ai eu comme disciple, comme auditeur de mes cours de breton à l'Université de Rennes, lorsqu'il préparait l'examen de licence ès-lettres qu'il passa avec succès. Je le savais prêtre ; je connaissais de lui une délicieuse idylle en vers bretons, aussi remarquable par la mélodie que par les paroles, que j'ai si peu oubliée que je pourrais la chanter encore. Mais je ne prévoyais pas encore qu'il consacrerait bientôt toutes ses forces et son talent à la création d'un théâtre populaire et national breton. Il a eu dans la personne de l'abbé Cadic, un précieux auxiliaire, aussi dévoué que désintéressé. M. Le Bayon lui rend d'ailleurs pleine justice dans l'article qui suit et me dispense d'entrer dans le détail de la question.

Je ne doute pas qu'une œuvre aussi originale et si éminemment bretonne n'intéresse tous les celtistes et les amis des choses celtiques, et j'espère que tous se feront un devoir de faire le pèlerinage au Théâtre populaire breton de Sainte-Anne d'Auray.

J. Loth.

Monsieur et très cher Maître,

Vous me faites l'honneur de me demander pour la *Revue Celtique* un article sur le théâtre populaire de Sainte-Anne d'Auray. Je vous avoue que j'ai fort peu de goût pour la critique littéraire, et si l'article en question devait être un exposé de mes idées sur la littérature dramatique, croyez bien que j'éprouverais une vive répugnance à l'entreprendre. J'aimerais mieux composer une nouvelle pièce pour mon théâtre.

Mais il me semble que ce que vous désirez avant tout, ce sont des renseignements précis sur des faits positifs. A ce compte, je suis à votre disposition, et je vous autorise à faire de ces notes l'usage qu'il vous plaira.

LES DÉBUTS

Force m'est d'abord de parler de moi-même pour faire connaître la genèse du drame inaugural *Nikolazig*.

Je suis né à Pluvigner, en plein Morbihan, le 11 avril 1876. Tout enfant, j'avais retrouvé, dans le grenier de ma grand'mère, un manuscrit poudreux qui contenait *Le jeu des trois Rois* [1]. Je le communiquai à quelques caramades, fils de paysans, comme moi, ou d'ouvriers, et l'idée nous vint de représenter *Le jeu des trois Rois* à l'imitation de ce que les grands faisaient, de Noël à l'Épiphanie. Nous coiffant de couronnes découpées dans des réclames de chicorée, nous affublant d'oripeaux bariolés et de sabres de bois, nous allions de maison en maison jouer nos rôles, récoltant pour récompense des friandises ou des gros sous.

Plus tard, au petit séminaire de Sainte-Anne, mon goût pour la scène se développa dans les « séances littéraires » que nous donnions sous la direction de M. Buléon, alors professeur de seconde, aujourd'hui curé de la cathédrale de Vannes, et qui étaient non pas précisément des pièces dramatiques mais plutôt des tableaux vivants commentés.

1. *Revue Celtique*, VII, 317 : *Le mystère des trois Rois en vannetais*, texte et trad. par J. Loth.

Au grand séminaire, les spéculations de la théologie et les aridités du droit canonique ne m'empêchaient pas, aux moments libres, de prêter fréquemment l'oreille à la Muse. Mais, chose étonnante, c'est en français qu'elle m'inspirait ; et il est probable que j'eusse continué à écrire des vers français, si les instances de quelques amis n'étaient venues me rejeter vers le breton.

M. Math. Buléon, frère de l'archiprêtre, était alors vicaire à Saint-Patern de Vannes. Il venait de fonder, le premier dans notre diocèse et, je crois même, en Bretagne, un bulletin paroissial dans lequel il réservait, chaque mois, quelques pages à la langue bretonne. C'est pour ce « Coin des Bretons », *Kornad er Vretoned*, du « Clocher de Saint-Patern » que je composai mes premières sônes qui, publiées plus tard, sous le pseudonyme de Job er Gléan, devinrent bientôt populaires.

L'actif vicaire de Saint-Patern n'ignorait pas que j'avais dans mes cartons, depuis plusieurs mois, l'ébauche d'une pièce bretonne dont le premier acte seul était achevé.

Un jour, c'était en 1902, il me dit :

« Le congrès de l'U. R. B. aura lieu, cette année, à Auray. Je viens de m'engager devant son directeur à y faire représenter une pièce bretonne par mes Vannetais Pautred *Paern* [1]. Remets-toi donc à l'œuvre, finis ton drame et donne-le moi. »

Cela se passait vers la fin de juillet. Quelques jours après, j'étais à Pluvigner, en vacances. J'achève de composer ; au fur et à mesure, les feuilles que je noircis sont imprimées, je corrige les épreuves, je fais répéter chaque dimanche les gars de Saint-Patern réunis à la hâte par M. Buléon ; je prends à Pluvigner l'un de mes principaux rôles, le sorcier Isaac, qui sera tenu par F. Le Boulaire ; et le jour de la clôture du Congrès d'Auray, on y jouait, dans une vaste baraque en planches montée sur l'esplanade du Loc : Kériolet, mystère breton en trois actes et en vers. Ce fut un triomphe.

Dès ce moment, j'avais déjà pensé à créer le théâtre populaire breton. Pour rendre le théâtre populaire en Bretagne, il fallait insister sur les idées les plus reçues en ce pays, l'idée religieuse et l'idée bretonne. Pour trouver les sujets, je n'avais que l'embarras du choix. Enfant de Pluvigner, mon pays natal m'offrait le plus beau de tous, à la fois religieux et national, l'histoire du célèbre pénitent breton Kériolet. Ce fut le premier que je choisis, comme un hommage à mon petit coin de terre.

1. C'est le nom adopté par *les gars de Saint-Patern*, qui a été adopté ensuite, en langue celtique, par la plupart des « troupes » bretonnes, Pautred.

Ici apparaît M. le Chanoine Louis Cadic. Permettez-moi de vous présenter l'homme le plus modeste, le plus actif, le plus clairvoyant dans les choses du pélerinage, le plus dévoué au culte de sainte Anne et, pour tout dire, le véritable organisateur de notre théâtre populaire.

Je me souviens, comme si c'était d'hier, de ce qu'il me disait à table, au petit séminaire, quelques jours après la représentation de Kériolet. « Voilà ce qu'il nous faudrait pour occuper nos pèlerins dans la *nuit* du 25 au 26 juillet. Nous sommes obligés de leur abandonner la basilique toute la nuit. Il en est sans doute qui prennent part au chant et à la prière, mais combien d'autres dorment derrière les piliers, dans les coins sombres, sur les marches des autels, jusque dans les confessionnaux ! Ah ! si nous pouvions les intéresser en faisant passer sous leurs yeux, dans un spectacle, les origines du pèlerinage, les apparitions de Sainte Anne à Nicolazic, la découverte de la statue !... M. Le Bayon, composez donc un *Nicolazic* ! On le jouera sous les voûtes du cloître. La cour sera occupée par les spectateurs. Au besoin, on tendra sur leurs têtes un velum... » Tout le monde approuvait le projet. L'organiste de la basilique, aujourd'hui « dom Hervé », de l'ordre des Bénédictins, se proposait de tenir les orgues et, par les fenêtres ouvertes, de se faire entendre pendant les entr'actes. Il y avait réellement, ce soir-là, de l'enthousiasme.

Mais la pièce était à faire et je ne pouvais pas en ce moment m'engager à la fournir. D'abord je ne me sentais pas en mesure d'aborder un tel sujet. Puis, j'étais professeur au petit séminaire de Ploermel où les occupations ne manquaient pas. Enfin la troupe populaire que j'avais créée parmi mes compatriotes, à Pluvigner, *Pautred Pleùigner*, demandait incessamment de nouveaux morceaux pour son répertoire breton. De cette époque datent : *en Ozeganned, er Hémenér*, *Jozon er lagoutér*, *le mensonge de Corentin Lamour* (drame bilingue)...

J'en étais là quand se produisirent deux faits qui me valurent plus de libertés : la dissolution des « Pautred Pleùignèr » occasionnée par une vulgaire querelle de clochers et ma nomination de vicaire à Bignan.

Le curé de Bignan était alors mon ancien professeur de seconde, M. Buléon. Il s'était intéressé vivement à la troupe de Pluvigner ; et, en digne successeur de M. Noury [1], il la faisait venir tous les

1. M. Noury fut curé de Bignan avant et après la Révolution Française. Il avait compris que l'on peut tirer parti du théâtre pour instruire et

ans, le lundi de la Pentecôte, pour donner une représentation à ses paroissiens. C'est ainsi, qu'à notre insu, les futurs acteurs de Bignan se formaient à l'école de ceux de mon pays natal...

Le rêve de M. le curé de Bignan était d'avoir une troupe semblable, lorsque les circonstances lui amenèrent comme vicaire un homme tout disposé à le seconder dans cette entreprise. Je fus en effet, sur ces entrefaites, nommé vicaire à Bignan.

Je quittai Ploermel sans chagrin pour rentrer en Bretagne bretonnante.

Les occupations du ministère paroissial à Bignan ne sont pas tellement absorbantes qu'elles ne laissent à un vicaire le temps d'écrire. Il n'est pas jusqu'aux courses nécessitées par le service qui ne soient favorables à la composition. De mes premières semaines de vicariat date mon drame lyrique SANT KORNELI. Ma bonne fortune voulut qu'à l'occasion d'une mission qui fut donnée alors, et qui dura trois semaines, je fusse déchargé de toute besogne. Le moment me parut excellent pour entamer NIKOLAZIG, dont le plan, à mon insu, s'était, sous l'influence de mes causeries avec M. Buléon, ajusté dans ma tête depuis un certain temps. La pièce fut poussée assez loin pendant ces trois semaines, puis se termina dans le silence des journées hivernales.

M. Cadic ne savait pas que je travaillais pour lui. Un jour, j'allai le surprendre avec mon manuscrit. Il fallait voir, dans la chambre de M. Gouarin qui devait être notre premier directeur du chœur, son sourire prolongé, ses frottements de mains, ses larmes furtives... pendant la lecture de la pièce...

LE THÉATRE

Il ne faudrait pas croire que le théâtre de Sainte-Anne ait été édifié tout de suite d'après un plan entièrement arrêté. Il est l'œuvre du temps, de l'expérience, des circonstances. La lenteur qui a présidé à sa naissance s'explique par deux raisons, dont la première a été le manque de fonds. M. le Chanoine Cadic avait consacré ses économies et son avoir familial à la création d'œuvres plus urgentes. Sur la route de Vannes, à gauche, il avait reconstruit la maison de Nicolazic sur son plan primitif ; il y avait installé un musée d'objets religieux (tableaux, statues, meubles), se

moraliser le peuple. Il avait mis sous forme de dialogue les sujets les plus religieux et, sur un théâtre improvisé, en plein air, il faisait débiter par des hommes du peuple ces sermons d'un nouveau genre.

rapportant pour la plupart à l'histoire locale. A droite de la route il avait bâti, pour les jeunes gens, une belle salle de patronage ; là furent montées successivement : une compagnie de pompiers, une société de gymnastique, une chorale. Bref, les ressources étaient absorbées.

Mais il est une autre raison aux premiers tâtonnements. On parlait beaucoup en ce temps là du *théâtre en plein air*. Des personnalités qui jouissaient en la matière d'une certaine autorité s'en montraient les chauds partisans. Deux articles parurent dans la *Revue Morbihannaise* qui poussaient vivement à l'imitation des Grecs sur ce point ; la thèse était soutenue avec tant de talent que tous les esprits furent gagnés à la théorie du théâtre en plein air. On oubliait une chose, malheureusement : c'est que notre climat n'est pas le même que celui des Grecs, et que le ciel toujours gris et menaçant de l'Armorique est fort loin de ressembler au ciel azuré de l'Hellade.

Donc, pendant l'été de 1909, aux approches de la fête de sainte Anne, on hâta les préparatifs d'un théâtre en plein air, où toute la Bretagne était convoquée. Il fut établi dans la petite propriété acquise par M. Cadic. Un article de l'époque le décrit en ces termes : « M. le Chanoine Cadic a voulu faire grand : la salle mesure quarante mètres sur vingt-trois, devant une scène dont la surface utile ne compte pas moins de soixante-dix mètres carrés. Deux mille cinq cents spectateurs, par une ingénieuse disposition des fauteuils et des gradins, s'y logeront à l'aise et si vibrante est l'acoustique qu'il suffit de parler à mi-voix sur la scène pour que les derniers rangs comprennent. »

Disons, pour rester tout à fait exacts, que cette salle consitait en une enceinte, à ciel ouvert, limitée par une clôture en voliges ; que la scène elle-même n'était protégée que par des bâches posées les unes à côté des autres ; que les fauteuils étaient des chaises et les gradins des planches crues, clouées sur des piquets qui s'enfonçaient en bel ordre sur la pente de la prairie.

L'affluence fut considérable. Les deux premiers actes de Nikolazig furent joués sans encombre. Au troisième, la pluie survint qui fit arborer les parapluies, puis, ce fut la débandade. Un grand nombre de spectateurs demeurèrent pourtant, parmi lesquels Mgr Gouraud, Mgr Duparc et Mgr Pichon. Les acteurs jouèrent pour eux le cinquième acte, en omettant le quatrième. Les acteurs eux-mêmes étaient mal abrités ; à tout instant, les bâches s'entr'ouvraient et laissaient tomber sur les têtes, en cascade, l'eau accumulée dans leurs plis.

Le lendemain, 26 juillet, on recommença *le jeu* devant une nouvelle foule de pèlerins. Cette fois, on eut affaire à un soleil ardent, implacable qui fit encore dresser les parasols et les parapluies, objets d'horreur pour les spectateurs des derniers bancs. Mgr de Bonfils eut beau prodiguer ses félicitations aux organisateurs, tout le monde sentait qu'il y avait quelque chose à imaginer pour améliorer l'installation.

Il y eut encore deux représentations cette année, l'une au mois d'août, l'autre en septembre. Dans l'une de ces deux circonstances, on avait imaginé de tendre un velum sur une partie de l'enceinte palissadée. Le vent y fit un grand tapage et finit par l'emporter. L'expérience du théâtre en plein air était faite et décisive.

Cependant, rien ne fut changé pendant le cours de l'année suivante, 1910, sauf la scène qui reçut une couverture en ardoises.

Fort à propos, en 1911, un généreux bienfaiteur (que nos amis lui gardent une éternelle reconnaissance !) vint à notre secours. Grâce au don qu'il nous fit, on put, dès cette année-là, amener le théâtre à l'état où nous le voyons aujourd'hui. La scène unique se flanqua de deux annexes qui, par leur partie antérieure, devinrent des scènes latérales et, par leur fond, deux vestiaires. Devant ces constructions, sur de légères colonnettes qui ne gênent nullement la vue, s'étendit un vaste hall prenant toute la largeur de l'enceinte. Les planches à clous furent remplacées par d'élégants gradins à dossiers emboîtés les uns dans les autres au moyen de simples mortaises et parfaitement démontables. Malheureusement, les gradins et le hall ne comprenaient et ne comprennent encore que trois travées. *Il en faudrait une quatrième pour achever l'édifice.* Dieu sait quand nos recettes nous permettront d'en faire les frais !

En 1912, on a prolongé les deux vestiaires derrière les scènes, en ménageant entre les deux une salle commune où peuvent se réunir les acteurs. Il n'y a pas eu d'autre modification.

Si vous désirez connaître les proportions des parties, voici quelques chiffres : la largeur totale des trois scènes est de 24 mètres, la profondeur de la scène centrale est de 10 mètres, la largeur de l'avant-scène de 2 m. 50, la hauteur au-dessus du parterre de 0 m. 70; la profondeur de l'espace réservé à l'orchestre de 0 m. 80.

LES ACTEURS

C'est à moi personnellement que fut dévolue la charge de recruter et de former la « troupe de Sainte-Anne ». La plupart des acteurs, une cinquantaine, sont de Bignan. Trois seulement sont

de Pluvigner, et actuellement il y en a un de Camors. Le reste est fourni par le village de Sainte-Anne, à savoir une soixantaine d'enfants, une quarantaine de figurants et autant de chanteurs ou chanteuses.

Embaucher ainsi beaucoup de monde, c'était un moyen d'intéresser de plus près le peuple à une œuvre organisée pour lui; c'était aussi un moyen de réconcilier, en les associant pour un même objet, des familles séparées par des querelles politiques ou de vieilles antipathies; enfin c'était un moyen de faire profiter le grand nombre des avantages que présente un théâtre religieux pour l'éducation esthétique et morale.

La troupe est de composition fort variée. Elle est formée surtout de laboureurs et d'ouvriers. Tous les âges sont représentés depuis 80 ans jusqu'à un an et demi. Les pères de famille voisinent avec les jeunes gens. Comme à Oberammergau et à Nancy, on a admis les femmes. Sans doute qu'en thèse générale la promiscuité au théâtre peut être regardée comme dangereuse; mais il peut arriver que les circonstances diminuent le danger au point de l'exclure. C'est notre cas. Toutes les actrices appartiennent aux familles ou aux villages des acteurs; en venant à Sainte-Anne, elles ne changent pas de milieu : le père Le Glévic donne la réplique à l'une ou à l'autre de ses filles; tel autre à sa sœur ou à sa femme; puis aucune n'est admise si elle n'est de conduite irréprochable.

On pourrait croire qu'avec de tels éléments il soit très difficile d'arriver à de bons résultats. On y arrive pourtant. Voici la méthode que nous employons. Dès que la pièce est imprimée, et c'est en ce moment le cas de Ar hent en Hadour (Sur les pas du *Semeur*), dont un tirage spécial a été fait pour la troupe, chacun des acteurs en reçoit un exemplaire; il prend ainsi une vue d'ensemble et il acquiert une notion exacte du rôle qu'il doit jouer. Ce rôle, d'ailleurs, a été choisi exprès pour lui, en tenant compte de ses goûts et de ses aptitudes. Dans une première entrevue, je me contente de lire et de commenter à chacun les passages qu'il sera chargé d'interpréter.

La seconde entrevue est plus intéressante; il s'agit alors de faire « répéter » les rôles qu'on a dû apprendre par cœur. Pour ne pas déranger mes hommes en les forçant de venir au bourg, je vais jusqu'à eux et les prends, sans que le travail en souffre, au milieu de leurs occupations. Je me souviens d'avoir exercé *Le Pélicard* dans sagrange, *le Recteur de Plunerel* le long du sentier qui va du Bèzo son village, au Koh-Kastel, chez son fils; d'autres sur la « crière »

du champ, devant l'attelage étonné. S'il me faut aller jusqu'à Pluvigner, à l'occasion d'une pièce nouvelle, je ne suis pas embarrassé pour trouver Amédée Runigo qui est secrétaire de la mairie et c'est devant les registres poussiéreux qu'on dit les vers de fraîche composition. Louis le Bihan, lui, est à son pétrin ou à son four, et c'est dans le fournil et devant le pétrin qu'il faut s'exécuter...

Mon rôle à moi est fort simple ; il consiste à écarter un geste faux, une intonation peu naturelle ; à faire recommencer jusqu'à ce qu'on ait trouvé une expression convenable. Je n'impose pas ma manière, c'est l'acteur lui-même qui, sous ma direction, crée peu à peu son rôle.

Après ces leçons individuelles, il faut répéter des scènes entières ; les nouveaux exercices ont lieu au bourg, le dimanche, après vêpres, dans une salle que M. le Comte de Lanjuinais, député du Morbihan et maire de Bignan, a gracieusement mise à notre disposition. Je n'y occupe, chaque dimanche, qu'un petit nombre d'acteurs, quatre ou cinq seulement. Les entrées, les sorties, les groupements et mouvements d'ensemble une fois indiqués, je profite de la circonstance pour mettre sous les yeux de belles gravures de Gustave Doré, de James Tissot, de la maison Nelson... Ces gravures, longuement regardées, admirées, étudiées, ont une influence très sensible sur les attitudes physiques de ces braves gens et peut-être sur leurs attitudes morales.

Une répétition générale semblerait nécessaire la veille de la première représentation ; souvent cette répétition a été supprimée : on ne s'en est pas trouvé plus mal.

Le jour venu où il faudra affronter le public, un rendez-vous général est fixé au bourg à six heures du matin. Fidèles au rendez-vous, comme à la messe du dimanche, nos paroissiens sont là avant l'heure. Une demi-douzaine de voitures louées à Locminé et attelées d'un nombre double de chevaux les attendent ; *trente kilomètres à parcourir !* De six heures à neuf heures, on roulera sur les grands chemins.

A l'arrivée, chacun fait une visite au sanctuaire, au village, au théâtre, au vestiaire surtout, pour s'assurer que toute chose est bien en ordre et que rien ne manquera au moment voulu. Puis, vers 11 heures 1/2, voici tous nos gens réunis dans la cour de M. Cadic, autour d'une table de fortune et d'une vaisselle empruntée. Qui s'en plaindrait ? Seul, l'organisateur rêve d'une réception plus confortable ; il pense à cette fameuse travée qni attend le coup de baguette magique. Une tribune suspendue à trois mètres au-dessus du sol, ménagerait sous ses planches, bien à l'abri de la

pluie et du vent et des regards, une grande salle qui servirait à la fois de cuisine et de réfectoire.

Je n'ai pas à vous renseigner sur la façon dont nos paysans s'acquittent de leur tâche, vous les avez vus à l'œuvre et appréciés. Je veux seulement vous citer le nom de ceux qui ont été le plus remarqués : Le Boulaire, Le Bihan, Runigo, Le Brazidec, David, Pédrono, H. Guillo, F. Moisan, Le Glévic... Ces noms sont à peine connus du public et, dans le pays même de leurs titulaires, ils commencent à être oubliés. On ne retient que le nom du personnage mis en scène, et l'on dit couramment en parlant des personnes : Marc Ardeven, Louis Le Roux, Nikolazig, le Recteur, Le Pélicard... etc. Ce serait pour nous une suffisante récompense de nos efforts que d'avoir su plaire au peuple et de l'avoir intéressé ; mais nous sommes fiers, certes, des compliments qui nous ont été prodigués par des hommes de marque : évêques, députés, publicistes, professeurs... De toutes ces félicitations, aucune cependant ne nous est allée droit au cœur comme celle qui nous est venue, bien cher Maître, d'un homme aussi compétent et aussi impartial que vous. Ce que vous avez dit à des amis et ce que vous avez écrit au Chanoine Cadic restera pour nous le plus précieux des encouragements.

N'était le souvenir de quelques bonnes paroles entendues pendant la journée, le retour de la troupe à Bignan serait plutôt mélancolique. Nous partons de Sainte-Anne à neuf heures du soir et nous arrivons au pied de notre clocher à une heure du matin. Heureux encore ceux qui ne demeurent pas trop loin du bourg ! Nos moyens de locomotion laissent réellement à désirer.

CHANT, DÉCORS, COSTUMES

Les acteurs de Bignan et de Pluvigner sont reçus par les gens de Sainte-Anne comme des confrères. C'est en effet le village de Sainte-Anne qui fournit à notre théâtre les figurants et le chœur.

Pour la formation d'un chœur, nous avons été admirablement secondés par les circonstances et par les hommes. Il nous fallait un compositeur et, comme par hasard, M. Decker s'est trouvé là, un artiste universellement connu et goûté. Il nous fallait un chef de musique et voici que nous en trouvions deux : M. Gouarin, aujourd'hui supérieur de Sainte-Anne et un autre chapelain, aussi bon musicien que bon écrivain breton : M. Le Maréchal, l'auteur de Kousk, aujourd'hui vicaire à la cathédrale de Vannes. Tous deux ont quitté leurs fonctions de « chorège » depuis longtemps :

mais le mouvement donné par eux s'est perpétué sans effort sous la direction de leurs successeurs.

Nous serions donc mal venus à nous plaindre que les ressources nous aient manqué ; nous avons trouvé, au contraire, toutes les bonnes volontés et tous les talents disposés à se mettre au service de l'œuvre commune.

Les comptes rendus ont été, au sujet du chœur, pleinement laudatifs. J'aurais mis aux éloges quelques réserves. Du moins j'aurais exprimé le désir de voir donner au chœur une place plus importante. Actuellement les choristes ne manifestent leur présence que lorsqu'ils doivent se faire entendre. En dehors de là, ils disparaissent à peu près aux regards dans la profonde excavation de leur orchestre. Assis ou debout, suivant leur fantaisie, vêtus de leur costume habituel, causant entre eux pendant les entr'actes, ils ne se distinguent guère des spectateurs. Cette situation est si bien sentie que tout dernièrement, dans Boéh er goéd (*la voix du sang*), la salle tout entière s'est transformée, le plus naturellement du monde, en un vaste chœur qui alternait avec le coryphée.

J'ai l'intention, et cela dès la prochaine pièce : Ar hent en Hadour (*Sur les pas du Semeur*), de faire monter le chœur sur la scène, je lui donnerai un rôle et des costumes appropriés ; je crois qu'en marchant dans cette voie je me rapproche de la tradition et de l'idéal de l'art. L'orchestre alors sera réservé pour tout ce qui doit rester caché, pour tout ce qui est inesthétique : le souffleur, par exemple, dont la guérite malencontreuse vient masquer une partie de la scène, le monsieur qui bat la mesure, le bourgeois qui martèle le piano, plus tard, les *tibicines* quand nous aurons une musique instrumentale... Et pourquoi, au milieu de cet orchestre, ne dresserait-on pas, telle la *thymele* antique, une table ornée portant la statue de sainte Anne ?[1].

Notre décorateur signe Boris. Il a travaillé six ans chez Rubé et Chaperon et brossé bien des toiles pour l'Opéra ou le Français. Ce fut une bonne fortune pour moi de le rencontrer. Il y a de cela dix ans. Un jour, me promenant dans les vieilles rues de Pluvigner, j'aperçois un peintre devant un chevalet. Je l'aborde ; on cause ; je ne tardai pas à m'apercevoir que je venais de découvrir un artiste. De son côté, il fut conquis à tel point par l'idée d'un théâtre religieux et national que, depuis cette heure, il se donne à nous avec

1. Une répétition générale de *Ar hent en Hadour* a été donnée en 1913. Pour la circonstance, tous les chanteurs étaient sur la scène et tenaient un rôle. Le succès a prouvé que l'idée de M. Le Bayon était excellente.

un dévouement éperdu. Ce qu'il réalise à lui tout seul est considérable. Pour monter BÉTHLÉEM, il a couvert 1.100 mètres carrés de toile. Et quels coups de pinceaux ! Ces paysages ou ces édifices qui se creusent en saisissantes perspectives attirent et fixent l'attention des spectateurs au point de rendre le poète jaloux.

M. Boris est de plus un machiniste expert, et la science des *trucs* et des *accessoires* n'a pour lui aucun secret. Pour ce qui est de l'illusion à produire, nous sommes, grâce à lui, à la hauteur de notre temps. Même de ce côté, nous ne désirons plus accomplir aucun progrès.

La plupart des costumes sont confectionnés à Sainte-Anne sur mes propres indications, ou sur les renseignements de M. Boris, ou d'après des tableaux de maîtres, d'après les verrières de la basilique. A partir de novembre, une demi-douzaine de jeunes filles du village, factrices ou couturières, consacrent gratuitement au costumier les larges loisirs de leurs journées d'hiver. Réunies dans une salle commune qui appartient à M. Cadic et où le vénéré chapelain va de temps en temps porter ses encouragements, elles préparent avec leur aiguille, sous la direction de Jeanne Pérès et de Marie-Anne Guingo, la représentation de la pièce inédite qui sera jouée l'année suivante. Mais d'où vient, dira-t-on, la matière qui suffit à de tels exercices de coupe? De partout et gratuitement. Décidément, nous n'avons pas connu l'indifférence. Nos ouvrières elles-mêmes y vont de leurs économies et achètent souvent, quand elles vont en ville, ce qui leur fait envie.

Un certain nombre de costumes sont *authentiques* en ce sens qu'ils proviennent des pays auxquels appartiennent les personnages. Un de nos compatriotes qui enseigne en Egypte, comme frère de la Doctrine chrétienne, nous a fait parvenir des costumes de bergers fellahs ; on les reconnaîtra aux raies rouges et bleues dont ils sont bariolés.

Par l'intermédiaire du P. Guillemot, originaire de Vannes, nous avons obtenu des Franciscains de Bethléem des tuniques de Bethléémites et des manteaux en peau de chameau tels que devaient en porter les contemporains de Jésus-Christ.

M. Math. Bouléon, au cours d'un voyage en Orient, avait acquis, à Constantinople, un costume de grand seigneur turc ; il vient de nous le céder aimablement pour la garde-robe des rois Mages.

CONDITIONS ET CARACTÈRE DES REPRÉSENTATIONS

La pensée première de M. Cadic avait été de fournir aux pèle-

rins, pour la nuit du 25 juillet, un abri hors de l'église et une distraction édifiante. Cette pensée n'a pas pu être réalisée. Avec l'éclairage actuel, si imparfait, on craint des désordres et des exploits de pickpockets et on a résolu d'attendre l'électricité.

On a renoncé également à donner une représentation le jour de la fête de sainte Anne; la cérémonie religieuse ferait tort au *jeu*, et réciproquement. L'expérience en a été faite deux fois. On cherche donc une autre date ou plutôt d'autres dates, car une saison comporte cinq ou six représentations. On s'arrête de préférence à un dimanche, à un jour de fête ou à un jour de pèlerinage exceptionnel.

La séance commence à deux heures. Les tickets se paient : chaises réservées et numérotées, 5 fr.; premières (chaises). 3 fr.; deuxièmes (bancs à dossiers de la nef centrale), 2 fr.; troisièmes (premiers bancs des nefs latérales), 1 fr.; quatrièmes (derniers bancs des nefs latérales), 0 fr. 50.

La recette servira à couvrir les frais matériels de voyages, de décors, d'entretien. Personne n'est rétribué, pas plus les acteurs que les costumières. Bien mieux, toutes les boutiquières du village qui font partie du chœur ou figurent à un titre quelconque dans le personnel du théâtre, quittent leur étalage à l'heure de la représentation, perdant ainsi le bénéfice d'une demi-journée de vente. Ces sacrifices sont consentis allègrement. C'est pour sainte Anne et pour la Bretagne!

Sainte Anne et la Bretagne! A ce double objet se rapporte aussi le travail du *facteur* de « mistères ». Il est bien spécifié que, tous les ans, on jouera au moins une fois l'histoire de Nicolazic, qui est aussi l'histoire des origines du pèlerinage, moyennant quoi on pourra offrir au public d'autres sujets. On a donné, ces dernières années, en dehors de Nikolazig, d'abord Keriolet, histoire d'un illustre pénitent, puis Ar hent Bethléem (*En route pour Bethléem*), épisodes de l'enfance de Jésus, la première pièce de ma trilogie évangélique; puis Boëh er goed (*la voix du sang*), mise en action de la parabole de l'Enfant prodigue. On donnera prochainement [1] Ar hent en Hadour (*Sur les pas du Semeur*) qui représentera les principaux épisodes de la vie publique de Jésus; et plus tard, Dieu aidant, une Passion qui ne sera pas celle d'Oberammergau, mais une autre adaptée au milieu et au tempérament des Bretons.

On nous a demandé si nous ne comptions pas aborder les sujets

1. On en a déjà donné, devant 500 spectateurs, avec un succès complet, une répétition générale.

nationaux. Nous croyons pouvoir répondre affirmativement. Sans doute que ce n'est pas ici un théâtre profane, sans doute que c'est un théâtre essentiellement religieux par l'idée qui a présidé à sa fondation ; mais il est à considérer que l'histoire politique de la Bretagne est intimement mêlée à son histoire religieuse et qu'un épisode quelconque peut être traité avec un sentiment religieux. Et puis, nous aussi, nous avons été touchés par ce souffle de régionalisme qui court sur le monde entier et qui fait fleurir partout l'amour de la petite patrie ; nous n'avons rien tant à cœur que de glorifier, après sainte Anne, les héros de la Bretagne.

Nous le ferons en breton, non en français. Ce n'est pas que nous distinguions deux Bretagne ou que je nourrisse cet esprit de clan qui cause parmi nous tant de discordes. Je crois même qu'il est peu de bretonnants qui n'aient du sang gallo-romain dans les veines et qu'il y a peu de « Gallos » qui n'aient reçu une forte proportion de sang breton. Cette conviction, ne l'ai-je pas rapportée, cher Maître, du pied de la chaire que vous occupiez naguère à l'Université de Rennes ? Quoi qu'il en soit, la moitié de la grande famille, pour des raisons qui dégagent leur responsabilité, ne parle plus la langue des ancêtres et, chez l'autre moitié, le breton est plus menacé que jamais. Ceux qui l'ignorent devraient pourtant s'intéresser à lui comme à un héritage de famille.

En résumé, nous voulons un théâtre qui jouera des drames en langue nationale, un théâtre religieux puisqu'il naquit d'une pensée d'apostolat ; un théâtre profondément empoignant puisqu'il s'inspirera aux sources mêmes de notre histoire religieuse ou nationale. Et par ce théâtre où tous les arts s'unissent et que sainte Anne domine, quelles ascensions vers la lumière préparées au peuple de Bretagne !...

JOSEPH LE BAYON.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec un profond regret la mort de M. Joseph Déchelette l'éminent archéologue, tombé glorieusement au champ d'honneur. Après avoir honoré la France par de solides et savants travaux, notamment par son *Manuel d'Archéologie*, malheureusement inachevé, monument unique d'érudition, il lui a sacrifié sa vie. Agé de cinquante-trois ans, il n'était pas obligé au service militaire. Il a voulu prendre part à la campagne, et il est mort en héros, comme en fait foi cette citation à l'ordre du jour de l'armée, que nous reproduisons comme la plus éloquente des oraisons funèbres :

« Déchelette, capitaine de territoriale au 298e régiment d'infanterie, a été tué le 6 octobre, alors qu'il entraînait sa compagnie sous un feu violent d'artillerie, et lui avait fait gagner 800 mètres de terrain. Avant de mourir, a demandé au lieutenant-colonel, commandant le régiment, si on avait gardé le terrain conquis, et sur sa réponse affirmative, lui a exprimé sa satisfaction, en ajoutant qu'il était heureux que sa mort servît à la France. »

Belle vie et fin plus belle encore.

M. Déchelette a légué 100.000 fr. à sa ville natale de Roanne pour l'édification d'un musée.

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XXXV

ARTICLES DE FOND

Pages

Notes sur le parler breton de Cléguérec (Morbihan), par E. THIBAULT 1, 169, 431
The breaking of *ē* in Scotch Gaelic, par John FRASER 29
Some Points of similarity in the phonology of Welsh and Breton, par T. PARRY-WILLIAMS 40, 317
Étymologies, par J. VENDRYES 85
Notes sur les textes d'Ivonet Omnes, par Em. ERNAULT 129
Questions de grammaire et de linguistique brittonique (suite), par J. LOTH 143, 450
Sur les présents irlandais du type *guidim*, par A. MEILLET 165
The monastery bishoprics of Cornwall, par le Rev. Th. TAYLOR 193
L'aventure de Maelsuthain, par J. VENDRYES 203
Un rapprochement celto-ombrien, par J. VENDRYES 212
Cornoviana (suite), par J. LOTH 215
La Vie la plus ancienne de saint Samson de Dol, par J. LOTH 269
Evolution of the diocesan bishopric from the monastery bishoprics of Cornwall, par le Rev. Th. TAYLOR 301
L'épisode du chien ressuscité dans l'hagiographie irlandaise, par J. VENDRYES 357
Accent and Svarabhakti in a dialect of Scotch Gaelic, par J. FRASER 401
A propos de la coiffure des Gaulois et des Germains, par Ad. REINACH 410
Répertoire des fac-similés des manuscrits irlandais (suite), par L. GOUGAUD 415
Notes étymologiques et lexicographiques (suite), par J. LOTH 441
L, R, M, N en initiale et en construction syntactique dans le breton de l'île Molènes (Finistère), par J. LOTH 468
Sur quelques textes franco-bretons (suite), par Em. ERNAULT 471
Le *Mirouer de la Mort* (suite), par Em. ERNAULT 506

NÉCROLOGIE

J. Déchelette 528
P. W. Joyce (J. Vendryes) 267

BIBLIOGRAPHIE

BELLEVUE (Marquis de), Le Camp de Coetquidan (J. Loth) 107
— Paimpont, 2e éd. (J. Loth) 109
BEST (R. I.), Bibliography of Irish Philology and Literature (J. Vendryes) 225
DOTTIN (G.), Manuel d'irlandais moyen (J. Vendryes) 92
DUHAMEL (M.), Musiques bretonnes (J. Vendryes) 368
EBEN FARDD, Awdl Dinistr Jerusalem (J. Vendryes) 233
Essays and Studies presented to William Ridgeway (J. Loth) 375
FYNES-CLINTON (O. H.) The Welsh Vocabulary of the Bangor district (J. Vendryes) 231
GRÖHLER (H.), Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen (J. Vendryes) 100
GWYNN (Ed.), The Metrical Dindshenchas, III (J. Vendryes) 98
JONES (J. Morris), a Comparative Welsh Grammar, I (J. Vendryes) 217
JOYCE (P. W.), Irish Names of Places, III (J. Vendryes) 224
LOTH (J.), Les Mabinogion, 2e édition (J. Vendryes) 105
MACKAY (J. C.), Gille a' bhuidseir (J. Vendryes) 367
MARSTRANDER, Dictionary of the Irish language, I (J. Vendryes) 365
MEYER (Kuno), Ueber die älteste irische Dichtung, I et II (J. Vendryes) 96, 366
PEDERSEN (Holger), Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen, II, 2 (J. Vendryes) 361
RHYS (Sir John), The Celtic inscriptions of Cisalpine Gaul (J. Loth) 370
SAGOT (F.), La Bretagne romaine (J. Loth) 109
SCHŒPPERLE (G.), Tristan and Isolde (J. Loth) 379
SCHUMACHER (Karl), Verzeichniss der Abgüsse und wichtigeren Photographien mit Germanendarstellungen (Ad. Reinach) 235
STEINBERGER (H.), Untersuchungen zur Entstehung der Sage von Hirlanda von Bretagne sowie zu den an ihr am nächsten verwandten Sagen (J. Vendryes) 104
THURNEYSEN (R.), Die Kelten in ihrer Sprache und Literatur (J. Vendryes) 227

CHRONIQUE

Abbott (Rev. Th.); sa mort 238
Anwyl (Bodvan); sa réédition du Spurrell's Welsh English Dictionary 248
Anwyl (sir Edward); sa nomination à Caerlleon sur Wysg 238
Arbois de Jubainville (notices sur H. d') 115
Bloch (J.), Formation de la langue marathe 392
Brugmann (K.); suite de son *Grundriss* 118
Cambrian Gleanings 390
Diverrès (P.); ses travaux 240
Dussaud (R.), Les civilisations préhistoriques de la mer Egée 394
Ephemeris Epigraphica, t. IX 240
Ernout (A.), Traité de morphologie latine 388
Foucher (A.), Le couple tutélaire dans la Grèce et dans l'Inde 121
Gwynn Jones (T.); sa nomination à Aberystwyth 117
Halter (E.), Die Indogermanen 389
Herrieu (L.) et Duhamel (M.), Chansons populaires du pays de Vannes, 2e série 121
Holder (A.), Altceltischer Sprachschatz, fasc. 21 387
Indogermanisches Jahrbuch, I 243
Livres nouveaux 122
Lyon (Étymologie du nom de la ville de) 384
Mansion (J.), Celtes et Germains 387
Marstrander (C.); son article des Mélanges Torp 119
Muret (Ernest); son édition du Roman de Tristan par Béroul 391
Notennou diwar benn ar Gelted Koz (suite) 242
Ouvrages reçus 250
Parry-Williams (T.); son doctorat en philosophie 118
Pedersen (H.); sa promotion à l'ordinariat 116
Pokorny (J.), Concise Old Irish Grammar 247
Ridder (A. de), Notice sommaire des bronzes du Louvre 120
School of Irish Learning 250
Vallée (F.), La langue bretonne en 40 leçons, 3e éd 241
Vettermann (Miss Ella); ses travaux 240
Walsh (P.), The Flight of the Earls 245
Welsh National Library (contributions populaires à la) 391
— (rapport sur les progrès de la) 244
Welsh Outlook (The) 390

PÉRIODIQUES

Analecta Bollandiana 263
Annales de Bretagne 126
Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns 264

Berichte der römisch-germanischen Kommission..... 265
Bibliothèque Pro Alesia..... 265
Boletin de la Real Academia de la Historia..... 266
Bulletin du Musée historique de Mulhouse..... 263
Celtic Review (The).....125, 260, 396
Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... 127
Ecclesiastical Review (The)..... 255
Ériu..... 258
Folklore..... 262
Gadelica..... 261
Indogermanische Forschungen..... 127
Journal of the Society of Antiquaries of Ireland..... 266
Journal of the Welsh Bibliographical Society..... 399
Mémoires de la Société de Linguistique.....128, 397
Mittheilungen der prähistorischen Kommission der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien..... 263
Revue de Bretagne..... 126
Revue de phonétique..... 395
Revue des bibliothèques..... 398
Revue des traditions populaires..... 262
Revue du Bas-Poitou..... 264
Revue historique vaudoise..... 264
Revue morbihannaise..... 398
Rocznik Slawistyczny..... 256
Romania..... 262
Sitzungsberichte der königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften.....254, 399
Studies..... 400
Zeitschrift für romanische Philologie..... 123
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..... 252

CORRESPONDANCE

Le théâtre populaire de Sainte-Anne d'Auray, par J. Le Bayon... 514

Le Propriétaire-Gérant, Édouard CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS

AU TOME XXXV

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique, ogamique et lépontien(*).

(Voir pp. 102, 111, 256-258, 263, 264, 372, 373, 387.)

*Aita, 373.
Albion, 254.
*Alios, 374.
*Alkovinos, 373.
*Amaseu, 372.
ambi-, 284.
Ammo(n), 281-283.
Anna, 282, 283.
Anvallonacu, 372.
Areani, « gardes », 113.
Atobiles, 285.
Atoclius, 285.
Atoo, 285.

Balandui, 372.
Blano-, 101.
Brigantes 111, 289.
Brivatiom, 373.
Brohomagli, 283.

Caliacos, 374.
Cantobennicus, 103.
Caratacus, 111.
[C]assiboduae, 387.
CASSITTAS, 387.
Catamanus, 223, 284.
[C]athubodua, 387.
CATUVIRR, 387.
Καύαρος, « géant », 61.
cisium, cissum, cirsum, sorte de voiture, 397.
Cogidumnus, 111.
com-, 276.
Conginna, 254.
Corobilium, 254.
Cularo, 102.
cuno-, « élevé », 276.

*Dieupala, 371.
Docco, Doccov, 292-295.
Drustagni, 317.
dunum, ville fermée; ville forte hauteur fortifiée, 384, 385.

*Esopnio, 372.
Etri (gén.), 288.

*Gnoia, 374.

-ialo-, 102.
ivos, 373.
*iuuos, fête, banquet? 373.

*kalite, appelez? 373.
*karite, parents? 373.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

*Latumarui, à Latumaros, 372.
Λουκοτοκια, Λουκοτεκια, 101, 128.
LUGUDECCAS, 243.
Lugudunum, Lugdunum, 384-386.
Lunarhi, 283.

Maccarioui, 372.
-maglos, chef, roi, 276, 286.
*mako, 372.
Melbodium, 103.
Menapii, 111, 289.
mori-, mer, 408.

*Namu, 372.
*Naxom, (vin) de Naxos, 372.

*pala, tombe, 371, 373.
*Pelkui, 373.
Petromantalum, 103.
Petrucorii, 103, 295.
Piro, 290.
*Pivonei, 372.
*Pivotialui, 372.
Porios, 290.
*Pruiamiteu, 372, 373.

ritu-, « gué », 103.
Ritumagus, 103.
ro-, 284.
Rutenicus, 103.
Sammonis, 283.
*Sapsutaipe et à Sapsuta, 372.
Segontiaci, 111.
Segustero, 102.
Senacus, 283.
*Slaniai, 371.

Taranis, 413.
tarinca, taringa, clou en fer, 119.
tigerno-, chef, maître, 286.
Tigernomaglus, 286.
Tigernomalus, 286.
tricontis, « aux mois de trente jours », 103.
Tricorii, 103, 280, 295.

-u, dat. sing., 372.
uerna, aune, 101.
-ui, dat. sing., 372.

*verkalai, 371.
Vidimaclus, 276.
uidu-, « bois », 85.
*vinom, vin, 372.
Virocantus, 254.
Virotutis, 102.
Vivisci, 101.
VLATIAMI, 254.
Vocontii, 103.
Vocorio, 103.

II. Irlandais.

(Voir pp. 47, 50-53, 59, 86, 87, 95, 96, 101, 119, 120, 124, 168, 203-206, 213, 221, 227, 240, 245-247, 254, 255, 258, 261, 318, 321, 322, 324, 337, 343, 347, 349-351, 357, 363, 367, 379-381, 383, 395, 400.)

accal, bon courage, 254.
accrích, domaine, 254.
-ach, adjectifs, 88-91.
ad, loi, 212, 214.
ada, légal, juste, convenable; prérogative, droit, 212, 214.
adaim, j'entends, 253.
adas, juste, convenable, 213.
adfither, je serai payé, 363.
adim ou adem, instrument, appareil, 214.
adma, instruit, sage, avisé, 214.
-adraim, j'adore, 363.
afameinn, « utinam », 363.
aile, autre, 374.
air, sur lui, 94.
aire, garde, 113.
aire, haie, barrière, fardeau, 119.
-aire, noms d'agents, 255.
airem, laboureur, 96.
airmed, sorte de mesure, 446.
aite, oide, père nourricier, tuteur, 373.
aithed, athed, fuite, fugue (amoureuse), 380.
Alpe, Grande-Bretagne, 254.

altus, Altus, hymne, 205, 208, 209.
andud, allumer, 363.
anfad, tempête, 119.
-ang, -eng, suff. 119.
arár, arúr, blé, 408.
arco, arcu, je demande, 119, 166, 253.
arg, goutte, 221.
-as, suff. d'adj., 213.
ascall, axal, ochsal, aisselle, 120.
asclang, fardeau, charge, 120.
áss, croissance, 119.

baile, demeure, village, ville ; monastère, 288.
Balgriffin, Bally-Griffin, 287.
Bally-Samson, 288.
bansegainn, daine, 86.
ben fir, femme d'homme, 205.
Benén, 373.
Benn-chor, suite de pics, 254.
Benn Étair, 288.
berir, il est porté, 361.
biad, nourriture, 372.
biothu, existence, 372.
bith, blessure, 363.
bodb, badb, corbeau, 87.
Bórime, Bóraime, Bóruma, Bóroma, Béal Bórumha, 206.
bóroma, tribut imposé aux habitants du Leinster, 207.
both, hutte, 101.
bó thúir, vache nourrie à l'étable, 260.
bran, corbeau, 89.
branfes, festin de corbeau, 90.
breth, jugement, décision, 204, 207.
Brian Boruma, 206.
Brian in búair, 207.
Brian Mac Cennétig, 203, 206.
Brian na Banba a Borumi, 206.
brollach, sein, 443.
buaid, victoire, 101.
buide, jaune, 101, 357, 397.
bun-áit, fondement, fondation, résidence, 289.

cadla, cordage, 254.
Canóc, 289.
carn, tas, amas de rochers, 287.
Carn Sampson, 287.
cathach, batailleur, 90.
Cathasach, Cathusach, 399, 400.
Cathrae, 254.
cechlatar, ils creusèrent, 371.
céle, compagnon, 222.
cess, tressé, 397.
céstach, passif, 254.
co brunni, à la poitrine ; jusqu'à, devant, 393.
coimm, comm, couverture, protection, êtement, 127.
Coindire, 203, 206.
comadas, juste, convenable, 213.
Congenn, 254.
conid, que c'est, 95.
Conlae, 254.
Corrbile, « arbre impair, isolé », 254.
co ucht, à la poitrine ; jusqu'à, devant, 393.
crédem, fait de ronger, 254.
crob main, 120.
crobang, poignée, 119, 120.
crú fechta, « corneille de guerre », corbeau, 87.
crúach, morceau, 285.
cú, chien, 357, 360.
cúala, j'ai entendu, 118.
Cuchullin, le chien de Culann, 360.
cumaing, il peut, 120.
cumtach, construction (grammaticale), 254.

Daigerne, 254.
defid, bois sacré, 119.
deleng, jeune porc, 120.
den, habile, fort, 253.
derbbrathir, frère, 222.
derbsiur, sœur, 222.
derd, tempête, 119.
derdan, tempête, mauvais temps, 119.
Dia do betha, Dieu (soit) ta vie, salut ! 205, 210.
dindshenchas, collection de légendes sur les noms de lieux, 98-100, 227.
dliged, obligation, dette ; loi, 212.
dobiur, j'apporte, 165, 253.
dochum n-, vers, 119.
dofeotar, dootar, -dotar, ils mangèrent, 89.
Domnall, 203, 204.

dorat, il a donné, 363.
dorus, porte, 61.
do tabairt chomairle, à donner conseil, 253.
dotuit, il tombe, 253.
duaid, il mangea, 89.
dubgall, Danois ou fils de Danois, 447.
dún, fort, citadelle, cité, 288, 385.
Dún Etair, 288.

eat, eux, 95.
ech-chenn, « tête de cheval », 412.
-em, noms d'agent, 254.
-én, 373.
Eoganacht Locha Léin, 204, 207.
-éra, que tu refuses, 363.
esonoir, déshonneur, 205, 209.
Etair, 288.

facht, méchanceté, mal, 223.
fáel, loup, 86.
fáenic, phénix, 254.
faic, quelque chose, rien, 119.
fang, corbeau, 91.
feis, fait de dormir, de passer la nuit, 89, 90.
Ferchéte, 254.
fern, aune ; bouclier, 119.
fes, feis, festin, beuverie, 89, 90.
féth, mer calme, 119.
fí, poison, 258.
fiach, corbeau, 87-91, 119, 243.
fiad, gibier, 85, 87.
fiadh, cerf, daim, 85.
fiadmila, animaux sauvages, 85.
fid, bois, 85, 87.
flann, sang, 253.
fogera, qu'il chauffe, 166.
fóidiam, messager, 254.
folam, vide, 50.
for, sur, 94.
foraib, sur vous, 407.
fot saiguil, longueur de la vie, 204, 208.
fursundud, illumination, éclaircissement, 98.

gabim, je prends, 387.
Gailinne na mBretan, 289.
galgat, champion, 405.
gearrthiadh, lièvre, 85.
glenn, vallée, 127.
gnéthech, actif, 254.
Gnóe, 374.
gonim, je blesse, je tue, 166.
gortach, affamé, 90.
guidim, je demande, je prie, 166.
guirim, je chauffe, 166.

iasc, poisson, 389.
in, le, 94, 96.
indas, façon, manière, 119.
indláidi, il se vante, 253.
inis, île ; bord d'une rivière, terrain en bordure de rivière, 290.
Inis Fáithlenn, Inisfallen, 206, 207.
in medón, au milieu, 393.
intuigfet, ils revêtiront, 167.
iress, croyance, 125.
-irne, suff. de noms de personnne, 254.

Lassirne, 254.
léir, visible, 253.
lige, tombe, 445.
Loch Léin, 204, 207.
lomm, nu, dépouillé, 389.
longphort, port (fortifié), 254.
loth, boue, 128.
Lug, 378, 387.
Lugaid, 242, 243.
Lúgnasad, le premier août, 386.
lugu, plus petit, 386.
luibne, bouclier, 119.

-m-, suff., 214.
Maelsuthain Ua Cerbaill, 203, 204, 207.
Malatur, Mars-la-Tour, 247.
med, balance, 446.
meng, tromperie, 127.
menmarc, passion, 119.
midiur, je juge, 212, 446.
Mochonóg, 289.
-muinither, il vient, 223.
muirbheach, terre sujette à être envahie par la mer, 408.
Mumu, 254.

naicc, aicc, non, 119.
nert, force, 212.
niae, descendant, 90.
no, part. verbale, 222.

nuidlechais (gén.), état d'une vache qui vient de vêler, 445.
nuithlech, (vache) qui a nouvellement vêlé, 444, 445.
nús, petit-lait, 446, 447.

ocuis, ocus, acus, et, 136.
ocus, acus, accus, près, 136.
olc, mauvais, 127.
ón, il, 252.
orc, porc, 220.
-osailci, il ouvre, 168.

pailis, palais, 379.

-r-, passif et déponent, 361, 362.
Raith Airthir, 287.
Ráith Édair, 288.
ráth, ráith, résidence entourée d'un rempart de terre avec fossé, 288.
réil, clair, 253.
rélaim, je révèle, 253.
rétaire, lecteur, 254.
riched, ciel, 254.
rodtoig, il le couvrit, 167.
roimh, devant, 94.
Roma, de Rome, 207.
rú(a)e, héros, 253.

Sailchoit, Solloghoud, 289, 445.
Samhildánach, 378.
scethach, dégoûtant, qui fait vomir, 91.
scethim, je vomis, 91.
sed, seg, cerf, 85, 86.
sedgraig, troupe de cerfs, 86.
segas, seaghas, forêt, 85, 86.
Segais, 85, 86.
Senach, 283.
senchas, histoire, antiquité, 98, 100.
sern-, répandre, 364.
sétig, compagne ; a s., l'autre, 222.
sgáil, ombre, 45.
sídh, sídheann, venaison, 87.
sín, temps, 119.
sinnach, renard, 91.
slán, bien portant, en bon état, 371.
snuadh, fleuve, 447.
són, ón, il, 252.
súainem Segsa, corde de Segas, mètre irlandais, 87.
siur, sœur, 90.

Táin bó Cúalnge, 123, 227.
tairnge, clou en fer, 119.
tairthim, chute, 253.
tánase abb, « abbé en second », 400.
tarrach, tremblant, 91.
tearmann, terme, 260.
Temair, Tara, 243.
tochaim, marche, chemin, 119.
tochlaim, je creuse, 371.
tóra-, téora, limite, 260.
torc, porc, 220.
trit, à travers, 94.
tuarascbail, description ; (même) équipage, 206, 210.
tuath, peuple, 212.
Túatha Dé Danann, 378.
tuigim, je couvre, 167.
tuilim, je dors, 167.

III. Gaélique d'Écosse.

(Voir pp. 31-39, 126, 397, 401-403.)

aimsear, temps, 402, 406.
ainm, nom, 38, 402, 406.
airgiod, argent, 402.
airighim, je perçois, 405.
aithnighim, je reconnais, 405.
Alba, Ecosse, 403, 406.
ameasg, parmi, 31.
Aonghus, 405.
aran, pain, 35.
arbhar, blé, 404, 407, 409.
arm, armée, 402, 406.

balbhan, un muet, 404.
balg, sac, 403.
barr, sommet, 36.
beachd, opinion, 38.
beag, petit, 33.
bealach, passage, 34.

bean, femme, 33, 37.
beannachd, bénédiction, 37.
bearradh, raser, 36.
beartach, riche, 39.
bleoghan, traire, 32.
borb, rude, 403, 406, 407.
Breatain, 33.

cailleach, vieille femme, 405.
calma, brave, 403.
calpa, mollet, 403.
canb, chanvre, 402.
carghas, carême, 405.
cead, permission, 33.
ceanalta, doux, 37.
ceanas, affection, 37.
ceangal, lien, 32.
ceannsa, doux, 37.
cearb, bord, 406.
ceart, juste, 36, 39.
ceatharnach, guerrier, 37.
ceathramh, quatrième, 37.
cleas, haut fait, 33.
creach, raid, butin, 38, 39.
cuirm, festin, 407.
Cuithach, 260.

dealbh, ressemblance, 38.
deamhan, démon, 31.
dearbh, certain, 403.
dearg, rouge, 34, 36, 38, 402.
dh'fhalbhadh, s'en irait, 404.
Donnchadh, 406.
dorcha, sombre, 403.
dreach, apparence, 39.

eadaruinn, entre nous, 402.
eaglais, église, 402.
eala, cygne, 38.
eanchainn, cerveau, 38, 403, 406.
easbuig, évêque, 33.

fead, sifflement, 33.
feadan, sifflet, 33.
feadh, parmi, 32.
fear, fer, homme, 29.
fearg, colère, 406.
fearn, aune, 34, 38.
feasa, du jugement, 30.
feileadh-beag, kilt, 397.
fios, information, 30, 406.
foras, recherche, 404, 406.

gainmheach, sable, 404, 406.
galghad, bonne fille, 404, 405.
gealban, petit feu, 404, 409.
geall, promesse, 32.
ghealladh, promettait, 32.
gilb, ciseau, 407.

imlich, ilmich, lécher, 403.
inbhir, confluent, 404.
inghean, fille, 405.
iomchubhaidh, propre, 403, 407.
iomlan, complet, 402.
(i)staigh, dedans, 35.
(i)steach, dedans, 34, 35.

laochan, mon cher, 405.
leaba, pl. leapaichean, lit, 33, 39.
leabhar, livre, 31, 32.
leac, pierre, 39.
leaghadh, fondre, 32.
leanabh, enfant, 37, 403.
leann, bière, 37.
leannan, amant, 37.
leas, besoin, 33, 39.
leat, avec toi, 39.
lionmhar, abondant, 407.
Loncarty, Luncarty, 254.
lorg, trace, 406, 407.

meadhg, petit-lait, 32
meadhon, milieu, 31.
meall, tromperie, 32.
meall, masse, 32.
mealladh, tromper, 32.
meallta, trompé, 32.
meanbh-, petit, 38.
meas, jugement, opinion, 30, 31.
meas, fruit, 31.
measa, du jugement, 31.
measa, miosa, pire, 31.
measg, mêler, 31.
meirg, rouille, 406.
misde, plus mal, 31.
mor-, mer, 408.
mormhair, seigneur, 404, 407, 408.
muilchionn, manche, 403.

neart, force, 39.
nós, premier lait, 447.

oirbh-se, sur vous, 407.

reamhar, épais, gras, 31.

seamrog, trèfle, 402, 403.
sean-, vieux, 37.
seanchas, tradition, 403.
seangan, fourmi, 32, 37.
seanmhathair, grand'mère, 37, 404.
searbh, amer, 38.
searbhan, dégoût, 404.
searg, dessécher, 36.
sithionn, venaison, 87.
sleamhuinn, glissant, 31.
soirbheas, vent, 404, 407.

tairbh, taureaux, 406.
tairmeasg, prohibition, 406.
tairrgheal, au ventre blanc, 404.
teach, maison, 34.
teann, serré, 32.
tiormaich, sec, 407.
tulg, bercer, 407.

IV. Gallois.

(Voir pp. 45-54, 56-62, 64-67, 71-74, 77-83, 90, 135, 155, 156, 163, 164, 221, 222, 224, 233, 249, 282, 317-356, 390, 450-453, 455, 458.)

a, ô, 51.
a, de, 51.
afal, afol, pomme, 51.
adar, oiseaux, 53, 54.
adargop, araignée, 54.
addas, convenable, 213.
Afrella ? 283.
agos, hagos, près, 136, 325.
ail, eil, second, 223, 374.
-ais, -as, -es, -is, 1re pers. sing. de l'aor., 81.
-aist, -ast, -est, -ist, 2e pers. sg. de l'aor., 81.
alch, gril, 373.
all, autre, 374.
alltraw, pl. on, dignitaire chargé d'élever les enfants des rois, 284.
allwedd, clef, 221.
almant, amande, 334.
am-, 284.
Ammwn, 283.
amryvael, amravael, varié, différent, 284.
amrywedd, multiforme, 284.
Anna, 282.
anner, génisse, 52.
annwfn, l'autre monde, 253.
anwyntio, oindre, 77.
archddiagon, archiagon, archidiacre, 48.
arfedd, dessein, intention, 446.
arfeddu, avoir dessein, 446.
ar neilltu, à part, à l'écart, 223.
arogl, pl. eu, parfum, 221, 285.
Arres, Arras, 56.
astalch, bouclier, 373.
-awg, adjectifs, 90.
awr, heure, 63.

baeds, pl. baedys, signe, 56, 66.
Bangor, suite de hauteurs, 254.
banw, pl. bnwod, femelle, 82.
barwn, baron, 49.
beddrod, cimetière, 355.
ben, men, voiture, 336.
benffic, benthyg, un prêt, 348.
Benwyn, 373.
betys, bettes, 56.
biach, bécassine, 339.
bicra, bicre, escarmouche, 56.
biw, vaches, 223.
botas, (pl. au), botys, chaussure, 55, 56.
Botcatman, 223.
botwn, botwm, bwtwm, bouton, 50.
brad, tromperie, 60.
braens, branche, 66.
bran, corbeau, 88.
Briavael, 276.
bron, poitrine, 393.
bronllech, poitrine, 443.
Brython, Breton, 64.
buches, troupe de vaches, 63.
bulas, bwlas, prunelle, 50.
burgyn, cadavre, 50.
bustych, taureaux, 81.
buwch, pl. buchod, vache, 63.

buwl, mulet, 64.
buyeid, mwyaid, hosties, 223.
bwla, taureau, 56.
Bwlwyn, Boulogne, 69.
bwyall, gwiall, gwuallt, hache, 339.
bwyd, nourriture, 372.
bwysel, mwysel, boisseau, 67.
bwystfil, bête sauvage, 339.
bychain, bychin, petits, 81.
bywyd, existence, 372.

cadair, siège, 72, 79.
Cadvan, 284.
Caernarfon, Cyrnarfon, Cynarfon, 81.
caf, j'aurai, 83.
caffael, caffal, caffel, cahel, cael, obtenir, 81-83.
caffaf, j'aurai, 83.
caitoir, cedor, pubes, 78, 80.
Calanmai, Clanmai, le premier mai, 61.
camdda, canfa, barrière, 221.
cannwyll, cannwll, chandelle, 81.
cant, avec, par, 299.
cawr, géant, 61.
cecys, kekysseu, ciguë, 56.
cefn, cefen, cefyn, dos, 59, 393.
cefnderw, cousin, 222.
ceiliawg, coq, 374.
ceirch, cerch, cvrch, avoine, 80.
Charlas, Charles, 56.
cigleu, j'ai entendu, 118, 119.
cihit, cvhyd, cŷd, aussi long, 82.
cimadas, gl. par, 213.
claddu, fouir, creuser, 371.
claear, cluar, tiède, 80.
cleddyf, pl. clefydeu, glaive, 223, 243.
kloystr, cloître, 77.
clyw, ouï-dire, 285.
clywed, clwad, clwed, entendre, 81.
cneuen, pl. cnau, noix, 60.
cnu, cnuf, toison, 60.
coblyn, lutin, 58.
cocas, dents de roue, 56.
cofaint, cwfaint, couvent, 65.
colomen, clomen, pigeon, 61.
Constinobl, Corstinobyl, Constantinople, 83, 84, 344.
corrui, carrai, courroie, 51.
croen, peau, 83.
croes, crôs, croix, 80.
cruc, amas, 285.
Cruc Tan, 285.
crwc, seau, 49.
crydd, cordonnier, 61.
cuchio, froncer le sourcil, 63.
cuwch, froncement de sourcils, 63.
kweifyr, carquois, 47.
cwfent, cwfeint, pl. cwfannodd, couvent, 65.
cwlwm, clwm, nœud, 59, 61.
cwpa, coupe, 56.
cwrw, kwryf, bière, 59.
Cydwal, Cydywal, 59.
cyfaddas, convenable, 213.
cyfnitherw, cousine, 222.
cyfod, cywad, cwad, se lever, 51.
cymraeg, le gallois, 83.
cynneu, allumer, 363.

dala, aiguillon, 59.
dantaith, mets délicat, 65.
defosiwn, dyfosiwn, dévotion, 47.
delw, comme, 462.
detha, dethe, deche, habile, adroit, 346.
deurudd, joues, 222.
diddyfnu, dyfnu, sevrer, 84.
din, dinas, forteresse, cité, 385.
diosc, dépouiller, 345.
dirwest, jeûne, 90.
Doccu, Dochou, 281, 293.
Docwinn, 293.
dol, prairie (traversée habituellement par une rivière, ou située sur ses bords); terrain plat d'une certaine étendue, 296.
drain, épines, 55.
druan, dreuan, malheureux, 65.
drws, porte, 61.
du, noir, 63.
dubgint, Danois, 447.
duch, qu'il mène, 219.
dwsel, robinet, 441.
dwyfron, seins, 222.
dydd, jour, 64.
dyddfu, dévaster, 221.
Dyfnwal, Dyfnawal, 59.
dylyed, dyled, dlêd, droit, 60.
dylyedawg, noble, 60.
dylyu, deleu, mériter, 60.
dyn, homme; personne humaine, 299.

dyrnfedd, une main (un pouce), mesure, 446.
Dywlais, 63.

ebrwydd, rapide, 229.
ehedydd, alouette, 346.
ei, son, 326.
eiry, eira, neige, 221.
eiryoet, erioed, ariôd, jamais, 54, 81.
-ell, suff. fém., 283.
ellyn, ellym, rasoir, 352.
elor, civière, 221.
emrecholl, perte complète, 284.
Englont, Inglont, Angleterre, 53, 335.
ennill, ynnill, gain, 46.
ennyn, brûler, 363.
enw, eno, nom, 342.
eog, euog, saumon, 65.
epil, rejeton, descendant, 221.
estyvos, sorte de guêtres, 444.
ewig, biche, 223.
ewyllys, ewllys, volonté, 62.

feleic, prince? 284.
ffigys, figues, 56.
Fflandras ? Flandres, 56.

geiriau, girie, paroles, 80.
giach, biach, bécassine, 339.
glaif, glaive, 223.
gnawd, habituel, 374.
gogr, gogor, gwagar, crible, 51.
Griffin, 287.
guar, sur, 51.
guiantuin, printemps, 373.
guystuiled, bêtes sauvages, 339.
gwaed, gwâd, sang, 80.
gwaeth, pire, 223.
gwala, i wala, assez, 50, 222.
gwallofi, verser, 50.
gwanc, gwang, voracité, 91.
gwancus, vorace, 91.
gwasgawd, gwasgod, abri, 50.
gwasgu, serrer, 345.
gweddi, prière, 285.
gwefr, ambre, 378.
Gwefrduvr, 378.
gwely, goela, pl. gwelyau, gwlâu, lit, 61, 83.
Gwener, Vénus, 46.
gwr priod, homme marié, mari, 286.
Gwrcant, 254.
Gwy, 258.
gwyar, sang, 258.
gwydd, arbres, 85.
gwydd, sauvage, 85.
gwyd lwdyn, bête sauvage, cerf, 85.
gwymon, gwman, goémon, 51.
gwyneb, visage, 393.
gwyr, gwr, il sait, 80.
gwyrf, gwryf, gwerydd, vierge, 59.

hacen, hagen, mais, cependant, 136.
haearn, harn, fer, 82, 83.
hagr, laid, 223.
-hau, v. a. et n., rendre, devenir (tel), 83.
haul, soleil, 61.
hebr, dit-il, 364.
helyg, saule, 222.
Henoc, 283.
hinnith, cela, ceux-là, 133.
hinnoid, cela, 133.
hinnuith, celui-là, 133.
hon yna, hona, celle-ci, 133.
hospital, hôpital, 53.
huan, soleil, 52.
hunnoid, hunnuid, celui-là, 133.
hunnuith, celle-là, 133.
hydd, cerf, 86.
Hytherguent, 46.

-ig, suff. fém., 223.
Inniavus, 295.
Issan, 285.

Llandochau, 281, 293.
Llandrindod, 114.
Llan-Dyvriog, 276.
Llan Gwrust, Llanrwst, 62.
Llan-Issan, 285.
llaw, main, 393, 448.
llaweroedd, llwerodd, multitudes, 82.
lleian, linge, 65.
llewa, avaler, 349.
lleyg, laïque, 82.
lliain, linge, 65.
llith, appât, 502.

llonydd, paisible, content, 371.
lluchio, lancer, 63.
lludedig, boueux, 128.
lluwch, amas de neige, 63.
llygadlas, qui a l'œil bleu, 134.
llym, aigu, 352.
lovrudd, meurtrier, 448.

maccwyf, jeune homme, 223.
mael-, prince, 69.
Mainaur Pir, Manorbeer, 290.
mebydd, professeur, 249.
meddwl, pensée, 446.
melen, (la peste), jaune, 397.
Merchyr, Mercher, Mercure, 46, 59.
mewn, à l'intérieur, dedans, 393.
modfedd, pouce, mesure, 446.
morgablou, gl. æstuaria, 371.
moronen, mororen, carotte, 344.
morthwyl, marteau, 79.
munud, mynud, munyd, minute, 58.
mws, puanteur, puant, 135.
mwyd, humidité, 135.
mwyth, mou, 135.
myned, mynd, aller, 62, 221, 223.

nawn, midi, 63.
naws, disposition, 63.
nerth, force, 212.
neu, partic. verb., 222.
Noe, 374.
Nougui, 374.
nouidligi, (vaches) qui ont nouvellement vêlé, 444, 445.
nus, premier lait, 446.

o, ô, 51.
o, de, 51.
-ocl, 285.
-oedd, -o, plur., 81.
oeddwn, oddwn, j'étais, 80.
oestyr, pl. oestrys, wstrys, huître, 77.
ofn, ofon, ofan, peur, 59.
ogfaen, fruit de l'églantier, 325.
-on, 283.
onnen, frêne, 47.
orloes, orlais, horloge, 66, 67.

palu, bêcher, 371.
papurau, pura, papiers, 84.
passes, passage, 57.
paun, paon, 83.
pedry-, quadrangulaire ; parfait, 163.
Penrhyn, Penthryn, 356.
perth, buisson, 221.
perygl, perig, péril, 59.
posibilrwydd, possibilité, 60.
potaes, potes, potage, 57, 66.
praidd, proie, 64.
priod, (homme) marié, (femme) légitime, 286.
priodi, pyriodi, épouser, 61.
pwrpasa, pwrpasu, pasa, pasu, avoir l'intention, 84.
pwys, poids, 319.
pwysel, bwysel, boisseau, 319.
Pyr, 289, 290.
pysg, poisson, 389.

rhedyn, fougère, 222.
rheng, rhenc, rang, 333.
Rhyl, 80.
rwlio, rouler, 81.
ry-, part. verb., 219.

sarug, âpre, 137.
sedd, siège, 254.
seiat, seiad, société, 84.
Sel, 284.
Selgi, 284.
sgaer, part, 64.
sgubo, balayer, 46.
stumiau, grimaces, 46.
swrn, petit espace, 158.
syartrysseu, chartes, 56.

tatysen, tysan, pl. tatws, pomme de terre, 84.
tei, maisons, 445.
teimlo, sentir, 221.
terfyn, terme, 260.
tlawd, tylawd, clawd, pauvre, 61, 340, 351.
to, toit, 167.
Trindod, Trinité, 64.
troedfedd, pied, mesure, 446.
tudet, vêtement, 443.
tudleheu, caleçon ? 441, 443, 444.
Tudwal, Tudawal, 59.
twymo, twmo, chauffer, 80.
tyno, vallée, 60.
tywyrch, motte de terre, 81.

uch, uwch, en haut, 63.
uchedydd, alouette, 346.
uchel, haut, 63, 346.
Umbrafel? 284.

veinsians, vengeance, 67.
vinegr, vineg, vinag, vinaigre, 59.

Wear, 377.
-wyn, 373.

y, yr, le, 344.
y dan, sous, 132.
ym-, 284.
y mywn, mywn, à l'intérieur, dedans, 393.
yna, yno, ene, là, 46, 133.
ynaeth, ynoeth, là, 133.
ynys, île; terrain sur le bord d'une rivière, 46, 290.
ynys Pyr, 289.
ysgarmes, sgarmes, escarmouche, 67.
ysglatus, sglaits, ardoises, 64.
ysgol, école, 345.
ysgol, ystol, échelle, 345.
Ysgotlond, Ecosse, 335.
ysgrifennu, scrifennu, écrire, 46.
ysgub, balai, 46.
ystola, étole, 56.
Ywen, Owain, 474.

V. Cornique.

(Voir pp. 45, 47, 53, 101, 143, 146, 147, 149, 151-164, 301-305, 307), 309-316, 450-467.)

a, part. verb., 462, 463.
a, que, 463, 464.
ages cara whi, cara why, vous aimer, 460.
an, le, 462.
angie, angi, angy, à eux; eux, ils, 460-462, 465.
a than, de dessous, 131.
Austole, 296.

biw, vaches, 223.
bolongeth, volonté, 449.
Bosworlas, 147, 149, 450.
Botsorn, 158.
braz, braoz, grand, 147, 155.
breze, esprit, 155.
broz, browz, ajoncs, brindilles à brûler, 155.

caer, siège fortifié d'autorité civile, 301.
Carn Gluz, 155.
chee, à toi, toi, 459, 462, 465.
clathva, enterrement, 371.
Coelling, 198.
Comoere, 200.
Conan, 199.
cruyth, béquille, 449.
cudden, pigeon sauvage, 163.
cuske, dormir, 456, 457.

dasserghy, datherghy, part. dathserghys, ressusciter, 449.
del, comme, 463.
den, homme, 299.
Dinurrin, 280.
diz, grande profondeur, 155.
Donan? 199.
Doquinn-, 293.
drey, dry, apporter, 448.
druyth, druth, favori, 448, 449.
dup? noir, 448.

e, son; le, lui, 460.
ellam, je puis, 466.
eve, le, lui, 461, 462.

fath, face, 449.

Geraint, Gerrans, 309.
gol-, fête, 450, 451.
Golent, Golant, 216.
goon, marais, 156, 456.
guaintoin, printemps, 373.
Guerthour, 378.
Gwealelavellan, le champ du pommier, 215.
gwern, aunes, 158.
gwr priot, homme marié, mari, 286.

Gwythian, 285.

Hail, estuaire, endroit où les flots marins rencontrent ceux d'un fleuve, 294.
hal, marais, salant; pièce de terrain d'alluvion sur le bord d'une rivière; lande, bruyère, 456.
haloin, sel, 373.
Hén-drea, 146, 154.
henna, celui-ci, 133.
honna, celle-ci, 133.

lan, centre d'autorité ecclésiastique, 301.
Lan-Alet, Lanaleth, 280, 308.
Landewednack, 312.
Landoho, Landohou, Landeho, Lanhoho, Lanho, Lannowe, 292, 293.
Landuuithan, Lawhitton, 198.
Lanmoren, Lammoran, 296.
Lannwethnoc, Lan-Guihenoc, 294.
Lansalwys, Lanthalwys, 449.
lathye, clouer, 449.
lavalow, pommes, 215.
li déjeuner, 502.

mab-iar, poulet, 157.
me a vee, j'ai eu, 467.
me ew henwis, je suis appelé, 143, 144.
murryan, fourmi ; petite fille, 163.
mynne, vouloir; signe du futur, 466.

neyle, nyll, eyll, l'autre, 374.
ni, nei, à nous, nous, 460, 462, 465.
noon, le marais, bas-fond marécageux, lande, 215.

oma, je suis, 466.
on, agneau, 156.
orth, worth, ow, owth, a, en (faisant), 464.
ow, a, mon; me, moi, 459.
ow har vy, a har ve, kar ve, mon ami, 459.

palas, bêcher, 371.
pandra el, drel, ce que peut, 465.
Parc an vern, 158.
Petrockshire, 304.
pith, puits, 152, 456.
plath, place, 449.
Polton, Pawton, 198.
praz, pré, 147, 154.
Pydershire, 304.

-r, passif, 467.
ra, que (optat.), 464.
ra, il fait, 464, 466, 467.
Rosmergî, 147.
Rospegh, Rospeth, le petit Ros, 153.

sorn, coin, 158.
spath, espace, 449.

tero, qu'il était, 463.
theram, j'étais, 465.
thurtam, d'auprès de moi, 465.
Tol davas, 162.
Towednack, 314.
Trelodavas ? 162.
Tre véan, 146.
Triger, Trager, Treger, Tryger, 161, 295.

ve, vy, vi, à moi; moi, 459-461, 465.

weal, hwil, travail ; mine (travail de mine), 151, 156.
Wedian, 285.
whi, why, hwei, vous, 460, 465.
Winianton, Winnington, 312.
Winniavus, Winiaw, 295, 296.
Winnoc, 296.

y beth ev, peth eve, sa propriété, 459.
ym, em, om, um, se, 464.
ym gylwyr, on m'appelle, 144.
yn dan, sous, 132.
yth, th-, part. verb., 463, 464.

zoer, colère, 157.

VI. Breton armoricain.

(Voir pp. 107, 108, 129-132, 134, 181-183, 242, 312, 318, 320, 322, 325, 327, 330, 332-334, 336-338, 340, 342-352, 354, 355, 370, 431-439, 470, 484, 489, 492, 493, 516, 517, 524, 526.)

a, ô, 51.
a, de, 51 ; a i, ag i, de son, 189; a ... e, a... da, de (jour) en (jour), 504.
-a, -aff, 1re pers. sing. ind. prés., 505.
-a, 3e pers. sing. ind. prés. 184.
abarz, abarh, bac'h, dedans, dans, 26, 56.
a causs, à cause, 78 ; a gaust men dé, a gochtë mi ma, parce qu'il est, 183 ; a goch mi, a gochët mi, parce que, 190 ; a goch të bërek? à cause de quoi? pourquoi ? 28.
achaeson, motif, 76.
adrañ, derrière, 23, 189.
aegr, aigre, 70.
aegraff, aigrir, 70.
aer, (a)el, couleuvre, 22.
aer, fém. -es, héritier, 76.
aer, ær, iér, air, 7, 70.
ærion, ourlet, 475.
aes, aez, aisément, 70.
afer, affaire, 70.
afour, en foule, 351.
Afroc, 283.
ahanëma, d'ici, 189.
aheñt, ahenñ(t), bœufs, 11, 176.
Ahés, 492.
-aig, -aich, 330.
aigl, aigle, 70.
-ailh, pl. ou, 481.
a indan, (ci-)dessous, 131.
-aj, suff. souvent péjoratif, 433.
akloueten, aiguillette, 326.
a kochté, à côté, 189, 190.
akr, hakr, hideux, 223.
alamañdes, alamañtes, almañdes, almañtes, amandes, 55, 334.
Alan, Alain, 479.
Alanic, petit Alain, 479.
Alar, Aler, Eler, 475.
alazn, halan, haleine, 79, 355.
alc'houez, ec'hloué(r), clef, 22, 24, 346.
aldoc'h hui, suivant vous, dites-vous, 187.
Allamaign, Alamaign, Allemagne, 55, 69.
alum, alun, alun, 352.
amaill, émail, 54, 70.
aman, ici, 56.
amanen, amonen, beurre, 52.
amant, amand, amende, 511.
amant, amantaff, amantifu, expier, 506 ; amantein, « amander de prix », 511.
-amant, adv. 490.
ambuig, embûches, 54, 68.
amoric, amourette, 129, 130.
ampechaf, empêcher, 68.
ampeig, obstacle, 68.
ampire, empire, 54.
ampoeson, anpouizon, añpouzoñ, poison, 26, 75.
anzé(r), temps, 23.
anaffon, anaon, âmes, 500.
ana(l), ana(r), souffle, 22, 23.
anaùet, connaître, 185.
anclinet, poussé (à croire), 507.
ander(ù), après-midi, 26.
andûilhenn, andouillenn, andouille, 503.
anëhoñ, de lui, 178.
anëhoñn, comme cela, 24.
aneouid en des, anëoui des, il a froid, 27.
añnë, enclume, 5.
annegarat, hanegarat, anegarat, l'aimable, 132.
anon, là-bas, 189.
an re se, (ar) re-ze, er ré-zé, ceux-là, 133.
anùér, anùir, génisse, 5, 13, 15.
añzë, ainë, añnë, là, 5, 18, 24.
Aogust, Ogust, Auguste, 478.

aon, aoun, eun, peur, 11, 343, 500.
aouglhen, lavoir, 16.
apotiquaer, apothicaire, 70.
appaesaff, apaiser, 70.
apparaill, appareill, appareil, 70.
appoeaff, appuyer, 75.
appoentaff, appointer, 75.
ar, sur; ar en dë, de jour; ar më nac'h, de toute ma force, 190; ar er vri, ar vri, sur la lisière du champ, 27, 175; ar d'ër leñgn, vers le haut, 189.
ar-, 446.
archdiagon, archdiagoun, arriagon, archidiacre, 48.
ardran, derrière, 189.
ar dro, vers (3 heures), 189.
arem, arëm, airain, 10.
argant, harchant, argent, 325.
argoez, argouez, aroez, signe, 74.
ar gorv ër sëheun, sur la semaine, 190.
ar(h)ë, añrë, de nouveau, 9, 24.
armel, armoire, 350.
arocrion, gl. atroces, 223.
arraig, rage, 68.
arreta, j'arrête, 505.
arù, sillon, 4, 7.
arùen, (le) chêne, 4, 172.
arvez, il considère, 446.
ascolenn, chardon, 45.
ascourn, ascouorn, pl. achkern, os, 4, 65.
asët, assez, 188.
asquipet, équipé, 54.
assaign, enseigne, 54, 70.
assaill, arsaill, assaut, 52.
astandart, étendard, 54, 334.
astennet, étendu, 54.
-at, plur. collectifs, 176.
atau, atao, toujours, 14, 56, 477.
attanoc, allé, 53.
aùé(l), vent, 23.
autramant, autremant, autrement, 55, 78.
autrou, aoutrou, seigneur, monsieur, 5, 15, 494.
avaléchat, pommiers, 176.
avokad, avocat, 330.
awal, semblable, 6, 20.
awalc'h, assez, 51, 60, 222.
a youll mat, de bon gré, 500.
a zan, de dessous, 131.
azeit, ajeit, asseyez-vous, 18, 21.
aziar, de dessus, 21.
a zindan, a zedan, a eëdan, de dessous, 131.
azr, aer, er, serpent, 78.

badéent, bazégen, bazéien, baptême, 19.
baelec, belek, prêtre, 78, 108; pl. beleioñ, 15.
baetes, bettes, 55, 70.
bam, nous étions (habituellement), 5.
bamde, chaque jour, 180.
bamnoz, bemnouz, chaque nuit, 180, 181.
banal, bala(z)n, genêt, 79.
bañn, ban, je suis (habituellement), 5, 181.
bannein, chanceler, 481.
ban(t), ils sont (habituellement), 5, 181.
bara, pain, 484.
barat, tromperie, 484.
barabañ, charrue moderne, 28.
baradoes, baradoz, barazoez, paradoes, paradis, 76, 79, 317, 327.
barat, fraude, 60.
Barbañ, Barbe, 55.
barbotat, bavarder, 173.
barh er, bé'r, dans le, 5, 175, 189.
barùeñgn, bouillir, 4, 7.
bastart, f. bastardes, bâtard, 334.
baus, baos, baoz, maos, litière qu'on met dans la cour et dans les chemins à pourrir pour faire du fumier, 135, 136.
baz, bad, bâton, 348; bac'h, pl. bich'iy, bich'ir, 13, 177.
bë, (s'il) est, 183.
bé, dans, 189.
beauselenn, bouse, 135.
bed es, bëz es, il y a, 27.
bëdik', jusqu'à, 189.
bëg'ek, bêta, benêt, 7.
bëhëm, bëhom, nous serions, 182.
bëheñn, je serais, 182.
bëhoc'h, vous seriez, 182.
beler, cresson, 350.
bellou, buttes, 506, 507.
bë me(s), j'ai, 183.
bemdez, bamdé, chaque jour, 54.
ben, pour (lors), 189.

Benaet, Benoît, 76.
ben bin, (pour) demain, 13, 28.
bënek, quelconque, 6, 17.
beñgn, je serai, 182.
bennoez, bénédiction, 347; bennes Toue, bénédiction de Dieu, merci, 318.
beo, béù, bihue, vif, vivement, 8, 46.
beoz, beous (war ar -), sur la rue, dans la campagne, dehors, 135.
bep sëhëñn, chaque semaine, 173.
ber, bér, bir, court, 13, 151, 159.
bér, bir, broche, 13, 151.
bered, bedred, cimetière, 355.
berdér, frères, 27.
Bernéan, 108.
Bernilis, 108.
Bërtonet, Bretons, 27.
berzut, burzud, berhut, miracle, 57.
bet, bët, pët, être, 5, 9, 14, 26, 173, 179-183, 186; avoir, 182, 183; ha bë(t) mi ma, ha bëz i ma, bien qu'il soit, 191.
bët, pët, (j'ai) été, 18, 182.
bét, monde, 9.
bëtag, jusqu'à, 189.
bëtëneñgn, fumer, 173.
béùañs, nourriture, 9.
béùen, lisière, bordure, 8.
bevraig, breuvage, 68.
bevan, nourrir, 136.
bezell, beadel, bouse, 136.
bëzen, j'étais (habituellement), 181.
bëz es, il y a, 18, 182.
bezez, tu es, 83.
bezo, bezou, il sera, 129, 500.
bëzoc'h, vous étiez (habituellement), 181.
bëz on pët, j'ai été, 182.
biek, bouche, 7.
biel, vielle, 336.
biëù, bouleau, 12.
bihañ, petit, peu, 17, 172, 188.
bijabonen, bizabonen, taon, 21.
bilen, villain, vilain, 70.
bioñn, vite, 15.
bisaig, visaig, visage, 68.
biskouec'h, bichkouec'h, jamais, 6, 21.
bitaill, bytayll, victuailles, 70.
biu, vaches, 223.
biùek, pl. biùiniëù, outil, 24, 176.
bizëù, anneau, 18.
blañk, sou, 17; a vlañk, d'un sou, 177.
blaveola, bleuet, 55.
blaz fal, vla fal, mauvaise odeur, vla wat, bonne odeur, 19.
bleija(l), crier, 8.
bleiz, loup, 64.
bliëù, cheveux, 12.
blizien, glyzen, gluizen, année, 339.
bloaz, blâ, an, 79; blé, bliy, blië, 13; bloaz ha tregont, trente et un ans, 241.
blondaff, être blond, 334.
blonec, blounhec, saindoux, 48.
blont, blond, 334.
blouot, mou, 14.
bo, il sera, pe wo, quand il sera, 171.
boaz, coutume, 336.
boc'h, bouc; gros, 177.
bocqedou Santès Mac'harid, boquêteu Margarite, bokodo Marc'harid, marguerites, 478.
boelleu, bolëù, boyaux, 26.
boesell, poesell, boisseau, 317.
boest, boîte, 75.
boetes, bettes, 55.
bok, pok, baiser, 317.
bolontez, volonté, 449.
bolot, pelote, 317.
Bon, Yvon, 474.
boñbonen, gâteau, bonbon, 177.
Bonik, Yvon, 474.
boreñgn, borgne, 11.
borh, boc'h, bourg, 22.
botes, souliers, 55.
botines, bottines, 55.
boued, nourriture, 372.
bougat, lessive, 15.
bougelë, enfants, 6, 9, 15.
bouitat, donner à manger à, 173.
bouiorh, boug'ioc'h, boudioc'h, chevreuil, 19.
boulom, mari, 28.
bourap, comp. bourapoc'h, agréable, 27.
Bourgoing, Bourgoign, Bourgouinn, Bourgogne, 69, 349.
bout, bët, être, 181.
boutaill, bouteille, 70.
bouzal, sourd, 19, 22.
bow, si! 14, 189.

bozëù, touffes, 18.
brae, broie, 76.
brahaing, bréhaigne, 70.
Bran-, bren, brin, colline, 108.
brandelëù, béquilles, 19.
bras, braz, brawz, grand, très, 17, 155, 172, 173.
brat, tromperie, 60.
braù, beau, 172.
breig, trouble, 68.
brein-pezel, brein -puzul, tout à fait pourri, 140.
Breiz, Bretagne, 64.
breman, brëman, maintenant, 5.
brëñch, poitrine, 12.
breñd'i, breñg'i, corbeaux, 19.
brérek, brëzek, beau-frère, 18.
breuk, bruyère, 10.
breum, brouillard, 10.
breusk, brusque, 10.
brigandinou, brigandines, 334.
brigantet, brigands, 334,
Brioc, 276.
bro, brou, pays, 14, 504.
broc'h, jupe, 433.
bron, bren, Ber-, mamelon, 108.
brout, ardent, 48.
bues, gl. bouello, 346.
bugel, bugul, bëg'ul, berger, petit pâtre, 10, 57; bëg'ulés, pl. ër vëg'ulézet, jeune bergère, 172.
bugul-noz, butin, 398.
buoc'h, bioc'h, beuc'h, vache, 11, 63.
burutel, blutoir, 60.
butun, bëtëñn, tabac, 10, 57.
byzvyquen, jamais (plus), 488.

cabiten, capiten, kapiteñn, capitaine, 11, 70, 327.
cadoer, kador, kazùir, chaise, 13, 79.
Caerahes, Kerahes, Carahais, Carhés, Carhaix, 492.
caerell, garell, belette, 318.
cafaf, je trouve, 83.
cagal, crotte, 60.
calloch, callouch, entier, 48.
calon, caloun, cœur, 48.
camadas, gl. habilis, 213.
camarat, camarade, 329.
cambre, toile fine, 70.
cantoell, kantol, chandelle, 79.
cantoeller, cantoller, chandelier, 79.
car, voiture, 151.
caraf, j'aime, 505.
Carbout, chaussée, 452.
carg, charge, 338.
carnel, charnier, 338.
carotes, carottes, 55.
carteron, cartouronn, quarturuñ, quarteron, quart, 489.
caus, cause, 78.
cazr, kaer, ker, beau, 78.
certen, certain, 70.
certes, certes, 510, 511.
cerues, cervoise, 76.
chaing, échange, 68.
chaingus, chanjus, chanchus, ceñchus, ceiñchus, changeant, 508, 509.
chamoes, chamois, 75.
chañné, ennui, 479.
charaing, charoignn, charogne, 60, 76.
chardreñn, sardine, 12.
charoñs, vesce, 320.
charréat, charat, charroyer, 26.
chas, chach, chiens, 22, 55.
chase, chasse, 55.
chaudouroun, chaudron, 60.
chaw, (votre) cheval, 22.
checheñgn, appuyer, 6.
chegreñn, chagrin, 6.
chekeñgn, mâcher, 6.
chëlëùët, écoutez, 169.
chenchaff, changer, 57, 68.
cherrein, sireñgn, ramasser, 22.
cherret en or, sir ën our, fermez la porte, 27.
chë(t), (ne) pas, 18.
chëteu, chëtë, voilà, 10.
cheueten, capitaine, 70.
chëzel, écuelle, 10, 18.
chibouéchat, chasser, 22.
chibouéchour, chasseur, 22.
chich(t), cidre, 27.
chignañ, grenouille, 22.
chik', chut! 192.
chisonen, écume, 479.
chklom, nœud, 14.
chkolér, chkoulér, chkouléi, maître d'école, 9.
choanenn, puce, 321.
choas, choix, 75.
choaset, choisi, 75.

choñjal, penser, 185.
chopinad chistr, chopina chich, verre de vin, 27.
c'houibu, fibu, fubu, moucherons, 57.
c'houirinaden, hennissement, 321.
c'houirinat, hurunat, hennir, 57.
choum, chom, soum, rester, 338.
chparn, épines, 4, 21.
chpés, clair, 9, 21.
chpinot, groseilles, 14.
chpiyen, épingle, 21.
chtal, chtal mi, comme, 5; chtaldoc'h, comme vous, chtaldon, chtaldoñn, comme moi, chtaltoñ, comme lui, 178.
chtarn, métier (de tisserand), harnais, 4, 21.
chtéren, étoile, 21.
chudellad, cheulat, chëlat, écuellée, 19, 25.
chuec'h, fatigué, 22.
chuiy, répandre, 22.
cigoing, cigogne, 69.
cim, cin, singe, 352.
claza, claouein, fouir, creuser, 371.
clom, nœud, 61.
clouet, kleut, pl. cloedou, barrière, 10, 74.
coaent, coant, coent, joli, 75.
coarch-, chanvre, 155.
coatdou, des bois, 329.
coeff, coiffe, 75; koui(f) pihañ, bonnet sous la coiffe, 17.
Coetbot, 108.
Coetleu, 108.
Coetquidan, 107, 108.
coff, couff, souvenir, 48.
cogant, cougant, certain, 48.
coing, coinn, coin, 75.
Coitlouh, 108.
colcet, golc'hed, goc'hlet, couette, matelas, 22, 318.
collaichou, colléges, 68.
commandamant, commandement, 55.
Commor, 276, 277.
compaignun, compagnon, 69.
compoes, compès, compos, campoes, campouis, uni; (cousin) germain, 452, 498.
con, coun, chiens, 48.
concluaff, conclut, conclure, 506, 507.
controunenn, ver, 356.
corn, coarn, coin, corne, 65, 158.
corsen, gorzenn, roseau, 318.
cosni, caducité, 140.
coubl, couple, 333.
coublaff, coupler, 333.
coufat, se souvenir, 508, 509.
couffablenn, pl. coabrennou, nuage, 82.
couhat, kaouad, gahouat, accès, ondée, 318; goha tañ, flambée, feu de joie, 131.
counge', congé, 48.
countradou, contrats, 48.
couraig, courage, 67.
courtes, cortes, courtois, 48, 76.
coz, couoc'h, vieux, 65.
credaff, creda, je crois, 505.
crenna, je tremble, 505.
crom, courbe, 48.
crouc, gibet, 48.
croumat, courber, 48.
cudon, ramier, 163.
Cunan, Conan, 276.

da, à, 504; dë wonet, à aller, 171; de zan, (envoyer) sous (bois), 131.
da, de, ton, 56, 468-470.
daël, dispute, 58.
daes, dais, 70.
dalae, dale, 54, 70.
dalhët, retenez, 187.
dambedibedoujën! 480.
damesel, demesel, dimezel, demoiselle, 76.
dañ, (quand) je vais; je viens, 186.
daoulagad, yeux, 222.
daoulin, doulin, douglin, dëùlin, genoux, 11, 134, 222.
daouzorn, daouzourn, daouarn, deourn, mains, 14, 131.
dar, dalle, 351.
darn, un certain nombre, 181.
daroueden, pl. tarwed, dartre, 317.
dastum, destum, amas, assemblage, recueil, collection: action d'amasser, 138.
dastumer, celui qui amasse, recueille, 138.
dastumi, destumi, dastumein, das-

tum, destum, dachteum, amasser, ramasser, assembler, 10, 138.
datolaham, gl. lego, 58.
davantaig, davantag, davantage, 68.
dazrou, daerou, dareu, larmes, 78.
dë ben ër bli, dans un an, 189.
deboch, débauche, 78.
deboner, débonnaire, 70.
dèbrein, diebeñgn, giebeñgn, g'iebeñgn, g'ebeñgn, manger, 7, 19, 27, 185.
debrit, mangez, 490.
debruan, debran, debron, dibran, démangeaison, 453.
déch'et, vêtements, 6, 22.
defaet, de fait, 70.
dë gavet, vers, chez, 190.
dëhe, à eux, 8.
dëhoñ, à lui, 15, 178.
dëhoñn, douhoñn, par là-bas, 15.
dehou, à lui, 15.
dei, tenez, 186.
dein mé, deñ(n)-më, deñ(n)-mëgn, deñgn, à moi, par moi, 9, 17, 24, 25, 186.
deit, venu, 186.
deiz, dez, dé, jour, 64, 488, 504.
dé(l), dé(l)iëü, feuilles, sing. déliëüen, 23.
delchell, drëhel, tenir, 59, 186.
delé, deli, dette, 60.
delectationou, jouissances, 506, 507.
dëléiet, devoir, 185.
deléour, pl. deléerion, débiteur, 60.
dëliaù, dëriaù, dëliar, feuillage, 22, 23.
dem, daim, 70.
demat, bonjour, 488.
den, deñn, homme; créature humaine, 11, 156, 299.
d'ën d'ias, d'ën g'ias, en bas, 19.
deoch, à vous, 487, 488.
d'ërleñgn, en haut, 187.
d'er lué, en haut, 187.
dërùéchat, chênes, 172, 176.
desi, gl. acervos, 318.
dëskeñgn, apprendre, 10.
desolation, désolation, 508.
desole, désole(-toi), 509.
dëù, f. diù, deux, 172, 174, 175.
deucht(oh), savoir si; deuchtoh mi ma, quoiqu'il soit, 191.
dëüeñgn, pondre, 10.
dëüzek, douze, 18.
dëval, descendre, 172.
devéhat, dëhat, dahat, tard, 25.
dever, devoir, 76.
devi, brûler, 139.
devotion, dévotion, 508, 509.
devadoh, dazoc'h, vers vous, chez vous, 25, 190.
dëzë, par là, 15.
dezolet, dizolet, désolé, 509.
dezuez, derwez, journée, 474.
dian evor, par cœur, 131.
diaoul, diable, 500.
dichparti, séparation, limite, 169.
dichpeut, dispute, 10.
dichputal, se disputer, 172.
Did, Marguerite, 478.
Didik, petite Marguerite, 478.
didan-douar, (un) souterrain, 131.
didanna, mettre dessous, 131.
diek, dix, 7, 174, 175.
digor, digour, ouvert, 4, 17.
dihëñn, éveillé, 6, 12.
dihoallet, diwolët, prenez garde, 26.
dihuenët a, empêcher de, 189.
dihunët, éveillé, 6, 12.
dilëñn, lundi, 12.
diliuaraff, délivrer, 60.
dimézeñgn, marier, 19.
dimolhe, il délirerait, 506.
dindan, didan, dedan, diñdan, dindañn, dinañn, digneñn, dignèn, sous, dessous, 130-132.
dindan, (le) dessous, 131.
dioueret, divoeret, être privé de, 82.
direk, devant, 6.
dirolla, se débaucher, 506.
diskoa, épaules, 222.
diskouarn, oreilles, 222.
diùachel, diùechel, diochel, deux ailes, 26.
diùar, jambes, 172.
diuisquaff, dévêtir, 345.
divez, fin, 343.
divlas, diblas, (peine) amère, 508.
dizoen, dizouguen, diouguen, part. dizouguet, diouguet, apporter, 131.
dleaf, je dois, 505.
dlefe, glefe, devrait, 340.
dluz, dloh, dleuh, duluf truite, 14, 60.
doe, doue, Dieu, 487, 488.

does, dues, serré, 74.
dohëm(p), envers nous, 10, 178.
doheñgn, envers moi, 178.
dohoñn, envers moi, 178.
Dohou, Tohou, 293.
domaig, doumag, dommage, 68.
Dom Alanig. le renard, 478.
donet, doñt, venir, 62, 180, 186.
dongerus, dégoûtant, 52.
dor, porte, ën our, pl. doriëù, 14, 130, 172.
doru, dourn, main, 14, 48.
douañtér, tablier, 179.
douar, doar, terre, 82.
doucil, doulsizl, doulcil, robinet, clepsydre, arrosoir, 441.
douguen, ha disouguen, porter et rapporter, 131.
dour, dor, deur, eau, 11, 17, 130.
Dourduff, 447.
douseñn, douzaine, 11.
drai(k) pënek, quelque petite chose, 17.
drailhen, morceau, lambeau, 504.
drask, darask, grive, 60.
drens, épines, 55.
dréù, coqueluche, 8.
dré zan dorn, en sous-main, en cachette, 131.
dréïjët, en chaleur, dévergondé. 12.
drou(k) kouk, mal à la gorge, 17.
dru, gras, ër ré zru, les gras, 172.
druoni, f. graisse, 175.
du, comp. dufoc'h, dusoc'h; sup. dufa, dusa, noir, 447, 448.
dubé, pigeon pattu, 317.
dûel, tuel, duhelen, robinet, 441.
duman, douman, par ici, 5, 15.
durant, drañt, pendant, 26.
duvun, devine, 578.
duzleenn, « ointrole », 441-443.
dyroll, déréglé, 506.
dyufflaster, infamie, 508.

e, i, son, 13, 171, 172, 326, 469, 470.
ë, que; partic. verb., 180, 186.
é, i, que; part. verb., 13, 26, 173, 174, 180, 186.
-é, ë, il est, 9.
é, 3e pers. sing. ind. imparf., 9.
-e(a)h, noms abstraits, 8.
ean, il, 17, 19, 178.
ebarz, dans, 56.
ëbé(l), poulain, 23.
eben, f. l'autre, 222.
ëbët, aucun, 18, 25.
ec'h, huit, 8, 174; ec'h dé, huit jours, 17.
-(ë)chat, plur. collectifs, 176.
echt, moisson, 7.
echten, étendre, 6, 21.
édan, sous, dessous; (le) dessous, 24, 131.
ehaffn, hardiment, 500.
ehuedez, huedez, ec'houeder, alouette, 346.
ehus, affreux, 8.
egile, l'autre, 222.
eil, second, 64, 374.
-ein, -eñn, -eñgn, infinitifs, 12, 185.
eit, ait, allé, 8, 186.
éjoñ, bœuf, 176.
el, autre, 6.
èl, al, comme, 5, 191.
ëlet, foyer, 10.
eikent, ak'ien, at'ien, cependant, tout de même, 20, 187.
elma, anëma, comme ceci, 24, 187.
Elou, Elo, 475.
elsé, anësë, comme cela, ainsi, 9, 24, 187.
em, mon, 178.
-ëm, nous, 9, 10, 178.
ema, i ma, il est, 79, 182, 183; é ma ret d'ein, (i) ma teñgn, il me faut, 27, 187.
em, ë né, dit-il, 9, 187.
én, e, i, dans, 13, 189, 504, 505, 507; én h u k ..e, 'n hou k é e, dans votre lit, 2[illegible].
en, er, in, le, lui, 13, 170, 178.
én in, oiseau, 11, 13.
endan, eñdan, sous, 130-132
(ë)n d(ë)wou, (ë)n dou, il avait, 182.
ën eil ër g'ilë, l'un l'autre, 181.
enes, enez, inis, iniz, île; enez, enezen, île; terrain sur le bord d'une rivière, 46, 290.
-eñgn, moi, 178.
-enn, f. singulatifs, 441.
enor, honneur, 130.

*

ent, particule d'adverbes, 356.
eñtana, mettre le feu à, incendier, 139.
én ur zemant, 'n our zëmañt, en se lamentant, 26 ; 'n our zëval, en descendant, 26, 172.
é oen, i wen, i wën, j'étais, 26.
eon, écume, 61.
eoñtr, eoñt, yoñt, pl. yoñtet, oncle, 27, 60, 61, 356.
or, èeur, ancre, 130.
Eouan, Erwan, Yves, 475.
ër c'hanërézet, ër ganërézet, les laveuses, 172 ; ër c'hiuré, le vicaire, ër c'hyi, le chien, ër c'huizinërézet, les cuisinières, 170 ; ër Ghalëùet, ër Galëùet, les Gallos, ër ghar, la jambe, ër ghou, ër wou, la taupe, er huéc'h, la fois ; ér hués, ër huis, la truie, 172 ; ër ùeñn, les pierres, 173, ër ùiac'h, la fille, 7 ; ër wam, la mère, 171.
ër : t'iëm ër plat, le plat est chaud, 26.
ér heure, 7, 17.
-ér, on (fait), 185.
erben (in -), (à la) rencontre, 6.
erc'h, neige, 221.
ere, ari, lien, 54.
erel, autre, 6.
ër g'ilë, (l'un) l'autre, 9.
erien, eillen, rebord d'un chapeau, 475.
eriù, arrivé, 6.
ermid, ermite, 330.
error, danger, 510, 511.
Erwan, Ervoan, Yves, 474.
éryenenn, pl. éryenennou, éryen, petite source qui sort de terre après les grosses pluies, 475.
esae, esa, essai, 79.
esae, essayer, 70.
esceilenn, gl. cortina, 45.
esmae, émoi, 76.
esmoli, diminuer, (parlant d'un mal), 506.
esplet, exploit, 76.
esper, espoir, 76.
esquet, hesquet, ombre, 45.
-et, plur., 176.
-et inf., 506.
-et, impér. 2e pers. pl., 184.
-ëtañ, sup. du part. passé, 184, 18,
-ëtoc'h, comp. du part. passé, 184.
-ëù, -iëù, plur., 11, 17, 176.
(ë)ùë, aussi, 9.
(ë) ùes, vous avez, 180.
euffr, œuvre, 60.
Eujeni, Eugénie, 478.
euonoc, gl. spumaticus, 61.
eur(c')h, ordre religieux, 10.
euryen, bord d'une fontaine, 475.
Euzen, Eozen, etc., Yves, 473, 474.
eva, ivein, boire, 46.
evit, aveit, ëùit, pour, 20, 54, 190 ; gwec'h ëùit gwec'h, de pire en pire, 177 ; ëùideñgn, ëùidoñn, ëùidon, pour moi, 178, eizon më, 18 ; ëùitoñ, pour lui, 178 ; (ë)ùizoc'h, pour vous, 26.
euitaff, euitafu, éviter, 506, 507.
Ewin, Ewen, 108.
excludaff, exclure, 506, 507.
eyenen, petite source qui sort de terre après les grosses pluies, 475.
ez ve, effe, ce serait, 318 ; ef fell, il manque, 511.
ez, part. d'adv., 356 ; e feo, en vivant, 318.

fae, fi, 76.
faeçon, feççon, façon, 57.
faet, fait, 70.
Faicq, petite Geneviève, 496.
faïg, faich, fâcher, 68 ; fachëz on, je suis fâché, 18.
falh, pl. filch'iy, faux, 177.
familiaramant, familièrement, 55.
faout, il faut ; fo toc'h, que voulez-vous ? 5.
fasilamant, facilement, 55.
fasip, tout à fait semblable, 27.
fausamant, à faux, 55.
faut, fault, faout, faute, pl. fotëù, 5, 78.
feiz, foi, 64.
fenestr, frenest, fënech(t), fenêtre, pl. fënechtëù, 7, 27, 60.
feucht, fût, 10.
fëùt, fente, 11.
fi d'ëm dënë, fi d'em dêno, fi d'em dero ! 479.
fiecht, fête, sorte de danse, 7.
finesa, finese, finesse, 55.
flachtët, écrasé, 27.

flaer, flear, vler, puanteur, 69, 78.
fleria, puer, 350, 351.
foi, fi! 76.
foar, fouér, foire, 15, 75; fouér ùerc'h, foire de mars, 173.
fonap, comp. fonapoc'h, vite, 27.
forsët, forcé, forsë mat, bien obligé, 169.
fouen, foin, 75.
foultr, foudre, 332.
fourm, furm, forme, 48.
fozel, fossé, 18.
frenesy, frenezy, frénésie, 327.
fres, conséquences (d'un procès), 70.
fresq, frais, 70.
frëyour, filleul, 27.
fured, furet, 330.
fuzuill, fusil, 57.

gac'h, talus, 22.
gae, gai, 70.
gædery, amusement, 510.
gæery, amusement, 510.
gaes, gæs, plaisanterie, 510.
gæus, gaeus, gai, joyeux, 511.
Gaid, Marguerite, 478.
Gal, Gallo, 175.
galañt, mari, 175.
Galdu, 447.
Galdubo, 447.
gallec, français, 489.
gallout, hallout, gelet, pouvoir, 185, 322.
ganivet, canif, 318.
gant, avec, par, 299; get ër, gër, avec le, 17, 27, 175; gënëm, avec nous, 10, 178, gueneoch, gënoc'h, avec vous, 186, 487.
Garit, Marguerite, 478.
garloskenn, darlochkienn, perce-oreille, 340, 345.
garredon, récompense, 54.
gat, pl. g'ëzoñ, lièvre, 16, 18, 19, 172, 176.
gavr, gaor, gor, pl. gévr, g'eur, goret, gorëù, chèvre, 11, 20, 176.
gavrik, gorik, petite chèvre, 52.
gawlot, fourche, 20.
(g)echel, aile, 6.
g'ëlë, lit, 9, 10.
gelüeñgn, appeler, 6, 185.
gener, genre, 60.
Geneuef, Genouefa, Genouefe, Geneviève, 496.
Genovefaïcq, petite Geneviève, 496.
genvér, gënëüér, janvier, 20.
geou, si! 189.
germen, gêrmin, (cousin) germain, 70, 498.
Geruoes, Gerues, Geruais, Gelvès, Jelvez, Chelvez, Gervais, 76, 498.
Gelvesicq, petit Gervais, 498.
geun, yeun, marais, 156.
g'i, ils, on, 178, 181, 185.
gibicer, gibecer, bourse ou poche, 484.
gibicerenn, gibecière, 484.
g'ië, il, 178.
giz, kiz, guise, 317.
glagn, glann, klagn, rive, 317.
glas, glhas, vert, 16.
glau, glao, glo, glaw, glhaw, pluie, 16, 78.
Glaude, Claude, 318.
gleñn, kleñn, genou, 11.
'glëüë k'ët? n'entendez-vous pas? 169.
gloan, laine, 323.
gloar, gloire, 75.
gloat, glat, royaume, 323.
gloep, gleb, glheup, mouillé, 10, 16, 136, 323; gleup-teur, ruisselant, 17.
gluebour, gluebor, humidité, 130.
gluiz, gliz, rosée, 323.
gneuiff, « apparoir », 374.
gnou, évident, 374.
gnouhat, éclaircir, 374.
goagren, petite glande entre la chair et le cuir, 321.
goal, goel, gol, mauvais; très, 6, 26.
goalen, gôlen, verge, 26.
goanac, espérance, 82.
goar, gouar, doux, heureux, 134.
goarigeh, gorg'iec'h, gord'iec'h, loisir, 19.
goarnison, garnison, garnison, 323.
gobedi, copter, 327.
gobr, gopr, salaire, 322.
God, Marguerite, 478.
Godicq, petite Marguerite, 478.

goedigenneu, gozig'enëù, boudins, 26.
golloenter, gollonder, vider, 340, 349.
golot, couvercle, 28.
gonidec, gounidec, laboureur, 48.
gonn, je sais, 322.
gortoz, attendre, 185.
gortozenn, collation, 501, 503.
gotañ, à cause (de, te, de ; mi, que), 190.
gou, taupe, 14.
gouan, hiver, 440.
gouanaj, charogne, 433.
gouchpin, gamin, 21.
goude, après ; plus de, 188. 322.
gouehañ, (le) pis, (le) plus, 185.
gouer, goære, ruisseau, 82.
gouérañ, je sais, 187.
gouers, kouers, espace de temps, 317.
gouez, sauvage, 85.
Gougerznou, 314.
gouir, il sait, 187.
gouirët, su, 187.
gouk, cou, 17.
gouk'en, col, 7.
goulé, vide, 9.
gouly, plaie, 322.
gounijoñ, gouniyoñ, journaliers, 176.
gour, personne, 322.
gour-, préf. intensif, 322.
gourc'hemenn, commandement, 322.
gourc'hemenna, je commande, 505.
goureñ(n), lutter, 11, 25, 185.
gourrisiaden, hennissement, 321.
Gourvinec, 490.
goustadic, gouestadic, doucement, 322.
gout, savoir, 187.
gouzaff, gozaff, souffrir, 48, 322.
govél, gouél, forge, 20, 25.
gozik, presque, 137.
gracz, græce, grâce, 57.
grës, vite, abondant, 10.
gretat, promettre, 6.
groa, gra, il fait, 323.
groac'h, grac'h, vieille femme, 323.
groec, gruec, greg, femme, 323.
groign, grogner, 69.
grouos, gros, massif, 14.
gruyat, griat, gouriat, coudre, 323, 324.
gualern, galern, nord-ouest, 323.
g'uarheñgn, vendre, 4.
g'ua(r)so, g'uarsou, il y a longtemps, 4, 14, 23.
guéc'h, fois, 175 ; guéc'h ha (monet, pën dët), tant que (d'aller ; puisque vous allez), 191.
guela, je vois, 505.
guen, joue, 134.
guenn, guen, blanc, 134, 172.
guenholon, guir(h)oloñ, septembre, 28.
gués, truie, 9.
guéù, sauvage, 8.
Gugust, Auguste, 478.
Guiheu (Le), 490.
g'uiniek, vinaigre, 7.
guir, vrai, 28.
guirioné, vérité, 16.
guisquaff, gwiska, vêtir, 345.
Gustik, petit Auguste, 478.
gwaz, gouec'h, pire, 6, 223.
gwalc'h, satiété, 51.
gwalc'hi, goc'hleñgn, laver, 22, 51, 322.
gwaremm, goarem, gorëm, garenne, 10, 26, 323, 352.
gwasked, abri, 50, 322.
gwener, guinir, vendredi, 46.
gwentl, douleurs, 340.
gwez, arbres, 85.

ha, hac, et, 129, 134, 510, 511 ; ha nitra, non plus, pas davantage ; ha rac'h, aussi, en plus, 188 ; ha, est-ce que, 189.
ha, ton, 179.
hachedenes, « hachedenoise », 76.
hadhadkoañn, troisième souper, 502.
hadkoañn, second souper, 502.
hadlein, second déjeuner, 502.
hadvern, second dîner, 502.
hael, hel, généreux, 78.
Haeluuori, Helori, généreux prince, 476-478.
Haethlon, Hethlon, Aithlon, 325.
halabarden, hallebarde, 55.
halec, saule, 222.
halikëtañ, à qui mieux mieux, à l'envi, 188.

ham, me, 132.
hambezou, j'aurai, 129, 132.
(h)ani, (h)aniy, celui, 13, 179; aucun, 180; machin, 28; haniy bēt, personne, 6.
hanial, « machiner », 28.
hano, hanu, nom, 342.
hañtēlé(r), pl iēù, chandelier, 23.
hañté(r), moitié, 23.
hañvou, purin, 14.
harha(l), aboyer, 23.
hazeñgn, semer, 18.
(h)azeujēñn, second déjeuner, 433.
haz uezet, aie, 132.
he, hi, son (à elle), 318, 468-470.
-hé, -he, eux, 178.
hei, elle, 65.
heiz, orge, 64.
hëleur, suie, 10.
helibini, à qui mieux mieux, 83.
he nna, hennan, hinan, hennen, hannen, celui-ci, 5, 79, 133, 134, 179.
hennez, henez, hennés, enes, enneis, henneh, henéh, hanneh, haniec'h, hénéc'h, hinec'h, henneah, heneah, celui-là, cela, 133, 134. 179.
henoez, henoaz, henoz, cette nuit, 79.
(h)eñt, chemin, 12; heñ(t) pras, hē pras, grand'route, 17.
heny, hinv, personne, 508, 509.
heol, soleil, ēn hiaul, c'hiaoul, le soleil, 16, 20, 170.
heritaig, héritage, 68.
Herot, Hérode, 329.
herr, élan, 325.
hervit, rēvit, selon, 189.
hezr, hardi, 46.
higolenn, hygoulen, pierre à aiguiser, 324.
hinoñn, celui-là, là-bas, 179.
histor, ystoar, histoire, 79.
hivis, chemise de femme, 13.
hiziù, hiriù, hiniù, aujourd'hui, 18.
ho, hou, votre, vous, 14, 174, 175, 469, 470; hous ani, le vôtre, hou ré, hous ré, les vôtres, 179; hous inoñ, hou kenoñ, vous-même, 170.
hoarhein, rire, 185.
hoary, c'hoari, jeu, 321, 484.
ho bezaff, qu'ils sont, 508.
hoc'h, houc'h, verrat, 14, 48.
hogen anas, assemblage de plusieurs choses; entortillement de cheveux, 134, 136.
hôgenna, ramasser, faire un assemblage de plusieurs choses, 136.
hogos, ogos, près; presque, 52, 136, 137, 325.
hogosic, presque, il s'en faut si peu que rien, 137.
hoguen, houguen, hegon, hoghon, hoghoun, mais, cependant, néanmoins, pourtant, 52, 136.
hoguen, baie d'aubépine, 325.
hoiarn, harn, houarn, fer, 82.
hoiernin, hernin, -ernin, de fer, 82, 478.
holen, halén, haleñ(n), sel, 11, 25, 52.
homicit, homicide, 329.
-hoñ, lui, 178.
hoñn, notre; nous, 170, 178, 179.
honna, honâ, honnan, honan, hounan, honnen, celle-ci, 133, 134, 179.
honnez, honnes, hounès, houneis, honneh, honéh, hounec'h, celle-là, 133, 179.
-hont, -hoñn, là-bas, 48, 179.
horoloig, horollog, horloge, 68.
horrubl, sup. horrib aff, orriplaff, horrible, 57, 508, 509.
(h)ouir, sœur, 13.
hounoñn, celle-là, là-bas, 179.
huchal, huichal, crier, 13.
huec, chuec, c'houek, doux, 321.
huec'h, six, 174.
hueru, huero, huarù, amer, âpre, 4, 321.
huerzin, c'hoerzin, huerhin, rire, 185, 321, 353.
huézek, seize, 18.
hui, vous, on, 185.
humen, humaen, humain, 70.
huoniq, soleil, 52.
huysiguenn, pl. huisicou, gl. papulas, 321.

ian, je vais, 186.
(i)chtroc'h ëùit, plus de, 188.
-(i)ér, plur. 176.
iés, iéz, facile, 7, 9, 17.

-ig, dimin., 17.
Ignas. Ignace, 475.
il, ange. 13.
ilis, pl. ilijëù, église, 21, 176.
imaig, imag, imaich, image, 68.
imparfet, imparfait, 70.
in, ir, dans le, 13.
inclination, inclination, 507.
inclinet, enclin, 506.
ind, ils, 178.
indan, indañ, iñdân, sous, 23, 130-132.
inëù, inean, âme, 11, 12, 20.
Ingneau, Ignéau, Igno, 475.
ingorto, dans l'attente (a, de, de); en attendant (mi tei, kë nën dei, qu'il vienne), 189, 191.
Inisian, 46.
(in) kours, à temps, de bonne heure, tôt, 188.
ino, (pour) lors (fut.); (d'ici) là, 14, 189.
inoñnik' : mar a —, plus d'un sans doute, 25.
(i)n oum, (i)n ouñn, se, 186.
in oun eriù, en arrivant; in ou(r) lerët, en disant, 171, 175.
in(t), én(t), ils sont, 181.
intañ, pl. ioñ, veuf, 20, 24.
intanvéz, itavés, veuve, 28.
int'iermañt, ink'iermañt, enterrement, 7, 19.
Iouen, Youen, Yuen, Iwân, Ivein, Ivin, Yves, 474.
iourc'h, chevreuil, 47.
-ir, plur., 13.
iraouk, avant, 5.
isméët, ichméët, effrayé, 21.
ispairgnein, épargner, 9.
istomid? gl. trifocalium 45.
i ta(l) keñgn, derrière (la maison), 189.
itavés, entonnoir, 28.
Itron-Varia, Madame Marie, 173.
Iudwal, 276, 277.
ivet en des, iv ën des, il a bu, 27.
Ivon, Yvon, 474.
Ivona, Yvonne, 474.
Ivonaik, petite Yvonne, 474.
ivrai, ivraie, 70.
-iy, plur., 176. 177.
-izion, -ijoñ, plur. de noms d'agent, 176.
Izoéne, Yves, 474.

Jagu, Jegu, Jacques, 282.
jardreñn, jardin, 12, 22.
Jermen, Jermin, Germain, 498.
Jermena, Jermana, Jermina, Germaine, 498.
Jeun, Cheun, Yves, 474.
joa, pl. joaeou. joie, 508.
Job, Jop, Joseph, 496.
Josebic, Jobik, Jopik, petit Joseph, 496.
Josep, Jozef, Jojeb, Joseph, 496.
Joz, Jozon, Joseph, 496.
Jozefa, Jef, Chef, Jeffik, Chefik, Josèphe, 496.
Jozefin, Josefin, Jorefin, Fin, Finik, Joséphine, 496.
juchten, robe, 433.
Judok, Joçz, Joz, Josse, 496.

kâb, capable, 82.
kaboun, chapon, 327.
kabusin, kabuseñn, pl. et, capucin, 11, 327.
kac'h, pl. k'ich'i(r), k'ich'iy, chat, 13, 23, 177.
k'ac'h, avoine, 4, 7, 16, 22.
kac'het, cacare, 490.
kaer, ker, k'ér, k'ir, k'ar, ville, village, maison, chez soi, 4, 7, 13, 16. 69, 492.
Kaergloaes, Kerloes, 491.
Kær-Morvan, 476.
kalafati, calfater, 60.
kalander, calendrier, 54.
kalan-gouian, kaloñ-gouañ, novembre, 28.
kalet, dur, kalëd ë, c'est difficile, 169.
kaloñ, cœur, 28.
kalùé(r), pl. kelùërioñ, kalvijoñ, charpentier, 24, 176.
kal(z), beaucoup, 19, 181.
kanastel, égouttoir, 54.
kanen, chant, 6.
kaneñgn, laver, 12.
kanfartik, fanfaron, 494.
kani, celui, 179.
kaneo, kaniëù, toison, 12, 60.
kañneñgn, chanter, 6.
kanouenn, knoen, quenéüen, pl. kanou, kënëù, noix, 17, 60.

kañp, pl. ëù, chambre, 27.
kaol, kol, choux, 78.
kaous, pl. kaouzëù, kaoujëù, mot, parole, 21, 176.
kar, il aime, 8.
karantez, amour, 129.
karëhe, aimerait, voudrait, 8.
karëhem, karëhom, nous aimerions, 184.
karëhoc'h, vous aimeriez, 184.
karëm, karom, nous aimions, 184.
kareñgn, aimer, 183, 184.
kareñn(t), ils aimeront, 184.
karen(t), ils aimaient, 184.
karë(t), kerë(t), aimé, voulu, 8, 184.
K'arfëlës, Kerfulus, 5.
K'argricht, Kergrist, 5.
k'arhek, champ d'avoine, 23.
k'arhet, marcher, 7, 16.
k'arn, trémie, 4, 7.
karo, il aimera, 184.
karoc'h, vous aimiez, 184.
karrik'el, kerik'el, brouette, 26.
Karùés, Carmès, 20.
kavet, trouver, avoir, 183, 185.
kavidel, cage, 431.
kazek, pl. -enet, jument, 176.
ké, ke, ker, regret, 6, 24.
ké, car, 190.
k'ëcht, quête, 7, 10.
k'ëchténen, pl. këchteñn, châtaigne, 6, 10, 16.
kefnidenn, kaniveden, kañnézen, araignée, 25, 54.
këgneñn, ail, 10.
kehedeull, 82.
kemënér, tailleur, 17.
këment, autant, 17; këmënt... al
ke(m)ën douë, tant..., il avait, 191; kement-se, këmë-së, cela, 27; këmëtrel, autant, pareille chose, 6.
këmërët, prenez, 17.
kén, kin, aussi, si, tellement, 13, 17, 177, 188; kén... kën, si... que, 191; k'eñn meit, k'ëmeit, seulement pas plus de, 188.
kenderv, candêrhuë, kandarù, cousin, 4, 54.
keniterv, caniterhuë, kanitarù, cousine, pl. kanitarùet, 4, 54, 170.
kenëùit, si ce n'est, sans, -ùidon, -ùideñn, sans moi, 190.
kenevé, si ce n'est, sans, 190.
kengwaz, si mauvais, 492.
këni, offrir, 185.
kënklous, aussi bien, autant; aussi bon, 187.
k'eñn, (ne) plus, 11.
keñn, keñgn, dos, 12, 189.
k'é(r), k'ir, cher, coûteux; chéri, 13, 16, 23.
kerc'heiz, héron, 346.
kërdeñgn, croire, 27.
kere, kereour, cordonnier, 61.
kerioñ, mouches, 22.
kertri, keltri, kentri, famine, 22, 24.
Kerstrawill, Qestravoil, Questrevouille, 482.
kic, viande, kic moc'h, lard, 150, 490.
kichen, kuchen, kuchun, près, 57, 58.
k'iés, chienne, 13.
k'iris, cerises, 16.
k'i(y), chien, 13, 16, 22.
k'izek, chevaux, 176.
k'ac'h, klhac'h, chercher, 16.
Klég'érek, Kléiérek, Cléguérec, 17.
klëñjar, perdrix, 12.
kleze, kleve, épée, 347.
klisia, effleurer, 317.
kloc'h, pl. klëc'h'i(r), cloche, 14, 23.
kloge(r), cuiller à pot, 6, 24.
klouar, frais, 15.
klouér, kroué, crible, 22.
knech, kenech, kreac'h, colline, 60, 344.
koañn, koueñgn, souper, 433, 502.
koareiz, koraiz, koris, carême, 26, 51.
koéhet, kouhët, tombé, 26.
kohlé terù, kohlé tarù, kolé tarn, taureau, 24.
kohoni, f. vieillesse, 175.
kok, pl. keg'iy, keg'i(r), coq, 13, 177.
komos, commencer, 15.
koms, komz, konz, causer, 24, 185.
koñpern, comprendre, 27.
koñsei, f. conseil, 176.
koñsort, garçon d'honneur, 15.
koñt, f. compte, 26.
kordën, pl. k'erdat, corde, 176.
koreñgn, de travers, 11.
korreenn, courroie, 51.

korriganed, corrigans, lutins, 20.
korvële, corsage, 433.
korvé(r), hibou, 23.
kouéhel, tomber, 185.
koulm, klom, kleum, colom, pigeon, 14, 15, 47, 61.
koupap, capable, habile, 28.
koursoc'h, plus tôt, de meilleure heure, koursañ, le plus tôt, 188, 189.
koutant, content (a, de), 189.
kouyoñ, timide, 29.
koz, vieux, anciennement, 137; kouoc'h, 14.
kraiñchat, cracher avec effort, 68.
krampouez-mouzik, krampoez mouezik, krampoez mitaou, feuille de cotylet ou tulot, 442.
kranpoéhen, krañpouhen, crêpe, 26.
kraz, sec, 137
krazen, rôtie, 137.
krazeñgn, griller, 18.
krëdo, f. credo, 175.
kréjëù, chemises, 21.
kresteiz, midi, 318.
kréù vras, très fort, 172.
kréùat, devenir fort, 9.
kreucht, croûte, 10.
kreus, creux, 11.
kri, comp. krich'iso'h, cru, cruel, 13; kri-pacht, tout cru, (langage) inculte et « brutal », 29.
kroc'hen, krohen, pl. kréhat, peau, 83, 176.
kros, tête d'épingle, 317.
krouéet, krouet, créé, 26.
kroués, pl. krouéjëù, croix, 21, 176.
krusëfi, f. crucifix, 175.
k'uhet, k'ëhet, cacher, 185.
k'uré, vicaire, 16.
kurust, choriste, 57, 58.

labour, travail, 169.
labourijoñ, travailleurs, ouvriers, 21, 176.
lac'h, (à ma) suite, 4, 22.
laez, leaz, les, leah, liëc'h, liac'h, lait, 8, 12, 78.
lagad, œil, 134, 468-470.
lagout, eau-de-vie, 28.
lakat, mettre, lakeit, mis, lakët, mettez, 184.
Lan, le renard, 478.
lan bi(l), ajonc, 23.
Landeguedenoc, 294.
Landerneau, 492.
Landevennec, 312.
Lan-Dreger, Lantreger, la ville de Tréguier, 280, 492, 494.
langaig, langage, 68.
langourus, langoreux, langoureux, 130.
Lan-Uuethnoc, 294.
laosk, lâche, 63.
lar, il dit, 8.
lartik, un peu gras, 494.
lan, gl. armum, 63.
lauaret, lauarez, dire, 129.
le, veau, 6.
leal, loyal, 79.
lec'h mi, là où, 180.
lëchkel, laisser, 185.
lëg'arnal, étinceler, 4, 185.
leies, beaucoup, 65.
leignour, dîneur, 502.
lein, leiff, leign, leñgn, le dîner; déjeuner, 433, 501, 502.
leiniaff, leiffaff, leina, leigna, leinañ, leineiñ, leiniein, leignein, dîner; déjeuner, 501, 502.
lëjiù, lessive, 21.
Lell, Olivier, 478.
Lellik, petit Olivier, 478.
lëmel, ôter, 185.
leñn, lire, 11.
ler, pl. ioñ, voleur, 8, 176.
lerat, leirat, dérober, 8, 185.
lerët, dire, 8, 184; dit; vous dîtes; dites, 8; lerë me(ch) toc'h, je vous ai dit, 21; lerë(t) teñgn, dites-moi, 17; lerë, disait, 9, lerëhe, dirait, lero, dira, 186.
lesen, laesen, loi, 76.
lesir, loisir, 76.
letat, insulter, 16.
letu, laitue, 70.
leun, plein, 502.
leusk, envie, 10.
lévr, livr, leur, (un) livre, 11, 20.
lëzu, cendre, 10.
liam, lien, 352.
lic, licq, laïque, 82.
Lid, Marguerite, 478.
Lidik, petite Marguerite, 478.
lien, étang, 7, 16.
lieñ(n), leien, liyén, toile, 25, 65.

liëù, lieue, 12.
lijor, espace, 130.
lioc'h, courtil, 14, 22.
lir, cuir, 13.
lis-, cour aux retranchements circulaires, 108.
Lis-Bron-Ewin, le *lis* du Mamelon d'Ewin, 108.
lisériëù, draps de lit, 24.
lisoureguez, paresse, 130.
Lisuisonn, 109.
livriz, (lait) doux, 351.
Locsamzun, 297.
lod, lot, loud, lot, 48, 330; lo(d) ker, bon nombre, beaucoup, 181.
lodëvi, eau-de-vie, 436.
loes, lues, louiss, louche, 68.
log, louoj, loge, cabane, 14, 68.
logozen, souris, 18.
loigeaff, loger, 68.
loncaff, lounca ff, avaler, 48.
loñ vi(l), vilaine bête, 23; loñnet, animaux, 7.
loski, brûler, être ardent, 139.
lost, loacht, queue, 65.
louarn, pl. -ëù, luern, renard, 4, 176.
loue, cuiller, 6.
louenas, il a réjoui, 134.
louet, gris, 458.
Loull, Olivier, 478.
Loullik, petit Olivier, 478.
lourt, lourd, 334.
louzaouen, herbe, 455; pl. lëzëù, lëjëù, remède, 18, 21; lousaouënn Santès Mac'harid, marguerite, plante, 478.
louzr, loer, luér, pl. lerou, lerëù, (un) bas, 79, 176.
lovr pezell, ladre vert, pourri de lèpre, 140.
luc'hedenn, luvedenn, pl. luhet, éclair, 17, 140.
lugen, brouillard, 386.
lugustr, troène, 57.
-luh, -luch, 108.
lur a lur (kog a —), (le coq) chante à la lurelure, 55.
lusen, brouillard, 447.
lusen, usen (leaz —), premier lait de la vache qui vient de vêler, 446, 447.
lutun, lutin, 57.
ma, më, mem, men, mon, me, moi, 130, 169, 170, 178, 179; ma hunan, më hënoñ, më hinoñ, moi seul, moi-même, 170, 299.
ma, il est, ma'teñgn, il me faut, 26.
mabek, gendre, 7.
madëlec'h, bonté, 8.
mae, mê, mai, 78.
Mael-, Mel-, prince, 69, 78.
maen, men, mean, meñn, pl. meñn, meñnëù, pierre, 11, 69, 78, 173.
maes, mes, champ, 69, 78; ir miés dehors, 7.
maestr, mæstr, mest(r), 60, 70.
magazu(r), nourriture, 23.
magërés, pl. ër wagërézet, nourrice, 172.
maheñgnet, estropié, 11.
mailloc, bailloc, menton, 336.
malat, malade, 329.
mâles tibi denoñ, 479.
-ma(n), -men, -ci; ën dra man dra, telle ou telle chose, ir léc'h ma léc'h, en tel ou tel endroit, 5, 179.
mandamant, mandement, 55.
manac'h, monac'h, moine, 51.
maner, manoir, 76.
maoues, moes, femme, 455.
maou(l), mauve, 23.
map, garçon, 129.
mar, ma, si; craindre (que), 192; mar deu, s'il est, 510, 511; mar bë, mar ùë, 191; mar ganiët, si vous offrez, 173.
Marc'harid, Marc'haid, Margarid, Margarit, Margueid, Mac'haid, Margerit, Margarit, Marguerite, 478.
Marc'haridicq, Marc'haidicq, petite Marguerite, 478.
Marg'ënek, Malguenac, 22.
Margot, Margodik, petite Marguerite, 478.
marh, mac'h, étalon, 22.
marhazijoñ, marchands, 21, 176.
Marianna, Biganna, Marianne, 478.
marichal, maréchal, 47.
marinadeu, marinazëù, culottes, 26.
Marivonn, dim. -ik, Marie-Yvonne, 474.
marsé erhat, marsëhat, très probablement, 27.
marv, maro, mort, 342.

marvaill, merveille, 70.
masouner, maçon, 48.
mat, mad, bon, 172, 329.
Maturin, Matelin, Mathurin, 479.
Mauriç, Moricc, Mouricc, Moris, dim. Mauricicq, Maurice, 476.
Mazeas, Mathias, 282.
Mazeo, Maheo, Mathieu, 282.
mé, mëgn, me, moi, 9, 20, 24, 178; më, mi, que, 13, 173, 180, 191, 192.
mëché(r), pl. iëù, métier, 10, 23.
mechif, méchef, 340.
mechtohui, suivant vous, dites-vous, 187.
megin, begin, soufflet, 336.
meis, intelligence; mé, (prendre) garde, 446.
Mëk'é(l), Michel, 23.
mëleñn, jaune, 10.
mëlin, moulin, 11.
melkoni, m. mélancolie, 175.
memb, miëm, même, 7, 10.
m'em boué, mëm bouë, mëm bou, j'avais, 9, 26.
memëch tra, de même, tout aussi bien, malgré tout, 21, 188.
mempr, membre, 332.
mendem, vendange, 336.
menez, manné, montagne, 54, 431.
mëneut, minute, 10.
men-gor, chevreau, 11.
me'n hum dronp, m'oum droñp, je me trompe, 186.
merc, marque, 56.
merc'h, miec'h, miac'h, fille, pl. mich'iet, 2, 4, 7, 16, 23, 173.
merchoñ, trèfle, 22.
meren, mern, collation, déjeuner, dîner, 9, 433, 501-503; mern, pâture, 158.
merenna, -nni, -nnein, prendre ce repas, 501-503.
merioñ, fourmis, 22.
mérit, melit, mérite, 22.
meritoer, méritoire, 75.
mërùig', mie, 10.
messaiger, -ager, messager, 68.
mèù, miëù, f. mèùéz, ivre, 12, 177.
meut, muet, privé de raison, 10.
mëùt, bélier, 11.
Mewen, saint Méen, 108, 296.
mez, muids, 337.
mijat, minjat, durée d'un mois, 6, 13.
mil eston, mille étonnements, grand sujet d'étonnement, 508, 509.
milioun, million, 48.
Mimi, petite Marianne, 478.
minihi, asile, 454.
miñng, tiède, 13.
miñ(u)s, mois, 6, 13.
miret, mirout, mirët, garder, empêcher (a, de), 185, 189, 506.
missal, missel, 54.
miti(n), miting, miteñgn, matin, 11, 25.
moarvad, marvoad, je sais bien, 83.
moc'h, cochons, 48.
mog'ëdel, flambée, feu de joie, 431.
mog'et, fumée, 17.
momm, mère, 52.
monden, moundenn, mundain, mondain, 48, 70.
monet, moñt, aller, 8, 180, 186, 223, 362.
mor, mouñr, mer, 14, 130.
moraill, verrou, 70.
Morbihan, « petite mer », 490.
Morised, -set, -setta, dim. Morisedig, -etik, Mauricette, 476.
morsill, morsuill, vent brûlant, 141.
Morvan, dim. -annicq, Morvan, Maurice, 476.
morzol, morhouol, marteau, 14, 51, 79.
motéc'h, pl. motéch'iet, servante, 15, 176.
moten, motte, butte, 330, 431.
motrep, mozreb, moereb, moédreb, tante, 354, 355.
mouden, motte, 330.
moues, mouest, mouésp, humide, moite, 135, 136.
mouesder, humidité, 135.
mouez, puanteur, 135.
mouez, bouéc'h, voix, 75, 171, 337.
mouezus, puant, 135.
mouialh, moualc'h, mac'h, pl. mori, merle, 22, 48, 176.
mou(r)hat, probablement, 14.
mours, excrément humain, 135.
moursouillein, brûler (par un mauvais vent), 141.
moursouillus, (vent) brûlant, 141.
mous, ordure, 135.

mous, mouz, vesse, 135.
mouzein, « vessir », 135.
mouzér, -zour, f. -zerés, vesseur, 135.
muñs, buñs, muids, 336.
munud, menut, menu, 57.
muscat, muscade, 329.
muy, plus; beaucoup, très, 505; mich'oc'h, plus, 13, 191; mich'añ, (le) plus, 13.
muzur, muzul, mëzul, mesure, 57, 174.

na, nag, quand même; comme! 190, na dañjér, il s'en faut de beaucoup, 188.
nac'h, force, 4, 7, 23.
nadoez, nadoz, nazué, azué(r), aiguille, 15, 18, 24, 25, 28, 76, 79.
naffn, naon, naoun, nañ(n), faim, 25, 61, 500.
nañndek, dix-neuf, 18.
naw, neuf, 174.
në, ne pas, 22, 27; në varn, në varn(a) k'ët, n'importe, 4, 184.
nebeud, peu, 504.
necesser, nécessaire, 70.
neija(l), voler, 5, 8, 23.
neiz, néc'h, éc'h, pl. (n)éhiëù, nid, 24, 25, 28, 64.
nemet, nemert, si ce n'est, 344.
neñn, ciel, 12.
neñy, non, 189.
ne pas, ne pas, 122; ne pas chet trémen, pa chë tréma, pas par ici, 27.
nep pret, nepret, nepred, jamais, 141.
nes, plus près, 133.
nëùér, nouveau, 24.
Nëùliek, Neuillac, 6.
nëzë, alors, 9.
Nëzëlek, Noël, 7, 24.
n'hou pou ket, po k'ë, vous n'aurez pas, vous ne voulez pas? 27.
Nif, Nifeq, Yves, 473.
Nini, Eugénie, 478.
nitra, rien, 6.
niy, neveu, nich'iés, nièce, 13.
Nofaïcq, petite Geneviève, 496.
nort, nord, 334.
noter, notaire, 70.
noter, notoire, 76.
n'ouérañ k'ëhat, je ne le sais certes pas, 27.
Nounn, Yves, 474, 478.
nuec'h, nu, 6.

o, ho, ou, leur, 14, 469, 470.
-o, -ou, fut. 3e pers. sing., 500.
oan, oen, agneau, 156.
-oc, 276.
oc'h, ouc'h, de, 129.
oc'h, vous êtes, 26.
-oc'h, subst., 491.
ocmantin, augmenter, 78, 326.
oeit, allé, 8.
ofis, ovis, office, 327.
off, ouff, oun, je suis, 79.
oignamant, onction, 55.
Olier, dim. Olyericq, Olivier, 478.
oll, holl, ol, tout, 181, 324.
-oñn, moi, 178.
onnoer, annoer, dim. onneric, génisse, 52.
oraeson, oreson, oraison, 70.
ordiner, ordinaire, 70.
ordrenaff, j'ordonne, 505.
orion, gl. oram, 475.
orror, orreur, horreur, 130.
orsaill, batterie, 52.
oskalen, chardon, 45.
ouë, ou, il était, 18 , 182.
ouëm, ouom, nous étions, 181.
oueñs, phalange (du doigt), 12.
ouñm, oum, uñn, se, 15.
ounnen, frêne, 47.
ouoc'h, vous étiez, 181.
-out, infin., 506.
outraig, outrageusement, 68.
ouz, oz, o, i, en train de, 173, 464.

pae, pe, paiement, salaire, 6, 69, 70.
paeamant, paiement, 55.
paig, pag, page, 68.
palaes, palais, 70.
palastr, emplâtre, 60.
paluc'het, pul(l)uc'het, brûlé, consumé, 139.
paluhat, peluc'hat, pesseler, 139.
paluhenn, peluc'hen, pesseau, 139.
palumet, (lin) desséché, brûlé, 139.
panesen, pl. panez, panais, 70, 137.
paniér, panier, 431.

Pañëtkocht, Pentecôte, 14.
paotr, pôtr, paout, pot, pl. pautred, potret, garçon, gars, 5, 27, 60, 78, 516, 517.
parail, pareil, 70.
pardono, qu'il pardonne) 184.
parroes, parres, paroz, parrouz, pl. paréjëù, paroisse, 21, 75, 76, 79.
parson, curé, 4, 7.
pas, pl. pajëù, pas, 21, 176, 504.
pas, non, 122, pa chë, il ne faut pas, 185, pa chë kal, pas beaucoup, 181.
pasëmañt, non seulement, 188; -të, -mi, en plus de, de ce que, 190, 191.
pas eñgn, passé; passé, plus de, 185.
pater, f. pater; pl. patërëù (douar), chiendent à chapelet, 436.
patrimoen, -mon, patrimoine, 79.
pë don, pë vañn, quand je suis, 183; pendéguir, pëndëg'ui, pëndëg'u, puisque, 190; a p'hou pehé, pë péhe, si vous aviez, 10, 25.
pé, ou, 9
pé', quel, 9.
pec'h, paix, 8.
péc'h, m. pl. péch'ïëù, pièce, morceau; our péc'h a baout, a ùiec'h, un fort gars, un beau brin de fille, f. diù béc'h, deux brins de filles; péhiëù in(t), c'en est, des beaux! des belles! 16, 176, 177.
pëchézen, -éren, pêche, 18.
pedaff, je prie, 505.
pëgëheñt, combien, 179.
pëgëmeñt, combien, 179.
pegours, quand, 187.
pe(h)anù, quel nom, 180.
pekeni, pini, lequel, 82.
peken, combien, 179.
pel bras, pel vras, très loin, 173.
pelig', bassin, 10.
pelik'el, palette à retourner les crêpes, 6.
pemdek, quinze, 12 18.
pëmpet, cinquième, 174.
pen, tête, 7.
penaus, penaus, penaoz, penôs, penôz, pënaous, pënos, 63, 78, 191.
pendërben, përdëben, d'un bout à l'autre, complètement, 27.
pengamm, qui a la tête penchée, 134.
penmoh, pérmoc'h, prémoc'h, cochon, 28.
peñp, peñb, pem, cinq, 12, 17, 174, 175.
pëñs, puits, 12.
Penven, qui a la tête blanche, 134.
pep, peb, chaque, 173, 180.
pér, poires, 9.
përek, pourquoi, 6.
perisil, persil, 60.
perles, perles, 55.
perneñgn, acheter, 27.
perpetualement, perpétuellement, 506, 507.
Perr, Piar, Pierre, 478.
personnaig, personnage, 68.
pés, péz, des pois, 9, 140.
pesk, pisk, poisson, 46.
pésuilhadénn, grillade de pois, 140.
pëtre? quoi? 6.
peugn : in —, suspendu, 10.
pëùik', riche, 16, 24.
pez da bez, pez-ê-bez, pièce à pièce, par morceaux, 504.
pezel, pouézel, mou, presque pourri, blette, 140.
pèzélat, devenir blette, 140.
pëzeñgn, prier, 18.
piar, quatre, 174.
piardek, quatorze, 7, 18.
Piarik, Pierric, petit Pierre, 478.
piarvet, le quatrième, 174.
piet, combien, 7, 179, 180.
pietvet, quantième, de quel rang, 174, 179.
pihir, quand, 187.
pik', pie, 16.
pik'o(l), grand, 17, 23.
pilëtañ, (il m'a) battu le plus; pilëtoc'h, battu davantage, 184.
Pipi, petit Pierre, 478.
planedou, planètes, 330.
pleñn, plat, 11.
plijazu(r), plaisir, 23.
plijet, plaire, 185.
Plougonvel, 276.
pluffec, pluek, traversin, 82.
poaza, brûler, cuire, 139.
poc'h, cour, 14.
poc'han, plongeon, 489.

poence, ponce, ponce, 68.
poenczon, poinçon, 75.
poent, poueñt, point, 12, 75.
poeson, poison, 75.
possubl, possible, 57.
potaig, podaich, potage, 68, 327.
pou-, po-, peu-, pe-, 79.
poubr, pourpre, 333.
poud, pl. pozëù, pot, 14, 48.
pouec'h, cuit, 6.
pouéj, pl. ëù, poids, 21.
pouénieñgn, peiner, 11.
poueñn, peine, 11.
pou(l), mare, 23.
pou(l) glhas, Pouilhas, Pouyas, mare verte, 17.
pouot, pot, 14.
pouponel, piponel, poupée, 28.
pourc'hen, mèche, 503.
pourecg, lieu planté de poireau, 503.
pourenn, poireau, pl. pourre, 503.
pozer, f. quatre, 14, 174, 175.
pozervet, pëzervet, la quatrième, 174.
prazëù, prarëù, prés, 18.
precht, prêt, 18.
predeg, prég, prék, prezec, sermon; prêcher, 19, 185, 327.
preiz, proie, 64.
prëñn, prunes, 12.
preñs, prince, 12.
preñù, ver, 12, 20.
pressoer, presser, pressoir, 75, 76.
prest kaer, prech ker, tout prêt, préparé, 27.
pied, époux, 51.
priedelez, priadelez, mariage, 51, 286.
privilaig, -laich, privilège, 68.
promesa, promesse, 55.
puc'huillet, consumé, détruit peu à peu, 139.
pulluc'h, brûlure, ce qui est entièrement consumé, 139.
pullucha, -chat, briser, réduire en petits morceaux, consumer, 140.
pulluc'hi, brûler, consumer, 139, 140.
pulufret, brûlé, 139.
puplian, publier, 332.
puzuilla, casser, briser en mille morceaux, 140.
qavalenn, collation, 503.
qistion an tan, la question du feu, torture, 139.
quaezour, kezour, pubes, 78.
qualan, calendes, 53.
quehit, keit, aussi longtemps, 82, 346, 347.
quenechen, tertre, 60.

ra, il fait, 505.
ra, (qui) vient, 18.
rac'h, tout, 181.
radenn, razeñn, fougère, 11, 222.
rae, raie, 69.
raeson, raison, reson, rayson, raison, 70.
raig, rage, 68.
rak, car, 190.
ral, rare, 22.
rañ(n), r(h)añ, pl. rañnet, grenouille, 6, 24, 25.
Ranafroc, 283.
ranc, renc, reng, rang, 56, 333.
rancun, rencun, recun, rancu, rancune, indignation; frayeur, répugnance, aversion, 137, 138.
rañtëlec'h, royaume, 8.
Raoul, dim. -ic, Raoul, 476.
ré, ceux, 9; re nès, (mes) proches renes, (ar) ré-nes, ceux-là, 133.
re, trop, 6.
rë, que (opt.), 184.
real, ral, cinq sous, 10.
rebeig, reproche, 68.
recht, corbeille, 7.
rechtelat, râteler, 6.
refectoer, réfectoire, 75.
respount, il répond, 48.
reucht, rude, 10.
revé, rëvit, selon, 189.
rézek, courir, 7, 9, 18.
r(h)eñn, crin, 12, 24.
r(h)oula(l), rouler, 24.
R(h)ouañ, Rennes, 24.
ribaut, f. ribaudes, ribaud, 330.
riëù(en), gelée, 12.
riezin, raisins, 7.
riforzenn, rifordênn, rifort, raifort, 492.
rigol, rigol, rigole, 51.
rigor, rigueur, rigour, rigueur, 130.
rika, il doit, 184, 187.

ritual, rituel, 54.
Riwal, Rioual, 476.
Riwalt, 109.
roas, ros, il donna, 79.
roc'h, rocher, 108, 491.
rod, gl. eruginem, 48.
rodoed, roudoez, gué, 48.
Roezquoedou, 64.
rogulipias, gl. oliuauit, 323.
Roherman, 108.
roiant-, rouant-, roant-, rañt-, roi, 8, 79.
roingnenn, rogne, 69.
rok, rogue, 330.
roñd, rouñd, rond, 48.
roñset, chevaux, 176.
Ros-, 64.
Roscoff, 318.
Rosdraenen, Rostrenen, Rostren, 83, 318.
rouot, roue, 14.
rozel, instrument pour étendre la pâte des crêpes, 18.
ruijenn, rougeur, 68.
rukun, répugnance, dégoût, 137.

sadorn, sadourn, sazorn, samedi, 18, 48.
sae, se, zé, robe, 6, 69, 78.
saeson, saison, 70.
saff : a saff ; èn e sao, sav, sa ; var sav, sao, sa ; war zaô, debout, 506, 507.
saffroen, safran, 64.
sagrist, sakrist, sacristain, 327.
saillaff, je saute, 505 ; say, saya, il saute, 184.
Salamun, Salaün, Salomon, 282, 297, 479.
Salan, Dom-Salan, Alain, le renard, 478.
saler, salaire, 70.
salopriaj, tas de choses, gens malpropres, 433.
salud, salut, 330.
sam, somme, 51.
Samzun, Samson, 282, 297.
sanell, rigole, 338.
sañndout, sans doute, probablement, évidemment, 28.
sañsët, censément, pour ainsi dire, 28.
Santohou, 293.
sapertibidore ! 479.
sarmant, sarment de vigne, 54.
Sarphin (Bot-), 53.
saüët, saüëd, levé, 17.
scal, gl. carduum, 45.
sclom, nœud, 61.
scruitoer, scruytouer, scritol, écritoire, 75, 79.
-sé, -së(n), -zë, -là, 9, 179.
sec'h, sept, 8, 174.
sec'hour, sec'hor, sécheresse, 130.
sëhëtañ, (cela m'a) surpris le plus, 185.
sel, chaque, tout ; d'autant (plus), 180, 191.
señch, changer, 57.
senclou, sangles, 56, 332.
sëñk, sucre, 12.
serch, charj, serge, 54.
seyg, sich, siège, 68.
sëùi, fraises, 10, 20.
sëùt, vaches, 11.
Sezni, 451.
sillek (grain), raboteux, 141.
siminal, cheminée, 338.
sins, singe, 340, 352.
sirët, ramassez, 57.
skél, échelle, 22.
skleija(l), traîner, 8.
sklotal, glousser (d'une poule qui cherche à couver), 435.
skolaér, chkolé, maître d'école, 21.
skopeñgn, chklopeñgn, cracher, 28.
chkouol, école, 14.
skriù, skrouiù, écrire, 15.
skrouimpa(l), hennir, 23.
so, zo, zë, (il) est, 10, 14, 18, 25, 182, 183, 488.
soingaff, je réfléchis, 68.
soliter, solitaire, 70.
Solt, Soult, 48.
somon, saumon, 78.
son, soun, son, 47.
sonér, sonneur (de biniou), 6.
soñn, sonner (du biniou), 6.
so(rt)-së, ceci, cela, ça, 23, 179.
souben, sëben, soupe, 10, 330.
souden, soudain, 70.
souot, sot, 14, 188.
Sourn (Le), coin, 158.
souzart, soldat, 15.
Spaign, Espagne, 69.

spatulamancc, spatulomancie, 51.
speret, spirit, esprit, 129.
spoui, liège, 15.
squarlac, scarleq, écarlate, 56.
squerb, écharpe, 56, 333.
squeut, ombre, 45.
stañk, stang, étang, 333.
start, estart? fort, 45.
stéren, stirenn, étoile, 9, 46.
stlabez, sklabez, saleté, 345.
stoup, stoub, étoupe, 329. 330.
strabuilh, frayeur subite, 482.
strabuilla, -lli, brouiller en agitant, troubler, 483.
stravilh, strafilh, trouble, frayeur, grande peur, et subite, 482.
stravilha, effrayer, effarer, 482, 483.
stravilhamand, trouble, frayeur, grande peur, et subite, 482.
stravilhus, effrayant, 482, 483.
stribouilh, orage, tourmente, 483.
stribouilla, strabouilla, agiter (dans l'eau), 483.
stroñkaj, tas de choses, gens malpropres, 433.
strop, étrape, 52.
strufuilla, brouiller en agitant; troubler, effrayer, 483.
sugullou, traits de chevaux, 140.
suiëù, suif, 12.
suilh, zuill, brûlé, ce qui est un peu rôti, roussi; (vent) brûlant, 140, 141.
suilhadur, action de rôtir, 141.
sukr kañtin, sucre candi, 334.
sul, dimanche, 137.
sulya, suilha, suilhein, souillein, brûler, rôtir un peu, flamber, griller, passer au feu, roussir, 129, 139, 141.
sur, sur, acide, 137.
suramant, sûrement, 55.
suruguen, suluguenn, pain cuit sous la cendre, 129, 134, 137.
synagoc, synagogue, 330.

tabes, tapis, 327.
tabut, dispute, 138.
taill, taille, 70.
talant, talent, 54.
talet, taleñgn, valoir; ne dal ket er boén, ta k'ë boueñn, cela ne vaut pas la peine, 173, 185.
talier, croupe, 317.
tamm, morceau, 504, dim. tamik', pl. -ig'ëù, 16.
tan, feu, 53.
tana, brûler, être ardent; donner la question par le feu; allumer; tana, tani, chaufler, 139.
tangwalla, incendier, 139.
taol, tôl, coup, 98.
tar, ventre, 52.
tarnons, (le) lendemain, 4.
tarù, terù, tarn, taureau, 4, 24.
tas, tes, tas, 56.
tat, tad, pl. tatdou, tadëù, père, 11, 329.
tavarnijoñ, tëvarnijoñ, aubergistes, 176.
techt, témoin, 7.
teil, fumier, 64, 374.
tenaillou, tenailles, 70.
teñbr, timbre, 177.
Tenou-Evel, Tenuel, 60.
tërel, jeter, 10.
terrubl, terrible, 57.
téù, gros, épais, 8.
tëvarn, auberge, 10, 174.
ti, tiy, pl. tiyi, tiyir, maison, 13, 504.
tiet, langue, 6.
tigern, chef, 101.
tioél, tañouél, sombre, 6, 440.
tnou, trou, vallée, 60.
toc'h, tourte de pain, 14.
toem, tuem, tom, t'ïëm, k'ëim, chaud, 7, 10, 19.
toemaff, tomaff, chauffer, 78.
ton, toun, ton, 48.
toriganet, corrigans, lutins, 20, torr, ventre, panse, 14, 52.
touchentil, des messieurs, 15.
touich-tan, touche de feu, torture, 139.
toulat, quantité, 440.
tourc'h, verrat, 47.
tourmant, tourment, 48.
tout, tout; tou rac'h, tous, 181.
tragas, tracas, 327.
trauellou, soucis, 506, 507.
trawasët, assez, 25, 188.
treboul, il agite, 482.
treboulance, trouble (d'esprit), 482.
trecc, traescc, trez, trace, 57.
Trécesson, 109.

Trechguoret, 317.
Trecor, Treguer, Tréguier (diocèse), 280, 295.
Trégomel (Saint-Caradec —), 276.
Trégos, 490.
treill, treillis, 70.
tréjat, contrat de louage pour la durée du travail agricole, 21.
tréjazour, ouvrier engagé par ce contrat, 21.
trema, vers, chez, 190.
treñk, aigre, 12.
tréss-plec, oreiller, chevet, 82.
Trestan, 317.
Trévelec, 490.
tri, f. ter, trois, 174.
tribuill, trubuill, trebill, trouble, douleur, 482.
tribuillaff, trubuillaff, trebillein, affliger, persécuter, 482.
tricheboul, pompes, séductions (des démons), 482.
trichery, tricherie, tromperie, 482.
tricolor! allons donc! 493.
trihory, sorte de danse, 493, 494.
Trindet, Treindet, Trinité, 64.
triouec'h, dix-huit, 346.
tristet, tristesse, 129.
tristez, tristesse, 129.
trivet, f. tervet, troisième, 174.
trizek, treize, 7, 18.
tro ën dé, tout le jour, 190.
Troae, Troe, Troie, 75.
trubuill, beaucoup, excessivement, à faire peur, 138, 482.
trubuilla, s'épouvanter, 482.
trubuillus, affligeant, 482.
truet, pl. trueit, pied, 15, 176.
trullien, morceau, lambeau, 503, 504.
tulban, tulbénd, turuban, turban, 481.
tulban, turuban, turiban, écharpe des gens de guerre, en guise de baudrier, 481, 482.
tule, dule, tultre, ombilic, cotylet, tulot, 441-443.
tumpa, faire tomber, 326.
tumporell, tombereau, 326.
turleban, éblouissement, 481.
turlebannein, éblouir, 481.
turlubannus, (sommeil) agité, 481.
turluta, -tat, dorloter, soigner, 480.
turluter, homme indécis, 480.
turlutud, soin? 480.
turmud, remuement, fermentation dans les esprits; recherche bruyante, 483, 484.
turmuda, mouvoir, remuer; être en fermentation, en trouble; rechercher, 484.
turubailh, choses (insignifiantes); homme qui s'effraie sans raison, 481.
turubailhou, turibailhou, ramas; brimborions, fatras, 481, 482.

ut, teut, gens, 10, 15.
uet, âge, 15.
un, on, oun, our, un, 15, 175, 503, 504; our sort, le même, pareil; tout aussi bien, 187, 188; our yeuc'h, beaucoup, 188; our zañtëlen, une dentelle, our ëzvalen, une descente, 171, 175.
un, unan, inoñ(n), hënoñ, un (seul); (moi) seul, (moi-)même, 13, 15, 24, 25, 299.
urz, urh, ordre, 353.
utul, utile, 57.
ùur, (à) Mur, 23.
uzehuion, juifs, 474.
uzuilh, suie, 140.

va, mon, 129, 130, 468, 470.
vacabont, -bant, vagabond, 51, 327.
vaen, vain, 70.
vaillant, vaillant, 70.
vanaeson, venaison, 54, 70.
vandangaff, ven-, vendanger, 54.
vanegloar, -gloer, vænagloar, vaine gloire, 55, 75.
vapeur, machine à vapeur, 28.
Vef, Geneviève, 496.
vëjél, vigile, 10.
venin, benin, venim, binim, venin, 336, 352.
veñn, flasque, 11.
veruen, verveine, 70.
vet, fet, vous serez, 318.
veturier, voiturier, 76.
vicaer, vicaire, 70.
victoar, victoire, 75.
vigour, vigor, vigueur, 130.
vi(n)s, vis, 13.
voetur, voiture, 75.

volet, couvercle, 78.
volontez, bolanté, volonté, 336.
Vona, Yvonne, 474.

Waniq, Yvon, 474.
uuin, uuen, blanc, blanche, 46.
Winwaloe, 312, 314.
wo, (il) sera, 14.
Uuorgost, Uurgost, 62.

yac'h, neige, 7.
yachat, hiat, guérir, 130.
ya dam, ya am, oui dame, oui certes, 19.
yalc'h, yac'h, bourse, 22, 60.
yalc'hat, yac'hat, contenu de la bourse, 23.
ye, oui, 6, 189.
yē, d'iē, g'iē, il, 17, 19.
yeuc'h, tas, 14, 15, 188.
yi(r), poules, 13, 23.
yminantan, le plus éminent, 47.
ynfernal, infernal, 506, 507.
yynterret, enterré, 4.
yot, iout, bouillie, 78.
yscusin, excuser, 47.
ystiman, j'estime, 47.
yunou, yuniou, yunën, pl. de yëñn, jeûne, 12, 506, 507.
yvraignour, ivrogne, 69.

za, (qui) vient, 18.
-zan, -zen, cond. passé, 1re pers. sing. 186.
zebr, iep, (il) mange, 27.
zoc'h, à vous, 18.

581489

P
LaCelt Revue Celtique.
R v.35(1914)

DATE	NAME OF BORROWER
Jan 4/56	J B Byrne (Byrne) Dead

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED